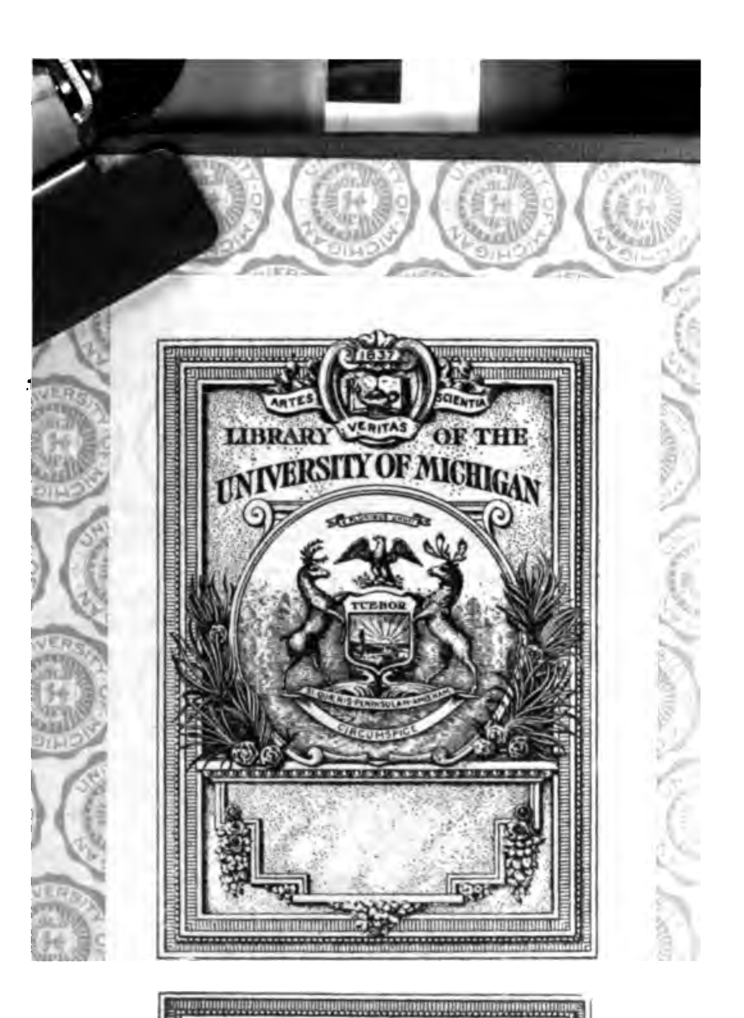
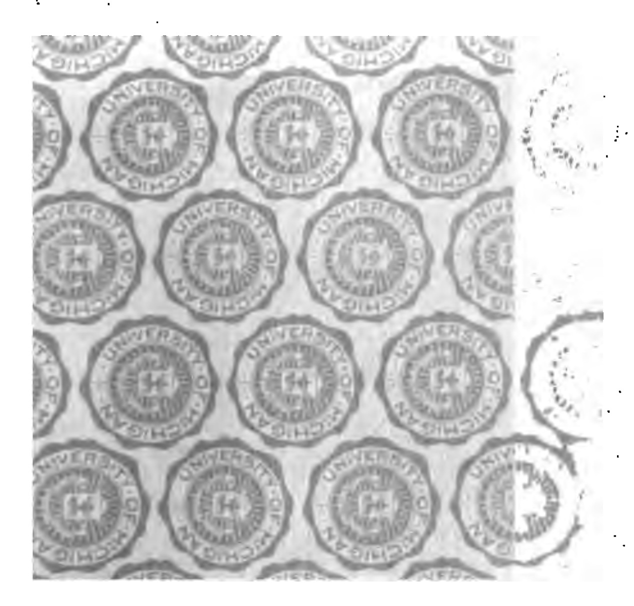

1837
ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
CIRCUMSPICE


UNIVERSITY OF MICHIGAN

[redacted]

MÉMOIRES

DE

MONSIEUR CLAUDE

V

IMPRIMERIE D. BARDIN ET C[ie], A SAINT-GERMAIN

MÉMOIRES

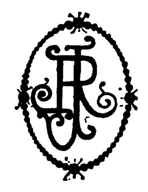
DE

MONSIEUR CLAUDE

CHEF DE LA POLICE DE SURETÉ

SOUS LE SECOND EMPIRE

TOME CINQUIÈME



PARIS

JULES ROUFF, ÉDITEUR

14, CLOITRE SAINT-HONORÉ, 14

1882

MÉMOIRES

DE

MONSIEUR CLAUDE

CHAPITRE PREMIER

LES SEPT VICTIMES

Comment parvins-je à saisir Troppmann au Havre, au moment de s'embarquer pour l'Amérique? Qui me guida, sur de faibles indices, vers ce port de mer lorsqu'un gendarme mit la main sur l'assassin connu encore sous le nom d'une de ses victimes?

Ce qui me décida à poursuivre Troppmann au Havre, ce qui me plaça sur sa piste, ce furent moins les vagues indices de mes agents que mes qualités natives, secondées par le hasard.

Aujourd'hui encore, je ne m'explique pas plus ce qui m'a placé sur sa voie qu'on ne s'explique le flair

du chien de chasse courant, à plein bois, sur la bête fauve.

Canler disait :

« Dans une affaire, nous comptons sur un auxiliaire qui ne nous fait jamais défaut, un auxiliaire plus puissant que les fins limiers, que tous les renseignements, que tous les indices, que toutes nos qualités d'expérience, d'intelligence, d'activité et de ténacité. On l'appelle le *hasard*, moi je l'appelle la *Providence.* »

Dans l'arrestation de Troppmann, le hasard ou la Providence a joué aussi le plus grand rôle.

Et si j'ai à revendiquer une large part dans l'arrestation de ce trop célèbre monsieur, je le dois à mon organisme, qui m'a toujours porté à ne pas perdre la piste d'un malfaiteur une fois que le hasard ou la Providence me l'avait fait découvrir.

Comme je l'ai dit, une piste m'attirait, je la suivais. Sur le théâtre de mes exploits, mon rôle de policier me possédait comme le scélérat que j'avais à poursuivre. Je ne m'appartenais plus ; il fallait que le malfaiteur m'appartînt !

Une fois en possession de Troppmann, on a vu, dans le précédent chapitre, avec quelle activité vertigineuse je m'acharnai pour le défendre contre la foule qui, du Havre à Paris, voulait me ravir la proie que le hasard m'avait livrée.

En cette circonstance, le hasard a été le gendarme de la Providence et c'est lui qui a provoqué toutes les surprises qui m'ont aidé à mettre la main sur Troppmann.

Il ne suffit, pour s'en convaincre, que de les compter :

1er hasard. — Il apparaît sous la forme du cultivateur Langlois qui n'avait pas besoin d'aller à son champ, le lendemain du crime.

2e hasard. — Il se montre sous l'uniforme du gendarme Ferrand qui, *sans y songer*, met la main sur l'assassin qu'il prend d'abord pour un voyageur qui n'a pas de passeport.

3e hasard. — Il se manifeste dans la personne du sauveteur *Heuquel*, un calfat qui se trouve précisément sur le port au moment où Troppmann se jette à l'eau, où ce sauveteur rattrape le criminel dont la mort n'eût pu faire découvrir cet auteur de tant de forfaits.

4e hasard. — Il apparaît encore en me livrant les correspondances du criminel qui m'aident à découvrir tous ses crimes, tant à Paris qu'en Alsace.

Au moment où j'emmenai Troppmann du Havre à Paris, je le dirigeai d'abord à la Morgue, avant de le faire écrouer à Mazas.

Six cadavres trouvés dans le champ Langlois se trouvaient dans ce funèbre entrepôt où le greffier avait délivré ce reçu, terrible par son laconisme :

« Reçu six cadavres, envoyés par le commissaire de Pantin.

« Ce 20 septembre 1869. »

Les victimes, déshabillées, avaient été placées

dans la salle de purification, située sur le quai, derrière la salle d'exposition.

L'inventaire des victimes se composait, pour Mme Kinck, d'une robe de soie noire, d'un pardessus de même étoffe et d'un chapeau orné de fleurs; pour sa petite fille, d'un costume bleu et blanc; pour ses trois frères, d'un costume de collégien; pour l'aîné, d'un costume noir; sur les boutons des gilets des quatre frères on lisait ces mots : *Thomas, tailleur à Roubaix*.

L'identité des victimes ne pouvait être mise en doute par cette indication; elle devenait un nouveau fil conducteur.

La femme était une puissante créature. Sa tête était à demi détachée du tronc. Le nez, le front, le menton étaient labourés de coups de couteau. Le cou paraissait avoir été fendu d'un coup de hache. L'ensemble de cette tête défigurée par ses blessures était hideuse, repoussante.

L'aîné des enfants, âgé à peine de seize ans, avait le visage bien moins horrible. Les yeux fermés par les paupières gonflées dont l'enflure emplissait l'orbite, le nez également enflé, il paraissait avoir succombé sous les efforts d'une strangulation subite. Il semblait que la mort l'eût surpris en dormant.

Néanmoins il avait les cheveux hérissés sur le front!

Quant aux autres enfants, ils étaient tellement défigurés que leur visage n'offrait plus que le hideux aspect d'nne plaie multiple, atroce produite par l'écrasement. Ceux-ci, saisis sans doute à l'improviste, n'avaient pas eu le temps, comme l'aîné, d'a-

voir peur. Ils avaient dû être tués avant de se rendre compte de l'horrible sort qui leur était réservé.

Troppmann fut conduit par moi devant les six cadavres étendus sur les tables de marbre. Le juge d'instruction, qui nous attendait, demanda au meurtrier, en lui désignant les victimes :

« — Reconnaissez-vous les personnes dont les cadavres sont ici exposés ?

L'assassin avança de quelques pas dans la longueur de la salle. Il se gratta l'oreille, à l'exemple des félins. En secouant les épaules, il tourna sur lui-même, puis il dit avec un grand sang-froid, sans que sa voix tremblât :

« — Oui, monsieur. »

Puis désignant de l'index, qu'il avait presque aussi long que le pouce, chacun des cadavres, il ajouta :

« Ça, c'est Mme Kinck ; ça, c'est Émile ; ça, c'est Henri ; ça, c'est Alfred ; ça, c'est Achille ; ça, c'est la petite Marie. »

Il les désigna sans même se découvrir.

Les assistants étaient glacés de stupeur par ce cynisme. .

Une fois la confrontation accomplie, Troppmann, que je n'abandonnai pas avec le sous-chef de la sûreté et mon secrétaire S***, passa dans la salle du conseil pour signer le procès-verbal.

Avant de le signer, Troppmann, malgré son cynisme, parut faire un violent effort sur lui-même. Il se recula de la table, du papier où était écrit tout ce qui venait de se passer. Il déclara de nouveau

qu'il n'avait été que l'instrument de Jean Kinck et de son fils aîné Gustave.

« — J'ai aidé, c'est vrai, dit-il. J'ai poussé vers la fosse; mais je n'ai pas frappé, je n'ai fait que *tenir* pendant que Jean et Gustave Kinck frappaient. »

Il balbutia à la suite de ces deux noms, un troisième qu'il n'acheva pas.

Le juge d'instruction attendit en vain qu'il complétât sa pensée et sa déclaration.

Mais Troppmann, ayant baissé la tête, ne dit plus un mot.

Après un long silence, le juge d'instruction lui demanda :

« — Ainsi vous aviez des complices ?

« — Peut-être ! répondit Troppmann sans relever la tête ; il ajouta : mais vous *ne les retrouverez pas*, c'est assez de moi ! »

Cette séance, après cette première confrontation, dura deux heures, et la justice ne put rien tirer de plus de Troppmann.

Lorsqu'il fallut conduire le prisonnier de la Morgue à Mazas, les difficultés furent aussi grandes qu'à l'arrivée.

J'eus beaucoup de peine, mon secrétaire et moi, à faire traverser notre fiacre à travers la foule massée à la porte de la Morgue.

Arrivé à Mazas, le meurtrier déclara au directeur se nommer Troppmann (Jean-Baptiste), âgé de dix-neuf ans, natif de Cernay (Haut-Rhin), ayant la profession de mécanicien.

Je le quittai à Mazas, en laissant dans sa cellule

quatre compagnons chargés de surveiller ses moindres mouvements.

D'accord avec le juge d'instruction, Troppmann n'était pas au bout de ses douloureux pèlerinages, et je devais bientôt le ramener à la Morgue.

La découverte des assassinats de Pantin et de leur auteur, en l'absence du père Kinck et de son fils aîné, ne faisait que répandre plus de mystères sur cette épouvantable catastrophe. La curiosité publique, surexcitée par l'horreur de ces attentats, était poussée à sa dernière limite.

En pouvait-il être autrement?

Troppmann était arrêté, mais la justice n'était pas plus éclairée par ses aveux pleins de réticences, aussi inadmissibles qu'intéressées.

Les six cadavres retrouvés ne donnaient aucune preuve décisive contre leurs meurtriers. On ne savait rien, tant que Jean et Gustave Kinck n'étaient point retrouvés, morts ou vivants.

Troppmann n'était-il qu'un aide des chefs de cette malheureuse famille? Gustave Kinck était-il un parricide ou une victime de celui qui prétendait être le complice du père et du fils?

Encore une fois, le hasard ou la Providence devait achever son rôle dans ce mémorable procès.

Le 26 septembre, un nommé Hughs, dit Mustapha, garçon boucher, découvrait à côté du champ Langlois une nouvelle fosse de date plus ancienne que les fosses creusées pour M[me] Kinck et ses cinq enfants. Hughs en sortait le cadavre d'un homme frappé de plusieurs coups à la poitrine.

Sa tête dégarnie de cheveux témoignait d'une longue lutte avec son adversaire.

A quelque distance de la fosse, en creusant toujours, on avait découvert une hachette, à peine recouverte de terre, puis des poignées de cheveux bruns de la couleur des cheveux de Troppmann.

Il n'y avait plus de doute à avoir, Troppmann n'était pas qu'un aide des assassins de la famille Kinck, il en était le principal meurtrier.

Une fois le septième cadavre enlevé et retrouvé, on découvrit dans sa gorge un couteau de cuisine dont le manche noir adhérant au col dérobait sa lame dans la chair en putréfaction.

La plaie était large et béante. Elle avait dû être faite avec une rage atroce par l'assassin.

Lorsqu'on lava le visage de ce malheureux défiguré par le sang coagulé, lorsqu'on l'eut délivré des milliers de mouches qui grouillaient sur lui en tatouant son corps putride, on vit un jeune homme aux joues rondes et imberbes, aux cheveux châtains. Une cicatrice placée sous l'oreille droite fut reconnue par deux habitants de Roubaix, comme étant un signe qui distinguait de ses frères le fils aîné de Mme Kinck.

Il devenait évident que Gustave Kinck, le fils aîné de Jean Kinck, était une victime et non un assassin, et que son meurtrier était bien celui qui l'accusait : Troppmann.

Les blessures que cette septième victime avait reçues, tant à la gorge qu'à la poitrine et à la nuque, ici par des coups de pioche, là par des coups de couteau, indiquaient la même main ou les mêmes

mains qui les avaient faites avec cette joie féroce qui caractérise les tigres et les hyènes !

La fosse où Hughs avait découvert ce septième cadavre était placée à une quarantaine de mètres des précédentes. Le corps avait été couché les jambes écartées, les bras tordus comme par les convulsions d'une mort chèrement payée dans une lutte suprême.

A peine la découverte de cette nouvelle victime fut-elle connue, que tout Paris courut en foule vers le champ Langlois.

Plus de cent mille personnes vinrent de la rue Lafayette pour entreprendre ce funèbre pèlerinage.

Au moment où les commissaires de police de Pantin et d'Aubervilliers se rendaient sur les lieux pour transférer à la Morgue le septième cadavre, la gare du chemin de fer de l'Est ne pouvait plus contenir les masses de curieux avides de se transporter vers les fosses sanglantes.

Il fallut fermer le guichet de la gare devant la foule qui ne pouvait plus entrer ni sortir, qui criait de toute part dans des explosions de terreur et de rage :

« — Encore une victime de Pantin ! »

Dès que j'appris ce qui se passait, par les dépêches des commissaires de police transmises à la Préfecture, j'envoyai des agents pour prêter main-forte à l'autorité.

Le corps de Gustave Kinck fut hissé dans une carriole appartenant à un marchand de vin de Pantin, la même qui avait transporté à Paris les six premiers cadavres.

La carriole avec le cadavre recouvert de paille

fut escortée jusqu'à la barrière par une escouade de gendarmerie à cheval.

Ce fut à grand'peine que le sinistre cortège put se faire jour à travers la foule qui demandait avec des cris plus ou moins odieux à voir le corps!

Aux fortifications, l'escorte fut abandonnée.

Grâce à la nuit, le véhicule put s'acheminer incognito, sans éveiller l'attention des passants.

Il arriva à la Morgue à cinq heures.

Le bruit qui s'était propagé touchant la découverte du septième cadavre émut encore le public; il se douta bientôt de ce que contenait cette carriole, parce que c'était la même qui avait conduit au funèbre dépôt les six premiers cadavres.

On voulut voir la nouvelle victime; il fallut tous les efforts d'une escouade de sergents de ville pour défendre contre les curieux les portes ouvertes de la Morgue!

Durant le trajet de ce sinistre cortège, je me rendis en toute hâte à Mazas avec une voiture de place. J'allai trouver Troppmann dans sa cellule et je lui dis :

— Il faut que vous vous rendiez avec moi à la Conciergerie.

Puis je l'entraînai avec ses gardiens dans la voiture, que j'avais eu la précaution de faire entrer dans la cour de la prison. Je murmurai très bas au cocher :

— A la Morgue!

Pour que Troppmann ne s'aperçût pas de l'itinéraire suivi par le cocher, je baissai avec précaution les stores de la voiture.

Jusqu'alors l'assassin, avec une ténacité incroyable pour son âge, s'était tenu dans une réserve absolue. J'espérais en le plaçant, par surprise, en face de sa septième victime, ébranler son sang-froid et avoir raison de son inébranlable résolution.

Lorsque j'arrivai avec lui dans l'amphithéâtre, où nous attendaient les docteurs Pinard, Trélat, Bergeron, avec le juge d'instruction, je le poussai inopinément devant le cadavre.

Troppmann, qui croyait aller à la Conciergerie, et qui etait loin de se douter de la découverte de sa nouvelle victime, poussa un cri d'horreur et s'écria :

« — Ah! le malheureux! »

Pour déguiser l'impression fâcheuse causée par cette surprise inattendue qui détruisait du même coup son premier système de défense, il mit la main sur ses yeux; sans montrer autrement son visage, il y porta son mouchoir.

Le juge d'instruction lui répliqua impérativement :

— Otez ce mouchoir! vous ne pleurez pas .. et regardez.

Alors le misérable croisa les bras sur sa poitrine, sans retirer sa casquette, il fixa des yeux secs sur le corps mutilé.

Le juge d'instruction ajouta :

— Reconnaissez-vous ce corps?

— Oui, répondit-il d'une voix trop brève pour qu'elle ne fût étudiée, oui, c'est Gustave.

— C'est vous qui l'avez assassiné? lui dit vivement le juge.

— Oh ! non — se récria Troppmann — c'est son père.

— Mais vous disiez — reprit le juge — que le fils avec le père avaient commis tous ces assassinats. Comment se fait-il maintenant que l'assassin soit l'assassiné ?

— Parce que le père, probablement, l'a tué pour qu'il ne révélât pas un jour ce crime abominable.

— Vous mentez, répondit le juge, vous nous en imposez pour rester dans votre système de défense, mais vous savez bien maintenant que nous ne pouvons vous croire.

— Oh ! reprit Troppmann, sans répondre au juge et comme s'il s'adressait à lui-même, je voudrais être à sa place.

— A la place de qui ? le pressa le magistrat.

Troppmann se tut.

Le juge lui dit :

— Parlez.

Troppmann se tut encore, probablement parce que l'assassin, qui connaissait la défense d'Avinain, se rappelait ses dernières paroles sur l'échafaud : *N'avouez jamais.*

Le silence obstiné de Troppmann coupa court à cet interrogatoire.

Malgré le choc imprévu que son âme avait dû éprouver à la vue du septième cadavre, dans cette seconde confrontation, qui n'avait duré que vingt-cinq minutes, la figure de l'assassin n'avait trahi aucune émotion.

Moi qui l'observais avec attention, je découvrais

cependant dans ces déclarations moins de cynisme que la première fois.

Il était aussi calme, mais plus réfléchi.

Il comprenait que la découverte de ce septième cadavre modifiait son système de défense.

Pendant que je recevais l'ordre de le faire transférer à Mazas, et durant la route que je refis avec lui, Troppmann ne me dit pas un mot.

Peut-être m'en voulait-il du mensonge que je lui avais fait pour le conduire à la Morgue; peut-être, ce qui était plus admissible, échafaudait-il un nouveau plan de roman pour dérouter ses juges.

Depuis la découverte des assassinats de Pantin, le champ Langlois ne cessait d'être un objet de pèlerinage et son terrain était jonché de couronnes.

Trois croix avaient été plantées à la place où l'on avait retiré les six premières victimes; une grossière balustrade les protégeait; sur la plus grande des croix se lisait cette inscription dont j'ai conservé l'orthographe :

Le 20 sartambre a été

découvert le *cadavre* de *si* parsonne

regretté de tout Paris.

Lorsque le corps de Gustave Kinck fut retrouvé un peu plus loin, des laboureurs furent réquisitionnés. Ils remuèrent toute la terre de ce champ funèbre. Trois arrivèrent chacun avec une charrue; mais le terrain avait été si piétiné par les six cent mille personnes

qui étaient accourues sur le lieu du sinistre, que les chevaux ne purent avancer qu'avec l'aide des paysans qui poussèrent les roues.

On cherchait alors le huitième cadavre, celui de Jean Kinck. Mais en vain le champ Langlois fut-il remué en tous sens, rien ne fut trouvé. Il fallait chercher ailleurs.

A la suite de cet étrange labourage dans le champ Langlois, le peuple de Paris qualifia ainsi cet endroit coupé par deux routes : *Le Champ des Cadavres* et *le Carrefour de l'Assassinat !*

Quant à moi, dont l'active carrière avait été signalée par des arrestations aussi délicates que pénibles sur des criminels tels que les La Pommerais, les Poncet, les Avinain et les Lemaire, etc., etc., je me trouvai, à l'âge de soixante-cinq ans, en face d'un assassin dont les crimes dépassaient tous ceux que j'avais connus jusqu'à ce jour.

On verra par quels moyens, qui tenaient plus de mon instinct que de ma raison, je parvins à découvrir la trace de la huitième victime de Troppmann.

Depuis l'affaire de Jud, je savais de quel côté soufflait le vent de l'assassinat.

Lorsque le champ Langlois ne fournit pas le dernier cadavre de cet Alsacien, je me demandai pourquoi Troppmann n'avait cessé depuis un mois de loger du côté du chemin de fer de l'Est, de prendre ses repas dans une maison servant de lieu de réunion à des Allemands ou à des étrangers, dont les différends se vidaient le plus souvent à coups de couteau.

Instinctivement, avant de bien étudier les diverses

correspondances surprises sur lui quand on le retira du bassin du Havre, mes regards se tournaient du côté de la patrie de cet assassin.

Tout me disait que le cadavre de Jean Kinck, qu'on n'avait pu trouver à Pantin, devait être en Alsace; tout me faisait présumer que le premier théâtre de ces crimes ne pouvait avoir eu lieu que dans la patrie de Troppmann, et que la justice avait découvert le dénouement de ces forfaits avant le commencement.

Je ne me trompais pas, j'appris bientôt après, par les dépêches de mon secrétaire S***, la découverte du cadavre de Jean Kinck dans la commune de Watviller, au fond du ravin des ruines du château de Herrenfluch !

Le crime de Troppmann, qui avait eu d'abord la cupidité pour mobile, se rattachait, par une affiliation mystérieuse, à des causes d'un ordre bien autrement important que celui provoqué par l'amour du gain.

Troppmann, ainsi que Lesurques, ainsi que Jud, a été mêlé, à son insu peut-être, à de graves événements qui l'ont dirigé en aveugle.

Innocents et criminels sont tombés avec ce monstre pour enfouir dans la tombe des secrets qui concernaient moins leurs personnes que l'intérêt de deux nations ennemies.

La politique n'a pas été étrangère, c'est ma conviction, à ces assassinats.

Le bras qui a frappé la famille Kinck, peu de temps avant l'invasion, était peut-être le bras d'un assassin vulgaire, féroce et cupide Mais ceux qui

ont été frappés par lui ont été aussi bien les victimes de ce monstre que de la situation déjà si critique et si tendue de la France.

Les détails jusqu'alors ignorés de ce procès célèbre, ses points laissés obscurs que Troppmann m'a signalés avant de mourir, ne me permettent aucun doute à cet égard.

Le public jugera entre moi et le texte du jugement concernant ce scélérat.

Troppmann restera un personnage aussi mystérieux que le sera toujours Jud, dont on a été jusqu'à nier l'existence.

CHAPITRE II

LES PLANS DE TROPPMANN

Comme pour Lacenaire, on ne pouvait découvrir à première vue, dans les traits du visage de Troppmann, les propensions mystérieuses de l'âme. Lui aussi avait cette figure douce qui lui donnait l'air d'une jeune fille ou d'un séminariste. Il paraissait chétif, sa structure générale avait une apparence molle et efféminée.

Cette nature d'hyène ou de chacal avait aussi les goûts *antiphysiques* de Lacenaire.

Rien n'a pu détruire dans l'esprit des criminalistes, malgré la bonne réputation dont jouissait Jean Kinck, l'opinion formée par eux sur les relations intimes de Kinck et de Troppmann, relations commençant dans un cabaret de Roubaix et se terminant par un empoisonnement dans le coin le plus mystérieux de l'Alsace !

L'intimité profonde entre la victime et l'assassin, quoique basée sur l'intérêt ou la cupidité, n'a pas été un des moindres mystères des agissements ténébreux de ces deux hommes, l'un dans la force de l'âge, l'autre à peine sorti de l'adolescence.

Malgré son apparente chétivité, Troppmann était d'une agilité merveilleuse, il en fit preuve plus d'une fois aux yeux des gardiens dans les diverses cellules qu'il occupa, à Mazas, à la Conciergerie et à la Roquette. Il possédait, malgré ses allures efféminées, une force musculaire qui dut lui être d'un puissant secours dans l'exécution de ses forfaits.

Il avait le front large, découvert, un peu fuyant à l'extrémité, comme le front des fauves. Ses cheveux châtains, souples et abondants étaient l'objet d'un soin particulier. Il les caressait avec une coquetterie un peu gauche, car, à l'exemple des carnassiers, il n'y avait dans sa désinvolture ni grâce ni goût.

Le bon effet du visage supérieur s'annulait par ses oreilles larges et plates, par son nez étroit et rabaissé comme le bec d'un oiseau de proie, par sa bouche ombrée d'une moustache naissante qui ne déguisait pas sa lèvre supérieure, trop grosse, et ses dents démesurées; elles donnaient à la partie inférieure de sa figure si douce par le haut, une physionomie sauvage, rappelant l'expression hideuse des bull-dogues.

Son regard fuyant ne s'animait que sous le coup d'une forte impression, alors il relevait ses paupières qu'il tenait ordinairement fermées. Ses re-

gards devenaient vifs, très brillants, sans cesser d'être astucieux.

Il avait le parler défectueux des gens de l'Alsace; ce parler donnait à sa diction une sorte de bonhomie dont la naïveté jurait avec les circonstances et les idées qu'il était appelé à exposer.

Devant ses juges lorsqu'il se sentait pressé par des arguments qui le prenaient en flagrant délit de mensonge, il répondait par son geste habituel, en passant sa main au-dessus de son oreille, il répétait les mêmes paroles qui trahissaient son embarras.

« *Que foullez fous que je fous tise, je ne beux pas en tire tufantache.* »

Comme pour tous les meurtriers que j'ai connus, comme pour Lacenaire et pour La Pommerais, c'était par les mains que le caractère de ce monstre se révélait tout entier. Quoique tout jeune, il avait la main sèche et rugueuse de Dumollard : c'était une main forte, décharnée, large dont le pouce montait jusqu'à la phalange supérieure des doigts. L'écartement considérable qui existait entre le pouce et le doigt indicateur, donnait à sa main monstrueuse, scélérate, quelque chose d'atrocement difforme ; elle ressemblait à la serre du vautour. Lorsqu'à la barre, on voyait s'allonger sur les rebords de la balustrade, les doigts longs et osseux de cette main hideuse et repoussante, l'impression favorable qu'on avait éprouvée en regardant sa physionomie candide s'effaçait ; on ne songeait plus qu'à la pieuvre ou à tout autre animal immonde ou féroce.

On comprenait tous les plans infernaux de ce criminel, dès qu'on avait examiné ses mains. Elles dé-

couvraient, par leur configuration assassine, son âme pleine d'astuces, de convoitises et d'idées féroces.

En moins de quelques semaines, le fil de son intrigue sanguinaire put être suivi avec succès, grâce aux correspondances trouvées sur sa poitrine.

Le juge d'instruction ne manquait pas une occasion de placer Troppmann en face de ses victimes, à mesure que la terrible vérité se faisait jour. De mon côté, je dressai avec une égale activité mes batteries, sur la ville du Havre en Alsace, de l'est à l'ouest et au nord de la France.

A Paris le sous-chef de la sûreté, M. Lerouge, ne quittait pas le champ Langlois, il explorait avec ses agents, ses alentours, pénétrant jusqu'au quartier des Allemands où, selon moi, Troppmann avait dû trouver des auxiliaires, sinon des complices.

D'une autre part j'envoyai mon secrétaire S*** qui, de Roubaix à Cernay, ne cessait de visiter les environs pour retrouver Jean Kinck qui, mort probablement comme toute sa famille, manquait cependant à Paris, dans le contingent des cadavres fournis par le meurtrier.

Une lettre trouvée dans la maison de Roubaix mit mon secrétaire S*** sur la véritable piste de la dernière victime de Troppmann.

Cette lettre indiquait que Jean Kinck, un mois avant le meurtre de sa famille, avait l'intention de partir en Alsace avec son compatriote J.-B. Troppmann, et de fonder à Guebviller, lieu de sa naissance, un établissement industriel. En partant avec

son ami Troppmann, quatre ou cinq semaines, avant l'accomplissement du drame de Pantin, Jean Kinck donnait la marche et l'itinéraire de son assassin. En effet celui-ci ne revenait-il pas à Paris sans Jean Kinck, lorsque Kinck, dans sa lettre, recommandait à sa femme, à ses enfants de quitter Roubaix, de revenir le reprendre avec Troppmann, une fois que leur *affaire* aurait été faite?

Cette lettre répandait une nouvelle lumière sur les faits et gestes de l'assassin. Il était clair que Troppmann, en revenant à Paris et en laissant en Alsace Jean Kinck, avait fait de lui, dans son pays natal, ce qu'il avait fait au champ Langlois, de toute sa famille.

Il s'agissait de retrouver Jean Kinck que Troppmann posait encore comme l'assassin de ceux qu'il avait assassinés.

La découverte du septième cadavre, du fils aîné reparti avant les derniers meurtres de Troppmann, pour rejoindre son père à Paris, détrui t la version de l'assassin.

Et si Troppmann, par les documents du cadavre de Gustave Kinck avait été pris en flagrant délit de mensonge, la lettre de Jean Kinck, avant son départ pour l'Alsace, révélait tous les plans du meurtrier.

Ils furent reconstitués en entier dans les débats.

Ils expliquaient comment Troppmann avait en sa possession, lorsqu'il avait été arrêté, les papiers de la famille Kinck.

Troppmann était le fils d'un compatriote de Jean

Kinck. Il était allé travailler à Roubaix ; là il avait fait la connaissance intime de la famille Kinck.

Il s'y était introduit grâce aux inventions de son père, génie méconnu, dont les precieux brevets ne lui profitaient guère, parce que Troppmann père buvait tout ce qu'il gagnait.

Jean Kinck, qui était très intéressé, avait su apprécier les améliorations apportées dans son industrie, par le génie de Troppmann père.

Et dans le principe, en s'attachant le fils de ce mécanicien, il avait bien compté exploiter le travail de Troppmann fils, très au courant des inventions de son père.

Troppmann fils, pour sa part, savait ce qu'il faisait en s'adressant à ce bourgeois aisé. Après avoir bien étudié son caractère et avoir deviné qu'il était très âpre au gain, il lui avait dit :

— « Ecoutez, mon père est le génie même pour les inventions, mais il ne sait pas en tirer profit. Vous savez qu'il a trouvé le moyen de faire rapidement des milliers de *Busèles*. De plus il a découvert une mitrailleuse qui tire cent coups à la minute. Si mon père, qui ignore les ressources trouvées par son génie, avait une forte somme pour les faire valoir, et si vous vouliez m'aider à exploiter les brevets de mon père, notre fortune serait faite. Il suffirait pour cela de quelques milliers de francs.

Jean Kinck voulait bien tirer parti de l'intelligence inventive de Troppmann père et des applications faites par Troppmann fils, il n'entendait rien livrer au hasard Chaque fois que son jeune ami faisait appel à sa bourse, il restait sourd à ses de-

mandes, quoique fort alléché par ses promesses de fortune.

Enfin, un jour, le jeune Troppmann lui dit :

— Je n'ai plus besoin d'un bailleur de fonds pour mettre mon père et sa famille à l'abri de la misère et pour vous rendre millionnaire.

— Comment cela ? lui demanda Jean Kinck très confiant, très crédule dès qu'il ne s'agissait plus de dénouer les cordons de sa bourse.

— Dans mon dernier voyage d'Alsace, — lui dit Troppmann, j'ai découvert, aux environs de Cernay, une mine d'or et d'argent qu'il s'agit d'exploiter. En consultant les archives du pays, j'ai appris que cette mine, aujourd'hui oubliée, était la source de l'immense fortune des anciens seigneurs du château de Wattviller. Il ne tient qu'à vous de me suivre en Alsace pour vous convaincre de mes paroles. Avec l'or que nous y trouverons il nous sera facile de devenir les bénéficiaires des inventions de mon père ; bientôt, par le produit de notre mine de Wattviller, ces inventions nous produiront à l'étranger des bénéfices énormes.

Cette fois Jean Kinck ouvrit une oreille complaisante à Troppmann.

Comme Mme Kinck, nature moins confiante et très peu ambitieuse, ne semblait pas convaincue des bénéfices offerts par la mine alsacienne, Kinck pria Troppmann de couper court à cet entretien.

Mais le soir même il lui donnait rendez-vous, loin de la famille.

Dès ce moment le jeune homme et Kinck se revirent au cabaret, se plaçant toujours à une table

Kinck. Il était allé travailler à Roubaix ; là il avait fait la connaissance intime de la famille Kinck.

Il s'y était introduit grâce aux inventions de son père, génie méconnu, dont les précieux brevets ne lui profitaient guère, parce que Troppmann père buvait tout ce qu'il gagnait.

Jean Kinck, qui était très intéressé, avait su apprécier les améliorations apportées dans son industrie, par le génie de Troppmann père.

Et dans le principe, en s'attachant le fils de ce mécanicien, il avait bien compté exploiter le travail de Troppmann fils, très au courant des inventions de son père.

Troppmann fils, pour sa part, savait ce qu'il faisait en s'adressant à ce bourgeois aisé. Après avoir bien étudié son caractère et avoir deviné qu'il était très âpre au gain, il lui avait dit :

— « Ecoutez, mon père est le génie même pour les inventions, mais il ne sait pas en tirer profit. Vous savez qu'il a trouvé le moyen de faire rapidement des milliers de *Busèles*. De plus il a découvert une mitrailleuse qui tire cent coups
mon père, qui ignore les ressources
génie, avait une forte somme
et si vous vouliez
de mon père,
pour cela de

Jean K
gener
tion
li





séparée, et s'entretenant, à voix basse, dans une langue que l'on n'entendait pas.

Plus tard, dans une lettre datée du 21 août, trouvée à Roubaix, Troppmann écrivait à Jean Kinck : « J'ai trouvé une chambre dans laquelle *nous pourrons faire tout ce que nous voudrons.* »

Et quelques jours après, c'était Jean Kinck qui poussait Troppmann à réaliser le voyage d'Alsace et à exécuter ce qu'il disait dans sa lettre du 21 :

« Nous irons, écrivait-il, directement au château de Wattviller. »

Voilà le premier plan de Troppmann réalisé, grâce à la crédulité et au caractère sordide de Jean Kinck.

Mais le plan dressé par Troppmann dans le but de s'approprier toute la fortune de Kinck, ne lui était pas venu tout seul. Il l'avait mûrement conçu après de fréquents voyages à Paris, au *quartier des Allemands.*

Chaque fois qu'il allait à Pantin, il se rendait au champ Langlois, loin de toute habitation. Il se disait qu'on pourrait y assassiner impunément et qu'il serait presque impossible de découvrir les coupables.

La même pensée lui était venue en se rappelant le vieux château de Wattviller en Alsace.

Dès que Jean Kinck avait donné dans les plans du jeune Troppmann, dès que celui-ci était parvenu à le capter en flattant sa cupidité, lui, sa femme et ses enfants étaient autant de victimes désignées par une affiliation de scélérats dont Troppmann devint l'exécuteur *responsable.*

Autrement, il aurait été impossible à Tropp-

mann de frapper simultanément, Jean Kinck en Alsace, Gustave Kinck à Pantin, Mme Kinck et ses cinq autres enfants au même endroit et dans la même soirée.

Et pour que Jean Kinck se prêtât à l'accomplissement des désirs de son bourreau, il fallait qu'il y eût entre la victime et l'assassin une association basée sur un mystère que la justice ne pouvait dévoiler, sur un intérêt plus puissant encore que celui de l'argent.

Sinon, comment expliquer la confiance subite de Jean Kinck donnant à Troppmann une procuration pour réaliser tous ses biens, une fois qu'ils partaient ensemble pour l'Alsace ?

Comment Mme Kinck, aussi défiante que son mari était cupide, consentait-elle à réunir à Roubaix les fonds réalisables pour les envoyer en Alsace où partaient Kinck père et Troppmann.

L'un était encore un enfant, l'autre un homme raisonnable dont la fortune ne pouvait être abandonnée aussi légèrement entre les mains d'un garçon qui n'était pas en âge de disposer de son bien, encore moins de celui des autres.

Le plan de Troppmann avait été conçu sans doute par de nombreux collaborateurs. Le meurtrier avait des complices pour le concevoir comme pour l'exécuter. Autrement Jean Kinck n'aurait pas donné dans toutes les visées de son jeune ami, qui devait être guidé par une autorité supérieure.

Dès que le premier meurtre de Troppmann était accompli en Alsace, dès que la première partie de

son plan, mûrie *au quartier des Allemands*, était réalisée, Troppmann se rendait à Guebviller.

Fort des papiers de Jean Kinck, de son autorisation, il réclama alors une lettre à la poste, dans laquelle était renfermée une de ses valeurs pour la somme de 5,000 francs.

Heureusement que le directeur de la poste avait connu Jean Kinck.

Il avait répondu à Troppmann :

— Je ne puis vous donner cette lettre, Jean Kinck est un homme de plus du double de votre âge, vous n'êtes donc pas Jean Kinck.

Troppmann se retira en balbutiant.

Mais il ne s'émut pas pour si peu ; il savait qu'il avait toute la confiance de la famille et il avait écrit au fils aîné que son père, impatient, était parti pour Paris sans prendre les fonds qui lui étaient destinés à Guebviller. Il le priait de se rendre sans retard à cet endroit avant d'aller le rejoindre avec son père à Paris, à l'hôtel du Chemin de fer du Nord.

Mais à Guebviller, Gustave Kinck reçut du directeur de la poste la même réponse que Troppmann; il arriva à Paris, désolé, sans la lettre ni les valeurs de son père.

— Ce n'est rien, répond Troppmann, ton père y retournera, et ce n'est qu'une perte de temps. Viens le retrouver avec moi à son habitation de Pantin.

Mais à Pantin, Gustave est assassiné par Troppmann et jeté dans la fosse creusée près de celle qui va bientôt s'ouvrir pour sa mère et ses frères.

Alors il écrit pour Kinck père qui repose dans le ravin du vieux château des seigneurs.

[redacted]

Il écrit à Mme Kinck que son mari s'est blessé à la main droite et que c'est en son nom qu'il les engage à venir à Paris dans sa nouvelle habitation.

Il ajoute que l'affaire d'Alsace est en bon train et qu'avec la fortune qu'il vient de découvrir, grâce à ce cher Troppmann, ils vont devenir riches et l'être plus encore lorsqu'ils exploiteront en grand, en Amérique, tous les brevets d'invention de Troppmann père.

La confiante Mme Kinck est aux anges. Elle annonce cette bonne nouvelle à ses amis, en même temps que son départ pour Paris et peut-être pour New-York.

Le dimanche soir, Mme Kinck et ses enfants arrivent à Paris.

Il est six heures, et elle ne trouve personne à l'hôtel du Chemin de fer du Nord.

Alors Mme Kinck se souvient qu'on l'attend seulement à dix heures avec ses enfants. Elle attend donc dans le quartier en regardant les étalages.

A dix heures, elle revient à l'hôtel.

Elle y trouve Troppmann.

— Allons, s'écrie-t-il, allons vite, votre mari et votre fils vous attendent.

Gustave Kinck les attendait en effet, mais dans la tombe! On fait signe à une voiture qui semble arriver tout exprès pour les prendre.

Joyeuse et confiante, la famille Kinck saute dans le fiacre. Elle est impatiente d'aller retrouver un mari, un père, un frère qu'ils ne doivent plus revoir!

Et Troppmann, tout à ses desseins, dit à cette famille, une fois dans la voiture :

— Nous avons à traverser un champ avant d'arriver à la nouvelle habitation de votre père. Soyez tranquille, je serai avec von spour vous aider à le traverser. Et si vous avez peur, vous n'aurez pas peur longtemps!

Une fois arrivée près du champ Langlois, Mme Kinck s'écrie :

— C'est bien noir! Si nous allions faire de mauvaises rencontres ?

— J'ai de quoi y parer, répond Troppmann qui lui montre une petite hachette. Et j'ai tout prévu, j'ai avec moi deux domestiques de votre mari qui vont nous accompagner et nous servir d'escorte.

En effet, deux individus sortent inopinément du champ dès que la voiture s'est arrêtée; ils sont armés.

Tous ensemble se dirigent vers ce champ.

Lorsque la famille est en pleine campagne, elle aperçoit un trou creusé, dont le noir se détache aux reflets incertains de la lune. Une pelle et une pioche sont à côté de la fosse.

Alors les assassins sautent sur la famille; six cadavres emplissent bientôt la fosse béante.

On comble la fosse, on la piétine, on marque des sillons jusqu'à ce que toute trace de meurtre ait disparu.

Les trois hommes disparaissent : l'un du côté de la rue de Flandre, l'autre vers Paris, et Troppmann reprend le chemin de son hôtel pour changer d'habit, pour se laver le visage, tout sillonné de traces sanglantes.

Enfin, tous les plans de Troppmann ont réussi. Il

a pu se débarrasser de la famille Kinck, il possède tous les biens, grâce à sa procuration.

Fidèle au programme qu'il s'est tracé, il dira le lendemain que la famille Kinck est partie en Amérique, qu'il est autorisé à vendre ses propriétés et à lui en retourner le prix d'achat.

Fort de ses projets qui jusqu'alors ont tous abouti, il se rend, dans la nuit, à la Taverne anglaise de la rue Grange-Batelière.

Là l'attend un de ses complices qui doit le lendemain partir avec lui pour le Havre. Il le retrouve à cet endroit qui servait alors de refuge à tous les gens suspects, avides de passer le détroit.

C'était un établissement très connu de la police. Il était tenu par une femme en lunettes. Sa face blême se détachait d'une façon sinistre sur le fond gris de son repaire, dont les armoires étaient intérieurement couleur de sang !

A la Taverne britannique, Troppmann rejoignait celui qui l'attendait pour le conduire vers le chemin de fer du Havre.

Mais de cette taverne un mouton le suivait.

Il prenait avec ces deux hommes un ticket pour la même destination.

Ce mouton ne quitta plus Troppmann jusqu'au moment où celui-ci fut arrêté par le gendarme Ferrand.

Langlois se rendait en même temps à son champ pour découvrir les nouvelles victimes de Troppmann !

Bientôt, grâce aux découvertes des six cadavres et des dépêches que j'envoyai, avec le signale-

ment de l'assassin, dans tous les ports de mer, Paris et la France connurent la sinistre et épouvantable nouvelle.

Mais Troppmann en était aussi informé.

Il allait partir pour New-York, quitter le Havre au moment où je m'y transportai. On sait ce qu'il advint, dès mon arrivée dans ce port de mer.

Par ma présence au Havre, l'édifice sanglant du plus terrible des assassins s'écroula du même coup. Mais si Troppmann fut puni, il le fut seul.

La politique l'exigeait !



CHAPITRE III

LE HUITIÈME CADAVRE.

Pendant que j'envoyai mon secrétaire S*** en Alsace pour découvrir la huitième victime de Troppmann qui, d'après sa correspondance datée de Roubaix, devait se trouver aux environs de Cernay, je ne quittai pas à Mazas le meurtrier de la famille Kinck.

Je le pressai de questions pour connaître exactement l'endroit où devait être enterré Jean Kinck. D'après les correspondances de Roubaix et d'un agent alsacien, sous les ordres de mon secrétaire S***, je me doutais que le corps de Kinck père devait se trouver dans les terrains renfermés entre Bollwiller, Soultz, Ollwiller et Cernay.

Je savais aussi, par des renseignements ultérieurs, que Troppmann et Kinck père avaient été vus buvant ensemble dans un cabaret de Bollwiller, et que depuis on n'avait plus eu de nouvelles de Kinck.

J'interrogeai Troppmann en me guidant sur ces renseignements. Il les compléta d'une façon romanesque en me disant :

— Vous voulez connaître ce que nous avons fait après avoir quitté Bollwiller. Eh bien ! nous sommes allés louer un logement au chateau de Wattviller, près de Cernay.

— Mais, lui répondis-je en haussant les épaules, ce château, comme tous les châteaux d'Alsace, n'est probablement qu'une ruine inhabitable?

— Qu'est-ce que cela fait, me dit-il, s'il y a des souterrains ?

— Et qu'alliez-vous faire dans ces souterrains?

— De la fausse monnaie! C'était là la mine d'où nous devions tirer les billets de mille francs qui devaient venger ma misère, celle de ma famille et enrichir Kinck ! Mais Kinck a eu des scrupules! Il a voulu s'enrichir sans moi, d'une autre façon. C'est ce qui l'a tué.

— Vous m'en imposez, lui répondis-je avec humeur, par vos histoires à dormir debout. Et ce que vous me dites là, vous avez dû le lire hier dans quelque roman.

— Je vous dis la vérité, monsieur Claude.

Il se tut et dès lors je ne pus rien tirer de lui.

Quelque temps après, je recevais par l'intermédiaire de mon secrétaire S*** et de *Kremp*, l'agent alsacien qui connaissait tout le pays, un pantalon que cet agent venait de découvrir ; il avait été jeté contre une petite cabane de maçonnerie à quelques pas de l'étang d'Obwiller. Le pantalon était taché de sang.

Alors je fis faire toutes les recherches nécessaires dans l'étang d'Obwiller et j'informai à dessein Troppmann de cette initiative prise par le ministère public.

— Des *pétises*, me répondit-il. On ne trouvera rien dans l'étang. Ce n'est pas là qu'il faut chercher. Et si vous ne savez pas faire suivre là-bas vos agents jusqu'à l'endroit où a été tué Kinck, transférez-moi en Alsace, je vous conduirai au *bon* endroit.

Je lui répondis qu'il n'était pas en mon pouvoir de satisfaire à son désir, même dans l'intérêt de la justice, tant que le cadavre ne serait pas retrouvé ; et qu'il ne pouvait espérer être transféré en Alsace que le jour où il serait confronté avec sa victime.

Je lui donnai cette espérance pour le faire entrer dans la voie des aveux, pour carésser son rêve, qui était de faire le voyage de Paris à Guebwiller dans le but d'une évasion dont il me semblait qu'il avait conservé l'espoir.

Ni les indices trouvés par l'agent alsacien, ni les révélations de Troppmann n'amenèrent aucun résultat.

En désespoir de cause, je fis revenir d'Alsace mon secrétaire et l'agent Kremp.

Dans l'intervalle, j'avais revu Troppmann. Après les charges accablantes qui pesaient sur lui, il n'hésita plus à faire de nouveaux aveux, dans le but d'éviter la guillotine, de se transporter en Alsace, parce que, selon moi, les mains *invisibles* qui l'avaient poussé au meurtre pouvaient encore dans son pays travailler contre ses gardiens.

En cette circonstance, je me rappelais Jud, qui, avec l'affaire Troppmann, avait plus d'un point de comparaison et d'analogie.

Une fois mon secrétaire S*** à Paris, je le mis en rapport avec Troppmann ; j'avertis S*** de l'espoir caressé par l'assassin de revoir l'Alsace, moins pour reconnaître sa victime que pour travailler à sa propre évasion.

S*** était intelligent, il me comprit du premier mot. Il fit entendre à Troppmann que probablement les fouilles qu'on avait faites en Alsace, sur son plan, avaient été mal dirigées ; et que s'il voulait préciser davantage ses éclaircissements, la justice lui saurait gré de ses révélations ; elles pourraient l'arracher à la mort et l'indulgence des juges se traduirait peut être en une déportation à Cayenne.

Troppmann, malgré son astuce, donna dans le piège. Comme tout homme qui se sent perdu, il se raccrocha à une dernière branche de salut.

Il donna de nouveaux détails sur les deux crimes déjà exposés par S*** et Kremp.

Troppmann trompait-il encore la justice ? On pouvait le croire puisque mon secrétaire revenait précisément des localités inutilement explorées par lui et Kremp.

Néanmoins, je renvoyai S*** en Alsace, les recherches se poursuivirent sur les indications à nouveau de Troppmann par le commissaire de police de Cernay.

On n'attendait rien de bon de ces explications, la justice allait passer outre, lorsque l'on reçut de Strasbourg la dépêche suivante :

Strasbourg, 3 heures 13.

Kinck père trouvé près du château de Herrenfluch, dans la forêt d'Uffhollz (Haut-Rhin), aujourd'hui midi.

En même temps, je recevais du parquet de Belfort une dépêche datée de Cernay, ainsi conçue :

Cernay, 4 heures.

Cadavre Kinck père trouvé à 1 heure 50, près de la lisière de la forêt qui avoisine les prés de M. Aimé Gros, sur l'arrondissement judiciaire de Belfort, commune de Waltwiller, dans les ruines d'Hitrsheim. Cadavre en putréfaction, méconnaissable, mais chaussettes tricotées de la même laine que celle des enfants Kinck. Linge à la marque de Jean Kinck.

Cette fois, Troppmann n'avait pas menti. Cependant c'était le harard qui avait présidé à la découverte du huitième cadavre, au moment où je désespérais de le retrouver.

Pendant que je rappelais encore S*** à Paris, les gens du pays n'avaient pas voulu discontinuer leurs recherches, malgré leur peu de succès, malgré le départ des agents envoyés par moi.

Après avoir exploré tous les taillis des environs

du vieux château de Harrenfluch, ils s'étaient avancés jusqu'à ses confins.

Ils avaient recommencé de plus belle leurs explorations au retour de S***, lorsque, tout à coup, ils avaient vu une nuée de corbeaux fuir à leur approche à la lisière du bois.

Les explorateurs étaient conduits par un nommé Heguette de Wattwiller; depuis huit jours, il marchait aux ordres de mon secrétaire et du commissaire de police de Cernay.

Heguette, à la vue d'une quantité de corbeaux réunis sur un même point, soupçonna que là devait se trouver quelque chose de particulier. Il fit avancer ses hommes plus avant du côté du vieux château.

Plusieurs corbeaux s'obstinaient à rester perchés sur un tas de pierres, se disputant des lambeaux de chair.

Ces animaux funèbres, à l'approche des gens de Heguette, semblaient n'abandonner cet endroit qu'à regret.

Là était un cadavre.

Les corbeaux ne pouvaient tromper les explorateurs guidés par les instructions de mon secrétaire S*** qui avait pris, la veille, de nouveaux renseignements de la bouche même de Troppmann.

Heguette s'élance sur la place que le dernier corbeau vient à peine d'abandonner, lorsqu'il découvre parmi le tas de pierres un bout d'étoffe, et qu'il aperçoit un bouton de cuivre qui luit au soleil.

Aussitôt il lance sa casquette en l'air, il pousse un

appel vigoureux aux travailleurs, qui s'élancent avec lui vers le cadavre.

On retire les pierres qui le recouvrent et l'on découvre deux pieds dont les chaussettes sont de la même laine tricotée par Mme Kinck pour son mari et ses enfants.

Heguette et ses hommes s'arrêtent tant que le procureur impérial de Belfort et mon secrétaire S*** ne sont pas là pour constater la découverte du cadavre de Jean Kinck. Ils arrivent pour envoyer à Paris, l'un des dépêches au parquet, l'autre pour en envoyer à moi-même.

Au reçu de l'avis de mon secrétaire, je m'empresse d'en aviser le préfet et le ministre de l'intérieur.

A ma grande surprise, je n'eus que le lendemain une réponse qui se traduisait ainsi :

« — Ne précipitez rien, et laissez agir! »

C'était absolument comme pour l'affaire Jud. On m'engageait à me modérer au moment où l'action de la justice devait être la plus vive pour découvrir sûrement la vérité.

Encore une fois je devinai que dans l'affaire Troppmann, comme dans l'affaire Jud, il y avait autre chose qu'une double question de vol et de meurtre; ce criminel, qui passait volontiers des alternatives de joie à des alternatives de douleurs insensées, devait avoir ses raisons pour les manifester.

En tous les cas, la découverte du cadavre de Jean Kinck dans le ravin d'un vieux château devint aussi dans l'est de la France tout un événement. Il pro-

voqua un pèlerinage qui rappela celui de Pantin.

Le lieu où l'on découvrit le cadavre de Jean Kinck est à trois cents mètres au-dessous des ruines d'Herrenfluch, dans la forêt d'Uffoltz.

Dans le parallélogramme formé par Vattwiller, Guebwiller et Bollwiller, on avait déjà tout exploré sans rien découvrir, jusqu'à la bifurcation des deux chemins, l'un conduisant à la route de Colmar, l'autre au chemin de Soultz.

C'était pourtant sur ce dernier chemin qu'on avait vu s'arrêter Troppmann et Jean Kinck, à l'auberge du *Cheval Blanc*. Les deux voyageurs venaient de Soultz. Ils avaient dû traverser Wattviller avant de pénétrer sur le territoire d'Uffoltz !

Là s'élève le contrefort des Vosges. La vigne s'échelonne et grimpe vigoureuse au pied des montagnes, les prairies leur succèdent, puis aux prairies, les grands noyers et les chênes ; et après les chênes, des sapins qui les couronnent !

Ce sont trois zones bien distinctes. Elles marquent les pentes des Vosges surmontées invariablement d'un tronçon de tour féodale ! Ces zones sont coupées de chemins tortueux ; ces routes mènent invariablement à une tour décapitée, isolée au bout de chaque forêt de sapins.

L'un de ces chemins conduisait donc d'Uffoltz au château en ruines de Herrenfluch, dont les tours, comme toutes les tours des Vosges, croulent pierre à pierre en se diminuant de jour en jour sur leur mamelon rouge couronné de sapins verts !

C'était dans le château de Herrenfluch que Troppmann avait attiré Jean Kinck pour le tuer, pour le

déposer mort, l'enfouir ensuite au bord du ravin du vieux château !

Pourquoi cette promenade au fond d'un bois, au sommet d'un mamelon, dans un château en ruines? Problème !

Pourquoi ce meurtre au fond de ce ravin boisé? Mystère !

Problème et mystère que l'acte d'accusation n'a ni résolus, ni même expliqués !

Dès que le cadavre de Jean Kinck fut retrouvé, je fis rappeler mon secrétaire d'Alsace. Maintenant qu'il s'agissait d'exploiter cette découverte et de tirer de nouveaux aveux de Troppmann, en veine de vérité, S*** se rendit dans sa cellule.

Comme il s'agissait d'obtenir de l'accusé de franches explications, S*** caressa de plus en plus sa manie, il lui dit en entrant dans son cachot :

— Eh bien, Troppmann, nous partons donc pour l'Alsace?

— Ah ! en vérité ! lui dit-il en souriant, vous êtes parvenu à découvrir Jean Kinck à l'endroit où j'aurais été *tout droit en courant!*

— Non, pas encore ! fit-il en hésitant, mais *on brûle.* Pour ne plus nous égarer, nous partons avec vous ; vous allez vous en aller d'ici et me mettre dans l'obligation de demander votre transfèrement à Wattviller.

Troppmann, qui se voyait déjà libre par l'espérance de quitter Paris, ne se posséda plus de joie, il s'écria :

— Alors, je puis tout vous dire.

Et il avoua à S*** qu'en quittant avec Kinck père

le chemin de fer de Mulhouse, vers les trois heures, il était entré dans un cabaret, puis qu'il s'était acheminé dans la forêt, vers le château des Seigneurs, entre Cernay et Olviller; arrivé là, Kinck s'était senti fatigué, il avait eu soif, et Troppman, qui s'était muni d'acide prussique, lui avait offert un verre d'eau; alors il était tombé foudroyé.

— Voilà, termina-t-il à S***, ce que je puis vous dire ici. Lorsque nous serons là-bas, à Vattviller, vous en apprendrez *bien d'autres.*

— Alors, partons! s'écria S*** qui avait l'ordre, en vertu de son rôle d'accusé, de transférer Troppmann de Mazas à la Conciergerie.

Mais lorsque je me présentai à mon tour, lors de son transfèrement, pour le recevoir dans son autre prison, Troppmann, qui avait été joué par S***, entra dans une violente fureur. Ses yeux flamboyèrent, ses larges pattes humaines s'agrandirent menaçantes et terribles comme lorsqu'elles durent étreindre et écraser les victimes de Pantin!

Il fallut quatre gardiens pour le contenir, pour le jeter dans sa cellule. Il y avait, dans cette créature, de l'homme et de la bête. Son front intelligent expliquait ses plans audacieux, mais le bas de sa face grossière et bestiale révélait toute sa férocité.

D'ordinaire Troppmann, au milieu de ses compagnons, paraissait indolent et endormi. Quand il était en colère, il se dressait avec une force musculaire qui faisait tout trembler. Son pas, lourd comme celui d'un ours, arpentait la cage de sa cellule à l'ébranler!

Ce fut de cette façon qu'il inaugura sa nouvelle

entrée à la Conciergerie, prison qu'il préférait cependant à Mazas.

« — Parce que, disait-il, à Mazas on y voyait trop clair et que le voisinage du chemin de fer lui apportait trop de bruit.

Il préférait le calme, la demi-nuit, la solitude de la Conciergerie.

Les fauves aiment en effet le noir des cavernes et la solitude des déserts.

La découverte du cadavre de Jean Kinck, le retour de S*** à Paris ayant en mains le procès-verbal des médecins légistes et le procès-verbal de cette funèbre découverte, étaient encore un mystère pour Troppman lorsqu'il fut transféré de Mazas à la Conciergerie.

La veille de sa translation, il avait été appelé par le juge d'instruction. Ce magistrat lui avait demandé simplement où il s'était procuré l'acide prussique avec lequel il avait empoisonné sa victime.

Il avait répondu :

« Qu'il l'avait fabriqué lui-même. »

Le juge d'instruction le congédia sans lui en demander davantage. Mais Troppmann, très méfiant de sa nature, en rentrant en cellule, avait dit à ses co-détenus :

« Il y a quelque chose là-dessous. »

Ce qu'il y avait en effet, c'était le corps de sa première victime.

Et il avait ajouté à ses compagnons, dont il se méfiait toujours :

« — Ce qui m'étonne, c'est que depuis mes der-

nières indications, on n'aille pas droit : *sur le trou!*

Lorsqu'il fut décidé qu'il irait à la Conciergerie, Troppmann, dans sa fureur d'avoir été joué, s'était écrié :

« — Ça y est ! J'ai parlé pour rien ! Avinain avait raison, il ne faut jamais avouer ! »

Mais Troppmann avait parlé, bercé par cette illusion que ses révélations forceraient bien un jour la magistrature à l'envoyer à Cernay où il ne doutait pas, comme il l'avouait lui-même, de trouver un moyen pour échapper à la justice.

Depuis les indications fausses d'abord, vraies ensuite, de Troppmann, S*** avait fait en quinze jours six fois le voyage de Paris à Mulhouse.

Il n'avait cessé en ces quinze jours d'arpenter les montagnes aux environs des ruines d'Herrenfluch ; c'était le sergent Heguette qui, le premier, avait découvert, près de la lisière de la forêt d'Uffoltz, l'endroit choisi par Troppmann pour accomplir son premier crime.

Il découvrait le cadavre dans un petit taillis en contre-bas d'un chemin forestier.

Les pieds pointaient à quelques centimètres du sol, les deux genoux et la tête étaient plus profondément entrés dans le sol. La forme humaine se dessinait encore sous sa couche de terre rougeâtre particulière au sol des Vosges.

Le visage de Jean Kinck était à peine reconnaissable ; la bouche entr'ouverte était remplie de terre, la face n'avait plus de peau, plus de nez, le

cadavre se réduisait pour ainsi dire au système osseux.

Il y avait déjà trois mois, depuis le jour de cette découverte, que Kinck père était enfoui là, comme avait dû le mettre son assassin dans sa fosse improvisée. Le ventre rentré, les jambes écartées, les genoux repliés. Le corps ne dépassait pas l'orifice du trou.

Il n'était reconnaissable, comme le disait la dépêche, que par le tricot de laine que l'on trouva sous son paletot et par ses chaussettes de laine, l'ouvrage de Mme Kinck.

A peine le procureur impérial de Belfort, le juge d'instruction, les commissaires de police de Cernay, de Soultz et de Guebwiller furent-ils requis sur les lieux, qu'on signala la présence des deux sœurs de Kinck qui, en reconnaissant le cadavre de leur frère, fondirent en larmes.

Les malheureuses femmes répétèrent dans leurs sanglots, en patois allemand :

— Ah! pauvre Jean! Pauvre Jean!

Au moment de la levée du cadavre, un ancien associé de Troppmaun père reconnaissait aussi Kinck, à son front fuyant, disait-il

La foule des curieux s'écartait avec terreur, presque d'un air de menace, à la vue de cet associé de Troppmann père, parce que la réputation de ce dernier n'était pas aussi sans tache.

Au moment où l'on procédait à la levée du cadavre, on ramassait une pipe, une blague à tabac que l'on reconnaissait avoir appartenu à Kinck; puis un docteur de Belfort trouvait sur sa poitrine

un énorme crapaud qu'il saisissait par une patte et rejetait au loin.

La présence de cette bête immonde était-elle la révélation symbolique de l'impureté qui, avant ce dénouement horrible, avait cimenté, disait-on, la liaison spontanée, intime et mystérieuse de ces deux hommes ?

CHAPITRE IV

LA VÉRITÉ SUR LES CRIMES DE TROPPMANN

Avant de suivre les dernières phases de ce procès criminel, dont les débats ont été dirigés de façon à rendre Troppmann seul responsable de ses crimes, il faut examiner la situation politique de l'Alsace en 1868.

J'expliquerai ensuite la cause du silence gardé sur les complices de ce criminel. Cette cause fut la même à l'égard de Jud. J'indiquerai d'abord la situation *criminaliste* qui s'accentue de plus en plus, entre le contrefort des Vosges et les Alpes. Il faut qu'on le sache : contrebandiers et faux monnayeurs ont, depuis plus d'un demi-siècle, établi leurs dangereux repaires sur toute la frontière de l'Est.

De plus, en 1869, nos ombrageux voisins enlaçaient dans les mailles de leur diplomatie tous les habitants de l'Alsace.

Je l'avais appris à mes dépens, neuf ans auparavant, lorsque je courais au delà de Mulhouse vers Ferrette à la recherche de l'assassin du président Poinsot.

Eh bien, je n'hésite pas à le dire, la même politique qui entrava les recherches de la vérité lorsque je me dirigeai sur le chemin de Ferrette, suspendit, pour l'affaire Troppmann, les investigations judiciaires qui ne dépassèrent pas les expertises faites sur le chemin de Soultz.

A cette époque, toute cette partie des Vosges, comprise entre Mulhouse et la Suisse, était sous le coup d'une sourde terreur, elle ne s'appartenait plus.

La situation de cette partie de la France, franco-allemande, était intolérable pour les notables de ces contrées. Ils en étaient arrivés à s'isoler de la population travaillée par le parti protestant allemand.

La plupart des anciens châteaux forts des vallons des Vosges étaient devenus le rendez-vous des officiers du feld-maréchal de Moltke. Ils étudiaient, cachés dans des tronçons de tour, derniers restes de désastres séculaires, la topographie d'un territoire appelé à être reconquis un an après.

Les appréhensions que ces excursions mystérieuses répandaient sur ce territoire étaient habilement exploitées par des bandits.

Des espions allemands se blottissaient comme des hiboux, au fond des forêts de sapins, protégeant les vieux châteaux en ruine, où ils établissaient leur centre d'espionnage ; et les bandits, au fond de

leurs souterrains, ne se gênaient pas pour y méditer ou accomplir leurs crimes. Ils étaient sûrs d'être sinon protégés du moins tolérés par nos futurs ennemis.

Cette situation était devenue à la fin si insoutenable, elle inquiétait tellement l'est et le nord de la France que l'empereur et l'impératrice étaient obligés de faire de fréquents voyages à Lille, à Nancy, pour rassurer les populations qui, disait Napoléon III, ne devaient pas s'arrêter *à des craintes chimériques?*

Et ces craintes étaient si peu chimériques que, en 1860, j'avais été arrêté par des Badois, sur le chemin de Ferrette, en courant à la recherche de l'assassin du président Poinsot.

Si à cette époque M. Poinsot avait été frappé par Jud, un vulgaire assassin qui, du reste, avait à venger sur ce magistrat l'honneur de sa famille, Poinsot avait été aussi frappé parce que, favori du château, il avait été désigné, disait-on, pour occuper, un jour, dans les futures provinces du Rhin, le poste important qu'occupait déjà le président Millevoye dans la Savoie annexée.

Neuf ans après, Troppmann, par ses crimes non moins mystérieux, plus épouvantables encore que ceux de Jud, avait d'abord choisi Kinck père pour sa première victime, parce que ce Kinck possédait aussi des secrets que nos ennemis tenaient a garder jusqu'au moment de la guerre.

Et vis-à-vis de Poinsot, comme vis-à-vis de Kinck, nos adversaires n'avaient eu qu'à laisser agir les meurtriers qui avaient pour état de tuer tous ceux

qui se refusaient à satisfaire leur vengeance ou leur cupidité.

Troppmann n'était, après tout, qu'un *pégriot* ou *guiche*, allemand, comme Poncet avait été autrefois un *pégriot* parisien. Ainsi que Poncet, et plus tard Maillot, Troppmann avait sa bande. Il l'avait organisée selon son tempérament et ses instincts.

La bande de Poncet et de Maillot a été une bande de Parisiens faubouriens pris aux barrières de Montrouge, au quartier d'Amérique et sous les ponts !

La bande de Troppmann s'est recrutée aux quartiers des Allemands, à l'ancienne barrière de Pantin, l'une venait de l'ouest, la source des vols les plus fameux ; l'autre venait de l'est, la source des crimes les plus abominables.

Et Troppmann, en sa qualité de guiche ou de toucheur, c'est-à-dire de chef d'attaque, a peut être frappé seul toutes ses victimes, ce qui, malgré son agilité et sa force musculaire, paraît encore invraisemblable ; mais ce que Troppmann n'a pu imaginer seul, c'est le plan si hardiment ourdi, si bien combiné pour diviser toute une famille, afin de mieux l'anéantir.

Ce n'est pas dans un cerveau de dix-neuf ans, quelle que soit la précocité de cette malsaine intelligence, que se conçoit une tactique aussi bien combinée en divisant, sur différents points de la France, tous les membres de la famille Kinck pour mieux en avoir raison.

Du reste, au moment de l'arrestation de Troppmann, j'étais sur la piste d'une bande d'assassins

qui, par leurs crimes individuels, procédaient de la même façon.

Ils laissaient, sur le lieu du crime, une pioche et une pelle, semblables à celles que l'on avait trouvées dans la plaine de Pantin.

C'était pour eux en quelque sorte une signature, une marque de fabrique.

L'individu qui paraissait alors le chef, le guiche ou le toucheur de cette bande prenait alors ses repas chez le même marchand de vin où se rendait très souvent Troppmann.

A cette époque, ce repaire servait de rendez-vous à tous les habitants du quartier des Allemands, gens sans aveu, fraternisant avec des individus de toutes les nations et qui jouaient volontiers du couteau.

Il est vrai que Troppmann se faisait remarquer au milieu de cette société cosmopolite par sa réserve, par sa tenue mystérieuse, très concentrée, comme doit l'être celle d'un chef d'attaque qui se respecte.

Oui, Troppmann, que je n'ai cessé d'interroger, d'examiner, était un de ces *toucheurs* dont j'ai parlé précédemment, agissant seul en apparence, pour éviter, par leur jeune âge, la peine capitale réservée à leurs forfaits.

Si la justice a laissé dans l'ombre ses complices, c'est qu'en dehors des crimes épouvantables de Troppmann, le gouvernement avait intérêt à cacher leur début dans la voie où Troppmann s'était ensuite engagé pour son compte personnel.

Le guiche ou toucheur, je le répète, n'agit jamais seul, fût-il poussé par le vent du crime ou par le vent du vol, à l'est et à l'ouest de la France.

Il lui faut au moins quatre complices.

Et comme je l'ai expliqué précédemment : deux l'aident à frapper, pendant que deux autres font le guet.

Voici invariablement le tableau de la position du toucheur et de ses complices, lorsque le toucheur est poussé par le courant de l'est ou par le courant de l'ouest.

Courant du vol.

1

2

4 . . . 5

3

Courant du crime.

Le numéro 1 est le toucheur, les numéros 2 et 3 sont ses aides qui retiennent la victime pour la dévaliser ou la tuer.

Les numéros 4 et 5 se contentent de faire le guet.

En bonne police, lorsque la bande est prise, il est du devoir du chef de la sûreté d'incriminer les moins coupables, les numéros 4 et 5, pour les forcer à se décharger sur les autres. Ceux-ci ne manquent pas, à leur tour, pour mieux se blanchir, de renvoyer au toucheur sa forte part de responsabilité.

Quoique Troppmann à Paris, à la brasserie de la rue Grange-Batelière, eût été rencontré, buvant

avec deux individus avant de partir pour le Havre, quoique, dans ce port de mer, il n'eût pas été seul, malgré la mort d'un de ses complices, jamais il ne me fut permis de pousser mes investigations en dehors de ce criminel.

En Alsace, mon secrétaire S*** n'était pas plus tôt sur la voie indiquée par le meurtrier, que des compatriotes de Troppmann, intéressés à le dérouter, lui faisaient perdre sa piste.

Sans la volonté acharnée d'Heguette, né à Roubaix, très avide de venger la mort d'un *pays*, mon secrétaire S*** serait revenu de son sixième voyage en Alsace comme j'en étais revenu du temps de Jud.

Les aides d'Heguette avaient-ils un intérêt à le tromper? Je n'en pus douter lorsque je sus que le père de Troppmann, un ivrogne fort mal vu à Soultz, y était revenu à l'arrivée de la police, lorsque plus tard j'appris qu'un parent de Troppmann faisait partie d'une bande de faux monnayeurs.

Malgré la discrétion qu'on m'imposait dans mon enquête, je n'appris pas moins que Troppmann, au Havre, s'était laissé prendre uniquement parce que l'un de ses complices, qui l'attendait avec un faux passeport, était mort subitement dans une auberge du port.

Cet homme paraissait avoir plus de trente-cinq ans, quoiqu'il n'eût en réalité que cet âge. Il était d'une taille au-dessus de la moyenne et d'une force peu commune. Il avait des mains énormes.

D'après les constatations qui furent faites sur le cadavre, au moment de l'instruction du procès de

Troppmann, il fut prouvé que cet individu était le même personnage qu'on avait vu en blouse blanche, la nuit, la veille du crime, à la fosse des victimes, au champ Langlois.

Mais le jeune garçon qui avait aperçu cet inconnu courant avec deux autres personnages dans le champ, ne me fut amené que pour je l'engageasse à faire un désaveu de son premier témoignage à la justice.

Ce désaveu, il ne me le fit qu'en tremblant, contraint et forcé, pour n'être pas grondé par son patron et par ses parents.

On agit de même à l'égard de la patronne de la taverne anglaise ; elle ne cessait de recevoir journellement des lettres anonymes qui la menaçaient de mort, si jamais elle dénonçait les hommes qu'elle avait vus à son établissement avec Troppmann, la veille de son départ pour Le Havre.

Il me fallut protéger cette femme contre les menaces qu'elle recevait des complices de l'assassin, quoique je susse, à la suite des confidences de cet assassin, que c'était elle qui, après le crime de Pantin, avait reçu des propositions du meurtrier. Troppmann lui avait demandé à négocier les valeurs de la famille Kinck ; et si cette femme n'était entrée dans l'*affaire*, c'était parce que Troppmann n'avait pas osé la poursuivre jusqu'au bout.

Il avait prétendu que cette négociation avec elle lui porterait malheur, parce que cette femme, me dit-il un jour, ressemblait à s'y méprendre à Mme Kinck.

Troppmann était superstitieux. Ce monstre, qui massacrait toute une famille, qui tuait sans hésiter des enfants de tout âge, avait conservé un culte profond pour sa mère. Oui, ce misérable aimait sa mère, qui refusait le prix de ses crimes et qui faillit mourir comme sa sœur en couches, en apprenant ses forfaits.

Il n'était pas jusqu'au cocher conduisant Troppmann et la famille Kinck au champ Langlois qui n'eût pu faire des révélations sérieuses qu'on cherchait toujours à étouffer ; car il était impossible, lors du crime, malgré le vent, malgré la nuit, que ce cocher n'eût rien vu, ni entendu !

Lorsque le cadavre de Jean Kinck père fut découvert au château des Seigneurs, lorsque le juge d'instruction lui fit connaître cette découverte pour le décider à faire des aveux, Troppmann, d'une nature très dissimulée et très réfléchie, se renferma dans une nouvelle réserve vis-à-vis du magistrat.

Il ne dit plus rien.

Rentré dans son cachot, décidé à tout tenter pour retourner en Alsace, où il espérait recouvrer sa liberté, il me fit un jour parvenir ce billet :

« Monsieur Claude, je vous prie de vous rendre au plus vite dans ma cellule. J'ai de très *sérieuses* révélations à vous faire.

« Je vous salue.

« J.-B. Troppmann. »

Sur l'avis du juge d'instruction, je me rendis auprès du prisonnier, après avoir reçu toutefois l'avis du magistrat instructeur de n'accorder qu'un crédit très limité à ces confidences.

On redoutait en haut lieu qu'il parlât trop de ses complices.

Tout en devinant la pensée du magistrat, je me disposai à profiter de la bonne volonté de Troppmann, qui, depuis quelque temps, était en veine de vérités.

Dès qu'il m'aperçut, il me reçut avec un entrain qui contrastait avec ses allures taciturnes.

Après avoir fait congédier ses gardiens, je lui dis que j'étais prêt à recueillir ses *sérieuses* révélations.

— Monsieur Claude, me dit-il, après la découverte du père Kinck, je n'ai plus rien à déguiser. Pour mériter l'indulgence de la justice, je n'ai qu'à dire la vérité. Eh bien! vous savez déjà, n'est-ce pas, que c'est moi qui ai tué Jean Kinck et que c'est moi qui l'ai enterré?

— Vous ne pouvez plus nier encore ce crime, lui répondis-je, dès que vous nous avez donné les indications nécessaires pour découvrir son cadavre.

— Savez-vous comment il est mort?

— Oui, par l'acide prussique.

— Et savez-vous comment je me le suis procuré?

— Non, lui répondis-je.

— Par des moyens electro-chimiques qui sont très précieux pour la fabrication de la fausse monnaie. Il y a un système d'argenture et de dorure

électrique où l'on se sert de cyanure de potassium. En pratiquant ce système pour notre industrie monétaire, je me suis familiarisé avec ce poison, et de là à l'acide... prussique, vous le savez, il n'y a qu'un pas !

— Pourquoi, lui demandai-je, puisque M. Kinck, selon vous, consentait à devenir votre complice au château d'Herrenfluch, pourquoi l'avez-vous tué, dès qu'il devenait pour vous un utile associé?

— Parce que, précisément, M. Kinck, dont la probité était en perpétuel combat avec l'avarice, s'était refusé, à notre dernier voyage, à rester notre associé.

— Pourtant, me hâtai-je de lui objecter, ne disait-il pas à sa femme qu'il était sûr de gagner avec vous un million ?

— Oui, mais par un autre moyen que celui de la fausse monnaie.

— Et vous connaissiez ce moyen?

— C'est parce que je l'ai connu que je l'ai tué.

— Et quel était-il ?

— Le hasard le lui avait fourni, en visitant, un jour, sans moi, les ruines du vieux château d'Herrenfluch, dont les souterrains devaient servir d'atelier à notre fabrique de fausse monnaie.

— Vous m'intriguez, lui dis-je, en le pressant à s'expliquer.

— Eh bien! fit Troppmann en souriant, je ne veux pas vous intriguer plus longtemps. Et ce fut pour me faire sa confidence qu'il m'entraîna une fois encore, de Soultz à Herrenfluch. Arrivé là, il

me dit qu'il avait surpris, la veille, des étrangers causant avec animation dans une des tours du vieux château. Ce que Kinck avait entendu en allemand, de la bouche des inconnus, n'était rien autre que des projets de guerre contre la France. Ils devaient aboutir pour l'Allemagne à une victoire certaine, puis au partage de l'Alsace. Sur ces mots, Kinck me dit : « Tu comprends, mon cher Troppmann, que je n'ai plus besoin de me livrer avec toi à une industrie qui répugne à ma loyauté. Je possède un secret d'État qui peut me donner un million. J'ai noté, mot pour mot, sur mon portefeuille, le récent entretien de ces futurs vainqueurs! En avertissant l'empereur de ce que je sais, de ce que j'ai noté, je suis donc sûr de mon million! Comme tu voulais m'associer à ta fortune, je te suis trop reconnaissant pour ne pas te faire aussi partager la mienne.

— Tout cela n'est pas sérieux, lui objectai-je en l'interrompant, pas plus que votre fabrique de fausse monnaie que vous avez inventée pour noircir la mémoire de votre bienfaiteur. En admettant même votre version, les faits la condamnent. Comment supposer que vous avez tué un homme parce qu'il vous initiait à ses projets et qu'il vous en promettait les bénéfices?

— Cela devient admissible, me répondit-il, — quand vous saurez qu'en quittant le même jour Kinck, je vis un vieillard qui, ayant surpris dans la forêt le secret de notre conversation, me dit : Il faut que le secret de cet homme meure avec lui.

— Quoi, ce n'était pas uniquement pour vous

approprier la fortune de Kinck, ajoutai-je, que vous l'avez empoisonné?

— Non, monsieur.

— Mais, ajoutai-je, vous n'aviez pas les mêmes raisons, à Pantin, pour exterminer ainsi sa famille?

— Dès que cette famille était instruite, comme Kinck, de ce secret, toute la famille devait périr!

— Et, selon votre dire, continuai.je d'un air de pitié railleuse, vous agissiez au compte d'une politique étrangère?

— Oh! non, pas moi, se récria Troppmann, mais mes complices.

— Pouvez-vous me les nommer, afin que je donne quelque créance à toutes vos fables?

— Non, je ne le puis, non, je ne le dois pas! s'écria Troppmann avec une animation extraordinaire. Conduisez-moi à Bobviller, à la place où Kinck a caché son portefeuille, la justice saura tout.

— Vous savez bien, lui dis-je, que je n'en ai pas le pouvoir; indiquez-moi seulement la place où Kinck a caché son portefeuille, comme vous nous avez indiqué la fosse de ce malheureux.

— Des bêtises! m'arrêta Tropmann en riant bruyamment, vous m'avez déjà attrapé! Votre secrétaire m'a mis déjà dans le *lac* en me promettant mon retour en Alsace quand j'ai indiqué la place du cadavre. Je ne serai plus aussi bête et je ne me laisserai pas *mordre* une seconde fois. C'est moi qui vous conduirai à la place où est le portefeuille, ou vous ne saurez plus rien... rien... rien!

Il prononça ces trois mots d'un ton d'autorité.

Pour piquer cet Allemand, dont l'entêtement raisonné abrégeait trop tôt les confidences, je répondis :

— Vous ne direz plus rien, parce que vous n'avez rien à dire, parce que votre fabrication de fausse monnaie, votre prétendu secret d'Etat et votre portefeuille sont autant d'inventions pour noircir vos victimes! Vous n'avez plus qu'un but, celui de gagner du temps avant de vous faire conduire en Alsace pour nous échapper.

— Eh bien, fit l'impudent Troppmann, avec un air goguenard, si je nourrissais cet espoir, j'aurais donc des complices? des complices que vous niez? Si vos juges sont assez simples pour me donner cette force surhumaine qui me fait manier à la fois une pioche, une pelle, un couteau et une hachette pour tuer six personnes d'un coup, et enfouir huit cadavres, les juges ne poussent pas, je pense, la simplicité jusqu'à croire que je filerai comme une anguille entre vos gendarmes sans le concours de certains affiliés? Si j'ai des affiliés, vous admettrez bien que ce ne sont pas des saints: or, ils peuvent être aussi bien des faux monnayeurs que des espions comme ceux que vous me donnez ici?

Je sentais que j'étais battu par sa logique ; toutefois je devinai son but : fuir de Paris pour travailler en Alsace à sa liberté.

Et je lui répondis :

— Oui, mais vous avez tort de ternir la réputation d'un honnête homme comme M. Kinck

— Laissez-moi donc tranquille, ajouta-t-il en haussant les épaules. Si M. Kinck avait été aussi

[redacted]

scrupuleux que vous le prétendez, est-ce qu'il aurait été avec moi en Alsace? Est-ce que, pour arriver au but de notre voyage, il aurait pris une voie détournée? Est-ce qu'il se serait laissé conduire mytérieusement au fond d'un bois, au pied des ruines d'Herrenfluch, où l'on trouve, par l'espionnage, par la fabrication de la fausse monnaie et par la contrebande, des moyens faciles de fortune, quand on n'y trouve pas la mort.... .

— Vous êtes un homme habile, Troppmann, lui dis-je en l'observant, et vous avez un esprit de combinaison qui vous sert à merveille pour décharger sur les autres ce qui pèse sur vous.

— Vous dites cela, monsieur Claude, reprit l'adroit Alsacien, parce que vous n'avez pas autre chose à me répondre. Cependant je n'ai, moi, ni votre éducation, ni votre esprit, ni votre expérience. Si je suis habile, comme vous le prétendez, c'est que je dis la vérité sur mes crimes, oui, *sur mes crimes*. Vous voyez que je ne le nie plus! Vous le savez bien; si la famille de Kinck ne s'était pas volontairement associée à mon projet par les moyens que je vous ai indiqués, est-ce que j'aurais été son ami? Est ce que Mme Kinck, qui ne m'aimait pas, qui m'*avait dans le nez*, aurait dit à ses voisins, avant de se rendre à Pantin, qu'elle était bien heureuse, parce que son mari était sur le point de *gagner un million* ? Et l'heure, le rendez-vous que je donnais à cette famille, dans un endroit désert, en pleine nuit, ne démontrent-ils pas qu'il s'agissait d'une affaire mystérieuse, qu'aucune précaution n'était de trop entre Mme Kinck et moi, le confident, l'ami de son

mari? Tout cela saute aux yeux, comme les complices que j'avais à Pantin et ailleurs! Du reste, vous n'avez qu'à le vouloir pour le savoir. Qu'on me ramène en Alsace. On saura tout par le portefeuille que Kinck y a laissé. On saura que, sans mes complices, instruments d'une affaire *qui ne me regarde pas*, je n'aurais pas tué une famille qui était ma *pondeuse*, ma vache à lait? Ne m'était-il pas facile, après tout, de la dépouiller sans la tuer, aussi facile que de vider une chope? Maintenant, j'ai tout dit, si vous ne me croyez pas, tant pis pour vous! Si l'on ne veut pas me ramener en Alsace pour prouver la vérité de ce que j'avance, c'est qu'on ne veut pas savoir la vérité!

Je rapporte textuellement cet entretien, une des plus longues conversations que j'ai eues avec Troppmann, à la veille de son jugement, quelques jours avant sa condamnation et sa translation à la Roquette.

Je la donne telle qu'elle est; si elle est absurde, son absurdité n'est pas exempte de logique. Elle n'est pas plus inexpliquable, pas plus en dehors du sens commun que les voyages mystérieux de Kinck et de Troppmann en Alsace, que les rendez-vous à Paris, la nuit, avec Mme Kinck et ses enfants.

Pour avoir complètement raison de ces absurdités, il faudrait avoir eu la clef de tous ces mystères qui enveloppent et envelopperont toujours les démarches incompréhensibles, inexplicables des victimes et de leur assassin?

Sinon, il faudrait admettre en dehors de ces

mystères qu'un commerce impur existât entre Kinck père et le jeune Troppmann, un pégriot qui est généralement une *tante* quand il n'est pas un *souteneur*; autrement rien n'expliquerait la tuerie générale de cette famille par ce pégriot allemand.

Pourquoi détruire d'un seul coup une famille qui, pour ce misérable, était en effet sa poule aux œufs d'or?

Troppmann n'était pas assez simple pour croire qu'il pouvait par sa tuerie s'emparer de la fortune des Kinck. Et ce n'était pas la peine de faire tant d'efforts d'esprit, d'imagination, d'audace pour viser à un but que la loi même lui défendait d'atteindre.

En réfléchissant aux aveux que m'avait faits Troppmann, en me rappelant pour l'affaire de Jud mon aventure dans les Vosges, aventure aussi invraisemblable que les assertions de ce criminel, je finissais par croire que Troppmann avait pu dire la vérité.

Ce qui me confirma dans mon opinion, ce fut l'attitude que prirent mes chefs lorsque je leur rappelai, mot pour mot, l'entretien que j'avais eu avec ce monstre.

Il me fut enjoint de ne rien dire des propos *absurdes* de Troppmann, de les garder pour moi, d'écarter de mes procès-verbaux ce qui avait trait à la politique, aux *prétendus* complices de Troppmann.

Encore une fois, je me rappelai ce qui avait eu lieu à propos de Jud, je sentais avec angoisse que la volonté de nos gouvernants était subor-

donnée dans cette affaire à une volonté plus puissante que la volonté nationale, dont la funeste influence ne devait qu'irriter l'opinion contre l'autorité.

CHAPITRE V

LA DÉFENSE.

Ce fut le 28 décembre 1869 que Troppmann, l'assassin de la famille Kinck, parut devant la cour d'assises de la Seine.

Dès la veille la curiosité, surexcitée par l'horreur, par la partie mystérieuse et pittoresque des crimes de Pantin, avait amené, de tous les coins de la France, des gens avides d'assister à ce mémorable procès.

La nature semblait avoir voulu protester aussi contre cette effervescence. Paris était couvert de neige, son blanc linceul faisait ressortir davantage la tragédie sanglante du vingt septembre.

Le tout Paris d'alors, par les plus élégantes mondaines, par les gens les plus célèbres dans le monde et le demi-monde, avait reçu des *places de faveur* au prétoire.

Comme aspect, ce public-là rappelait les habitués des premières représentations.

La nouvelle salle de la cour d'assises était récemment inaugurée. Toute *de festons et d'astragales*, dont le plafond doré encadre une Justice de Lehman, rappelant la Vérité sortant du puits, elle s'harmonisait bien avec son public d'élite, frivole, blasé et avide de scandales.

Rien ne manquait à la fête qui allait se terminer par une tête de plus à donner au bourreau, rien jusqu'aux tables abondamment servies dans des salles à manger dont la justice fait maintenant les frais en l'honneur des jurés qui n'en sont plus réduits au classique petit pain des anciens jours.

Lorsque Troppmann sortit de la Conciergerie pour paraître devant la cour en présence d'un public avide de le voir et de le connaître, il se montra avec le costume sous lequel on avait pris l'habitude de le représenter pour qu'il fût bien ce qu'on voulait qu'il fut : un vulgaire assassin ou une brute monstrueuse.

Il portait le paletot noir moucheté de blanc, le gilet de velours noir à dessins criards, et un pantalon gris.

Sa face blême, ses cheveux longs rejetés en arrière, son front large, bien dégagé, fuyant par le haut, les yeux vagues aux paupières baissées pour en cacher des rayons aigus et incisifs comme les reflets d'une lame d'acier, donnaient à ses traits que j'ai dépeints déjà, un certain air de fausseté.

On devinait au premier aspect, pour un homme

habitué aux assises, le *Pégriot* qui, au compte de son association, joue du couteau parce que, par son jeune âge, il est destiné à être ce qu'elle appelle encore : *un chef d'attaque.*

Le résumé de l'acte d'accusation de Troppmann et sur lequel l'accusé avait à répondre se formulait ainsi.

Jean-Baptiste Troppmann est accusé :

Premièrement. — En août 1859, dans le département du Haut-Rhin, d'avoir attenté à la vie de Jean Kinck par des substances pouvant donner la mort plus ou moins promptement.

Deuxièmement. — A la même époque et au même lieu, d'avoir soustrait frauduleusement, au préjudice des héritiers dudit Jean Kinck, une somme d'argent, une montre, une chaîne et divers papiers.

Troisièmement. — En septembre 1869, à Pantin, d'avoir volontairement donné la mort à Gustave Kinck avec les circonstances aggravantes.

Quatrièmement. — A la même époque, au même lieu, d'avoir soustrait frauduleusement, au préjudice des héritiers dudit Gustave Kinck, des objets précieux.

Cinquièmement. — A la même époque, au même lieu, pour opérer le même genre de vol, d'avoir volontairement donné la mort à Hortense-Juliette-Joseph Rousselle, femme Kinck, meurtre qui a précédé, accompagné ou suivi les meurtres ci-après commis sur Émile-Louis-Henri, Joseph-Achille-Louis, Marie-Hortense Kinck, etc., etc.

Dès l'interrogatoire de Troppmann, le président lui demande :

— Où avez-vous fait la connaissance de Jean Kinck ?

Il répond :

— A Roubaix, au cabaret de la femme Galand.

— A quelle époque, ajoute le juge, êtes-vous arrivé à Cernay ?

— Le 19 août.

— Vous retrouviez à Cernay votre famille, une famille besogneuse, — continue son interrogateur — car sa situation n'était guère en rapport avec le projet de fortune que vous poursuiviez toujours. C'est alors que vous concevez le plan d'une infernale entreprise.

Le président donne lecture d'une lettre de Troppmann qui dit à Jean qu'il a retenu une chambre à Cernay, qu'il peut se hâter d'en finir avec Mme Kinck et d'arriver en Alsace.

Troppmann répond que cette lettre lui a été dictée par ses complices qu'il a rencontrés, une première fois à Wattwiller, une seconde fois à Pantin.

— Combien d'après votre version, l'interroge le président, étaient-ils ces complices ?

— Trois.

— Qui a versé le poison ?

— Eux.

— Qui a enterré Jean Kinck ?

— Je ne puis le dire.

— Vous ou vos complices ?

— Eux !

Le président, pour le mettre en contradiction

avec lui-même lui rappelle sa première version, lorsqu'il accusait Kinck et Gustave du meurtre de leur famille.

— Je mentais, dit-il, pour ne pas vendre mes complices. Et croyez-vous, sans aller plus loin, qu'un homme puisse commettre tout ce dont on m'accuse? Non, si j'ai tout mis sur moi d'abord, c'était parce qu'il n'y avait pas moyen de me défendre. Depuis que j'ai fait découvrir le cadavre de Jean Kinck, j'ai dit la vérité, maintenant il ne tient qu'à la justice de tout savoir, elle n'a qu'à m'envoyer à la recherche du portefeuille de Kinck, il éclairera tout, il dénoncera tout ce que je ne puis dénoncer.

On lui demanda le motif de son silence.

— Je ne puis le dire, répond-il avec force,— je ne le puis pas! Non, je le ne puis pas, entendez-vous, pour l'honneur de Kinck et pour d'*autres raisons!*

Et Troppmann qui, durant le premier interrogatoire, a gardé une attitude modeste, indifférente, presque embarrassée, se redresse, le regard brillant et le geste impératif.

Les juges et l'auditoire sont frappés par l'énergie de cette nature frêle qui prend parfois, pour mieux tromper son monde, des allures gauches et timides.

— Mais, reprend le juge, qui les a vus ces complices?

— On les a vus partout, en Alsace, à Paris, — répond Troppmann avec assurance. Un garçon d'hôtel l'a dit, puis un autre jeune hommé, à Paris, qu'on a essayé de circonvenir, je le sais!

— Ne calomniez pas la justice, dit sévèrement le magistrat.

— Je ne calomnie personne, répond Troppmann, je me défends ! croyez-vous en bonne conscience, que si j'avais été seul à Pantin, j'aurais pu coucher sept personnes, les unes après les autres, le croyez-vous, si j'avais été seul ? Le croyez-vous ?

A ces mots de Troppmann l'œil en feu, la figure exaltée, à son geste énergique, l'auditoire fait entendre un murmure approbateur.

Pour effacer l'impression produite par ce murmure, le président s'écrie :

— Personne n'acceptera votre nouveau système.

— Il faut bien qu'on l'accepte, répond Troppmann, car c'est la vérité. Qu'on retrouve le portefeuille et l'on connaîtra le but de mes démarches avec les noms de mes complices. Vous pouvez faire ce que voudrez pour m'accuser *seul*, rien ne m'empêchera de parler, rien ne m'empêchera de vous dire que si je n'ai pu fuir plus tôt du Havre, c'est que j'attendais encore là mes complices.

Dans la deuxième audience, on entend l'audition des témoins. Un mécanicien de Roubaix vient certifier le dire de Troppmann.

Sa déposition s'accorde avec l'entretien que j'avais eu d'abord avec l'accusé, quelques jours auparavant.

Ce mécanicien de Roubaix dit :

— Kinck m'a assuré qu'en partant de Roubaix pour venir en Alsace, il espérait gagner d'un même coup plus de cent mille francs.

— Eh bien ! s'écrie Troppmann qui se lève avec précipitation, puisque Kinck père disait qu'en venant avec moi il était sûr de gagner plus de cent mille francs, puisque sa femme, avant de me rejoindre à Paris, disait la même chose, il est évident que ce n'était qu'à l'aide de la fausse monnaie ! Peut-on réaliser une pareille somme, du jour au lendemain, à l'aide d'une augmentation de propriété !

Lorsqu'on arrive au crime de Pantin, Troppmann fait remarquer avec justesse qu'il est fort extraordinaire que le cocher, sur le théâtre du crime, n'ait rien soupçonné, que le veilleur de nuit de la fabrique voisine ne soit pas accouru aux cris de : *Maman! maman!* répétés à plusieurs reprises par les victimes expirantes pendant que le chien de garde ne cessait de hurler lamentablement !

Et, signe caractéristique, lorsque la pelle et la pioche de Troppmann sont présentées à celui qui les lui a vendues, le marchand ne reconnaît pas sa marchandise.

Il faut qu'on lui montre son nom gravé sur la pioche pour que ce marchand reconnaisse qu'elle est sortie de son magasin.

« Le 20 septembre au matin, dit un débitant de vin du boulevard Magenta, deux individus sont ve-nus chez moi, ils disaient être pressés et [illegible] ir par le chemin de fer. Le plus jeune avait [illegible] avoir vingt ans, l'autre trente à trente-cinq [illegible] le dernier paraissait appartenir à une con[illegible] sociale autre que celle indiquée par son c[illegible] ouvrier, dans lequel il paraissait très gené. »

Et le marchand de vin déclare « *reconnaître* Troppmann pour être un de *ces deux* individus. »

« Le dimanche 20 septembre, ajoute le jeune garçon, apprenti en papier peint que j'avais déjà *semonné*, j'ai rencontré, à dix heures du soir, un militaire qui m'a fait passer dans un champ où je vis un individu en manches de chemise faire un grand trou avec une pelle. Nous nous avancions, l'individu était dans la fosse, d'où il rejetait la terre. Ces deux individus s'étant approchés du militaire, il me dit : « Retirons-nous ! » Ce que nous fîmes. »

Enfin, chose digne de remarque, la maîtresse d'hôtel de la Taverne de Londres, rue Grange-Batelière, qui a été le plus souvent en communication avec Troppmann, ne paraît pas à l'audience.

Elle se contente d'envoyer sa déclaration. Elle n'est lue publiquement que parce que maître Lachaud, chargé de la défense de l'accusé, en donne lecture.

Il en résulte que *trois* individus, dont l'un fut trouvé mort au Havre, venaient faire encore à la taverne anglaise des consommations au moment de prendre le chemin de fer.

Elle signale la réception des lettres anonymes qui la menacent de mort si elle dit *la vérité*.

Elle certifie qu'elle a reconnu plus tard l'accusé comme faisant partie des trois personnes.

Après l'audition des témoins et le réquisitoire du procureur général Grandperret, Me Lachaud prend la défense de Troppmann en faisant rejaillir les

points laissés obscurs par l'accusation, les relations intimes de la victime et de l'assassin, la question des complices et l'affaire de la fabrication de la fausse monnaie.

« S'agissait-il de fabriquer de la fausse monnaie? s'écrie t-il. Je ne veux pas le croire; mais, d'un autre côté, je ne puis croire aux intérêts d'argent qui ont pu être en cause entre cet homme riche et Troppmann, un jeune homme pauvre et sans expérience. Non! non! Là, il y a un *mystère* que je ne connais pas. Tout est mystérieux à ce point de départ de la cause.

« Ce jeune homme et Kinck ne se voient pas dans l'intérieur de la famille; ils se retrouvent dans un cabaret, ils se placent toujours à une table séparée, et ils s'entretiennent à voix basse, toujours dans une langue que l'on n'entend pas.

« Il y a une lettre que vous connaissez déjà, mais dont il me semble qu'on n'a pas tenu un compte suffisant. Voyez! Elle est du 21 août : « Mon cher monsieur Kinck, je suis Troppmann, je suis allé voir si tout est en ordre. »

« Que veut dire cela? Et plus loin : « ... J'ai trouvé une chambre dans laquelle nous pourrons faire tout ce que nous voudrons... »

« Et cela encore, qu'est-ce que cela veut dire? Comment! une chambre mystérieuse dans un pays où toute sa famille aurait été trop heureuse de l'accueillir avec transport! Est-ce que vous ne voyez pas qu'il y a là quelque chose d'inconnu, une espérance trompeuse, je le veux bien, mais enfin quelque chose qui prouve qu'il ne s'est pas mis en route

pour acheter un peu de terrain. Plus loin : « Nous irons directement au château de Wattwiller. »

« Pourquoi cette promenade? Je ne veux pas chercher, je ne veux pas affirmer que l'explication de Troppmann soit vraie, Dieu me garde de cette accusation qui serait peut-être une supposition calomnieuse ; mais j'affirme qu'il y avait là un but mystérieux, et vous savez que Jean Kinck partait avec l'espérance de gagner beaucoup d'argent.

« Ecoutez ce qui va se produire: Qu'est-ce que Kinck? Il est parti pour entreprendre une grande exploitation qui doit rapporter des millions. Il y a une lettre signée de son nom, adressée à sa femme, lettre fausse, écrite par Troppmann, c'est vrai, mais qui prend une importance énorme parce qu'elle prouve que Mme Kinck était au courant. Il est censé écrire à sa femme de ne pas se tourmenter, qu'il ne peut pas revenir aussi vite qu'il l'avait cru, qu'il faut que toute la famille vienne à Paris pour deux ou trois jours : « Ne vous préoccupez pas de la dépense, ajoute-t-il, cela ne nous fera pas grand tort, car Troppmann m'a donné un demi-million ! »

« Et comment Mme Kinck aurait-elle pu croire cela si Kinck ne lui en avait rien dit d'avance? Oui, il avait fait courir, d'accord avec elle, certains bruits pour expliquer son départ ; mais elle savait bien qu'il allait à la conquête de la fortune. Et enfin vous avez entendu ce témoin honorable, M. d'Aussonville, le voisin de Kinck, qui s'effrayait des propos mystérieux de Mme Kinck. C'est le point de départ. Oui, l'on a frappé Jean Kinck, on l'a attiré dans un piège horrible où il a succombé. Oui ! mais ce

premier mystère peut expliquer bien des choses quand je me demanderai si Troppmann a pu commettre seul ce premier crime.

« Il a pu le commettre seul, puisqu'il a dit : « C'est moi qui ai empoisonné Jean Kinck, c'est moi qui ai fabriqué le poison ! » Pourquoi donc alors ne pas le croire aussi quand il vous dit : « Cherchez le portefeuille et vous trouverez les noms que je ne puis vous désigner ! »

« On a fait déjà des recherches, dites-vous ? Oui, une fois, on n'a pas trouvé et l'on s'est arrêté. Quand il s'est agi de trouver Jean Kinck, on ne s'est pas arrêté. Pourquoi ?

« On a traité bien légèrement cette partie de la défense.

« Maintenant, arrivons aux complices. Le crime du père a pu se commettre seul. Le crime, pour Gustave, a pu s'accomplir seul. Mais pour la famille, c'est impossible ; je le dirais quand même je n'aurais pas de témoins, et j'en ai ; quand même personne n'aurait vu les complices, et on les a vus !

« Que dit l'accusation ? Ici, il faut l'examiner de près. Troppmann, dit-elle, a acheté la pelle et la pioche à cinq heures ; il est venu les prendre à huit heures, et il est parti par l'omnibus d'Aubervillers, et il a fait la fosse, et il est revenu, et, rentré à Paris, il est allé au chemin de fer du Nord ; il a trouvé la famille Kinck, et il l'a fait monter en voiture, et ils sont tous arrivés au point indiqué par le cocher Bardot ; il a fait alors, au point indiqué, descendre la mère et deux enfants, et il les a tués. Après avoir fait cette première hécatombe avec le

même couteau, dont la lame s'est brisée, il est venu rechercher les trois autres enfants, et il a accompli un nouveau crime ; il a enfoui tous ces cadavres, et il a ramené la terre avec soin, et il est rentré à Paris à cinq ou six heures. Voilà comment les choses se sont passées, dit l'accusation ; et elle ajoute : J'ai la science avec moi.

« Permettez-moi de vous dire que d'abord le temps matériel a manqué, et ensuite que des témoins ont donné des détails tels, qu'ils prouvent que Troppmann avait des complices.

« Et d'abord le temps? A quelle heure Troppmann est-il passé par Aubervillers et qu'a-t-il fait? Il a acheté à cinq heures les instruments au taillandier ; il est venu les chercher à huit heures. Est-ce lui qui est monté dans l'omnibus avec les instruments? Je n'en sais rien. Si c'est lui, c'est à neuf heures moins quelques minutes ; il est arrivé à neuf heures aux Quatre-Chemins. Or, là, il lui a fallu se rendre au point où la fosse a été creusée, à plus de six cents mètres.

« Et cette fosse, quelle est sa dimension?

« Elle a une longueur de trois mètres sur une profondeur de quarante centimètres, sur une largeur de soixante centimètres. Dites-moi, quel temps faut-il pour creuser une semblable fosse? Et puis, il lui a fallu revenir, retourner au chemin de fer du Nord ; quelle heure était-il alors? C'est le cocher qui le dit : « Il était dix heures cinquante quand on est monté dans ma voiture. » Comment, dans un laps de temps si court, aurait-il pu aller au champ Langlois creuser la fosse et aller au chemin de fer

du Nord? Si vous admettez que ce soit possible, ce sera la vérité, car vous êtes les juges et vous êtes les maîtres, et ce que vous déciderez sera la vérité; mais vous ne pouvez le décider, car il y a là une impossibilité radicale contre laquelle l'accusation vient se briser.

« Quand il dit : « J'avais des complices, et lorsque je suis arrivé, la fosse était déjà faite, » est-ce qu'il n'y a pas là quelque chose qui doit saisir vos esprits?

« Continuons. Troppmann prend le cocher à dix heures cinquante minutes; ils font ensemble le parcours des Quatre-Chemins, au point où la fosse est creusée, cinq cent cinquante à six cents mètres; puis, les trois victimes égorgées, il revient, encore six cents mètres. Et combien de temps a-t-il mis? Vingt minutes, dit le cocher.

« Est-il possible qu'en vingt minutes, il ait fait ce trajet de douze cents mètres et qu'il ait tué trois personnes? Ce travail de forcené a-t-il pu être accompli en vingt minutes? S'il avait mis une heure, trois quarts d'heure, j'admettrais; mais vingt minutes, c'est impossible.

Or cet homme serait-il d'une force herculéenne, aurait-il la force que lui donne son métier, il ne pourrait accomplir des choses impossibles, tuer trois enfants en même temps, de façon à ce que pas un ne crie, pas un ne résiste, pas un ne prenne la fuite.

« Est-ce que je suis ici pour réhabiliter Troppmann? Est-ce que c'est ma tâche? Non! Je dis à l'accusation : *Il y a quatre misérables, et vous*

n'en jugez qu'un. Au nom de Dieu, de la justice, cherchez et vous trouverez. Ne fermez pas la porte à la vérité. »

La vérité sous l'Empire ! Que demandait donc là Me Lachaud ? Un contre-sens !

Aussi l'accusation fut-elle dirigée de telle sorte qu'il fut impossible aux jurés de voir clair dans tous ces crimes. Les ombres des complices de Troppmann passèrent devant tous les yeux comme des ombres fugitives dont personne ne put apercevoir les corps.

A défaut de complices qui, faute de témoins sérieux, n'avaient pu être trouvés, le résumé des débats ne porta que sur Troppmann.

Sur les questions relatives aux victimes, le jury donna un *oui* à la majorité. Il repoussa les circonstances atténuantes.

L'accusé entendit le résumé des délibérations du jury d'un air dédaigneux, seulement son visage devint très pâle.

Il était neuf heures du soir lorsque le chef du jury remit au président la déclaration signée par le chef du jury.

La salle des cours d'assises avait un aspect lugubre.

Trois lampes, recouvertes chacune d'un abat-jour, projetaient la lumière par terre, pendant qu'elles coupaient une partie de la salle par une lugubre pénombre.

Les ors du plafond paraissaient rouges, les panneaux de chêne, noirs. La foule ne présentait plus qu'une masse effacée, confuse et grouillante. On la distinguait à peine.

Troppmann, debout, dominait le public ; il semblait flotter dans une sanglante auréole.

Immobile, il entend le greffier lui lire le verdict. Il tressaille, la sueur perle sur son front, sa figure s'allonge, cependant il ne fléchit pas.

L'orgueil le soutient.

Quand il sent que tout est perdu, il ne peut dissimuler les efforts qu'il tente pour ne pas faillir.

Lorsque la Cour se retire dans la chambre du conseil pour délibérer, Troppmann cache sa tête dans ses mains; il ne veut pas montrer la vive émotion qui bouleverse ses traits.

Dix minutes après, le président rentre en séance ; il prononce l'arrêt qui déclare Troppmann coupable de tous les meurtres sur la famille Kinck et qui le condamne à la peine capitale.

Alors des applaudissements retentissent au fond de l'auditoire.

Ils sont réprimés par le président qui adresse au condamné la phrase sacramentelle :

— Troppmann, vous avez trois jours pour vous pourvoir en cassation contre l'arrêt que vous venez d'entendre. Gardiens, faites retirer le condamné.

Troppmann se lève et salue la Cour.

Il parle à voix basse au gendarme, il regarde la foule qui s'écoule dans une vive agitation.

Aux clartés douteuses et blafardes des lampes, cette foule sort en se prolongeant comme l'enfilade des héros de la danse macabre.

On dirait des spectres !

Troppmann les tient sous la puissance de ses re-

gards, comme il a tenu ses cadavres du champ Langlois.

Il parle au gendarme ; il sourit.

On dirait la mort qui raille en comptant ces gens, curieux désœuvrés qui, comme lui, doivent, avant un an, finir presque aussi misérablement : lui sur l'échafaud, les autres dans l'effondrement de l'Empire.

Aux crimes de Troppmann succède tout à coup le meurtre de Victor Noir, car pour l'Empire le moment de l'expiation et du châtiment s'accentue, se précipite de plus en plus !

[redacted]

CHAPITRE VI

LA DERNIÈRE HEURE

Le 31 décembre, Troppmann, condamné à mort, prenait la camisole de force, avant d'être transféré à la Roquette il signait son pourvoi.

Au moment de quitter la Conciergerie, Troppmann laissait cette étrange lettre qui le dépeint sous son véritable jour : vaniteux comme les criminels !

Voici cette lettre avec son orthographe :

Monsieur Grosbont, Directeur de la Conciergerie.

Avan de monté aux Acise, je viens vous offrir mais sincer remairciman pour vos aimable complaisan pour moi.

On dit que vous ete un directeur sever mais vous ete juste, compatissan au malheur. Merci don et acceplé cette hautograff, la seule chose que je puisse

offrir puisque le monde est si curieux d'en avoir de moi.

Si je suis condamner à mort, j'aurai pas peur si l'empereur me laisse exécuté, je voudrais monté à l'échafau le 21 janvié, le jour de la mort du plus innocen des roi.

Si c'était un effé de votre bonté, je voudrai avan de partir qu'on me fit visité le cacho de la raine, cette malreuse épouse de Louis 16,

Je vous salut avec respect,

J.-B^te^ TROPPMANN.

Conciergerie, 30 *décembre* 1869.

Sur le point d'être transféré à la Roquette dans la cellule des condamnés à mort, Troppmann n'endossa pas sans protester la camisole de force.

Toujours présomptueux, il dit à ceux qui l'entouraient :

— Je suis résigné à mon sort. Mais avouez qu'on aurait pu trouver mieux que cette camisole. Elle est aussi bête que celui qui l'a inventée ; il me serait facile, si je le voulais, de me débarrasser de ce supplice inhumain et inutile.

Quand il signa son pourvoi, Troppmann ajouta avec assurance :

— « Je vais casser tout cela ! »

Lorsqu'on lui donna un gardien dans la voiture cellulaire le transportant de la Conciergerie à la Roquette, il dit à son compagnon de route :

[redacted]

— On pouvait bien vous dispenser de cette corvée. Ce n'est ni vous, ni personne qui m'empêcherez de me détruire quand je le voudrai.

Une fois Troppmann à la Roquette, je ne cessai, pour ma part, de le visiter dans sa cellule.

Je craignais qu'il ne mît à exécution de sinistres projets, malgré la camisole qui ne le quittait plus.

En retournant à la Roquette avec mon secrétaire S***, je conseillai à Troppmann d'écrire tout ce qu'il m'avait raconté autrefois, au procureur général.

Le même soir, lorsque je revins dans sa cellule, il me remit une lettre cachetée. Cette lettre, je la fis parvenir sur-le-champ à mes chefs.

Elle contenait ce que Troppmann m'avait dit au sujet du portefeuille.

Il le désignait comme étant un portefeuille noir enveloppé dans un foulard à carreaux rouges, enterré près de Cernay. Dans le maroquin, prétendait-il, étaient renfermés les noms de ses complices.

Comme la Cour avait nié le concours des complices de Troppmann, elle ne vit dans cet aveu qu'un but, prolonger sa dernière heure.

Les recherches ne furent pas ordonnées.

Piqué par ce parti pris de l'administration et qui renouvelait pour Troppmann le jeu de Jud, je pris sur moi d'amener au condamné Mme D***, la propriétaire de la taverne anglaise, celle qui l'avait vu le lendemain du crime causer avec l'un de ses complices que Troppmann devait retrouver mort au Havre.

Cette dame qui ressemblait à Mme Kinck lui avait fait déjà une très vive impression. Quand il la revit dans sa cellule, il fut encore très ému, il lui pro-

mit de lui écrire, de lui donner les noms de ses complices.

Cependant il ne lui écrivit pas.

Lorsque je lui demandai pourquoi il n'avait pas tenu sa promesse, il me répondit :

— Par intérêt pour elle. Si mes complices se savaient en son pouvoir, ils la tueraient.

Le 19 janvier était pour Troppmann son dernier jour.

Depuis deux jours et deux nuits la populace, très surexcitée à cette époque par la politique, ne cessait d'envahir la place de la Roquette. Elle riait, elle chantait la *Marseillaise* pendant que Tropmann, dans sa cellule, méditait sur sa dernière heure en lisant le *Dernier Jour d'un condamné* !

Alors il entrait dans la période la plus atroce qui précède l'heure suprême où le condamné à mort a la frayeur de son supplice.

Troppmann éprouva ce combat horrible, désespéré où le désir de vivre se mesure impuissant avec la justice qui lui crie : Tu vas mourir !

Dans cette lutte, il s'opère instantanément chez chaque condamné des effets physiologiques d'un caractère effrayant; il tombe dans une prostration presque complète ; il faut un Lemaire qui a la vanité de la guillotine pour paraître dédaigner la mort !

Poncet lui-même, qui sourit à la foule devant l'échafaud, n'eut pas moins un *tic* nerveux ; il se trahit par les dernières convulsions d'une crise dont les ravages allongèrent son visage au point de le rendre méconnaissable.

Troppmann, qui avait à peine vingt ans, sortit de la Roquette et parut à l'échafaud avec un visage de cinquante ans.

Il était déjà vieux sur la place de la guillotine. Il était pâle, abattu, les traits bouleversés, les yeux rougis par la fièvre, non par les larmes car il ne pleurait pas.

On avança pour lui l'heure des exécutions ordinaires, tant on redoutait les représailles de la populace qui voulait *son cadavre !*

Le cabaret, les arbres étaient remplis de monde, on buvait et chantait la *Marseillaise* pendant que l'on montait les bois de justice.

Il n'y avait pas que la place et la rue de la Roquette qui étaient bondés d'un monde jaloux de voir l'exécution de ce criminel; la prison de la Roquette était aussi occupée par un grand nombre d'auteurs, de journalistes français et étrangers. Ils avaient été convoqués par *faveur spéciale* à l'acte final du plus grand drame des cours d'assises dont Troppmann était l'épouvantable héros.

On ne soupait pas que dans les cabarets de la Roquette, on soupait chez le pharmacien d'en face, jusque dans les salons du directeur de la prison.

Les lunchs au buffet de la cour d'assises qui avaient eu lieu avec tant de scandale au moment où le président prononçait la sentence de Troppmann, se continuaient dans la prison, à deux pas de l'échafaud; c'était scandaleux, cynique, effrayant, et écœurant !

Lorsque je rejoignis l'abbé Crozes, il était près de

six heures et demie. J'étais accompagné de mon secrétaire, du directeur de la prison, du greffier de la cour et du commissaire de police.

Le vénérable abbé me dit en me voyant :

— Il est un peu tôt.

Je lui répondis :

— Il vaut mieux être en avance, s'il résistait, s'il fallait le porter ?

Nous arrivâmes à la cellule de la troisième cour des bâtiments.

Lorsque je fus en présence de Troppmann, je lui dis :

— Votre pourvoi en cassation a été rejeté le recours en grâce repoussé, le moment est venu ; du courage !

— Je n'ai pas peur ! murmura-t-il en courbant la tête d'un air farouche.

Je profitai de ce dernier effort de volonté chez ce criminel pour lui dire :

— Allons, vous n'avez pas failli à la première nouvelle, c'est bien ! Faites votre devoir jusqu'au bout, avouez tout, nommez vos complices.

— Je ne puis les nommer ! murmura-t-il sans lever les yeux sur moi.

On lui enleva sa camisole de force, on lui passa les courroies, et le prêtre, tremblant d'émotion, lui dit les dernières prières.

La toilette terminée, on jeta un vêtement sur ses épaules presque nues. On lui demanda encore avant l'arrivée de l'exécuteur :

— Persistez-vous dans vos allégations?

— Parfaitement ! parfaitement !... balbutia-t-il à deux reprises différentes.

Alors l'exécuteur le tint par la courroie qui lui liait les mains.

L'aumônier marchait à sa droite, je me tenais à sa gauche, à une distance respectueuse de façon à ne pas trahir le secret de la confession.

Il embrassa le prêtre à deux reprises ; arrivé à la guillotine, j'entendis distinctement les dernières paroles prononcées à l'abbé :

— Ah ! « Dites bien à M. Claude que je persiste.... »

Il s'arrête, regarde l'échafaud :

Par un effort désespéré, plein de rage, il brise les entraves qui le gênent.

Pour la première fois, en public, Troppmann donne des signes manifestes de terreur et de révolte,

On parvient non sans peine à l'étendre sur la bascule ; il porte brusquement la tête et le corps du côté droit.

Ramené vers la démi-lune, il s'élance violemment en avant, cherche à y introduire l'épaule droite.

Par son agilité, par sa force extraordinaire, que seconde l'élasticité de son corps, il se cramponne, il *s'acharne* à la vie.

C'est une lutte ignoble, épouvantable entre l'exécuteur et l'exécuté.

L'exécuteur le maintient de la main droite tandis que, de la gauche, il presse un ressort et fait tomber le couteau.

Avant l'expiation, Troppmann reparaît tel qu'il a

été sur le champ Langlois ; il mord la main du bourreau !

Quand la tête tombe, deux individus sortis on ne sait d'où, se précipitent sous l'échafaud.

Ils ramassent avec leur mouchoir le sang qui coule à travers les planches des bois de justice pour se répandre sur le pavé.

Lorsqu'un officier de paix s'élance sur les deux hommes, ils se sont enfuis.

Quels pouvaient être ces inconnus ?

Deux admirateurs de Troppmann... Deux complices.... peut-être ?

CHAPITRE VII

LE DEUXIÈME COUP DE FOUDRE : VICTOR NOIR.

A peine Troppmann sortait-il de la prison de la Conciergerie, qu'un prince de la maison de l'Empereur y entrait, le prince Pierre Bonaparte.

Et le journal officiel publiait le décret suivant:

« Napoléon

etc., etc.

Vu les rapports qui *attribuent* au prince Pierre Bonaparte un homicide commis le 10 janvier 1870, sur la personne du *sieur* Victor Noir.

Attendu que l'inculpé appartient à notre famille, dès lors l'instruction doit être faite par *La Haute Cour de Justice.*

Vu les articles du sénatus-consulte de 1858 et du sénatus-consulte de 1852.

Sur la proposition de notre garde de sceaux, ministre de la justice, décrétons :

La chambre des mises en accusation sera convoquée pour statuer sur le fait d'homicide imputé au prince Pierre Bonaparte.

Notre garde des sceaux est chargé de l'exécution du présent décret.

Fait au palais des Tuileries, le 10 janvier 1870,

NAPOLÉON. »

Par l'Empereur,

Le garde des sceaux, ministre de la justice et des cultes,

ÉMILE OLLIVIER. »

Mais le nouveau ministre de l'empire libéral n'avait pas eu besoin d'ordonner l'arrestation d'un des cousins de Sa Majesté.

Le prince Pierre Bonaparte avait été au devant de cet ordre en se constituant prisonnier entre les mains du commissaire de police d'Auteuil.

Il avait été immédiatement conduit à la Conciergerie.

Voici ce qui s'était passé dans la journée du 10 janvier : un jeune homme sortait en trébuchant de la porte entr'ouverte de la maison d'Auteuil, appartenant au prince Pierre Bonaparte.

Immédiatement, un individu moins grand, un peu

plus âgé que le premier, sortait par la même porte, il criait en agitant fébrilement son chapeau :

« — On assassine chez le prince Pierre !

Alors un concierge de la rue Erlanger, le nommé Fauch voyait tomber le premier jeune homme au moment où il s'épuisait à traverser la chaussée. Il se précipitait sur lui. Aidé d'un maçon, il transportait l'agonisant chez un pharmacien voisin.

Dans ce quartier assez désert, peu de personnes avaient été témoins de ce drame ; le cortège, jusque chez le pharmacien, n'était à peine formé que par une vingtaine de personnes.

Lorsque la victime fut transportée dans la boutique, on l'étendit sur le sol, Fauch lui souleva la tête ; un râle s'exhala de la poitrine du malheureux.

Le concierge de la rue Erlanger déboutonna sa redingote, il aperçut du sang qui s'échappait d'une blessure au sein gauche.

« — Un petit trou où l'on ne pouvait entrer que le petit doigt. »

Le pharmacien, nommé Martreux, en constatant la gravité de cette blessure, s'écria :

« — Sans un médecin, je ne puis rien faire. »

A peine avait-il dit ces mots que le second individu sorti de la porte cochère de la maison du prince, entra dans la pharmacie.

Le concierge Fauch le reconnut et lui dit :

— Comment, monsieur, vous n'avez pas défendu votre ami ?

— Mais, lui répondit-il, en montrant son paletot déchiré, je suis blessé moi-même.

Il n'avait pas achevé ces mots qu'un médecin pé-

nétrait chez le pharmacien. Il venait du côté de la rue où était un fiacre qui n'avait cessé de stationner depuis l'arrivée des deux blessés à la maison du prince.

Dès que le docteur entra, le compagnon du jeune homme ne donnant plus signe de vie demanda à ce dernier :

— Vous ne le connaissez pas? C'est Victor Noir.

— Oui, c'est lui, répondit le docteur en secouant tristement la tête, ou plutôt c'était lui. Pauvre garçon! C'est fini!... A vingt ans!

Celui qui, le premier faisait connaître à la foule le nom de Victor Noir tué par le prince Pierre Bonaparte, c'était Ulrich de Fonvielle.

Le fiacre, qui stationnait pendant l'entrevue de Fonvielle et de Noir avec le prince, était occupé par Paschal Grousset.

Le docteur qui accourait au secours du moribond, qui constatait sa mort, n'ignorait pas l'issue affreuse de cette entrevue, depuis que Fonvielle avait abandonné Louis Noir pour aller au fiacre de Paschal Grousset, avant de retourner au pharmacien.

Alors Victor Noir avait cessé de vivre.

Deux heures après, tout Paris savait que le plus jeune des reporters de la presse démocratique avait été frappé à mort par un Napoléon.

La nouvelle arrivait au château en même temps qu'aux faubourgs; au château, pour aviser aux moyens de parer sur-le-champ à ce nouveau coup de foudre; aux faubourgs, pour profiter du coup de tonnerre qui, habilement dirigé, pouvait mettre le feu aux poudres et faire sauter les Tuileries!

Avant d'expliquer ce qui avait amené ostensiblement Victor Noir et Ulrich de Fonvielle à Auteuil et secrètement Paschal Grousset, je cite textuellement le récit que de Fonvielle fit de sa rencontre avec le prince Pierre et qui se termina par la mort de Victor Noir :

« Le 10 janvier 1870, écrit-il, nous nous sommes rendus, Victor et moi, chez le prince Pierre Bonaparte, rue d'Auteuil, 59 ; nous étions envoyés par M. Paschal Grousset, pour demander au prince Bonaparte raison d'articles injurieux contre M. Paschal Grousset, publiés dans l'*Avenir de la Corse*.

« Nous remîmes nos cartes à deux domestiques qui se trouvaient sur la porte. On nous fit entrer dans un petit parloir, au rez-de-chaussée, à droite. Puis, au bout de quelques minutes, on nous fit monter au premier étage, traverser une salle d'armes, et enfin pénétrer dans un salon.

« Une porte s'ouvrit et M. Pierre Bonaparte entra.

« Nous nous avançâmes vers lui et les paroles suivantes furent échangées entre nous :

« — Monsieur, nous venons de la part de M. Paschal Grousset vous remettre une lettre.

« — Vous ne venez donc pas de la part de M. Rochefort, et vous n'êtes pas de ses manœuvres ?

« — Monsieur, nous venons pour une autre affaire, et je vous prie de prendre connaissance de cette lettre.

« Je lui tendis la lettre ; il s'approcha d'une fenêtre pour la lire. Il la lut. Après l'avoir froissée dans sa main, il revint vers nous.

« — J'ai provoqué M. Rochefort, dit-il, parce qu'il est le porte-drapeau de la *crapule*. Quant à M. Grousset, je n'ai rien à lui répondre. Est-ce que vous êtes solidaires de ces charognes?

« — Monsieur, lui répondis-je, nous venons chez vous, loyalement et courtoisement, remplir le mandat que nous a confié notre ami.

« — Êtes-vous solidaire de ces misérables?

Victor Noir lui répondit :

« Nous sommes solidaires de nos amis.

« Alors, s'avançant subitement d'un pas, le prince donna de la main gauche un soufflet à Victor Noir, tira un revolver à dix coups qu'il tenait tout armé dans sa poche et fit feu sur Noir.

« Il bondit sur le coup, appuya ses mains sur sa poitrine, s'enfonça dans la porte par où nous étions entrés.

« L'assassin se précipita alors sur moi et me tira un coup de feu.

« Je saisis un pistolet que j'avais dans ma poche, et pendant que je cherchais à le sortir de son étui, il se rua sur moi; mais lorsqu'il me vit armé, il recula, se mit devant la porte et me visa.

« Comprenant que si je tirais un coup de feu, on ne manquerait pas de dire que nous avions été les agresseurs, j'ouvris une porte derrière moi, je me précipitai en avant en criant : A l'assassin!

« Au moment où je sortais, un second coup de feu retentit pour trouer mon paletot.

« Alors je trouvai Victor Noir qui venait de descendre l'escalier et qui expirait! »

Voilà le récit d'Ulric de Fonvielle, dans lequel il

n'est nullement question de l'attitude des témoins de Paschal Grousset devant leur agresseur.

Mais ce qui est incontestable, c'est l'attitude héroïque du jeune Noir, ayant encore la force, une balle dans la poitrine, de descendre l'escalier pour expirer sur la chaussée !

Au moment où la terrible nouvelle courait dans Paris, l'empereur revenait de la chasse.

Un agent, qui avait été de service à Auteuil, venait de prévenir la police du château et la police de sûreté.

La mort de Victor Noir fut connue de l'empereur lorsqu'il descendait du train pour se rendre à Paris.

Le garde des sceaux et le ministre de l'intérieur se rendirent aux Tuileries dès l'arrivée de Sa Majesté.

En l'absence de l'Empereur, le décret qui convoquait la haute cour de justice avait été préparé pour répondre aussitôt à l'opinion terrifiée et indignée.

L'Empereur, en apprenant la terrible nouvelle, devint très pâle. Il sentait que le pistolet dirigé par son imprudent cousin contre Victor Noir le visait plus directement qu'il n'avait visé la victime. Il parut très accablé par ce nouveau coup de foudre.

Malgré son flegme, il ne put cacher ses poignantes émotions. Il dit à Ollivier, son confident, et au ministre de l'intérieur :

— J'approuve tout ce que vous avez fait. Personne, dans ma famille ne doit être au-dessus des lois.

De son côté, le prince Pierre Bonaparte, comprenant la gravité de sa position, n'attendit pas la justice pour se constituer prisonnier.

En vain, les bonapartistes zélés, les amis du prince accoururent-ils à Auteuil pour le féliciter d'avoir si bien répondu aux *menaces de la canaille*, le prince leur répondit :

— Ne me félicitez pas, c'est un affreux malheur!

Et il se rendit à la Conciergerie, en se faisant accompagner par le commissaire de police d'Auteuil.

Voici en peu de mots ce qui avait amené cet affreux malheur, selon l'expression d'un prince qui l'avait provoqué.

Une vive polémique s'était engagée entre M. Tommasi, rédacteur en chef de la *Revanche*, journal libéral, publié en Corse, et M. Della Rocca, rédacteur en chef de l'*Avenir de la Corse*, journal dévoué à la famille impériale.

Le prince Pierre qui avait des loisirs, qui n'avait pas d'emploi au château, utilisait ses vacances à défendre le château.

Il écrivit à l'*Avenir de la Corse* en fustigeant les adversaires de sa famille :

« Laissons ces *vitioli*, écrivit-il, à l'opprobre de leur trahison, et qu'il me soit permis de rappeler un mot d'un diplomate américain qui, à propos des *ordures* que certains journaux ont jeté à la colonne, disait que la France elle-même, ce grand pays, est plus connue dans l'univers par Napoléon que Napoléon par la France

« Malgré les *escargots* rampant sur le bronze

pour le rayer de leur bave, l'auréole du grand homme ne sera pas ternie.

« Que les Corses ne se préoccupent du disparate que d'*infâmes* folliculaires de Bastia tentent d'établir dans nos sentiments presque unanimes et qui se sont élevés ici au niveau d'une religion nationale.

« Et que notre chère Corse soit toujours fière de sa solidarité avec la France et avec son élu.

« *En viva* li nostri.

« Je vous serre la main, et je suis votre affectionné

« P.-N. BONAPARTE. »

M. Tommassi répondit à cette lettre par l'article suivant que publia la *Revanche* :

« Ce prince n'est pas Corse. Il qualifie de *mendiants*, de *vitioli*, des citoyens indépendants qui pourraient lui donner des leçons de patriotisme.

« Prince, avez-vous oublié ce que vous écriviez aux citoyens de la Corse en 1848, alors que, plus *républicains que nous*, vous veniez mendier nos suffrages, parce que vous voyiez dans le gouvernement de la république le moyen de faire fortune.

« Au surplus, nous prenons acte des extravagantes menaces de Pierre-Napoléon Bonaparte, et nous en laissons à notre adversaire toute la responsabilité.

« LOUIS TOMMASI,
« Bâtonnier de l'ordre des avocats,
près la cour de Bastia. »

La *Marseillaise*, dirigée par Rochefort, qui comptait parmi ses rédacteurs Paschal Grousset, l'un des collaborateurs de Tommasi, et des fondateurs de la *Revanche*, la *Marseillaise* intervint dans le débat.

La querelle s'envenima à Paris ; elle prit d'autres proportions que celle d'une lutte de clocher. Alors le prince Pierre écrivit à Henri Rochefort :

« Vous m'insultez par la plume de vos manœuvres, c'est tout naturel, et mon tour devait arriver.

« Si votre poitrine ne se trouve pas garantie par votre encrier, si vous consentez à tirer les verrous qui rendent votre honorable personne inviolable, vous ne me trouverez ni dans un palais ni dans un château. J'habite tout bonnement, 59, rue d'Auteuil, et je vous promets que si vous vous présentez, on ne dira pas que *je suis sorti*.

« En attendant votre réponse, j'ai encore l'honneur de vous saluer.

« A Monsieur Henri Rochefort,

9, rue d'Aboukir,

Paris. »

Durant cet échange de lettres entre le prince et le rédacteur de la *Marseillaise*, Paschal Grousset chargeait Victor Noir et Ulric de Fonvielle de demander en son nom une explication au prince Pierre Bonaparte.

On a vu, au début de ce chapitre, l'issue de cette démarche, tandis que Paschal Grousset attendait dans un fiacre le résultat d'une entrevue aboutissant à la mort de Victor Noir!

Le drame d'Auteuil a été le prologue d'un autre drame qui marque dans la vie d'un peuple; il s'appelle l'année 1870-1871, l'année de la guerre, de la déchéance, de l'invasion et de la commune, l'ANNÉE TERRIBLE!

Pour que rien n'amortit le choc violent que les *irréconciliables* préparèrent contre le château, le rédacteur de la *Marseillaise* écrivit le soir du meurtre, en tête de sa feuille :

« J'ai eu la faiblesse de croire qu'un Bonaparte pouvait être autre chose qu'un assassin.

« J'ai osé m'imaginer qu'un duel loyal était possible dans cette famille où le meurtre et le guet-apens sont de tradition et d'usage.

« Notre collaborateur Paschal Grousset a partagé mon erreur, aujourd'hui nous pleurons notre pauvre et cher ami Victor Noir, assassiné par le bandit Pierre-Napoléon Bonaparte.

« Voilà dix-huit ans que la France est entre les mains ensanglantées de ces coupe-jarrets qui, non contents de mitrailler les républicains dans les rues, les attirent dans les pièges immondes pour les égorger à domicile.

« Peuple français, est-ce que décidément tu ne trouves pas qu'en voilà assez?

« HENRI ROCHEFORT. »

Cet entrefilet menaçant, écrit sur le corps encore chaud de Victor Noir, était une provocation à la guerre civile.

L'empire était arrivé à sa fin de bail.

Comme tous les régimes à nouveau qui gouvernent la France depuis près d'un siècle, l'empire tombait par ce qui l'avait fait naître.

Un coup de pistolet parti du boulevard des Capucines avait décidé de la chute de la royauté de Louis-Philippe, un coup de pistolet parti de la maison d'Auteuil allait décider de la chute de l'empire !

Rochefort ramassait la balle qui tuait un de ses lieutenants, pour la relancer d'une façon plus meurtrière contre ses adversaires.

Les nuages qui portaient la foudre se rencontraient pour pulvériser un trône n'ayant plus pour soutien qu'Emile Ollivier.

Le nouveau ministre de la justice prenait personnellement une étrange attitude en face du vengeur de Noir.

Rochefort et Ollivier, deux républicains, étaient portés cependant en sens inverse vers le gouffre ouvert sur la France impériale.

Personne, du reste, ne s'appartenait plus dans l'orage épouvantable qui soufflait sur la France.

Le jour de la catastrophe, j'étais requis pour agir contre de ténébreuses légions dont les chefs déclaraient la guerre à l'empire, sorti naguère de leurs défaites !

Toute la police de sûreté dut être sur pied à l'appel du rédacteur en chef de la *Marseillaise* ; et la maison de justice ne s'ouvrit au cousin de l'empire que pour en faire sortir tous mes agents.

Je les dirigeai dans les quartiers les plus excentriques pour maintenir l'ordre menacé, pour contenir partout les esprits surexcités.

J'avoue que j'étais aussi très troublé par ce terrible événement.

Ne remettait-il pas en question un pouvoir ébranlé, lorsque son chef, malade, sans soutien, était à la merci des moindres incidents, qui se précipitaient en devenant plus inattendus, plus sinistres, plus inquiétants de jour en jour ?

Je sentais comme tout le monde, dans la mort de Victor Noir, le commencement de la fin !

Appelé par devoir, obligé par ordre à surveiller ceux qui nous surveillaient en menaçant le pouvoir que nous avions tant à défendre, je résolus, dans cette situation perplexe, d'aller trouver celle qui était venue si souvent solliciter mon concours et mon appui.

Je me rendis chez Mme X***, parce que je la savais, en dehors de sa nature excentrique et bizarre, une femme avisée et très énergique ; parce que, indépendamment de l'appui que je pouvais en tirer, je me rappelais qu'elle était la voisine du prince Pierre Bonaparte.

Mme X*** devait, en effet, m'apprendre des détails que j'ignorais sur le drame d'Auteuil.

Cette femme m'en apprit trop pour mon malheur!

On en jugera par les phases où je passai moi-même à cette funeste époque, dont l'événement d'Auteuil fut le sanglant précurseur!

CHAPITRE VIII

MON ÉGÉRIE

Lorsque j'arrivai à Auteuil, le soir même de l'événement, je trouvai la rue, les abords de la maison du prince Pierre, envahis par une foule compacte, houleuse et sinistre.

Ses cris, ses huées, ses sifflets entremêlés des chants de la *Marseillaise*, ses menaces contre le prince Pierre et sa famille, m'annonçaient que l'Empire était à la veille de subir les effets d'une révolution longtemps préparée.

Cette fois, le peuple n'avait pas eu besoin des *blouses blanches* de M. Lagrange pour se masser contre les agents de l'autorité.

Je n'étais plus en face d'une manifestation *pour rire* du boulevard Montmartre.

Autant les rancuniers de Décembre s'étaient méfiés des émeutes faites naguère par des révolution-

naires salariés, chantant une *Marseillaise* dont chaque note était réglée par le bâton d'un chef d'orchestre dont la police payait les violons, autant les vieux proscrits de Décembre s'étaient empressés d'accourir à Auteuil pour venger *un enfant du peuple tué par un prince!*

La police politique n'avait plus besoin de chercher une occasion pour provoquer une révolution.

La révolution s'annonçait d'elle-même.

Elle pouvait bien ne pas vaincre, être vaincue encore une fois? En tous les cas, elle mettait de plus en plus l'Empire dans son tort, jusqu'à l'heure de la revanche définitive!

Ce fut, le cœur navré, l'âme désespérée qu'en traversant la foule hostile, je me dirigeai au bout de la rue Erlanger, à la petite maison d'Auteuil de mon amie Mme X***.

Il fallut que je répétasse mon nom plusieurs fois à travers la porte barricadée, pour qu'elle s'ouvrît discrètement par la concierge.

J'entrai à la maison d'Auteuil, comme un voleur, pour échapper à la multitude qui, déjà, confondait dans la même haine, tous les voisins du prince Pierre.

A peine fus-je annoncé par un domestique au visage bouleversé et à l'air inquiet, que Mme X*** s'empressa de me recevoir dans son petit salon de travail.

Elle était enveloppée d'une longue robe de chambre qui faisait ressortir sa maigreur. Ses traits altérés, quoique énergiques, exprimaient une expres-

sion d'angoisse et de colère causée par le terrible événement.

Dès qu'elle m'aperçut, elle se croisa les bras sur la poitrine, elle eut un sourire dédaigneux.

Comme si elle eut deviné ma démarche, elle me dit en haussant les épaules :

— Eh bien, monsieur l'orléaniste, vous devez être content ! Voilà un coup de pistolet qui avance les affaires de M. Thiers ?

Je ne m'attendais pas à cette attaque.

Il était évident que Mme X*** augurait mal de ma démarche auprès d'elle et qu'elle la mettait sur le compte d'un manque de générosité qui n'était pas dans mon caractère.

— Ma chère amie, lui répondis-je, vous me jugez bien cruellement lorsque un affreux malheur menace l'Empire. Vous me jugez bien mal, si vous croyez que je viens chez vous pour vous défier ! Non, telle n'est pas mon intention. Au moment où l'Empereur a le plus besoin de tous ses soutiens, je me rends auprès de vous, au contraire, pour me renforcer de votre intelligence, de vos lumières et de votre énergie. Mon intention, en me rendant chez vous, n'a qu'un but : agir plus efficacement contre la révolte allumée par une étincelle jetée si imprudemment sur cette traînée de poudre.

— Excusez-moi de vous avoir méconnu encore une fois, me répliqua-t-elle en me souriant tout à coup et en me prenant affectueusement les mains. Et votre démarche est d'autant plus méritoire que l'empire est *fichu*, archi-fichu !

Mme X*** courba le front, puis elle reprit son expression mélancolique et sombre.

— Oui, ajouta-t-elle en marchant à grand pas, comme si elle se parlait à elle-même, l'Empire est perdu ! La grande duchesse, qui a si longtemps habité ici, a achevé son œuvre commandée depuis dix ans par la Prusse. Maintenant l'Empereur ne s'appartient pas plus aux Tuileries qu'ailleurs ! Cerné par l'étranger dans son palais, cerné par la démocratie jusqu'au cœur de Paris, il aura beau, par un nouveau plébiscite, forcer encore en sa faveur le suffrage universel des *paysans*, rien n'y fera ! L'étranger est d'accord avec nos ennemis de l'intérieur pour le déloger des Tuileries ! Lui-même n'a-t-il pas donné le premier coup de pioche à sa maison en y laissant pénétrer des républicains comme cet Emile Ollivier ? L'Empereur se perd, il est perdu, vous dis-je ? En appelant à la curée des places, ceux qui n'étaient autrefois habitués qu'au martyre, l'Empereur a rendu plus envieux, plus haineux, plus irréconciliables les gens qui ne vivent pas encore du pouvoir livré aux *infidèles* ! Vous voyez aujourd'hui le beau résultat de la conspiration de Compiègne contre les anciens serviteurs de l'Empereur. En nous forçant à céder la place à des conspirateurs, à des traîtres, l'Empereur est menacé de tous les côtés, lui-même s'est désarmé, s'est dépouillé, après avoir, dans un but de popularité illusoire, travaillé à l'affaiblissement de son autorité !

A mesure que Mme X*** parlait, elle s'exaltait et son exaltation, en prenant de plus grands élans, faisait accélérer sa marche.

[redacted]

Je la considérai d'un air de stupeur.

En entendant du dehors les rumeurs de la populace, je me disais que cette femme, toute exaltée, toute folle qu'elle pût être, pouvait bien avoir le don de la seconde vue.

Je me hâtai de lui répondre pour la pousser sur le terrain où elle se plaçait elle-même.

— Avouez, lui dis-je, tout en mettant sur le compte de votre mauvaise humeur, vos paroles inspirées par l'imprudence du prince Pierre, avouez que les ennemis de l'Empereur ne tiendraient pas un autre langage !

— Eh ! exclama-t-elle, piquée par ma leçon. C'est la faute de l'Empereur ! Pourquoi conspire-t-il aux Tuileries, absolument comme s'il était encore à Ham ? Puisqu'il ne sait plus régner, depuis qu'il n'a plus son Morny, son Billaud pour le gouverner ! Eh bien, qu'il abdique !

— Vous croyez ? lui demandai-je avec inquiétude, que l'Empire en est là !

Mme X*** me regarda d'un air dédaigneux.

— Et vous êtes encore assez simple, vous, qui avez connu la révolution 1848, riposta-t-elle, pour ne pas voir que la situation est aujourd'hui la même et qu'elle est empirée par les orléanistes qui, derrière M. Thiers, se joignent aux royalistes, afin de soulever les chefs les plus violents de la plus basse démocratie ?

— Excusez-moi, lui répondis-je, je ne suis qu'un modeste policier ! Habitué au monde des voleurs et des assassins, j'ai peu franchi le cercle de cette

sphère immonde, et je ne possède pas comme cette profondeur de vue...

— Eh bien, interrompit Mme X*** en verv boutades, élargissez la sphère du monde des a: sins, des voleurs et vous aurez devant vos yeu sphère du monde politique !

— Vous m'avez accoutumé, lui ripostai-je en riant, à vos paradoxes. En un autre moment, je plairais à les écouter et à les discuter ; à (heure, je me suis donné une autre mission en rendant auprès de vous.

— Parlez, mon ami, je vous écoute, acheva-t- en s'asseyant près d'une table chargée de papier: lesquels j'entrevis le timbre de la préfecture e bureau de la division politique.

— Vous êtes, lui dis-je, la voisine du pı Pierre Bonaparte ; et en votre qualité d'Egérie] tique du ministre de l'intérieur...

— Vous désirez, m'interrompit-elle, que je vienne aussi la « vôtre ».

— Précisément.

— Alors, me dit-elle en me persiflant, les r cette fois, sont changés. Ce n'est plus moi qui \ vous trouver, dans un cas difficile, c'est voı votre tour, comme chef de la sûreté, qui venez éclairer auprès de moi.

— Je vous devais bien cette visite, lui répondi depuis l'affaire Orsini, j'ai su apprécier la just de vos appréciations ; et vous êtes trop prè prince Pierre, pour ne pas savoir comment : passée l'affaire du coup de pistolet qu'exploitent républicains contre l'Empire menacé.

— Et, me répondit-elle en se levant, en me désignant du doigt un papier sur lequel étaient écrits ces mots : *Rapport sur le drame d'Auteuil* ; et je vais sur-le-champ vous satisfaire. D'abord, ajouta-t-elle, je vous crois trop intelligent pour prendre à la lettre le témoignage du petit Fonvielle.

— En effet, lui répondis-je, autrement le prince Pierre serait une brute féroce.

— Et le qualificatif est de trop ! m'arrêta-t-elle.

— Alors, lui dis-je vivement, veuillez m'expliquer comment les choses se sont passés.

— Très volontiers, me répondit-elle, et les détails que je vais vous donner, je les tiens des domestiques de la maison du prince. Je vous les donne comme ils me les ont donnés. Vous pensez bien que le prince Pierre n'a pas tiré sur Victor Noir sans qu'il y ait eu de sa part ou de la part de son compagnon une provocation. Or, toujours sur les on-dit, Victor Noir et Ulrich de Fonvielle n'ont pas été, vis-à-vis du prince, les envoyés très courtois de Paschal Grousset. Il y a eu guet-apens.

— Ce n'est pas, l'interrompis je, ce que dit Fonvielle ?

— Non, mais pouvait-il dire autrement.

— Les domestiques du prince, lui objectai-je et pour presser davantage Mme X***, peuvent-ils être plus croyables que les amis de Paschal Grousset?

— En tous les cas, me répondit-elle, les faits parlent d'eux-mêmes en faveur du prince. Des témoins ordinaires arrivent-ils dans le domicile de celui que leur désigne un ami offensé, armés jusqu'aux dents?

— Mais, continuai-je, c'était le prince qui ét armé.

— Comme Fonvielle qui portait aussi une can à dard et un revolver à six coups.

— Ah ! m'écriai-je très étonné, mais le rappc de ce dernier ne parle pas de cela ?

— Pas plus, ajouta Mme X***, que du coup poing de Victor Noir, attribué au prince et appliq pourtant à la joue gauche du prince pendant q Fonvielle, blotti derrière un fauteuil, armait s pistolet pour répondre au coup de revolver q tuait Victor Noir.

— Alors, m'écriai-je, au comble de la surpri si les choses se sont passées ainsi, c'est que, comı vous le dites, elles étaient préméditées. Mais la p sion politique, qui a suggéré cette entrevue pour faire dégénérer en un duel à l'américaine, se refuse toujours à montrer le prince autrement que sous sombres couleurs étalées par les amis de Pascl Grousset.

Ils y comptent bien ! ajouta Mme X***, c'est là est le malheur.

— Et lui demandai-je, que croyez-vous entre version de Fonvielle et celle des domestiques prince...

— Mais la vérité, ajouta-t-elle, la vérité qui sau aux yeux des gens les moins prévenus.

— Ne l'êtes-vous pas vous-même ? lui ripostai-

— Vous ne le croyez pas, ajouta-t-elle, ou si vc le croyiez vous feriez tort à votre intelligence. M si les choses ne s'étaient pas passées ainsi, comme admettriez-vous la présence de Paschal Grousse

Auteuil, lorsque ses témoins armés se présentaient en son nom pour demander raison au prince? Comment un quatrième personnage, ami des trois derniers, se trouvait-il aussi là, comme par hasard, en cas où l'explication trop vive des témoins aurait tourné d'une façon tragique? Il est constant qu'on connaissait le caractère du prince Pierre; il ne s'agissait que de l'aigrir pour arriver au coup de pistolet qui, aujourd'hui, vise l'empereur en passant par-dessus le cadavre de Victor Noir. Voilà mon opinion. Je la résume ainsi dans mon rapport adressé à la division politique. Si elle n'est pas la vôtre, c'est que vous n'êtes pas de nos amis, c'est que je ne suis votre Égerie que par la forme, en attendant que vous retourniez à nos ennemis, à votre ancien ami M. Thiers qui sert de cheval de renfort à tous ceux qui n'osent encore se passer de lui pour mettre dans leur jeu la France révolutionnaire! N'en doutez pas, mon cher Claude, le coup de pistolet qui vient de tuer Victor Noir par la main de cet imprudent prince, est le même coup de pistolet qui, en 1848, a tué une royauté aussi en péril que l'est aujourd'hui l'empire. Je vous ai dit ce que je savais, ce que je pensais de ces malheureux événements! Maintenant, si vous aimez l'empereur, ou tout au moins si vous tenez à faire votre devoir, agissez comme doit agir un bon serviteur contre les ennemis acharnés du Souverain, c'est votre Égerie qui vous parle et qui, au besoin, vous l'ordonne.

Alors Mme X*** se leva d'un air inspiré; elle me salua avec une majesté de reine. J'étais subjugué

par cette étrange créature qui s'exaltait autant par le danger que par l'amour du plaisir et qui, se complaisait aussi bien dans les émotions violentes que dans les sentiments exagérés.

Sur la fin de notre entretien, j'entendais dans la rue les voix de plus en plus menaçantes de la multitude.

Il semblait que pour cette femme, altérée de jouissances, les cris de la foule excitaient encore sa fougueuse et cruelle âpreté. Ses ardeurs m'exaltaient; et en la quittant mon parti était pris.

Il le fut bien davantage quand, après avoir gagné la porte de la maison de mon Égerie que, par prudence, la concierge ne fit qu'entre-bailler, je me glissai dans la foule furieuse.

Partout je n'entendais proférer que des cris de mort, je ne voyais que des visages sinistres qu'on ne rencontre que dans des jours de révolution.

Des gens à barbe grise, des enfants au teint hâve, les mains sous la blouse, murmuraient en roulant des yeux farouches des mots comme ceux-ci, un mot d'ordre, sans doute :

— Demain, au Corps législatif, puis au château !

Si ces gens-là m'avaient reconnu, ils auraient probablement fait de moi ce qu'ils devaient faire de plusieurs de mes agents, à l'arrestation de Rochefort.

Rentré à la Préfecture, je n'hésitai pas à prendre des mesures en rapport avec l'attitude de la foule et avec l'opinion que m'avait suggérée mon Égerie.

Hélas ! malgré moi, je devais rester le soldat du devoir, il ne m'était plus permis d'apprécier la

mauvaise cause à laquelle j'étais lié par reconnaissance. Au nom de la société en péril je n'avais plus qu'à obéir à la loi de la hiérarchie qui m'enchaînait à l'empire !

CHAPITRE IX

LE PRINCE ET LE REPORTER

Lorsque le prince Pierre Bonaparte reçut le jeune Victor Noir il ne croyait pas qu'il en deviendrait sitôt le meurtrier.

L'insouciant reporter, à la veille de se marier, ne se doutait pas non plus, en se préparant à être reçu par un prince, que cet honneur que lui faisait son parti, le conduirait à la mort et à la popularité !

Non, l'enfant de Paris dont la verve et la jovialité étaient surexcitées par le rôle qui lui était donné, ne songeait guère à ce qui l'attendait chez un prince, jaloux du nom de Napoléon dont il était fier, comme Victor Noir était fier de ses gamineries... de reporter.

Les événements ont été plus forts que ces deux hommes. L'un descendait déjà le chemin de la vie,

l'autre le montait à peine pour être trop tôt broyé par des événements épouvantables.

Victor Noir n'a été qu'un enfant terrible. Il a joué avec le feu, quand l'incendie était préparé pour allumer, après la plus épouvantable des guerres, la plus épouvantable des révolutions.

A l'époque où éclata ce nouveau coup de foudre, le prince Pierre était convalescent. Dédaigné du château, il était depuis son mariage plébéien, presque mis en quarantaine par son auguste famille.

Ce fils de Lucien, après avoir mené à travers le monde une vie d'aventures; carbonaro en Italie, trappeur dans le Nouveau-Monde, jouant partout aussi bien de la dague et du revolver que de la guitare, avait fini, en touchant à la vieillesse, par se réfugier dans une retraite absolue.

Il ne demandait qu'à être oublié à Auteuil. Il se livrait à des travaux de lettré et de savant.

Ce ne fut qu'à son corps défendant qu'il se jeta dans la lutte lorsque les journaux corses de l'opposition vinrent le traquer dans la retraite paisible qu'il s'était choisie, à l'exemple de son père.

Ce ne fut pas sa faute si un Corse ambitieux, en s'attaquant à son nom, le força à rentrer dans la lice.

On a vu par sa polémique avec le rédacteur en chef de la *Revanche de la Corse*, qu'en défendant le nom de Napoléon, le prince Pierre ne défendait que sa famille vertement attaquée. Le malheur voulut que la discussion, par la volonté des ennemis de l'empire, s'étendit sur un terrain plus vaste, de la Corse à Paris.

Alors un gavroche, Victor Noir, se mit de la partie. Le malheur voulut que le plus honnête des Bonaparte commît un acte odieux contre un gamin parisien qui ne voyait que la *chance* de porter un cartel à un prince *pour de bon !*

Comme ce gavroche ne le cédait en rien pour la fougue, pour les reparties brutales à ce prince, il advint de tout cela le drame d'Auteuil qui, pour tous ceux qui avaient lancé les témoins de Grousset contre un Bonaparte, devait préparer la révolution future.

La mise en scène de ce drame ne passa pas inaperçue pour la police.

Les adversaires de l'empire savaient fort bien, et mieux que Victor Noir, que de cette lutte d'un prince avec un enfant de Paris devait surgir la révolution, parce que la capitale aime ses enfants !

Le coup de pistolet de Pierre Bonaparte, en tuant un enfant de Paris, retentit jusqu'aux faubourgs.

Trois jours après le meurtre, si Paris ne vengea pas Victor Noir, si Paris attendit, c'était parce que la police était, en ce temps-là, mieux organisée que l'émeute,

Mais si la révolution n'eut pas lieu derrière le corbillard de la victime de Pierre Bonaparte, elle ne fit que s'ajourner, pour s'inscrire à la date du 4 septembre !

Les sentinelles perdues de la grande armée révolutionnaire qui, à l'enterrement de Victor, ne comptaient pas moins de deux cent mille Parisiens, se recrutaient déjà dans des journaux comme

le *Corsaire*, et le *Citoyen* dont les rédacteurs en chef avaient plus d'amendes que d'abonnés.

En revanche, leurs journaux possédaient une clientèle de bourgeois commanditaires qui répondaient de leurs amendes.

Ils fournissaient, en outre, aux feuilles mieux posées dans la démocratie, de jeunes écrivains qui venaient grossir le bataillon des journalistes plus influents, comme ceux du *Réveil*, du *Rappel* et de la *Marseillaise*.

Victor Noir appartenait à cette dernière catégorie de rédacteurs, il avait commencé par le reportage... politique.

A voir ce grand et fort garçon, à la figure de baby, rosée et poupine, souriante avec des lèvres pleines d'appétit, au nez effronté, goguenard, aux joues d'api, aux petits yeux à la chinoise d'où jaillissait un regard vif et malicieux, à voir cette tête ronde et jeune sur ce corps de géant bon enfant, on ne pouvait supposer qu'il fût l'auteur de ces terribles *Nouvelles à la main*, ou plutôt *à la poigne* qui, dans le *Corsaire*, le *Rappel*, la *Marseillaise*, furent plus désagréables à l'autorité qu'une bataille dans la rue.

Victor Noir, le reporter, avait déjà figuré dans l'affaire de l'imprimeur Rochette et de l'*Inflexible*. Victor Noir, sentinelle de la démocratie, enfant taquin et turbulent, ne pouvait manquer l'occasion d'être, pour ses amis, un témoin très désagréable contre un prince de la famille Bonaparte.

Lorsque son parti le désigna pour se rendre à la maison d'Auteuil en compagnie d'Ulrich de

Fonvielle, Noir dit avec son rire de gamin :

— Moi, Victor Noir, témoin contre un prince, est-ce assez chic ?

Avant de prendre un fiacre pour se diriger avec Fonvielle vers Auteuil, il arpenta le boulevard Montmartre en répétant du café de Madrid au café de Suède :

— On me charge de porter le cartel de Grousset à un Bonaparte, juste à la veille de me marier. Ai-je assez de veine, je suis deux fois de noces !

Et la veille, ce grand enfant qui faisait la joie des boulevards avec sa longue houppelande, son immense chapeau gris à larges bords et à poils rébarbatifs, apparaissait tout de noir habillé. Il était vêtu comme un gentleman des plus *chic*, pour représenter dignement celui au nom duquel il allait demander au prince Pierre réparation par les armes.

Avant de rejoindre Ulrich de Fonvielle, il fit un détour comme s'il eût éte pris par un sinistre pressentiment ; il alla trouver sa fiancée et sa belle-sœur, et leur dit :

— Mesdames, suis-je assez beau ? On dit que les républicains manquent de tenue ! Eh bien ! regardez-moi, admirez-moi, ne suis-je pas correct ?

Sur l'assentiment des deux dames, qu'il ne devait plus revoir, Noir s'écria avec la même insouciance :

— Maintenant, embrassez-moi, vous me devez bien ça !

Hélas ! ce fut celle qu'il devait épouser, qui lui rétablit, avant de le quitter pour toujours, l'harmonie de sa cravate et qui lui boutonna ses gants craquant dans ses grosses mains de vingt ans.

[redacted]

Noir, avant de partir, comme s'il eût cédé à une voix intérieure, s'écria :

— Embrassez-moi une dernière fois, je ne l'ai pas volé !

Et il partit !

Et Victor Noir ce garçon plein de vie, cet insouciant reporter, tenant encore son chapeau d'une main gantée, tandis que de l'autre main il serrait sa poitrine comme pour y retenir la vie qui s'enfuyait, Victor Noir, deux heures après, descendait en trébuchant la maison du prince Pierre.

Il venait s'abattre dans la rue, la face contre terre.

Il était mort !

Avait-il été tué à bout portant par le prince Pierre, sans qu'il y eût aucune provocation de sa part ?

Le prince reçut-il, comme le nia Fonvielle, un soufflet à poing fermé qui força ce prince à se défendre chez lui ?

Ces questions seront éternellement à l'état de problème entre le prince et le reporter.

L'affaire d'Auteuil, comme l'affaire de Jud, comme l'affaire de Troppmann, restera un mystère.

La police ne peut qu'en dévoiler imparfaitement une partie, parce que ses causes sont d'un ordre supérieur à ses attributions.

Toujours est-il que, sous l'empire, il a fallu sans cesse marcher dans les ténèbres !

Comme notre souverain n'était jamais sûr de ses soutiens, parce que du jour au lendemain, par sa politique à bascule, ses soutiens se trouvaient être

des ennemis, son histoire et le récit de ses événements imprévus seront éternellement remplis d'erreurs, de partialité et de contre-sens!

Je laisse au lecteur le soin de démêler la vérité entre le rapport d'Ulrich de Fonvielle et le rapport de Mme X***.

Ces deux rapports, selon moi, sont entachés d'une partialité dont la haute cour de justice n'a pas non plus été exempte vis-à-vis d'un prince, trop prompt à réparer les injures faites à sa famille par la mort de Victor Noir, victime de la politique des *irréconciliables* qui, à tout prix, rêvaient l'anéantissement de l'Empire!

Dans cette lutte fatale, dans ce duel à l'américaine entre un jeune reporter qui ne connaissait pas le prince, pas plus que le prince ne le connaissait, s'il n'y a pas eu guet-apens, il y a eu le jeu de la destinée.

La Providence, depuis dix-huit ans, était lasse d'être calomniée par un souverain né d'un parjure, d'un guet-apens nocturne, et la Providence se vengea en employant les mêmes armes dont s'était servi ce souverain qui prétendait gouverner en son nom!

Victor Noir, un enfant! le prince Pierre, un prince pauvre, ont été les feuilles sèches balayées par le vent de la tempête qui grondait violemment sur l'empire.

La preuve de ce que j'avance se trouve dans les nombreux rapports que je reçus sur cette malheureuse affaire.

Si ce duel à l'américaine n'avait pas été un pré-

[redacted]

texte pour faire descendre contre le château deux cent mille hommes, prêts à saisir la moindre occasion, ni le prince Pierre ni le compagnon de Victor Noir ne se seraient abordés, le revolver au poing; Fonvielle n'aurait pas été obligé de répondre, pour s'excuser devant la justice, comme le prince Pierre, qu'il avait, lui aussi, l'habitude *de porter toujours* un revolver dans sa poche.

Et d'ordinaire, lorsque des témoins se présentent au nom d'un ami insulté, la personne en cause ne les attend pas à la porte de celui qui est l'objet de leur entrevue.

Ce fut pourtant le cas de Grousset, le cas de Fonvielle qui, en dehors de tous les usages, rendit visite au prince avec une canne à dard et un revolver à six coups!

Une nouvelle preuve se trouve dans l'attitude d'un député irréconciliable qui, sitôt le meurtre accompli, accourut au Corps législatif pour demander justice de *la mort d'un enfant du peuple!*

— Mais nous sommes tous des enfants du peuple, lui répondit avec à-propos le président du Corps législatif.

La note de la *Marseillaise*, tout en annonçant la mort de Victor Noir, fut un appel à l'insurrection; Elle fit lever, dès le lendemain matin, toutes les *centuries* de Belleville, du faubourg Saint-Antoine et de la rue du Temple.

Chaque *centurion* conduisait par groupes de trente, cinquante et cent citoyens, tous les vengeurs de Victor Noir. Ceux-ci, en se rendant à Neuilly, où le corps de Noir avait été transporté auprès de sa

famille, ne demandèrent rien moins que de transporter le cadavre à Paris pour en faire le trophée de la révolution.

Heureusement pour l'empire qu'un écrit de Blanqui circula parmi les centurions, la veille de l'enterrement. Il contenait ces mots :

« Se méfier des étrangers et des mouchards. »

Cette note détruisit l'unité d'action qui, dès l'appel aux armes de la *Marseillaise*, avait groupé les sections de Paris, de Londres et du comité central de la place de la Corderie.

L'appel aux armes fait par la *Marseillaise* fut désavoué le lendemain par l'attitude même de son rédacteur en chef.

Pendant ce temps-là le château prenait les mesures les plus énergiques.

Nous recevions de la préfecture des ordres du ministère de l'intérieur pour couvrir d'agents en bourgeois et en uniforme l'avenue de Neuilly.

Le ministre de l'intérieur allait prendre lui-même le maréchal Canrobert au Sénat. Il arrêtait avec lui le plan d'une attaque défensive, de concert avec le ministre de la guerre.

Le jour des funérailles, l'armée attendait.

On l'avait fait venir de Versailles. Les troupes campaient, massées au Champ de-Mars et au Palais de l'Industrie.

Des mitrailleuses protégeaient le Corps législatif, où la veille un député de la gauche avait demandé justice pour *un enfant du peuple tué par un prince*, où un ministre de l'empire, sorti de la gauche, avait dit à l'opposition : « Nous sommes la

[redacted]

modération, mais au besoin nous serons la force! »

Et les journaux de l'empire, qui avaient vu d'un très mauvais œil entrer aux Tuileries l'empire libéral avec la personne d'Emile Ollivier, n'étaient pas fâchés de son triste début.

Le 12 janvier 1870, le soir de l'enterrement de Victor Noir, le palais du Corps législatif était protégé au dedans et au dehors par un régiment de voltigeurs de la garde, sac au dos, colonel en tête, avec des sentinelles en vedette sur le pont de la Concorde.

Une escouade de sergents de ville gardait la tête du pont.

A cinq heures du soir, l'avant-garde du peuple révolutionnaire, revenant de l'enterrement de Victor Noir pour envahir la Chambre, rencontrait cette escouade.

Derrière elle piaffaient les chevaux ; à travers les baïonnettes se dessinaient les mitrailleuses prêtes à cracher la mitraille sur le peuple prêt à venger un de ses enfants.

Les officiers ricanaient comme ils avaient ricané au 2 Décembre. Ils montraient, au peuple, arrêté par leur barrière de fer, les mitrailleuses qui allaient faire :

« Rran! »

L'avant-garde populaire se débanda sans attendre la troisième sommation de l'armée. La révolution n'eut pas lieu ce jour-là!

Mais dès ce jour-là le Paris révolutionnaire se sentit les coudes. Il se dit que si un malentendu entre un prince et un reporter pouvait compromet-

tre les destinées de l'empire, l'empire ne restait toujours à la merci d'un coup de main!

Déjà Paris antiimpérialiste était le nombre, il n'était pas loin d'être la force!

L'empire ne tenait plus qu'à un fil. Il le brisa de lui-même quand, pour éviter la révolution, il se tourna vers la guerre pour tomber dans l'invasion!

CHAPITRE X

CHASSE AUX FILLES, AUX SOUTENEURS ET AUX RÉPUBLICAINS

Le ciel impérial s'assombrissait de plus en plus. La foudre courait dans l'air. L'appel à l'insurrection dans le journal *la Marseillaise* avait amené, après le meurtre de Victor Noir, l'arrestation de Rochefort.

A la suite de cette arrestation, Belleville s'était soulevé, des barricades avaient été élevées. L'émeute avait été réprimée, mais le volcan révolutionnaire n'était pas éteint, loin de là !

En vain, l'ancien député du Var, avant le nouveau plébiscite, disait-il : « L'empereur vient de couper le bois mort de sa constitution, afin qu'elle ait une vigueur nouvelle et comme un rajeunissement. » Les chefs des vaincus de Décembre n'étaient que plus irrités contre un des leurs, contre Émile Ollivier, le garde des sceaux, qui faisait de l'em-

pire, né du despotisme et élevé par le despot un plastron de la liberté !

Les efforts impuissants des irréconciliables ı rendaient que plus furieux contre leurs enı qui, pour mieux les battre, leur empruntaien langage.

Pour revenir à l'affaire d'Auteuil, lorsqı prince Pierre Bonaparte parut à Tours à la l cour de justice, les soutiens de l'empire ne p envisager sans effroi l'attitude que prirent d l'accusé les vengeurs de Victor Noir.

Paschal Grousset insulta en pleine audien mère du prince, l'empereur et le gouvernei Il fallut le faire taire et le ramener au c entre des gendarmes. A cette époque, Roch était détenu ; les avocats de la famille Noir dèrent moins en faveur de la victime que tre l'empire, qui, tout en opérant une volte vers la liberté, mettait en prison ses marty laissait encore du sang derrière sa nouvelle lution !

Ce qui, en cette circonstance, irrita le part trême de la révolution future, ce fut la dépo du prince Pierre, aussi arrogant que ses adve res qui le traitaient d'assassin.

Le prince détruisit par sa déposition ce qui été ourdi par ceux qui, pour en finir avec l gime impérial, n'avaient pas hésité à s'attaqı un membre de la famille de Napoléon, dont l ractère irritable et indépendant, était aussi une gêne pour le château qu'une amorce poı irréconciliables.

Voici ce qu'avança le prince Pierre devant ses juges :

« — En recevant les témoins de Paschal Grousset, je croyais recevoir les témoins de Rochefort. Quand j'entrai au salon, je trouvai ces deux messieurs debout. Ils avaient un aîr menaçant ; ils m'ont présenté un papier tout déployé. Je le pris, et voyant la signature de Paschal Grousset et qu'il ne s'agissait pas de mon duel avec Rochefort, je dis : *avec Rochefort, volontiers, avec un de ses manœuvres, non.* Le plus grand, que je sus depuis s'appeler Yvan Salmon, dit Victor Noir, me dit d'un ton provocant : « Lisez donc la lettre. » Je lui répondis : « Elle est toute lue ; en êtes-vous solidaire? » Pour toute réponse il me frappa au visage et l'autre tira aussitôt un pistolet de sa poche. Et, maintenant, qu'il me soit permis de demander *à tous les hommes de cœur qui sont ici comment ils auraient agi s'ils avaient été à ma place?* »

Cette interrogation à l'auditoire fit une vive impression sur les jurés.

La haute cour de justice ne condamna le prince que pour le tort qu'il avait causé à la famille de Victor Noir. Elle écarta le crime, elle ne vit que le dommage fait par un prince à un citoyen. L'amende pécuniaire que le prince dut payer aux parents de la victime fut une humiliation de plus infligée à ses vengeurs.

Ils jurèrent de la faire payer cher à l'empire et à tous ceux qui s'étaient associés à l'acquittement du prince. Ils tinrent leurs serments.

Pendant que ces terribles événements avaient lieu

afin de précipiter l'empire dans l'abîme, la ne dormait pas. Pour ma part, jè voyais ave tesse le bureau de la division politique, pa volonté souveraine, redevenir, comme à l'ép du coup d'État, le bureau dirigeant de la pol sûreté.

Et je l'avoue avec sincérité, sans la situatio tique où se trouvait l'empire, sans le sermer j'avais fait au lit de mort de mon ancien bi teur, je n'aurais pas hésité à me démettre d fonctions, à faire valoir mes droits à la retrait

Mais ce que j'eusse considéré en temps de comme un devoir je le considérais en ce ten calamités publiques comme une lâcheté.

Il était de mon honneur, au moment où le ment en détresse était battu par la tempê rester à mon poste, d'aider le navire à lutter tous les périls qui le menaçaient !

Un mois après les troubles de Belleville, suite de l'arrestation de Rochefort, fut tué l'i teur de police Meurot. Le directeur de la ordonna une battue générale dans tous les nis de Belleville, de Montmartre et des gnolles.

Il s'agissait de découvrir non seulement les cipaux meneurs de l'armée, de l'émeute comm à cette époque par Flourens, mais aussi de re cher plusieurs souteneurs qui avaient profit troubles de Belleville pour se livrer à des vol sidérables chez de riches particuliers.

La division politique avait à poursuivre à époque un tout jeune homme, ami de Grousset

Mégy, qui, dans les réunions publiques, se faisait remarquer par son exaltation.

C'était un enragé. A la manifestation Baudin, au milieu du recueillement farouche et de la sourde colère des assistants, il s'etait écrié :

— Vive la République ! La Convention aux Tuileries, la Raison à Notre-Dame !

Aux troubles de Belleville, ce jeune homme avait été le premier à exciter la foule contre les agents ; s'il avait échappé souvent à la poursuite des sergents de ville, il le devait à sa minuscule personne.

Quoique d'une taille au-dessous de la moyenne, il avait la figure presque couverte de barbe, des favoris très noirs, d'où émergeaient deux verres de binocle abritant deux prunelles du noir le plus foncé. Ce jeune homme était d'une mobilité, d'une vivacité extraordinaire. Il s'appelait Théophile Ferré. C'était le futur membre de la Commune qui, avec Raoul Rigault, devait partager bientôt à la préfecture de police l'emploi de M. Lagrange, pour dépasser les excès de la Terreur et pour demander avec lui l'exécution des otages !

De son côté, la direction de la sûreté avait à rechercher un souteneur, un colosse, surnommé *Bouquin*.

Surpris au moment où il dévalisait un appartement situé au deuxième étage de la place du Château-d'Eau, Bouquin était parvenu à se soustraire à toutes les poursuites, grâce à l'émeute provoquée par Flourens.

Quoique forçat et récidiviste, Bouquin s'était

posé, au moment d'être empoigné par les sergents de ville, comme républicain. Avant qu'un des agents eut pu détromper la foule, Bouquin avait frappé à la tête l'homme qui l'avait saisi, il l'avait tué aux applaudissements de la foule !

Son triomphe s'était complété en esquivant les autres agents, tenus en respect par la multitude heureuse de voir s'échapper un ennemi de l'autorité.

En raison de l'importance de cette battue dans des garnis situés vers les anciens faubourgs, les commissaires de police avaient été requis de prêter leur concours, ainsi que les officiers de paix, pour cette razzia générale.

Moi-même, accompagné de mes limiers, je me dirigeai sur Belleville où je savais découvrir le colosse Bouquin, souteneur, voleur et assassin.

Parmi ces limiers se trouvait la Fouine. En sa qualité d'ancien agent des mœurs, il connaissait tous les garnis de filles fréquentés par Bouquin.

Je dirigeai l'inspecteur Bagasse avec Œil-de-Lynx et son escouade vers les Batignolles où je savais où logeait aussi Ferré en compagnie de sa mère et de sa sœur.

Bagasse, pour mon malheur, devait être aussi heureux dans son expédition contre Ferré que je le fus dans mes recherches contre Bouquin.

Dès que j'avais appris, quelques jours auparavant, le vol de ce souteneur, suivi de son meurtre contre un sergent de ville, je m'étais transporté sur les lieux, je m'étais fait expliquer les circonstances qui avaient fait naître ce meurtre et ce vol.

La personne, qui en avait été victime, était une jeune élégante, qui ne devait son luxe qu'à sa beauté. Lorsque je m'étais rendu chez elle sur la plainte qu'elle avait adressée au parquet, elle m'avait dit :

— Si ce misérable n'avait fait que me voler, je m'en serais consolée. Comme il a tué un de vos agents; je ne veux pas que ce bandit reste impuni, je donnerai le double de ce qu'il m'a pris pour qu'il soit traité comme il le mérite.

— Madame, lui répondis-je, je crois que vous serez satisfaite ; je sais déjà le nom du voleur et de l'assassin, c'est un ancien boucher, un nommé Bouquin.

— A quoi, monsieur, me demanda-t-elle avec curiosité, avez-vous reconnu cet assassin ?

— A la blessure mortelle, lui répondis-je, qu'il a faite au sergent de ville. Il l'a tué non avec un couteau, mais avec l'os d'une épaule de mouton qui lui a fendu la tempe. Il n'y a que ce Bouquin, dans Paris, pour tuer encore les gens de la sorte avec une arme bien autrement terrible qu'un couteau ou un poignard. Maintenant, madame, je puis vous indiquer son domicile.

— En vérité, monsieur, me répondit-elle, vous m'étonnez et je m'aperçois que vous n'avez pas volé votre reputation. Comment avez-vous pu découvrir sa retraite ?

—A ce bouton de manchettes, madame, lui répondis-je, qu'un de mes agents a ramassé au moment où le malheureux sergent de ville tombait frappé par Bouquin. Un pareil bouton a été reconnu à la man-

che d'une fille, la maîtresse de ce misérable. doit demeurer à la cité Doré, dans un garni aya pour enseigne à l'*Espérance*. C'est là, madam que j'espère retrouver mon assassin et votre vole qui, à l'Espérance, est le souteneur d'une nomm Adèle.

Et je quittai cette dame pour me disposer à vis ter la cité Doré, à Belleville; pendant que de sc côté une partie de ma brigade, sous les ordres c Bagasse et Œil-de-Lynx, se dirigeait vers les Bat gnolles, commissaire et officier de paix en tête.

Comme on le voit, c'était une battue général une chasse en règle faite aux filles, anx sout neurs... et aux républicains.

Le soir, vers les dix heures, je me dirigeai ave une douzaine d'agents vers le bureau du commissair de police du quartier de Belleville; nous partîm ensemble vers la cité Doré, située entre Pantin e Belleville.

Dès que nous fûmes arrivés à cette cité, le com missaire, fit cerner par les officiers de paix le abords de l'impasse. Nous pénétrâmes, le commi saire, son secrétaire et moi, dans le garni à l'e seigne de l'*Espérance*.

Les autres maisons furent également l'objet d'un active surveillance par mes agents, dirigés par l Fouine.

Partout eurent lieu les mêmes investigations.

Après avoir fait connaître notre qualité et de mander au maître du garni son livre de police nous allâmes faire l'inventaire des clefs.

Toute clef qui manque au râtelier dénote un

ambre occupée. Alors il s'agit voir sur le livre si locataire de cette chambre est inscrit, comment est inscrit et ce qu'il est.

Comme dans les garnis de la catégorie de celui de *Espérance*, moitié maison meublée, moitié maion de prostitution, les défauts d'inscription sont oins fréquents qu'ailleurs, je prêtai une vive atntion aux noms inscrits sur le livre de police.

Je m'arrêtai au nom d'Adèle, c'était le nom de la aîtresse du Bouquin, de celle que la Fouine avait connue à l'*inspection* pour porter à l'un de ses ignets le bouton de manchettes pareil à celui a'on avait trouvé sur le lieu du meurtre, place du hâteau-d'Eau.

Immédiatement, je fis garder chaque étage, je s monter devant le commissaire et son secrétaire; l'hôtelier me conduisit, une chandelle à la main, ers la chambre d'Adèle.

Nous n'eûmes pas besoin de demander à la locaaire de nous ouvrir la porte, l'hôtelier se chargea le ce soin; il portait le trousseau de doubles clefs que, dans la plupart des maisons de ce genre, le logeur garde toujours par devers soi.

Après avoir frappé à la porte pour la forme, il nous ouvrit la chambre, à la stupéfaction de l'homme et de la femme réveillés en sursaut dans leur lit.

Ceux-ci bondirent à l'aspect du commissaire ceint de son écharpe.

Je ne fus pas long à reconnaître dans cette fille la grande Adèle. C'était une fille en carte, une assez belle brune, dont la figure flétrie, dégradée avait

un aspect repoussant par l'effronterie de ses gards cyniques.

Quant à mon Bouquin, je le connaissais de lor date.

Il n'eut pas besoin d'apercevoir le commiss pour se douter de ce dont il s'agissait.

Le Bouquin, la terreur des boulevards extéri et des barrières, était un grand et fort gaill aux cheveux roux et aux regards louches.

Malgré son ossature puissante qui, dans son se développait avec tous ses avantages, car il c chait tout à fait nu, ce colosse avait un visage p et blafard.

Le vice avait tellement déteint sur lui qu'il avait pris ses couleurs purpurines, particulières physionomie du boucher.

Quoique Bouquin n'eût que vingt-huit ans, avait longtemps qu'il avait quitté son état p prendre le métier de souteneur; il avait subi h condamnations depuis qu'il vivait de vol, de me tre ou aux crocs des prostituées de la cité Doré.

Je m'avançai vers lui quand la belle Adèle reg dait le commissaire, son secrétaire et moi, d air hébété. Elle se frottait les yeux comme p s'assurer qu'elle n'était pas le jouet d'un mauv rêve.

Moi, je montrai à Bouquin son bouton de m chette trouvé place du Château-d'Eau, et je lui d

— Je vous rapporte l'objet que vous avez pe en descendant de chez Mme C*** pour tuer un serg de ville, place du Château-d'Eau.

— C'est bon, la *Renacle !* s'écria Bouquin en se grattant violemment la nuque d'un air de mauvaise humeur, pas tant de frais de crachoire, je suis *chopé*. Ça y est ! ça suffit.

— Vite ! reprit le commissaire, habillez-vous avec madame et suivez-nous.

La belle Adèle avait encore une chemise sur elle ; elle passa à Bouquin la sienne. Le bandit avant de s'habiller, nous regarda tous trois de travers et d'un air menaçant.

Il se demandait si trois hommes comme nous pouvaient résister à sa terrible arme de boucher qu'il tenait en réserve contre la police.

Lorsqu'il aperçut derrière nous le renfort d'agents se promenant dans le couloir, Bouquin courba la tête, il s'habilla, se mit en devoir de nous suivre en compagnie de sa largue.

A deux heures du matin, la battue dans la cité Doré et dans les environs était terminée.

Je tenais le héros de cette légion de filles et de souteneurs.

Nous rentrâmes au poste avec une dizaine de filles et cinq souteneurs, dont l'espèce rappelait celle de Bouquin et de la belle Adèle.

Les uns et les autres avaient des figures ignobles : L'un s'appelait le *Beau blond*, grand garçon, aux yeux livides et aux hanches molles ; l'autre, *Nenest*, court, trapu, à la face de mulâtre ; il avait des jambes de basset, des cheveux drus et luisants ; un troisième était hâlé, il avait des yeux chassieux et le cou d'un scrofuleux. Les femmes, sauf Adèle,

avaient les chairs avachies, tombantes, les voix râlaient par l'abus des spiritueux.

Le lendemain, cette cargaison humaine, ap avoir été triée par le commissaire, était envoyé la préfecture. Pour mon compte, j'attendais à *Permanence* ma principale capture, mon vol et mon assassin Bouquin.

Mais le panier à salade, cette voiture cellul que les récidivistes dénomment par dérision, le *co rier du palais*, devait me renvoyer deux captu autrement importantes : c'était deux politiq récidivistes cueillis, le soir même, aux Batignol par Bagasse et sa brigade.

Bagasse et Œil de-Lynx, à Batignolles, com nous mêmes a Belleville, n'avaient pas perdu l soirée.

Leur chasse aux politiques valait notre chasse a filles et aux souteneurs.

Après avoir terminé mon inspection au petit p quet sur les gens arrêtés de la veille et destinés Dépôt, sauf Bouquin gardé en *consignation* pour juge d'instruction, je vis venir deux jeunes ge Leurs allures assez distinguées, tranchaient avec mine et les façons ignobles de nos vagabonds. To les deux étaient de petite taille tous les deux avai la barbe longue et épaisse, les regards, perçan voilés par un lorgnon ou un binocle qui semblait hérent à leur nez.

Ils paraissaient n'avoir guère plus de vingt a malgré l'air rébarbatif qu'ils se donnaient, en gr sissant à dessein leur voix pour se rendre plus te ribles.

L'assurance et la morgue qu'ils affectaient en se présentant devant moi, le lorgnon sur le nez et en ricanant, me les fit deviner.

Ce ne pouvaient être que des meneurs de l'armée de Flourens et des internationalistes enragés.

Immédiatement, je fis venir l'inspecteur Bagasse et Œil-de-Lynx pour reconnaîtreles deux inculpés, qu'ils avaient ramassés la veille dans leur battue aux Batignolles.

Je ne m'étonnai plus si la chasse avait été aussi heureuse lorsque, pour reconnaître ces individus, le planton de service m'amena avec Bagasse Œil-de-Lynx qui l'avait accompagné dans son expédition nocturne.

Comme toujours, ce fut l'orgueilleux Bagasse qui se donna tous les mérites de cette importante capture : importante est le mot, car ces deux jeunes que j'avais devant moi devaient, un an après, devenir les héros de la Commune et les plus terribles bourreaux de ma vieillesse?

L'un s'appelait *Raoul Rigault*, l'autre *Théophile Ferré.*

Rigault était le lieutenant de Blanqui ; c'était à cette époque un étudiant en médecine, fréquentant plus les brasseries que les cours de l'Ecole, menant une vie des plus agitées, fulminant dans les clubs, ne négligeant aucune occasion de se faire la terreur de tous les sergents de ville.

Comme son ami Ferré, il avait un aplomb, une arrogance qu'il ne cherchait à atténuer que par une prétention à l'élégance et au dandynisme trop affectés pour être *nés.*

Un lorgnon voilait ses regards froids, durs; assombrissait son visage mordant et sarcastique, i était éternellement fiché sur son nez, défiant tou ce qui ne reconnaissait pas sa supériorité.

Lorsque j'interrogeai Bagasse sur les inculpés e sur la façon dont il avait opéré l'arrestation de Rigault et Ferré, signalés déjà à la police par leur provocations au cimetière Montmartre, au club du Pré-aux-Clercs et aux émeutes de Belleville, ce fut Ferré qui prit la parole.

Il dit avec une véhémence qui n'était pas faite pour le recommander au juge d'instruction :

— Vos mouchards, monsieur le chef de la sûreté, se sont conduits, en m'arrêtant dans ma famille, de la façon la plus ignoble, la plus brutale, la plus dégoûtante.

Et désignant Œil-de-Lynx, il ajouta :

— Je te reconnaîtrai, toi! tu ne t'es pas contenté de fouiller dans mes meubles! Sous prétexte de chercher des papiers que tu n'as pu trouver, tu as été jusqu'à outrager ma mère et ma sœur!

A ces mots, je jetai des regards sévères sur Œil-de-Lynx, qui répondit pour sa défense :

— Dame! c'est que vous êtes des malins, messieurs les politiques! Vous pensez bien que ce n'est pas pour rien que nous avons fait deux heures le *poireau* au bas de votre turne? Nous y sommes entrés aussi bien pour fouiller vos femmes que pour vous pincer !

— C'est bon! exclama Ferré en grinçant des dents, que je te repince, toi et ton chef quand nous

ns le dessus, et ton affaire et la sienne seront ıes? Je t'en donne ma parole.

On ne vous craint pas! répondit Œil-de-Lynx son sourire jaune, entendez-vous, monsieur le *eau dans l'œil!*

ıpérativement je fis taire Œil-de-Lynx. De son Bagasse caressait son col de crin avec orgueil, balançait avec complaisance de façon à en tomber son chapeau amoureusement incliné 'oreille droite.

ıi aussi défiait du regard Ferré et Rigault, ne Œil-de-Lynx qui pourtant d'ordinaire ne ıit presque jamais.

ıand à Rigault, nature beaucoup plus cultivée Ferré, il se contenta de répondre à mes agents, ı'interpellant directement:

Monsieur le chef de la sûreté, me dit-il, je ıais un peu, par les tracasseries de vos maî-, la hiérarchie policière que Badinguet me ; trop à étudier sur le vif. Or, je sais que je ıis pas amené ici pour nous entendre insul-mon ami et moi, par vos subalternes! Ce sont malappris, de sales argousins que nous met-s à la raison quand le jour sera venu! Veuillez, me c'est votre devoir, nous conduire devant ıuges,

est à eux, non à vos mouchards, que je veux ce que je pense, pour leur certifier, que nous 'oulons pas d'indulgence et que, le jour où serons au pouvoir, *nous n'en accorderons à onne.*

souris à cette boutade de Raoul Rigault.

Hélas ! je ne me doutais pas, un an après cette chasse aux filles, aux souteneurs et aux républicains, que la boutade ou la vantardise de Raoul Rigault deviendrait une terrible réalité !

CHAPITRE XI

UNE SAINT-BARTHÉLEMY DE FILLES PUBLIQUES

Les tragiques événements de Troppmann et de Victor Noir qui marquèrent, d'une façon si épouvantable, la fin de l'empire, m'ont entraîné trop loin. Ils me forcent à rétrograder de deux années, au moins, pour parler d'un drame mystérieux qui me mit sur les traces d'un nouveau tueur de filles.

Cet assassin ne cédait en rien pour la férocité, à son maître dans le crime, au meurtrier de la belle Jeannette. à *Gugusse*, dit La Cravate.

L'assassinat commis en 1866, rue de la Ville-l'Evêque, 54, sur une fille nommée Bodeux, rappelle, dans tous ses détails, le meurtre commis sur la fille de la rue des Anglais.

Depuis que ce nouveau meurtre venait alarmer la population, c'était le dixième assassinat commis dans les circonstances à peu près identiques.

C'était, à cette époque, une véritable Saint-Barthélemy de filles.

Les auteurs restaient introuvables comme l'avait été le cynique Gugusse qui n'échappa à la justice que pour être immolé à la vengeance de son complice.

Cette fois le crime s'était perpétré avec une audace incroyable. Il avait eu lieu, sur la malheureuse femme, dans une maison où elle aurait cru être à l'abri de toute atteinte. Car dans l'habitation où elle logeait, étaient établis les bureaux du commissaire de police.

Il fallait que l'assassin fut bien sûr de lui pour oser commettre un pareil meurtre à la porte du commissaire.

Les premiers soupçons pesèrent sur un voisin de la femme Bodeux, un vieillard qui, depuis vingt ans, entretenait avec cette fille des liaisons très intimes.

Dès la première enquête faite par le commissaire, voisin de la femme, il fut cependant prouvé que le vieillard, absent de chez lui lors du crime, avait passé une partie de la nuit chez une de ses parentes, et qu'il n'était pour rien dans le meurtre.

Ce meurtre, le dizième depuis trois ans, commis sur des filles dans les différents quartiers de Paris, toujours accompli de la même façon, restait encore à l'état de problème.

Le service de sûreté se livra aussitôt à des recherches incessantes sur l'auteur de ce crime abominable.

Cependant la police ne mit la main sur le criminel que par hasard, lorsque, encouragé par l'im-

punité, il sortit de sa spécialité pour tenter d'assassiner une femme, une artiste qui, par sa position et son honorabilité, ne relevait plus cette fois, de la préfecture.

Avant de signaler l'événement fortuit qui fit mettre la main sur ce tueur de filles, je dois constater l'un des *hauts faits* de ce massacreur de prostituées et indiquer la façon dont il procédait pour exercer en plein Paris, jusque sous les yeux de l'autorité, ses meurtres successifs, presque à coup sûr, et toujours opérés de la même façon.

La nuit du crime commis sur la fille Bodeux, le vieillard, qui lui portait un vif intérêt, ayant frappé en vain à sa porte, vint avertir le commissaire, après être entré dans sa chambre, qu'elle n'était plus occupée que par un cadavre!

Il se trouvait que ce jour-là, la Fouine et Bagasse étaient de service dans les environs.

Le commissaire accompagné des deux agents, guidés par le vieillard, pénétrèrent dans le domicile de la fille Bodeux.

Ils trouvèrent, après avoir traversé la première pièce servant de petit salon, l'infortunée étendue sur le plancher de la seconde chambre, sa chambre à coucher.

Le corps était encore chaud.

La face était violacée comme pour tous les cadavres qui reçoivent la mort par une forte et prompte strangulation.

La femme portait aussi les traces d'une terrible blessure faite par un instrument tranchant.

Le commissaire ne tarda pas à découvrir à côté

d'elle un rasoir laissé par l'assassin. Le parqu était inondé de sang ; le désordre qui régnait da la pièce, les draps du lit arrachés et pendants, tém gnaient de la lutte de la femme avant de sul l'étranglement de son bourreau.

A côté du rasoir, était placée une cuvette remp d'eau rosée. Évidemment l'assassin s'y était lavé l mains.

Les tiroirs forcés de la commode ne présentaie aucune tache ensanglantée ; ils attestaient la pr sence d'esprit du meurtrier.

Avant de dévaliser la victime, l'assassin s'ét préalablement fait sa toilette pour ne laisser presq aucune trace de son passage.

Bagasse, toujours présomptueux, après avoir pr cédé avec la Fouine à l'inspection du lieu, eut, p son manque de perspicacité, un soupçon sur vieillard qui les avait conduit.

Après avoir tourné, retourné autour du cadavr il opéra avec sa canne des dégagements dans l'e pace ; il fit, d'un air fanfaron, des contres de tier et de quarte, puis il dit avec un aplomb plein suffisance :

— Un habitué de la maison a commis le crim Ce rasoir n'est pas venu ici tout seul. Il n'y a qu'u voisin de la victime qui, connaissant les êtres, a p avoir tout sous la main pour combiner son forfai et le commettre avec autant d'impunité à la por de M. le commissaire.

Cette accusation contre l'ami de la fille Bode flattait l'officier civil ; elle faillit faire tomber à renverse l'accusé innocent.

Il alla au-devant des présomptions de Bagasse, il demanda qu'on fît aussitôt une perquisition chez lui.

Sans repousser cette enquête, la Fouine, moins prompt que Bagasse à se former un jugement, fit observer que le voisin de la Bodeux n'avait pas la poigne assez solide pour terrasser cette femme dans la force de l'âge, et qui paraissait avoir joui d'une santé assez robuste.

La Fouine, avec ses yeux de chat, avec son flair de limier, avait fouillé tous les coins et recoins de la chambre; il fit remarquer au commissaire que ce meurtre, comme tous les précédents crimes de ce genre, ne pouvait avoir pour auteur, un criminel vulgaire, non expérimenté dans l'assassinat.

Il montra le lit défait, teint de sang, la cuvette à l'eau rosée, les places occupées par l'homme et la femme, les oreillers jetés l'un sur l'autre dans la lutte, l'empreinte des corps marquée sur la couverture, celle de la femme et celle de l'homme, trop accusées pour être aussi l'empreinte du corps débile du vieillard.

Il indiqua, sur la victime, la marque des doigts du meurtrier, la place du genou placé sur sa poitrine, avant que la main du misérable se fût emparée du rasoir pour lui couper le cou.

Enfin, la Fouine doué d'une pénétration que n'avait pas son collègue, termina en disant :

— Le meurtrier doit être dans la force de l'âge, il faut qu'il soit animé des plus ardentes passions. Ce n'est pas un vieillard qui, après avoir étouffé sa victime, s'acharnerait sur elle, au point de lui cou-

per le cou, lorsqu'il en fait un cadavre! Si le v est le but du crime, il n'en est pas l'unique mobil ce mobile est réglé par une passion effrénée q n'entre pas dans le cœur glacé d'un vieillar L'homme qui a commis le crime est celui que no cherchons depuis deux ans, et qui les commet la même façon, dans les mêmes circonstance sur des *femmes seules*. En un mot, c'est ici, comm ailleurs, toujours le *même travail!*

Grâce à la Fouine qui avait facilement raison d présomptueux Bagasse, l'ami de la Bodeux fut m hors de cause.

Le soir, je me rendis, rue de la Ville-L'Evêque, 5 pour reconnaître avec le commissaire, la vérité d déductions du rapport du collègue du Marseilla

Le corps de la fille Bodeux fut transporté à l Morgue.

La confrontation du cadavre avec tous ceu qui l'avaient connu n'amenèrent aucun résulta Il se passa plusieurs jours avant de découvrir s assassin.

Le 11 janvier 1866, trois jours après le meurt de la fille Bodeux, des agents arrêtaient dans la ru Jacob un individu qui prenait rapidement la fuit

Conduit au poste, chez le commissaire, cet ind vidu de trente-cinq ans à peine, à l'allure militai et portant une blouse, fut fouillé; il cachait da l'une de ses poches un fort couteau de table, da l'autre une enveloppe de traversin en coutil.

Voici ce qui s'était passé :

Cet homme, ancien homme de peine chez u encadreur de la rue de Seine et demeurant ru

[redacted]

Dauphine, était sorti de chez lui dans l'intention de *revoir* une des clientes de son ex-patron.

Alors il s'était muni d'un couteau et d'une enveloppe de traversin.

Il s'était rendu rue d'Erfurt, 3 ; il avait sonné à la porte de l'atelier de Mme M***.

Celle-ci ayant ouvert, il avait commencé par réclamer et chercher un outil qu'il prétendait avoir oublié lorsqu'il était venu une première fois chez cette artiste avec son patron, M. D***.

Il avait tiré de sa poche l'enveloppe de traversin dont il s'était muni, il avait demandé à la dame si cet objet ne lui appartenait pas.

La dame, importunée de ces questions, finit par détourner la tête et par se remettre à son chevalet.

Aussitôt l'inconnu lui jeta le linge sur le visage, de manière à l'envelopper ; et portant l'une de ses mains au cou, l'autre à la bouche de la victime, il lui enfonça le doigt dans la gorge à travers l'étoffe pour la suffoquer.

L'artiste tomba sur le parquet, éprouvant les angoisses de la mort.

Dans ses efforts desespérés, elle mordit la main qui cherchait à l'étouffer.

Un peintre dans l'atelier voisin, qui n'était séparé que par une cloison de l'atelier de Mme M***, entendit ses cris.

Il sonna, il frappa sans obtenir une réponse. Il courut à la fenêtre du palier, appela le concierge, et revint frapper de nouveau à la porte de Mme M***.

Cette intervention ne permit pas au malfaiteur d'accomplir son crime.

Avec un sang-froid qui trahissait bien l'auteur de l'assassinat de la fille Bodeux, il ouvrit la porte et dit au voisin charitable :

« — Ce n'est rien ! Elle est malade ! »

Puis il commença à descendre l'escalier sans précipitation apparente. Mais aux cris de la dame qui avait repris ses sens et qui criait : « Arrêtez-le ! » le meurtrier fut saisi au coin de la rue Jacob, encore nanti du couteau et de l'enveloppe du traversin.

Immédiatement on me convoqua pour me présenter au domicile du malfaiteur.

Sur la perquisition qui s'ensuivit, j'y trouvai un mouchoir ensanglanté, une redingote, un paletot largement taché de sang, un pantalon récemment lavé, taché de sang à des époques distinctes, puis un étui à rasoir complètement vide.

Cet étui me frappa.

J'envoyai immédiatement chercher à la préfecture le rasoir saisi au domicile de la fille Bodeux.

L'instrument tranchant s'adaptait parfaitement à l'étui.

Je découvris aussi un porte-monnaie de femme en peau de daim, souillé de sang, qui avait dû évidemment appartenir à la fille Bodeux, assassinée trois jours auparavant.

Enfin je tenais l'assassin qui, depuis 1864, se dérobait à toutes nos recherches.

L'enquête, faite précédemment par les soins de la Fouine, corrobora mon opinion.

Voici quel avait été le résultat de cette première enquête au sujet de la fille Bodeux :

Le lundi 8 janvier 1866, le même individu sortait de la rue Dauphine, il emportait dans sa poche un rasoir.

Vers quatre et cinq heures, il s'installait dans un cabaret situé rue Saint-Etienne-Bonne-Nouvelle.

Il y restait jusqu'à neuf heures du soir.

A onze heures, on le retrouvait rue de la Ville-l'Evêque, abordant la fille Bodeux.

Un factionnaire, placé à l'une des portes du ministère de l'intérieur, avait vu cette fille rentrer au n° 54, précédée d'un individu qui paraissait connaître les accès de la maison.

La porte-cochère du n° 54 servait habituellement, à cette époque, de station pour les voitures de remises.

Elle aboutissait à une cour, au fond de laquelle étaient établis les bureaux du commissariat du quartier.

A gauche se trouvait l'escalier desservant les trois étages du bâtiment donnant sur la rue.

La fille Bodeux, comme je l'ai dit précédemment, occupait deux pièces au deuxième étage. Au-dessus d'elle demeurait le vieillard de soixante-treize ans, qui vivait avec elle dans une sorte de communauté.

Comme pour l'artiste, ce vieillard, son voisin, fut sur le point de déranger le meurtrier. Il montait chez son *amie*, au moment où l'assassin en descendait, il l'effleurait même sur le palier !

S'il fût entré sur-le-champ chez la Bodeux, il eût

pu devancer de quelques jours l'arrestation de ce tueur de filles.

Mais un quart d'heure s'écoula avant que le vieillard pénétrât chez la Bodeux, ce qui permit à l'assassin de se dérober à toute poursuite.

Le vieillard trouva le cadavre de la victime dans la position que j'ai décrite.

Ce qui donna plus de poids à ma déposition qui signalait l'auteur de l'homicide tenté sur la dame M*** comme étant aussi l'auteur de l'attentat de la fille Bodeux, ce fut le porte-monnaie de cette dernière trouvé au domicile de l'assassin.

L'étui du rasoir qui s'adaptait à l'instrument du meurtrier et le porte-monnaie de la fille Bodeux trouvé dans le même domicile faisaient du meurtrier de Mme M*** le même individu qui avait été l'assassin de la fille Bodeux.

Du reste, le vieil ami de cette fille reconnut le porte-monnaie pour un cadeau qu'il lui avait fait; ce qui ne permit plus à l'inculpé de nier le dernier crime.

En présence du cadavre de la fille Bodeux, il avoua qu'il avait donné la mort à cette prostituée. Il nia les autres tueries qu'il avait commises sur bien d'autres filles dans l'espace de trois années.

Cependant les victimes avaient été toutes assassinées de la même manière par l'étranglement, précédant leurs blessures toutes reçues au cou par un instrument tranchant.

L'auteur de cette Saint-Barthélemy de filles et qui avait à peine trente ans s'appelait : JOSEPH PHILIPPE.

CHAPITRE XII

L'ASSASSIN PHILIPPE.

Philippe était un homme de taille ordinaire, très brun de visage. Il avait les cheveux noirs en brosse et portait une barbiche noire très fournie. Ses yeux creux avaient une vivacité extraordinaire. L'expression de son visage avait quelque chose de sournois et de farouche qui ne trompait pas un observateur.

C'était un personnage des plus cruels, il avait tous les instincts du fauve. Il était sanguinaire et lascif.

L'ivrognerie avait développé sa férocité.

Lorsqu'il était à jeun, la mauvaise impression, causée par ses allures brutales, par sa physionomie farouche s'effaçait sous un air cauteleux et patelin.

Le tigre savait se transformer en agneau.

Du félin, il avait jusqu'à la désinvolture hypocrite et caressante.

Au régiment, il n'avait pas encouru de graves

punitions jusqu'au jour où l'ivrognerie l'amena entrer dans une compagnie disciplinaire. Il en fu de même pour lui dans la vie civile. Les patrons qu l'avaient employé comme homme de peine, le c taient comme un travailleur zélé et rangé.

Mais lorsqu'il avait bu, surtout de l'absinthe Philippe n'était plus le même, les ardeurs san guinaires, lubriques qui le possédaient, éclataien à la surface et démasquaient tout à coup le bo apôtre.

Malgré les services qu'il rendait par son travail par son obéissance à ses patrons lorsqu'il était à jeun, ceux-ci n'avaient pu le garder, une fois lanc dans ce qu'il appelait *ses bordées.*

Cependant Philippe, sous l'apparence d'un tra vailleur honnête et soumis, cachait une nature avid de jouissances.

C'était un homme de proie.

La nuit, il fréquentait les endroits les plus m famés pour se livrer aux plaisirs les plus crapuleu

Ce monstre avait l'hystérie du sang.

Comme le marquis de Sade, il ne mettait auc frein à ses fougueuses passions. Pour les assouvir, les poussait jusqu'à provoquer sur ses victimes l spasmes de la mort.

Là était pour lui le comble de la volupté !

C'était un monomane, un fou comme le *Vampire* dont j'ai signalé les terribles penchants qu l'attiraient vers les cadavres des filles vierges. Philippe, à l'encontre du Vampire, ne recherchait que les prostituées.

Sa plus grande joie était de jouir de leur agonie!

L'ivrognerie à laquelle il s'adonnait n'était qu'un moyen de s'exciter pour accomplir ses meurtres. Les vols dont ces crimes étaient suivis n'avaient qu'un but, celui de défrayer ses horribles et sanglantes orgies.

La terreur que cet homme inspirait dans le monde des filles fut telle qu'elle contribua à lui permettre pendant trois années l'impunité.

On se doutait chez les prostituées du meurtrier qui se déclarait depuis dix ans leur bourreau, quand la police ne le connaissait pas encore!

Un jour qu'il était gris, il dit à une fille qui n'osa le répéter qu'après son arrestation :

« — J'aime les femmes et *je les arrange bien.* Je les étouffe et je leur coupe le cou! »

En quatre ans, surtout de 1862 jusqu'en 1866, une panique régna dans le domaine des filles soumises, elle intrigua sérieusement le bureau des mœurs.

L'assassinat de la Jeannette par *Gugusse*, dit la Cravate, fut le début de cette Saint-Barthélemy. Elle se continua de la même façon par Philippe, qui possédait les traditions épouvantables de son devancier.

Les annales de la prostitution ont à signaler trois types de tueurs de filles qui, à peu d'années de distance, exercèrent les mêmes meurtres, quoique animés de passions différentes.

Ce fut Gugusse, dit La Cravate, qui tuait les prostituées uniquement pour s'approprier leur argent, Gugusse, lui, n'agissait jamais que par cupidité.

Le second s'appelait Ernest Bouda, dit la belle *Er-*

nestine ou la belle *Bordelaise*. Bouda ne sacrifiait les filles que guidé par l'aversion qu'elles lui inspiraient. C'était un *antiphysique*, il était l'amant de leurs *souteneurs*, il prétendait que les femmes lui faisaient concurrence.

Devenu très riche, possesseur d'un hôtel meublé, il faillit un jour être assassiné par un de ses amants, après avoir, par représailles, tué plus d'une fille publique.

Enfin, après Gugusse, après Ernest ou *Ernestine* Bouda, survint Philippe.

Loin de concevoir l'aversion de Bouda pour les femmes, Philippe les aimait avec une ardeur telle qu'il finissait par les étouffer de caresses avant de les achever à grands coups de rasoir !

Les annales de la prostitution, depuis 1860 jusqu'en 1866, sont pleines de crimes commis par Philippe et ses émules.

Durant cette période, la disparition des filles étranglées et assassinées causa, je le répète, une véritable panique dans le troupeau des femmes tributaires de la police. Elles n'abordèrent plus qu'en tremblant le chaland, croyant découvrir dans chaque appréciateur de leurs charmes un assassin et un étouffeur.

Ce fait est constaté aux assises par le président, qui rend Philippe responsable de tous les crimes commis dans le monde des filles de cette époque.

« Il y a quatre ans, s'écrie le juge à Philippe n'avouant que ses deux derniers homicides, à la place où vous êtes, s'asseyait un jeune homme qui accostait comme vous les filles, qui comme vous leur

[redacted]

demandait si elles étaient *seules*. Toujours il laissait aller celles qui n'étaient pas seules, puis après, en ayant trouvé une comme il le désirait, il était allé chez elle, il y avait passé la nuit et avait fini par l'assommer pendant son sommeil. Son désir était de reprendre ce qu'il lui avait donné. Vous aussi, Philippe, avez accosté plusieurs de ces femmes qui vous *reconnaissent* et qui s'estiment très heureuses d'avoir échappé à *vos surprises*.»

En 1864 déjà, la rage homicide de Philippe s'assouvit sur la fille Robert, rue Saint-Joseph.

Une serviette démarquee, ayant appartenu à la victime de ce tueur, est reconnue par la femme Desjardin qui l'a ourlée au compte de cette prostituée.

Plus tard, la fille Fouché, demeurant rue Marguerite-Saint-Antoine, avoue au tribunal qu'elle a failli passer par les mains de cet égorgeur.

Elle certifie au juge d'instruction qu'elle n'a échappé que par miracle à l'horrible destinée que Philippe lui réservait comme *à tant d'autres :*

« Il m'accueille rue Sainte-Marguerite, dit-elle dans son langage imagé, au moment où j'avais fini d'*allumer la quirtourne* (d'allumer la lumière derrière le rideau de la fenêtre). Mes *mirettes* (mes yeux) l'avaient chauffé. Mais moi qui, pourtant, faisait le *crottard* (le trottoir) pour pêcher *un Philistin*, je me défie du *pante*. Je ne l'ai pas plutôt attiré dans ma *turne* que je le fais sortir du *pieu*, prétextant que j'ai besoin, avant de batifoler avec le *zig*, de fader (de partager) avec lui, sur le comptoir du *mastro*, un verre de verte (d'absinthe). Nous

9.

redescendons et je lui rends sa *bougie* (son argent). Chance! car j'évitai le butteur qui, quatre heures après, attirait chez la *Blafarde* (conduisait à la mort) ma *faridole* (ma compagne) avec son *gosse!* Ah! le gredin! termina-t-elle, m'a-t-il fait *baver des clignots* (pleurer), depuis qu'il a suriné ma vieille Mage et son gosse! que je serai heureuse le jour où je verrai son *mufle moufionner dans le son!* » (quand je verrai sa tête tomber dans le panier du bourreau).

Voici ce qui expliquait l'indignation et la douleur de cette fille dans son étrange argot.

Philippe connaissait tous les lupanars indépendants de Paris.

Il n'*opérait* jamais deux fois de suite dans le même endroit, et il se rendait, après l'affaire de la rue Saint-Joseph, dans la rue Sainte-Marguerite.

Il accostait d'abord la fille Fouché.

Cette fille, une fois chez elle, avec son client, eut des pressentiments.

A peine Philippe était-il dans son lit qu'elle hésitait à faire comme lui.

L'égorgeur, au moment d'immoler sa victime, avait pris une expression farouche qui avait fait peur à cette fille.

Il ne déguisait plus ses sentiments féroces, sa figure au teint sombre, un peu grêlée, marquée d'une cicatrice, la glaça d'épouvante.

Ce qui la frappa surtout, ce fut le tatouage qu'il avait au bras gauche : une fleur avec ces mots :

« Né sous une mauvaise...., » et une étoile pour achever la phrase.

Alors la fille Fouché, sans deviner pourtant l'horrible pensée qui dominait Philippe, crut qu'elle avait affaire, par le tatouage qui ornait son bras, à un galérien.

Ce fut, comme elle l'avoua aux assises, pour éviter d'être en contact avec un forçat qu'elle imagina une ruse afin d'esquiver une cohabitation qui la sauva de la mort.

Cette ruse fut fatale à l'une de ses faridoles (compagnes en libertinage) ; la malheureuse Mage devait, avec son enfant, âgé de deux ans, être tuée pour sa compagne, et rendre doublement assassin l'odieux Philippe.

Voici à ce sujet le témoignage de la fille Fouché, que les rapports des tribunaux ont dépouillé de son langage trop expressif.

« Samedi dernier, 5 novembre, écrit-elle, vers onze heures du soir, un homme, vêtu d'une blouse, me trouvant dans la rue Sainte-Marguerite, près de ma demeure, m'a demandé à monter chez moi.

« Arrivé dans ma chambre, il a voulu me donner sa montre, sa chaîne en argent, puis une pièce de vingt francs. J'ai refusé. Comme il n'avait pas d'autre monnaie qu'une pièce de deux francs, il m'a dit d'aller chercher la monnaie de vingt francs. Je n'ai voulu ni descendre seule, ni mettre en dedans la clef de ma chambre pendant qu'il était *déjà dans mon lit.*

« Je le fis se relever, sous prétexte que j'étais altérée et que j'avais la fièvre.

« En effet, *je tremblais, mais* de peur.

« Mon individu tremblait presque autant que moi, il avait l'air inquiet, préoccupé.

Je le redoutais d'autant plus que je suis faible et n'ai guère de santé.

« C'était probablement pour cela qu'il m'*avait choisie*, après avoir abordé Mme Mage.

« Il paraissait cacher dans son pantalon, au moment où je l'accostai, quelque chose d'assez volumineux et dur, ce qui m'avait déjà donné des soupçons.

« Lorsque je descendis avec lui chez la marchande de vin, ma logeuse, je profitai du moment où il demandait deux petits verres pour m'esquiver. Je fis signe à la logeuse qui comprit que j'avais peur. Elle me remit une chandelle et me fit passer dans son couloir, en me disant :

« — Montez vous coucher.

« Elle faisait croire à l'homme qui m'accablait de ses propositions et de ses poursuites, que je demeurai chez elle. »

Le lendemain matin, entre cinq heures et cinq heures un quart, des ouvriers de la maison entendent des cris.

Ils ne s'en préoccupent pas, car le bruit et le scandale sont choses ordinaires dans la rue Sainte-Marguerite.

Ces ouvriers entendent cependant les cris lamentables d'un enfant et ces mots prononcés à deux reprises différentes :

« — Maman ! maman ! »

Une demi-heure après, d'autres ouvriers passaient dans la rue, voyaient la fenêtre de cette cham-

bre ouverte, et une femme cramponnée à la barre, poussant des cris rauques, inarticulés; quelque chose de rouge s'échappait de sa bouche.

Ils croyaient que c'était du vin et se disaient :

« — En voilà une qui a bu de bon matin. »

Et ils partirent.

Un peu plus tard, le concierge trouvait, en balayant, la clef de la chambre de la femme Mage dans un tas d'ordures, au bas de l'escalier. Il la ramassait, la remettait au souteneur de la femme Mage, en lui disant :

« — Tenez ! voilà comme on perd les clefs. »

L'amant de la Mage se hâte de monter.

Il entre et se trouve en face d'un épouvantable spectacle. La femme Mage et son enfant sont criblés de coups de couteau, inondés de sang.

L'arme employée était précisément l'instrument dur et tranchant que Philippe avait caché dans sa poche et qui faisait tant peur à la fille Fouché.

Tout indiquait dans sa chambre qu'il y avait eu une lutte ardente, prolongée. Des appels inefficaces de secours avaient été entendus, mais ils n'avaient produit que des cris rauques auxquels on n'avait pas pris garde.

On fit des recherches, elles furent inutiles.

Cela se passait en 1864, et c'était déjà le troisième meurtre reconnu et commis par Philippe sur une fille publique.

L'assassin procédait toujours de la même façon, il étranglait d'abord les filles avant de leur couper le cou, soit *avec un rasoir, soit* avec un couteau.

C'était toujours le *même travail* opéré par la mêm main, comme disait la Fouine.

Le corps de la troisième victime, la femme Mage qui s'était plus débattue que les autres, présentai cinq plaies à la face, plusieurs blessures à la poi trine et aux jambes, c'était encore au cou que le plaies étaient plus profondes; les incisions e avaient coupé les artères, et elles avaient occa sionné la mort.

L'enfant avait été frappé avec plus de cruauté. Le visage était lardé de coups de couteau, don l'un s'était enfoncé dans la bouche. Plusieurs inci sions existaient au coude, au poignet droit, faite par un instrument tranchant et manié avec autan d'habileté que de furie.

Les constatations faites sur les lieux avaient per mis, comme pour la fille Robert, comme pour l fille Bodeux, de reconstituer le drame qui se répétait à cette époque, de la même manière, sur chaqu victime choisie par le meurtrier.

Le drap taché de sang semblait indiquer auss que la femme Mage avait été d'abord frappée dan son lit.

Elle avait dû se lever, comme l'avait fait la fill Bodeux, comme le fit aussi Mme M***, pour frapper la cloison et pour appeler du secours.

Déjà à demi étranglée par son agresseur, la fill Mage ne put soutenir la lutte, lutte si furieuse, s désespérée dans le lit, qu'un chat qui s'y reposai fut écrasé entre la ruelle et la muraille.

Frappée à la gorge, la femme Mage s'était préci *pitée* vers la fenêtre, et l'avait ouverte.

Cramponnée à la barre d'appui, qu'elle inondait de son sang, elle avait articulé des sons rauques qui n'avaient attiré l'attention que de l'enfant réveillé en sursaut.

Lorsque l'innocent avait appelé sa mère, l'assassin s'était rué sur lui, l'avait frappé dans son berceau avant de l'achever au milieu de la chambre.

Après ce meurtre, il était revenu à sa première victime, qu'il avait égorgée tout à fait, en rejetant le corps de la mère à côté du corps de l'enfant !

Une fois ces meurtres accomplis, Philippe avait mis au pillage le logement de la fille. Il avait pris dans les tiroirs de la commode son argent et ses objets précieux, était parti sans laisser d'autre trace de son terrible meurtre que le sang qui coulait des cadavres de la mère et de l'enfant.

Dès cette époque, grâce aux différents rapports de la fille Fouché, le signalement de Philippe parvenait à la Préfecture avec une rare précision.

Il répondait d'une façon infaillible aux indications données deux ans après par l'agent la Fouine.

Et lorsque Philippe fut arrêté dans la rue Jacob, il lui fut difficile de nier ses crimes de la rue Sainte-Marguerite, de la rue de la Ville-l'Évêque, de la rue d'Erfurt, comme il le fit aux assises pour d'autres crimes de même nature.

Il était condamné à l'avance sur la marque caractéristique signalée par la fille Fouché à son bras gauche, tatoué en lettres circulaires et formant ces mots et cette devise :

« Né sous une mauvaise *étoile.* »

Cette devise était bien la sienne, car ses nuits, qui étaient agitées par le remords, le remettaient sans cesse en présence de ses nombreuses victimes.

Avant d'être arrêté, trois ans après son premier meurtre, le souvenir des scènes de carnage dont il était constamment l'auteur agitait son sommeil.

Il redoutait la nuit parce qu'elle lui amenait d'horribles visions.

Il cherchait alors, dans un redoublement d'ivresse, à noyer son sanglant passé et les révoltes de sa conscience.

Pour moi, les crimes connus de Philippe ne sont pas la moitié des crimes qu'il a commis; et lorsqu'il fut pris, la Saint-Barthélemy des filles s'arrêta, ou du moins ne se renouvella plus avec autant de persistance et d'acharnement.

Cet homme, dont l'audace, l'habileté et la ruse égalaient la cruauté, eût pu jouir de l'impunité s'il n'eût pas été à la fin si insupportable à lui-même.

Il est constant que le dernier crime commis par Philippe ne répond plus à l'habileté qu'il montra dans l'exécution de ses autres forfaits.

Quand il se laissa prendre en descendant de chez Mme M***, Philippe s'était déjà condamné.

Lorsque le tribunal l'incrimina pour avoir tué la fille Bodeux et pour avoir tenté de tuer Mme M***, Philippe entendit prononcer sa condamnation avec indifférence, sans manifester la moindre émotion.

Il resta impassible, presque souriant; on eût dit

[redacted]

que l'arrêt qui allait le retrancher du reste des humains était pour lui une délivrance !

Il mourut avec *une sorte de contentement intérieur*. Il monta sur l'échafaud sans effroi; il s'avança vers le fatal couperet sans être aidé ni soutenu de personne, comme s'il eût dit déjà : *Merci à la mort!*

CHAPITRE XIII

L'AFFAIRE DE LA RUE MONT-THABOR.

Le 11 janvier 1869, M. de T***, membre de l'Institut, occupant, rue Mont-Thabor, n° 24, un appartement au deuxieme étage, trouve en rentrant chez lui, à six heures du soir, sa bonne, Célina N***, dissimulée en partie sous un fauteuil et gisant dans une mare de sang.

Elle ne donnait plus signe de vie. Son cadavre était presque froid.

Elle portait à l'abdomen, au poignet gauche, de larges blessures paraissant avoir été faites avec un couteau très tranchant, et qui, par leur nature et leur caractère, révélaient de la part de l'assassin une implacable férocité.

Deux de ces blessures étaient mortelles. La première avait pénétré profondément dans l'abdomen et déterminé un épanchement de sang considérable.

La seconde avait traversé les poumons et pénétré jusque dans le sein gauche.

La mort avait dû être foudroyante.

Cette victime, servante depuis vingt ans de M. de T***, et jouissant de toute sa confiance, avait été trouvée morte dans sa chambre.

Cette chambre faisait corps à l'appartement de son maître.

Le vol, à en juger par les meubles fracturés de la servante, avait été l'unique mobile de ce crime.

Dans l'appartement de M. de T***, le secrétaire avait été forcé par l'assassin ; il y avait pris un portefeuille contenant 2,500 francs en billets de banque. Il s'était emparé aussi d'un couteau-poignard à manche à corne de cerf.

Lorsque le rapport sur ce crime parvint à la Préfecture avec les déclarations de M. de T*** et du propriétaire de la maison, il était accompagné d'une note qui indiquait le meurtrier probable de la malheureuse Cœlina.

C'était un nommé Filon.

Ce Filon avait toujours été un affreux garnement. Il avait été renvoyé du chemin de fer de l'Ouest.

Il vivait aux dépens d'une actrice de banlieue depuis qu'il s'était trouvé sans place.

Il rendait souvent visite à Cœlina N***, très liée avec sa mère.

Cœlina aimait cet homme, en raison de l'affection qu'elle avait vouée à sa famille. Sur les derniers temps elle ne le recevait plus qu'en cachette, le lundi, jour de séance à l'Institut.

M. de T*** avait signifié à sa servante qu'il ne

voulait plus revoir ce mauvais sujet, parce qu'il s'était aperçu qu'à la suite de ses visites des objets de certaine valeur avaient disparu.

Connaissant depuis longues années la probité éprouvée de Cœlina, il ne l'avait pas accusée; il n'en avait pas été de même à l'égard de son protégé.

Il avait donné à Cœlina le conseil de ne plus recevoir ce Filon, qui, non seulement vivait aux dépens d'une actrice, mais qui entretenait dans un monde bien moins avouable de dangereuses fréquentations.

Cœlina, tout en reconnaissant la justesse de ces observations, n'avait pu s'empêcher de céder à ses bons instincts et d'accueillir encore Filon dans sa chambre.

Cependant elle ne s'illusionnait pas sur ses mauvais instincts; elle avait dit un jour : Quand sa mère sera morte, Filon se fera voleur.

Elle ne croyait pas dire si vrai et être encore au-dessous de la vérité en retrouvant Filon assassin et en devenant elle-même sa victime.

Lorsque je me rendis, accompagné de plusieurs de mes agents, sur le lieu du meurtre, je dus me convaincre que tout ce qui avait été dit sur le premier rapport était de la plus grande exactitude.

Il n'y avait qu'un familier de la maison qui eût pu commettre ce crime.

Le couteau-poignard dérobé à M. de T*** ne devait être connu que d'un individu qui connaissait jusqu'aux moindres objets de son appartement.

Les meubles forcés aux endroits renfermant

'importantes valeurs indiquaient, comme le disait a note jointe au procès-verbal, que seul Filon vait pu commettre ce vol et cet assassinat.

Le jour où les larcins et le crime furent commis, e concierge de la maison avait certifié que le nommé Filon était arrivé à une heure, heure à laquelle M. de T*** se rendait à l'Institut, qu'il n'en était sorti que peu de temps avant sa rentrée chez lui, vers les six heures du soir.

Et M. de T*** en rentrant n'avait pas tardé à trouver la malheureuse Cœlina assassinée, le corps poignardé et dissimulé en partie sous un fauteuil.

Immédiatement, après avoir procédé à une nouvelle enquête dont les moindres détails s'accordaient avec le rapport du commissaire du quartier, je dépêchai deux agents au domicile de l'actrice, la maîtresse en titre de ce Filon, qui demeurait aux Batignolles.

Pour ne pas donner l'éveil à cette maîtresse, qui pouvait être la complice de l'assassin et l'instigatrice de son crime, je recommandai à mes agents de ne pas se montrer à elle.

Ils exécutèrent mes ordres, ils se contentèrent d'interroger les voisins sur les agissements de cette artiste et les rapports qui existaient entre elle et son amant.

Mes agents ne reçurent de la part des voisins que de très bons renseignements au sujet de cette comédienne; ils n'entendirent proférer que des plaintes sur le compte de Filon.

« Non seulement, dirent-ils, ce mauvais sujet vit aux dépens de sa maîtresse, mais encore, pour

mieux entretenir ses débordements, il excitait celle-ci à la débauche. Cependant, ajoutèrent-ils, l'artiste a toujours repoussé ses odieux conseils par ce que c'est une honnête femme, parce qu'elle aime pardessus tout un misérable qui ne la paie guère de retour. »

Lorsque je reçus ces renseignements, mon jugement était formé.

Ce n'était pas de ce côté que je devais suivre la femme qui l'avait poussé au meurtre.

Cet assassin était d'autant plus odieux qu'il avait trouvé dans l'ancienne amie de sa mère, dans sa compagne illégitime deux guides, qui avaient essayé de le retenir dans le droit chemin.

Il fallait ailleurs chercher la femme où les femmes criminelles qui l'avaient pensé au crime où le portaient ses malsaines inspirations.

Changeant de tactique, je me rendis chez la maîtresse de Filon, je lui racontai sans ambage ce qui s'était passé chez M. de T···, ce qu'elle savait du reste en partie par le récit des journaux.

Je trouvai une femme tout en pleurs. Elle m'avoua que depuis le jour du crime, elle n'avait revu Filon qu'une fois; et que loin d'être sa complice, comme on pouvait le supposer, c'était elle qui l'avait toujours engagé à ne pas fréquenter de mauvaises connaissances qui, sans aucun doute, l'avaient poussé à ce meurtre abominable.

Aux derniers mots de l'actrice, je compris qu'elle pouvait me placer sur une nouvelle piste.

Je lui répondis que, par les renseignements que j'avais pris sur elle, par la bonne réputation dont

elle jouissait, je ne mettais pas ses paroles en doute.

Après l'avoir rassurée sur ce point, je la priai, dans l'intérêt de la justice de me signaler les connaissances que son amant fréquentait à son préjudice.

L'actrice hésita à me répondre.

Je compris ses hésitations, je lui dis pour les vaincre, qu'elle me devait cette confidence dans l'intérêt de Filon.

« Je vous avertis, ajoutai-je, que votre silence, dans ces terribles circonstances, serait considéré comme une complicité tacite de votre part. Au nom de votre repos, de votre réputation, vous devez tout dire, Filon ne pourra que vous savoir gré d'une confidence qui lui donnera, je n'en doute pas, un complice, appelé à amoindrir la terrible responsabilité qui pèse sur lui.

La dame qui avait tout à craindre pour son amant et qui, malgré son crime l'aimait encore, n'hésita pas à me dire ce qui la tenait tant au cœur.

Elle m'avoua que, depuis plusieurs mois, Filon fréquentait un nommé Michel Rezé, un cordonnier âgé de quarante ans, qui cohabitait avec deux filles publiques.

C'étaient deux sœurs dont Filon s'était amouraché, et pour lesquelles il était capable de commettre, lorsqu'il était ivre, les plus grandes infamies.

« Il est certain pour moi, ajouta-t-elle, que sans les fréquentations de ces trois misérables qui vivent

de vol et de libertinage, Filon n'aurait jamais commis ce crime abominable sur sa bienfaitrice. »

Par cet aveu arraché autant par la crainte que par la jalousie de sa maîtresse, je savais à quoi m'en tenir sur le compte de l'assassin.

Après cet aveu, je quittai l'actrice. Je voulus jouer le tout pour le tout afin de mettre la main sur le coupable.

Je fis mander ce Michel Rézé qui ne se cachait pas comme Filon.

Je dis à ce cordonnier, sans pourtant être certain de ce que j'avançai :

« Un crime a été commis rue Mont-Thabor. La justice sait que vous connaissez l'assassin, que vous le cachez, que c'est sur vos instigations qu'il a commis le crime dont s'occupe aujourd'hui tout Paris. Dites-moi donc ce que vous savez sur votre complice ?

A ces mots, cet homme balbutia, pâlit. Il jura les grands Dieux qu'il n'était pour rien dans le meurtre. Il ajouta pour se disculper, en me mettant plus sûrement sur la voie :

« Filon, en effet, est venu chez moi après le crime commis rue Mont-Thabor ; mais je le jure, il ne m'a rien dit de l'*affaire*. Comme il prétendait que Mlle Cœlina avait à lui de l'argent, il me l'a apporté avec d'autres objets précieux. Je les ai gardés en dépôt, par intérêt pour mon ami, car je le sais un peu noceur. Je le jure, si j'avais su que cet argent, que ces objets provenaient d'un crime commis sur *la plus sainte des femmes*, je ne les aurais pas gardés vingt-quatre heures.

— C'est bien, lui répondis-je, vous allez me rapporter ces objets. Maintenant, c'est la magistrature qui jugera, entre vous et votre conscience. En tous les cas, si vous voulez mériter l'indulgence de la justice, en prouvant que vous ne craignez pas d'être confronté avec ce Filon, il faut nous le livrer.

— Mais, me répondit-il, je ne le vois plus.

— Vous le reverrez, puisque vous avez en votre possession les produits de son crime.

Il m'interrompit, talonné par la peur :

— Cet argent je ne veux pas le garder un jour de plus depuis que je sais à quel prix il est passé des mains de Filon dans les miennes.

En tenant ainsi Rezé, je tenais Filon.

Dès le soir, Rézé qui avait eu maille à partir avec la justice, renvoyait à la préfecture les objets volés par l'assassin, en même temps il dénonçait son ami.

Filon fut arrêté rue des Dames 44, au moment où, depuis son crime, il revenait pour la seconde fois au logis de sa maitresse. On saisit immédiatement en sa posession une somme d'argent d'une origine suspecte, avec le couteau-poignard qui fut immédiatement reconnu par M. T*** pour celui qui lui avait été volé, ainsi qu'un autre couteau.

C'était un couteau de cuisine qui avait dû être l'instrument du crime. Car sa lame s'adapta parfaitement aux profondes blessures dont le corps de la victime était couvert.

Dès son arrestation, Filon fut mis en confronta-

tion avec le cadavre. Il nia tout et opposa un impassible sang-froid.

Alors un mandat d'amener fut dirigé sur Rezé, le cordonnier, qui avait été aussi son ancien camarade au chemin de fer de l'Ouest, renvoyé comme lui pour cause d'inconduite. Rezé, pour se décharger de toute complicité avec Filon, avoua qu'il avait reçu une boîte fermée; mais que, dès qu'il avait appris par le bruit public l'arrestation de Filon, il avait fait ouvrir la boite par un serrurier et dès qu'il y avait trouvé des billets de banque avec un grand nombre de bijoux, il avait attendu la justice pour en faire la restitution à son propriétaire.

M. de T*** reconnut cet argent et ces bijoux comme étant les siens.

Filon, dénoncé par Rezé, se décida à entrer dans la voie des aveux. Voici ce qu'il dénonça et ce qu'il répéta au tribunal :

Le 11 janvier, à bout d'argent et de ressources, il se rend chez Cœlina qu'il sait seule; c'était un lundi, jour des séances de l'Institut. Il embrasse avec effusion sa protectrice, et lui demande cent francs. Elle les lui refuse, en lui reprochant sa conduite et ses mauvaises fréquentations.

Comme il est dans une demi-ivresse, Cœlina lui dit, en essayant de le congédier, qu'il sent l'absinthe.

Filon la prie de nouveau de lui donner cent francs. Elle les lui refuse encore.

Il la menace de la frapper du couteau qu'il porte

sur lui, le couteau de cuisine dont le manche sort de sa poche.

Elle lui répond :

« — Tu es trop fainéant, même pour frapper une femme ! »

A ces mots, il lève son couteau et lui dit :

« Si tu ne me prêtes pas cette somme, ce couteau va me servir. »

Elle le défie en lui criant :

« — Tu es trop lâche !

Filon, furieux, qui ne cherche qu'un prétexte pour accomplir son horrible forfait, se rue sur Cœlina, il la frappe. Il la frappe avec rage à la poitrine et au bas-ventre. Elle tombe comme foudroyée.

Une fois la victime étendue sans vie sur le carreau, il dévalise tout ce qu'il peut trouver dans sa chambre ; puis il pénètre dans les appartements de son maître. A l'aide d'une pincette et d'un couteau trouvé dans la cuisine, il force le secrétaire de M. de T***, et s'empare de ses bijoux et de ses valeurs.

Il sort et prend une voiture.

Chemin faisant, il achète une boîte pour y mettre tous les objets soustraits. Il va porter cette boîte et tout ce qu'elle contient aux deux filles soumises qui logeaient chez le cordonnier Rezé, dont il partageait parfois la couche... à quatre !

Lorsque l'une de ces filles est interpellée comme témoin aux assises, elle dit :

« — Je connais parfaitement les deux accusés : Filon et Rezé. Je suis resté depuis le 21 janvier jusqu'au 26 chez ce dernier. Il m'a donné, à moi et

à ma sœur, diverses sommes d'argent. *Nous couchions tous ensemble.* Filon me disait qu'il avait hérité et qne Rezé faisait valoir son argent.

Filon, en écoutant cette accablante déposition, pâlit visiblement.

C'est un homme qui, pourtant, ne se démonte pas facilement. Sa figure ingrate, encadrée de cheveux blonds rebelles, ne décèle d'ordinaire aucune émotion.

Rezé, son complice, qui a sept ans de plus que lui, possède ùne physionomie bien plus ingrate encore, il a les cheveux courts et plaqués sur sa tête rude et bestiale qui porte le cachet de l'idiotisme. Il ne semble pas comprendre la gravité de sa situation.

Rezé a subi déjà une condamnation pour vol, et il n'est guère plus intéressant que Filon ; c'est un ivrogne comme lui et qui n'a d'énergie, même dans le mal, que lorsqu'il est excité par la boisson.

En raison des services rendus à la justice, Rezé est acquitté.

La Cour condamne seul l'accusé Filon à la peine capitale.

Filon, en entendant sa condamnation, porte la main sur son visage, il écarte ses cheveux sur son front, il pâlit, puis reprend son impassibilité.

L'honnête actrice, la maîtresse de Filon, et qui l'aime toujours, s'évanouit. Le condamné lui adresse un geste d'adieu én se retirant.

Malgré l'émotion passagère que Filon a res-

sentie à la vue de sa maîtresse évanouie, il dit encore :

— Si M. de T*** était rentré chez lui pendant que j'y étais, il aurait fallu que lui aussi y passât !

CHAPITRE XIV

MON VOYAGE A LONDRES ET MES AVENTURES.

C'est du Nord, je l'ai dit, que nous viennent les grands criminels. Les Troppmann et les Jud sortent de l'Allemagne; les picks-pockets fameux, les Benson, les Muller, les faux comtes ou marquis de Montgommery surgissent de la Grande-Bretagne.

Un Montgommery me joua un tour pendable à l'Exposition universelle de 1867. Un voleur assassin, d'une audace incroyable, après son crime commis sur la ligne de Calais à Boulogne, m'obligea à me rendre à Londres où j'eus à subir plus d'un désagrément.

Au mois de juin 1869, un riche Anglais se rendait à Boulogne par Calais. Il était suivi d'un pick-pocket qui prenait avec lui, au bureau du chemin de fer, un billet de première classe.

Ce pick-pocket venait de Londres uniquement pour exercer en France ses talents professionnels.

L'Anglais, un vieillard dont l'opulence se trahissait par ses nombreux bagages, par un petit sac de cuir bondé de bank-notes, avait attiré les regards du voleur qui, avant de le rencontrer, ne songeait à rien.

L'occasion fait le larron.

Le vieillard, nommé Stog, se trouve seul en wagon avec ce bandit, un nommé Williams.

La nuit vient, le vieillard ne tarde pas à s'endormir après avoir eu soin de serrer contre lui son précieux sac qu'il porte en bandoulière.

Williams, placé vis-à-vis de lui, ne songe guère à s'endormir.

Il fixe des yeux pleins de convoitise sur le sac de cuir qui contient une somme considérable en billets.

Car Williams a fait causer le bonhomme, assez confiant et très bavard, quoique Anglais, quand il a pour compagnon de route un compatriote.

Une fois en prise au sommeil, Stog ne tarde pas à être débarrassé de sa sacoche.

Pour qu'il ne se réveille plus au moment de l'opération, le pick-pocket a pris la précaution d'endormir sa victime pour l'éternité.

Il lui a fait respirer de l'acide prussique.

Lorsque le malheureux est passé tout à coup de sommeil à trépas, son meurtrier lui prend, sans scrupule, son sac de cuir qu'il met à son tour en bandoulière.

Il compte à la hâte, à la lumière de la lampe du wagon, les billets de mille contenus dans le sac. Il y en a pour la valeur de cinquante mille francs.

Maintenant il s'agit de se débarrasser du corps

qu'il a *refroidi*, non plus à la façon des assassins vulgaires en frappant leur victime d'un coup de revolver ou d'un coup de couteau, mais comme on l'a vu à l'aide d'un poison qui ne laisse pas de trace.

Alors notre voleur assassin a trouvé un expédient non moins radical pour se débarrasser du cadavre accusateur.

Après lui avoir pris, avec sa sacoche, tous les papiers qui peuvent constater l'identité de Stog; après avoir bien fouillé de la tête au pied son corps encore chaud, il n'hésite plus, il ouvre la portière, pousse le cadavre et le laisse glisser sur la voie.

L'exécution de ce drame s'est passée, sans bruit, dans le calme de la nuit la plus profonde.

Le train arrive à Boulogne.

Willlams, malgré son cynisme, a eu à peine le temps durant le trajet de se remettre de l'émotion causée par son meurtre et de la joie de se sentir possesseur de soixante mille francs.

Le train s'arrête.

Maintenant son rôle est changé. Fort de la sacoche et des papiers de Stog, il se met aussitôt dans sa peau.

Il veut descendre du train, pour ne pas attendre à Boulogne la découverte du cadavre.

Par malheur, un des chauffeurs du compartiment vient de découvrir le malheureux Stog broyé sur la voie.

Williams n'a pas le temps d'ouvrir la portière qu'elle est brusquement ouverte par un employé.

Il est accompagné du chauffeur qui soutient que le wagon de première classe, occupé seul par

Williams, était à Calais occupé par deux personnages, dont l'un était l'Anglais au corps inanimé, broyé sous les rails.

Williams ne se démonte pas par ces accusations. Il dit devant la foule, terrifiée et indignée, qu'il voyageait en effet avec un Anglais, son compatriote; mais que si cet Anglais a disparu, il n'en est pas la cause ; pressé par un besoin, son compagnon n'a pas voulu attendre la station, et malgré ses exhortations, cet Anglais a ouvert la portière pour être lancé aussitôt en dehors de la voie et pour subir une chute mortelle, que lui, *Stog*, allait signaler à l'administration au moment où on l'accuse.

Malgré les dénégations du faux Stog, il est empoigné par la gendarmerie et conduit chez le commissaire. On s'empare de sa sacoche volée. Comme le vrai Stog demeurait depuis quelque temps à Paris, le rapport du commissaire est envoyé au parquet.

La direction de la sûreté me charge de démêler l'erreur de la vérité.

Sur les rapports de Londres et du chef de la police de Scotland-Yard, la vérité ne tarde pas à se découvrir. Williams, qui était parvenu un moment à se faire passer pour Stog, est reconnu, d'après le signalement envoyé par moi à Scotland-Yard, comme étant un pick-pocket de la pire espèce.

Il est réclamé par la police anglaise. Elle n'attend pour le faire passer en jugement que sa présence et les pièces de conviction constatant le crime et le vol de Calais à Boulogne.

Je suis chargé de me rendre à Londres pour donner les papiers volés par Williams, pour étudier

en même temps sur place la police anglai venant, par les prouesses des picks-pockets, s daire de la nôtre.

Avant l'extradition de ce bandit, je quitte j'arrive à Douvres, muni des papiers volés pa liams, destinés au superintendent de la pol Londres.

Par malheur, en arrivant à Douvres, j'ai mon passeport dans ma malle.

Au moment de le faire vérifier sur le ter anglais, je m'aperçois que je n'ai sur moi q papiers de ce Williams.

A Scotland-Yard, Williams a été signalé p police française comme devant arriver à L avec les pièces l'accusant d'être l'auteur de l sinat de Calais, et comme l'on ne trouve su que ces papiers, je suis interpellé par un polic

Moi, chef de la sûreté, prêt à me dirig Londres, muni des documents du bandit si tiemment attendu par le superintendent de lice, je suis saisi par sept ou huit gaillards, décidé et aux larges épaules.

Ce sont des detectives.

Sur un mot chuchoté à voix basse par u liceman, les detectives s'emparent de ma per comme si j'étais le bandit Williams.

Pour comble de guignon, je ne sais pas l'a je ne puis expliquer à ces subalternes la cau leur erreur.

Ils ne me comprennent pas quand je leur di les papiers qu'ils prennent pour les miens son qui doivent les mettre sur la voie de la v

quand je prétends que je remplis précisément en France la fonction de leur directeur.

Ils m'entraînent sans que j'aie pu leur faire entendre que mon passeport est dans ma malle, que, loin d'être un gibier de potence, je suis au contraire le chef des limiers dont ces detectives représentent la même corporation !

Ils ne peuvent ou ne veulent m'entendre.

Lorsque j'ajoute, pour me faire reconnaître, que je veux être conduit à Londres, à Scotland-Yard, ils me répondent en me narguant, en mauvais français :

— Précisément, c'est là où nous vous conduisons... en attendant que vous partiez pour Newgate.

Ainsi moi, le chef de la sûreté, moi qui me rendais à Londres pour rester plus que jamais dans mes attributions, j'étais pris pour un assassin ! J'étais conduit par les subalternes du chef de la police de Londres qui m'attendait autrement qu'accompagné par ses employés comme le bandit que je venais lui signaler.

En cette occasion, le chasseur était pourchassé par sa meute !

Ma situation était aussi insupportable que ridicule. Elle ne cessa qu'à Londres, à Scotland-Yard, lorsque je fus présenté au sollicitor.

Celui-ci, que j'avais vu à Paris, me reconnut. Il était venu autrefois me rendre visite dans le même but qui m'attirait à Londres. Il tança vertement l'inspecteur sur la méprise qu'il avait fait commettre à ses detectives.

Enfin j'étais libre !

Après m'avoir fait force excuses, après s'être plain amèrement de la bêtise de ses employés, le sollicitor s'empressa de me mettre en rapport avec le che de Scoland-Yard.

C'était un homme grand, fort, d'aspect encor très vigoureux, malgré sa barbe grisonnante. I avait l'œil intelligent, doux, quelque peu fouilleur Il parlait bas, d'une façon posée. Il avait le sou rire bienveillant, mais trop stéréotypé sur ses lèvre pour ne pas cacher autre chose qu'un contentemen intérieur ; tel qu'il était, cet homme me parut l complaisance et l'affabilité mêmes.

Lorsque je lui remis les papiers qu'il attendait, i renouvela, au sujet de ma mésaventure, les excuse que m'avait faites le sollicitor, il ajouta en très bo français :

— N'en veuillez pas trop à mes detectives monsieur Claude, ce sont des Anglais. Ils n'on pas cette perspicacité, cette initiative, cette *fur* française qui distinguent vos employés et q les rendent si supérieurs aux nôtres. En Angleter on est formaliste, on se laisse toujours prendre l'apparence. Votre rapport de France signalait l'ar rivée de Williams avec le renvoi de ses papiers v lés ; mes detectives n'ont vu en vous que William dès que vous avez montré les papiers signalés à m police. Vous eussent-ils compris qu'ils auraient ag comme ils ont agi. Mes hommes ne pensent pas parce que ce ne sont que des hommes *mécaniques*

Par courtoisie, je lui répondis que, sans doute l désagrément que j'avais éprouvé, le rendait tro

re envers ses subalternes ; et qu'il était impos-
; qu'ils ne fussent pas intelligents ayant affaire
s voleurs de premier ordre, comme le sont les
urs anglais.

- Aussi, me répondit-il, toujours en souriant, ce
les voleurs qui ont chez nous le pas sur nos
ciers. Si les voleurs se laissent prendre par mes
ctives c'est que, vraiment, ils y mettent de la
plaisance. Nos picks-pockets ont une police
i bien organisée que la nôtre, et bien moins
e quoique aussi cupide.

l'arrêtai encore pour ménager sa suscepti-
é, car je connais les hommes, je sais qu'ils
nent pas s'entendre répéter par d'autres le mal
ls disent d'eux-mêmes.

ais le chef de la police qui me devait une répa-
on du malentendu dont j'avais eu tant à souffrir,
it encore :

- Tenez, je vais vous donner la mesure ici de
elligence de mes agents; vous devez connaître,
doute, un de vos grands artistes photogra-
, nommé Nadar?

r un signe affirmatif, le superintendent con-
a :

- Et bien, la même mésaventure dont vous avez
us plaindre, lui arriva à Londres, il y a quelques
es. Il était venu pour poursuivre un de ses
loyés infidèles qui lui emportait de France une
me assez ronde. Mais le rusé employé ayant
ris qu'il était poursuivi par son patron avait pris
evants ; il avait déposé une plainte en payement
pointements contre celui qui le pourchassait.

Quand Nadar fut à Londres, il vit venir à lui un shérif de la reine, armé d'un mandat d'arrêt contre lui, au nom de son voleur; Nadar qui venait se plaindre d'un bandit fut arrêté par le shérif. Il faillit coucher en prison pour n'avoir pu payer, séance tenante, une somme de 1.000 francs que son commis malhonnête lui réclamait, ce qui fit dire à Nadar, en s'échappant des griffes des justiciers de la reine : « Voilà qui est fort ! j'arrive ici pour faire arrêter un coquin, et c'est moi qu'on arrête ? Quel drôle de pays ! »

Singulière nation, en effet, répétai-je à moi-même, où un chef de police anglaise dénigre sa propre administration en dépréciant ses employés.

Mais je n'étais pas assez naïf, malgré ma mésaventure, pour le prendre à la lettre et pour recommencer vis-à-vis de cet Anglais, trop courtois, le rôle de Gil Blas devant l'évêque de Grenade.

Je me hâtai, par générosité, de changer d'entretien. Je lui dis que je n'étais pas absolument venu à Londres pour favoriser la justice anglaise, au sujet du Villiams réclamé par elle, mais pour m'éclairer aussi sur son administration, sur les voleurs qu'elle avait mission de pourchasser.

— Eh bien, monsieur Claude, me dit il en me congédiant de la façon la plus aimable : Eh bien ! — revenez demain, je serai tout à vous, comme je le dois par le service que vous et votre administration vous avez rendu à la nôtre. Je vous ferai connaître en même temps mes policiers et nos voleurs. Jusque-là, n'allez pas, sans police dans votre impatience de Français, vous aviser de visiter seul

nos quartiers pauvres, nos quartiers dangereux. Vous risqueriez fort d'aller de Charybde en Scylla. Vous êtes tombé dans les griffes de notre police. vous retomberiez dans les griffes autrement terribles de nos *buglars* ! Ils vous ont épargné, mes limiers, nos buglars ne vous épargneraient pas !

Je quittai mon obligeant collègue, bien résolu le soir même à ne suivre qu'à demi ses conseils.

Mon temps était compté à Londres, je tenais à mettre à profit les minutes dérobées à ma fonction qui, durant ma longue carrière, ne fut jamais une sinécure.

Hélas ! je devais quelques heures après me repentir de n'avoir pas suivi à la lettre les conseils de mon collègue ; cependant la nouvelle aventure qui m'arriva, le soir même, fut pour moi un nouveau sujet d'études et une révélation terrible de l'avenir qui m'était réservé.

Une heure après ma sortie du Scotland-Yard, ne sachant que faire de moi, comme il arrive à un étranger dans un pays où tout devient pour lui un objet de curiosité, je me promenais au hasard le long des bords de la Tamise.

Après avoir longtemps marché, je me trouvai, je ne sais comment, loin du quartier de la Cité, près des docks et des entrepôts.

Je m'apprêtais à rebrousser chemin, à regagner mon hôtel, lorsque je m'aperçus que j'étais complètement perdu.

Alors, j'avisai un individu, une espèce de mendiant qui paraissait chercher un gîte pour la nuit,

je lui demandai en mauvais anglais de me remettre dans mon chemin.

A mon grand étonnement, cet individu en guenilles, au teint have, aux traits altérés par la misère et l'ivrognerie, me répondit en bon français.

— Si vous voulez, me dit-il, me donner six pences (*soixante centimes*) pour aller loger à l'*Aigle*, moi qui ai manqué mon work-house (maison de refuge), je suis votre homme. Avant d'aller vous coucher, si vous voulez connaître avec moi les *amis de l'Aigle* et la *réunion des proscrits*, vous n'en serez pas fâché. Le coup d'œil vaut l'argent que je vous y ferai dépenser.

— Vous êtes Français? lui demandai-je avec étonnement.

— Comme vous, citoyen, et de plus proscrit!

— Mais, lui répondis-je, il n'y a plus de proscrits?

— Il y en aura tant qu'il y aura en France, me répondit-il d'un air sinistre, l'ombre d'un Bonaparte. Mais à présent, il n'en a pas pour longtemps, le vieux! Aussi, j'espère rentrer bientôt dans ma patrie, à la prochaine révolution. Enfin, ça vous va-t-il de me donner six pences, d'aller à l'*Aigle*, histoire de vider deux pintes, de voir de près comment on arrange ici le bâtard d'Hortense et les souteneurs de rois?

A la vue de cet homme déguenillé, de ce fanatique que la débauche, la misère, la politique avaient fait descendre au dernier degré de l'échelle sociale, j'avoue que mes instincts de policier se réveillèrent.

J'oubliai les conseils de la prudence ; je suivis ce vagabond, en lui donnant ses six pences.

Il me conduisit à la taverne de l'*Aigle*, taverne située près du quartier de Whit-Chapel, quartier sombre, humide et sale où toute la misère de Londres est concentrée, quartier toujours couvert d'un voile épais et malsain.

Mon guide alluma sa pipe, sans doute pour chasser dans ce quartier les miasmes s'exhalant de ces maisons basses et sordides. Il me fit enfiler une ruelle infecte.

Nous nous arrêtâmes devant une maison d'apparence encore plus misérable que les autres.

— C'est là, me dit-il ; il me poussa dans un couloir séparé par une balustrade. D'un côté était le comptoir, de l'autre les consommateurs. Ces buveurs recevaient par leur barrière les pintes servies par des filles de quatorze à seize ans.

La balustrade servait de rempart aux consommateurs ; c'étaient des nègres, des matelots, des ouvriers du port, des vagabonds, tous gens dont les jeunes hôtelières se méfiaient avec raison.

Les clients buvaient debout contre la balustrade, pendant que les filles faisaient sauter leurs pièces de monnaie qu'elles recevaient dans la bouche, avant de les rejeter dans le tiroir du comptoir.

Une fois que nous eûmes vidé nos pintes, une fille vêtue d'une robe à carreaux rouges nous demanda, à voix basse, ni nous voulions passer dans la *salle des proscrits*.

Cette fille m'avait adressé cette question parce qu'elle m'avait vu avec un *frère*. Elle jugeait sur

ma mise que j'étais un curieux étranger piloté par un habitué de l'*Aigle*.

Sur un signe d'assentiment, je passai à travers la haie des buveurs qui ne se dérangèrent qu'en grognant, en nous donnant force horions, en nous adressant des jurons et des épithètes non moins énergiques.

Sur un mot de passe prononcé par mon guide, un homme coiffé d'un chapeau mou, la figure presque entièrement cachée sous une épaisse barbe grise, ouvrit une porte dissimulée dans le mur du fond de la taverne.

Mon guide et moi nous pénétrâmes dans une grande salle. Elle ressemblait à l'intérieur d'une caverne. Cependant, avant d'être la salle et le club *des proscrits*, elle avait été un *music-hall*.

Au-dessus d'une foule compacte d'individus de toutes les nations et parlaut toutes les langues, j'aperçus aux parois de la salle, entre quelques quinquets fumeux, des étendards de tous les pays.

Un homme se tenait debout à une tribune, il parlait en anglais devant la foule rangée devant lui. Le président, un marteau à la main, tempérait l'enthousiasme de l'auditoire chauffé par un orateur plus déguenillé et plus ivre que les consommateurs de la buvette d'à côté.

Je demandai à mon guide ce que c'étaient que les bannières rangées le long de la muraille comme autant de trophées et ce qu'elles signifiaient. Il me répondit :

— Ce sont les drapeaux de ceux que la bourgeoisie ou les royalistes de tous les pays appellent

des *régicides*. Lorsque succombe ici un réfugié, on sort du club ces bannières. Elles servent de trophées à ses funérailles. L'honneur de les porter n'est accordé qu'à ceux qui ont tenté de tuer un prince ou un roi !

Saisi d'horreur à cette explication que mon guide me fit du ton le plus naturel du monde, je ne demandai qu'à m'en aller.

Alors je compris que les proscrits n'avaient jamais désarmé. Je devinai pourquoi leurs chefs devenaient si arrogants ; pourquoi l'Empire, en leur entre-bâillant la porte des Tuileries, l'ouvrait déjà à l'internationalisme qui ne lui donnait plus un an à vivre !

Cette réponse de mon guide fut pour moi une nouvelle révélation.

Je partis en me promettant bien le lendemain de demander à mon collègue de Scotland-Yard si son gouvernement avait aussi connaissance de ce club *de proscrits* érigeant l'assassinat en vertu, et le considérant comme un droit et un devoir.

Mais en partant de la taverne de l'*Aigle*, je n'y laissai pas qu'une désespérance de plus, j'y laissai ma bourse.

Sur la limite du quartier de Whit-Chapel, à la porte de ce repaire de toutes les misères et de tous les vices de Londres, j'étais pour ainsi dire à la porte de l'enfer.

Lorsque je voulus demander à mon guide s'il pouvait m'indiquer ceux qui avaient pu impunément me voler sans que je m'en aperçusse, moi, si habitué pourtant à toutes les ruses des voleurs, mon guide n'était plus là.

Lui aussi m'avait joué !

J'étais plus embarrassé que jamais, près de cet enfer où mendiants, voleurs, filles publiques couchent dans la rue, se promènent en chemise quand ils en ont.

J'avisai enfin un policeman qui me remit dans mon chemin.

Ce qui l'étonna, ce fut de me voir sortir à peu près sain et sauf des basses rues avoisinant Whit Chapel, car un étranger y court toujours le risque d'être jeté dans la Tamise et le *London* lui-même ne s'y aventure qu'armé d'un bon couteau.

Peut-être avais-je dû mon salut à la protection passagère de mon guide, à l'ami de tous ceux qui m'avaient dévalisé.

On le voit, mon voyage à Londres ne s'annonçait pas sous d'heureux auspices, j'y étais arrivé, moi, chef de la sûreté, en passant pour un assassin ; j'y continuai ma série de mésaventures en étant volé comme dans un bois. Il est vrai que le directeur du Scotland-Yard m'avait prévenu.

CHAPITRE XV

LE QUARTIER DES VOLEURS, SCOTLAND-YARD, NEWGATE ET LE BOURREAU DE LONDRES

Lorsque je fis mon voyage à Londres, mon but n'était pas uniquement de coopérer, au profit du superintendent de Scotland-Yard, à l'extradition d'un assassin anglais. J'avoue que mon plus grand désir n'était pas d'étudier sur le vif le monde des policiers et des voleurs d'outre-Manche.

Une pensée secrète me tourmentait, depuis que la politique empiétait de plus en plus sur mes attributions et les dénaturait. J'avais besoin, au moment où la révolution prochaine se faisait sentir en France, de m'éloigner d'un théâtre où je jouais un rôle qui n'était plus le mien. Car moi, chef de la sûreté, je retombais, comme aux premiers jours de l'Empire, sous la direction du Bureau politique, c'est-à-dire d'une division supérieure à la mienne.

J'étais âgé, je ne tenais plus à reprendre avec une

activité pleine de périls, une carrière qui a toujours répugné à mes goûts conciliateurs et pacifiques.

Autant je me sens fort vis-à-vis d'un voleur, d'un assassin pour le filer, pour le combattre, pour le confondre, dès qu'il est en mon pouvoir, autant je suis sans force, sans énergie, sans action vis-à-vis d'un *politique* que mes chefs m'ordonnaient alors de traiter pire qu'un voleur.

D'un autre côté, je voyais le gouvernement auquel je devais ma situation, de plus en plus menacé. Je me demandais si c'était bien le moment de donner ma démission, quand le péril social commandait à tous les soutiens du pouvoir de le défendre.

Les hommes composant l'équipage d'un navire en détresse doivent-ils choisir l'heure du danger pour l'abandonner? Voilà les questions que je m'adressais en m'isolant à Londres pour me recueillir et me fixer sur mes irrésolutions.

Une nouvelle aventure me fit prendre à l'étranger une détermination qui, je l'avoue, prise d'un sens contraire, m'eût épargné cependant bien des malheurs.

Avant de parler de ce qui m'arriva encore dans cet étrange pays, je dois parler du monde qui, à Londres, m'occupait particulièrement; du monde des policiers et des voleurs.

J'ai déjà dit, en m'aventurant dans le quartier de l'Est, ce que sont les repaires de Londres; je puis affirmer qu'ils n'ont leur équivalent dans aucun pays.

Là trônent le vice et la misère ; le vice y est étalé

d'une façon hideuse, écœurante et abrutissante ; la misère y est horrible, affamée, elle tourne à la pourriture. C'est l'enfer dans ce qu'il a de plus ignoble, de plus repoussant.

Il faudrait le burin de Rembrandt et de Callot pour faire surgir des profondeurs sinistres du quartier de l'Est ses types monstrueux, épouvantables, représentant toutes les laideurs des cinq parties du monde.

Comme Londres est la cité de l'or, elle est aussi la capitale du monde des voleurs. J'ai dit que tous les bandits de la terre ont à la Cité leur caisse de dépôts; ils ont aussi dans les faubourgs leur Temple, *leur marché aux loques* plus grand que notre Temple de Paris.

Dans ce Temple qui se tient à *Pely-Coat-Bane*, on reçoit les marchandises qui proviennent du vol et du recel. Là réside le prêteur sur gages. Il prête aussi bien sur l'objet volé que sur l'objet à voler d'après un coup préparé à l'avance par un client *accrédité*. La mauvaise mine, la mauvaise réputation de son client voleur sont les plus sûres garanties offertes au *fourgat* d'outre-Manche.

Pely-Coat-Bame est la Bourse des voleurs, *Schadwell*, le quartier des assassins, *Wapping*, le quartier des matelots réfractaires, des conspirateurs, des filles et des boxeurs. C'est au Wapping que le prince Louis Bonaparte rencontra dans un bouge Miss Howard qu'il mit à la mode, lorsqu'il jouait son rôle de policeman ; c'est du Wapping que sortit cette courtisane qui, plus tard, trôna à l'Elysée et prêta cinq millions à notre futur empereur pour l'aider à jouer le *rôle de prétendant* !

C'est au Wapping, comme on l'a vu, par
cédente aventure, que sortent tous les aver
tous les conspirateurs de l'Europe pour *t*
les divers continents, au profit de la politic
glaise, surpassée aujourd'hui, dans son ma
lisme, par la politique prussienne.

Pely-Ceat-Bene, *Schadwell et le Wapping* o
lois qui s'exercent sur cette vaste et cosn
corporation, de filous et d'assassins. Ce d
du crime a ses différents clubs où la vert
n'est pas tout à fait bannie. Il y a à *Saint-*
un club philanthropique, présidé par qui?
chef de la police anglais.

La police n'a qu'une action relative sur
pire infernal. Les inspecteurs du Scotland-Y
se tient le chef de la police métropolitaine,
pas sûrs de *leurs detectives*, lorsqu'ils les e
dans cet enfer pavé de pièges et de séd
Le détective (le dépisteur) y succombe. Le
chargé de poursuivre le renard se fait s
graisser la patte par le renard pour ne jama
teindre !

Voilà ce que j'appris, en me rendant le
main de mes déceptions au Wapping, à Sc
Yard, où m'attendait le superintendent de la

Ce Scotland-Yard, qui répond à notre pré
de police, n'a aucun caractère architectural
une grande maison carrée dans une grande
escalier conduit à une antichambre ; là se t
plusieurs employés ; ils pourraient aussi bie
rer dans un magasin de nouveautés, sauf
objets qui les entourent sont des modèles

nottes en acier, et des bâtons de buis dont un seul coup bien appliqué tue votre homme.

Cette antichambre s'ouvre sur une vaste salle, c'est la salle des inspecteurs ; elle ressemble par l'aspect à une chambre d'huissier ; elle précède la salle des détectives. Cette autre pièce rappelle l'intérieur d'une école. Des bancs y sont disposés de distance en distance où causent de forts gaillards, à la mine décidée, aux yeux fouilleurs et aux larges épaules.

Rien de moins curieux que ce grand corps de garde affecté aux inspecteurs et aux detectives placés sous la direction absolue du chef de la police métropolitaine. Ce qui me frappa, ce fut l'absence de paperasses dont notre administration policière est si prodigue.

En attendant que je fusse reçu par le superintendent, le commis aux écritures qui m'accompagnait me proposa de me faire visiter le musée du Scotland-Yard.

Je m'empressai de souscrire à son invitation.

Autant le bâtiment de l'administration policière a un aspect sévère, propret, plein de *respectability*, autant le *Blak-Muséum* de Scotland-Yard, est plein de cachet, de surprises émouvantes.

Dans une maison indépendante de ce que j'appellerais la préfecture... anglaise, se tient le *musée noir* de la police.

C'est dans une vieille habitation à cinq étages, sombre, humide, garnie de barreaux à toutes les fenêtres, que sont renfermés les dossiers *parlants* de tous les voleurs de Londres.

Dans ce musée sont classés par ordre avec l photographies les dossiers des voleurs et assass Chaque criminel, dès qu'il est *prévenu* ou *acc* prend à Scotland-Yard un numéro au-dess duquel se dresse son casier, en marge sa pho graphie.

Lorsque l'accusé a fait son temps, on le ph graphie encore à sa sortie de prison ; de cette faç le récidiviste est facilement reconnu. Autant de fo est pris, autant de fois il est portraicturé.

La police a ainsi sous la main son voleur à t les âges. Malgré les altérations que la pri et la volonté de l'individu ont fait subir à son sage, le criminel est toujours dans les yeux du tective.

A la galerie des portraits et des dossiers de leurs, succède le *musée des objets volés*. Ici, c' contraire de la France, l'Angleterre ne rend p objets soustraits. Après la peine subie par le v il garde son vol, parce qu'il l'a racheté par sa tion.

La collection de ces objets volés et qui ne pas moins de quatorze chambres, est une co unique au monde. Depuis le mouchoir de co jusqu'à la montre enrichie de diamants, t scrupuleusement classé. Ces objets, gardés plus grand soin, sont fidèlement *restitué* leurs dès qu'ils sont rendus à la liberté.

Il n'en est pas de même de leur biogr signale l'histoire des vols dont les objets la galerie de ce singulier musée. Une foi *rendus* à leurs nouveaux *propriétaires*

de leurs prouesses vient grossir le dossier déposé à la *galerie des portraits*.

En montant au dernier étage, l'horrible succède à l'attrait. On se trouve dans la *galerie du crime*.

On ne peut s'imaginer combien de douleurs, de remords, de tortures révèlent cette sombre et épouvantable collection d'objets et de vêtements souillés de plaques rougeâtres.

Là on est, malgré la symétrie qui règne dans cette galerie du crime, devant un amas de chiffons souillés, d'objets meurtris, poudreux, informes, ignobles et sales.

Ici ce sont des habits en lambeaux qui ont appartenu à un assassin, là des os, des morceaux de chair détachés du corps de leur victime.

On est en face d'un interminable ossuaire où tout est chiffré, classé, catalogué avec cette méthode anglaise qui donne froid dans le dos.

Ici, c'est un rasoir taché de sang, là un morceau de fer avec lequel un assassin a meurtri un crâne humain. La tache, sur l'acier, marque le morceau de cervelle qui y était adhérent.

Ce catalogue funèbre donne les détails les plus laconiques et les plus horribles sur la manière dont a opéré l'assassin pour tuer sa victime avec l'arme mise sous vos yeux.

A mesure que vous défilez devant ces trophées de l'assassinat, vos regards épouvantés errent d'un pantalon ensanglanté d'un mari qui a tué sa femme au couteau empoisonné; d'un bocal où l'on conserve l'avant-bras et la main pourrie d'une femme noyée dans la Tamise à une barre de bois avec laquelle

un mari a assommé sa femme du premier coup. C'est hideux. A côté de ces instruments de supplice se manifeste la menace de chaque assassin, par une collection sans nombre de casse-tête, de cordes pour étrangler, de bâillons pour étouffer.

L'estomac se serre à la vue de ces objets d'horreur. Ils donnent la mesure de la férocité des bandits de Londres.

Il y a pourtant un certain enseignement à tirer de ce spectacle épouvantable, un progrès à constater chez nos voisins par l'exhibition de ces ignobles trophées.

C'est que le policier anglais, par tous ces engins du crime, est au courant de toutes les habitudes des bandits contemporains ; c'est que, dans un moment donné, le bandit ne peut manquer de tomber au pouvoir de la police qui, par ses *outils de travail*, possède son sujet avec sa manière d'opérer.

Tout en prenant des notes sur cet étrange et épouvantable musée, je concevais un plan nouveau pour remplacer à la préfecture de police nos archives *paperassières* et uniformes par ces archives parlantes qui, avec la photographie de chaque scélérat, accusent son caractère et trahissent ses habitudes[1].

1. Ce progrès a eu son exécution à la préfecture par le successeur de M. Claude. La préfecture possède maintenant, grâce aux soins intelligents de M. Macé, sa galerie de portraits. Ces portraits sont également accompagnés des instruments de supplice ou des engins de *travail* de leur sinistre héros. Autrefois, ni ces portraits ni ces engins n'étaient conservés après la condamnation

Avant de parler de ma dernière entrevue avec le chef de la police anglaise, Scotland Yard, je crois devoir compléter cette description en parlant de la prison de Newgate. Newgate est à Londres ce que sont à Paris la Conciergerie et la Roquette, comme Scotland Yard représente à Londres la préfecture de police.

Seulement, à Newgate, où l'on pend, le bourreau ne sort pas de la prison pour exécuter les condamnés.

L'exécution n'est pas publique comme en France, la pudeur, sinon la sensibilité anglaise, s'y refuse.

Newgate, la vieille prison de la Cité, est appelé à disparaître. C'est du reste un vilain édifice dont la disparition ne sera pas regrettable. Elle renferme deux corps de bâtiment où les criminels qui doivent passer aux assises, sont séparés des prisonniers sédentaires par une communication souterraine.

Lorsque les assises ont rendu leur verdict contre un condamné à mort, on voit venir à Newgate le bourreau de Londres qui, selon la tradition, vient y demander l'hospitalité.

Le bourreau, qui touche pour chaque tête qu'il accroche au gibet la somme de deux cent cinquante francs, a le droit, en outre, d'être logé et nourri aux frais de l'administration.

C'est une mesure de prudence et de convenance,

des coupables. M. Macé a compris aussi combien ce classement typique était indispensable à l'histoire criminelle pour reconnaître tous les récidivistes.

(Note de l'éditeur.)

car les Anglais ont jugé qu'il n'est pas un hôtelier qui hébergerait de gaieté de cœur ce sinistre voyageur !

Dès que le bourreau s'est emprisonné dans la prison de Newgate, son premier soin n'est pas, comme notre bourreau qui arrive à la Roquette, de s'informer de l'état de la machine, ni du coffre gigantesque où doivent entrer les pendus, non.

Il s'enquiert d'abord du poids, de la taille et de la conformation de *son sujet*. Selon les indications qu'on lui fournit, il allonge, raccourcit, modifie ses cordes ou la disposition de leur nœud.

L'unique préoccupation du bourreau de Londres est d'obtenir une mort spontanée.

Autrefois le bourreau, pour obtenir ce résultat, opérait par *strangulation*, aujourd'hui il y arrive au moyen de la *dislocation*, en disposant la corde où est attaché le pendu d'une façon toute particulière.

Comme le système est en désaccord avec le texte de la loi, la magistrature proteste bien un peu contre ce nouveau mode de supplice ; mais les suppliciés, qui appartiennent exclusivement au bourreau, sont restés, pour cause, assez indifférents à ce débat.

Pour croire à ce nouveau progrès proclamé par le nouveau bourreau de Londres, il faudrait y aller voir, personne, je crois, ne tient à ce point à approfondir la question.

Comme les exécutions, en Angleterre, ne sont pas publiques, elles ont lieu dans l'endroit le plus retiré de la prison, et n'y assistent, en dehors de l'ad-

ministration de Newgate, que des personnes autorisées par le shérif.

Dès que le pendu a passé de vie à trépas, on referme, une heure après, la boîte où a eu lieu l'exécution; on ne la rouvre que pour livrer au bourreau le patient. Alors il est suivi de deux hommes qui portent un cercueil en bois noirci pour y porter le corps. Encore une fois, le bourreau et ses aides, pour cette nouvelle cérémonie, referment la boîte des pendus, afin d'être hors de vue des assistants.

Voici comment a lieu l'ordre et la marche d'une exécution à Newgate :

Auprès du condamné se tient le gardien de la prison. Le bourreau vient ensuite.

Le patient est sorti de son cachot par une petite porte verte séparée de quatre pas à peine du gibet.

Derrière le condamné, accompagné du chapelain, derrière le gardien et le bourreau, suivent le gouverneur de la prison et son personnel. La procession est fermée par un shérif et ses sous-shérifs en grand costume.

Le bourreau entre seul dans la grande boîte où se trouve le gibet. Il consiste en une corde fixée par un crochet de fer à une poutre transversale. Cette corde, qui attend le patient, se balance d'abord dans le vide.

C'est le bourreau qui place sous la corde la victime qui, durant une minute, une éternelle minute, garde une immobilité absolue.

La corde est ajustée, le nœud coulant est posé derrière l'oreille gauche pendant que la tête du pa-

tient est recouverte d'un bonnet jaune qui lui c cend jusqu'au menton.

Alors le chapelain récite à haute voix la pr des agonisants, les cloches sonnent d'une voix mentable, le drapeau noir flotte sur la prison.

Dès que le drapeau noir est hissé sur le faîte bâtiment de Newgate, le bourreau, dans l'intéri de la boîte du gibet, presse un ressort à l'un de angles.

Tout à coup le sol manque sous les pieds du s plicié. Il disparaît dans la profondeur d'une cave

La corde oscille pendant quelques secondes, p le mouvement cesse, l'œuvre d'expiation est acc plie.

Deux heures après, le temps de refermer la b pour mettre le corps du patient dans le cercueil bourreau dit, en montrant la figure grimaçant les bras tordus du pendu, que le malheureux pas souffert.

Le gouverneur de la prison salue le bourreau lui rend sa liberté.

Le bourreau regagne sa retraite loin de Lond car la vie est trop chère pour lui dans la métropo Il s'en va reprendre au loin son commerce de bricant de n'importe quoi, parce que les prix ses *têtes de pendus* ne lui permettent pas de vi absolument de son métier.

Tout est étrange chez nos singuliers voisins.

CHAPITRE XVI

MES CONFIDENCES AU CHEF DE LA POLICE MÉTROPOLITAINE ET MES DERNIÈRES AVENTURES A LONDRES.

Après avoir visité le *Musée noir* de Scotland-Yard, grâce à l'obligeance courtoise du chef de la police anglaise, qui m'avait adressé au commis chargé du service de ce musée, je me rendis auprès du *superintendent*.

S'il ne m'avait pas reçu tout d'abord, dès ma seconde visite à Scotland-Yard, c'est qu'il était en grande conférence avec un intendant d'une importante et noble famille.

Il est vrai qu'en attendant ma visite, et connaissant le but de mon voyage, mon très gracieux collègue s'était mis à ma disposition pour que je ne perdisse pas mon temps.

Et je ne l'avais pas perdu par ce que je venais de voir.

Lorsque je fus reçu par le superintendent, qui

prenait congé de son autre visiteur, je vis ce dernier me regarder d'un air étonné, très sympathique, aux seuls mots prononcés par le chef de la police.

Il ne m'avait pas pourtant dit encore :

« — Entrez donc, monsieur Claude. »

Au moment où je franchissais le seuil du cabinet du chef de la police, pendant que mon inconnu le quittait, je vis celui-ci faire un tressaillement de surprise.

Il partit.

Ce mouvement n'échappa pas à mon collègue d'outre-Manche, il me demanda :

— Est-ce que vous connaissez ce monsieur?

— Nullement, lui dis-je, est-ce que c'est un Français ?

— Oui, me répondit-il d'un air affable et en souriant agréablement, c'est un de vos compatriotes, et un très honnête serviteur.

— Raison de plus, lui répondis-je malicieusement, pour qu'il ne soit pas de mes connaissances. Ce monsieur sans doute s'est mépris.

Puis, changeant de conversation, encore sous l'impression de ma promenade à travers le *Musée noir*, j'ajoutai :

— Monsieur, grâce à votre complaisance, j'ai pu faire, avec une vive satisfaction, l'inventaire sommaire de Scotland-Yard et de son remarquable musée. Cette inspection m'a vivement intéressé. Elle me donne une haute idée de la police anglaise et de celui qui la dirige avec autant de tact que de savoir.

[redacted]

Le superintendent s'inclina avec modestie; ce-endant je vis briller dans ses yeux scrutateurs, uoique très doux, un éclair de vanité.

— Et, continuai-je, permettez-moi de ne plus roire, d'après ce que j'ai vu, que vous ne comman-ez ici qu'à des hommes *mécaniques*, comme vous prétendiez à notre précédent entretien. Je doute, u contraire, en France, que mes agents fournissent ux vôtres ces sujets d'étude et d'observation dont espère tirer profit, dans l'intérêt de mon adminis-ration et de mon pays.

— Monsieur, me répondit-il gracieusement, vous ayez par ces agréables paroles l'hospitalité qu'il st de mon devoir d'offrir de la façon la plus large un collègue de votre mérite. Je ne pense de ce ue vous me dites que la millième partie. Ce que ous attribuez à l'intelligence de ma police n'est dû u'à la tradition, dont l'Anglais est l'esclave. Le emps et l'expérience, voilà nos maîtres.

Après cet échange de politesses, je ne voulus plus continuer sur ce ton. Je devinais que sous l'homme aimable et courtois se cachait un véritable Anglais, qui ne se payait ni de phrases ni de compliments, et qui n'en donnait à profusion à un Français que pour mieux se convaincre de ses faiblesses.

Alors je lui racontai ma nouvelle mésaventure de la nuit précédente aux environs de White-Chapel, au bouge de l'*Aigle;* et comme je me l'étais promis, je fis part de mon étonnement de voir le gouvernement anglais, un gouvernement monarchique, tolérer une association d'hommes prêchant le régicide et l'assassinat comme une vertu.

— Oh! ces Français! me répondit mon collègue un peu piqué, ils seront toujours aussi imprudents que curieux! Ce qui m'étonne bien plus, après votre visite inconsidérée à White-Chapel, c'est de vous retrouver ici. Quant à ce que vous nous reprochez, de tolérer en Angleterre la présence de proscrits français, je vous répondrai que c'est un reproche que vous devriez retourner à votre gouvernement. Pourquoi l'Empire a-t-il fait des proscrits? Vous savez que chez nous c'est un devoir de pratiquer l'hospitalité, sans nous inquiéter des opinions de nos hôtes. C'est une tradition à laquelle nous voulons rester fidèles. Cependant, croyez-le, notre gouvernement est informé aussi bien que le vôtre des menées des socialistes. Il en connaît tous les détails, ils lui sont communiqués chaque jour par des agents de l'Internationale. Le cabinet de la reine prend secrètement toutes les mesures d'ordre nécessaires le jour où l'Internationale voudra agir en dehors de la vie *murée* qui, au nom de libertés publiques, doit rester murée! Et si l'Internationale dans ses clubs devient de plus en plus menaçante, à qui la faute? N'est-ce pas à votre nation, à votre gouvernement, à votre empereur, qui a pris comme ministre un homme faisant autrefois partie de ses plus jeunes et de ses plus fougueux adversaires?

A ces mots, je courbai la tête, et poussai un profond soupir.

Hélas! je n'avais pas besoin de recevoir cette leçon de l'étranger pour reconnaître les fautes de ma patrie, la faiblesse d'un chef d'Etat qui, ma—

lade, sans conseiller sincère, poussait de plus en plus la France vers l'abime.

Mon Anglais, dont la morgue avait été atteinte dans mes observations inspirées par mon patriotisme, se hâta, en revenant à sa courtoisie, de changer la conversation.

Assuré par les papiers que je lui apportais de l'extradition du bandit Williams, ne désirant plus me faire rester sur le terrain scabreux de la politique, il me parla de la police française.

Pour me flatter comme je l'avais flatté moi-même, il me demanda ce que je pensais des scélérats fameux que ma *haute* intelligence de policier de *premier ordre* m'avait fait découvrir. Il me parla de La Pommerais, de Jud, surtout de Troppmann dont les crimes effrayants avaient ému l'Europe entière.

Par ce qu'il me dit de ces scélérats, je m'aperçus avec un nouvel étonnement que le chef de la police anglaise savait aussi bien ce qui se passait chez nous que nous ignorions, nous, ce qui se passait chez eux.

Le malin policier, pour me piquer à son tour, me demanda, comme le commun des mortels, si réellement Jud avait existé ?

— Si Jud a existé? lui répondis-je vivement. Eh bien! vous allez en juger.

Je lui racontai mes poursuites du grand criminel : comment j'avais failli le traquer près de la frontière d'Allemagne, lorsque je fus arrêté avec mon agent par les Badois. De quelle façon, par la mort tragique de cet agent, je fus arrêté dans mes

poursuites, comment enfin le gouvernement m'ordonna de ne plus suivre les traces de l'assassin. Je terminai :

— Si vous ne me croyez pas, consultez à Londres une personne qui, à Nogent, m'a rencontré, lorsque, déguisé en roulier, je faisais parler les cabaretiers des environs du chemin de fer. Interrogez un notable commerçant qui tient à Londres un magasin d'objets de Paris, M. Duvelleroy, dit le *Père l'Eventail.* Il vous dira comme moi ce que je pense de ce prétendu mythe. Il est vrai que notre gouvernement, en étouffant la vérité sur les agissements de ce criminel, qui a tué un magistrat aussi bien pour satisfaire une vengeance particulière que pour poursuivre un but politique, il est vrai qu'en déguisant la vérité, notre gouvernement a laissé s'accréditer les fables les plus mensongères et les plus absurdes; mais je vous jure, Jud a existé. Je suis payé pour pouvoir vous certifier son existence.

Piqué par le défi du superintendent, entraîné par mon sujet, j'avais déjà raconté dans ses moindres détails ma rencontre dans les Vosges avec des Badois, rencontre qui avait coûté la vie à mon agent. J'aperçus avec surprise que, pendant que j'étais dans le feu de la conversation, mon collègue prenait des notes sur un petit calepin, tout en m'écoutant avec la plus vive attention.

Alors j'ajoutai, prêt à le quitter pour ne pas trop me livrer :

— Et ce qui m'est arrivé pour Jud a failli m'arriver pour Troppmann. Vis-à-vis de ce dernier, on n'a voulu connaître que la moitié de la vérité.

— Vous croyez, m'interrogea-t-il en relevant vivement la tête, prêt à prendre de nouvelles notes, vous croyez que Troppmann avait des complices?

— J'en suis sûr, lui dis-je, et je suis certain que pour Troppmann, comme pour Jud, la main de l'étranger a tenu l'arme des assassins.

— Qui vous le fait croire pour Tropmann, comme vous le supposez si fortement pour Jud?

— Permettez-moi, lui répondis-je en regrettant de m'être laissé trop aller à ces confidences, permettez-moi de me borner à mon premier récit, au nom de mon patriotisme et de mes devoirs professionnels.

— Je vous comprends, monsieur Claude, me répondit-il en refermant vivement son carnet, et de son doux sourire qui, au repos, paraissait être stéréotypé sur ses levres.

— Croyez bien, termina-t-il en me saluant, que si vous avez encore besoin de moi, je suis tout à vous, en raison du signalé service que votre *haute intelligence* vient de rendre à la police anglaise.

A mon tour, je le saluai, mais avec moins d'expansion que n'en manifestait mon collègue, et un peu comme le renard qui s'est laissé prendre, vis-à-vis d'un compère, à ses propres trébuchets.

— Décidément, dis-je en le quittant, ces Anglais sont très forts. En nous accablant de compliments, ils nous considèrent un peu comme l'âne chargé de reliques.

Si le chef de la police anglaise avait été enchanté de ma visite, je ne l'étais pas autant de sa réception; sauf mon inspection au *musée noir*, j'étais payé pour n'être pas ravi de mon voyage à Londres. N'avait-il pas débuté en me donnant le rôle d'un assassin ? Ne s'était-il pas continué en me faisant la dupe d'un compatriote, à White-Chapel, et la dupe d'un collègue qui avait eu l'art de me faire parler sans s'être démasqué ?

J'en étais là de mes réflexions, en m'avançant dans une des longues rues de la Cité, lorsque je m'entendis appeler par une voix de femme qui prononça très distinctement mon nom en français.

Quoique très surpris d'être interpellé dans un pays inconnu, je ne m'empressai guère de répondre à cet appel.

— Est-ce encore, me disais-je, une nouvelle déception qui m'attend sur cette terre étrangère ?

Enfin je me retournai, non sans appréhension, malgré cette voix féminine qui m'avait appelé et qui répéta mon nom.

Alors je vis devant moi une jeune fille de dix-sept à dix-huit ans à peine.

Elle était loin d'être belle, elle n'avait aucun des charmes que donne la jeunesse. C'était une blonde à la figure fade, aux membres grêles. Sa physionomie était plus effrontée que mutine, et respirait le vice. Toute sa personne semblait s'être imprégnée de l'atmosphère corrompue au milieu de laquelle elle avait dû naître et grandir.

Avant que je lui demandasse, non sans une extrême surprise, pourquoi elle m'avait appelé, et

comment elle m'avait reconnu dans un pays étranger, elle alla au-devant de ma curiosité. Elle me dit, comme en se défendant de la mauvaise opinion que je pouvais avoir d'elle :

— Monsieur Claude, je suis ici avec ma tante, elle vous a reconnu quand vous sortiez de Scotland-Yard. Elle vous prie, dans votre intérêt, de venir la voir ; et vous n'aurez pas, m'a dit ma tante, à vous repentir de l'avoir vue.

— Alors, mademoiselle, lui répondis-je, puisque madame votre tante s'intéresse tant à moi, il faut qu'elle me connaisse, que je lui aie rendu moi-même quelque service. Quel est le nom de madame votre tante?

— Monsieur, me répondit-elle en baissant les yeux, vous n'avez rendu aucun service à ma tante, au contraire, elle n'a eu qu'à se plaindre de vous dans une circonstance malheureuse où vos agents l'ont poursuivie, quand nous étions suspectées de vol. Heureusement que l'Impératrice s'est ressouvenue de la position qu'occupait ma parente, avant d'être ce que la magistrature a fait de nous, deux proscrites. Enfin, ma tante, c'est Mme C***, accusée et condamnée, malgré la haute position qu'elle occupait autrefois, comme une vulgaire voleuse. Malgré les rapports de vos agents qui l'ont perdue, ma parente, loin de vous en vouloir, veut au contraire vous rendre un grand service. En vous le rendant, ma tante sert encore notre auguste protectrice, qui nous a fait sortir de prison où vos agents nous avaient fait entrer, sans souci de notre famille ni de nos relations.

— Quoi ! c'est votre tante, Mme C***, que croyais encore à Saint-Laz...

La nièce m'arrêta en plaçant sa main maig sur ma bouche ; elle ajouta :

— Voulez-vous, oui ou non, dans votre intér m'accompagner chez ma tante ?

— Je vous suis, mademoiselle, lui répondis très intrigué de savoir comment cette femme, do je me rappelais le nom et les vols, se retrouv à Londres, comment il était en son pouvoir de rendre service, elle qui restait sous le coup d'u récente condamnation.

Décidément il était dit qu'à Londres, je marc rais de surprise en surprise.

La fille pâle ne me dit plus un mot ; elle me co duisit, après avoir longtemps marché, vers u petite maison de pauvre apparence.

Après m'en avoir fait franchir le perron, el ouvrit la porte du vestibule qui donnait sur le salo du rez-de-chaussée.

Là m'attendait déjà Mme C*** qui, un qua d'heure auparavant, m'avait vu sortir de Scotlan Yard.

C'était une femme brune, petite, très replète ses grands yeux noirs avaient cet éclat vitreux q donnent les nuits de l'orgie. Fardée de rouge et blanc, sa figure avait une expression cyniqu presque repoussante. C'était une femme arrivée à maturité du vice, dont sa nièce, son élève, n'éta encore qu'à l'enfantement.

Dès qu'elle m'aperçut, elle se leva d'un cana sur lequel elle était couchée à la façon turque.

Elle vint à moi, prête à me tendre une main blanche et potelée que je ne pressai pas.

— Bonjour, mon cher monsieur Claude, me dit-elle en me regardant fixement, en secouant la tête d'où se déroulaient des cheveux d'un noir d'ébène qu'elle agitait comme une crinière, bonjour, mon cher chef de la sûreté. Vous ne vous attendiez pas à me trouver ici après m'avoir fait coffrer à Paris, n'est-ce pas ?

— Croyez bien, madame, lui répondis-je, assez outré de son cynisme, que s'il ne tenait qu'à moi, vous seriez toujours en prison.

— Vous êtes galant comme un policier, me répondit-elle avec un sourire qui ressemblait à une grimace. Heureusement que vos supérieurs ne sont pas aussi méchants que vous, que l'on s'est souvenu au château de ce que j'ai été avant d'être ce que je suis.

— Au moins, lui répondis-je d'un air narquois, vous vous rendez justice.

— Trêve de compliments ! reprit-elle en se pinçant les lèvres, je suis à l'abri de vos attaques, puisque je suis en pays étranger par le bon plaisir de vos maîtres. Ne l'oubliez pas, vous qui ne jouissez pas ici des privilèges de mes amis, vos adversaires.

— Que voulez-vous dire, madame ? repris-je d'un air ébahi, je ne vous comprends plus.

— Je vais me faire comprendre, répondit-elle, c'est pour cela que je vous ai mandé, que je vous reçois, pour vous avertir que vous êtes surveillé, filé comme autrefois à Paris vous m'avez surveillée et filée moi-même.

— Moi, madame, repris-je d'un air ébahi, qu'ai-je à craindre... de vous surtout?

— Tout! exclama-t-elle, c'est pour cela que je vous ai fait quérir par ma nièce, que je viens d'éloigner, parce qu'il ne doit y avoir que vous et moi dans notre secret.

En effet, dès ma présentation à la tante, la nièce était partie du salon ; elle s'était envolée vers le vestibule, légère comme un oiseau.

— Asseyez-vous et causons, me dit-elle en me montrant le canapé, où elle se remit à se croiser les jambes à la turque ; or, sachez-le, monsieur Claude, vous qui m'avez fait mettre en prison : vous êtes un condamné à mort.

— Condamné à mort, moi, lui objectai-je, prêt à éclater de rire, mais c'est de la folie !

— Non, c'est l'affaire d'une ou deux révolutions très prochaines à Paris.

— Ah ! m'écriai-je d'un air plus sérieux. Et c'est vous, qui devez tout à l'Empire, qui m'annoncez sa fin prochaine, c'est vous qui me l'annoncez comme une menace?

— Oui, parce que votre police m'a rejetée forcément dans le monde des déclassés, ce qui ne m'empêche pas de rester fidèle au château, puisque je vous avertis de la tourmente qui doit vous engloutir tous, vous comme les autres, vous plus que les autres.

— Pourquoi, lui répondis-je d'un air stupéfait; pourquoi, moi, plus que les autres?

— Rappelez-vous, ajouta-t-elle, votre double

[redacted]

arrestation, il y a un mois, sur deux *politiques* que vous avez fait mettre à Sainte-Pélagie, surtout après leur sortie de Mazas. Rappelez-vous ces deux jeunes gens qui n'ont quitté Mazas, après leur manifestation au cimetière Montmartre, que pour rentrer à Sainte-Pélagie, après l'affaire de Victor Noir.

— Parfaitement, répondis-je en rappelant mes souvenirs, Ferré et Rigault?

— Eh bien, vous avez été dénoncé par eux au comité.

— A quel comité?

— Au comité révolutionnaire.

— Qui siège?... lui demandai-je en clignant de l'œil.

— Partout et nulle part, me répondit-elle brièvement, les yeux baissés, en étendant les mains sur ses jambes croisées. Mais je vous en ai dit assez pour que vous me croyiez.

— C'est vrai, madame, lui répondis-je avec amertume, vous m'en avez dit assez pour savoir que, protégée toujours par l'Impératrice, vous n'hésitez pas à la trahir en pactisant avec ses ennemis.

— Vous voyez bien le contraire, me riposta-t-elle, puisque ce sont mes amis que je trahis pour vous avertir, puisque je fais simplement votre métier, à votre profit.

— C'est juste, repris-je convaincu par sa logique. Mais pourquoi Ferré et Rigault que vous paraissez si bien connaître, m'en veulent-ils?

— Pour deux raisons.

— La première?

— La première, c'est que Ferré qui a été à même de bien connaître votre police, comme son ami Rigault, si traqué par elle; la première, c'est que Ferré envie votre place; il l'espère l'avoir à la prochaine révolution.

— C'est une raison ! dis-je sur un ton d'ironie.

— Oh! ne raillez pas, fit Mme C***. Il l'aura plus tôt que vous ne le pensez. Je vous réponds que Ferré et Rigault s'acquitteront de leur emploi avec énergie contre ceux qui les ont traqués. Vous ne vous doutez pas des tours que Rigault vous a joués déjà pour protéger son maître et son ami Blanqui. Blanqui le tient en haute estime; il a fait de Rigault le mouchard de son parti. Il vous renseignerait mieux sur les républicains que vous ne pourriez le faire vous-même à Piétri. Rigault c'est un *nez*, comme Ferré est un *bras*.

— Je vous remercie de ces détails, madame, et j'en prends bonne note. Mais, ajoutai-je, maintenant que je connais la première raison qui oblige le citoyen Ferré à prendre ma place, je ne serais pas moins désireux de connaître la seconde raison qui, aux yeux de ces deux citoyens, me met dans la situation d'un condamné à mort. Je ne sais encore qui les pousse à désirer ma tête?

— Probablement, répondit-elle, parce que vous n'étiez pas sur le théâtre de leur arrestation quand vos agents les ont empoignés pour les conduire à la préfecture?

— Non, madame, j'étais à Belleville, avec une partie de mes agents quand le restant de ma brigade

était à Batignolles où ont été découverts ces récidivistes politiques.

— Eh bien, moi qui corresponds avec les futurs membres du gouvernement révolutionnaire, je vais vous l'apprendre. Ce qui rend furieux Raoul Rigault et Ferré contre la police de sûreté, c'est la façon brutale avec laquelle elle a opéré leur arrestation. Le chef de votre escouade n'a respecté, à ce qu'il paraît, ni la mère, ni la sœur de Ferré ! Sous prétexte de chercher des papiers compromettants, ils ont été jusqu'à fouiller la mère et la fille là où la pudeur défend toute surprise de la part d'un galant homme et même d'un agent. Sur les plaintes de la famille de Ferré, celui-ci, avec son ami Rigault, vous a désigné au comité, vous et votre inspecteur, comme deux condamnés à mort. Vous êtes averti, tenez-vous, le pour dit. Quoi que vous puissiez penser de moi, je fais mon devoir en vous avertissant ; je crois être quitte ainsi avec vos maîtres, parce que votre devoir sera de leur transmettre mes révélations. Maintenant, monsieur Claude, personnellement et politiquement, je n'ai plus rien à dire. En vous disant tout à l'heure que vous êtes menacé de la prison et de la mort, j'agis encore par vengeance. Femme, j'ai été aussi humiliée par vous ; je me venge en femme, en vous prouvant que je jouis à Londres de toute ma liberté, que mon pouvoir est au-dessus du vôtre. A mon tour, c'est moi qui vous humilie, en vous annonçant que vous, dont le métier est de conduire les autres en prison, c'est vous qui êtes menacé du cachot ; c'est vous qui verrez la porte d'une prison s'ouvrir peut-être un jour pour

vous conduire à la mort ! je vous ai averti p venger ! Maintenant, monsieur Claude, je répète, je n'ai plus rien à vous dire.

La dame s'était levée de son canapé en me so comme si son sourire, en me montrant de encore belles, eût voulu me mordre.

Je m'étais levé à mon tour d'un air stupéf

Je me demandais si je rêvais, si j'éta éveillé.

En me rappelant les paroles menaçante *deux politiques*, lorsque je les tenais en mo voir, un mois auparavant, je ne pus m'em de frémir devant cette singulière femme, leu plice sans doute.

Pour moi, elle devenait une effrayante nisse.

Non seulement je crus en sa terrible pro mais je maudis celui qui me l'avait attirée maladroit Bagasse, chargé, à Batignolles, d' Rigault, Ferré et qui s'en était acquitté d' çon outrageante dont j'étais responsable, san être douté jusqu'alors.

N'importe, il était curieux que je susse à l ger ces détails et que je fusse menacé de m une de mes victimes.

Londres me devait cette nouvelle surprise.

Moi qui étais venu à l'étranger pour me rec pour me demander, en dehors de mes fo loin de ma patrie, si je devais me désint d'une position qui répugnait à mon caracte inconnue m'avertissait qu'il était trop tard prendre ce parti.

J'étais condamné par les adversaires d'un gouvernement dont je blâmais pourtant la conduite et les actes; je ne pouvais plus l'abandonner sans lâcheté.

Et l'abandonnais-je, je n'étais pas moins responsable de ses actes, même de ceux auxquels j'étais étranger.

Voilà ce que me démontrait une femme coupable qui, sous tout autre gouvernement, eût subi sa peine, qui tout en l'évitant sous ce règne basé sur le mensonge et l'arbitraire, m'apprenait que j'étais condamné pour n'avoir fait que mon devoir, rien que mon devoir !

Je raconterai dans un chapitre suivant ce qu'était cette femme que je rencontrai à Londres d'une façon si bizarre.

Elle ne devait pas être la dernière surprise qui m'attendait dans ce singulier pays.

Je n'étais pas rentré à mon hôtel, toujours sous le coup des menaces de cette Française que je recevais une carte déposée par un personnage mystérieux.

Sur cette carte, je lus un des plus grands noms d'Angleterre, j'y trouvais ces mots écrits au crayon :

« Venez, demain, rendre visite à celle qui vous doit la vie et qui tient à vous en témoigner sa reconnaissance. »

— Ah ça ! m'écriai-je ahuri par tout ce qui me survenait depuis mon arrivée en Angleterre, moi qui ne connais personne à Londres, tout le monde m'y connaît donc ?

Le lendemain, autant par curiosité que pour oublier ma fatale rencontre de la veille, je me rendis à l'endroit indiqué sur la carte armoriée.

Que vis-je ?

La dame du baronnet anglais dont j'ai raconté la singulière destinée, qui, avant de devenir une châtelaine d'une rare beauté et d'une exquise distinction, avait été cette misérable séquestrée que j'arrachais à une mort presque certaine à la maison de la route de Fontainebleau.

Comment cette noble dame avait-elle connu mon adresse, à Londres ?

Par son valet de chambre, l'ancien journalier de la femme de Béquet, le tourmenteur de la séquestrée.

C'était ce valet que j'avais rencontré quand j'abordai sur le seuil du cabinet de Scotland-Yard, le *superintendent*. Je ne l'avais pas reconnu ; lui m'avait remis.

Il avait fait part à sa maîtresse de mon arrivée à Londres.

Aussitôt, elle avait chargé la police de lui donner mon adresse pour m'offrir, de la part du baronnet son époux, une hospitalité princière

J'ai raconté comment je fus reçu aux environs de Londres, dans le château de l'époux de cette dame, aussi désireux qu'elle de connaître son sauveur.

Là, je l'ai dit, je passai huit jours dans une vie de délices, près de deux époux heureux l'un de l'autre. Cet agréable séjour me consola de mes récentes mésaventures.

La vie d'un policier est l'existence d'un héros de

féerie. Elle est pleine d'imprévus où le burlesque succède à l'horrible.

Mes quinze jours à Londres le prouvent; mon retour à Paris devait le prouver davantage encore; car, six mois après, devait s'accomplir la terrible prophétie de ma sorcière d'outre-Manche !

CHAPITRE XVII

LES FEMMES FATALES

Avant de parler de mon retour à Paris où, grâce à la généreuse hospitalité de ma grande dame reconnaissante, je retombai de l'enfer dans le paradis, je dois parler de la femme qui, à Londres, me prédit trop fidèlement, hélas! ma prochaine et terrible destinée!

Comment cette femme, qui avait occupé un certain rang à la cour des Tuileries, était-elle tombée si bas? Comment était-elle devenue une voleuse et condamnée comme telle à Paris? Comment avait-elle, sitôt sa condamnation, été renvoyée à Londres par une protection dont l'autorité impériale usait et abusait quelquefois en rappelant ainsi le bon plaisir de l'ancien régime?

Je vais le raconter.

Cette dame, quoique soutenue encore par le château, appartenait, pour se venger de son abjection,

[redacted]

au parti de ses plus implacables ennemis. Dès sa tendre enfance, elle avait été élevée par une famille aux mœurs faciles, qui ne respecte, en fait d'honneur, que ce qui est sous le coup de la loi.

Elle appartenait à l'une de ces familles d'un genre hybride, dont les bâtards forment des rejetons qui ornent la pépinière de la cour d'assises ou de Saint-Lazare.

Elle était de la catégorie de ces femmes fatales, d'autant plus funestes qu'elles ne se classent pas du premier coup, comme les courtisanes vulgaires, dans le monde où l'on s'amuse. Ce sont des hétaires qui ne redescendent dans leur monde qu'après avoir causé tous les ravages possibles dans le monde régulier où elles n'auraient jamais dû entrer.

Voici son histoire :

La mère de cette dame avait été mariée à un époux complaisant et qui comprenait son époque. Sans fortune et désirant jouir des privilèges de la richesse, il avait épousé une femme qui n'avait pas plus de scrupule que lui.

La dame était jeune et jolie. Le monsieur n'hésita pas à spéculer sur sa beauté ; il attira chez sa femme des amateurs qui, dès les premières années de son mariage, firent de son épouse la fleur de la bicherie parisienne.

Pendant dix ans, le mari qui prêtait son alcôve au plus offrant et au dernier enchérisseur, ne parut s'occuper des infidélités de sa femme que pour en tirer un plus grand profit. Avec l'argent des adorateurs et des tributaires de sa légitime Laïs, il se fit à la Bourse courtier... marron.

Il joua pour le compte de ceux qui le jouaient à son foyer.

Cela dura tant qu'un amant, plus sérieux que les autres, vint se laisser prendre aux charmes et aux pièges de cette épouse courtisane.

Cet amant était un bel et riche officier qui ne comprenait pas l'amour en partie double, réglé sous la *couverture* que chaque client du courtier marron fournissait au mari... marron.

L'officier exigea, après avoir laissé une partie de son patrimoine dans cet honnête ménage, que la femme écartât non seulement son entourage trop brillant, mais jusqu'à son époux, le Pâris par trop désintéressé de cette beauté... à tout le monde.

Comme cette dame avait ressenti pour le bel officier autre chose que de la galanterie, presque de l'amour, elle transmit à son proxénète légal les ordres de l'exigeant officier.

Le mari s'inclina.

Le militaire était riche, la femme dépensière, l'époux avait amassé un assez gros capital avec les tributs recueillis par lui dans le monde de sa femme.

En habile homme, il s'était dit que son épouse n'était plus assez jeune pour lui continuer une carrière aussi lucrative.

Dépensier comme M[me] son épouse, que, dans l'intérêt d'un commerce mutuel, le mari avait entretenue dans un grand luxe, le mari préféra désormàis que ce fût son amant qui se ruinât pour elle.

Il consentit à n'être plus que de nom le mari de

sa femme, après avoir recueilli les plus clairs bénéfices de sa beauté.

Madame eut un ménage en ville avec son riche officier, monsieur n'eut plus, pour la forme, qu'un pied-à-terre matrimonial.

De ce double ménage, dont le vrai était celui qui ne paraissait ne pas l'être, surgit un fruit plus ou moins légitime que la loi donna naturellement au mari.

La Providence attendit quinze ans pour protester contre ces trois impurs sortis de la boue dorée du monde des désœuvrés !

Cette punition, ce fut l'enfant engendrée de ce ménage à trois.

Cette enfant, c'était celle qui devait être plus tard ma voleuse de Londres, ma terrible prophétesse.

A quinze ans, cette femme née du vice, possédait les plus détestables instincts ; elle ne tarda pas, auprès du riche officier, à devenir la rivale de sa mère.

Quoique ce militaire eût un grand fonds d'honnêteté, il ne put, après avoir possédé la mère pendant quinze ans, ne pas s'apercevoir que la fille sortie de cette fange avait un autre attrait que la fleur fanée d'où cette rose en bouton était née.

La fille, élevée à l'école de la perversité et rongée d'envie, fit tant et si bien auprès de l'amant de sa mère qu'elle la supplanta.

A seize ans, elle épousait l'officier qui avait trois fois son âge. Malgré la vieille affection qu'il portait à sa mère, son amant ne se sentit plus la force, après avoir tant cultivé l'adultère, de résister à l'inceste !

Alors la mère de cette enfant, qui quoique courtisane était restée comme Ninon un honnête homme, ne put supporter de la part de son amant et de son enfant cette injure et cette infamie.

Elle mourut de honte et de douleur en maudissant son enfant.

Cette malédiction n'atteignit que le vieil officier. Quant à sa nouvelle épouse, aussi sceptique que corrompue, elle trouva très naturel de supplanter sa mère, comme sa mère avait supplanté son père pour l'officier dont elle n'ambitionnait que le nom et la position.

Pour sa fortune, il n'en fallait plus parler. Il y avait longtemps qu'elle avait été dissipée aux quatre vents soufflés par la mère prodigue.

Lorsque l'officier épousa celle qui, à plus d'un titre, pouvait passer pour être sa fille, c'était au bon temps de l'Empire; c'était à l'époque où tous les sous-officiers de la Petite Afrique, devenus colonels ou généraux par la grâce du coup d'État, contractaient des mariages à peu près aussi scandaleux.

Cet officier, qui avait joué aussi son rôle dans la mitraillade de Décembre, était colonel.

Il était à l'âge de la retraite quand sa jeune épouse était dans l'éclat de sa beauté.

Dire le nombre des jeunes aides de camp qui se brûlèrent aux feux des beaux yeux de Mme la colonelle, serait faire un compte trop fantastique.

Comme en ce temps-là le règne de l'Empire était le règne des jolies femmes exemptes de préjugés,

il se trouva que le vieux colonel fut de toutes les fêtes de l'Elysée et des Tuileries.

Mme la colonelle, dans les toilettes les plus éblouissantes que ne payaient pas les émoluments de son mari, devint une des nombreuses étoiles des fêtes impériales.

Elle partagea longtemps l'honneur de composer le quadrille de la cour; son nom fut cité parmi les plus élégantes nymphes de l'auguste divinité de l'Empire.

Il y avait peu de grandes fêtes sans elle. Elle était citée comme la plus élégante, sinon comme la plus honorable de cette cour si peu recommandable.

Les chroniques galantes de ce temps-là enregistrèrent les scandales de Mme la colonelle, ne cessant de vaincre ceux qui ne demandaient qu'à être vaincus par ses charmes.

Son mari assez débonnaire, qui l'aimait avec adoration, qui avait commis pour elle plus qu'une infamie, presque un crime, ne trouva pas de son goût les nombreuses infidélités de sa femme.

Un jour, il lui en fit de sanglants reproches.

Son épouse, qui le tenait par un secret terrible, opposa son passé au présent scandaleux qu'elle lui faisait. Elle lui dit :

— Laissez-moi donc tranquille avec vos vieux préjugés. Si vous avez tant souci de l'honneur de votre nom, il ne fallait pas m'épouser en marchant sur le cadavre de ma mère!

Cette réponse cynique ouvrit pour la première fois les yeux à cet officier aveuglé par la passion.

Il devina le calcul de cette fille infâme en l'épousant.

Elle voulait être classée, cette femme fatale, pour jouir avec plus d'impunité du fruit de ses vices, pour s'adonner avec plus de liberté à toutes ses joies impudiques.

Il s'était lié à une Messaline sans cœur, sans entrailles. Elle l'avait épousé, lui un vieillard, lui l'amant de sa mère, pour lui fermer la bouche le jour où il trouverait trop à redire sur ses libertinages.

Elle l'avait épousé uniquement pour que le monde vît, en son époux, l'excuse de ses prétendues faiblesses.

En effet, le monde disait :

— Que vouliez-vous que fît cette femme avec ce vieillard ? Qu'elle le trompât !

Devant cette épouse sans cœur qu'il revoyait telle qu'elle était, devant cette femme fatale qui lui dessillait les yeux pour ne lui laisser que le remords et la désespérance, le colonel n'eut plus qu'un parti à prendre : mourir.

Ce qu'il fit.

Il tomba dans une langueur qui le conduisit peu à peu au tombeau.

La personne que l'on plaignit le plus ce ne fut pas le vieil officier, ce fut la jolie veuve, laissée sans fortune avec un grand nom à peu près intact.

L'ancienne étoile des bals de la cour s'attira toutes les faveurs de notre gracieuse souveraine et toutes les libéralités de la cassette impériale.

Par respect d'un grand nom militaire, pour le

prestige hiérarchique de l'armée, les emplois les plus lucratifs furent offerts à la jolie et intéressante veuve.

Mais ces emplois, elle ne put les garder. Pour cette femme galante, aussi tripotière que galante, ses émoluments étaient aussitôt mangés qu'ils étaient inscrits sur les registres de l'administration impériale.

Toujours coquette et prodigue, ne comptant pas plus avec son cœur qu'avec sa bourse, toujours indélicate dans les divers emplois qu'elle exerçait dans son commerce d'amoureuse, partout cette femme laissait un mécompte avec une perfidie, une trahison avec un déficit.

Elle ne tarda pas à être délogée, par son inconduite, de tous les postes qu'on lui donna en raison de sa position et de son grand nom.

Loin d'en vouloir à elle-même de la défaveur qu'elle s'attirait, elle s'en prit à ses bienfaiteurs. De chute en chute, elle tomba du premier rang qu'elle occupait au dernier rang de la société.

Là l'attendaient les ennemis du pouvoir.

Ils furent heureux de faire de cette femme tombée une recrue qui, par intérêt autant que par rancune, dévoila à l'opposition ce qu'elle savait sur le monde de l'Empire dont les portes lui étaient à jamais fermées.

Dans les derniers temps, elle eut pour amants des gens qui en étaient encore à ce qu'avaient été les gens des Tuileries avant le coup d'Etat.

La veuve du colonel retourna au berceau de sa famille néfaste.

Avec l'âge, la tripotière avait remplacé la femme galante.

Elle ne voyait plus qu'un monde interlope qui savait tourner la loi.

Elle se faisait signer des billets, valeurs en compte reçues sur sa beauté. Comme la loi ne protège pas ces valeurs-là et qu'elle n'était plus de la première jeunesse pour remplacer un billet en souffrance par un autre de même nature, elle descendit plus bas encore.

Un jour, elle s'aperçut qu'elle était criblée de dettes et sans ressources; elle n'hésita pas à se faire voleuse.

Femme sans scrupule, ne possédant que l'amour de la toilette et des plaisirs, elle ne recula pas devant le vol pour subvenir à ses besoins de... luxe.

Elle s'adonna avec une jeune voleuse de profession qu'elle prétendit être sa nièce, au *vol à la détourne.*

J'ai indiqué dans un précédent chapitre en quoi consiste ce vol. Une dame, munie de longues poches et d'un ample manteau, se présente avec sa complice dans un grand magasin de nouveautés. Toutes deux se font déplier un grand nombre d'étoffes. Pendant que la complice occupe l'attention des commis, la voleuse à la détourne opère le truc des grandes poches en y fourrant l'objet convoité par ces voleuses.

Un jour, Mme la colonelle et sa prétendue nièce furent prises en flagrant délit quand elles détournaient dans un magasin une pièce d'étoffe.

Elles furent conduites chez le commissaire et

[redacted]

l'officier civil ordonna immédiatement une perquisition chez la veuve du colonel.

On y découvrit un grand nombre d'objets soustraits à tous les magasins de Paris.

Robes, ombrelles, soieries, bibelots de toute nature remplissaient des armoires bondées de ces objets par nos voleuses de profession.

Lorsque la chronique apprit à la population parisienne que cette effrontée voleuse était la veuve d'un officier de l'Empire, illustré par le coup d'Etat, l'opposition en fit des gorges chaudes.

La rusée voleuse, pour se mettre en garde contre la magistrature, répondit à toutes les avances que lui fit soudain l'opposition.

Elle promit à un journaliste républicain de lui fournir des armes terribles contre le château si on la condamnait comme une vulgaire voleuse.

Puis cette veuve de colonel eut soin de faire connaître ses intentions à la souveraine qui l'avait naguère honorée en la recevant au Château.

Alors une fois condamnée à la peine la plus minime réclamée par la loi, l'autorité la fit fuir à Londres. Là, elle ne cessa, pour vivre, de rester en communication avec les ennemis de l'Empire, au moment où ces ennemis avaient le plus besoin d'elle pour l'aider à miner sourdement l'édifice impérial.

Avant de partir pour l'Angleterre, cette femme funeste avait encore laissé un autre mort derrière elle.

La Providence avait continué de se venger en tuant le père de cette fille fatale.

Cet homme qui avait fait de son foyer une école de vices, qui avait, dans son amour de bien vivre et de briller, considéré les amants de sa femme, les amants de sa fille comme autant de pigeons bons à plumer, bons à faire chanter, cet homme entra dans une violente fureur en apprenant le déshonneur public de son enfant.

Le père de cette femme reçut le contre-coup de ses scandales

Très peu soucieux de l'honneur, parce que l'honneur n'est pas l'objet d'un article spécial dans le code ; aussi peu soucieux des représailles providentielles, parce que la Providence ne figure pas dans la loi, il n'était pas moins accessible à l'amour-propre. En homme du monde, ce qu'il redoutait le plus c'était le ridicule.

Lorsqu'il apprit que sa fille, la veuve d'un colonel, n'était plus qu'une voleuse de bas étage, il entra dans une fureur indescriptible.

Sa rage dégénéra en folie.

Il eut un transport au cerveau, il mourut sous le coup de cette accablante nouvelle.

Telle était l'histoire de Mme C***, femme fatale, que je rencontrai à Londres, qui en m'apprenant l'avenir qui m'était réservé dans son entourage exploitait encore ses anciennes relations de grande dame.

Maintenant, de voleuse, elle était devenue espionne. Elle trahissait aussi bien les républicains qui se servaient de ses révélations, que le Château dont son inconduite lui avait fermé les portes.

Si j'avais été averti par elle, après avoir mis au-

trefois la main sur cette voleuse, c'était sans doute par un dernier restant d'orgueil.

Elle voulait exercer sa néfaste puissance jusque sur moi.

Femme déchue, elle me jetait un dernier défi quand elle n'avait plus droit au respect, même dans les bas-fonds où ses vices l'avaient rejetée.

Elle se vengeait du mépris dont elle était couverte en s'attaquant à ceux qui étaient encore en droit de la flétrir!

L'histoire de ces femmes fatales n'était pas rare sous l'Empire.

Si en d'autres temps ces histoires se renouvellent à chaque génération, leurs héroïnes ne se retrouvent pas, comme sous ce règne, jusque sur les marches du trône. Elles restent au fond de leurs boudoirs, elles ne dépassent pas les limites du domaine des amours faciles.

Ce n'est que dans la vie en dehors, non dans la vie commune, que les femmes, élevées dans la fange, s'associent à des hommes que le hasard a fait naître dans l'opulence.

Ces femmes fatales n'ont jamais eu, comme elles l'ont eu jadis, le droit d'associer leurs amants à leur infamie.

La Providence le voulait ainsi, à cette époque, pour mieux fustiger une société dont l'élévation était due à un coup de force!

CHAPITRE XVIII

HISTOIRE DE DEUX TIMBRES OBLITÉRÉS

Pendant que j'étais à Londres, Bagasse, à Paris, faisait des *siennes*.

J'ai indiqué, par les diverses mésaventures de cet agent, qu'il manquait absolument de flair et de tact.

Je vais le prouver encore par l'histoire de deux timbres oblitérés, histoire dont le début ne pouvait laisser deviner la fin regrettable et tragique.

Avant de raconter cet épisode, je tiens à constater, par un autre quiproquo du même genre, la maladresse de mon agent marseillais dont l'activité, le courage, à défaut de jugement, m'ont été très précieux, tant qu'il n'agissait pas seul et de sa propre autorité.

Bien longtemps avant cette histoire de timbres-poste, la *sûreté* avait eu à filer un célèbre pamphlétaire qui marqua dans sa génération comme Rochefort dans la sienne : C'était Eugène de Mirecourt.

dont le véritable nom était *Jacquot*. Cet écrivain, dans l'intérêt de sa réputation, par déférence pour la muse, ne signa jamais ses œuvres que du nom de sa ville natale.

Eugène de Mirecourt, né *Jacquot*, l'auteur des *Contemporains*. dont la plume catholique s'attaqua à toutes les gloires de... ce monde, avait maille à partir avec les journalistes voltairiens du Palais-Royal vers lesquels se rapprochait déjà le Château.

Les colères d'Émile de Girardin, etc., etc., etc., s'étaient unies à celles des Dumas père et fils pour traquer le pamphlétaire catholique qui n'avait pour se protéger contre le ministère de l'intérieur, contre les agents de la préfecture, que les foudres du Vatican!

Eugène de Mirecourt, à bout d'amendes impayées, était sous le coup d'un mandat d'amener, au nom de la gent lettrée, si maltraitée par ce confrère religieux.

Jacquot, dit Eugène de Mirecourt, était réputé pour être une fine lame.

Comme il maniait, disait-on, aussi bien la plume que l'épée, je lui avais donné pour fileur mon Bagasse. Il était nouvellement sorti de l'armée, il se recommandait devant les plus braves, par ses prouesses à la *d'Artagnan*, particulièrement dans le Midi, où il avait brillé comme brigadier de gendarmerie.

Je pensais ne pas mieux trouver que ce bravache contre ce bravo... littéraire.

Un jour mon Bagasse voit sortir d'une maison de la rue des Marais-Saint-Martin, de la maison même

où demeurait ce pamphlétaire célèbre, un monsieu qui a l'âge, la physionomie, les allures de cet écri vain si redouté.

Il le suit, le file jusqu'à Auteuil.

Et comme ce monsieur est accompagné d'une ai tre personne, il remet au lendemain son arresta tion, après s'être bien assuré, en revenant à Pari que la maison d'où est sorti le personnage en que: tion est bien la maison signalée.

Il s'informe à la concierge qui, d'un air asse narquois, le fortifie dans sa croyance.

Il était enjoint à Bagasse, pour éviter tout scai dale, de ne requérir aucun officier civil, de n'opére aucune arrestation chez le pamphlétaire dont o redoutait tant la plume.

Il ne fallait le prendre que par surprise.

Comme on va le voir, ce fut Bagasse qui, en cett affaire, fut le plus surpris.

Deux jours après, mon agent, toujours en factio à la maison de la rue Saint-Martin, voit encore sc monsieur entrer dans la même habitation, toujou accompagné de son éternel compagnon.

Il l'attend à sa sortie.

Fort du renseignement de la concierge, il ne lais à son *filé* que le temps de quitter la porte cochèr il l'aborde et lui dit tout bas :

— Monsieur, veuillez me suivre, si vous ne vo lez pas que je vous arrête et que je vous emmè sur-le-champ entre deux sergents de ville.

Le monsieur regarde mon Bagasse d'un air ahu

Il regarde Bagasse, il regarde son compagnon q paraît tout aussi stupéfait que lui.

— Mais, monsieur, lui répond-il d'un air assez méprisant, pour qui me prenez-vous donc?

— Oui, oui..., reprend avec vivacité celui qui l'accompagne, pour qui nous prenez-vous ?

— Je prends monsieur pour ce qu'il est..., ajoute d'un air superbe le trop vigilant Bagasse, pour monsieur Eugène de Mirecourt.

— Moi, Mirecourt? reprend d'un air impatienté l'incriminé. Mais Mirecourt n'est pas mon nom ! Si vous ne savez pas qui je suis, je vais vous l'apprendre, car je crois deviner maintenant qui vous êtes, vous !

— Je sais, l'interrompt d'un air important Bagasse, que Mirecourt n'est pas votre nom, et, puisque vous m'avez deviné, vous devez savoir que nous savons tout, nous. Or si je ne puis vous arrêter sous votre nom de guerre, je vous arrête sous votre véritable nom, que je connais aussi bien que vous.

Pendant que Bagasse triomphant achevait son interpellation en visant déjà du coin de l'œil deux sergents de ville, le monsieur, sur le conseil de son compagnon, tirait de son portefeuille une carte de visite qu'il présentait à l'agent.

Et l'inconnu lui mit sous les yeux sa carte avec ces mots :

H. BRAQUENIÉ.

— Farceur ! exclama l'entêté Bagasse, se croyant très fort des renseignements de la concierge et de la ressemblance frappante du personnage avec le pamphlétaire, vous me montrez la carte de votre tapissier. Mais on ne me trompe pas, moi ; vous n'êtes

pas plus un Braquenié qu'un Mirecourt. Pour vous êtes bien mon Jacquot.

— Monsieur l'agènt, s'écrie à son tour le coı gnon du faux Mirecourt, il faut cesser cette n vaise plaisanterie, moi, qui suis aussi un Braqu frère de monsieur, je vous certifie que vous trompez; et si vous vous entêtiez à prendre r sieur pour ce qu'il n'est pas, il pourrait voı coûter cher.

— Alors, riposta mon Bagasse qui ne voulai en démordre, si vous êtes son frère, c'est que êtes un Jacquot..., frère!

C'était trop fort.

Le frère de l'interpellé allait se fâcher tout rc quand le premier, prenant un moyen terme et porisateur, dit à Bagasse :

— Monsieur l'agent, veuillez vous rendre nous, à deux pas d'ici, chez un de mes client s'il ne me reconnaît pas pour être ce que je sui consens alors à vous suivre.

Bagasse, qui commençait à être un peu ébr acquiesça à cette proposition.

Les deux messieurs, accompagnés de l'agen tardèrent pas à entrer dans une boutique des environnantes.

Le boutiquier, à la vue des deux filés, s' avec entrain :

— Ah! vous venez pour votre facture, sieurs?

— Non, s'écria celui que Bagasse tenait en pect, je viens pour que vous disiez mon nom de monsieur.

Il désigna mon agent, raide comme un militaire sur les rangs, attendant la réponse du boutiquier très interloqué, pendant que Bagasse se frisait la moustache pour se donner une contenance.

— Bah! reprit le boutiquier ébahi; est-ce une plaisanterie ou une gageure?

— Non, reprit le frère de l'inculpé, c'est très sérieux. Voyons, dites, dites vite le nom de monsieur!

Mais... mais, balbutia-t-il, au comble de l'étonnement, c'est M. Braquenié, comme vous êtes, vous, monsieur Braquenié frère, dont je suis le débiteur.

— Ah! exclama celui qui était toujours tenu sous les regards de mon agent tout penaud, ah! vous l'entendez?

Mais mon Bagasse, très décontenancé, ne tenait plus à en entendre davantage.

Le temps de débiter quelques paroles d'excuse à ces honorables négociants, il était parti pour revenir sur ses pas et retourner à la maison de la rue des Marais.

Ce temps-là avait suffi pour faire donner l'éveil au véritable Mirecourt.

Averti par le concierge qu'il était filé par la police, le vrai Mirecourt s'était hâté de déguerpir de son domicile.

Le terrible pamphlétaire n'y revint que lorsque Émile de Girardin, pour éviter les récriminations de la presse réactionnaire, retira sa plainte déposée au parquet contre son pamphlétaire.

Et Mirecourt put se moquer plus tard des pour-

suites de la police, grâce à la méprise et à la bévı de Bagasse !

Cette anecdote rétrospective donne une idée (son peu de perspicacité.

Elle rappelle cet ancien capitaine en retraite qı pour être agréable à ses chefs, faillit aussi les cor promettre, en incriminant l'initiateur du monume élevé à Jacquart, le fondateur des *expositions d beaux-arts appliqués à l'industrie.*

Il fallait un régime comme le régime impéri pour pèrmettre de telles erreurs à des agents do l'intelligence ne dépassait pas les bornes d'uı consigne inflexible, inspirée par l'arbitraire !

On ne s'étonnera pas maintenant des fauss démarches de Bagasse, lorsque, pendant mc absence, il fut livré à lui-même sans autre contrô que celle de son administration irresponsable.

Au moment où j'étais à Londres, le parqu recevait de nombreuses plaintes concernant ı individu qui se livrait à un commerce aus simple que malhonnête vis-à-vis de ses client qui, du jour au lendemain, devenaient autant c dupes.

Voici le moyen employé par ce mystificateur iı génieux.

Il faisait une annonce dans tous les journau sous les initiales X, Y, Z*** dans laquelle il disait.

« Qu'il donnait le moyen en une seul leçon, c « connaître la tenue de livres en partie doubl « Il ajoutait :

« Qu'il suffisait pour recevoir, par retour du cou « rier, la formule de cette leçon, d'envoyer

« M. X, Y, Z***, un timbre-poste accompagnant sa « lettre de demande. »

L'adresse du professeur par correspondance était à Belleville, dans une rue dont je ne me souviens plus le nom.

Mais les nombreuses dupes do ce prétendu professeur de tenue de livres en partie double peuvent encore s'en souvenir.

Les lettres d'envoi à M. X, Y, Z*** affluaient alors avec le timbre-poste exigé ; mais ce qui ne répondait jamais à l'envoi, c'était la formule de la précieuse leçon.

Les ignorants, avides de combler les lacunes laissées par leur instruction commerciale, ne voyaient rien venir.

Ils en étaient pour leurs frais de timbre poste !

Un jour, un grincheux ou un envieux lui envoya un timbre oblitéré ; il en mit un de même nature dans sa lettre.

En même temps plusieurs plaintes au parquet furent adressées contre cet audacieux industriel

Comme le nom de ce personnage était un mythe, le propriétaire de la maison et son concierge furent mis en demeure de faire connaître ce mystérieux personnage qui se livrait depuis trop longtemps à cette plaisanterie aussi malhonnête que productive.

Le concierge donna à l'agent, dépêché par la préfecture pour découvrir le coupable, [illegible] renseignements qui furent loin d'être satisfaisant[illegible]

Il dit à cet agent qui n'était autre que [illegible]gasse :

« — Que le monsieur répondant aux initiales :

X, Y, Z***, avait, en effet, loué une chambre d
la maison, mais qu'il ne l'habitait jamais; car i
contentait de se présenter à l'adresse où il é
censé avoir un domicile, uniquement pour y pr
dre ses lettres.

A cette réponse, Bagasse ne répliqua rien.

Il se contenta, après avoir adressé son rapp
au directeur de la sûreté, de venir se fixer le s
même aux abords de la maison de Belleville, a
de mettre la main sur ce voleur mystificateur.

Soit que le quidam eût jugé que sa plaisante
devait avoir une fin, soit qu'il fût averti pai
concierge, Bagasse ne vit pas venir ce chercheur
lettres au double timbre.

Il en fut quitte pour huit jours de faction.

Pas la moindre lettre ne reparut à l'adresse
M. X, Y, Z***.

Comme les propriétaires sont responsables
leur concierge, la police, en cet entre-temps, ordon
au maître de la maison qu'il eût à s'enquérir de s
locataire. Sans doute, lui disait-elle, l'inconnu
vait avoir pour complice son concierge dans c
escroqueries dont se plaignaient tous les souscri
teurs lésés.

Le propriétaire habitait très loin de sa propri
de Belleville.

En apprenant, pour la première fois, ce qui
passait dans son immeuble, il s'y rendit afin d'op
rer une enquête auprès de son concierge.

Il était bien décidé, si ce subalterne avait
d'accord avec cet escroc, de le livrer à la ju
tice.

Pendant que cet honnête propriétaire, pour purger sa maison de ces industriels illicites, et pour être utile aussi à la magistrature, se livrait à Belleville à de minutieuses recherches, il recevait du centre de Paris une lettre de sa femme.

Par malheur, à l'adresse de cette lettre était apposé un timbre qui avait déjà servi.

L'épouse du propriétaire, dans sa précipitation, vu l'heure avancée de la poste, avait pris au hasard un timbre oblitéré, et détaché d'une ancienne lettre de son mari, resté par hasard sur son bureau.

Dans les circonstances où se reproduisait ce vol au préjudice de l'Etat, l'administration des postes fit un rapport contre ce nouveau dommage. Elle l'envoya immédiatement au parquet avec la lettre au faux timbre.

Le procureur impérial fit appeler le juge d'instruction pour procéder aussi à une enquête.

Le juge d'instruction fit mander le directeur de la sûreté, il lui montra la lettre ouverte de la dame du propriétaire de la maison où s'étaient passées les escroqueries du professeur de tenue de livres en partie double.

Comme c'était Bagasse qui, une première fois, s'était rendu à la maison de Belleville pour filer en vain M. X, Y, Z***, il n'hésita pas à incriminer le propriétaire.

— Je tiens, dit-il, mon voleur de timbres. Et, ajouta-t-il de façon à convaincre ses chefs, — je m'explique comment je ne pouvais le pincer. En m'adressant au concierge, son complice, j'avertissais que le loup était dans la bergerie. Cette fois, je ne

m'y laisserai plus mordre. Donnez-moi un manda d'amener et je vous ramène l'homme au *truc de timbres-poste.*

Bagasse n'était pas connu de l'administratio comme je le connaissais.

Il passait, au contraire, grâce à ses hâbleries pou un agent très fin.

Il devait sa réputation aux diverses affaires dan lesquelles il avait figuré comme un héros, par le arrestations d'Avinain, de Berezowski, uniquemen par ce que je l'avais toujours fait accompagner d'au tres agents bien plus madrés que lui.

Comme l'administration ne savait pas que Ba gasse n'avait pour lui que l'audace et la résolu tion quand les autres possédaient l'astuce, l'adres qui lui manquaient, il s'en suivit que, dans cet nouvelle affaire, l'orgueilleux Bagasse fut cru s parole.

Du reste toutes les apparences ne condamnaien elles pas le malheureux propriétaire?

Une première fois, un timbre oblitéré n'avait- pas été mis sur l'adresse d'une lettre adressée à s maison sous la rubrique Z, Y, X***?

Une seconde fois, un nouveau timbre de mêm nature n'avait-il pas été envoyé par sa femme à cette adresse, sous son nom véritable.

Et tout cela faisait supposer que les proprié- taires de Belleville, étaient coutumiers du fait.

Et depuis qu'un agent avait été envoyé par le parquet à sa maison, le commerce des timbres-poste n'avait-il pas cessé aussitôt?

Pourquoi encore ?

Parce que le propriétaire avait été immédiatement averti par la police, dans la personne de Bagasse, s'adressant au concierge,

Car ce subalterne ne pouvait être que l'instrument du commerce illicite de son maître, commerce qui, non seulement portait un préjudice considérable à la société mais à l'Etat, préjudice et crime puni par les rigueurs des lois.

Voilà ce que soutint avec aplomb, mon Bagasse dont les assertions furent recueillies par l'administration comme paroles d'évangile.

A l'instant, mon inspecteur fut nanti d'un mandat d'amener.

Dans la même journée, accompagné de deux agents, il requit le commissaire de police pour procéder immédiatement à l'arrestation du propriétaire de la maison suspecte.

Du reste, la loi était pour Bagasse, dès que le propriétaire de Belleville était responsable de l'imprudence, plus irréfléchie que coupable, de son honnête moitié par l'envoi de son timbre-poste insolite.

Il était accusé de faux contre l'État.

Sa faute grossissant par les présomptions de la police, il retomba sous le coup de la vindicte publique.

Lorsque cet honnête homme se disposait de son côté à se rendre chez le procureur impérial pour expliquer le résultat de ses premières démarches au sujet de son locataire, il voyait arriver chez lui le commissaire de police, le trop zélé Bagasse et deux agents pour l'empoigner au nom de la loi.

Il eut beau se défendre de toute participation aux

escroqueries de son locataire, le propriétaire emmené à la préfecture de police.

Le jour même, il fut interrogé par le juge truction.

En vain prétendit-il qu'il n'avait jamais f commerce de timbres-poste, qu'il était innoce manèges du prétendu professeur de tenue de en partie double. En vain soutint-il qu'il ne comment s'expliquer l'étourderie de sa femm par inadvertance, avait pu mettre sur sa su tion un vieux timbre, il ne fut pas cru.

Bagasse qui avait à se venger des huit jou faction faite à la porte de sa maison, Bagas terrogé par le juge d'instruction devant ce no Lesurques aux timbres, s'écria d'un air de c tion :

— Monsieur est un malin ! mais sa dame, forte que lui, s'est trahie par l'habitude qu'ell lui envoyer des timbres oblitérés. Le premier ti reçu par la poste, provenait évidemment de sa car c'est à peu près du même bureau auxiliai les deux timbres sont partis. Quant au comme timbres non oblitérés que faisait aussi monsi est indéniable. Il n'a pu être fait encore que p car depuis le jour où je me suis présenté ch concierge ses escroqueries ont cessé. Or, je l je crois pouvoir l'attester sur l'honneur, ce sieur, propriétaire à Belleville, est le même in que son prétendu et introuvable locataire. sieur et sieur X, Y, Z*** sont donc le même v

La foudre fût tombée sur la tête du malhe propriétaire de Belleville qu'il n'eût pas ét

écrasé que par le témoignage de Bagasse devant le juge d'instruction.

Les charges aussi accablantes qu'imprévues qui s'accumulaient sur lui, au moment où il était le moins préparé à la défense, le rendirent muet de surprise et d'épouvante.

Lui qui se préparait au contraire à prendre un rôle d'accusateur, il se voyait tout à coup dans un rôle d'accusé.

Outré, alarmé, pressé par une série de preuves fatales qui le présentaient comme un odieux criminel, il ne put balbutier que des mots sans suite.

Le magistrat mit son embarras sur le compte de la peur.

Et ne pouvant tirer de lui aucune parole raisonnable, il se contenta de dire, en le remettant entre les mains des gendarmes :

— C'est bien, nous interrogerons l'inculpé quand il sera plus calme. Qu'on le conduise en cellule. Désormais la justice suivra son cours !

Hélas ! l'inculpé passait déjà à l'état d'accusé !

Et le lendemain, si les faits répondaient aux accusations, l'innocent persécuté ne franchissait plus le seuil du cabinet du juge d'instruction que pour aller à Mazas !

C'était un homme déshonoré, perdu, retranché de la société.

En cellule, l'honnête propriétaire se remit des terribles coups portés par l'étourderie de sa femme et la maladresse de Bagasse.

Il écrivit à son épouse en l'instruisant de son horrible situation.

Il lui dit que, par son imprudence, il était pas [illegible] i-ible des tribunaux ; et que, par une fatalité inexpl [illegible] it :able, son imprudence était cause qu'on l'accusa [illegible] de tous les vols commis par un de ses locataires.

Il ajoutait que le commissaire de police, le ju [illegible] e d'instruction, le procureur impérial étaient à s [illegible] es trousses. Il la pressait de faire les démarches néce [illegible] s-saires pour prouver à ses juges que loin d'être [illegible] un criminel, il était le plus honnête homme de la terr [illegible] e, sinon il était menacé des travaux forcés !

Au reçu de cette lettre datée de la Concierger [illegible] ie son épouse, en apprenant tout à coup que son épo [illegible] u était aux prises avec les commissaires et les ju [illegible] es d'instruction, son épouse faillit devenir folle. E [illegible] lle poussa un cri déchirant.

Elle laissa échapper la fatale lettre de ses ma[illegible]ns.

Elle tomba comme une masse sur le parquet.

On accourut à ses premiers cris.

On ne releva qu'une femme en délire.

Cette dame était une nature simple, aussi hon-nête que son mari.

Elle n'avait vu dans la lettre qu'il lui écriv [illegible] que les terribles conséquences de son impruden [illegible] sans se sentir en état de pouvoir les analyser e [illegible] les combattre.

Par un surcroît de fatalité, cette femme [illegible] dans une situation critique qu'une moindre [illegible] tion pouvait aggraver encore.

Le soir même, l'épouse de l'inculpé avait [illegible] tée dans son lit sans avoir recouvré la rais [illegible]

Elle succombait en proie à un trans [illegible] cerveau.

Elle mourait à cause d'un timbre-poste!

Lorsque cette navrante nouvelle parvint aux oreilles des chefs de la préfecture, une réaction s'était faite dans l'esprit du magistrat au profit de l'infortuné propriétaire.

On avait appris, malgré les apparences auxquelles s'était trop facilement laissé prendre Bagasse, que cet incriminé, ancien sous-chef de l'administration des postes, avait joui, pendant l'exercice de sa laborieuse carrière, d'une réputation sans tache.

Le malheur, venant de le frapper par une accusation qui n'était justifiée que par une simple contravention, n'altérait nullement la pureté de ses principes.

Lorsqu'eut lieu la mort de sa malheureuse femme qui, connue du mari, faillit à son tour le rendre fou et le porter au tombeau, je revenais de Londres.

Immédiatement on me fit part de cette triste affaire.

Je demandai qui s'était chargé d'abord, comme agent instructeur, de découvrir l'auteur de ce *truc aux timbres*.

On me désigna Bagasse.

Lorsque je sus que cet agent, à l'esprit obtus, à la main maladroite, avait été chargé de débrouiller les fils de cette intrigue, je ne m'étonnai plus qu'ils fussent si embrouillés et qu'une affaire aussi simple eût produit ces déplorables résultats.

Je fis venir Bagasse à mon bureau.

Sans faire part à la direction de ce que je pensais de la gaucherie de cet agent qui n'était qu'un

homme d'énergie et un homme de force, je lui ordo nai de continuer ses recherches sur l'auteur du *tru aux timbres*, cette fois, avec le concours de Requi et d'Œil-de-Lynx.

Je terminai en lui disant :

— Bagasse, vous avez été, comme toujours, plus maladroit des hommes. Vous êtes cause de mort d'une honnête femme, pour avoir fait arrêt le plus honnête homme de la terre. Je vous casse rais si vous n'aviez trouvé plus maladroits que vo dans ceux qui vous ont choisi pour conduire cet affaire. Le plus grand tort est dans mon absenc Prenez avec vous Œil-de-Lynx et Requin. Ils vo conduiront sur la vraie piste. Réfléchissez; si vo ne retrouvez pas avec eux notre voleur, cette fois me ressouviendrai de votre maladresse qui a lais déjà un cadavre derrière vous.

Bagasse, l'oreille basse, se le tint pour dit.

Après le malheur involontaire dont il avait é cause, il n'espérait pas en être quitte à si bon ma ché.

Deux jours après, grâce à Œil-de-Lynx et à Re quin, l'auteur du truc aux timbres était retrouvé.

Ces agents, pour mettre la main sur cet escro avaient agi comme aurait dû agir Bagasse, s'il e été moins présomptueux, moins facile à tromper.

Ils s'étaient emparés d'abord de la première lett au timbre oblitéré. Ils s'étaient enquis du burea de poste où cette lettre avait été envoyée ; par signature ils avaient deviné qu'elle était d'un c marade de prison de l'auteur du *truc aux timbre*

Cette signature était en effet celle d'un copain

loux qui avait voulu jouer un mauvais tour à un confrère trop heureux.

Ils ne tardèrent pas à découvrir ce copain dont le nom de guerre cachait le véritable nom bien connu dans son quartier.

Ce nom de guerre n'était pas non plus étranger à mes deux agents; ils l'avaient connu quand son signataire s'était fait naguère le mouton de ce récidiviste.

Une fois qu'ils l'eurent découvert et mis la main sur lui, ils le forcèrent à dire ce qu'il savait sur ce prétendu « professeur de tenue de livres en partie double. »

Ce copain jalousait depuis longtemps son ancien compagnon de captivité.

Sa lettre au timbre oblitéré le prouvait; il vendit bien vite ce dernier. Il avoua qu'après l'envoi de sa lettre, qui, en frustrant l'État, avait failli faire découvrir déjà son *camarade d'exil*, celui-ci était venu le trouver pour le prier de ne pas le dénoncer.

Il avait promis, moyennant finances; mais Œil-de-Lynx et Requin, par le même moyen, firent avouer à ce confident le lieu où se cachait l'auteur du truc aux timbres. Celui-ci, depuis la poursuite maladroite de Bagasse, rêvait déjà l'exploitation d'une nouvelle et non moins ingénieuse industrie.

Alors, Œil-de-Lynx et Requin, accompagnés de Bagasse, se rendirent au domicile véritable de l'ancien professeur de tenue de livres en partie double.

Il fut pincé par les deux agents.

Et Bagasse, qui gardait la porte de la maison où

ses camarades cueillirent l'auteur du truc au bres, eut encore l'honneur de cette capture.

Telle est l'histoire de ces deux timbres obli Le premier fut cause de l'arrestation d'un h homme et de la mort d'une honnête femr second fit mettre la main sur le véritabl pable.

Si la destinée des empires tient parfois verre d'eau, à une erreur de géographie, route prise pour une autre, deux timbres suffisent pour tuer une femme, compromet bonheur d'un ménage et la réputation d'une g administration.

Le proverbe aura toujours raison : Mieux va sage ennemi qu'un imprudent... serviteur!

CHAPITRE XIX

LES SUITES D'UNE RECONNAISSANCE IMPRÉVUE

En revenant de Londres, j'entendis encore parler de la dame que j'avais vue une première fois à son domicile de la place du Château-d'Eau, et qui me devait l'arrestation de son voleur, le fameux Bouquin, escarpe et assassin.

Cette dame possédait un magnifique appartement rue du Château-d'Eau, et le quittait peu de temps après pour venir habiter un hôtel à elle vers le boulevard Malesherbes. Cette dame n'était guère plus recommandable que les filles *soumises* du bureau des mœurs.

Lorsque je me rendis chez cette courtisane à l'époque où elle avait été dévalisée par Bouquin, j'avais été très surpris de remarquer un portrait, placé dans une de ses pièces les plus intimes.

Quoique cette jolie femme n'eût jamais eu la prétention de faire de son intérieur une école de ver-

tus, je fus très scandalisé d'y rencontrer ce
trait.

C'était celui d'un jeune étranger qui, selo
devait être marié en secondes noces, car je
naissais un des plus intéressants chapitres d
histoire.

Cet étranger, c'était mon faux colonel pc
dont j'ai signalé la conduite peu édifiante da
précédent chapitre.

C'était cet espion prussien qui, par un macl
lisme infernal, s'était fait le don Juan de deux
de l'hôtellerie du faubourg Poissonnière, co
nant l'une par sa fiancée qui l'avait empoise
condamnant l'autre en la frappant lui-mêm
sa violente affection pour lui !

Par le portrait que j'avais eu de cet espion,
m'avait été confié par un inspecteur des gar
ne pus douter de ce que je voyais.

J'étais en présence d'une figure représent
même personnage.

Par discrétion et par politique, je ne fis dev
dame aucune observation à la vue de ce p
nage qui, dans un intérêt en dehors de la ga
rie, s'était sans doute attelé ou était encore att
char de cette Laïs.

Après réflexion, je ne m'étonnai plus de le
ver dans la galerie de cette femme galante.

Tenant un rang plus élevé dans la bicher
dans l'estime publique, elle devait naturell
intéresser à un puissant degré cet espion p
relations constantes avec les gens du monde
rial.

Ce Prussien, qui était venu en France pour laisser partout des dupes sur son passage, faisait donc son métier en se faufilant là où il pouvait glisser un œil, tendre une oreille dans le grand comme dans le demi-monde parisien.

Il m'importait peu que cette courtisane, qui croquait de ses plus belles dents les millions de ses innocents, fût aussi croquée par un agent de la chancellerie prussienne;

« A bon chat, bon rat, » me disais-je en quittant ma jolie inconnue, en me bornant à aller pour elle, et dans l'intérêt de la sécurité publique, à la poursuite de Bouquin et de ses filles.

J'avoue qu'en revenant de Londres, j'avais complètement oublié la belle hétaïre de la place du Château-d'Eau et le portrait de son amoureux, quand le directeur de la division politique me força à m'en souvenir.

Voici dans quelles circonstances :

Le lendemain de mon retour à Paris, je fus mandé par lui à son bureau, et il me demanda :

— Eh bien ! mon cher Claude, avez vous fait bon voyage ? Si je me permets de vous interroger sur les impressions que vous avez rapportées de là-bas, c'est que j'y suis autorisé par le ministre.

Le directeur de la police politique n'était pas fâché de faire sentir la supériorité qu'il avait reprise sur moi.

Je crus le satisfaire en lui racontant tout ce qui m'était arrivé à Londres, et les leçons que j'en avais tirées au profit de l'administration préfectorale.

Après m'avoir écouté avec un sourire qui n parut pas de bon augure, il reprit en inclina tête :

— Très bien ! Maintenant que vous m'avez seigné sur nos voisins, je tiens à vous rend pareille, et à vous dire ce qui s'est passé ici d votre absence. Vous saurez qu'une dame que connaissez, M[me] X***, votre amie, votre *bonne* a devient pour nous une femme suspecte, ven comme tant d'autres... à la Prusse.

— C'est impossible ! m'écriai-je en me recul frappé de surprise et de terreur, car je savais c bien était grave une pareille accusation dans la che du chef de la division politique. M[me] X***, vouée à l'empereur, à l'impératrice, M[me] X*** espionne prussienne, c'est impossible ! je le ré Je la crois capable de tout, excepté de cela !

— Souvent femme varie ! riposta-t-il avec son nel sourire qui me terrifiait. Maintenant les constances graves qui se produisent autour de influent sur des personnages autrement méri que cette M[me] X***, capable de tout, comme vo dites vous-même.

— Enfin, sur quoi base-t-on cette suppos contre M[me] X*** ?

— Sur son cœur, qui a bien changé depuis q a pour amant un espion prussien de la plus da reuse espèce.

— Elle !... elle, la maîtresse d'un Prussien ! criai-je interdit ; elle qui, autrefois, dans l'af Orsini, s'est tournée contre tous les ennemi l'empereur !...

— Autres temps, autres mœurs ! m'interrompit-il en secouant la tête.

Puis, sans me laisser le loisir de reprendre la parole, il tira du tiroir de son secrétaire un portrait-carte qu'il me mit dans la main.

— Tenez, me dit-il, voilà son nouvel amant. Si jamais cet homme vous a été signalé comme il l'a été depuis longtemps pour moi par mes indicateurs, on a dû vous dire que c'est le plus fin limier politique d'outre-Rhin.

Cette fois, je restai pétrifié, après avoir jeté un coup d'œil sur ce portrait.

C'était celui de mon faux colonel polonais qui avait joué un rôle si odieux dans le drame des deux sœurs de l'hôtel Poissonnière ; c'était l'image que j'avais retrouvée encore dans l'appartement de la biche à la mode de la place du Château-d'Eau.

J'étais littéralement écrasé à la vue de cette figure, qui ne cessait de me poursuivre, et qui, en se produisant de nouveau pour accabler Mme X***, me touchait cette fois profondément.

Quoique je n'estimasse guère Mme X***, je la connaissais depuis longtemps ; et elle m'avait rendu en maintes circonstances de trop grands services pour que je ne misse tout en œuvre afin de la délivrer des dangers qui la menaçaient.

Tout en paraissant contempler la physionomie de cet espion, physionomie aussi belle que fatale, dont les traits réguliers avaient cette placidité qui cache la plus laide des âmes, je songeai à ce qui pouvait avoir attiré l'imprudente Mme X*** vers ce don Juan malfaisant.

Je connaissais de longue date les imprudences d cette nature passionnée qui, dès sa jeunesse, s'é tait laissée aller aux entraînements les plus dang reux et les plus funestes.

Je savais que l'âge, au lieu de la guérir, ne l'ava rendue que plus facile dans le choix de ses adora teurs.

Après mûre réflexion, je me fixai à cette idée qu ce Prussien, dans un intérêt professionnel, n'avai pas tardé à s'adresser à sa coquetterie, à son amou effréné du plaisir, pour la faire tomber aussitôt dan ses pièges.

Lorsque j'eus tourné et retourné le portrait de c jeune homme que je ne connaissais que trop, je ré pondis au chef de la division politique :

— En effet, par les nombreuses recherches de m agents dans les garnis, cet étranger, cet espi prussien m'est très connu ; mais je connais tr aussi Mme X*** pour ne pas croire que si elle s' attaché cet homme, c'est ou pour le duper, ou pa qu'elle est la dupe de son cœur. Quant à la tra son, elle ne peut entrer un instant dans son âm J'en réponds.

— Eh bien! mon bon Claude, mon cher collègu me dit-il en se levant, je serais très heureux po Mme X*** et pour vous que vous me donnass des preuves, mais des preuves convaincantes, son innocence ! Je ne vous le cache pas, le châtea en la suspectant, vous suspecte aussi, vous, so meilleur ami, qui ne craignez pas de vous compro mettre en la défendant si généreusement.

— Comment ! m'écriai-je, étourdi par ce qu

j'entendais, moi!... moi qui ne me suis jamais mêlé de politique!... On m'accuse! Qui donc ose m'accuser?

— On ne vous accuse pas... se hâte-t-il d'ajouter, seulement on doute de votre zèle, mon cher collègue, depuis votre voyage à Londres, au moment où l'Empereur a le plus besoin de ses dévoués serviteurs! En vous désintéressant de la politique lorsque la politique est partout pour renverser l'Empire, avouez que votre neutralité n'est pas faite pour n'être pas taxée d'indifférence. Comme je vous porte beaucoup d'intérêt, je veux fournir, en vous laissant ce portrait, une occasion de rentrer dans les bonnes grâces du château. Agissez donc, en faveur de Mme X***, à votre guise, mais de façon à nous prouver qu'elle n'est pas une traîtresse, pas plus que vous n'êtes un tiède.

Le chef de la division politique, comme s'il m'en avait trop dit, ne voulut pas m'en dire davantage. Il me reconduisit jusqu'à la porte de son cabinet. Je gagnai cette porte en reculant d'un air stupéfait.

Je n'étais pas assez sot pour ne pas comprendre qu'en me laissant ce funeste portrait entre mes mains, j'étais aussi compris dans la disgrâce qui frappait Mme X***.

Je devinai que mon voyage à Londres avait été habilement exploité à la préfecture par les *politiques* qui gagnaient de plus en plus du terrain et qui se vengeaient des attaques que je leur avais portées, en éclaircissant leurs rangs dans les brigades que je dirigeais.

e compris que Mme X***, en se compromettant
lement avec cet espion, m'avait compromis avec
e par quelques indiscrétions faites à son nouvel
nant.

Je la connaissais trop cependant pour savoir qu'elle n'avait en tout ceci été que folle. J'étais persuadé qu'en l'avertissant de sa folie, elle redeviendrait, pour moi, ce qu'elle avait toujours été : une constante amie, comme elle était pour ses adversaires une irréconciliable ennemie dont la haine ne reculait pas, pour se satisfaire, devant un crime.

Cette fois, il n'y avait pas un instant à perdre pou
lui avouer la disgrâce qui me frappait avec ell

Le jour même je résolus de l'avertir.

Laissant de côté toute affaire pressante, je
rendis à Auteuil où j'espérais la rencontrer.

Mais à Auteuil je ne trouvai que sa vieille
vante. C'était une femme qui avait eu soin d
enfance. Depuis longtemps elle me consid
moi son ami, comme l'ami de la maison.

Cette servante me dit d'un air désolé dès
demandai à voir sa maîtresse :

— Comment, monsieur Claude, vous un
qui savez tout, vous ignorez que madame
plus Auteuil ?

— Je reviens de Londres, lui dis-je, et
rais. Mais dites-moi où est Mme X***. Il f
la voie sur-le-champ, fût-elle au bout d

— Ah ! me répondit-elle sans se dép
ton lamentable. Plût au ciel qu'elle fût
monde plutôt qu'avec son Prussien qui l'

Voyez-vous, monsieur Claude, cette nouvelle connaissance-là lui portera malheur !

— C'est aussi mon avis ; encore une fois, où est-elle? lui demandai-je.

— Mais, ajouta-t-elle, elle est dans sa nouvelle propriété de Ville-d'Avray avec son Prussien qui lui sert de jardinier, de domestique, de tout, quoi ? comme si elle n'avait pas assez de mon neveu... Ah! le père de madame, mon bon maître, me l'a toujours dit : Avec tout son esprit, ma fille tournera mal parce que ce qui lui manque, c'est le jugement! Je vous dis ça à vous, monsieur Claude, parce que vous êtes son ami, parce que je sais, qu'en vous avertissant de tout ce qui arrive ici et là-bas, vous ferez ce qu'il faut pour sortir madame du pétrin où elle s'empâte avec son gredin de Prussien!

J'arrêtai là cette servante qui, d'ordinaire, n'était pas aussi bavarde et qui ne s'ouvrait à moi que dans l'intérêt de sa maîtresse.

Après lui avoir demandé l'adresse exacte de sa nouvelle propriété, après lui avoir dit que je venais sauver Mme X*** d'un grand danger, je pris le chemin de fer pour me rendre à Ville-d'Avray.

Mais je ne connaissais pas la localité.

En descendant du chemin de fer, en me rendant vers le sentier qui conduit aux *jardies* bordant une large route coupant en deux le village parsemé de villas boisées, je me perdis.

Je pris un sentier pour un autre.

Entre deux haies touffues, j'entendis au fond d'un bosquet, le long d'un côté du sentier, deux voix dont l'une, au timbre féminin, ne me parut pas inconnue.

Cédant à mes instincts de policier, je me coulai vers l'endroit ombreux d'où partaient ces voix de manière à tout voir, à tout entendre sans être vu.

Que vis-je à travers un épais taillis, sous une sorte de tonnelle? Qu'aperçus-je entre d'épais branchages? Une jeune dame que je reconnus pour être ma biche du Château-d'Eau.

Elle causait avec un jeune homme dont je connaissais la figure par le portrait.

C'était mon Prussien, l'homme que j'avais vu dans l'appartement de cette biche aussi pervertie qu'égarée.

Penchée lascivement sur l'épaule du jeune homme raide et guindé dans ses habits bourgeois, d'une coupe élégante, cette femme lui demandait, en l'embrassant :

— Tu as vu la *vieille*. Et elle ne soupçonne rien?

— Non, répondait le jeune homme, — quoique madrée comme un procureur, elle est trop folle de moi pour me suspecter. Tous les jours, je lui donne trop de preuves de mon amour pour croire qu'elle a en toi une rivale.

— C'est bon! monsieur, lui répliquait-elle d'un air de dépit et en lui donnant une petite tape sur la joue, si vous n'étiez pas un rustaud de Prussien, vous sauriez qu'on ne dit pas de ces choses-là à sa maîtresse, parce que c'est bête, insolent et maladroit! Un Français, un Parisien ne commettrait pas un pareil crime de lèse-galanterie! On vous pardonne en votre qualité d'étranger! Ainsi, reprenait-elle plus sérieusement et en femme qui entend

aussi bien les affaires que les amours, elle ne se doute pas, la vieille, que je suis d'accord avec son ancien entreteneur pour avoir *à l'œil* cette propriété qu'elle veut me vendre et que lui reprend à mon profit son commanditaire et le mien! Ainsi elle ne se doute de rien!

— Cette *pétise*, reprit mon faux colonel avec son accent tudesque en lui donnant un baiser sur les lèvres, puisque c'est elle qui m'envoie pour faire valoir les intérêts de son monsieur auprès de toi?

— Ils sont, ma foi, bien représentés! ricana la friponne riant aux éclats, pendant que le Tudesque ne lui lâchait pas la taille et l'accablait de ses embrassements contre lesquels sa maîtresse ne se défendait qu'en prononçant le nom de Mme X*** et en ne cessant de répéter à chaque caresse aussitôt prise que rendue :

— Ah! si la vieille nous voyait!...

Pour moi j'en savais assez par cette reconnaissance imprévue dans ce sentier désert.

Cette reconnaissance m'en apprenait plus que je ne désirais en savoir pour dessiller les yeux de Mme X***.

Je la plaignais.

Je plaignais aussi les imprudents qui, en se moquant d'elle, ne devaient pas tarder, grâce à mon indiscrétion, à subir les terribles effets de sa vengeance.

Dès que Mme X*** était frappée dans ses intérêts, dans ses affections, dans son avenir, mon devoir n'était-il pas de la prévenir?

Je n'avais plus à me préoccuper de ce qui pouvait

arriver de malheureux à ses adversaires dont, par ricochet, j'étais la victime.

Furieux pour Mme X*** du mépris avec lequel on la traitait, il me semblait que sa cause devenait la mienne.

Lorsque, après avoir quitté le sentier où je m'étais égaré, je finis par découvrir la maison de Mme X***, je trouvai sa propriétaire dans un ravissement qui acheva de me rendre plus irrité contre ceux qui la trompaient.

A peine m'eut-elle reçu à la porte de sa grille, en bousculant un domestique accouru pour m'ouvrir, que j'aperçus une femme pleine de joie et de ravissement.

Sans répondre à ses vives expansions, je demandai à l'entretenir dans la pièce la plus retirée de ses appartements.

— Mon Dieu! s'écria-t-elle, quel visage de carême nous rapportez-vous d'Angleterre! Si c'est comme cela que l'on revient des brouillards de la Tamise, on devrait bien y rester.

— Merci, lui répondis-je d'un ton bourru. Quand vous m'aurez entendu, vous verrez que ce ne sont pas les brouillards de la Tamise qui m'ont donné la mine d'un Anglais rechigné. Mais bien vous, vous seule!...

Ce fut sur ces mots que je cheminais vers sa maison.

Une fois en tête-à-tête, dans son boudoir attenant à un salon, je lui demandai :

— Vous êtes heureuse?

— Mon ami, me dit-elle, un peu intimidée par

mes paroles lugubres, depuis que je connais mon Allemand, depuis que je suis ici avec mon cher Fritz, rien ne manque à mon bonheur !

— Vous n'êtes pas difficile ! lui répliquai-je avec amertume.

— Que voulez-vous dire ? m'interrogea-t-elle avec inquiétude.

— Votre Allemand, continuai-je, est le dernier des hommes, je suis venu pour vous l'apprendre.

— Quoi ! me répondit-elle en haussant les épaules, vous aussi, comme tout le monde, vous êtes prévenu contre ce bon M. Fritz ? Vous aussi, mon ami, vous êtes jaloux de l'affection dont Fritz me donne chaque jour de nombreux témoignages ?

— Le pauvre homme ! m'écriai-je avec l'accent de la servante d'Orgon, parodiant son maître au sujet de Tartufe.

— Tenez, me riposta-t-elle, exaspérée par mes sarcasmes, vous êtes un sot et un méchant ! Moi qui ne suis pas une bête, je devine d'où part cette flèche ! Elle vient d'Auteuil, cette flèche du Parthe ! Elle est lancée par ma vieille bonne ! Parce que, un instant, j'ai distingué son neveu, un domestique qui m'aime, l'imbécile ! Elle est furiuese que je ne la traite plus comme autrefois ! Merci ! un larbin ! c'est bon quand on n'a pas autre chose ! Est-ce que c'est un homme un domestique ! Ça ne peut faire illusion qu'un instant, quand ça ne parle pas, quand il fait nuit et qu'on pense à *quelqu'un*. Un domestique ce n'est pas quelqu'un, tandis que mon Fritz, un gentilhomme, qui s'est improvisé

mon jardinier, mon sommelier, qui bêche mo jardin, qui met mon vin en bouteilles, qui fail quoique gentilhomme, ce que ne voulait plus fair ma brute de domestique, parce qu'il se vantail l'animal, d'être autant que la *patronne*, tandis qu mon Fritz, voilà un homme! C'est élégant comm un prince, et vigoureux comme un reître; c'es doux comme une jeune fille, et fort comme u Turc! Qu'est-ce que vous voulez que désire de plu une femme?

J'arrêtai M[me] X***, car son cynisme me faisai mal.

Je devinai que c'était la rage qui la faisait parle en se méprisant de la sorte. J'avais marché tro vivement sur son cœur, j'avais brisé trop brutale ment son idole, pour qu'elle ne criât pas.

Mais je n'avais pas un instant à perdre pour sauver d'elle-même, puisque mon salut dépend du sien.

La préfecture m'avait averti, je ne me fais aucun scrupule de briser les illusions de cette d gereuse exaltée. Et je lui répondis :

— Ah! vous croyez tout cela de votre Allema Mais ce n'est qu'un espion qui vous trompe co il en a trompé tant d'autres.

— Eh bien, fit-elle en haussant les ép qu'est-ce que je suis, qu'est-ce que nous som Sans doute, c'est un espion, il travaille pour le Prusse comme nous travaillons pour le com l'Empereur! C'est tout naturel! après?

— Après? lui répondis-je, très mortifié comparaison. Après? mais je n'ai rien à

vous aimez à être la dupe de cet homme? Et si vous êtes dominée à tel point par lui, que vous n'appartenez plus maintenant qu'à son roi et à sa patrie, après avoir renié définitivement pour lui l'Empereur et la France ?

— Hein, plaît-il ! vous dites ? exclama-t-elle en me regardant dans le fond des yeux.

— Mais je dis ce que votre Prussien dit partout et ce qui se répète à la préfecture !

— Vous mentez ! exclama-t-elle, les yeux en feu et en devenant d'une pâleur livide.

— Pour cette nouvelle insulte, ma chère,— lui répondis-je froidement et en sortant de ma poche le portrait-carte de son amant,— je devrais ne pas vous en dire davantage, mais mon amitié pour vous est au-dessus de vos outrages. Au reste, j'en suir sûr, en vous montrant le portrait de votre Fritz, qui n'est qu'une épreuve du portrait que j'ai trouvé chez votre rivale, je suis certain que vos insultes se tourneront contre lui.

— Une rivale ! répéta-t-elle d'un air ébahi et anxieux, j'ai une rivale... moi ?

— Oui, et qui se moque de vous comme votre Prussien !

— Son nom... son nom, s'écria-t-elle en portant vivement sa main à son cœur comme si elle l'eût senti se briser dans sa poitrine.

— Comment? lui répondis-je d'un air étonné, qui dissimulait le chagrin que je lui causais; comment vous ne la connaissez pas ?

— Non, je vous le jure ! me dit-elle avec un accent douloureux.

— Eh bien! mais c'est votre voisine, Mme C***.

— Oh! l'infâme! exclama-t-elle en pa main dans ses cheveux, en rugissant con lionne! Oh! l'infâme! elle me jouait! Et m imbécile, qui envoyais ce Prussien parlemen cette misérable fille, au moment où ell encore m'escroquer!

— Vous escroquer la terre que vous vendue à Ville-d'Avray, repris-je vivemen escroquer en mettant dans ses intérêts n ment votre aimable représentant, mais au cien acquéreur de cette terre qui vous co droit de vendre à votre rivale ce que ce acquéreur tient à lui donner au même vous avez eu sa propriété? Vous voyez sais tout? Vous voyez que, grâce aux indi de ceux qui vous dupent, vous ridiculise trahissent, je connais vos affaires aussi l vous! Et si vous n'êtes pas une sotte, vous le disiez tout à l'heure, il n'est que t rompre avec votre Prussien. Il vous ruine calomnie! plus tard, si vous n'y prenez g vous tuera comme il en a tué tant d'aut

Je n'avais pas fini de parler que Mme X retombée de toute sa hauteur; elle s'était comme une masse inerte dans le fauteuil n'était plus assise, depuis que je l'avais ta née par mes révélations.

Il était évident pour elle, quelque prévenu fût en faveur de son cher Fritz, qu'elle ava dupe.

[redacted]

e put avoir aucune illusion à cet égard.
eulement elle avait été trompée par lui,
ı amour avait servi de risée à une rivale
contente de lui prendre sa propriété avec
manditaire, s'était servie de son amant de
ur achever de la ruiner.
tait doublement la dupe de Mme C***, elle
nétier était pourtant de tromper les autres.
ait été jouée comme une enfant par une
ıabile et un Allemand retors.
, trop.
ait blessée à la tête et au cœur.
e de Mme X***, on n'aime pas impunément.
mon ancien colonel de l'hôtellerie des
urs, avait déployé en cette circonstance
p d'habileté pour mettre dans ses intérêts
femmes du demi-monde, dont la fréquen-
rvait à la fois sa patrie et sa fortune.
is de Mme C*** qui occupait une certaine
dans le monde où l'on s'amuse, de Mme C***,
belle fille qui avait une situation à part
galanterie parisienne, le traître avait flatté
ité. Vis-à-vis de Mme X*** qui voyait avec
éclaircir avec l'âge le rang de ses adora-
avait flatté sa coquetterie; il s'était fait
ur de ses charmes qui ne brillaient plus,
ongtemps, au premier plan sur les scènes
lanterie.
*** dont l'esprit, quand il était dégagé de
urs hystériques, était aussi délié que pos-
n revenait pas de s'être laissé prendre si
ment à la glu de son charmeur.

Froissée dans sa passion, honteuse d'elle-mêm
elle était convaincue de sa folie pour un homr
qui n'avait eu qu'un but : l'exploiter et la perdr
La révolution qui s'opéra en elle pendant q
j'achevais de lui parler, fut effrayante.

Un instant, je crus qu'elle allait s'évanouir so
les coups que, dans son intérêt et dans le mien,
lui avais portés.

Sa tête, renversée en arrière, était d'une pâleı
effrayante; ses yeux éteints furent un mome
ceux d'une morte.

Par un violent effort sur elle-même, je la vis rev
nir à elle.

Ses couleurs reparurent peu à peu sur ses jou
où le sang rejaillit en abondance. Ses muscles con
tractés se détendirent. Un sourire étrange, mena
çant, horrible, plissa ses lèvres convulsives; ell
agita le bras dans le vide comme pour repousse
une image qu'elle revoyait trop belle pour elle.

Puis elle s'écria comme si elle se parlait à elle
même ;

— C'est fini ! imbécile! Mais cet homme que j'ai
mais, cet étranger qui m'apportait comme un
bouffée de printemps et de jeunesse ne pouvait êtr
qu'un ennemi. Notre jeunesse, voilà pour les hom
mes notre seule supériorité. Nous n'en avons pa
d'autres. L'amour n'existe pas pour les vieilles fem
mes ! Oh ! sotte, triple sotte que j'étais !

Alors elle se ressouvint que j'étais là.

Pour la première fois, elle reprit son ton de ca
marade, son air bon enfant d'autrefois; elle me ten
dit la main et me dit :

— Merci, mon cher Claude. Vous m'avez guérie, ›us m'avez sauvée. Tout à l'heure, je vous ai mau- t, insulté ! Ah ! c'est que votre cure m'a fait bien ' mal ; maintenant c'est passé.

Elle soupira.

Ce soupir était si profond, que je jugeai que la ›ssure que je lui avais faite saignait encore.

— Croyez, ma chère amie, lui dis-je en lui ndant sa poignée de main, que sans le danger que us couriez, je ne vous aurais pas arraché vos il- ›ions.

— Oui, oui, je connais votre dévouement, s'é- a-t-elle avec un réel abandon. Vous me l'avez ouvé avec le lieutenant qui m'a jouée dans l'af- re Pieri et Orsini ! A cette époque, pourtant, j'é- s belle ! je pouvais avoir des illusions ! et cepen- nt ce misérable me trompait, comme me trompe ce moment cet infâme ! Eh bien, mon bon ıude, lui aussi apprendra ce qu'il en coûte de ›jouer, de me ridiculiser, de me salir !

Puis se ravisant, elle reprit :

— Racontez-moi donc la vie de cet homme. Vous ›ez la connaître, ne fût-ce que par intérêt pour ıs autant que par intérêt pour moi.

— Sans doute, lui dis-je. Et vous comprenez que 'ant vous, si prévenue en sa faveur, je devais › tout armé contre ce Prussien pour vous forcer › bannir de votre cœur.

Mme X*** me pressa de nouveau les mains, elle pria de lui dire tout le mal possible de son ınt, qu'un instant auparavant elle défendait tre moi avec la furie d'une lionne.

Je lui racontai l'histoire des deux sœurs de l'hô
du faubourg Poissonnière.

Lorsqu'elle eut tout entendu à ce sujet, ainsi
l'explication de mes paroles inspirées par la
cente reconnaissance de sa rivale, en tête-à-t
avec son Fritz, Mme X*** me dit :

— Merci, mon bon Claude, je n'attendais
moins de votre amitié. Maintenant je vous en
ponds, cet espion n'en tuera plus d'autres !

Je connaissais par son passé Mme X***, je sav
qu'elle ne menaçait pas en vain.

J'eus peur à mon tour du revirement de haine
cette femme vindicative.

Je voulus lui faire quelques objections, elle
ferma la bouche en me reconduisant jusqu'à
porte.

— Chut ! mon Fritz peut revenir. C'est un mal
Et s'il vous voyait ici, s'il connaissait surtout ce q
vous êtes, je perdrais le bénéfice de ma vengean

Elle n'avait pas achevé que j'étais sur le seuil
salon, prêt à franchir la porte qui conduisait à s
perron.

En l'ouvrant, je vis derrière moi un domestiq
qui ne s'esquiva pas assez tôt pour ne pas devin
qu'il nous avait entendus.

C'était un rusé gaillard de vingt-cinq ans à pein
large, trapu, à la figure sournoise, rougeau
dont l'épanouissement respirait en ce moment
air de satisfaction sauvage.

Mme X*** me laissa avec ce domestique. Il me co
duisit du jardin à la grille. Je remarquai que pe
dant que ce serviteur m'indiquait la porte de sort

se frottait les mains avec une sorte de joie con-
:ntrée.

Je devinai que cet homme pouvait bien être le
:veu de la vieille servante, et que, lui aussi, par la
ène qui venait de se passer entre moi et sa maî-
esse, comptait sur une revanche.

Je ne me trompai pas par l'horrible drame qui
ivit mon départ, drame qui ne fut mystérieux que
ur le public, comme tous ces drames intimes aux-
iels sont liés les fastes ténébreux de ce temps-là.

Le soir de ma visite chez Mme X***, Fritz revenait
chez Mme C***.

Il rendait compte à sa manière de la visite qu'il
ait faite, au nom de sa maîtresse, chez celle qu'il
étendait ne connaître que par Mme X***.

Il lui contait un mensonge que cette dernière
ignit de croire.

Jamais elle n'avait paru plus gaie, plus aimable
ie ce soir-là.

La gaieté fut partagée par le rusé Prussien.

Mme X*** voulut recompenser dignement, le soir
ême, son amant qui, pour lui plaire, lui un gen-
homme, n'hésitait pas à se faire tour à tour et
n jardinier et son intendant.

— Ma bonne, lui dit-elle, m'a envoyé, des caves
ma maison d'Auteuil, un panier de bouteilles de
ampagne que nous allons déguster, entre deux
iissons d'écrevisses. Après le champagne, nous
ngédierons mon valet pour mieux causer en tête-
tête.

Le Prussien, sans défiance, accepta avec empres-
ment.

Il ne fut pas trop gêné de la présence du dc mestique qui resta pour les servir jusqu'au desser car sa présence lui épargnait des frais de tendress vis-à-vis de Mme X***, et déjà il s'était amplemer dédommagé sur le terrain du Tendre avec Mme C**

Au souper, Mme X*** parut dans un déshabill galant. Sa beauté, aux lumières, grâce au fard et la poudre de riz, avait encore un certain éclat.

Jamais Mme X*** n'avait été plus provocante e plus pétillante d'esprit.

Les mots spirituels couraient sur ses lèvres; il éclataient en fusée avec un montant qui donnait plu d'attrait au vin que versait le domestique plac derrière les convives.

Le Prussien qui avait cru avoir laissé toute s verve chez Mme C***, sentit se réveiller un renou veau de passion pour Mme X*** rajeunie par soi esprit, par le champagne, et du reste elle savait fond son métier de femme de plaisir.

Les sens émoustillés, l'esprit ravi par l'entrain d la séduisante et expérimentée coquette, son aman attendait maintenant avec impatience la fin du sou per.

Il trouvait que le domestique qui, derrière lui remplissait toujours son verre, partageait avec tro d'entrain les délices de ce ravissant repas.

Le tête-à-tête à trois le gênait d'autant plus qu le valet, sans respect pour sa maîtresse et sa gen tilhommerie, se mêlait de plus en plus à leur cau serie.

Non seulement il se permettait de rire aux bon mots de sa maitresse, mais, parfois, il allait, soi

[redacted]

de remplir le verre de Mme X***, lui causer
reille.

tretenait en suivant avec des regards imper-
es contours de ses bras nus lorsqu'elle lui
on verre avec un abandon qui ne pouvait
er que par l'ivresse.

*** avait encore des bras d'une blancheur
, dont la ligne onduleuse faisait valoir une
gante et souple, digne d'une duchesse.

tre Prussien trouva que l'échanson savou-
pour son compte les derniers attraits de
esse.

fin du souper, lorsque d'une voix où per-
ibration du désir, le Prussien ordonna au
se retirer, Mme X*** non seulement lui or-
rester, mais elle l'engagea à s'asseoir à la
'il avait présidée jusqu'alors comme servi-

té du hobereau se réveilla subitement.
esta énergiquement.

** se contenta de lui répondre :

n cher Fritz, vous m'avez habituée jusqu'à
plus de soumission. Il faut céder à mon
Nous ne sommes pas ici en Prusse, mais en
pays d'égalité. Après tout, que suis-je,
e femme très attaquable, vous le savez,
me sans préjugés, mon domestique le sait
n que vous-même. Voyez, qu'ai-je fait
, tout gentilhomme que vous êtes? Mon
d'affaires, mon jardinier. Un domestique
s'asseoir à côté d'un jardinier. D'ailleurs
s raconter une histoire qui vous intéressera

tous les deux ; et à la fin de cette histoire, mon domestique qui est aussi votre rival, n'en déplaise à votre grandeur, mon domestique doit jouer un certain rôle qui ne peut que vous intéresser.

Sur la fin de cet étrange discours, le serviteur s'était placé à côté de sa maîtresse, les coudes sur la table, regardant le Prussien étourdi de ce qu'il voyait et entendait.

Sans aucun doute, la fierté du hobereau n'aurait pas souffert cette plaisanterie déplacée, si le gentilhomme eût eu la force de protester, de laisser aussitôt la place à cet indigne personnage.

Mais un tremblement nerveux s'était déjà emparé de tous ses membres, un titillement étrange résonnait dans son cerveau, sa poitrine était en feu.

Lorsqu'il voulut, malgré ses forces ébranlées, se lever pour éviter les regards, les sourires de défi du domestique qui ne cessait, les poings sur la table, de le regarder d'un air impertinent, le Prussien retomba comme une masse.

— Remettez-vous, mon cher, continua froidement Mme X***, vous êtes sous le coup d'une ivresse passagère, l'intérêt de mon récit dissipera les effets causés par le champagne.

Pendant que le malheureux, la tête branlante, les ongles dans sa poitrine comme pour en faire sortir les flammes qui la dévoraient, pendant que le domestique le regardait avec des yeux fixes, la dame commença l'histoire des deux sœurs de l'hôtel du faubourg Poissonnière.

Alors le malheureux comprit tout.

[redacted]

Malgré ses tortures, il tenta de se lever pour intimer l'ordre à Mme X*** de ne pas continuer.

Il s'affaissa, poussa un soupir qui ressemblait à un râle.

Le domestique, toujours accoudé sur la table, semblait jouir avec une joie de démon de l'agonie de son rival.

Le gentilhomme, avant d'être terrassé par la mort, l'était déjà par les humiliations que lui faisait subir Mme X***.

Lorsqu'elle eut fini de parler, l'espion ne put plus en douter, sa maîtresse était au courant de perfidies.

Après un moment de silence, Mme X*** se leva, lorsque le Prussien, la tête pendante, le corps affaissé sur la table, exhala ses derniers râles.

Elle lui dit avec un geste implacable :

— Maintenant, mon cher, si, vous, le faux colonel polonais, si vous êtes marié avec la fiancée qui vous a aidé autrefois à faire deux cadavres, maintenant, moi je fais de votre femme, une veuve !

Dans un suprême effort, le hobereau se releva, il poussa un cri déchirant.

Il regarda, avec des yeux égarés et éteints, la femme debout devant lui, et son domestique ne le perdant pas de vue avec un sourire infernal.

— Ah !... exclama-t-il.... je meurs ! je meurs empoisonné.

— Comme tous ceux qui m'ont trahie ! répéta froidement Mme X*** en contemplant l'espion prussien, qui alla rouler sous la table, mort, déjà presque glacé.

Là ne devait pas se borner la vengeance de Mme X***. Après avoir fouillé dans les poches de l'espion, après avoir tiré de l'une d'elles un petit carnet qu'elle cacha soigneusement dans son corsage, elle ordonna au domestique de prendre le corps avec elle.

Ce serviteur dévoué à Mme X***, comme Orsini à l'héroïne de la tour de Nesles, fit tout ce que lui ordonna sa maîtresse.

A minuit, la dame encore en toilette de gala et son serviteur prenaient tous deux le cadavre, ils le faisaient sortir sans bruit de sa maison et du jardin pour le porter, où?

Dans le jardin voisin attenant à sa propriété et qui était le jardin de la rivale de Mme X***.

Celle-ci le rejetait avec ce serviteur par la clôture attenant à la tonnelle où, dans la journée, l'espion et Mme C*** s'étaient tant moqués de Mme X***, de la *vieille* comme ils la qualifiaient.

Mais la vieille était vengée.

Il fallait maintenant mettre la justice dans l'impossibilité de rechercher la véritable coupable de cet empoisonnement.

Mme X***, par le carnet qu'elle avait trouvé sur le corps de son amant, se sentait invulnérable.

Les précieux documents que renfermait ce carnet ne tardèrent pas à la remettre en faveur au château.

Ces documents n'étaient rien moins que des notes destinées à la chancellerie. Ils donnaient le dénombrement exact des personnages riches et influents, composant l'élégante colonie de Ville-d'Avray.

Le lendemain de ce meurtre, Mme X*** se rendit au cabinet noir. Elle fit connaître à la police le motif qui l'avait engagée à se lier avec l'espion prussien.

Elle conta une fable au sujet de la possession de son carnet.

Elle dit, qu'après avoir grisé l'Allemand pour pouvoir lui ravir ses secrets, il était sorti de chez elle pour dissiper les vapeurs de l'ivresse et que, depuis, elle ne l'avait plus revu.

Au moment où elle quittait les Tuileries, une autre nouvelle circulait à la préfecture.

On avait découvert chez Mme C*** le cadavre du faux Fritz !

Voici comment :

Mme C*** avait été avertie par sa domestique. Effrayée par des groupes qui s'étaient formés autour de sa maison, elle prétendait qu'un cadavre gisait dans son jardin.

Mme C*** était encore au lit. Elle s'habilla en toute hâte ; elle courut à l'endroit désigné par la foule et par sa servante.

En reconnaissant le corps de son amant, elle s'était écrié :

— Oh ! c'est lui, c'est toi, mon pauvre Fritz !

Ce cri arraché par la surprise et par la douleur l'avait compromise.

Mme C*** fut priée de se rendre chez le commissaire.

Le même soir, elle se rendit au parquet pour s'expliquer devant le juge d'instruction.

A la suite d'une perquisition faite à son domicile

de Paris, on avait retrouvé le portrait de l'espion allemand.

Un mandat d'amener avait été lancé contre elle.

Moi qui, depuis ce qui s'était passé, avais été la cause involontaire de ces sinistres événements, je ne me sentis par le courage d'agir contre Mme C** que je savais innocente de ce crime.

Je fis appeler en secret Mme X***, qui n'était plu inquiétée, depuis qu'il était prouvé que, loin d conspirer avec la Prusse, elle ne s'était associée a un Prussien que pour mieux renseigner la police française.

Lorsque nous fûmes tous les deux en tête-à-tête j'apostrophai Mme X***, souriante, affable et gai comme si elle n'avait pas laissé un nouveau cadavre derrière elle.

— Malheureuse, lui dis-je, qu'avez-vous fait Vous avez commis un crime, vous me faites repenti de ce que je vous ai dit pour vous sauver !

— Vous êtes fou ! me répondit-elle, avec vo scrupules d'honnête homme. Ce crime me sauve e vous sauve. Que demandez-vous de plus?

— Oui, mais il perd une innocente?

— Laissez faire! — me reprit-elle, — cette innocente, comme vous l'appelez, se sauvera bien toute seule! C'est ce qui fait mon malheur parce que j'aurais voulu, en la perdant, rendre ma vengeance complète. Moi, qui n'ai pas vos scrupules, je n'ai pas hésité à l'accuser de mon... crime! Mais savez-vous ce que l'on m'a répondu en haut lieu ?

— Non, — m'écriai-je d'un air anxieux.

— Eh bien, l'on m'a répondu qu'il fallait étouffer l'affaire de Mme C***.

— Pourquoi ?

— Parce que, ce que je ne savais pas, ce que vous ne savez pas encore, c'est que Mme C*** n'est rien moins qu'une espionne prussienne.

— Ah bah ! exclamai-je.

— Car Mme C***, ajouta-t-elle, est très liée avec une grande dame des Tuileries, qui depuis le départ de la duchesse la remplace auprès de la chancellerie. C'était donc Mme C*** qui servait encore hier d'intermédiaire entre ce Fritz et cette grande dame pour envoyer en Allemagne ce qui se dit, ce qui se fait, ce qui se passe en France. Il ne sera donc rien fait à Mme C*** par l'influence de cette grande dame. Vous pouvez dormir sur vos deux oreilles. Maintenant c'est à la cour à étouffer malgré moi, selon vos désirs, cette affaire de meurtre attribuée à la jalousie de Mme C*** contre son amant volage. Les rôles sont renversés. Et la vérité, soyez en certain, par l'influence du château, par peur de la Prusse, ne se fera pas jour !

Mme X*** me quitta sur ces paroles qui soulagèrent ma conscience.

Comme me l'avait assuré Mme X*** il ne fut plus question de la mort du Prussien, que les journaux de l'époque mirent sur une cause accidentelle.

Mme C*** sortit du cabinet du juge d'instruction aussi blanche que la blanche hermine.

Ce ne fut que plus tard que le château voulut s'apercevoir que cette dame entretenait des intelligences avec la Prusse. Intelligences qui furent si

funestes à un hobereau, à deux hétaires et qui
lurent aussi à une grande dame un séjour m
mentané à la prison de Vincennes pour la d
penser d'écouter aux portes des palais de Sai
Cloud et des Tuileries, lors de la guerre de Prus

Quant à moi, je jurai un peu tard, dussé
encore être compromis par les imprudences crin
nelles de Mme X***, de ne plus me mêler de s
amours.

CHAPITRE XX

LE DÉCLIN.

Lorsque je revins à Paris quelques mois avant la guerre, et le plébiscite, je crus entrer dans une fournaise.

Ce n'étaient plus les agents de la préfecture qui attisaient le feu de l'émeute pour faire rentrer dans l'ordre les bourgeois.

L'Empire libéral qui avait joué avec le feu s'y brûlait les doigts avant de s'y consumer.

La démocratie, sur un point ou sur un autre, recommençait sérieusement le premier jeu pour rire des républicains de la préfecture.

La police était devenue impuissante à pousser dans sa souricière des milliers d'hommes qui, sur un premier incident venu, à propos d'un enterrement, à la nouvelle de la maladie de l'Empereur, pouvaient se lever pour entraîner cent mille vengeurs de l'ancien coup d'Etat.

A peine rentré dans le libéralisme, l'Empire s'aperçut qu'il se trompait de route.

César libéral crut éclairer l'avenir et saluer une nouvelle aurore.

Il se fourvoya en cherchant le salut dans la liberté il déclara alors la guerre pour échapper à ses sour des rancunes.

La guerre l'acheva parce que l'heure du châtiment avait sonné pour l'homme-Destin !

La nouvelle aurore de l'Empire ne fut que son couchant. Les nouveaux soutiens de Napoléon II ne l'éclairèrent qu'à l'huile de pétrole qui, avec l Commune, incendia Paris après les horreurs d l'invasion et après la chute de celui qui les avai provoquées.

Quoique la politique ne soit pas de mon domaine j'ai été trop meurtri par elle pour ne pas l'aborde en ce qui me touche comme policier.

On a vu, par mon voyage à Londres où les pl violents rancuniers de Décembre tenaient leu clubs, que j'étais personnellement visé par des hom mes que je n'avais fait arrêter que sur l'ordre de m chefs.

Il ne m'était plus permis de ne pas répondre leurs défis, à une époque où l'Empereur malade avait tant besoin de tous ses serviteurs.

Trompé à l'intérieur, trompé à l'étranger par la Prusse qui le cernait jusque dans son palais, l'Empereur n'avait plus qu'un parti à prendre : ressaisir, s'il le pouvait encore, son pouvoir autoritaire, par une grande victoire dont l'éclat aurait rendu à son règne le prestige qu'il n'avait plus.

[redacted]

A cette époque, c'est-à-dire dès le commencement de l'année 1870, Napoléon III était fini. Il le sentait. La terrible maladie qui le minait ne lui permettait plus, eût-il été victorieux, après la guerre de Prusse, de rester sur le trône.

Les défections sans nombre, après l'enterrement de Victor Noir, après les votes de l'armée et du parti libéral de la France, dont M. Thiers était le chef implacable, ne lui permettaient plus que de former un conseil de régence en attendant la majorité du jeune Napoléon IV.

La ligue dynastique s'organisait contre la ligue républicaine derrière laquelle se masquait, avec Thiers, le parti jeune de la démocratie qui allait de Gambetta, le vengeur des victimes de Décembre jusqu'à Blanqui, l'organisateur de la future commune.

Pour avoir raison de cette formidable opposition qui se composait de toutes les intelligences du pays, il fallait une grande guerre : elle seule pouvait remettre du côté de l'Empire la nation tout entière.

A la liberté qui réclamait ses droits, il fallait opposer la guerre, la guerre victorieuse relevant le prestige de la France.

L'Empire et l'Empereur malade étaient-ils capables d'un pareil effort ?

Ce fut en vue de la guerre prochaine que l'impératrice chevauchant en Orient, fut rappelée de Turquie et d'Egypte sans avoir pu arriver jusqu'aux lieux saints, son calvaire.

Quoique malade, l'Empereur, toujours utopiste et rêveur, concevait l'idée de se mettre à la tête de son

armée pour demander au roi de Prusse les provinces du Rhin, et pour réaliser son ancien programne de prétendant !

Il appelait l'Impératrice pour qu'elle régnât à sa place, pendant qu'il devait aller à Berlin chercher à son fils, comme cadeau de joyeux avènement, ce merle blanc : le Rhin allemand que Napoléon Ier n'avait pu conserver.

Napoléon III se savait impuissant depuis 1866 contre la Prusse qui l'avait cruellement joué.

Il comptait cependant sur le hasard, ce dieu des décavés et des désespérés !

Puis il espérait que, même terrassé, il serait moins maltraité par un roi étranger que par les républicains parce que les rois ne se détrônent pas entre eux.

Il comptait sans la haine d'un Hohenzollern, qui avait en horreur, comme son peuple, tout ce qui rappelait le nom de Napoléon Ier.

J'ai indiqué comment l'Impératrice quitta la France sous prétexte de visiter les lieux saints, mais en réalité pour laisser la place, après une scène violente de jalousie, à une espionne de la Prusse.

Le retour de l'Impératrice, aussi précipité que son départ, signala la disgrâce de la grande-duchesse. Il n'était plus permis à notre souverain de douter de la trahison de cette espionne au profit de ses plus cruels ennemis, qui lui devaient de la reconnaissance depuis l'abaissement de l'Autriche.

Lorsque l'Impératrice, future régente, en haine de sa rivale, vit arriver la candidature du prince de Hohenzollern au trône d'Espagne, elle éprouva aussi une ardente joie de se venger de la Prusse.

[redacted]

Elle dit avec un élan irréfléchi : Cette guerre c'est ma guerre, parce que, en sa qualité d'Espagnole, elle se voyait déjà la libératrice de sa patrie, comme son époux avait été, selon ses flatteurs, le sauveur de la France.

Sa rancune d'épouse et de mère était déjà satisfaite, lorsqu'elle se rappelait le tort que lui avait causé depuis dix ans sa dangereuse rivale.

L'Impératrice possédait toutes les rancunes d'une Espagnole. Elle le prouva à Griscelli, dans son voyage en Turquie.

Griscelli, l'ex-agent secret de Napoléon III, qui avait encouru la disgrâce de l'Impératrice pour avoir trop bien servi les amours de Napoléon III, en avait éprouvé les terribles effets avant le voyage de sa souveraine en Orient.

Le malheur de Griscelli datait de loin, bien avant l'affaire d'Auteuil, quand il tuait un agent chargé d'épier Napoléon III chez la duchesse.

Son malheur datait du mariage de l'Impératrice, quand Griscelli commanditait pour une somme de 72,000 fr. la fabrique de produits chimiques d'un ambassadeur espagnol, qui emportait son argent avec celui de beaucoup d'autres au delà des Pyrénées!

Une fois en disgrâce, après l'affaire des bombes que Griscelli pas plus que Piétri ne sut prévenir, l'ex-agent passa en Italie au service des ennemis de l'Empereur.

Pour leur complaire, il ne cacha pas le dommage que ses premiers maîtres lui avaient causé ; il raconta comment on l'avait payé, c'est-à-dire en vraie monnaie de prince.

Longtemps après, à l'entrevue de Salzbourg, l'Ir pératrice, en apprenant la présence de Griscelli ch le gouverneur du Tyrol, entra dans une grand fureur. Elle exigea qu'on fît arrêter et incarcér Griscelli pour tout le temps de son séjour.

Le gouverneur, en exprimant à son hôte le regr qu'il avait d'attenter à sa liberté, lui dit que la c lère et l'horreur de l'Impératrice étaient telles, parlant de lui, qu'il n'avait pu refuser à satisfai son désir.

— Et j'ai promis, ajouta-t-il, de vous mett sous les verrous tant que Sa Majesté serait so mon toit.

— Sa Majesté, répondit Griscelli, craint sa doute que je réclame encore les 72,000 fr. que n doit un certain ambassadeur espagnol.

Et l'ex-agent de Napoléon III resta sous les ve rous tout le temps que dura le séjour de l'Impér trice chez le gouverneur du Tyrol !

Griscelli, payé pour échapper aux représailles l'épouse de Napoléon III, se décida à mettre l'E rope entre elle et lui.

Il se cacha jusqu'en Turquie.

— Chez les Turcs, se dit-il, j'espère que sa ven geance m'épargnera, et qu'elle ne s'étendra p jusque sur les bords du Bosphore.

Mais à peine à Constantinople, un Français, att ché au service de l'ambassade, le reconnaît; il par de Griscelli au grand vizir, celui-ci le fait mand et lui dit:

— Je suis bien aise de rencontrer un ex-emplo des Tuileries pour être renseigné. L'Impératrice d

Français doit venir en Turquie. Je serais désireux de connaître le cérémonial à observer pour la réception de cette Majesté européenne. Je vous prie de vouloir me faire, à ce sujet, une note écrite que je ferai remettre au ministère.

Griscelli se gratte l'oreille. L'arrivée de l'Impératrice lui donne à réfléchir. Il se rappelle son incarcération en Autriche. Cependant il se dit :

— C'est une occasion de me faire payer mes 72,000 fr. en piastres turques. Je ne les demanderai pas à mon auguste ennemie. Je rappellerai seulement cette vieille dette de France à la Sublime Porte, et elle me la payera par l'entremise de l'auguste visiteuse dont j'aurai préparé la fastueuse réception.

Mais Griscelli, en Turquie, devait être payé de la même monnaie qu'en Autriche.

En échange de la note que lui avait demandée le grand vizir et qui était accompagnée des titres de sa créance, on lui remit un billet dans lequel l'ambassadeur de France demandait ou son expulsion de l'Empire ottoman ou son arrestation par mesure de sûreté générale.

Cette fois, Griscelli n'eut pas même l'embarras du choix.

Des zaptiés (gendarmes turcs) l'appréhendèrent au corps et le traînèrent dans le palais du ministère de la police.

Il y passa cinquante et un jours, juste le temps que durèrent les fêtes données par le sultan Abdul-Azis à la gracieuse mais trop irascible Impératrice.

Il est vrai que du côté de notre ex-souveraine, il y avait autant de terreur que de courroux.

Car le poignard de Griscelli n'avait pas épargné autrefois ses espions chargés d'avoir raison des protecteurs des maîtresses de son époux! Elle se souvenait du sang versé pour déjouer ses embûches.

J'ai raconté à ce sujet les mystères de la maison d'Auteuil. L'ex-Impératrice s'en souvenait chaque fois qu'elle rencontrait sur son passage cet ancien tueur de régicides.

Quoique l'histoire de ces amours fût de l'histoire ancienne, son dernier chapitre, en 1870, se terminait à peine.

D'une autre part lorsque la grande-duchesse quittait les Tuileries, tout le mal qu'elle avait pu faire à son auguste amant, elle l'avait fait!

Elle partait en laissant en France de nombreux espions prussiens qui épiaient les moindres démarches de Napoléon III, soit dans son état-major, soit au champ de manœuvre ou dans les grands salons parisiens.

« Voyez-vous, disait un jour l'Empereur à un conseiller d'État, qui sur l'assurance du maréchal Lebœuf l'engageait vivement à reprendre sa revanche de Sadova; voyez-vous, dans le palais des Tuileries, ces étrangers jusque dans l'embrasure de cette fenêtre? Eh bien! ce sont des Allemands qui surveillent, épient et cherchent à surprendre quelque partie de notre conversation. »

Hélas! l'Empire à son déclin était placé entre deux abîmes : entre la révolution qu'il avait provo-

e en ouvrant son palais à ses anciens adver-
es, entre la guerre de Prusse qu'il provoqua
r se faire battre par ses propres armes.
n fait trop ignoré, c'est qu'en 1848 le prince
s-Napoléon, encore exilé à Londres, et le roi
aume, encore un prince errant comme Bona-
e, s'étaient rencontrés dans une loge maçon-
e.
y eut à cette époque entre les deux princes un
etien diplomatique concernant les grandes na-
ilités européennes que les traités de 1815 avaient
iites au profit de la Sainte-Alliance et de la
ice.
ıtre le prince prussien et le prince français, il
une conférence dans laquelle le neveu de Na-
on demanda à l'héritier de la Prusse la red-
n des provinces du Rhin en échange de l'a-
ement de la maison d'Autriche.
prince de Prusse ne dit ni oui ni non. Le
ce français, une fois empereur, compta cepen-
sur un oui. Il fit la guerre à l'Autriche, il
it l'Italie à l'Allemagne; et une fois la France
sée par ses guerres, menacée par la révolu-
le prince de Bismarck dit formellement : Non.
oilà succinctement tout le point de départ de la
re de Prusse.
s flatteurs de la démocratie, comme Émile
ier, assurèrent à Napoléon qu'en ouvrant les
es à la liberté sur les ailes de la victoire, il fai-
un nouveau pacte avec la France.
s flatteurs de l'armée, en répétant comme le
échal Lebœuf que nos forces militaires étaient

cent fois supérieures à celle des Allemands, poussèrent à la guerre et finalement hors France !

L'Empereur, après avoir vu qu'Émile Olli s'était trompé en comptant trop sur les *irréco liables*, se jeta dans les bras de Lebœuf qui fit que le précipiter dans l'abîme qu'il avait esq avec la démocratie ?

L'Empire était, après tout, à son déclin.

Il devait s'éteindre dans la nuit et le sang l'avaient engendré.

Si je me suis étendu sur la polique de ce temps c'est que les événements, qui se précipitaient en 1 avec la chute de l'Empire, changeaient ma nat de policier.

Je me retrouvai, à dix-huit ans d'intervalle, d la fausse position où m'avait placé jadis le c d'Etat ; je vais le prouver par la conversation j'eus alors avec le chef de la division politique, suite de l'épouvantable drame provoqué Mme X***, drame qui, à la veille de la guerre, am l'arrestation d'une parente de l'Empire, continu au compte de la chancellerie, le commerce inter tional de l'espionne italienne payé par les thal prussiens.

Le chef de la division politique, après m'av suspecté au sujet de mon voyage à Londres, me appeler de nouveau à son bureau pour me co plimenter sur l'attitude que j'avais prise vis-à- de Mme X***.

— Mon cher Claude, me dit-il, pardonnez-r

si dans les circonstances difficiles que nous traversons, j'ai méconnu votre zèle, malgré les preuves d'intelligence et de dévouement que vous avez constamment données à l'Empire. J'avais contre vous et votre amie de très *mauvaises notes*. Elles sont aujourd'hui complètement effacées. Je n'en doute pas, c'est à votre zèle et à votre droiture qu'on doit le revirement de conduite de votre amie. Maintenant, Mme X*** est tout à fait remise en faveur au château. Pour votre part, vous n'avez qu'à vous en féliciter. La faveur dont jouit de nouveau *mon indicatrice* tourne tout à votre avantage.

Ces compliments me firent plus de mal que les suspicions dont j'avais été l'objet quelques jours auparavant.

Je me rappelai à quel prix je méritai de nouveau la confiance de la haute administration. Ces compliments me firent regretter plus amèrement les confidences que j'avais faites à Mme de X*** dans l'intérêt de son avenir et pour ma sécurité !

Je répondis au chef de la division politique.

— Vous n'avez pas à me féliciter. J'ai été, après les suspicions du gouvernement, ce que j'avais toujours été : un subordonné fidèle mettant au service de mes chefs l'expérience acquise dans ma longue carrière. Avant de m'incriminer, on aurait dû regarder mon passé, consulter trente années d'existence écoulées dans les recherches des plus dangereux criminels. On aurait dû prendre en considération mon humble mérite, mon infatigable activité poussés jusqu'à l'abnégation, pour délivrer la société des criminels les plus dangereux. Avant de m'humi-

lier par d'injustes soupçons, il fallait se rappeler mes services à la sûreté! Si aujourd'hui je ne me souviens plus des doutes injurieux, blessants de l'administration, c'est que dans les circonstances actuelles, malgré mon âge qui peut trahir ma bonne volonté, je crois que l'administration a plus besoin de moi que je n'ai besoin d'elle!

Je n'avais été aussi hautain, que parce que sans le savoir, mon chef m'avait rappelé le plus odieux des crimes de Mme X***. Je m'en voulais à moi-même de sa cruauté que mon dévouement pour Mme X*** avait excitée sans le vouloir, simplement dans mon intérêt pour elle.

En me rappelant la mort du faux colonel polonais, de cet espion allemand dont la fin tragique avait été due à mes révélations auprès de sa terrible ennemie, j'étais profondément blessé!

Je maudissais un régime dont le personnel me plaçait entre ma démission et des actes odieux que j'étais de plus en plus impuissant à réprimer et à combattre!

Plus l'Empire allait vers son déclin, plus il faisait descendre les consciences les plus honnêtes; plus il avilissait, dans son abaissement, les âmes les plus hautes et les plus droites.

J'en étais un exemple, moi qui avais été incriminé uniquement parce que j'avais toujours fait mon devoir; parce que souvent, lorsque j'avais été poussé contre un scélérat dans mon horreur du mal, j'étais entravé dans mes poursuites par une considération personnelle, parce que l'intérêt du souverain passait avant l'intérêt de la société!

Ce qui me liait à l'empire, c'étaient les dangers qu'il courait. Je le répète, j'aurais regardé comme une lâcheté de déserter mon poste, au moment du combat!

Ma position n'était pas moins intolérable.

N'en déplaise aux compliments ou aux excuses que je reçus en 1870, d'un de mes chefs, je n'étais pas moins inquiété comme au temps des Maupas et des Lespinasse, avant et après le coup d'Etat.

Mes bureaux, à mon retour de Londres, étaient complètement désorganisés.

J'y trouvai de nouvelles figures qui étaient pour moi autant de figures d'espions.

Moi, le fileur de tous les criminels, j'étais aussi filé par les gens de mon administration.

Ce qui m'empêchait pas de recevoir des républicains du parti extrême des billets anonymes d'une aménité dans le goût de celui-ci.

« Sale canaille, frère de Vidocq, quand ton
« maître ira après Troppmann à la guillotine où
« tu as envoyé ce *justicier des bourgeois*, nous te
« ferons aussi faire connaissance avec *Charlot!*
« Tu envoies les nôtres à Mazas, tu auras ton tour
« avant que ton cadavre pourrisse au champ de
« navet! Ce ne sera pas long! Nous t'attendons
« dans un an! »

L'Empire, à la veille de sa déchéance, me plaçait entre Charybde et Scylla, je n'en étais que plus ferme dans ma résolution à faire mon devoir, rien que mon devoir!

Malgré ses fautes, malgré ses crimes, le souverain

que je servais, était digne, sinon de respect, du moins de compassion.

Il était malade, il se mourait du mal qui avait miné M. de Morny ! Il avait, lui aussi, une maladie incurable.

Une fois, on le vit dans une revue, pâlir, s'affaisser sur son cheval ! Son état-major le reconduisit jusqu'aux Tuileries, presque mourant, pendant que les officiers suppliaient de la main la foule *payée* ou sincère, de ne plus crier : *Vive* l'Empereur, parce que ces cris, ces clameurs étaient autant de coup de marteaux retombant sur son crâne affaibli !

Souvent il restait épuisé, haletant, étendu à demi mort sur un canapé pendant des heures entières.

Il ne fallait pas moins que l'Empereur, le lendemain de ses crises, se présentât à la foule parisienne pour la rassurer sur son état désespéré. Il inquiétait d'autant plus la population que l'opposition, qui avait aussi ses argus aux Tuileries, donnait, par des sousentendus goguenards et cruels des nouvelles alarmantes sur sa santé si compromise !

Il fallait alors qu'il se montrât à la foule pour ne pas faire baisser la Bourse, pour ne pas donner trop de recrues à l'opposition.

César ne s'appartenait plus !

Il appartenait à sa haute police qui, à la veille d'une crise impériale, forçait toujours le maître à se montrer à son peuple.

Alors, les familiers du château, pour écarter d'assez loin les curieux, avaient bien soin de se porter à la file sur son passage.

evançaient, aux Champs-Élysées, sur les
:rds, la fourmillière des agents de police.
d on voyait venir, la canne dans le dos et le
ı sur l'oreille, nos agents aux moustaches
la redingote boutonnée et aux grosses bottes;
une meute de gandins, de boursiers, de
ınaires, de chambellans à cheval, de filles
le volée, dames de tous les mondes, ali-
leur voiture sur la trace des agents, on pou-
e en toute assurance :

:mpereur va passer ! »

ırsque Napoléon III passait, l'œil éteint, le
nort, saluant à gauche et à droite, avec des
nents automatiques, la foule rassurée ap-
ıait avec délire l'ombre de César.

ɔoursiers accouraient en toute hâte au café
éra, pour faire monter le cours de la Bourse :
s remontaient le quartier Montmartre en se
tant une bonne soirée et en criant avec
:

ous avons encore six mois de plaisirs sur la
:!

les légions d'espions qui gardaient l'Empe-
ns sa calèche, qui la serraient de près, la
roite dans la poche sur leur revolver ou sur
ıteau, se murmuraient tout bas :

ɔmbien de temps cela durera-t-il ?

, cela devait durer quelques mois à peine,
e, à son déclin, allait, avec la guerre de
s'éteindre dans une mer de sang !

rance ne sortit de son long rêve, ne se gué-

rit de son fol engouement pour un Nap
qu'à l'effondrement de Sedan! Encore ne
veilla-t-elle qu'aux lueurs de l'incendie de
pitale, cernée par ses envahisseurs!

CHAPITRE XXI

LA GUERRE.

 n'ai pas la prétention, modeste chef de la po-
active, de faire l'histoire du dernier règne.
s, en restant dans mes attributions, je veux ra-
ter tout ce que j'ai vu, appris et entendu durant le
rs de ma longue carrière. Car je dois à mes lec-
s les nombreuses notes que j'ai recueillies aussi
 sur les marches d'un trône que dans les bas-
ls de la société.

r, dix jours avant la déclaration de la guerre à
Prusse, l'Empereur était à Saint-Cloud, il cau-
en tête-à-tête avec un conseiller d'Etat, ancien
i de Celui qu'il avait connu à Ham ; c'était l'un des
s fidèles soutiens de l'Empire autoritaire.

l était dix heures du matin.

)uoique l'on fût au mois de juillet, l'Empereur,
éprouvait des frissonnements nerveux, des

spasmes occasionnés par son incurable maladi
avait du feu dans sa cheminée.

Il remerciait ce conseiller de l'envoi d'un de se ouvrages concernant l'histoire de son règne.

L'Empereur assis contre la cheminée, la figur impassible, l'éternelle cigarette aux lèvres, écouta le confident des plus beaux jours de son règne autoritaire.

Celui-ci tenait à peu près ce langage :

— Ce que je remarque dans la nouvelle ère d l'Empire et du régime parlementaire, c'est l'hésitation, la confusion qu'elle imprime à la directio des affaires. L'esprit public, disposé, comme l' dit Votre Majesté, au retour du libéralisme, e tout désorienté de l'abandon *apparent* de l'Empe reur dans la direction du gouvernement. Le gouve nail paraît être délaissé, abandonné à des pilot inhabiles qui le font flotter au hasard. C'est u confusion déplorable. On sait ce que veut l'oppo tion, on ne sait plus ce que veut votre politique to en exprimant cependant les mêmes idées que l'o position !

— Vous avez raison, répondit l'Empereur, c' exactement la situation dans laquelle se trouve France dès que l'opposition gêne l'essor des pr grès que je rêvais pour elle.

— Alors, Majesté, changez votre ministère !

— Mais il ne va pas mal en ce moment ! s'éc l'Empereur en souriant.

— Sans doute, reprit le conseiller d'Etat, p qu'il vous livre au pouvoir des *infidèles*.

— Mon gouvernement, riposta l'Empereur

[redacted]

excitant à dessein le dépit de son conseiller, ne peut être exclusif ; il ne doit pas repousser ceux qui viennent à lui.

— C'est vrai, ajouta le conseiller, je reconnais encore là cette magnanimité impériale qui accueille tous ceux qui veulent le servir, de quelque côté qu'ils viennent.

— Et malheureusement, reprit l'Empereur, ils ne viennent que du côté de mes ennemis ! Tenez, dans mon état-major, trouvez-moi beaucoup de bonapartistes ? Comptez-les dans ceux qui m'ont même autrefois le mieux servi ? Saint-Arnaud et Morny étaient orléanistes ! Le roi Jérôme était athée, mon cousin est resté jacobin, l'Impératrice est catholique ! Je ne vois encore que Persigny, mon fidèle Persigny, qui soit bonapartiste, encore Persigny est-il un imbécile !

— Au moins, Majesté, répondait ce conseiller en se pinçant les lèvres, ceux-là sont ou ont été de bons serviteurs qu'on ne décourageait pas, qu'on ne supplantait pas par cette intronisation des libéraux. Non seulement vous découragez aujourd'hui vos plus dévoués serviteurs en les donnant en pâture à l'opposition, mais vous apprenez à la France que l'on n'arrive plus que par l'opposition qui affaiblit l'Empire !

— Ce n'est pas ma faute, répondit l'Empereur en baissant les yeux d'un air rêveur si les hommes manquent ! Puis, les relevant vers son conseiller, il ajouta :

— Assurément si j'avais encore beaucoup de conseillers comme vous, mon cher ami, la situation

ne serait pas aussi mauvaise, car vous êtes du bois dont on fait les sénateurs.

— Je suis profondément reconnaissant à Votre Majesté de sa bienveillance pour moi, répondit le conseiller qui arrivait au but de sa démarche, car l'Empereur l'avait fait appeler au sujet de la prochaine guerre qu'il rêvait depuis son dernier plébiscite. — Mais ce n'est ni pour lui parler sénat, ni même politique que je lui ai demandé l'honneur de l'entretenir, c'était pour une question plus grave et plus confidentielle.

— Pourquoi donc? s'écria l'Empereur, qui se doutait bien de ce qu'allait répondre ce confident de ses plus jeunes années.

— Mais.... dit-il, pour lui parler du roi de Prusse dont l'ambition hautaine me semble intolérable. J'ai essayé de développer ma pensée dans un écrit que j'ai tenu secret à tous, *excepté à l'Empereur et au maréchal Lebœuf*. Jusqu'à présent Sa Majesté m'a toujours répondu : *Attendez*! J'ai attendu. Maintenant je viens encore prendre l'avis de mon souveverain.

L'Empereur n'avait accordé cette audience secrète que pour placer son confident sur le terrain qu'il abordait enfin, aussi s'empressa-t-il de lui répondre :

— Je sais que la Prusse est la plus implacable ennemie de la France. J'en suis assuré comme vous. Eh bien ! pour lui déclarer la guerre, il faut avoir vingt fois raison ; notre force morale est à ce prix.

— Eh sire ! exclama le conseiller avec vivacité,

vous avez deux cents fois raison depuis 1866 et l'occasion ne vous manquera pas d'un grief sérieux. La Prusse n'en est pas avare !

— Est-ce que vous oseriez publier ce que vous me dites, si je vous approuvais et si votre éditeur gardait le secret de votre publication?

— Ma publication ! s'écria le conseiller en montrant une brochure qu'il sortit de sa poche et qu'il remit à Napoléon III, la voilà. Elle n'est pas encore déposée au ministère de l'intérieur ; et si elle était encore connue du public, elle donnerait prise à une vraie contravention commise par l'Empereur lui-même s'il la laissait voir.

Cette brochure, que Napoléon prit des mains du conseiller, était intitulée :

La Prusse et le Rhin.

— Vous voulez le Rhin ? lui demanda Napoléon, après avoir feuilleté d'un air pensif les feuillets de la brochure.

— Oui, sire, avec ardeur ! c'est notre frontière nécessaire, naturelle ; c'est à mes yeux la consécration indispensable à la gloire de la France et à la gloire de votre règne.

— Oui, oui, reprit Napoléon en hochant la tête, mais il faut plutôt le faire que de le dire.

— Pour vous, sire , c'est une réserve obligée; mais pour nous, vous dire cette vérité de La Palisse, c'est notre devoir. Je crois donc mieux servir

mon pays en lui signalant le but que la France doit logiquement poursuivre.

Et le conseiller se leva dès que l'Empereur eût achevé de parcourir son élucubration. Il prit congé de Napoléon, l'Empereur lui serra la main avec une expression affectueuse traduisant tout ce qu'il n'osait répondre à son conseiller, parce que les murs de Saint-Cloud avaient aussi des oreilles!

Ils en avaient si bien, en effet, qu'un domestique, un Alsacien recueillait à la porte du cabinet de l'Empereur cet entretien pour le faire parvenir à un hobereau attaché à la chancellerie.

Si cet entretien ne fut pas consigné aux archives de la chancellerie allemande, ce fut grâce à la mort de celui qui le tenait de ce serviteur, à celui qui précisément se faisait appeler Fritz auprès de Mme X***; car on retrouva dans ses papiers cette communication chiffrée arrêtée sur la route de Berlin par la catastrophe de Ville-d'Avray, par le trépas du plus fin limier de la politique prussienne.

Cette entrevue prouve une fois de plus combien l'Empereur aspirait à faire éclater ses sourdes rancunes contre la Prusse.

Cette conversation ne peut être mise en doute, car elle a été signalée par celui qui a eu l'honneur de la provoquer, après la mort de Napoléon III.

L'entretien de ce conseiller d'Etat avec l'Empereur au palais de Saint-Cloud explique ce qui se passa dix jours après quand survint la déclaration de guerre à la Prusse, à laquelle ni le roi de Prusse, ni Bismarck, ni de Moltke ne s'attendaient,

l'avoir eux-mêmes tant de fois provoquée! 370, l'Empereur ne rappelait à lui ses anciens ui s'en écartaient, depuis l'arrivée des *jeunes* voir, que pour se fortifier dans l'idée de dé- a guerre à l'Allemagne.

ipereur, à l'heure de cette conversation avec es familiers, au moment de la candidature de zollern au trône d'Espagne, prévoyait donc nnité de la déclaration de la guerre à la

redoutable cohésion de deux peuples entre- l'un cœur léger, ce choc effrayant de deux ices ennemies devait aboutir, trois jours la *victoire* de Sarrebrück, à une *guerre et pénible !*

levait être non le couronnement, mais l'effon- it du second Empire !

ai pas à analyser les causes de cette guerre qui nous a amené avec Napoléon III une le invasion, ni à rendre compte des efforts de ition pour détourner les foudres d'un César et d'un Empire plus malade encore.

'ai pas non plus à signaler la folie de notre chauffée par nos gouvernants pendant que la aisait jeter des pierres dans les carreaux de de M. Thiers, parce que ce chef de l'opposi- ait protesté contre une guerre prévue, mais e follement et sous un prétexte futile!

ta époque, la haute cour de justice jugeait chefs de l'Internationale. Ils s'apprêtaient ir en France pour lancer de nouveau les deux ille révolutionnaires qui, à l'enterrement de

Victor Noir, avaient remis à une autre occasion l
révolution définitive.

Alors Félix Pyat avait porté son toast à ur
petite balle. C'était un appel aux internationalist
et ils accouraient en foule, à ces mots compris pa
tous les régicides!

« Petite balle de l'humanité, délivrons-nou
délivre-nous!

Et l'Empereur, pour esquiver le projectile qui
visait, faisait ramasser quelques mois après, par sc
fils, sur le champ de bataille de Sarrebrück, l
balles ennemies qui ont failli tuer la France av
l'Empire et sa dynastie.

Napoléon III avait inventé pour se sauver l'affro
imaginaire fait à son ambassadeur.

Aussitôt la population s'était soulevée ; le vieu
sang français avait bouillonné; un frémisseme
de colère avait parcouru fièvreusement le pay
lorsque l'Empereur avait appris ce que l'opp
sition ne put jamais approfondir : l'outrage subi p
M. Benedetti! Avait-il reçu oui ou non un souffle
cet ambassadeur? La réponse afirmative sur
casus belli fut douteuse avant que la vérité se f
jour!

N'importe, l'ombre d'un doute sur l'insulte faite
l'honneur français avait suffi à la nation.

L'Empereur le savait bien. Et il savait qu
c'était le dernier moyen qui lui restait pour évit
la révolution et pour se venger de la Prusse qu
depuis 1866, ne lui ménageait plus ses affronts.

En déclarant la guerre à la Prusse, Napoléon I
atteignait son but; il égarait les révolutionnaires q

ent déjà le chemin des Tuileries pour l'en
r ; il soulevait la France qui ne se souvenait
adowa, ni de Bismarck, mais uniquement de
e faite par le roi de Prusse à Ems à son am-
eur.

'rance est toujours chevaleresque.

oléon qui exploita ses plus nobles sentiments,
s partager, souleva ce dernier levier de la na-
our essayer de relever sa puissance abattue.
ait de la part de ce joueur décavé le dernier
le mille francs qui lui restait pour sauver sa
e. Il n'a pas hésité à le risquer sur le tapis
la France, où elle a répandu le plus pur de
ng.

nt à moi, ce ne fut pas sans une profonde
se que je vis de quelle façon, à l'heure so-
e de la déclaration de la guerre, mes chefs,
rd avec les agents du gouvernement, compre-
les manifestations belliqueuses de Paris.

A Berlin! A Berlin! criaient par escouades
gents, entraînant une populace dont les me-
avaient bien des fois été pris par ces mêmes
, les envoyant naguère au dépôt.

le 15 juillet, les blouses blanches qui, sur
levards, avaient appelé les faubourgs, étaient
s aux mêmes endroits, déguisés en patriotes,
ppeler l'invasion!

e retrouvai Bagasse qui, coiffé d'un chapeau
rdes, faisait chorus avec des gandins, je revis
X*** en toilettes aux trois couleurs qui, avec
es de Suède et de Madrid, criait aussi :

Berlin! A Berlin! »

Les journaux du Palais-Royal, dont Emile de Girardin était le grand prophète, ne cessaient de crier :

« Confiançe! confiance ! »

A l'Opéra, depuis le 15 juillet, le spectacle s'interrompait chaque fois qu'à la *Muette de Portici* commençait le duo :

« Amour sacré de la patrie. »

Alors on criait de toutes parts : *La Marseillaise! La Marseillaise!*

Et Masaniello, sur le commandement d'Emile de Girardin, qui avait fait les derniers ministres, criait de sa loge à la foule :

— Debout, messieurs, vive l'armée !

La Marseillaise était remise en faveur, elle faisait partie de la mise en scène de la France guerrière.

Quand Marie Sass entonnait *la Marseillaise*, les gandins de 1870, tout en l'applaudissant frénétiquement, pensaient à leur préfecture et sous-préfecture de Mayence.

Soixante-quinze demandes étaient faites au ministère.

Les dames de la haute bicherie comptaient aussi par étapes, de Metz à Berlin, les nombreuses parties fines qu'elles iraient faire avec les généraux et colonels partant en guerre.

Elles parlaient de les suivre comme elles les suivaient au champ de course !

Toutes se promettaient d'assister comme à un

ur de *première* à l'entrée solennelle des troupes Berlin !

La population qui, sur la foi des auteurs des èces militaires de l'ancien cirque, croyait toujours France *invincible*, accompagnait à la gare de l'Est, onduite par des agents déguisés, les soldats rappe-s sous les drapeaux.

La population trouvait drôle cette singulière pré-ntion de la Prusse de se frotter aux zouaves, aux urcos, aux grenadiers de Solférino.

Toujours chauvine, cette population, aussi légère ue généreuse, elle plaignait sincèrement ces lour-auds de Prussiens qui allaient se faire dévorer par otre armée.

Quand dans la rue, sur les places publiques, opposition dont on avait étouffé à la tribune les ges remontrances organisait au quartier Latin ne manifestation en l'honneur de la paix, ordre ait donné à la préfecture de dissiper cette *cohorte narchique et antifrançaise.*

Ce fut ainsi que l'on nous désigna les gens les us éclairés ou le moins prévenus.

Alors les anciennes blouses blanches, changées en hortes *tricolores*, ne laissèrent aller que du bou-vard de Sébastopol à la porte Saint-Denis ces artisans de la paix !

Ils se dissipèrent, tristes et sérieux, sur les boule-ards en criant une dernière fois : *Vive la paix !*

Je devais les revoir ces mêmes hommes six mois rès ; ils composaient, après nos désastres, les ouveaux bataillons de l'armée improvisée de la fense nationale. Ils tenaient à leur tour l'épée de

la France brisée, ces martyrs de l'honneur que l'Empire n'avait pas abusés !

Quant à moi. qui voyais de près cette méprisable comédie, je ne pouvais que blâmer les moyens employés pour galvaniser le courage de ceux qui, en votant pour la paix, avaient voté pour la guerre.

J'étais attristé de ce charlatanisme qu'on exerçait pour flatter, dans un intérêt dynastique, les passions de la population.

J'étais bien décidé à ne pas me mêler à cette machination montée par les ministres et exploitée par les agents du nouveau plébiscite.

Aussitôt la guerre déclarée, je demandai au ministère à suivre l'Empereur qui allait à Metz rejoindre l'armée avec armes et bagages, surtout avec bagages.

Comme la police, dans cette guerre, devait jouer un certain rôle, ma demande fut vivement accueillie.

Je partis de Paris, avec un grand nombre d'agents, anciens sous-officiers, pour garder et défendre les convois de la maison de l'Empereur. Comme ils étaient très nombreux ces convois, l'importance de mon personnel répondit à la mission.

Cyrus partait pour se faire battre avec un matériel de satrape.

Ainsi partit Napoléon III.

S'il ne fut pas pris avec ses bagages par l'état-major prussien, il le dut un peu à ma cohorte de policiers guerriers.

Il était dit que ma carrière embrasserait les phases les plus diverses. Après avoir été policier privé et

policier politique, l'Empire m'improvisait policier militaire pour me faire échouer dans une prison ! Et les clefs de mon cachot devaient être dans les mains des hommes que j'avais arrêtés en vertu de tous les titres que l'Empire avait jugé utile de me donner.

CHAPITRE XXII

UNE FILLE D'ÈVE ENTRE DEUX VOLCANS

Mme C***, la belle hétaire dont les galanteries furent si funestes à l'amant de Mme X***, pouvait être rangée aussi dans la catégorie *des femmes fatales.*

L'épisode dramatique qui amena la mort de l'espion allemand l'a prouvé.

La mission secrète qu'elle avait à remplir, à l'époque de la guerre, va l'attester encore.

Certaines femmes sous l'Empire jouèrent jusqu'au dernier moment un double rôle qui n'a pas peu contribué à ouvrir nos frontières à l'ennemi.

Je vais le démontrer par la nouvelle rencontre que je fis avec une dame de ce genre lorsque je m'y attendais le moins.

A peine la guerre avec la Prusse était-elle déclarée que, à l'exemple de la guerre d'Italie, la police remplissait son rôle.

Chargé de veiller aux bagages de l'escorte impé-

je fus dépêché en avant-coureur sur la Sarre ment où devait avoir lieu le premier engage- le l'armée commandée par Sa Majesté.

aconterai les périls que j'affrontai après la e de Sarrebrück, victoire fictive qui, du jour demain, se changea pour la France en un ıntable désastre.

tte époque, la folle présomption de l'Empe- tait telle qu'il avait amené de Metz ses équi- de gala en prévision d'une entrée triomphale n.

ı veille de conquérir Sarrebrück, une ville e, l'Empereur avait formé le projet d'y trans- ses fourgons où étaient déposés ses tro- le conquérant qu'il n'amena que dans l'exil ıelmschœche !

ze jours après la déclaration de la guerre où reur put se convaincre à Metz, en dépit des ons du maréchal Lebœuf, que *rien n'était* je me trouvai alors aux environs de Sarre-

is parti de Paris pour Metz, avec l'escorte de esté, uniquement pour veiller avec quelques s résolus à la conservation du matériel des ges de Sa Majesté.

fois à Metz, un ordre émané du quartier t enjoint de visiter les environs de la Sarre e découvrir l'endroit le plus favorable au les fourgons impériaux.

gré le désarroi de l'armée, malgré l'incurie intendance, Napoléon ne désespérait pas de

vaincre par surprise, un ennemi qui, pourtant, sut jamais rien donner au hasard.

Je me rappelle ma première exploration sur frontière de la province Rhénane.

J'étais seul, habillé en bourgeois, parcourant route de France qui conduit à Sarrebrück.

Quoique tout fut disposé militairement po qu'aucun particulier, étranger à l'armée, ne part sur le théâtre de la guerre, un ordre signé du quar tier de Metz et mon titre de chef de la sûreté, m permettaient de traverser les lignes françaises, gai dées de distance en distance par des sentinelles.

Après avoir consciencieusement étudié le terrai sur la ligne de Metz à Sarrebrück, j'avisai un bois il se trouvait à une certaine distance de la Sarre, il touchait le chemin de fer ; c'était là, selon moi, que je devais remiser les fourgons et les bagages de Sa Majesté, en cas d'alerte.

A la moindre surprise, cette position boisée me mettait à même de pouvoir faire reculer sans être aperçu de l'ennemi, les nombreux bagages mis sous ma sauvegarde.

Pour mieux étudier la situation, je m'étais avancé vers ce bois; je suivais un sentier touffu ombragé d'arbres.

J'avais fait à peine quelques pas sur ce sentier qu'une amazone vint à moi, après avoir parlé à un domestique à la livrée verte, qui s'enfuit à mon approche sur un signe de la dame.

Cependant il ne s'enfuit pas assez vite pour que je n'aie pas distingué, par la livrée qu'il portait, la livrée de l'Empereur.

Je n'étais donc pas seul à étudier le terrain dans l'intérêt, pour la sécurité de Sa Majesté.

Hélas, cette consolante pensée devait s'évanouir en reconnaissant la belle amazone dont j'étais loin de soupçonner la présence à Sarrebrück ?

Cette femme, c'était Mme C***, mon hétaire de Ville d'Avray, la complice de l'espion allemand tué par Mme X*** et qui, en la compromettant, avait failli aussi me compromettre aux yeux de mes chefs.

En la reconnaissant, cette femme funeste, un voile de deuil passa sous mes yeux ; mon cœur se saigna ; je compris pourquoi cette femme était dans cette forêt.

Elle y était dans un but contraire au mien.

J'avais trop appris à la connaître pour ne pas soupçonner que complice d'un traître, cette femme se vengeait de la mort de son hobereau dont par devoir et par patriotisme j'avais contribué à la perte.

Etait-ce la douleur, l'effroi, la rage qui m'inspiraient devant cette dangereuse et trop séduisante amazone ? Je l'abordais d'un air de surprise et de menace.

Mme C***, loin de se démonter à mon aspect rien moins qu'aimable, répondit à mon attitude hostile par un visage semi-riant, semi-provocant.

Mme C***, dont je n'ai pas encore esquissé le portrait, s'est trop mêlée aux dernières années de ma vie pour ne pas la faire descendre de son cadre et la montrer à mes lecteurs.

A cette époque, c'était une charmante blonde

dont la chevelure opulente tournait à la tein roussâtre, si à la mode sous l'Empire, parce qu'e rappelait la couleur de la chevelure de la sou raine.

La nouvelle Diane dressée devant moi pou avoir vingt-cinq ans. Les effluves phosphorescen de ses yeux bleus, tirant sur le brun, avaient c éclats étranges.

Ils rayonnaient sur sa beauté qui, pour être ir gulière, n'en avait que plus de séductions. E avait des sourcils bien arqués, presque noirs, d yeux bleus, grands, effrontés et enfiévrant l'ima nation.

Sa bouche petite, aux lèvres mobiles, était cap cieusement arquée par des lèvres rouges comn des cerises; elles étaient toujours disposées au ri pour mieux montrer des dents blanches, aigué prêtes à mordre. Sa bouche mignonne riait comr ses grands yeux, et d'un rire de bacchante.

Elle portait avec une enchanteresse crânerie so costume d'amazone. Sa longue jupe de drap des nait, par son échancrure, une jambe fine, qui mo trait avec agacerie un pied cambré, très ferme s son étrier.

Tout, en elle, était audacieux : ses yeux, son fro dont l'harmonie était contrariée, d'une façon p quante, par un nez au vent, égrillard, tentate comme son beau corps, digne d'être taillé dans marbre des artistes grecs.

Sa taille souple, ses épaules voluptueuses, s poitrine rebondie frissonnaient dans des ondulatio caressantes qui faisaient craquer son corsage.

Elle se cambrait dans sa beauté comme la Diane chasseresse. Elle avait des charmes fiers et charmants.

C'était bien la fille d'Ève prête à mordre dans la pomme du désir pour se perdre avec l'homme dont elle voulait à elle seule être le paradis!

Lorsque l'amazone eut lu sur mon visage les soupçons qui m'agitaient, elle fit cingler sa cravache, elle arrêta son cheval; elle me salua comme si elle eût été dans son salon de mondaine.

— Tiens, me dit-elle d'un rire strident, c'est monsieur Claude? dans ce bois? Est-ce que vous venez y chercher des voleurs, comme à Paris?

— Des voleurs, non, lui répondis-je; des traîtres, oui!

— Alors, me répondit-elle en se pinçant les lèvres, vous avez changé de métier?

— Non, lui ripostai-je, puisque je suis ici comme à Paris à la recherche de criminels.

Je regardai bien en face Mme C***; elle se contenta de hausser les épaules à cette allusion trop directe.

Pour se venger de l'avantage que j'avais sur elle, elle fouetta son cheval de sa houssine.

Le coursier dansa, caracola devant moi.

Je fus obligé de me reculer de l'amazone blessée par mes paroles.

Alors elle se hâta de me donner le change, après avoir calmé l'ardeur de sa monture.

— Mon cher monsieur, me répondit-elle d'une voix brève, les criminels ne sont pas toujours du côté des gens qui sont appelés par leur fonction à les pour-

chasser? Veuillez vous rappeler l'aventure sinist de Ville-d'Avray.

— Est-ce pour moi, madame? lui dis-je d'un a courroucé, que vous dites cela.

— Non, monsieur, mais pour votre bonne ami Mme X***.

— En tous les cas, madame, repris-je hors d moi, la première coupable de ce qui est arrivé à Ville-d'Avray, c'est celle qui pactise peut-être av nos ennemis, non plus pour tuer un homme, ma pour tuer la France!

A ces mots qui avaient pour but de frapper a cœur cette espionne, je vis Mme C*** frémir et pâl

Elle devint pâle comme un marbre, son visage garda la froideur.

Puis, se ravisant, elle se mit à rire aux éclats.

— Et sur quoi, monsieur le policier, établiss vous vos soupçons?

— Sur l'homme, madame, avec qui vous caus tout à l'heure.

— Un serviteur de l'Empereur qui m'entreten de la part de Sa Majesté au sujet d'un officier q fait partie du septième corps. Ah! si c'est comm cela que vous êtes si bien renseigné, je plains la po lice impériale.

— Cet homme peut être un traître, madame, comme votre amant, comme ce Fritz qui n'appartenait pas, je pense, au septième corps.

— Et que votre bonne amie a tué, me riposta-t-elle d'un air de défi. Prenez garde, monsieur Claude, ajouta-t-elle, sur ce terrain-là, j'ai peur que vous vous y brûliez les doigts.

A mon tour je frissonnai de crainte, non pour
)i, mais pour Mme X***.

Jugeant que cette femme était bien armée contre
us ceux qui auraient voulu la frapper, je changai
ton, je donnai un autre cours à notre conversa-
on dont le début avait été plus qu'aigre-doux.

— En effet, lui répondis-je d'un air presque ai-
able, quoique la rage dans le cœur, entre la Prusse
la France armées, nous sommes ici entre deux
lcans.

— Et moi, reprit l'amazone sur le même ton,
moi, une pauvre fille d'Ève fourvoyée entre ces
cans, je mérite mieux que les menaces d'un com-
riote.

- Je suis prêt à les retirer, madame, lui répon-
ie d'un ton sérieux, si vous me prouvez
ucune arrière-pensée ne vous a attirée près de
ennemis.

Je pourrais bien ne pas vous répondre, me
le, et vous renvoyer au colonel D***, elle me
a son officier avec intention, il vous répondrait
que moi. Mais je suis trop désireuse de dé-
r votre conscience de policier, d'effacer le
njurieux que vous faites peser sur moi uni-
t, n'est-ce pas, par acquit de conscience?
iquement, madame, par acquit de cons-
'arlez donc? je vous écoute.

bien! sachez-le, je suis conduite ici par
l'armée française. Que voulez-vous, je
vine! J'aime le militaire, je raffole du
'ouge. Lorsque vous m'avez surprise avec
ique de l'Empereur, il m'annonçait que

sur ma demande envoyée à Metz par le colone
j'étais reçue ambulancière ?

— Vous, vous, m'écriai-je d'un air de doute
haussant les épaules d'un air d'incrédulité, m
croyais au contraire que vous n'aimiez que le
ques à pointe!

— Eh bien! exclama la pétulante Mme C
frappant de sa houssine les branches d'
placées au-dessus de sa tête, allez proclamer
calomnie propagée par Mme X*** dans le cam
officiers! Allez dire cette infamie à mon colonel
par sa protection, m'a fait enrôler dans la lé
des ambulanciers, et vous serez bien reçu!
avez failli perdre votre emploi par la faut
Mme X*** et de ses folies criminelles; cette fois,
ne *faillirez* plus, j'en réponds, si vous tenez
jours à m'incriminer pour venger Mme X***.

Ce fut-à mon tour à courber la tête.

Depuis que Mme C*** m'avait fait entendre qu
connaissait les mystères et les drames de V
d'Avray, cette espionne n'était plus en mon po
et j'étais au sien.

Hélas! que je souffrais en ce moment!

Mon cœur de Français était humilié, ma dig
était aussi froissée que mon patriotisme.

Par les antécédents honteux, par les relatio
cette courtisane avec un Prussien, je me do
que j'étais en face d'une espionne; et moi, che
policiers, je ne pouvais rien contre elle.

Ma patrie était en danger par cette impu
je ne pouvais l'atteindre, même au nom d
patrie.

ı ! que je maudissais ce régime qui, à chaque entravait les poursuites contre les crimes lus abominables, contre les attentats les plus teux, parce que ce régime ne s'était élevé sur le plus monstrueux des attentats.

: devais apprendre quelques jours après, par la ile de Forbach, que la France devait payer r sa longanimité pour avoir subi pendant huit années un régime qui avait énervé toutes ımes, paralysé tous les cœurs !

ı ce moment j'étais un vivant exemple de la ılion de tous les Français qui, en se substituant lus coupable des souverains, étaient punis par ont la funeste impuissance était la conséquence us ses actes.

France n'avait pas plus de soldats que d'offi-

ı lieu de 500,000 hommes, elle n'en comptait que)00, parce que les fonds de la guerre avaient été llés ; parce que ministres et souverains avaient jusqu'au fond de la caisse de dotation de ée ; parce que, depuis Sadowa, la France mi- ɜ, ruinée par la spéculation de la guerre du ıue, n'avait qu'une faible armée déjà trop mbrée, pour pouvoir lutter contre un million ldats prussiens.

voyais de près cette armée, depuis que j'avais é Paris avec l'état-major de l'Empereur ; tous ıefs de corps, sans se soucier de l'ensemble des ıtions militaires, rêvaient à leur profit une ire partielle pour avoir individuellement les eurs de la guerre.

Avant le combat, ils se jalousaient déjà entre eux
Hélas ! ils n'avaient pas besoin de se disputer
l'avance la victoire, car ils allaient tout droit
Sedan et à l'effondrement du régime impérial.

Eux-mêmes devaient y travailler puisque, pou
la plus terrible des guerres, nos généraux se ren
daient pour la plupart à la frontière, comme s'il
allaient encore à une revue de Longchamp ou a
camp de Saint-Maur.

L'Empereur n'oubliait pas à Metz ses équipage
de fête ; des dames, comme l'espionne C***, y sui
vaient leurs amants, prêtes à les trahir, s'ils étaien
vaincus, prêtes à partager les profits de la victoire
si par un hasard, en dehors de toutes les prévisions
ils avaient été encore vainqueurs.

Voici ce que je devais voir encore au dernier acte
de la tragédie impériale : une femme, une espionne
osant défier jusqu'à mon patriotisme lorsque je la
prenais en flagrant délit de trahison.

Il était incontestable que cette ancienne maîtresse
d'un Prussien n'était sur la frontière, protégée par
un colonel, que pour continuer l'œuvre ébauchée
par son premier amant au profit de la chancellerie
prussienne.

En femme adroite, Mme C*** avait voulu connaître
les causes qui avaient amené la mort de l'espion
allemand, pour mieux tenir en respect ses adver-
saires, avant de les terrasser.

Lorsque Mme C*** m'eut forcé au silence, avant
de me tourner bride, elle me dit encore :

— Monsieur Claude, vous m'aviez enthousiasmée
autrefois, à Paris, quand vous faisiez, à mon profit

'e chasse aux voleurs et aux assassins, mainte-
t, vous me faites pitié dans votre chasse aux
ions! On voit que vous n'êtes plus sur votre ter-
ı. Au revoir, sans rancune. Je vais bien vite
ouver mon colonel, car il ne fait pas bon, pour
femme de causer longtemps ici. Ce bois peut
ir d'autres oreilles que des oreilles françaises.
ıs sommes ici, vous l'avez dit, entre deux vol-
s. Et si j'ai un conseil à vous donner, c'est de
ɔas plus y rester que moi!

lle disparut et partit au galop.

ː la suivis des yeux. Je m'aperçus avec une
velle appréhension que le bois dans lequel je
trouvais avait d'arbre en arbre des fils indica-
s; je remarquai que l'amazone, en me quittant,
perdait pas non plus de vue ces fils qui reliaient
rbre à un autre.

· Oh! m'écriai-je d'un air de menace, je te
ouverai, misérable espionne! Alors malheur à
si je peux te confondre aux yeux de toute
née!

ėlas, ce devait être Mme C***, au contraire, qui
ıit me signaler à nos vainqueurs, lors de la
nche de Sarrebrück dans laquelle je faillis être
i sa victime, après avoir guidé nos ennemis
u'à l'endroit où j'avais cru mettre en sûreté les
pages de Sa Majesté.

ː bois était le bois de Forbach, où se tinrent
ıés, pendant tout le temps de la victoire de
'ebrück, les Bavarois attendant l'heure de la
e bataille pour passer la frontière, pour changer
ımpagne de Prusse en campagne de France.

Les fils conducteurs placés d'arbre en arbre étaient autant de signes indicateurs pour les lignes allemandes attendant dans le bois de Forbach l'heure de la revanche de Sarrebrück.

Cet épisode m'a fait dépasser l'époque de la déclaration de la guerre de l'Empereur Napoléon III à son cousin le roi Guillaume. Il sera temps d'y revenir, après avoir signalé, par ma rencontre avec Mme C***, que notre armée était espionnée de tous les côtés, avant d'être battue de toutes parts !

CHAPITRE XXIII

LES TRAHISONS AVANT L'ENTRÉE EN CAMPAGNE

Avant l'entrée en campagne, au moment où les sept corps d'armée s'échelonnaient sur la frontière de l'Est, on lisait dans tous les journaux :

« Depuis une semaine, le bruit a couru dans Paris qu'une certaine dame de haut parage entretenait des intelligences avec l'ennemi.

« Nous avons remarqué, dans une feuille presque officielle, un entrefilet de cinq lignes qui doit se rattacher évidemment à cette question.

« Cet entrefilet, le voici :

« *La nuit dernière, on a fait sortir le portier-consigne du fort de Vincennes, pour que cet employé ne vît pas une certaine personne qui y était transportée, et qui, en ce moment, y est captive.* »

Ces lignes avaient été inspirées d'après la not que j'avais envoyée à Mme X*** lors de ma rencontı avec Mme C*** dans le bois de Forbach.

Immédiatement, par l'entremise de Mme X***, m note avait été mise sous les yeux de l'Impéra trice.

Une enquête avait été faite.

Il s'en était suivi qu'on avait découvert qu'ur grande dame, dînant des thalers prussiens et sou pant de la cassette impériale, continuait aux Tuil ries, par l'intermédiaire de Mme C***, le rôle de grande-duchesse.

Il était très facile à cette grande dame de corre pondre directement avec la Prusse, car elle étai par sa parenté, en communication avec le baro de Werther.

Pour ses délations, elle se servait de Mme C** uniquement, afin de détourner les soupçons q éclatèrent au grand jour, grâce à ma note que je fi parvenir à Mme X***.

Avant notre entrée en campagne, Mme C*** venai habiter l'Alsace, pour être plus près des opération des belligérants; elle séjournait dans une propriét du Haut-Rhin appartenant à la famille de sa com plice.

C'était de son château que Mme C*** donnait de rendez-vous à un colonel du général Frossard moins pour causer d'amour avec son cher colonе que pour tirer de lui, sans qu'il s'en doutât, tout c qui pouvait intéresser nos ennemis.

Une fois bien renseignée par son amant, elle en voyait ces renseignements à l'Allemagne et à l

France, c'est-à-dire, en dernier lieu, à la noble dame qui en faisait part à l'ambassadeur de Prusse dont le secrétaire résida à Paris même après l'affaire de Gravelotte !

Le manège des deux espionnes fut dévoilé par moi, dès ma rencontre avec Mme C*** sur la route de Metz à Sarrebruck, lorsqu'elle sortait du château uniquement pour surprendre, dans le bois de Forbach, les équipages et les campements de Sa Majesté.

A cette époque, par la dernière aventure de l'espion prussien mort dans les bras de la rivale de Mme C***, j'étais tout à fait édifié sur la mission sur le caractère de cette femme, je n'hésitai pas à faire part de ma rencontre en Alsace à Mme X***.

Je lui écrivis à ce sujet.

Si je m'adressai à elle, à Paris, de préférence à l'état-major de Metz, c'était parce que je connaissais les esprits prévenus des officiers supérieurs de l'armée.

Pas un seul n'eût osé porter une accusation ou une plainte contre Mme C***, parce que c'était la maîtresse du plus loyal et du plus brave colonel de l'armée, parce que c'était la protégée d'une grande dame qui jouissait encore de la confiance de l'Empereur,

L'Impératrice, en vue d'une revanche contre un pays qui l'avait tant menacée comme épouse et comme mère, dans la personne de la grande-duchesse, pouvait seule agir en cette circonstance dans l'intérêt de la France. Elle seule pouvait briser la grande dame qui, pour la perdre encore, repre-

nait le rôle de celle qui avait tant empoisonné son existence d'épouse, de mère et de souveraine !

Mme X***, qui, personnellement, avait à se venger de sa voisine de Ville-d'Avray, s'employa avec acharnement contre Mme C***. Elle la montra sous les couleurs les plus noires, elle la rendit plus criminelle encore que l'importante patronne qui encourageait ses crimes de lèse-patrie !

Immédiatement après mon entrevue avec Mme C*** dans la forêt de Forbach, elle n'eut que le temps, après avoir regagné son château, de gagner la frontière.

Un ordre mystérieux, comme on va le voir, lui enjoignait de se constituer prisonnière.

Quant à l'illustre hôtesse des Tuileries, il lui fut signifié de quitter les Tuileries et les appartements qu'elle y occupait.

Elle fut dirigée vers le donjon de Vincennes ; elle y resta tant que la police opéra plusieurs saisies dans son hôtel de Paris, et ses propriétés de Normandie et d'Alsace !

Mais la grande dame, par une condescendance impériale, ne tarda pas à être rendue à la liberté. Un mois après, comme les gens de l'Empire avaient déjà à compter avec la Prusse, les journaux démentaient l'arrestation de Vincennes. Ils la niaient même ; ils expliquaient à leur manière le déménagement de la noble dame en soutenant qu'elle n'avait aucune raison pour demeurer, après la mort de ses parents, au palais des Tuileries !

Quant à Mme C***, je ne l'avais fait éloigner que pour quelques jours de l'Alsace.

Elle revenait s'y fixer peu de temps après. Elle s'y réinstallait par les uhlans, maîtres de toute la région, en vertu de nos défections.

Là ne se bornèrent pas les effets pernicieux de cette femme fatale ; un autre malheur surgit à côté d'elle.

L'homme qui paya chèrement la trahison de cette espionne, ce fut le colonel.

Il eut par elle le sort de l'espion prussien naguère aux prises avec sa rivale.

La différence entre l'officier français et l'espion allemand, c'est que le premier méritait aussi bien son sort que le second le méritait peu.

Deux jours après ma dépêche, au moment où l'Impératrice ordonnait l'arrestation aux Tuileries de l'espionne française, des ordres étaient donnés à l'armée pour arrêter le colonel.

On avait appris que cet officier ne cessait depuis l'arrivée des troupes en Alsace de se rendre au château où s'était réfugiée Mme C***.

L'endroit choisi par Mme C*** pour aller en villégiature, juste où allaient se rencontrer les deux ennemies, semblait au moins extraordinaire.

Ce qui paraissait plus suspect encore, c'étaient les allées et venus du colonel ne cessant de consacrer ses nuits, hors du camp, à sa mystérieuse et belle châtelaine !

Mme X***, grâce à mes renseignements, s'était aussitôt armée contre sa rivale.

Les supérieurs du colonel ne doutèrent plus du but qui faisait agir cet officier en se rendant régulièrement chez l'espionne.

Les lettres adressées à sa maîtresse, furent saisies par l'autorité au moment où sa maîtresse les renvoyait à Paris à l'ambassade de Prusse.

Le timbre de ses missives suffisait pour indiquer à la chancellerie allemande la position occupée par l'armée sur la frontière de l'Est, pour constituer de la part de son auteur un crime de haute trahison.

Le colonel, nature loyale, chevaleresque, mais un peu simple, était cependant incapable de trahir la patrie. S'il compromettait ses chefs et la France, c'était parce qu'il était trompé lui-même par une femme.

Ce que ses supérieurs pouvaient sérieusement lui reprocher, c'étaient ses fréquentations avec M[me] C***, une libertine ; ils pouvaient tous se le faire ce même reproche à eux-mêmes.

On sait que ce qui a le plus gangréné le corps des officiers de l'armée de l'Empire, ce sont des filles dans le goût des M[mes] C*** et X***, etc., etc., etc., qui conviaient princes, maréchaux ou généraux aux spectacles des fêtes les plus obscènes !

Qui ne se rappelle les farces de jeunesse de ces lieutenants d'Afrique devenus, par le coup d'Etat, la fleur du panier? Un jour à Lyon, c'est un général de division alors simple capitaine et qui, pour jouer un tour au général Castellane, forçant les officiers à ne pas quitter l'uniforme, sort en grande tenue d'une maison de filles, sous prétexte de se conformer au règlement militaire! Un autre fois, c'est un futur ministre de la guerre qui, pour se distraire à la façon du maréchal de Saxe, fait avertir qu'il

arrivera à Rouen après le spectacle. Il invite à souper tout le personnel du théâtre ; après souper, il se promène ivre dans les rues et dans la ville endormie, à la tête de toutes les libertines et proxénètes de la cité normande !

Certes de pareils officiers ne pouvaient être bien exigeants vis-à-vis un des leurs qui, jusque sous les yeux de l'ennemi, s'abandonnait aux délices de Capoue.

Seulement ils trouvaient que le moment était mal choisi de se livrer à des confidences dangereuses avec une drôlesse dont la beauté tarifée était inscrite sur tous les carnets de la galanterie.

Quelques-uns, les moins sceptiques, trouvèrent, il est vrai, assez romanesque cet amour qui ébauchait son roman entre deux armées en présence dans un château féodal. Ceux-là c'étaient des poètes et ils sont rares les poètes dans l'armée !

Peut-être aurait-il été absous de ses chefs si l'imprudent, par ses accointances avec une espionne prussienne, ne compromettait déjà avec leur victoire leur projet d'avancement.

Car l'armée française, dans ses chefs, croyait encore à la victoire, même après la revanche de Sarrebruck, même après les désastres de Forbach et de Freschwiller.

Chaque chef de corps s'était arrangé une petite conquête individuelle sur la lisière de l'Est ; la victoire ne voulait rien devoir à celle de son voisin ; cela ne fit que précipiter l'effondrement de notre armée.

Nos généraux, trop indépendants des uns des autres, ne prêtèrent aucun secours à leurs rivaux

dans le but de se réserver des actions d'éclat qui ne tournèrent en définitive qu'en une retraite plus prompte, plus désastreuse!

A l'époque où le colonel était surpris avec son espionne au fond de leur nid, tel était l'esprit des chefs de corps. Aussi ses collègues, par intérêt professionnel, étaient-ils tous furieux contre le colonel, un traître sans le savoir!

Celui-ci avait connu Mme C*** à Ville-d'Avray.

Au moment où elle ébauchait avec lui le premier chapitre de son roman, elle finissait son églogue avec l'espion Fritz.

Fritz s'était plus étroitement lié, par ordre, au char de Mme X***.

De son côté, Mme C***, depuis la mort de Fritz, ne continuait pas moins de tromper politiquement son colonel.

Seulement à défaut de Fritz, la dépositaire de ses délations était la grande dame, dont elle occupait le château.

Bien avant la conquête de l'Alsace, une partie de cette province était déjà gagnée à l'Allemagne par le fanatisme protestant. J'ai indiqué cette particularité dans l'affaire de Jud, en 1870, cette conquête morale dans le Haut et Bas Rhin avait fait d'effrayants progrès au détriment de la France.

Le jeune colonel, tout à son amour pour Mme C***, s'était bien peu occupé de l'esprit des populations alsaciennes! Il était venu dans ce pays, heureux d'y rencontrer celle qu'il avait cru laisser à Paris, qu'il retrouvait dans un vieux château, unique-

ment parce que sa maîtresse lui avait dit qu'elle ne pouvait vivre à Paris loin de lui et qu'elle le suivait encore, rien que pour le voir, l'aimer et l'adorer.

Le reste n'inquiétait guère l'officier.

Qui n'est pas fat, surtout, à l'âge du colonel ? Il crut en M[me] C***. Il l'a cru d'autant mieux que rien ne le forçait, si ce n'était son amour, à affronter d'aussi grands périls pour lui.

Il ne négligea pas un instant, avant la bataille, de consacrer toutes ses nuits à cette prêtresse de Vénus.

Que peut faire de mieux un conquérant ?

Il était au septième ciel. Il était recherché par la beauté au moment de l'être par la victoire.

Dans l'alcôve de sa maîtresse, le jeune guerrier se voyait déjà à Berlin, général d'une armée triomphante, aux bras d'une maîtresse adorée dont la beauté devenait plus éblouissante, plus enviable au contact de ses épaulettes et sous le prestige de son brillant uniforme.

Une nuit, dans les bras de sa maîtresse, mon colonel faisait ses rêves dorés, quand il fut réveillé brusquement par une réalité aussi fantastique que les illusions qui, jusque-là, l'avaient bercé.

Un commissaire, suivi de plusieurs militaires commandés par un sous-officier, entrèrent presque sans frapper dans la chambre des amants.

D'abord, le colonel crut qu'on venait l'arracher des bras de sa belle pour une infraction à la discipline.

Lorsque, séance tenante, on improvisa au château presque un conseil de guerre ; lorsque, faisant relever

sa maîtresse, on ne lui donna pas le temps de s'h[illegible]biller, pour l'interroger, pour l'accuser d'espio[illegible]nage au compte de la Prusse, lorsque lui-même [illegible] accusé avec Mme C***, le colonel poussa un cri [illegible] surprise et d'effroi.

Il ordonna à Mme C*** de s'expliquer, de dire [illegible] vérité, d'avouer surtout qu'il était aussi innoc[illegible] qu'elle était innocente elle-même.

Hélas! sa maîtresse courba la tête.

Elle ne pouvait nier.

On venait de lui mettre sous les yeux les lett[illegible] de son amant arrêtées à leur destination, grâce [illegible] *cabinet noir*, au moment où elles allaient être [illegible]n-voyées à la chancellerie.

Ces lettres donnaient à sa maîtresse des dét[illegible]ils très circonstanciés sur les marches et les con[illegible]e-marches de notre régiment. Alors le malheur[illegible]ux colonel sentit qu'il s'était perdu avec la fem[illegible]e vers laquelle l'avaient poussé la fatalité et le [illegible]a-chiavélisme allemand.

Il fut traîné dans l'endroit le plus obscur du ch[illegible]teau qui servit de cachot tout le reste de la nuit à l'espionne et à sa dupe.

Le lendemain, un officier supérieur arriva a[illegible] château.

Il présida un véritable conseil de guerre.

Devant les preuves accablantes qui pesaient sur le colonel, il fut condamné, à la majorité absolue, à être dégradé, puis à être fusillé.

Mme C***, quoique étant une créature criminelle, aussi vénale que traîtresse, se sentit remuer jusqu'au fond du cœur en songeant à la fin tragique

ce jeune homme qui payait de la vie la malе-ance de l'avoir connue et de l'avoir aimée.

Elle se jeta d'une façon peut-être un peu trop âtrale aux pieds de ses juges, elle s'écria :

— Condamnez-moi, je suis coupable, mais je vous ure, le colonel est innocent. Il croyait, en m'écri-nt, ne faire que des confidences d'amoureux ; je me suis servi de lui pour éclairer l'ennemi, il s'en douta jamais ! Il m'aimait et j'ai abusé de son our.

Les juges sourirent.

Ils ne crurent pas un mot de cette défense qui ne ait au colonel son rôle odieux que pour lui ner un rôle ridicule.

L'officier le comprit.

Lui-même ferma la bouche à cette femme qu'il prisait autant qu'il l'avait aimée.

Il s'écria :

— Je préfère la mort à une pareille défense !

Le soir même, dans les fossés du château, on con-isait le colonel, dégradé, la capote retournée. Un loton de ligne descendait des talus des tourelles ; fusillait le malheureux officier presque à bout ortant.

Il tombait, la poitrine criblée de balles, la veille le la bataille, encore plein d'illusions pour la patrie en criant :

— Vive la France, vive l'Empereur.

Le lendemain, par une lettre confidentielle dressée au chef de corps dont faisait partie le fu-llé, on l'avertissait qu'une personne qui avait la onfiance de l'Impératrice était chargée de se présen-

ter devant Mme C***, prisonnière au château, avant de la ramener à Paris.

Cette personne était sur le point de requérir la force armée contre Mme C***, pour ne plus la mettre à même de faire de nouvelles victimes dans l'armée, et de servir encore l'étranger.

A Paris, Mme C*** devait être aussitôt transportée à Vincennes pour y aller rejoindre sa noble complice tant qu'il plairait au pouvoir impérial.

Cette personne qui jouissait de toute la confiance du château et de sa police, c'était qui?

L'ancienne rivale de Mme C***, Mme X*** que j'avais mise sur la piste de cette espionne.

Mme X*** arriva au moment où Mme C*** pleurait son amant fusillé.

Elle avait bien voulu compromettre le colonel, elle n'aurait pas voulu le tuer, parce qu'il plaisait à ses jouissances de courtisane, parce que les naïvetés de son âme rajeunissaient son cœur corrompu.

Mme X***, suivie d'agents qu'elle avait amenés de Paris, éprouva une âpre volupté en face de celle qui, à son approche, ne put étouffer assez tôt ses sanglots, ni effacer ses larmes.

Elle lui dit tout bas :

— Eh bien, comment trouvez-vous que la vieil se venge!

Mme C*** était aussi vindicative, sinon aus cruelle que Mme X***.

Elle tressaillit comme si elle eût été touchée pa un fer rouge, mordue par un serpent.

Elle ne répondit pas. Elle se contenta de lance

à Mme X*** des regards où se lisait un ardent désir de se venger :

— Calmez-vous, ma chère, ajouta Mme X*** en évitant les éclairs fulgurants de ses yeux. Vous ne serez pas fusillée comme votre amant, uniquement parce qu'on ne fusille pas les femmes! Mais vous en serez quitte pour méditer vos nouveaux coups contre la France au donjon de Vincennes... avec votre illustre complice. Comme je suis plus charitable que vous, je vous laisse un instant pour vous donner le loisir, dans cette chambre, de vous recueillir et de vous préparer à me suivre.

Et Mme X*** l'abandonna après s'être assurée qu'elle était bien gardée au dehors.

Ce fut un tort.

L'Alsace était travaillée en tous sens par des agents mystérieux.

A peine Mme C*** fut-elle seule dans son cachot improvisé, qu'une pierre se souleva du sol, une tête en sortit qui lui dit :

— Madame, accompagnez-moi, je connais les détours de ce vieux château bien mieux que les nouveaux propriétaires qui ne l'ont presque pas habité.

— Qui êtes-vous? lui demanda-t-elle avec appréhension.

— Une personne dévouée à la Prusse. Un Bavarois qui, autrefois domestique ici, reviendra autrement que par cette trappe. Venez, madame, fuyez avec moi. Fuyez, mais pour revenir aussi dans ce pays, car, cette province, je vous le jure, rede-

viendra avant peu la vôtre et la mienne.

Et Mme C***, qui avait tout à redouter de la France, de l'Impératrice, de Mme X***, n'hésita pas à rejoindre le Bavarois sur un chemin inespéré qui était pour elle le salut.

Une demi-heure après, lorsque Mme X*** revenait avec ses agents pour prendre Mme C*** pour la ramener à Paris, elle ne la retrouva plus !

Ce fut elle qui fut sotte !

Elle devait apprendre à ses dépens, après la guerre, que si dans la lutte qu'elle engageait avec Mme C***, elle avait déjà eu sa revanche, Mme C*** à son tour ne devait pas tarder à avoir la belle !

Ce fut d'un air penaud que Mme X*** regagna le chemin de fer, puis retourna à Paris moins fière qu'elle n'en était partie.

Cela se passait la veille de la victoire de Sarrebrück, quelque temps après la visite en plein bois que j'avais eue de Mme C*** en amazone, visite dont les conséquences devaient m'attirer une non moins fâcheuse aventure !

CHAPITRE XXIV

LE CHANT DU CYGNE ET LE CHANT DU DÉPART

Le matin du 29 juillet l'Empereur et le prince impérial, accompagné de sa maison, des préfets de la Seine et de la police, partaient du palais de Saint-Cloud, *par le chemin de Ceinture*, pour gagner la gare du chemin de fer de l'Est.

Ils y arrivaient à dix heures trente minutes. Sa Majesté et le prince impérial se rendaient à l'armée.

Un train spécial, composé de nombreuses voitures de gala et de wagons bondés de tous les objets indispensables à un camp impérial, les attendait à La Villette.

L'Empereur portait un costume de général de division ; le prince, un uniforme de sous-lieutenant. L'impératrice restait à Saint-Cloud, en prenant qualité de régente.

Napoléon était parti pour l'Italie acclamé par la

population parisienne qui, en 1859, au nom de liberté, avait oublié. l'homme de Décembre; Nap léon, en 1870, n'osa même pas traverser Paris.

Il semblait que cet homme en était chassé par Destin qui l'avait tant averti puis un an!

Il avait comme un presse timent de son ave prochain; il était tor enté par l'horrible respo sabilité qu'il avait accumulée sur sa tête.

Alors, comme je l'ai dit, je faisais partie de l quipage militaire.

J'étais chargé de veiller à la conservation et à sécurité du train impérial.

J'avais amené avec moi, d'après les ordres de direction de sûreté, mes agents les plus éprouvé tous d'anciens soldats qui, en faisant la police da le camp, devaient se rappeler à l'occasion leur pı mier métier et faire au besoin le coup de feu. C taient Bagasse, Requin et d'autres dont je dirai pl tard les noms, quand il fallut défendre en héros sol ensanglanté de la France envahie.

Je puis dire que j'ai vu de près l'Empereur et s fils au moment où ils montaient en voiture po partir en guerre et être emportés vers les plus t ribles aventures qu'ait enregistrées l'histoire.

L'enfant était gai, insouciant, presque joye comme on l'est à cet âge. Le vieillard était ta turne et rêveur.

Lorsque la vapeur cria en sautant dans l'air p bouffées, je vis le visage impassible du souverain crisper, comme si le ricanement sinistre de la v peur lui eût irrité les nerfs.

Que pensait-il quand le train s'ébranlait? Pe

sait-il qu'il partait encore pour l'exil, qu'il y entraînait son fils, enfant inconscient du danger, qui, durant sa courte vie, ne dut connaître de la guerre que la défaite, et de la Grandeur que l'héroïsme de la mort !

Napoléon II meurt pour expier l'ambition de Napoléon Ier, Napoléon IV meurt pour expier l'ambition plus néfaste de Napoléon III ! Et ces deux enfants succombent en exil sur la terre étrangère où leur père les a laissés.

En 1870, lorsque le train impérial partit, ceux qui l'entourèrent se sont rappelé le regard obstiné que le souverain jeta sur Paris qu'il fuyait.

Il voulait y éviter le *spectre* rouge, et il allait se heurter contre le *spectre* prussien qui devait, aussi, lui prendre sa capitale et sa couronne !

La veille, l'Impératrice avait mené son fils aux Invalides. Elle l'avait fait agenouiller devant le tombeau du vainqueur d'Iéna.

Lorsque la mère et le fils sortirent des Invalides, la musique militaire fit entendre sur leur passage le *Chant du Départ*.

Un de mes agents mêlés à la foule entendit un soldat murmurer sur le passage de Leurs Majestés plus attristées que recueillies :

« — Ce *Chant du Départ*, c'est le chant du cygne ! »

Les soldats eux-mêmes qui, à cette époque, gagnaient leur régiment et qui se dirigeaient vers la gare de l'Est, avaient la conscience de la défaite.

Eux aussi étaient sombres ! Leurs officiers partageaient leur tristesse, dès qu'ils n'étaient plus gri-

sés par l'enthousiasme des boulevards, où les dins et la police criaient encore :

« — A Berlin ! à Berlin ! »

Partout on faisait la différence de ce d avec celui de l'Italie.

Si des chauvins exaltés, enracinés sur le sol France *invincible*, criaient encore sur le passa nos troupes :

« — Vive la France ! vive l'armée ! »

Officiers et soldats secouaient la tête d'un ai signé, ils se disaient en marchant comme des tons que l'on conduit à l'abattoir :

« — On voit bien que ces bourgeois-là n'y pas pour leur compte ! »

Lorsque nous arrivâmes à Metz, la confi aveugle que Napoléon III avait eue dans le mar Lebœuf se dissipa devant l'écrasante réalité !

Nous comprîmes tous ce qui était enfin dans l'esprit de notre souverain, dans le juge plein de sens de M. Thiers, et ce qui n'était r ment entré jusqu'à la dernière heure dans l'e spécialiste d'un artilleur comme le maréchal bœuf.

On se croyait prêt, on ne l'était pas ! Nulle c nisation, aucun plan, aucunes ressources, le d dre partout, partout le gaspillage et l'incuri désarroi régnait dans toutes les branches de l'a nistration ; les officiers couraient après leurs ments, des hommes de la réserve, pour rejoi leurs corps égarés, firent pour ainsi dire le tou la France, avant de parvenir à leur destination

Mac-Mahon, en revenant d'Afrique, en tom

tout à coup au milieu de ce désarroi, s'écria avec désespoir :

— Nous sommes perdus !

Napoléon était effaré! Son impassibilité fut ébranlée en présence de l'épouvantable tableau qui représentait à l'avance, la perte de l'Empire ou la condamnation de sa vie.

Moi et mes hommes, nous étions placés au premier rang pour voir dans les coulisses de ce théâtre de la guerre offrant déjà l'image du désordre avant d'être le désordre inévitable du combat !

Je puis assurer que Napoléon, à la vue de ce désolant tableau, fut pris à plusieurs reprises de mouvements vertigineux ; il resta un instant comme hébété, les yeux fixes, la bouche muette, parce que sa langue paralysée ne put un instant articuler aucun son.

On le vit pleurer !

Il fallut que plusieurs généraux qui l'entouraient l'éloignassent de l'état-major pour ne pas laisser voir à l'armée qu'il pleurait !

Pendant ce temps-là, je recevais des lettres de Paris.

La confiance des Parisiens ne faisait que m'attrister davantage.

Pendant que Napoléon III, pour tromper l'ennemi comme il se trompait lui-même, éparpillait son armée, l'échelonnait sur la ligne de l'Est, sans lien solide, pour laisser supposer qu'il pouvait pénétrer en Allemagne sur une étendue de plusieurs lieues, les journaux de l'empire imprimaient :

— Qu'attend-on? que fait-on à Paris? On ne sera pas prêt pour la fête du 15 août?

Ce qu'on faisait, je l'ai vu; on s'organisait sur place; le désordre était si grand qu'un escadron partit sans chirurgien, et pour ne pas trop démoraliser le soldat, on le remplaça à la dernière heure par un infirmier.

Ce qui fit dire à un médecin de Metz:

— Tous les soldats blessés n'auront plus qu'à se brûler la cervelle.

Tout manqua dès l'entrée en campagne.

Sur le théâtre de la guerre nos troupes étaient divisées en huit corps d'armée comme suit:

1er corps commandé par le maréchal Mac-Mahon, 2e par le général Froissard, 3e Bazaine, 4e de Ladmirault, 5e de Failly, 6e Canrobert, 7e Félix Douay, 8e Bourbaki.

Le total de ces huit corps d'armée, fort incomplets, était loin d'être comparable au chiffre redoutable de l'armée allemande, c'était 250 mille hommes contre un million d'Allemands, et jusqu'au jour de la bataille, nos corps d'armée manquèrent absolument de munitions et surtout de... canons!

La victoire de Sarrebruck, par laquelle s'annonça la campagne de Prusse qui, du jour au lendemain, devint la campagne de France, fut le dernier artifice de notre souverain!

Sachant à quel point les esprits sont mobiles en France, l'Empereur, pour ne pas laisser à l'enthousiasme le temps de se refroidir, offrit au pays la représentation d'un combat préliminaire.

De concert avec le général Froissard, il combina

l'expédition de Sarrebruck, ville ouverte, défendue par quelques bataillons prussiens.

La présence du prince impérial à cet engagement fut grossièrement exploité. Elle montra trop clairement, d'une façon aussi odieuse qu'enfantine, le but césarien de la nouvelle campagne.

Pour annoncer l'incendie d'une ville ouverte et le massacre d'une surprise sanglante, Napoléon III écrivit publiquement à l'Impératrice :

« Louis vient de recevoir le baptême du feu ! » Alors une indignation générale s'empara de tous les esprits, aussi bien en France qu'en Allemagne.

Que penser d'un père qui offrait à son fils le préliminaire d'une tuerie pour le baptiser grand capitaine ? Quelle sécurité offrait-il aux Allemands, si leur carnage servait de baptême à l'héritier d'un Napoléon ?

Alors, le lendemain, la véritable armée allemande, cachée dans une forêt, répondit au défi maladroit et sauvage de Napoléon III.

Le canon de Wissembourg et la fusillade de Forbach surprirent l'armée française qui dormait déjà sur les maigres lauriers de Sarrebruck. Ils vengèrent par de cruelles représailles cette petite tuerie préparatoire donnée en distraction à un enfant par un impérial père.

Je n'ai pas à parler de la guerre dans ses détails, ni à la suivre dans ses mouvements ; je n'ai qu'à raconter que ce qui m'est personnel, ce que j'ai vu et ce qui rentre surtout dans mes attributions.

Après la défaite de Forbach où les soldats français se battirent comme des *lions*, quoique dirigés

par des chefs qui, selon l'expression allemande, étaient des ânes, il fallut opérer une première retraite.

Ma mission de policier militaire commençait. La frontière de France était ouverte à l'ennemi, marchant à la fois par colonne compacte et serrée sur l'Alsace et sur la Lorraine. Il fallait préserver les équipages de Sa Majesté qui sur la ligne de l'Est s'étaient trop avancés, ne comptant pas sitôt sur la revanche de Sarrebruck.

Je fus chargé, dès le premier échec, moi et mes agents, escortant le train impérial, de faire rétrograder sur Metz les wagons du train de Sa Majesté.

C'était le soir même du *sanglant* avantage remporté par les Prussiens à Wissembourg, où le général Douay trouva la mort en improvisant un plan de bataille sous le feu de l'ennemi, où le maréchal Mac-Mahon se portait vers Haguenau pour arrêter la marche de l'ennemi, que les cuirassiers de Reischoffen, tués jusqu'aux derniers, ne purent même entraver !

Avant de raconter ce qui m'a été personnel, après la double défaite de Wissembourg et de Forbach, je ne pus m'empêcher de quelques réflexions au sujet de la guerre de France en Alsace, qui, selon moi, était moralement conquise par la Prusse, depuis 1866.

A partir du jour où l'armée du Rhin et l'armée de la Moselle, battues à Frœschviller et à Forbach, furent forcées de se mettre en retraite, de livrer notre frontière à l'ennemi, il fut facile de s'apercevoir combien cette frontière, depuis dix ans, avait

diée, battue, minée par l'état-major alle-

ıne ville, pas une bourgade, pas un hameau
ıt étrangers aux soldats allemands; un grand
: revenaient occuper en uniformes les con-
u'ils avaient habitées auparavant comme
s ou comme paysans.

.eux combats qui couchaient sur le sol de la
[uinze mille hommes, tués, blessés faisaient
ınce une saignée bien plus douloureuse que
ation ne le pensait encore.

'arme du conquérant ne suffit pas pour arra-
iolemment, du jour au lendemain, d'une
deux provinces comme l'Alsace et la Lor-

ẽpit de la sentimentalité française qui fait de
sacien un patriote ardent et sincère, il n'a
ns existé dans cette contrée, avant comme
ı guerre, des dissentiments politiques qui
ınt longtemps encore la population alsa-
ɜn deux camps.

: ne voit au nom du protestantisme, la liberté
tionalité que de l'autre côté du Rhin; l'autre
: à revenir à la France qu'à la condition
espectée dans son indépendance.

ɪue à la frontière, les haines de l'étranger
plus vives que dans l'intérieur du pays,
: la *Marseillaise* ait été improvisée à Stras-
il n'est pas moins vrai que le protestantisme
llé depuis Sadowa les anciens départements
t-Rhin et du Bas-Rhin, au profit de la patrie
ıde.

J'ai été à même, par les faits criminels, que j'ai consignés précédemment, de prouver ce que j'avance; si les Prussiens sont entrés comme chez eux sur ce pays conquis, ils le doivent à un plan politique longtemps mûri comme la guerre de 1870, qui devait être le couronnement de l'œuvre du Chancelier.

Au reste j'en ai la preuve par une lettre d'un général qui, en 1866, signalait au général Trochu ce travail de termite, opéré dans nos anciennes provinces du Rhin.

Voici l'extrait de cette lettre, de cet officier, alors commandant de Strasbourg, lettre adressée au général Trochu et qui m'était fournie par le *cabinet noir* :

« Puisque tu es en train, écrivait cet officier en 1866, de faire connaître de bonnes vérités aux illustres personnages qui t'entourent, ajoute donc ceci :

« Pendant que nous délibérons pompeusement et longuement sur ce qu'il conviendrait de faire pour avoir une armée, la Prusse se propose tout simplement et très activement d'*envahir* notre territoire.

« Elle sera en mesure de mettre en ligne 600.000 hommes et 1.200 bouches à feu avant que nous ayons songé à organiser les cadres indispensables pour mettre au feu 300.000 hommes et 600 bouches à feu.

« De l'autre côté du Rhin, il n'est pas un Allemand qui ne croie à la guerre dans un *avenir prochain*. Les plus pacifiques qui, par leurs relations, sont plus Français, considèrent la lutte comme inévitable et ne comprennent rien à notre inaction.

« Comme il faut chercher une cause à toute chose, ils prétendent que notre *empereur est tombé en enfance!*

« A moins d'être aveugle, il n'est pas permis de douter que la guerre *éclatera au premier jour.*

« Avec notre stupide vanité, notre folle présomption, nous pouvons croire qu'il nous sera permis de choisir notre jour et notre heure, pour l'achèvement de notre organisation et de notre armement.

« En vérité, mon cher Trochu, je suis de ton avis et je commence à croire que notre gouvernement est frappé de démence. Si Jupiter a décidé de le perdre, n'oublions pas que les destinées de la patrie sont liées à notre propre sort, et puisque nous ne sommes pas encore atteints par cette funeste démence, faisons nos efforts pour nous arrêter sur cette pente fatale qui *conduit* tout droit à des précipices.

« Voici un nouveau détail sur lequel j'appelle ton attention, parce qu'il est de nature à faire ouvrir les yeux des moins clairvoyants.

« Depuis quelque temps, de nombreux agents prussiens parcourent nos départements de la frontière, *particulièrement la partie comprise entre la Moselle et les Vosges.* Ils sondent l'esprit des populations, agissent sur les protestants qui sont nombreux dans ces contrées, et qui sont *beaucoup moins Français* qu'on ne le croit généralement.

« Cette partie de la population est restée la même qui, en 1815, envoyait de nombreuses députations au quartier général ennemi pour demander que l'*Alsace fît retour à la patrie allemande.*

« C'est un fait bon à noter, car il peut être, avec raison, considéré comme ayant pour but d'éclairer les plans et la campagne de l'ennemi. Les Prussiens ont procédé de la même façon en Bohême et en Silésie, trois mois avant l'ouverture des hostilités contre l'Autriche... »

Eh bien! cette lettre, écrite confidentiellement par le commandant de Strasbourg, à l'époque de l'Exposition de 1866, au moment où la Prusse achevait son œuvre d'espionnage des bords du Rhin aux bords de la Seine, cette lettre, connue des Tuileries, puisqu'elle était allée au *cabinet noir*, ne fut pas un avertissement pour les illustres personnages de l'empire.

Aussi, quand la guerre éclata, quatre ans après, le préfet de Strasbourg écrivait-il au ministre de l'intérieur :

« La panique est grande à Strasbourg par suit des mauvaises nouvelles venues de Haguenau. L population demande des armes. J'ai promis d'arme 500 hommes! Nous n'avons presque pas de troupe 1,500 à 2,000 hommes au plus. Si l'ennemi tent un coup de main sur la ville, nous nous défendron jusqu'au bout ! »

Ainsi, dès le début de la campagne, Strasbou n'était pas gardé, les Vosges n'étaient pas gardée Lorsque Strasbourg était près d'être investi, lo que les Vosges demandaient à être défendues, il n avait ni hommes ni argent pour équiper, arm camper les défenseurs de la patrie.

Pendant ce temps-là, les armées allemandes e vahissaient méthodiquement l'Alsace, trouvant to

réglé d'avance par leurs sous-officiers, tout préparé par leurs uhlans!

Ils marchaient à coup sûr, lentement, se profilant le long des bois, le long des contreforts de terrain, poussant avec leurs canons escadrons sur escadrons dont les flots ressemblaient à ceux d'un fleuve d'hommes et de fer!

Ils débordaient sur la Lorraine et sur l'Alsace.

Et le lit de ce fleuve humain avait été fait depuis quatre ans par les mêmes soldats qui n'étaient auparavant que des ouvriers et des paysans dans les endroits dont ils prenaient possession, pillant les habitations et fusillant les paysans hostiles.

Aussi après Sedan, Strasbourg, la capitale de l'Alsace, livrée à la merci des Allemands par sa trop faible garnison, par son artillerie plus que dérisoire, tomba-t-elle au pouvoir de la Prusse.

Strasbourg prise, c'était le glas de l'Alsace, c'était la menace jetée à Metz qui, durant le siège de Strasbourg, resta l'espoir et l'illusion des assiégés strasbourgeois.

Lorsque M. Valentin, l'ancien républicain de 1848, qui devait être aussi après Kératry, après Ed. Adam, mon préfet de police, fut nommé préfet de Strasbourg, il ne pénétra dans la ville assiégée que déguisé en paysan, sous les balles des Prussiens et des Français.

M. Valentin, dont je donne l'autographe dans cette partie de mes Mémoires, n'arriva à Strasbourg que pour voir tomber cette héroïque cité, après un siège inégal qui ne finit que par le bombardement de la ville!

Et ce bombardement me rappelle Valentin, sc courage civique lorsque, protégé par d'ancie soldats attachés à ma. personne, il parvint so le feu de l'ennemi jusqu'aux remparts de Stra bourg.

Une fois échappé au feu des Prussiens, il se trou encore devant le feu des Français, en leur cria sous une pluie de balles :

— Je suis votre prisonnier, menez-moi de suite a général Ulrich.

Et une fois en présence du général, M. Valent décousut la manche de son habit, en retira le déc qui le nommait préfet de Strasbourg.

Mais quelques jours après, l'assaut est donn La ville est bombardée par les Poméraniens. E capitule pour n'être plus qu'une mer de feu et sang. Pendant que le général Ulrich allait mettre à la disposition du nouveau gouverneme M. Valentin, le dernier préfet français de Str bourg, était transporté en Allemagne, enfermé a son secrétaire dans une citadelle.

Mon futur préfet de police, sous la Républi après Kératry et Edmond Adam, était gardé à en Prusse par un geôlier, un ancien forçat !

Mais ce souvenir épisodique de la guerre m'a traîné trop avant, je reviens à son début malh reux où je faillis avoir aussi le sort de M. Vale dans une circonstance analogue à la sienne.

Dès le commencement de la défaite, après sembourg et Forbach, ce fut pour moi comme bien d'autres une suite ininterrompue de sur et de périls ; j'étais constamment avec mes a

sur la voie ferrée, allant de gare en gare pour faire rétrograder les équipages de Sa Majesté.

L'ennemi, de jour en jour, s'avançait ; son organisation militaire se dévoilait dans ce qu'elle avait de plus simple, de plus pratique et de plus ingénieux !

Chaque place occupée par l'ennemi était conquise par une armée d'ingénieurs, s'emparant de nos gares, faisant planter de distance en distance des poteaux télégraphiques sur nos lignes devenues lignes prussiennes.

Chaque train français, qui n'avait pas eu le temps de suivre la retraite de notre armée, était la proie des Prussiens. Les ennemis débusquaient de tous les taillis, de tous les mamelons, qui quelques heures auparavant étaient occupés par nos soldats.

J'avais remarqué, dès l'entrée en campagne, un soldat du train impérial, attaché spécialement à notre escorte préservatrice ; c'était un Alsacien, un ancien domestique du palais de Saint-Cloud, dont l'expression sournoise et la mine cauteleuse ne me disaient rien de bon.

Quoiqu'il fût très zélé, très empressé à exécuter les ordres que je recevais de l'état-major, je le soupçonnai d'être un traître, et d'être le traître que j'avais surpris dans le bois de Forbach, courant avec Mme C*** en amazone.

Quand je m'en ouvris à un officier supérieur, très lié avec l'Empereur, il m'assura que j'avais tort de me défier de ce serviteur de Sa Majesté. Il me dit qu'avant la guerre, il avait été attaché pendant dix

ans au palais de Saint-Cloud et que c'était le serviteur le plus probe, le plus dévoué du château.

Malgré l'affirmation de cet officier, je me défiai de mon Alsacien. Après la défaite de Wissembourg je m'en défiai si bien que je ne confiai plus la garde des trains impériaux qu'à Bagasse et à son escouade.

Bien entendu avec Bagasse, je me réservai la direction des marches et contremarches des trains, car je connaissais de longue date l'imprudence vantarde et le manque absolu de perspicacité de Bagasse, brave comme Saint-Georges, mais nul comme le dernier des soudards.

Malgré le dire de l'officier supérieur, je forçai mon Alsacien à ne plus faire partie de ma brigade, quoiqu'il eût été aussi très attentif à mes moindres commandements en vue de la conservation et de la garde des bagages impériaux.

Etait-ce par dépit, était-ce par trahison, toujours fut-il qu'après la défaite de Wissembourg je ne vis plus reparaître cet Alsacien si fidèle.

Cela étonna fort ceux qui l'avaient connu à Saint-Cloud, où il jouissait de la confiance la plus illimitée de la part de ses augustes maîtres.

Après Wissembourg, il n'y avait plus à hésiter; il fallait quitter la frontière, il fallait, comme on disait alors, se concentrer.

Immédiatement, je me rendis au chemin de fer.

Sur l'ordre de l'état-major, j'ordonnai au chef de gare de chauffer à toute vapeur pour sauver les bagages de Sa Majesté; l'ennemi s'avançait à pas de géant sur nous.

Pendant que les débris de l'armée du brave

Douay se rejoignaient tant bien que mal pour retrouver, sous les ordres du général Pellé, le corps de Mac-Mahon, je faisais partir à toute vitesse le train de Sa Majesté.

Ce train contenait les voitures de gala qui avaient été destinées, avant la revanche de Sarrebrück, à faire leur entrée à Berlin, à porter le nouveau César qui, comme Varus, venait de perdre ses légions.

Je me rappelle encore cette triste et désespérante soirée à laquelle un cœur français n'était pas accoutumé.

Tout le long des talus du chemin de fer on voyait des corps de turcos et de zouaves étendus, blessés ou brisés par la mitraille! Le sang couvrait la route et se mêlait au sol détrempé, labouré de balles et d'obus.

Lorsque j'ordonnai le départ, notre armée quittait la position en laissant à la gare ses blessés et ses morts!

Le chef du train se disposait à partir, abandonnant la gare à nos vainqueurs.

Le sifflement de la machine n'avait pas fait entendre son cri aigu, le panache de fumée n'avait pas fini de s'élancer horizontalement dans l'air en marquant le premier mouvement du train, qu'une bande de uhlans se précipita dans la gare.

Le chef des cavaliers, au risque d'être broyé, s'élança à la tête du train; il commanda au machiniste de s'arrêter; interpella le chef de gare; il m'appela par mon nom.

Ce chef des uhlans s'exprimait en fort bon fran-

çais. Mes agents déguisés, qui étaient dans les wagons précédant et suivant les équipages de Sa Majesté, reconnurent comme moi ce uhlan.

C'était l'ancien et *fidèle* serviteur attaché naguère à la maison de Saint-Cloud.

Le misérable vint à moi, après que ses soldats eussent cerné nos wagons.

Et en termes courtois, très disposé à me serrer la main que je lui retirai avec mépris, il me dit :

— Monsieur Claude, rendez-vous, vous êtes mon prisonnier ! Vous êtes maintenant sur le territoire allemand, et le train que vous défendez est à nous. Rendez-vous de bonne volonté, si vous ne voulez avoir le sort des autres.

J'étais cerné, j'étais surpris ; j'étais pris ! Et c'était un Allemand qui avait vécu des largesses et des bienfaits de la France qui me faisait prisonnier.

Le misérable, en ordonnant à ses uhlans de faire rentrer en gare nos wagons, entonnait d'un air narquois notre hymne national : la Marseillaise, devenue le chant du cygne !

FIN DU TOME CINQUIÈME.

[redacted]

Bon souvenirs

Mme Claude

TABLE DES MATIÈRES

DU TOME CINQUIÈME

FIN DE LA TABLE DU CINQUIÈME VOLUME.

Imprimerie D. BARDIN et Cie, à Saint-Germain.

[redacted]

MÉMOIRES

DE

MONSIEUR CLAUDE

VI

404-82.— IMPRIMERIE D. BARDIN ET Cie, A SAINT-GERMAIN

[redacted]

MÉMOIRES

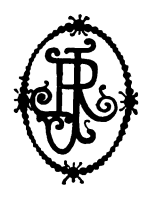
DE

MONSIEUR CLAUDE

CHEF DE LA POLICE DE SURETÉ

SOUS LE SECOND EMPIRE

TOME SIXIÈME



PARIS

JULES ROUFF, ÉDITEUR

14, CLOITRE SAINT-HONORÉ, 14

—

1882

MÉMOIRES

DE

MONSIEUR CLAUDE

CHAPITRE PREMIER

UN COMBAT SUR LES RAILS

Pour la première fois que j'étais en guerre, je ressentais des épreuves bien cruelles ! J'étais surpris, sans avoir combattu !

Au moment où la vapeur sifflait, où le train, gardé par des hommes résolus, se mettait en branle, nous étions arrêtés, cernés comme des conscrits.

C'était plus que de la malechance, c'était le comble du ridicule.

Pour Bagasse, ancien soldat, habitué à la victoire, et qui prenait toujours au sérieux ses rodomontades, les sommations du chef des uhlans de-

renaient un sanglant défi auquel il fallait répondre à tout prix.

J'avoue que, profondément humilié par cet ennemi, j'éprouvai le même sentiment que lui.

L'horrible spectacle qui m'entourait sur cette terre déjà arrosée de notre sang, n'était pas fait pour me plier aux humiliantes injonctions des uhlans.

Je voyais, de chaque côté des talus, le long du chemin de fer, des soldats blessés et agonisants. Plus d'un, parmi ces moribonds, était tombé, le sourire aux lèvres, bravant le vainqueur ironique, comme il convient à un guerrier gaulois!

Et nous, valides, bien vivants, fallait-il nous rendre à ces Allemands épais et lourds, grossiers jusque dans leur ironie, sans imiter ces martyrs, sans nous être sacrifiés pour la patrie, sans essayer de mourir aussi pour elle !

Je me faisais ces réflexions au moment où l'ancien serviteur de Saint-Cloud achevait sa sommation tout en piquant des deux contre le chef du train.

Il n'avait pas achevé de s'adresser à moi qu'un coup de feu retentit.

Ce coup de feu partait d'une barrière du chemin de fer; il venait d'un zouave blessé, étendu sur le talus, la jambe fracassée par un obus.

Ce héros, que la défaite n'avait fait tomber qu'à demi, était heureux, avant de mourir, de réserver sa dernière balle à un Prussien pour nous dicter notre devoir.

Il avait si bien visé le chef des uhlans que sa ba

appa en pleine poitrine. Au moment ou celui-mba, le vieux zouave blessé, roux et grison-, nous cria de la barrière :

Sauvez-vous! vous avez dix minutes d'avance es Allemands!

Vive la France! cria Bagasse qui, placé à côté oi, excita de la portière tous ses camarades. Vive la France! feu! et utilisons bien, cama-s, nos dix minutes d'arrêt!

ıssitôt une fusillade s'échangea entre mes agents s uhlans fort intimidés par le coup de fusil qui it de désarçonner leur chef.

ı moins d'une seconde, dans un nuage de fu-, les cavaliers déchargèrent leurs pistolets con-es portières des vagons qui devinrent autant de :hes à feu ; ils tentèrent en même temps d'esca-r le train.

ı plupart retombèrent sur les rails, meurtris par nitraille que vomissait chaque compartiment, 'és par les roues des locomotives.

e son côté, le chef de train avait compris asse. Il avait obéi au coup de fusil du vieux ıve; il avait chauffé à toute vapeur; le piston ıit avec fracas; la machine bousculait, écra-martelait, tamponnait hommes et chevaux qui :rochaient, se suspendaient en grappes aux por-'s des vagons pour retomber frappés par les es, meurtris par les baïonnettes, écrasés par 'oues!

était un spectacle horrible!

t le train filait toujours.

laissait derrière lui des cadavres d'hommes et

de chevaux traçant sur les rails des sillons sanglants. Cavaliers et chevaux se mêlaient pêle-mêle dans un épouvantable broiement de crânes cabossés, de ventres ouverts, d'entrailles pendantes, de côtes enfoncées, labourés de balles et noyés dans le sang !

Le train avait pris une course vertigineuse pour laisser bien loin les cadavres des uhlans !

Quand tous mes compagnons purent retirer sans crainte leur fusil des portières, ils n'eurent qu'à s'applaudir de l'avertissement du vieux zouave.

Il s'aperçurent que plus un seul Allemand n'était à la poursuite du train filant vers Metz avec l'impétuosité du vent.

Nous étions à plus d'une lieue de l'ennemi.

Hélas ! le vieux zouave avait payé cher la mort du chef des uhlans.

Ses soldats, avant de s'acharner à notre poursuite, s'étaient rués sur le vétéran. Ils s'étaient vengés sur lui de la proie qui leur échappait.

A coups de crosse, ils lui avaient fracturé le crâne.

Voilà la guerre!

C'est à de semblables jeux que l'espèce humaine se livre depuis le commencement du monde... et des empires !

A peine notre train, glissant sur ses rails comme un serpent qui rampe sur le sang des victimes broyées par lui, avait-il franchi une station nouvelle, qu'une colonne de fumée noire s'allongea sur nous. Elle partait de l'endroit où avait eu lieu cet écrasement humain.

C'était l'incendie de la gare que nous venions de uitter. Cet incendie avait été mis par les Bavarois our venger les uhlans que nous venions de massa-er.

Hélas! je devinai d'où venait cette alerte qui avait outi à une hécatombe!

Elle venait de l'espionne, de Mme C***, qui ne ces-it de nous poursuivre.

Depuis la rencontre que j'avais faite de Mme C*** ans le bois de Forbach, la scène s'était épouvanta-ement agrandie : elle avait pour comparses deux ations aux prises l'une contre l'autre.

Nous étions, Mme de C*** et moi, les héros sinistres e cette tragédie d'Eschyle dont la France ensan-antée et l'Empire en péril devenaient le théâtre.

Le cadre était, en vérité, trop vaste, trop horri-e pour d'aussi chétifs héros!

Voilà les réflexions que je me faisais, en conti-ant avec mes agents notre course vertigineuse our fuir une rencontre que nous ne venions d'évi-r qu'au prix d'un massacre!

Lorsque je fus remis de l'émotion poignante cau-e par ces horreurs, je dis à Bagasse qui caressait la main le canon encore chaud de son fusil :

— C'est égal, nous avons joué gros jeu!

— Nous avons gagné, monsieur Claude, c'est le incipal! riposta Bagasse se détirant la mous-che après avoir donné une dernière tape à l'acier son arme, comme pour la remercier d'avoir si en secondé son courage.

— C'est-à-dire, repris-je en secouant la tête, que ous avons la première partie. Mais nos ennemis ne

sont pas moins sur nos talons. Et l'incendie qui nous poursuit nous promet une terrible revanche.

— Bah! bah! exclama Bagasse qui ne doutait pas encore, malgré nos défaites, de la reprise de l'offensive. Nous ne nous laisserons plus surprendre. Quant à ce qui nous touche, il n'y a plus de *bobo*. Les Prussiens ne se frotteront plus à nos aiguilles; ils savent comment nous en tricotons! S'ils y reviennent, nous aurons encore à leur service l'arme blanche! Et l'arme blanche, les Prussiens n'aiment pas ça!

Les vantardises de mon hâbleur de Marseillais ne me rassuraient guère.

J'avais bien voulu, une première fois, dans un cas desespéré, m'en remettre à sa témérité.

A l'avenir, je me promettais, sur le terrain brûlant où nous avait placés la première victoire de Sarrebruck, de ne plus avoir une confiance aussi illimitée dans mon orgueilleux Bagasse.

Pendant que le train filait sous la fumée noirâtre vomie par les bâtiments de la gare qui brûlait, je me mis à examiner les hommes qui s'étaient si bravement conduits avec Bagasse dans les wagons précédant les voitures de Sa Majesté.

C'étaient, j'en avais eu la preuve, des hommes déterminés; et pour avoir transformé avec la... d'audace chaque wagon en une forteresse, p... s'en être servi comme d'une redoute contre l'ennemi, il fallait qu'ils eussent une longue prat... de la vie guerrière.

Tous, en effet, sauf Œil-de-Lynx, que j'... amené avec moi à Sarrebruck, étaient d'a...

'ficiers qui avaient fait les campagnes d'Afri- du Mexique.
ouvais être sûr de leur courage, ils venaient n donner la preuve; mais le courage ne suf- as contre un ennemi aussi rusé qu'implaca- ; je savais par avance le sort qui m'attendait is pris par les envahisseurs.
étais pas soldat. L'état-major prussien s'é- prononcé contre tout Français qui, en dehors des rants, s'insurgerait contre les envahisseurs. : moi, ce n'était pas la captivité comme pour gents; pour moi, civil, c'était la mort, la mort iate, d'autant plus prompte que, pour sauver 1 de Sa Majesté, j'avais laissé immoler toute .nde de uhlans.
aque instant, je craignais de la part de l'en- qui nous harcelait une nouvelle rencontre, conde surprise qui n'aurait pas été peut-être, ous, aussi heureuse que la première.
is persuadé que nos ennemis ne lâcheraient si facilement une proie dont ils connaissaient par leur espionne, Mme C***.
'avais avec moi qu'une vingtaine d'hommes solus, et qui gardaient un dépôt trop précieux! lion valait bien la peine de recommencer une le hécatombe.
is à la tête d'une trentaine de voitures au impérial dont la file ne pouvait être qu'un pour l'ennemi qui avait placé des argus à tou- gares que nous traversions.
voitures renfermaient, outre de la literie, de la le, du mobilier, des tentures et mille autres

[redacted]

objets, la cassette impériale que M. Bure venait de faire expédier de Saint-Cloud.

Pour moi, il s'agissait surtout de sauver la caisse de l'empereur.

Il fallait la sauver au péril de ma vie, précisément parce qu'elle avait été dénoncée par le serviteur de Saint-Cloud, le faux Alsacien, à l'espionne de la forêt de Forbach.

Et je me doutais bien qu'avant de rentrer à Metz notre train aurait à subir une plus chaude alerte de la part de l'ennemi.

Je ne partageais pas l'aveugle confiance de Bagasse.

Grisé par son premier haut fait, celui-ci était persuadé que les Prussiens intimidés n'oseraient plus se risquer à regarder par la portière de nos wagons ni à se frotter aux canons de nos fusils.

J'étais persuadé du contraire.

Plus j'approchais du but, moins j'avais l'espoir de l'atteindre.

Lorsque le train arriva à la station de Panche, entre Panche et Faulquemont, mes yeux étaient fatigués de regarder l'horizon et de fouiller dans les replis de terrain.

A chaque bois, à chaque futaie je croyais voir poindre le bout d'une lance ou l'extrémité d'un casque à pointe.

Lorsque, après une course à toute vapeur, nous descendîmes à la station de Panche, je laissai Bagasse avec ses soldats dans les wagons.

Après avoir requis Œil-de-Lynx, bien autrement

:voyant que Bagasse ou Requin, je me mis à ex-
'er avec le premier tous les environs.

utilisai les vingt minutes nécessaires pour ali-
ıter la machine qui devait nous ramener à Metz.

Œil-de-Lynx et moi, nous étions dans un im-
ıse vallon coupé par des bois ou des futaies.

ır une longue route abandonnée, bornée de
ıue côté par des prairies sablonneuses coupées
;enêts, de bruyères et de fougères, Œil-de-Lynx
pa comme un fauve, il se mit à étudier de plus
le terrain.

: le laissai prendre une énorme distance sur moi,
is que je regardais du côté du chemin de fer,
ıdant le moment où la machine allait mettre en
ıle notre file de wagons et donner de nouveau
gnal du départ.

ɔut à coup j'entendis derrière moi un coup de
:t sourd et strident que je reconnus pour être ce-
'Œil-de-Lynx.

me retournai de son côté.

ɜ loin, il me fit signe de m'avancer. Rampant
me lui je me rapprochai d'un bouquet de
'ères.

ırsque je fus à quelques pas de lui, il me désigna
la route abandonnée, près du petit bois, des
ches d'arbre placées en croix.

ıe fois que j'eus aperçu ce qu'il avait découvert
ıt moi, Œil-de-Lynx me fit signe de me rappro-
, tout en restant le dos courbé.

us de doute, ces branches en croix avaient été
ées sur la route par l'ennemi.

était un signal.

Depuis notre combat sur les rails, et grâce à la vitesse de notre retraite, aucun ennemi n'avait pu nous suivre, ni nous devancer ; c'étaient donc des ennemis déguisés, séjournant dans le pays, qui avaient répété de distance en distance ces signaux indicateurs marquant notre passage aux sentinelles prussiennes.

Œil-de-Lynx ne me laissa plus de doute à cet égard.

Tout en me forçant à ne pas lever la tête au-dessus de la haie formée par le petit bois, il me désigna dans un bouquet d'arbres un homme immobile comme une statue.

Cet individu, les mains sur le canon de son fusil, son sac de toile en bandoullière, ne cessait de fixer les yeux sur le chemin de fer où s'allongeait la file immobile des voitures impériales.

C'était un Prussien.

Placé en avant-garde sur le terrain encore français, caché dans ce taillis comme au fond de son antre, il observait sa proie, avant de donner un signal aux Allemands pour fondre sur nous, pour reprendre cette revanche que je redoutais tant, si près du port.

Déjà la machine sifflait ; elle lançait par saccades des bouffées de vapeur et de fumée ; les wagons allaient partir. Le chef du train nous appelait de son sifflet.

La sentinelle n'attendait que ce signal pour donner le sien ; elle se retourna.

Armée d'un bâton au bout duquel était fixé un mouchoir, elle abandonnait son fusil ; elle regar-

dait l'horizon opposé pour correspondre avec nos ennemis.

Prompt comme l'éclair, agile comme la gazelle, subtil comme le serpent, Œil-de-Lynx empoigna son sabre-baïonnette, il glissa dans les genêts.

L'Allemand lui tournait le dos pour agiter son bâton pavoisé. Œil-de-Lynx bondit sur lui comme un chacal. D'une main sûre, il lui planta son sabre entre les deux épaules. L'arme alla lui traverser le dos et la poitrine, sans que la victime eût le temps de se reconnaître et de pousser un cri.

La sentinelle tomba comme foudroyée au fond de son taillis, au pied de l'arbre qu'elle avait choisi pour se dissimuler.

Maintenant l'arbre ne dérobait plus que son cadavre, l'ennemi était dérouté.

Avant que j'eusse prononcé un mot à la vue de la victime d'Œil-de-Lynx, celui-ci me mit la main sur ma bouche. Après avoir pris le fusil du Prussien, il se hâta de sortir du fourré.

Il m'entraîna vers la route, là il m'engagea comme lui à disperser les morceaux de bois disposés en croix.

Une fois que nous eûmes défait l'œuvre de l'ennemi ou des traîtres vendus à leurs manœuvres, mon compagnon me dit du ton le plus naturel du monde :

— Maintenant, monsieur Claude, nous pouvons achever notre route. L'armée prussienne peut venir! Nous lui faisons perdre la trace du train confié à votre garde. La sentinelle veillant sur notre pas-

sage a pris un passeport qui ne lui permettra plus de revoir son pays!

L'air joyeux d'Œil-de-Lynx, dont la gaieté ne se manifestait, du reste, que dans les occasions lugubres, me saigna le cœur.

Quoique très habitué à ne vivre que dans le deuil et le sang, je n'ai jamais pu causer le moindre mal à un innocent.

La haine du crime a pu me rendre, par devoir, par tempérament, inexorable vis-à-vis d'un scélérat endurci, jamais l'amour de la patrie ne m'aveugla au point de sacrifier une existence à des potentats!

Ce soldat prussien pouvait être un honnête père de famille.

De quoi était-il coupable? D'être sur le sol de la patrie, poussé par l'égoïste folie d'un monarque habilement joué par un autre prince qui, depuis quatre ans, attendait l'heure favorable pour devenir tout à fait son bourreau.

Décidément cette guerre devenait terrible, comme l'avait écrit Napoléon III qui avait dit autrefois : *L'Empire, c'est la paix.* Maintenant cette guerre menaçait de dégénérer, de part et d'autre, en une guerre de sauvages, de Peaux-Rouges et de cannibales! L'impression que je ressentais n'était pas partagée par ma troupe.

Dès qu'Œil-de-Lynx eut raconté, en montrant le trophée de son légitime assassinat, ce qu'il avait entrepris pour notre salut, ce fut dans le train une explosion d'allégresse.

— Bravo! s'écria Bagasse en embrassant son collègue, bravo! voilà qui couronne la fin de notre

;e! Et s'il n'a pas été sans désagréments, il n'a u moins été sans gloire. Et si tu n'as mis, Œil-'nx, qu'une minute pour planter ta lardoire le dos de ce buveur de bière, zuze un peu, oon, si j'avais été là avec toi pour l'embro- Je n'eusse demandé, moi, qu'une toute petite de !

gré cette mauvaise plaisanterie, je pensais igueurs atroces de la guerre !

ongeais à cette femme funeste, à cette Mme C** n désignant à l'ennemi les bagages confiés à garde, venait de laisser une si large traînée de derrière elle et derrière nous !

n'étais pas délivré de cette pensée, aussi terrible es événements qui se précipitaient, que notre se rapprochait à grande vitesse de la ville de

mpereur, qui n'avait pas attendu ses bagages fuir, et retourner à Metz, me fit complimenter façon adroite et héroïque avec laquelle j'avais son matériel.

sque l'on sut dans ses moindres détails l'odys-le ma petite troupe pour défendre corps à , sur la ligne de Sarrebruck, le train impérial, is que certains officiers allaient me faire une on et me porter en triomphe.

ır avoir sauvé la caisse, le mobilier de Napo-III, on se mettait plus en frais vis-à-vis d'un le la police qu'on ne l'aurait fait à l'égard d'un chal d'armée qui aurait sauvé la France !

ste conséquence de l'absolutisme et de ses

A travers cette joie intempestive au milieu de ... désastres, j'entrevoyais le mécontentement de ... Messins.

Ils tremblaient pour leur ville comme les Strasbourgeois tremblaient de plus en plus pour la leur. Ils en rendaient responsables le souverain. L'empereur, qui aurait été acclamé si la victoire de Sarrebruck n'eût pas attiré déjà deux épouvantables déroutes, était maudit par toute la population.

Il ne fallait plus songer aux conquêtes, il fallait se préparer à rendre nos défaites moins amères et moins sensibles.

De l'ovation dont je fus l'objet par l'entourage de l'empereur parce que j'avais sauvé sa caisse et ses bagages, il ressortait pour moi que l'empereur ne se rendait pas compte du degré d'abjection où le plongeait sa sanglante équipée!

Pendant ce temps-là, la vaillante armée de Wissembourg et de Reischoffen, devenue une lamentable cohue, gagnait l'armée de Châlons, en préparation.

C'était le 14 août. L'empereur, après avoir reçu à Metz le vieux général Changarnier qui venait un peu tard lui offrir son épée, se décidait à quitter aussi les Messins.

Il se rendait à Châlons.

Il se faisait suivre de ses bagages dont j'avais encore la garde.

Il fallut que les malheureux fuyards s'arrêtassent en gare pour laisser passer le train impérial avec ses voitures, gardées par des sous-officiers de police!

J'avais assez de cette campagne à laquelle je ne

n'étais mêlé que pour en enregistrer les premiers et effroyables désastres.

J'étais navré par le spectacle de nos malheureux soldats qui encombraient les gares et les routes : turcos dépenaillés, cuirassiers éclopés, traînant leur grand sabre tordu, géants de Wissembourg terrassés par le nombre !

Et Napoléon III, qui, avec ses bagages, suivait ces fuyards, abandonnait Metz au moment où l'on allait se battre !

Il gagnait Verdun lorsqu'un obus, venu d'une batterie prussienne cachée dans les bois, le saluait de son explosion.

J'étais là pour sauver encore son matériel, devenu le point de mire des batteries prussiennes.

Je n'avais pas cette fois que mon escorte de soldats policiers.

Des chasseurs à pied fouillaient le bois, des chasseurs d'Afrique protégeaient la retraite de l'empereur en fuite et coupant le long défilé des nouvelles troupes marchant sur Gravelotte.

Pendant que l'on se battait à Metz, où Bazaine, pour conserver son armée, ne profitait pas de ses premiers avantages, l'empereur fuyait, fuyait toujours !

Gardé sous bonne escorte, il télégraphiait par avance le nombre de couverts qui devaient être dressés aux lieux où il pouvait s'arrêter sans danger.

Pris en flanc, pressé de plus en plus par l'ennemi, Napoléon III finit, à Verdun, par se jeter dans un wagon de troisième classe.

Il arriva incognito à Châlons où le retrouvèrent les glorieux vaincus de Forbach et les jeunes soldats de la mobile. Tous, ne voulant plus reconnaître l'empereur, profitèrent de son incognito pour ne plus le saluer.

Pendant ce temps-là, au moment où l'invasion gagnait l'Alsace et la Lorraine, Napoléon III télégraphiait à Paris à l'adresse de l'impératrice :

« Je n'ai pas de nouvelles de Mac-Mahon. Les reconnaissances de la Sarre ne *signalaient aucun mouvement de l'ennemi.* J'apprends qu'il y a eu un engagement du côté du général Frossard. Il est trop loin pour que nous puissions y aller. Dès que j'aurai des nouvelles, je te les enverrai !

« NAPOLÉON. »

Quand il traçait ces lignes, l'empereur versait des larmes de sang; il quittait Metz sur le point d'être investie par les Prussiens. Il fuyait, pour sauver sa caisse et son précieux matériel, pressé par les lances des uhlans et menacé par les obus des ennemis.

Pourquoi cette lettre, pourquoi ce nouveau mensonge, lorsque tout était désespéré ?

Parce que la France ne vit que d'illusions !

Parce que l'irrémédiable défaite connue des Français, des Parisiens, aurait amené la perte d'un trône que l'impératrice, surtout, tenait tant à conserver pour son fils.

Il ne s'agissait plus de défendre la France, il s'agissait de ne pas compromettre l'intérêt dynastique.

Il fallait, coûte que coûte, pour répondre à la révolution, une grande victoire; une revanche éclatante qui effaçât les défaites de Forbach et de Wissembourg! Et Napoléon III eut... Sedan!

CHAPITRE II

APRÈS LA DÉFAITE

J'abandonnai l'escorte impériale à Verdun. J'en laissai Napoléon III qui fuyait Metz, lorsque Bazaine, devant les Prussiens, cherchait moins à les repousser qu'à s'enfermer dans Metz pour y conserver les dernières légions de l'Empire.

Ma mission était terminée. Depuis Frœschviller, je n'avais pas plus à maintenir le bon ordre qu'à surveiller le train de Sa Majesté dans son camp en désarroi.

Je quittai l'empereur ressemblant à ce joueur désespéré et fiévreux qui perd encore, qui perd toujours dans l'espérance de lasser la Fatalité.

Inquiète jusqu'à l'effarement, Sa Majesté quittait Metz le jour de la bataille.

Elle allait à Verdun pour l'engager sur un autre point, un œil sur la frontière d'Alsace perdue à ja-

mais pour elle, un œil sur sa capitale qu'elle n'espérait plus revoir.

Elle faisait fuir son fils par Mézières.

Chevauchant seul de Metz à Verdun, de Verdun à Châlons, l'empereur, affolé, commandait cependant encore. Il commandait à Metz par Bazaine qui lui conservait ses dernières troupes ; il commandait à Paris par le comte de Palikao dont la préoccupation, après nos désastres, était bien plus de se défendre contre les Parisiens que contre les Prussiens.

Je laissai à Verdun l'escorte de mes agents, anciens soldats, qui tous avaient repris le fusil, qui tous ne quittaient plus l'état-major, les uns pour travailler, si cela était possible, à la jonction de l'armée de Bazaine avec la nouvelle armée de Mac-Mahon, les autres pour continuer de défendre les équipages de Sa Majesté qui portaient, en effet, toute la fortune de César.

Quant à moi, je le répète, ma mission, bien moins belliqueuse, était terminée. Je n'avais plus qu'à revenir à Paris pour reprendre mes fonctions administratives au service d'un gouvernement à l'agonie, que je devais servir jusqu'au bout, tant qu'il existait encore sur ses ruines.

Je me dirigeai de Verdun sur Paris, en compagnie d'Œil-de-Lynx qui, moins soldat que Bagasse et Requin, m'était plus précieux à la préfecture que sur les champ de bataille.

A cette époque, les armées allemandes, depuis leur double victoire, nous envahissaient méthodiquement, bombardant Strasbourg, s'avançant jusqu'à

Toul, ma ville natale, qui, sans fortifications sérieuses, défendue par une poignée de braves soldats et de patriotes, repoussait l'assaut des Prussiens!

Lorsque je quittai Verdun, en compagnie d'Œil-de-Lynx, je ne vis sur ma route que de malheureux militaires, éclopés, blessés ou mendiant, qui opéraient, sans ordre, sans chef, leur double mouvement de retraite sur Châlons.

Jamais défaite aussi imprévue ne provoqua autant de désordre et d'indiscipline. Nos soldats, abattus par la fatigue plus encore que par la défaite, sans vivres, abandonnés de leurs officiers, n'avaient que l'amertume au cœur et l'injure aux lèvres. Ils maraudaient pour vivre. Leur tenue était telle, que les populations, effrayées, fuyaient à leur approche.

Arrivés, Œil-de-Lynx et moi, aux portes de Châlons, nous fûmes accostés par deux soldats maraudeurs qui nous demandèrent la bourse ou la vie !

Cependant, à la même époque, le sous-préfet de Verdun télégraphiait au ministre de l'intérieur :

« On a entendu hier (16 août 1870) gronder le canon entre Metz et Verdun. Des voyageurs arrivés dans cette direction disent qu'une grande bataille était engagée depuis la pointe du jour, et que les Prussiens avaient perdu plus de 40,000 hommes dans le combat de la veille.

« On s'est battu jusqu'aux environs de Verdun, et l'ennemi aurait été vu opérant sa retraite vers le sud. »

De son côté, le ministre de la guerre faisait con-

naître aux Chambres, aussi anxieuses que la France, cette nouvelle un peu moins consolante :

« Ce n'est pas, à proprement parler, une défaite que l'armée prussienne a subie sous Metz, mais un *échec considérable*. Je n'ai pas de dépêches officielles. Je ne puis donc entrer dans de plus grands détails, je puis seulement dire que nos ennemis ont subi plusieurs *échecs successifs*, et qu'ils se sont rabattus sur Commercy. Je suis plein de confiance. »

Était-il permis d'abuser à ce point de la crédulité des Parisiens, lorsque, d'un moment à l'autre, la vérité, l'horrible et navrante vérité, allait se faire jour !

Et pour endormir la population frémissante, haletante et anxieuse, le même ministre ne murmurait-il pas, dans les couloirs de la Chambre des députés, de façon à être entendu de ses plus dangereux adversaires :

« Ah ! si l'on savait tout ce que je sais, Paris illuminerait ! »

L'Empire devait tomber par ce qui l'avait fait vivre : par le mensonge.

Ce fut pour tromper jusqu'au bout sa capitale qu'après l'investissement de Metz, l'empereur, qui avait en apparence résilié son commandement militaire, mais qui en réalité commandait toujours, ne voulut pas concentrer l'armée sous Paris.

Toujours inconsidéré, toujours ennemi de la vérité, pour ne pas laisser croire à la défaite, à l'irrémédiable défaite, l'empereur préféra abandonner Metz, comme il avait abandonné Paris, pour courir

Immédiatement je me transportai à la pré
de police pour rendre compte à mes che
que j'avais vu, de mes yeux vu; et ce qui
contrait guère avec les prétendues dépêches
nistre de la guerre.

A la préfecture, je rencontrai des homm
l'inquiétude me rappelait l'attitude affligée
verain fuyant devant l'ennemi. A peine si m
voulurent m'entendre! Ils me dirent que c
velles ne les concernaient pas, qu'elles
naient le ministre de la guerre. Je me re
ministère de la guerre; je trouvai là, comm
tout, le même désordre, le même désarro
même inquiétude.

Lorsque j'expliquai la situation désespérée
mée, partout on me répondit :

— Si encore nous avions des troupes pour
nir le peuple au moment où Paris saura tou
non! nous n'avons pas un seul général su
nous puissions compter. Le général Troch

A peine étais-je venu reprendre mon emploi que me sentis entouré par un vide immense. Je ne ecevais plus aucun ordre de mes chefs. Je voyais les commissaires de police, des officiers de paix ccourir anxieux chercher des instructions qu'on ne leur donnait pas.

Pour eux comme pour moi, à mesure qu'on se rapprochait de la défaite finale, le préfet était de plus en plus occupé, le chef de la police municipale ne recevait plus, le chef du service politique ne pouvait plus être dérangé, parce qu'il travaillait, de jour et de nuit, avec le préfet.

A quoi travaillaient-ils pendant que l'impératrice-régente, revenue de Saint-Cloud aux Tuileries, voyait ses serviteurs de plus en plus rares autour d'elle? Le préfet et ses chefs de bureau travaillaient à brûler les papiers les plus compromettants pour les hommes de l'Empire.

Le filet de fumée bleuâtre qui s'échappait des cheminées de la préfecture trahissait leurs sérieuses et fiévreuses occupations.

A mesure que le niveau du pouvoir impérial baissait dans l'opinion irritée, ses adversaires de vieille date se rehaussaient de plusieurs coudées.

Mégy, le conspirateur de la Villette, était salué par les avocats libéraux de la haute cour de justice, lorsqu'il partait de Blois pour être transféré à la prison du Cherche-Midi ; Mégy, à la veille d'être traduit devant une cour martiale pour avoir essayé de renverser le pouvoir, les armes à la main, était considéré comme un martyr.

Rochefort subissait sans rigueur sa peine, pour

avoir provoqué la guerre civile dirigée par Blanqu après la mort de Victor Noir; Rochefort, en attendant que les portes de sa prison lui fussent rouverte fraternisait avec son directeur dans des soupers c ne figurait nullement le pain noir des cachots!

Lorsque mes agents, par habitude, me signalaie le laisser-aller avec lequel les employés de l'administration des pénitenciers traitaient les *politique* je recevais l'ordre de fermer les yeux et de laiss faire.

J'avoue que pour Rochefort, que j'avais entrev dans des jours meilleurs, quand je fréquentais l théâtres, lui comme chroniqueur du *Figaro*, m sous le masque d'un faux petit employé en retrait j'avoue que l'ordre que je reçus de fermer les yeu sur la conduite que tenaient vis-à-vis de ce prisonnier ses aimables geôliers me satisfit à plus d'u point de vue.

J'avais connu Rochefort lorsqu'il était un causeu aimable, gouailleur et spirituel. Sa situation infernale me faisait peine.

Je le dis en toute sincérité, un sentiment égoïst me portait encore vers lui, en me rappelant les menaces dont j'avais été l'objet de la part de ses coreligionnaires politiques.

Un secret pressentiment m'avertissait, devant le attitudes menaçantes de Rigault et de Ferré, que l jour n'était pas éloigné où j'aurais besoin de la protection du vengeur de Victor Noir!

Chaque jour, qui était alors un jour de moin pour l'Empire, je me sentais de plus en plus isol à la préfecture.

Je prévoyais que le moment était proche où la nouvelle d'une défaite, quelque mitigée qu'elle fût en passant des Tuileries au ministère de la guerre, devait amener par le peuple l'envahissement de tous les palais.

Je m'y attendais, je m'y résignais.

Et ce qui me consolait dans l'abandon inqualifiable qui m'entourait, c'était de voir toujours sur le dôme des Tuileries le drapeau tricolore.

Au moins, me disais-je, l'impératrice-régente reste fidèle à la France. Elle est à son poste quand tout le monde l'abandonne.

Je ne pouvais m'empêcher de comparer le courage stoïque de l'impératrice à l'effarement puéril de son timide époux fuyant Metz au moment de la bataille.

J'étais encore sous le coup de ces réflexions lorsque je reçus chez moi, avenue Victoria, un billet dont l'écriture m'était bien connue.

Ce billet était de M. Thiers.

Il me rappelait en quelques mots la promesse que je lui avais faite quelques années auparavant. Il m'avertissait que le moment était proche de brûler ce que j'avais adoré et d'adorer, au nom de la patrie en danger, tout ce que j'avais brûlé.

J'avoue que ce billet me rendit perplexe comme le jour où, vingt ans auparavant, j'avais reçu un billet si différent de la part des adversaires de mon premier protecteur.

Si j'eusse été un courtisan, je n'aurais eu, comme tant d'autres Brutus de profession, qu'à abandonner, à ce premier appel, César à son infortune. Je le

répète, je ne suis pas l'amant de la faveur. Plus le malheur frappait une souveraine qui, courageusement, trônait aux Tuileries, pour affronter l'orage amoncelé sur son front, plus j'étais honteux des propositions qui m'étaient faites par son plus implacable ennemi.

Cependant mon premier protecteur s'adressait à ma personne, au nom de la patrie en danger; la France parlait pour moi bien autrement qu'une souveraine dont les dangers provenaient, après tout, de sa faute.

Fallait-il imiter l'attitude des gens qui m'entouraient? Fallait-il aussi chercher d'où viendrait le vent qui abattrait le maître, et poursuivre le nouveau courant favorable à une condamnable ambition?

En cette occurrence, j'allai trouver celle qui me conseillait toujours dans les situations difficiles. Je volai à Auteuil. Tout en revoyant Mme X***, dont la position devait être aussi perplexe que la mienne, j'étais décidé à ne pas m'ouvrir sur les propositions de M. Thiers qu'elle exécrait. Je ne voulais prendre conseil de ma fougueuse Egérie que pour éclairer mon patriotisme, pour savoir si son parti, vaincu, était à la hauteur de ses malheurs et si mon devoir devait encore m'enchaîner à ce pouvoir si près de sa déchéance.

Je devais être bientôt fixé et désabusé.

Je trouvai Mme X*** à la maison d'Auteuil. Elle était dans une grande agitation, tout affairée, tout enfiévrée; lorsqu'elle m'aperçut, au milieu d'un amas de meubles qui encombrait son vestibule, à peine si elle me salua.

tué à lire sur les physionomies, plus avisé
narquis de B***, de *Faublas*, je crus m'aper-
que ma présence, à la veille des événements
tembre, était importune à mon Egérie qui
elait mon origine, et qui avait toujours flairé
un orléaniste.

ı! c'est vous? me dit-elle d'un air assez ro-
us ici, dans un pareil moment? Il faut que
ique vous laisse bien des loisirs à la préfec-
ıur que vous pensiez à moi, quand tout ce
t au château devient un danger pour vous et
s.

ıvais pas eu besoin de la fin de sa phrase
ımprendre sa mauvaise humeur.

i répondis en glissant sur ces derniers mots
erbes.

ı chère amie, c'est parce que je prévois les
s qui vous menacent dans le camp où vous
guez si charitablement, que je suis venu
ıuver, pous essayer de les conjurer.

ıus êtes bien bon, me répondit-elle en m'en-
. dans son salon, en daignant consentir à
s'occuper de ses meubles, vous êtes bien
ermettez-moi cependant de ne vous croire
mi. Vous venez, n'est-ce pas, pour bien vous
de la victoire prochaine de vos amis; pour
us assurer que l'Empire, comme je vous l'ai
a six mois, est fichu! archi-fichu? Eh bien!
ıtisfait! Vous le voyez, je déménage, pour
ıttendre, devant les baïonnettes prussiennes,
r des rancuniers de Décembre!

— Mais, l'interrompis-je d'un air consterné, je ne croyais pas l'Empire aussi bas, du moins p ses soutiens les plus ardents, mais l'impératrice encore aux Tuileries, elle est toujours gardée le général Trochu ?

— L'impératrice déménagera comme moi! général Trochu se tournera du côté de sa nouv souveraine : la République, cette bonne nour des prétendants en embryon!

— Vous êtes de bien mauvaise humeur, ma ch amie, lui répondis-je. Ce n'était pas ainsi que vous connaissais quand vous me donniez de si b conseils, et quand je vous prouvais, de mon c dans des moments difficiles, la reconnaissance (je vous devais.

— Eh bien! me riposta-t-elle d'un ton p adouci, encore plein d'amertume, vous n'avez p besoin de mes conseils, puisque je ne serai jam du gouvernement à naître. Vous devez oubl même jusqu'à mon amitié, puisqu'elle vous nui auprès de M. Thiers!

— Oh! exclamai-je avec un geste offensé, p vez-vous me méconnaître à ce point!

— Oh! je ne vous accuse pas, me dit-elle, je n' cuse que mon souverain! Pourquoi a-t-il fait guerre? Il n'avait qu'à se laisser mourir tranquil ment, sans aller chercher Emile Ollivier! Il n'a qu'à garder son pouvoir autoritaire, sans essayer le briser comme un enfant las d'un jouet don s'est amusé trop longtemps! Ah! il l'a brisé jouet si bien confectionné par Morny, Lespina Billault et Rouher, et pour voir ce qu'il en so

rait! Eh bien! il a vu ce qu'il contenait : Ollivier et la guerre ; bientôt il en sortira Thiers et la révolution ; après Thiers, Gambetta, Rochefort, que sais-je? Mais après la guerre, après la révolution, l'Empire reviendra avec son vieux jeu renforcé de nouveaux atouts! c'est là, messieurs les orléanistes, c'est là où nous vous attendons! Quant à moi, bonsoir, je pars! en attendant des jours meilleurs.

— Et où allez-vous? lui demandai-je d'un air assez embarrassé et jugeant que je ne pouvais tirer de son dépit aucune parole raisonnable.

— Est-ce que je le sais ? me répondit-elle dans sa fougue qui l'emportait sur son jugement d'ordinaire si solide et si sûr. — D'abord je fuis Paris parce que, quoi qu'il arrive, Paris, abandonné à lui-même, ne sera plus qu'une fournaise!

— Mais! malheureuse! lui répliquai-je, vous n'y songez pas, vous courez au-devant de l'invasion! Pour prendre une pareille détermination, vous n'avez pas vu comme moi, de près, nos ennemis dont les étapes sont comptées à l'avance. Les Prussiens s'avancent de tous les points de la frontière de l'Est. Encore une défaite, une dernière défaite essuyée par notre armée, déjà bien décimée, et un million d'Allemands qui cernent les Ardennes tourneront Metz, ils s'avanceront sur Paris.

— Eh bien ! après? me dit-elle en me regardant d'un air d'ironie.

— Eh bien! n'avez-vous pas tout à craindre en vous livrant à toutes les fureurs de l'ennemi ?

— Vous êtes encore jeune, s'écria-t-elle en haus sant les épaules. Est-ce que vous croyez que le dan ger existe pour moi? Si je quitte Paris qui nou quitte, c'est uniquement pour aller à Ville-d'Avray où je possède une propriété que je tiens à sau ver de nos prochains désastres. On dit que les Prussiens ne pillent, ne brûlent que les maisons abandonnées. On prétend qu'ils sont très courtois à l'égard de ceux qui leur font les honneurs de leur maison! Or, dans mon intérêt, comme dans l'inté rêt de mes amis, je n'ai que ce parti à prendre, et je le prends!

— Agissez-vous, lui répliquai-je, en bonne pa triote?

— Je n'en sais rien, me riposta-t-elle. En tout cas, j'agis en propriétaire prudente et en bonne bo napartiste.

— C'est-à-dire que vous mettez vos intérêts l'intérêt de vos maîtres avant l'intérêt de la France

— Vous en êtes encore à ces préjugés démodé qui datent du temps des succès du Théâtre du Cir que? C'est triste, à votre âge!

— A mon âge, madame, lui répliquai-je d'un to froissé, je suis encore resté Français.

— Un Français, dit-elle, taillé sur le patron d M. Thiers, l'auteur du *Consulat et de l'Empire*, qui ne l'a pas empêché, au second Empire, de le s per à la base! Tenez, votre patriotisme n'est que jésuitisme! C'est un masque que vous n'avez, reste, jamais quitté, tant que le second Empire vait votre ambition. Vous n'êtes pas plus sinc

en ce moment que votre M. Thiers qui, au lieu d'attendre, comme il l'a fait, l'heure définitive de notre chute, aurait dû imiter le général Changarnier ? Au moins, celui-là a oublié ses rancunes devant la patrie en danger ! Changarnier, lui, n'a pas fait comme votre étourneau de Thiers ! Mais e les attends, Thiers et consorts, après la révoution ! Ils se croient bien forts, bien malins parce qu'ils ont mis l'Empire dans la nécessité de faire la guerre pour les éviter ! Eh bien ! Thiers et ses amis eront un jour vaincus comme nous le sommes auourd'hui !

— Vous parlez déjà comme si l'Empire était par erre ? lui objectai-je.

— Il le sera demain ! me répliqua-t-elle.

— Encore faudrait-il que la dernière lutte fût ngagée entre notre dernière armée, commandée ar Mac-Mahon, et l'armée prussienne ; nous ne ommes pas tout à fait vaincus !

— Nous le sommes, vous le savez bien ! s'écria-elle en se promenant avec agitation. Et lorsque la victoire définitive des Prussiens donnera aison à M. Thiers qui, à la Chambre, n'a pas raint de prédire nos défaites, lorsque la victoire le nos ennemis vous ouvrira la porte des Tuileies, vous croyez peut-être que c'est vous, orléaistes, qui profiterez de nos défaites ? Eh bien ! non ! non !

— Pourquoi? répliquai-je à cette femme que e désespérai de faire revenir à la raison.

— Pourquoi? parce que nous, bonapartistes, ous reviendrons.

— Dans les fourgons prussiens ?

— Ne dites donc pas de bêtises ! me répondit-elle avec plus d'ironie que d'exaltation. Vous savez bien qu'une nation, qu'elle le veuille ou qu'elle ne le veuille pas, n'appartient qu'à son vainqueur ! Eh bien ! nous, bonapartistes, plus vaincus par vous que par les Prussiens, nous dirons bientôt ce que nous voudrons pour avoir avec nous l'opinion que vous avez eu l'art de mettre contre nous ! Oui, nous dirons que sans la révolution, l'Europe serait intervenue dans cette lutte inégale ; nous dirons que le gouvernement légal, issu par deux fois du suffrage universel, n'a pas été consulté pour continuer la guerre ! Alors en face de l'ennemi qui deviendra bien plus le vôtre que le nôtre, nous redemanderons l'appel au peuple !

— Mais, lui répondis-je avec indignation, ce serait la guerre civile dans l'invasion ! Ce serait un crime de lèse-nation ! Et si la France y succombe !

— Ah ! mon cher, se récria-t-elle en me poussant vers sa véranda encombrée de meubles, vous devenez fatigant, stupide, avec vos phrases d'un autre âge. D'où revenez-vous ? de la rue Charlot ! Qu'est-ce que c'est que ça, la France ! Est-ce qu'une femme, et une femme de ma profession, a une patrie ? Elle n'a qu'un maître ; et le mien, c'est l'Empire, que je sers loyalement, à ma manière, par tous les moyens possibles. Tenez, j'ai été une sotte d'en avoir tant voulu à Mme C***. Voilà une espionne qui comprenait son métier. Aussi, plus avisée que moi, elle est maintenant du côté du vainqueur, du bon côté. Croyez bien que si j'ai tué son Prussien, ce n'é-

: pas parce qu'il était Prussien, mais parce qu'il ıvait jouée de compte à demi avec ma rivale! J'ai une sotte de poursuivre aussi loin ma vengeance, suis prête à réparer ma sottise. Voilà pourquoi ıs me voyez sur le point de quitter Paris pour ourner à Ville-d'Avray. Du train où vos amis les Prussiens poussent les choses, je n'ai que le ıps de faire mes malles, l'impératrice aussi. Bon-ır, mon cher Claude. Puissions-nous nous retrou-' dans des temps meilleurs. Sous vos nouveaux .îtres, je ne vous demanderai jamais rien; sous miens, qui sont encore les vôtres et qui, vaincus nain, pourront plus tard encore redevenir vos nqueurs, vous pourrez tout me demander. Vous verrez disposée à vous servir comme par le ısé. Sur ce, bien le bonjour!

J'avoue que j'avais autant envie de la quitter elle en avait elle-même le désir. J'étais écœuré la profession de foi de Mme X*** qui, en voyant rouler sa fortune et celle de ses maîtres, se dé-squait tout à coup devant moi.

Malgré son intelligence, son énergie, Mme X*** apparaissait telle que je n'aurais pas voulu la r: une femme cynique. Son absence de cœur n'é-t remplacée que par ses appétits. Elle ne voyait ıs la définition des devoirs les plus élémentaires un abus de mots à l'usage des niais, afin de les re agir au gré des habiles.

Alors mon parti était fixé. Le jour même où Paris ınaissait la défaite de Sedan, je quittai la préfec-e, non pas pour l'abandonner déguisé en cuisi-r, comme mon préfet, mais pour me rendre à

l'invitation de M. Thiers. Cette invitation, renouvelée au moment de la déchéance de l'Empire, je l'avais moi-même provoquée, vingt ans auparavant, en me rendant jadis chez cet homme d'Etat, la veille du coup d'Etat !



CHAPITRE III

SEDAN

La guerre avait tout à fait désorganisé mon service ; en revanche, la Révolution qui s'organisait contre l'Empire, paralysait mes agents contre les adversaires de l'autorité.

On sentait partout la chute finale. Elle devait arriver avec le désastre de Sedan.

On se rappelle que j'avais laissé à Verdun l'escorte de soldats policiers accompagnant le train et l'équipement de Sa Majesté.

Grâce à cette escorte, ce fut moi qui connus un des premiers la débâcle de notre armée.

Les bureaux de la préfecture étaient tellement en désarroi, à cette époque, depuis le départ d'une partie de mon personnel, que je fus obligé d'agir de mon autorité privée pour faire fonctionner, au dedans comme au dehors, tous les postes de police.

Mes chefs n'étaient plus occupés que d'eux-mêmes.

A la veille du quatre septembre, je me vis presque seul dans les bureaux du secrétaire du préfet de police; il me fallut surveiller jusqu'à la correspondance, pour continuer entre la préfecture et le ministère de l'intérieur des relations administratives qui n'étaient pas du ressort d'un modeste chef de la sûreté.

Mais à la veille du quatre septembre, personne n'était plus à son poste, et je puis le dire, personne n'y attendit l'heure de la déchéance.

Comme dans la campagne de France, la police jouait un très grand rôle, j'étais renseigné jour par jour par Bagasse et par mes agents, de ce qui se passait sur la Meuse, dans les Ardennes et jusque sur les bords du Rhin.

J'étais aussi bien instruit des choses de la guerre que le ministre lui-même. Je n'avais pas de peine, hélas! à me rendre compte des mensongères nouvelles dont on leurrait les Parisiens pour maintenir, au nom de leur patriotisme, l'impératrice régente aux Tuileries.

Je fus donc le premier à connaître le désastre de Sedan, par Bagasse et Requin qui, depuis Verdun, chefs des équipages de Sa Majesté, ne cessèrent d'accompagner Napoléon III de Metz à Châlons où j'avais quitté le souverain, au moment où il jouait sa dernière partie sur la Meuse.

Lorsque Bagasse et ses soldats repartirent de Verdun pour Mézières avec les voitures dorées, les officiers de service, les sténographes, les cuisiniers et

les batteries de cuisine de Sa Majesté, ils eurent à essuyer des dangers tout aussi sérieux que celui que je connus avec eux à Forbach.

Cette fois ce n'était plus contre les ennemis que mes anciens agents avaient à se défendre, mais contre des Français.

En voyant repartir le train impérial avec le souverain fuyard, les soldats de Wissembourg, n'écoutant que leur rage et leur douleur, couchèrent en joue l'empereur. Bagasse m'écrivit à ce sujet :

« Sans un officier, qui faisait partie du train et qui s'élança la poitrine en avant, contre les canons de fusils dirigés sur Napoléon III, c'en était fait de lui.

— « Soldats : — s'était écrié l'officier à ces vaincus de Reischoffen et de Wissembourg — vous êtes malheureux, ne soyez pas assassins ! »

Dix jours après cette lettre de Bagasse, j'en recevais une autre. Elle était datée de Sedan.

Elle m'annoncait une nouvelle retraite de l'armée, elle m'annoncait aussi que les cinquante voitures de Sa Majesté étaient rentrées sans trop de dommages dans Sedan. Quant à son armée, elle n'avait pas eu le même sort.

A Sedan comme à Forbach, on a pu mépriser par l'impéritie de certains généraux le souverain qui les a commandés, on n'a pu mépriser un seul instant le soldat de la France.

L'armée française s'est aussi bien fait vénérer dans la défaite qu'autrefois dans la victoire, car l'armée française a une gloire à elle, une vie à elle qui a traversé, splendide et sans tâche, les dynasties et

les républiques sous lesquelles elle a toujours combattu.

Le soldat français tient cette vie de l'amour du sol et de l'honneur du drapeau. Elle l'a prouvé à Forbach, elle l'a prouvé à Sedan, malgré l'incapacité du maréchal Lebœuf ou la duplicité de son état-major.

Les cuirassiers de Reischoffen valent les chasseurs de Sedan!

En dépit du manque de plan, de l'indécision de l'empereur, de l'incapacité du maréchal Lebœuf, des rivalités mesquines et de l'ignorance ridicule de certains généraux, les soldats de Wissembourg et les soldats de Sedan ont tous bien mérité de la patrie.

La défaite n'a été honteusè que pour certains chefs, la défaite a été glorieuse pour les soldats.

A Wissembourg, la charge des 8e et 9e cuirassiers restera légendaire. Ces hommes de fer, ces géants campés sur leurs chevaux solides pour se faire broyer dans une armée sans fin, ces cuirassiers qui plongent, chargent, se reforment, toujours harcelés, toujours décimés dans une mer humaine dont chaque flot porte la mort, ces braves qui tuent tant qu'ils peuvent tuer, avant d'être achevés, pulvérisés par le nombre, tout cela sent la sublime horreur des batailles si énergiquement rendue par le pinceau de Salvator Rosa? c'est la dernière expression du soldat attaché à l'amour de la patrie et à l'honneur du drapeau!

A Sedan, c'est le même héroïsme du soldat, placé à côté du mépris de l'honneur exprimé par l'homme qui les menait à la mort.

A Forbach, quand je conduisais les équipages de Sa Majesté, j'ai vu un général en chef n'arriver que le soir de la défaite sur le lieu du combat, juste au moment de commander, en calèche, à son armée son mouvement de retraite sur Metz.

A Sedan, lorsque le général Wimpffen essayai par la vigueur héroïque de notre armée, à contenir les Bavarois sur la Meuse, l'empereur jetait à l'honneur de la France le plus sanglant démenti! Il faisait hisser le drapeau parlementaire, il rendait à la Prusse son épée de Solférino! Triste épée qui n'avait dégainé jadis que par les promps secours de ses généraux.

A l'aide de nombreuses correspondances de mes agents dans l'armée de Sedan, j'ai pu recueillir sur cette dernière et triste campagne du second empire des détails sublimes dont l'héroïsme rappelle les époques les plus chevaleresques de notre histoire.

Au moment où devant Sedan, l'ennemi était victorieux sur toute la ligne, le général Margueritte, commandant de la première division de cavalerie de réserve, se portait en avant pour essayer de balayer ce qui était devant lui, pour rabattre à droite, prendre en flanc la ligne ennemie qui menaçait d'envelopper Sedan.

Le général Margueritte n'était pas de l'école des généraux de salon. Avant d'engager sa cavalerie, il se porte en avant pour reconnaitre le terrain sur lequel il va conduire ses cavaliers dans une charge décisive.

Il s'avance avec son état-major.

Une balle lui traverse les deux joues, lui coupe la

langue; une pluie de mitraille décime les officiers qui l'entourent.

Mais le général ne tombe pas; il fait signe de la main à deux maréchaux des logis; ils accourent pour le soutenir sur son cheval, que deux balles dans l'encolure ont rendu aussi furieux que son maître est impassible.

Les yeux vitrés par la mort, sa tête vacillante, horriblement coupée en deux, la barbe teinte de sang, les jambes étreignant pour la dernière fois les flancs de sa monture, le général Margueritte a encore le temps et la force de transférer son commandement au plus jeune des généraux, le seul survivant de sa division; le général Galiffet.

On donne l'ordre de charger, le général prend la tête des cinq régiments de réserve. Il crie:

« En avant! »

Les escadrons s'ébranlent.

« Au galop! »

Répètent deux cents voix.

Les trompettes sonnent la charge.

Cette fois ce sont les vieux chasseurs d'Afrique dont les chevrons se comptent par autant de victoires, qui courent à la mort que leur a déjà montrée le général Margueritte remplacé par de Galiffet.

Comme les cuirassiers de Reischoffen, les vieux chasseurs d'Afrique, n'espèrent pas vaincre, ils espèrent par leurs cadavres faire une trouée; ils veulent encore charger pour l'honneur des armes.

Ils chargent tant qu'il reste un cavalier.

Et, devant eux, autour d'eux, contre eux, se précipite une avalanche de Prussiens et de canons.

Pendant que la charge passe, le général l'unifor-

lambeaux, couvert de sang, de sueur et de
, ne traine déjà plus après lui que des tronçons
aillons, alors l'infanterie s'avance la bayon-
en avant!

gré le nombre des morts, malgré l'héroïsme des
ants, la charge des chasseurs n'a pas plus de
que le combat à la bayonnette des fantassins.
vaux, cavaliers et fantassins, se brisent con-
s murailles de feu, qui protègent les bataillons
sibles des Allemands.

drons et bataillons sont engagés avec une
rie qu'ils sont fusillés, à bout portant.

tombent sur les premières lignes ennemies,
ses de tant d'audace, rompues un moment
our se reformer aussitôt.

t une tuerie générale.

olonel Clicquot, du 1er chasseurs d'Afrique,
, du 1er hussards, de Linières, du 3e chasseurs,
ue, Ramond, du 1er chasseurs, tous trois lieu-
-colonels sont mortellement frappés ; le colo-
Bauffremont, horriblement contusionné, a
hevaux tués sous lui. Quant aux officiers et
rs, on compte ceux qui restent, on ne compte
ux qui tombent!

roi Guillaume, qui des hauteurs du champ
ille assiste à cette hécatombe, laisse échap-
éloge du soldat français, par cette exclama-
cueillie par l'histoire.

! Les braves gens ! Les braves gens ! »

héros de Reischoffen et les héros de Sedan
nsolent de l'attitude piteuse du souverain
commandait encore.

Durant ce combat, Napoléon III était sur hauteur; il contemplait d'un œil morne, ce blime et horrible tableau.

Comme à Metz, il se sentait encore une fois per Il n'était sensible qu'au résultat de cette défa Et lorsqu'un capitaine fut tué non loin de lui, plus fort de l'action, l'empereur s'empressa retourner à Sedan!

Il rentra dans la ville suivi par plusieurs génér qui ne songeaient plus qu'à marchander la ran au vainqueur dès qu'ils n'espéraient plus avec l'e pereur partager les profits de la victoire!

L'empereur était suivi d'une bande de fuyar soldats d'infanterie qui n'avaient osé imiter les ch seurs et les hussards.

A cheval, sur un cheval blanc, il tournait mac nalement la tête vers ces soldats qui offraient l'ima du plus lamentable désordre; il leur disait comm s'il se croyait encore sur le champ de bataille:

— Courage, mes enfants, tout va bien!

Il était affolé, hébété.

Un zouave eut honte de lui.

Passant derrière un détachement de mobiles, glissa une cartouche dans son chassepot, il vi Napoléon.

D'un revers de bras, un sous-officier releva canon du fusil, la balle alla trouer l'angle d'u maison.

On se battait encore à Bazeilles.

De tout un régiment, il était revenu à peu pr sept cents hommes.

La plupart avaient leurs fusils tordus par l

balles. Un long bâton brisé en trois endroits, retenu par des mouchoirs, laissait voir à son extrémité une loque effilochée, un morceau de toile bleue troué comme une écumoire.

C'était le drapeau de la France. Les Bavarois l'avaient déchiqueté de leurs projectiles, sans pouvoir l'anéantir. Il était soutenu par un officier qui avait un bandeau sur le front ensanglanté; sa capote était aussi trouée que sa loque sublime.

L'empereur ôta son képi devant ce qui était encore un étendard français.

L'officier détourna la tête, la rougeur au front, pour ne pas voir celui qui déshonorait son drapeau et la France.

L'empereur passa.

Il ressemblait à un spectre se promenant au milieu d'ombres vengeresses.

Devant un détachement de cuirassiers, un colonel salua de son épée ce fantôme d'empereur.

Mais au cri de : *Vive l'empereur !* de cet officier, un cuirassier empoigna fébrilement son casque par la crinière ; il le fit tournoyer de toutes ses forces dans sa main, avant de le lancer contre Napoléon !

Le casque alla raser la bouche de son cheval blanc qui se cabra.

L'empereur courba la tête; il n'osa plus affronter le mépris de son armée en ruine ; il s'achemina vers la sous-préfecture.

Les obus sifflaient sur la ville et sur ses habitants.

L'empereur, toujours à cheval, regarda d'un air effaré autour de lui.

Indifférent à ce qui se produisait depuis que la mort le respectait impitoyablement pour lui faire subir tous les mépris de son armée, Napoléon ne savait plus s'il devait vivre ou mourir.

Le vide était autour de lui, la mort en face de lui, les obus tombaient et éclataient aux pieds de son cheval qui se cabrait follement.

Le cheval avait peur, le cavalier n'avait même plus la conscience de lui-même.

Des généraux coururent à son secours. Ils sortirent de la sous-préfecture pour accourir au-devant de Napoléon III, dont le cheval, par une ironie du sort, s'arrêta juste à la statue de Turenne!

Lorsque l'empereur tomba entre les mains de ses généraux, il était évanoui.

Deux gardes l'enlevèrent de selle, le prirent dans leurs bras et le portèrent sur le perron de la sous-préfecture.

Un général lui apporta une chaise. On l'assit.

C'était presque un cadavre que l'on transportait.

Cependant il n'avait aucune blessure. Lorsqu'il rouvrit les yeux, il demanda une cigarette qu'un de ses lieutenants s'empressa de lui rouler. Il la fuma ou plutôt la mâchonna machinalement.

Remis de son émotion et de la syncope qu'il éprouvait presque périodiquement, causée par la maladie qui devait l'emporter, l'empereur se remit à monter le perron.

Il s'assit contre le balcon.

Des files de soldats blessés, en guenilles, passaient.

Quelques-uns criaient encore :

ve l'empereur !

lupart criaient ce que l'on devait entendre Paris comme à Sedan, comme partout :

cheté ! trahison !

mpereur hébété, mais fidèle encore à son e, murmurait tout bas, comme si ses victi- sent pu l'entendre :

ut va bien ! Tout va bien !

énéraux qui l'entouraient, ceux-là surtout vaient été au feu que pour l'éteindre, l'en- nt loin du balcon.

eut entre eux une conférence intime, à la laquelle un aide de camp de Sa Majesté fut au quartier général du roi de Prusse, avec re apprenant à l'armée allemande la pré- e Napoléon III à Sedan.

lettre disait :

yant pu mourir à la tête de mes troupes, se mon épée aux pieds de Votre Majesté. »

ir, à trois heures, après le départ de son camp, Napoléon faisait hisser le drapeau r l'hôpital militaire.

t à l'heure où le brave général Wimpffen, attait toujours à Bazeilles, pressait l'empe- r une lettre, de revenir sur le champ de ba- ur vaincre ou mourir avec les débris de son

mpereur, pour punir Wimpffen d'avoir voulu dre malgré ses ordres, le força à signer le la capitulation, il le chargea d'en traiter les ns avec ses vainqueurs.

énéral Mac-Mahon, blessé à Sedan dès le

commencement de la bataille, eut du moins la chance de ne pas avoir eu jusqu'au bout, comme Wimpffen, le commandement de l'armée vaincue. Il aurait eu aussi le triste honneur, comme son remplaçant, de traiter avec ceux qu'il aurait voulu vaincre au péril de sa vie.

Lorsque les chasseurs qui s'étaient battus depuis le matin revinrent à Sedan, lorsqu'ils aperçurent l'odieuse loque révélant la capitulation de l'empereur et de son armée, ils ne se possédèrent pas de rage.

Ils l'abâttirent dans un feu de peloton. Mais Napoléon n'était pas moins rendu ; l'armée n'était pas moins prisonnière.

Le soir, la ville affamée, la ville honteuse d'elle-même était remplie de soldats qui brisaient leurs armes pour allumer du feu avec leurs débris. Il pleuvait, il faisait froid, on avait faim, des militaires qui n'avaient pas mangé depuis cinq heures du matin, lardaient à coups de baïonnettes des chevaux blessés pour en faire cuire la chair à la flamme entretenue par leurs armes inutiles.

Pendant ce temps-là, les bagages de l'empereur, restés dans les rues de Sedan sous la garde de Bagasse, étaient rentrés dans les bâtiments de la sous-préfecture.

Au retour de l'aide de camp de l'empereur, mon ancien agent recevait l'ordre de faire filer en Allemagne les cinquante voitures de Sa Majesté.

Peu de temps après, une calèche à la Daumont traversait la ville pleine de blessés et de débris sanglants. L'empereur ne craignait pas de se faire voir

s la voiture, revêtu du grand cordon de la Lé-
ı d'honneur!

as un muscle ne remuait sur son visage pâle et le. Il roulait froidement une cigarette entre ses gts. Trois officiers à côté de lui causaient à voix se. Ils causaient des clauses de la capitulation.

omme aux courses de Longchamps, un piqueur livrée verte, des écuyers chamarrés d'or étaient ant et derrière la calèche.

'empereur allait porter à Guillaume le tribut de défaite sur un monceau de cadavres.

Avant de sortir de la ville, le piqueur, pour ne déranger l'équipage qui emportait l'empire, fit er par les pieds un cadavre étendu au milieu de rue.

Hélas! ce cadavre, c'était l'image de la France e Napoléon III entraînait avec lui.

A la même heure, le roi Guillaume passait à che- sur le champ de bataille de Sedan, les deux iverains se croisaient sur des morts.

Voilà ce que j'appris par la correspondance de n agent, en même temps que les derniers sou- ns du gouvernement de la régence. Pendant ux jours, Paris espéra encore en un retour de tune, parce que des hommes retinrent entre leurs ins cette terrible vérité : la capitulation de Se- n, la captivité de celui qui n'était plus empe- ır que de nom !

CHAPITRE IV

LES REVENANTS POLITIQUES

Lorsque je recevais la lettre d'invitation de M. Thiers, ce qui me valut peut-être, de la part de la soupçonneuse Mme X***, les récriminations que j'ai signalées précédemment, je recevais aussi la lettre de Bagasse.

J'étais instruit en même temps de la défaite de Sedan et de la nouvelle attitude des serviteurs *quand même* de l'empire, lorsque la France était sur le point de connaître son épouvantable désastre !

J'avoue qu'en apprenant, dans ses moindres détails, l'effrayante catastrophe, j'eus le vertige. L'espèce de solitude et d'isolement dans laquelle me laissaient mes chefs à la préfecture, me traça nettement mon devoir.

Pour les serviteurs de l'empire, la France n'en-

qu'en seconde ligne à cette heure suprême qui ait le glas de la dynastie impériale.

connaissais trop les justes griefs de l'oppo-ı, le patriotisme de la population parisienne ne pas être définitivement du côté de la patrie .gée. Je me décidai donc à aller trouver hiers.

ur la première fois dans l'histoire, soixante Français avaient été obligés, contre leur gré, ıoser les armes. Un souverain, méconnaissant patriotisme, s'était refusé à suivre l'exemple .ui avaient donné certains généraux fidèles au ɜau ; il avait remis son épée au vainqueur sans ir tirée du fourreau!

rsque je recevais la nouvelle de la défaite de n, lorsque la France était tout à fait vaincue, ıurnaux de Bruxelles rédigés par des reporters eux du prisonnier du roi de Prusse, envoyaient re les dépêches suivantes :

Un combat a commencé à Bazeilles à neuf es.

.es Français auraient pris trente pièces de ca-

)es Français sont campés à Givonne.

Aucun résultat positif n'est encore connu !

:tait la seconde répétition de la funeste plai-rie du boursier Jeannot qui, lors de la défaite rbach, annonçait, monté dans une calèche, en du péristyle de la Bourse, la grande victoire

de Mac-Mahon faisant prisonniers trente mille Allemands, le prince royal compris!

J'étais exaspéré comme devait l'être, à cet affreux réveil, toute la population parisienne. Elle s'était contentée, la première fois, d'abattre, après la plaisanterie d'un Jeannot, le ministère Ollivier; la seconde fois, outrée des leurres successifs de ses ministres, elle devait abattre aussi Palikao. Elle devait crier avant le Corps législatif : Déchéance! déchéance!

Cette déchéance, l'histoire le sait, n'est pas l'œuvre, comme le prétendent les anciens complaisants de l'empire, de la camarilla du 4 septembre; elle s'est produite au nom du patriotisme, par l'indignation publique, indignation peut-être irréfléchie, comme le sont tous les mouvements de conscience du peuple français, dont est incapable l'étranger qui, en 1870, en a tant abusé pour mieux le jouer et le perdre!

Je me rappelle comme aujourd'hui la courte entrevue que j'eus avec M. Thiers, lorsqu'il me fit demander au moment où je recevais la nouvelle du désastre.

Était-il aussi instruit que moi, je l'ignore, mais l'agitation extrême dans laquelle je trouvai le chef de l'opposition me le fit supposer.

J'entrai à l'hôtel de la rue Saint-Georges, dont les carreaux brisés étaient à peine remis, depuis la manifestation *patriotique* des amis de l'empire contre les adversaires de la guerre.

Je n'eus pas dit mon nom que M. Thiers, la figure pâle, les traits bouleversés, vint vivement à moi; il m'entraîna dans son cabinet.

— Mon cher Claude, me dit-il d'une voix sacca-
e, claire et vibrante, je vous avais écrit hier sous
mpression des graves événements qui mettent la
'ance en danger. Aujourd'hui, depuis que je vous
écrit, les événements sont si terribles que je n'ai
us la tête à moi. Nous avons séance de nuit, à
Chambre. Je ne sais ce qui va se passer, je n'ose
ême y songer! Comme nous nous connaissons
epuis longtemps, comme je connais surtout votre
atriotisme, votre loyauté, je voulais, je veux en-
re vous demander si, dans l'horrible catastrophe
ui se prépare, vous serez du côté de l'empereur ou
u côté de la France.

— Ma réponse, lui dis-je solennellement, est
ute faite, monsieur Thiers, du moment que vous
e voyez auprès de vous.

— Merci! fit-il en me serrant chaudement la
ain, vous êtes un bon Français.

— Et maintenant, ajoutai-je, que dois-je faire?

— Rester à votre poste, ajouta-t-il, y attendre les
énements.

— Mais, lui objectai-je, si la révolution m'y dé-
ge?

— Elle ne vous y délogera pas.

— Si mes chefs m'obligeaient encore à agir con-
e vous-même?

— Vos chefs n'oseront vous donner cet ordre con-
e moi, je vous en réponds, si toutefois demain
ous avez encore les mêmes chefs!

— Alors quelle sera ma situation?

— Celle d'attendre votre nouveau préfet?

— Mais, m'écriai-je d'un air assez surpris, ma vous savez donc tout, monsieur Thiers?

— Tout? me répondit-il en écartant le bras d'u air désespéré, en essuyant sous ses lunettes quelqu larmes qui roulaient dans ses yeux, tandis que s voix ne pouvait plus contenir ses sanglots, tout hélas!

Le diplomate avait disparu, je ne voyais plus que le patriote ébranlé, ému devant les malheurs de la patrie.

— Allons! termina-t-il en me poussant vivement par les épaules; au revoir, mon pauvre ami, je compte sur vous pour faire maintenir l'ordre dans Paris quand ceux qui ont perdu la patrie l'auront abandonnée sur l'abîme où ils l'ont entraînée!

Cette entrevue entre moi et M. Thiers se passait le soir du 3 septembre, lorsque le ministre de la guerre, après la nouvelle de la captivité de Napoléon III, transmise par l'impératrice, convoquait enfin le Corps législatif pour lui apprendre que l'armée avait capitulé et que l'empereur était fait prisonnier.

On sait ce qui se passa à l'annonce de cette terrible nouvelle. Jules Favre répondit au comte de Palikao en déclarant que :

« Louis-Napoléon Bonaparte et sa dynastie étaient déchus des pouvoirs que lui avait conférés la constitution! »

Jules Favre terminait en disant d'une voix lente aux complaisants de l'empire qui l'écoutaient comme des coupables qui entendent un arrêt de mort :

« — Demain, ou plutôt aujourd'hui dimanche, à

us aurons l'honneur de vous dire la raison
ıse, absolue qui commande à tout patriote
ıtion. »

éon III tombait dans la même nuit qui l'a-
é jadis : dans une nuit de représailles, et il
ıerrière lui ce que nous ont légué les deux
ıs : l'invasion !

ıe je quittai, ce soir-là, M. Thiers, je m'a-
ue Paris, travaillé depuis longtemps par la
ın et ses meneurs en permanence, était déjà
.nt de l'horrible nouvelle.

ıule énorme circulait sur la ligne des bou-
des groupes chuchotaient à chaque car-

ıt c'était la manifestation de la douleur unie
urde colère.

semblait que, comme en 1848, comme aux
de Juin, le peuple attendait un mot d'or-
les chefs de la révolution n'osaient donner
ans le deuil de la patrie.

ıdais de tous les groupes des voix qui ré-
ıt aux meneurs furieux ; ces voix attristées
ıt :

calme, pas cette nuit. A demain ! Nous ver-

ı seul sergent de ville ne se montrait alors
ue, sur les places, ni sur les boulevards. Ils
onsignés, barricadés dans leurs postes.

ıe je retournai à la préfecture, je fus im-
nent appelé par le chef de la division poli-

la dernière fois que je le vis.

Il me reçut dans la pièce antichambre de son bureau. Il était vêtu comme un voyageur qui se prépare à prendre le chemin de fer. Il me dit :

— Monsieur Claude, vous savez ce qui arrive ? A minuit, il y a séance extraordinaire à la Chambre pour annoncer la captivité de Sa Majesté ; M. le préfet, sur l'avis du ministre de l'intérieur, a pris les précautions nécessaires pour que l'ordre ne soit pas troublé. Ni le préfet, ni le ministre, ni moi-même nous ne pouvons avoir aucune action sur la population; car aujourd'hui ou demain, je le sais, Paris tout entier sera hors la loi ! les gens comme nous, fidèles au malheur, seront tous des suspects. Il ne nous reste plus qu'à nous grouper aux Tuileries, avec le général Trochu, autour de l'impératrice-régente. Au nom de l'ordre, agissez, vous, Monsieur Claude, *vous qui n'avez rien à craindre*, comme j'agirai moi-même, dans l'intérêt de la population. Faites que l'ordre règne à Paris. Mettez-y tous vos soins, puisque les nôtres ne feraient ici qu'aggraver la situation.

Avant que j'eusse prononcé un mot pour répondre au chef de la division politique, il m'avait quitté. Par cette grave responsabilité qui pesait tout à coup sur moi, je voulus m'en référer à mes supérieurs. Je montai aux bureaux de la direction générale de la préfecture. Je trouvai aussi les bureaux déserts.

Il était une heure du matin.

La séance de nuit de la Chambre commençait. Elle débutait par la déchéance de l'empire proclamée par Jules Favre.

inistres, quelques rares et hauts fonction-aient réunis aux Tuileries pour se régler sur : de l'impératrice en face du défi écrasant Jules Favre, au nom de la France, contre rain qui n'avait pas su respecter l'honneur ınce!

ınaît l'expression énergique et flétrissante ;ratrice en apprenant de quelle façon Na-I avait rendu son épée au roi Guillaume; ıt aussi la réponse faite au projet de gou-nt proposé le lendemain matin par l'impé-ugénie, et dans lequel le général Montau-.isait nommer lieutenant-général de l'em-

ıature d'une femme au bas d'une pareille lue par le comte de Palikao qui, jusqu'à la heure, avait caché à la France la navrante out cela irrita le peuple comme l'Assem-tait l'affront après le désastre, c'était trop! e mouvement d'indignation qui se produi-is de minuit à midi, et qui, sans une goutte répandu, transforma la France impériale e républicaine, je ne quittai pas la préfec-

nt à la fois en la promesse de M. Thiers et fi-. recommandations de mon ancien supé- restai à mon poste, attendant les événe-our parer à toutes les violences, de quelque ılles puissent se produire.

ı le dire à l'honneur du parti vaincu comme ıur du parti triomphant, je n'eus qu'à con-ous le nouveau pouvoir, le service qui m'a-

vait été imposé par le dernier représentant du régime impérial.

Dès la séance de jour de la dernière assemblée de l'empire qui se termina en assemblée républicaine, je reçus un billet anonyme ; je reconnus parfaitement son écriture; ce billet m'annonçait l'arrivée du nouveau préfet sous les ordres duquel j'avais à obéir.

C'était le comte de Kératry qui, dans l'Assemblée, venait d'interpeller le pouvoir déchu sur les dispositions militaires prises contre le peuple, interpellation qui força le général Trochu à prendre le chemin de l'Hôtel-de-Ville pour oublier son poste au palais des Tuileries.

Comme récompense de l'interpellation de M. de Kératry, le gouvernement mixte improvisé dans les bureaux du Corps législatif le nommait, séance tenante, préfet de police.

En attendant que je reçusse, à défaut de mes chefs qui étaient partis, les nouveaux ordres du nouveau préfet improvisé par le gouvernement de la République, ou, comme l'on disait encore, de la Défense nationale, je continuai à exécuter les ordres de mes anciens patrons.

Tout en envoyant, sous la conduite d'officiers de paix, près de huit cents sergents de ville pour garder les abords du Palais législatif, j'eus soin de ne donner à ces hommes que des chefs qui n'appartenaient pas à l'ancienne brigade politique. Je veillai pour qu'en apparence, les abords de la préfecture eussent un aspect tranquille, comme si rien d'anormal ne se passait dans Paris.

ısiblement, je fis sortir sur la place Dauphine
:ierge du palais, après lui avoir conseillé de
ranquillement sa pipe, les mains dans les po-
endant que les sergents de ville se mettaient
, prenaient le quai, prêts à se diriger d'un
ne et résolu vers le Corps législatif.
s averti que toute la garde nationale était
ıée par les membres de la gauche.
'absence complète de mes chefs, il m'était
e deviner que l'évolution du nouveau gou-
ent était faite, qu'il ne s'agissait plus que de
ger contre ses adeptes trop ardents, plus à
e déjà que l'empire tombé.
is trop l'expérience des révolutions pour ne
r dans le sens indiqué par le billet mysté-
nané de l'Assemblée transformée.
moment terrible, l'Assemblée faisait appel
les revenants de la révolution de 1848.
ıvre, Thiers, Crémieux, Etienne Arago de-
t, contre les impatients de Belleville, une
e et temporisatrice puissance.
jeunes, aux Gambetta, aux Rochefort, etc.,
nait des rôles secondaires. Maintenant il
it, de la part de l'armée par Trochu, de
e par Kératry, de la garde nationale, de
au nom d'une fraternité mili-tante, con-
s les soldats de Flourens et de Blanqui,
les républicains de Belleville et de La Vil-

t à ce prix que la révolution du 4 septembre
ıa sans échanger un coup de fusil, parce
rdre le plus parfait ne cessa de régner entre

le peuple, surpris par l'effroyable défaite, et tous les membres du Corps législatif.

Les sergents de ville envoyés par l'ordre de mes anciens chefs et les citoyens dépêchés par le commandement de leur *centurion*, se mesurèrent bien un peu du regard; mais lorsqu'ils apprirent que la garde nationale allait descendre pour protéger la révolution; lorsqu'ils ne virent avancer entre leur double haie que les députés qui avaient voté contre la guerre, toute la foule se calma.

Elle resta calme, parce que pas un ministre, pas un membre trop connu de la majorité impérialiste n'osa se montrer sur la place de la Concorde. Lorsque la garde nationale y arriva, elle était précédée d'une calèche remplie de trois députés en uniforme, afin d'encourager la garde civique à fraterniser avec l'armée... commandée par le général Trochu.

Alors le palais des Tuileries était désert, quand la place de la Concorde et les marches du Palais-Bourbon étaient noires de monde, bondées à perte de vue d'uniformes et de baïonnettes !

Un moment on crut qu'il y aurait lutte entre les gardes nationaux et l'escadron des gardes de Paris gardant encore le Palais-Bourbon à l'extrémité du pont.

L'officier qui commandait sembla hésiter un instant.

Vingt mille regards étaient fixés sur lui.

Il y eut un instant de suspension terrible.

Mais l'officier ayant dirigé tout à coup ses yeux vers le dôme des Tuileries, s'aperçut que le drapeau n'y flottait plus.

Il cria à ses cavaliers :

— Sabre au fourreau !

Ce fut au tour de la garde nationale à garder le Palais-Bourbon et à protéger le nouveau gouvernement qui s'y formait.

Pendant ce temps-là, la préfecture n'était pas oubliée.

Moi qui ne l'avais pas quittée de la nuit, je ne tardai pas à voir venir une compagnie du troisième arrondissement.

Elle était conduite par le comte de Kératry ; mon nouveau préfet venait prendre possession de son poste, comme autrefois, au Mexique, lorsqu'il commandait ses contre-guérillas.

Ce fut moi qui eus l'honneur de le recevoir. Il m'accueillit avec une grande cordialité dont j'avais le secret depuis mon entrevue de la veille avec M. Thiers.

Il était environ trois heures.

Deux heures auparavant je causais encore avec un chef de division du gouvernement déchu, et qui devait prendre le chemin de fer pendant que son préfet l'avait devancé sous un costume qui ne permit pas de le faire reconnaître de la population parisienne.

Dès que mon nouveau préfet eut pris possession de la préfecture, son premier soin fut d'apposer les scellés dans les bureaux de l'ancien préfet et du chef de la division politique en fuite.

Aussitôt que les scellés furent levés, je fus frappé comme tout le monde du désordre qui régnait dans leurs cabinets privés, désordre qui expliquait pour-

quoi, depuis deux jours, la haute administration de la préfecture ne recevait personne dans ses bureaux; pourquoi, depuis deux jours, toutes les cheminées de la préfecture fumaient.

Des traces de destruction ou d'enlèvement de pièces étaient partout visibles. Les armoires, les bibliothèques, les tiroirs des meubles de travail, tout était vide.

On découvrit, sur des rayons, une cinquantaine de cartons dont les documents avaient été soustraits. Sur les tables gisaient pêle-mêle des registres où les feuillets avaient été arrachés. Les bouches des poêles, les foyers des cheminées regorgeaient de papiers réduits en cendres ou noircis par le feu.

En partant, mes chefs, depuis plusieurs jours, avaient détruit tout ce qui pouvait compromettre tous les serviteurs de l'empire.

Dès que j'eus salué mon nouveau préfet, je reçus l'ordre de me rendre aux Tuileries d'où venait de partir l'impératrice. Elle en était partie comme sont parties toutes les majestés de ce palais, au moment où elle s'y attendait le moins; lorsque, voulant résister à la révolution, elle ne voyait autour d'elle que des gens qui, du premier au dernier, avaient tous perdu la tête.

Maintenant, j'envisageais de sang-froid la situation nouvelle du gouvernement que j'avais à servir.

L'ordre que je recevais de me rendre aux Tuileries envahies m'indiquait le rôle que je devais y jouer. Il fallait contenir l'arrière-garde de la révolution.

M. Thiers jouait-il en ce moment, en 1870, le rôle qu'avait joué Lamartine en 1848?

ı tous cas, moi, l'ancien serviteur de l'Empire, is grandi d'importance en quelques heures, uement parce que je devenais le garde du corps ribuns improvisés au 4 septembre.

les révolutionnaires qui, avec Flourens, Blanqui ochefort, avaient le plus contribué à la chute ouvernement, restaient au second plan.

comte de Kératry me dépêchait aux Tuileries ompagnie d'hommes résolus, anciens soldats lernier règne, pour que les amis de Flourens e Blanqui ne régnassent pas à leur tour aux eries et à l'Hôtel-de-Ville, comme ils régnaient au Palais-Bourbon.

Paris bourgeois avait raison d'avoir peur de la lution, un acte de justice après tout, parce y avait derrière le spectre rouge, et derrière ectre rouge, le casque prussien !

qu'étaient-ils ces hommes qui se mettaient à ète du grand et héroïque mouvement de Paris voqué par son patriotisme ? Des revenants de évolution de 1848.

u'étais-je moi-même, dans ce grand mouve-it populaire ?

n serviteur fidèle, un patriote sincère, soit, s qui, en raison de mon âge, de mon passé, de convictions, était lancé dans une voie étran-e à mon caractère et à mes convictions.

élas ! cette révolution, qui avait fait évanouir ombre de pouvoir, n'était faite que par des ômes ! Pendant ce temps-là, le Prussien s'a-çait toujours !



CHAPITRE V

SA MAJESTÉ CENDRILLON

Lorsque j'arrivai aux Tuileries, en compagnie de plusieurs agents, je n'eus pas la peine de faire la police pour protéger le palais contre ses nouveaux envahisseurs.

Un auteur dramatique, S***, s'était chargé de ma besogne.

Quand je parvins dans le jardin, rempli d'une foule immense, j'entendis, mêlés aux cris de : *Vive la République!* les cris de : *Vive S***!*

J'avoue que, dans la gravité des événements, dans la situation terrible où se trouvait la France, l'apparition de cet auteur dramatique me paraissait un peu hétéroclite; elle me donnait un triste témoignage de la légèreté du Parisien, qui mêle partout le burlesque au drame.

Car le Parisien s'amuse et s'amusera toujours, eût-il les pieds dans le sang.

Ne dansait-il pas autour de la guillotine de 93?

pas des concerts dans le palais des
lle du jour où la Commune l'incen-
ous de ceux qu'elle appelait, en 1871,
le Versailles ?
plaudissait l'auteur dramatique qui,
t entraîné, poitrine découverte et
arde nationale contre la troupe;
ssait, probablement parce que le
iteur était encore le masque du Bo-
inds jours, au moment où le peuple
ileries l'homme qui n'en fut que la

initiative de S***, en occupant les
le départ de l'Impératrice, avait
auteur dramatique, qui n'aspirait
gouvernement, ne s'était peut-être
de héros de barricades que dans le
moi : défendre les Tuileries contre
es incendiaires.
S*** a été, je le suppose, un nou-
cet homme d'esprit, une scène de
a jugé opportun et utile d'intercaler
rame de Paris.
orma, pour la circonstance, en pa-

suffit pour dissiper la foudre mena-
alais des rois. L'incendie des Tuile-
huit mois !
énétrai dans les appartements du
déjà par la garde nationale, je les
ue les avait laissés l'ex-régente, une
nt.

Comme le roi Louis-Philippe, l'impératrice n'abandonna les Tuileries que forcée par son entourage.

Comme l'ex-roi, elle s'enfuit à l'heure de son déjeuner, lorsque la régence n'était plus possible !

J'aperçus sur la table que l'ex-régente venait de quitter le coquetier renversé qui contenait l'un des œufs à la coque composant son modeste repas. Son couvert était dans la même disposition que lorsqu'elle s'était levée pour suivre un dernier serviteur, M. Trannois, la pressant de fuir par le Louvre, afin d'éviter l'envahissement des Tuileries et la colère du peuple.

Je pus distinguer sur la nappe froissée, tamponnée, la trace de ses doigts crispés pendant la lutte que se livra probablement la fougueuse impératrice avant de céder à la force, elle qui n'eut jamais la résignation placide de son auguste époux.

Lorsque je pénétrai dans les appartements de l'impératrice, qui devaient être bientôt ceux du commandant de l'état-major de Paris, je reconnus, dans les moindres objets, les excentricités et les contradictions de l'esprit de notre ex-souveraine.

Dans sa bibliothèque, on voyait les œuvres de Proudhon, qu'elle avait la prétention de lire, à côté des romans badins des auteurs du XVIIIe siècle et des ouvrages mystiques des librairies religieuses.

Tout, autour d'elle, sentait l'ultra-mondain et l'ultra-clérical. Des os de saints, des reliques s'étalaient sur les murailles tapissées des tentures des Gobelins où voltigeaient des Amours bouffis. Partout des reliquaires dans le goût des Médicis se

heurtaient à des médaillons dans le goût de Boucher.

A côté des tableaux de vierges raides et béates comme des saintes du Pérugin, souriaient des bustes de femmes qui rappelaient les bacchantes de Clodion. On sentait je ne sais quel mélange d'encens et de poudre de riz ; il caractérisait bien cette piété espagnole et cette coquetterie parisienne qui formaient le fond de l'esprit de notre capricieuse souveraine.

Dans sa superstition, on devinait qu'elle cherchait à imiter Marie-Antoinette, qu'elle prit toujours pour modèle, par son ameublement et par sa toilette, en attendant, disait-elle, le moment de finir comme elle!

Mais le martyre ne pouvait aller à la taille de cette impératrice de fantaisie. Car elle n'eut ni l'esprit altier, ni la grandeur de l'épouse de Louis XVI, ni même les goûts désordonnés de l'impératrice Joséphine dont elle était bien plutôt la copie.

Aussi quitta-t-elle les Tuileries non pour monter en charrette et finir sur la place de la Révolution, mais simplement en fiacre, n'ayant pour sauveur que... son dentiste!

Par ses infortunes comme fille, comme femme, comme mère, l'impératrice n'a rien à envier à Marie-Antoinette ni à Joséphine.

La grande duchesse qui empoisonna ses jours et qui, jusque sur les marches du trône, lui marchanda sa puissance en lui opposant sa beauté plus attractive, la grande duchesse ne l'appelait autrement que Sa Majesté *Cendrillon*.

de fée ? Ils en ont toute la moral
Moi-même, en me rendant au
mois auparavant, l'impératrice a
voir si marchandé par ses rivales
cher de me rappeler sa grandeu

La duchesse avait eu raison d
pératrice Sa Majesté Cendrillon.

Sa fuite, en 1870, ne rappelai
fuite de Cendrillon, quand l'in
dait de sa grandeur pour errer
une aventurière, frappant à to
mandant partout un asile, apr
Tuileries tous les potentats de l'
naguère devant sa beauté et sa p

J'appris, le lendemain de mor
malheureuse impératrice avait
cre devant seize maisons avant
un gîte !

Et ce ne fut qu'à la tombée
trouva un chez son dentiste. Il
pour gagner Deauville

une tempête qui les retint vingt-six heures en mer. L'épouse errante de Napoléon III, prisonnier, faillit échouer avec son empire!

Lorsque l'impératrice et sa dame d'honneur arrivèrent à Hastings, les jupes détrempées, sales et collées sur leur corps grelottant, on refusa de les recevoir à l'hôtel; on leur cria, partout où elles se présentaient :

« Hors d'ici, mendiantes ! »

Elles purent trouver grâce à l'hôtel de la Marine, où on les relégua dans une chambre sous les combles. Et pendant leur sommeil, un sommeil que tant d'épreuves avaient fait lourd comme un cauchemar, une domestique nettoya et fit sécher leurs robes que les exilées, n'en ayant pas d'autres, avaient dû donner à laver!

Ne croit-on pas reconnaître encore, en cette triste et héroïque circonstance, l'épisode de Cendrillon qui, au milieu de la fête donnée par le prince Charmant, oublie l'heure assignée par sa fée, lorsqu'elle voit se changer en citrouille son carrosse, ne laissant d'autre trace de sa grandeur, sous ses habits de mendiante, que... sa pantoufle!

Dans la réalité, il y avait longtemps que Sa Majesté Eugénie avait perdu cette pantoufle. Il ne lui restait plus, en quittant son palais, que ses habits de mendiante!

Au mois de septembre 1870, le beau rêve de Sa Majesté Cendrillon était fini ! Il ne lui restait qu'à subir la moralité du conte dont elle avait voulu faire à son profit une réalité par dépit, par orgueil, par ambition.

Voilà ce que je me disais en 1870, lorsque, en quittant les Tuileries, j'appris dans mon entourage, resté fidèle aux malheurs de nos ex-souverains, les tristes péripéties de la fuite de l'impératrice.

Je vais me permettre à ce sujet une digression, avant de suivre le cours des événements tout aussi fantaisistes du 4 septembre; je vais compléter ici, en résumé, les principaux épisodes de la carrière trop mouvementée de notre ex-impératrice,

La souveraine avait une mère qui, après lui avoir donné le rôle de Cendrillon, ne songea à l'établir qu'après avoir marié sa sœur au prince aimé par sa sœur rivale.

On sait le désespoir qu'en éprouva Eugénie de Montijo. Elle s'empoisonna. Elle ne fut sauvée de la mort, elle ne consentit à revenir à la vie qu'à la condition d'être à l'homme qui serait le maître d'une république ou d'un empire, dès qu'elle ne pouvait plus être à celui qui régnait sur son cœur.

Alors sa mère prit le rôle de la fée Cendrillon. Elle la produisit dans toutes les cours, dans toutes les réunions aristocratiques, pour lui faire réaliser son rêve, pour la consoler aussi de son immense chagrin.

Mlle de Montijo n'eut qu'un tort, celui d'écouter les conseils de sa mère qui, après avoir méconnu son amour, flatta son orgueil.

Et l'orgueil de la jeune fille était grand, Il était surexcité encore par sa passion et son amour-propre blessés.

Eugénie n'avait qu'un but : humilier sa sœur qui lui avait pris un objet aimé.

Cela se passait à la veille de la présidence de

Louis-Napoléon. Mme de Montijo mère vit dans l'avènement du prince une occasion de réaliser les rêves de sa fille. Elle mit tout en œuvre pour faire du prince Napoléon, au moral bien entendu, le prince Charmant du conte.

Elle y réussit.

Mme de Montijo possédait ce grand fonds d'intrigues qui caractérise, surtout, à une échelle moins élevée, les mères d'actrices désirant caser leur fille dans le meilleur des demi-mondes. Le monde du prince était d'autant plus accessible à cette seconde Mme Mère, qu'il était ouvert à la bohème aristocratique, la nouvelle couche du futur empire.

J'ai indiqué, au début de ces Mémoires, que ce ne fut pas sans peine que la mère de l'impératrice eut à lutter contre la famille du prince pour arriver à ses fins, pour écarter les rivales et les rivaux se plaçant en travers de l'ambition de sa fille!

Les visées de Mme de Montijo réussirent, non sans désespoirs, non sans drames, de la part des jeunes compatriotes captivés aussi par la beauté de Mlle de Montijo, devenue, depuis le mariage de sa sœur, une fiancée d'outre-tombe!

Ce qu'il fallait à Mlle de Montijo, c'était un trône pour la consoler de la perte de son premier amour.

Peut-être n'eût-elle pas été assez habile pour le trouver; elle le trouva grâce à l'imagination de sa mère expérimentee.

J'ai donné un aperçu de l'ingéniosité de Mme de Montijo, habileté dont je faillis être victime comme le fut mon collègue Griscelli par le cavalier servant de cette très avisée dame,

La mère de l'impératrice devint, après le mariage du duc d'Albe, la fée bienfaisante de sa fille. En épousant le prince qui lui donna un trône digne de sa beauté, Sa Majesté Cendrillon fut-elle heureuse?

Non! les nombreuses infidélités de son époux, dont elle eut tant à se plaindre, dont elle se vengea parfois, à la façon espagnole, prouvent ses déceptions et ses amertumes, bien avant la fin tragique de son beau rêve!

Loin de moi de vouloir prendre ici le rôle de pamphlétaire; je raconte ce que je sais, rien de plus. Je laisse de côté des épisodes dramatiques qui ont été racontés par des plumes plus ou moins sincères et passionnées.

Je ne veux qu'indiquer le point de départ de la fortune de cette souveraine parvenue, unie à un prince qui ne renoua, avec la future *de son choix*, des projets d'union que lorsque que tous les princes de l'Europe se refusèrent à le faire entrer dans leur auguste famille.

La guerre de Crimée, l'abaissement de l'Autriche n'eurent d'autre cause que cet humiliant refus des potentats à l'empereur parvenu.

Quant à la guerre de Prusse, on en connaît l'origine! Elle fut provoquée par une guerre de femmes. Elle fut le résultat de cette guerre constante entre la grande duchesse et l'impératrice.

La grande duchesse fit payer cher à sa rivale son dernier exil!

Elle le lui rendit bien, en la faisant chasser par la Prusse, et par son peuple, des Tuileries qui n'appartenaient plus à son impérial époux!

;lles sont les coulisses de l'histoire ou de ce
e de fée qui se termine à l'exil de l'impératrice
ıstings et à l'exil de l'empereur à Wilhems-
ıe. Double appendice au conte de Cendrillon,
, la moralité est la même : la punition de l'or-
l ou la condamnation de l'ambition.

ı fable des ailes d'Icare ou de Prométhée sera
ıelle : Il est moins difficile d'escalader le ciel
de s'y maintenir.

›ur prouver que je n'exagère rien à l'adresse de
impératrice si respectable aujourd'hui par ses in-
ınes, infortunes qui ont dépassé son ancienne
ıdeur, je signalerai l'entrevue qu'elle eut dans
unesse avec une femme de génie, George Sand.

›rsqu'elle n'était encore que Mlle de Montijo,
impératrice vint trouver à Nohant l'illustre
bleu, ancienne Égérie de Ledru-Rollin.

lle de Montijo comptait déjà, dans le cortège de
;oupirants, le prince Louis Bonaparte, qu'elle
ıait à sa suite, vêtue le plus souvent en ama-

: prince qui, toute sa vie, mena de front les
pirations et l'amour, était vis-à-vis d'elle ce
fut vis-à-vis de toutes les femmes, l'esclave ab-
de celles qui lui résistaient.

;orge Sand ne fut pas sans s'étonner de voir
'itier du nom le plus glorieux, le plus populaire
'rance, se faire le complaisant obséquieux et
ıle d'une amazone inconnue qui le traitait... en
able amazone des rives du Thermodon!

llustre auteur du *Champi* vit non sans peine
r le prince sur un ordre de la fière cavalière,

à propos d'un désir et d'un caprice le plus futile ; elle lui en fit des reproches.

Mlle de Montijo lui répondit :

— Madame, je connais le prince. Il n'aime que ce qui le malmène. Mon entêtement à le gouailler, à l'humilier ne fera que provoquer son désir de m'épouser.

— Vous l'aimez donc... en coquette ? lui demanda George Sand.

— En ambitieuse, vous voulez dire ! Je n'aimerai que celui qui me donnera un trône. Présidente d'une république ou reine, voilà mon rêve, parce que mon cœur est aussi vide que ma tête est pleine.

— Prenez garde, répondit l'ancienne Egérie de Ledru-Rollin, aujourd'hui toutes les têtes qui s'élèvent tombent !

— Qu'importe ! si elles font parler d'elles ! Le prince me fera reine, présidente, ou je ne l'épouserai pas ! Une fois son épouse, peu m'importe de tomber avec lui, si je tombe devant l'histoire !

Je tiens ces paroles de George Sand, lorsque, après l'avènement de l'empire, cette femme de génie était tracassée par les autorités impériales de sa localité. Cet écrivain était venu à Paris pour solliciter de l'empereur et de l'impératrice la faveur de n'être plus inquiétée par la police de sa contrée, et je fus mis en rapport avec Sand pour intimer l'ordre au commissaire central de la laisser désormais en repos.

En reconnaissance des services que je lui rendis sur les désirs de Leurs Majestés, Sand me raconta l'entrevue qu'elle avait eue autrefois avec l'impéra-

e, très désireuse à cette époque de la connaître, 'ut alors qu'elle me cita les paroles de la souaine, exprimant ses souhaits et ses désirs si miuleusement réalisés depuis.

lélas! ses désirs, quoique satisfaits, ne la firen iais grande!

elui qui l'éleva ne put que la mettre à sa taille. endrillon, au foyer maternel, resta Cendrillon jue sur le trône.

ans sa jeunesse, comme dans sa maturité, elle cupa, comme Cendrillon, que le second plan. eune et obscure, elle fut supplantée par sa sœur avait plus de vertus qu'elle. Femme mûre et veraine, elle fut supplantée par une maîtresse avait plus de mérites qu'elle et naturellement de pouvoir sur l'esprit affaibli de son impérial ux.

a grande duchesse la traita toujours en Cendril- elle ne lui rendit sa place de souveraine que r lui faire connaître le regret de la perdre.

e n'est qu'à cette époque que la situation de pératrice devient intéressante, parce qu'elle raie, non plus comme épouse, non plus comme veraine, mais comme mère!

était trop tard pour reconquérir cette sympa- publique qu'elle chercha toujours et qu'elle tint jamais, parce que ce fut seulement au 4 sepbre qu'elle fut sincère, voulant comme mère un e qu'elle n'avait acquis que par ambition.

t la Providence lui fit expier plus tard cruellet, trop cruellement, ses calculs intéressés; elle riva non seulement d'un trône, mais d'un fils

qui l'avait rendue femme en lui rendant l'amour, et l'amour le plus sacré, le plus divin, l'amour maternel !

Dieu, en lui brisant cet amour, accomplit ses anciens vœux de souveraine; il la rendit grande dans la désolation, grande dans la majesté du malheur!

Aujourd'hui Cendrillon pleure et traîne sa vie loin du foyer de notre patrie qui, pour venger ses enfants perdus, lui a repris son enfant. Dieu est juste pour les petits comme pour les grands de la terre!

Mais l'infortune de l'ex-impératrice m'a éloigné des événements du 4 septembre et de l'installation de ses pouvoirs. J'y reviens.

CHAPITRE VI

L'INSTALLATION DU GOUVERNEMENT DU 4 SEPTEMBRE

Lorsque l'impératrice sortit des Tuileries, il était trois heures et demie. Elle était entourée d'abord de quelques fidèles, et de deux ambassadeurs étrangers : le prince de Metternich et le chevalier de Nigra. Elle ne se décida à laisser la place *au peuple* que lorsque le chef de la police politique, qui avait aussi abandonné son poste, vint l'avertir *qu'il était temps de fuir!*

Ce fut seulement sur l'avis de la préfecture qu'elle se résigna à suivre M. Trennois, en s'écriant :

« — Décidément, il ne faut pas être malheureuse en France : tout le monde vous abandonne. »

Sa Majesté faisait allusion au gouverneur militaire de Paris déjà installé à l'Hôtel-de-Ville après avoir passé à côté des Tuileries !

mon frère et moi, nous vo
Et l'impératrice partit
nationaux conduits par Sa
leries, malgré les efforts du
à modérer sinon à repouss
L'impératrice, à sa sort
vaincre, comme on l'a vu,
roles pleines d'amertume
malheureuse où tout le
Alors M. Chevreau repre
cien ministère de l'intérieu
avait oublié des papiers im
personnels. Il tenait à les
gner, lui aussi, le chemin de
Son successeur était déjà
tait M. Gambetta, nommé
nistre de l'intérieur par la
républicaine siégeant à l'Hô
Lorsque l'ex-ministre de
vint place Beauveau, la cour

A l'aspect de la queue interminable de la nouvelle Excellence, les gens de la maison s'étaient enfuis comme des volées d'oiseau.

L'ex-ministre du matin, en rentrant à son ministère occupé, ne trouva qu'une figure de connaissance, son ancien concierge; il faisait ses malles.

« — N'entrez pas, dit-il vivement à l'ex-ministre, ils sont tous là.

— Qui cela, tous? demanda M. Chevreau.

— Mais le nouveau gouvernement : Jules Ferry, Léon Gambetta, Ernest Picard, Laurier, que sais-je encore?

— Eh bien! reprit-il d'un grand sang-froid, présentez-moi... au nouveau gouvernement.

On annonça le citoyen Chevreau.

— Qu'il entre! prononça la voix tonnante de Gambetta.

Le prédécesseur du citoyen ministre entra assez brusquement en disant à son *usurpateur*, à la façon Morny :

— Monsieur Gambetta, j'ai oublié ici des objets personnels, je voudrais les reprendre, me refuserez-vous l'accès de mon bureau?

— Mais comment donc! exclama le nouveau ministre de son sourire le plus gracieux, entrez... entrez chez vous.

Le *chez lui* de M. Chevreau, c'était précisément le cabinet occupé par Gambetta, et il était assis dans le fauteuil encore chaud de l'ex-ministre. Dans un autre fauteuil, à côté, s'étendait Ernest Picard; M. Laurier, en costume de garde national, était sur une chaise, pendant que se tenait debout contre

tir, de remercier des gc
pris sa place.

Et Gambetta lui dit en l

— Monsieur Chevreau
Le peu que je vous vois r
quitter.

Est-ce que vous voudri
M. Chevreau, me rendre

— Oh ! non, riposta C
elle serait trop dangereu
lez-vous ?

— Rejoindre l'impérat

— Pourquoi retourner
l'ex-tribun redevenu bonl
aiderez, nous en avons bi

— Je pars, répondit M.
presque de défi, parce que

— Tenez, monsieur Ch
qui s'était levé brusqueme
...duit l'effet d'un

— Monsieur Chevreau, répète-t-il, c'est bien, c'est très bien !... Votre main ?

La main donnée à M. Picard, M. Chevreau fait mine de se retirer ; M. Laurier saute tout à coup de sa chaise et s'avance ; il s'écrie :

— Monsieur Chevreau, c'est beau ! c'est noble ! c'est d'un honnête homme ! Votre main !..

L'ex-ministre croyait en finir avec cette scène de sentiment, lorsque, pour la compléter, Pipe-en-Bois développe l'envergure de ses longs bras au bout desquels s'épattent des mains d'une ampleur fantastique. Elles enlacent celles de M. Chevreau, puis de sa voix fêlée il lui crie :

— C'est beau ! c'est noble ! c'est d'un honnête homme ! Citoyen, votre main ?

Mais M. Chevreau s'échappe des bras de Pipe-en-Bois comme des tentacules de l'hydre ; il s'en va, il court encore.

L'installation des nouveaux pouvoirs du 4 septembre se fit d'une façon aussi pacifiqne, aussi amicale à la préfecture de police ; M. le comte de Kératry, qui y remplaça M. Pietri, n'y entra, ainsi que je l'ai indiqué, qu'accompagné d'un huissier qui mit les scellés sur les papiers de son prédécesseur.

La journée du 4 septembre fut la journée des poignées de main. Je ne dis pas pour cela qu'elle ne fut pas la *journée des dupes*, car la future Commune qui l'avait préparée, le parti impérialiste qui l'avait tant redoutée, ne songèrent-ils pas, dès ce jour-là, à une revanche sur ce qu'ils appelaient une *surprise*, une *usurpation de pouvoir* ?

tants du nouveau pouvoi
eux bien des arrière-pensé
le siège, jusque sous la Co
Il y avait loin de la répu
et de M. de Kératry à la
Gambetta et de Blanqui !
En ce moment, il fallait
De même que tous les
devenus d'une heure à l'au
toyens de la République,
publicains de la veille avai
neurs, malgré leur diverg
de la patrie en danger !
Mais les nuages ne de
monceler dans le ciel enc
République acclamée par
par le peuple prussien ! M.
le 4 septembre, fut pour m
tion de ce que je redoutais

fusil, il fraternisait avec les gardes de Paris qui rentraient gaiement à la caserne depuis que leur colonel avait fait mettre le sabre au fourreau.

La foule ne cessait d'applaudir les fournisseurs de LL. ex-MM. l'empereur et l'impératrice, qui s'empressaient de faire descendre de partout leurs écussons aux armes de Napoléon, de détacher de leurs devantures leurs médailles d'exposition à l'effigie de S. M. Napoléon III.

Tout le peuple de Paris, après avoir assisté, sur la place de la Concorde, à l'entrée de la garde civique à la Chambre, s'était portée en masse à l'Hôtel de-Ville, avide de contempler Henri Rochefort qui, comme les autres prisonniers de l'empire, était porté en triomphe à l'Hôtel de Ville, où tous les députés de Paris, Rochefort compris, faisaient partie du nouveau gouvernement.

Pour la révolution parlementaire, Jules Favre était l'incarnation de la revanche de Décembre ; pour la révolution démocratique, Rochefort et Gambetta étaient les gens de la revanche sociale.

Je le répète, il y avait loin du gouvernement de Jules Favre, de Picard, de Trochu et de Thiers, au gouvernement des derniers élus de l'opposition.

La distance qu'il y avait entre eux était celle qui séparait le Capitole de la roche Tarpéienne. Et la révolution de Paris, au moment de l'invasion, devenait un nouvel atout dans les mains de Bismark !

Je connaissais trop les soutiens intéressés de l'empire pour croire à leur complet évanouissement.

L'ouragan du 4 septembre ne les avait tout à coup balayés de Paris que pour leur permettre, à



France, que la Prusse n'o|
une volte-face en sa faveur
Prusse, un moyen d'avoir f
qui préféraient encore la lu
dégradante ?

Voilà ce que je me disai
rappelant les paroles amèr
part si précipité pour Ville-
l'occupation des Allemands

Ce qui me consolait des
et de la joie intempestive
l'importance que j'avais
tout à fait originale que r
du 4 septembre, révolutio
ciel serein, mais chaud et
dice d'une double tempê
mune.

N'importe, dans ce calm
touchais aux deux pôles, à
anciens chefs, à celui gravi
recteurs, j'avais grandi de

tachait à M. Thiers, qui avait mené à fond de train la révolution depuis le ministère Ollivier.

Et dès l'installation de mon nouveau préfet, je fis tout ce qui était en moi pour lui prouver que je ne donnais aucun regret au régime déchu, tombé bien plus par le mépris public que par les adversaires de l'Empire.

Dès que mon nouveau préfet eut reçu l'ordre de l'Hôtel de Ville de mettre en liberté les prisonniers politiques faits récemment par la haute cour de justice, je m'empressai d'exécuter les ordres du gouvernement de la Défense, qui n'était pas encore le gouvernement de la Défense de la République.

Il était curieux, pour moi et mes anciens agents qui avions aidé les officiers civils à incarcérer des Mégy, Paschal Grousset, Razoua, Trinquet et Rochefort, il était étrange de nous voir ouvrir les portes de leur prison, nous qui les avions fermées sur eux quelques mois auparavant !

Singulier retour des choses politiques qui ne m'atteignait et ne m'élevait que pour rendre ma chute plus terrible !

Il était dit que je devais être jusqu'au bout le jouet du flux et du reflux des révolutions, et qu'elles ne devaient m'épargner aucune de leurs secousses imprimées par leurs violents remous.

Dieu sait pourtant si j'ai été jamais un homme politique, si je n'ai jamais eu d'autre haine que celle qui m'animait contre des criminels de la pire espèce. Car mon mérite, mon seul mérite a été de discerner du premier coup un coquin par l'aversion qu'il

l'étranger, sur la frontière de France, de se concerter, d'attendre le moment de revenir à Paris.

J'avais trop connu le ressort secret des émeutes de juin, l'appui de l'Angleterre au profit du prince prétendant, pour ne pas redouter, en haine de la France, que la Prusse n'opérât pour son prisonnier une volte-face en sa faveur ; n'était-ce pas, pour la Prusse, un moyen d'avoir facilement raison de ceux qui préféraient encore la lutte à outrance à une pai dégradante?

Voilà ce que je me disais au 4 septembre en r
rappelant les paroles amères de Mme X***, et son
part si précipité pour Ville-d'Avray, au moment
l'occupation des Allemands.

Ce qui me consolait des malheurs de la p
et de la joie intempestive des Parisiens, c
l'importance que j'avais prise dans la sit
tout à fait originale que me faisait la rév
du 4 septembre, révolution temporisatrice
ciel serein, mais chaud et lourd, n'était q
dice d'une double tempête : le siège et
mune.

N'importe, dans ce calme de
touchais aux deux
anciens chefs,
recteurs, j'av
Ma vie

m'inspirait, fût-il le dernier des goujats ou le premier des princes.

Le lendemain du 4 septembre, où rien n'avait été changé, à part qu'il y avait dans le cabinet de Pietri un républicain au lieu d'un serviteur des Tuileries, je fus mandé par l'actif et infatigable M. Thiers.

Je me rendis de nouveau à l'hôtel de la place Saint-Georges. Je pensais à la chance de M. Thiers et de ses amis qui, comme la mienne, hélas! s'augmentait en raison inverse de la fortune de la France.

Cependant je fus bien surpris de voir M. Thiers aussi grincheux, aussi atrabilaire que je l'avais trouvé chagrin et larmoyant à la veille de la déchéance.

A ma vue, ses sourcils se froncèrent, il se croisa les bras sur la poitrine, il s'avança contre moi, il me dit de sa voix la plus stridente et la plus flûtée :

— Ah! Monsieur Claude, vous en faites de belles!

Je restai ébahi, la bouche ouverte. Un moment je ne sus que répondre.

Ce que voyant, il reprit en souriant avec amertume :

— Pardon, mon cher ami, ce n'est pas vous que j'incrimine, ce sont vos chefs. Vous, vous n'êtes que l'instrument du nouveau pouvoir.

— Mais, lui répondis-je assez surpris, est-ce qu'ici je ne suis pas chez le chef du nouveau gouvernement?

— Oh! exclama-t-il en haussant les épaules, e[illegible] arpentant de toute la vivacité de ses petites jamb[illegible]

ınd cabinet d'études où il m'avait introduit, 'étais le chef de ces étournaux, ce n'est pas i vous aurais ordonné de délivrer les pri- s politiques condamnés par l'Empire! Au t où Paris n'a pas quinze jours d'avance pour ›arer à recevoir les Prussiens, Paris avait 1ose à faire qu'à songer aux martyrs de la et à caresser tous les préjugés démocra-

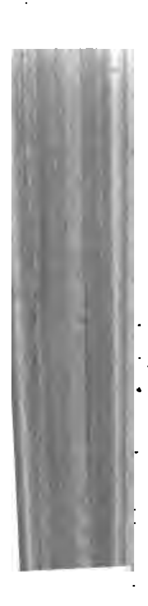
ue qu'à ces mots, j'ouvris une plus large

›ropos de M. Thiers m'étourdissaient bien :ore que sa brutale réception.

›mmençais à comprendre la mauvaise hu- e mon illustre patron. Il m'en avouait la ès qu'il m'annonçait qu'il n'était plus maî- aouvement qu'il avait provoqué.

[. Thiers, durant toute sa vie, n'eut qu'une pation : gouverner et se sentir le maître de nonde. Ses nombreuses déceptions, en 1848, , comme celles qu'il éprouvait en ce mo- près avoir tout fait pour prendre le pouvoir, mais été causées que par son envie démesu- ouverner. Il eût gouverné sur un volcan; et ırce qu'il ne put agir à sa guise au-dessus ›re ouvert par la camarilla de Gambetta, uverna plus tard à Bordeaux sur le volcan asion, à Versailles sur le volcan de la Com-

ısi, monsieur Thiers, lui demandai-je, vous lamnez parce que j'ai ouvert la porte de la Rochefort, à Mégy, à...?



que l'on veut, comme
nation, surtout au mom
il faut avoir de la cerve
des écervelés!

Cette fois, j'avais le m

L'illustre homme d'Éta
de renfort aux républica
suspect à la nouvelle rév

Les hommes de 1848,
du Palais législatif, se mé
l'ancien ministre de Louis
du comité de la rue de P
duit de la première consti

Voilà pourquoi M. Thie
Ville, d'où partaient les
l'administration sous l'im
plus fort que celui qui ét
les actes du nouveau gouv

— Oui, continua M. Th
en reprenant sa pétulanc

le n'a pas besoin, elle, d'être lancée contre le ɛuple, après avoir été broyée par l'étranger! Et ne vois dans le nouveau gouvernement, que des vocats, lorsqu'il faudrait des hommes de guerre! es gens de robe, lorsqu'il faudrait des gens d'é-ée. Trochu est aussi larmoyant que Favre. Quant ux jeunes, ce sont des robins; ils croient, eux, u'on tient une épée comme on tient un cou-eau à papier. Je ne vois, dans tous ces avocats ui se croient des généraux, et dans tous ces gé-éraux qui parlent comme des avocats, pas un liplomate! Et nous sommes en face d'un Bis-nark doublé d'un de Moltke! Quant à Rochefort t aux autres, je n'en parle pas; ce ne sont que les joueurs de flûte! Ils ne se doutent pas, en pa-odiant les hommes de la Convention, qu'ils frois-ent le passé, qu'ils compromettent l'avenir. Et vous n'avouerez, mon cher Claude, que ce n'est pas au noment où la nation est envahie, qu'il faille en aire un théâtre de foire! L'Empire était tombé sous e mépris public; cela suffisait. Mes collègues ne n'ont pas écouté lorsque je leur ai proposé de gou-erner, vu la vacance du pouvoir, non par la Ré-ublique, mais par l'obligation d'offrir une résis-ance compacte à l'Allemagne. Ils ont préféré se onner une cocarde qui divise la France devant Allemagne bien unie pour la tuer! Que la faute re-ombe sur eux! Si je n'étais Français, je m'en la-erais les mains! mais je suis Français. Or, me oilà forcé, à soixante-dix ans, de quitter la France, e parcourir toutes les cours de l'Europe, pour les oitoyer sur notre malheureuse destinée!

— Comment! monsieur Thiers, m'écriai-je d'un air profondément affecté, vous quittez la patrie lorsqu'elle a tant besoin de vos lumières et de votre expérience?

— C'est pour les mettre encore, mon cher ami, au service de la patrie que je la quitte, que je vais me faire, par toute l'Europe, le colporteur de la diplomatie étrangère, le Juif-Errant politique de notre malheureuse France, pour lui rendre, au nom de son glorieux passé, le prestige que lui fait perdre son piteux présent! Ah! je m'attends à l'étranger à bien des déceptions! Mais j'ai ma part de punition. Fils de la Révolution, moi aussi je suis dévoré par cette marâtre! Et quand je pense qu'elle est encore ici... une idole! Enfin, n'en parlons plus! Il s'agit pour moi de sauver la France par l'Europe; pour cela, je suis décidé à courir le monde, ce qui est dur, bien dur à mon âge et à mon patriotisme! Mais que voulez-vous? je n'ai confiance qu'en moi, et l'on verra si mon patriotisme, si ma vieille expérience ont tort contre les illusions de ces foux qui croient qu'il suffit, pour avoir raison d'un million d'hommes, de s'enivrer des traditions de la première République comme Napoléon III s'enivra des traditions du premier Empire! Maintenant, mon cher Claude, voici ce que j'attends de vous, de votre patriotisme pendant mon absence.

Ici je dressai l'oreille; je savais que M. Thiers était personnel, jamais je n'aurais cru qu'il poussât aussi loin l'amour de la personnalité, au point de combattre tout ce qui n'émanait point de son système ou de son autorité.

Cependant j'admirais encore le patriotisme de ce
tit vieillard dont l'esprit lucide était aussi chaud
'à trente ans. J'attendais avec une vive curiosité
qu'il allait me demander, décidé à exécuter ce
'il s'était tracé dans son programme de diplo-
ıte.

Je me contentais d'abord d'incliner la tête sans
ıterrompre; il reprit, en me sachant gré de ne
int l'avoir interrompu :

— Pendant que je serai hors de France, j'ai
soin de savoir tout ce qui se fera ici. Puis-je
mpter sur vous ?

— Oui, monsieur Thiers, s'il ne s'agit pas de dé-
ınciations personnelles.

— Mais il s'agit de la France, de la France à sau-
ır, et pas d'autre chose! se récria-t-il d'un air im-
ıtienté.

— Alors, m'empressai-je de lui dire, je suis votre
omme.

— Je le savais bien, fit-il sur un ton plus radouci;
ous êtes, comme moi, un brave homme et un
on Français. Maintenant, au revoir, mon cher
laude, je compte sur vos notes journalières, con-
ernant les fautes que vont commettre nos nou-
eaux dictateurs, notes journalières, c'est bien
onvenu,

— Comme il est convenu, lui répondis-je, que je
e mettrai pas de noms au bas de ces notes ?

— Vous ferez comme vous l'entendrez, me dit-il,
ı me souriant d'un air narquois. Tant pis pour
ous si je trouve des noms à mettre au bas de vos
évélations quotidiennes.

— Ce sera votre affaire... de diplomate, lui répondis-je en souriant de la même façon ?

— Seulement, vous me donnerez plus de travail, moi qui en ai déjà trop par la faute des autres ! Et je devrai ce surcroît de besogne à vos scrupules d'honnête homme. Dieu que les honnêtes gens sont gênants !

Il me salua, et je quittai M. Thiers qui, dès ce jour, connut par moi tout ce qui se passait dans un gouvernement qu'il avait fait et dont il n'était pas !

Mes notes durent le servir plus tard pour réparer les fautes du gouvernement du 4 septembre qui, au nom de la République, posséda les mêmes travers que M. Thiers : l'amour de la dictature.

Les événements le prouvèrent ; en changeant la forme du gouvernement, les hommes du 4 septembre employèrent le même système que l'ancien. Les Cousin-Montauban de l'empire valurent, avec le patriotisme en plus dans leurs proclamations, les Cousin-Montauban de la République.

Une révolution ne change pas le tempérament d'un peuple ; et le peuple français aime par-dessus tout à se repaître d'illusions !

CHAPITRE VII

LE TABLEAU DE PARIS SOUS LE SIÈGE ET MES DEUX SPECTRES

Il serait impossible de dépeindre ici ma stupeur et mon effroi, lorsque, après l'installation du gouvernement du 4 septembre, je trouvai dans l'ancien bureau de M. Lagrange, qui ?

Raoul Rigault !

Lorsque je l'aperçus, je reculai comme pétrifié. Je me rappelais les menaces que ce jeune citoyen m'avait faites quelques mois auparavant, en compagnie de son ami Ferré, ainsi que l'épouvantable prophétie de la dame de Londres.

La violente émotion que je ressentis à son aspect n'échappa pas à Rigault. Il me fixa longtemps des yeux à travers son éternel binocle. Il me fit un sourire de reconnaissance en me montrant toutes ses dents qui ressortaient sous l'épaisseur de sa barbe.

d'y répondre.

Relevant la tête au-de
assis, les coudes sur la tab
l'une dans l'autre, il me d

— Eh bien! cher monsi
je vous avais prédit, il y a
viendrait où je serais, mo
M'y voilà, et j'y suis pour
fait arrêter, qui sont tous
pire. Oh! ne tremblez pas,
êtes un *honnête* homme, v
orléaniste! Vos nouveaux
vous autant que pour *moi*
bascule opéré par la révolu
sont séparés par un abîm
contre moi, je ne puis rien
vous, puisque vous m'avez
ordre, comme vous m'y a
mes attributions à la *polit*
les vôtres à la *sûreté*. Nous
nons de faire bon m

Sous le coup de ses menaces, la colère dans la voix, la colère dans les yeux, je lui répondis :

— Monsieur, je ne suis pas votre dupe. Vos amis de l'*intérieur* ne vous ont placé ici que pour me surveiller, avant de me renvoyer aux prisons que nous vous avons ouvertes.

— Peut-être! fit Rigault de son sourire le plus aigre et en se frottant les mains avec acharnement.

— C'est bien, monsieur, lui dis-je en relevant fièrement le front, je sais ce qu'il me reste à faire.

Et je le saluai sans que Rigault, ricanant toujours, la tête penchée sur ses papiers, prît la peine, cette fois, de me rendre mon salut.

Tout troublé par cette apparition, je m'empressai de monter au bureau de mon nouveau préfet, pour l'avertir du dangereux chef de la division politique que le ministre de l'intérieur avait choisi dans la personne de Rigault, un martyr de l'empire, un séide de Blanqui.

Avant de parler à M. de Kératry, j'avisai à l'antichambre un vieil huissier de la préfecture; je lui contai ma mésaventure, ma rencontre avec mon ancien prisonnier d'autrefois, devenu, du jour au lendemain du 4 septembre, presque mon supérieur.

Ce vieil huissier, depuis 1847 à la préfecture de police, était très sceptique; il ne put s'empêcher de sourire, lorsque je lui fis part de mes appréhensions.

— Oh! me dit-il, j'en ai vu bien d'autres depuis que je suis ici! Ce qui m'étonne, c'est que vous vous alarmiez pour si peu. Laissez tranquille ce citoyen! monsieur, et croyez-moi, cet enragé fera comme les

autres. Dès qu'il est en place et qu'il a ce qu'il ambitionne, il ne tracassera plus personne. C'est parce que moi j'ai vu passer ici des préfets de tous les régimes, sans m'inquiéter d'où ils venaient et de ce qu'ils étaient, que je suis resté dans ma place! Dieu merci, j'en ai vu pourtant des préfets de toutes les couleurs! depuis M. Delessert jusqu'aux citoyens Caussidière et Sobrier; depuis le rouge écarlate jusqu'au blanc le plus pur. Me voilà à mon dix-huitième préfet! Je ne désespère pas d'arriver au vingtième. Car, monsieur Claude, je ne veux pas vous imiter, moi! Tracasser, comme vous voulez le faire, des nouveaux venus, qui sont ici d'abord pour nous dévorer et qui, une fois en place, nous mangent tous de caresses! Croyez-moi, laissez-bien tranquille ce Rigault, vous l'obligerez, et vous ne mettrez pas dans l'embarras M. le comte de Kératry qui, dans l'intérêt de tout le monde, est obligé de caresser la chèvre et le chou! Imitez tout le monde! Voyez, nous étions tous pour l'empire; aujourd'hui nous sommes pour la République. Eh bien! en vous plaignant de Rigault à M. le préfet, j'ai peur que vous ne jouiez le rôle de ce bourreau qui se pendit à Londres avec la corde de son propre pendu. Croyez-en ma vieille expérience, monsieur Claude, retournez à votre bureau, sans voir M. *le comte*.

Tout en reconnaissant la justesse des appréciations de ce vieil et expérimenté subalterne, je n'écoutai pas ses conseils. Sans lui dire pourquoi je tenais à la destitution de ce Rigault qui, depuis six mois, était pour moi une épée de Damoclès, je le priai de m'annoncer à M. de Kératry.

En le quittant, j'avais si bien répondu au défi de Rigault que, dès le lendemain, il ne faisait plus partie de l'administration.

Mais il devait y revenir, accompagné du citoyen Ferré, pour faire justice de tous ses dénonciateurs?

Avant que je subisse jusqu'au bout les terribles effets de leur vengeance, M. de Kératry, le premier, paya la démission de Rigault par le comité Blanqui, comité réorganisé dès l'avènement du nouveau gouvernement.

Dénoncé à l'Hôtel de Ville par les amis de Rigault comme un ancien bonapartiste resté attaché à l'ex-impératrice et au pape, le comte de Kératry fut obligé de céder sa place de préfet à M. Edmond Adam.

Visé par le comité de la République *fermée* qui faisait agir les hommes du Gouvernement de la Défense nationale, gens plus ou moins attachés à la République ouverte, M. de Kératry tomba sous le coup de la vengeance de Rigault et de ses amis de la République fermée.

Mon tour devait venir. Il ne serait pas venu si j'eusse écouté les conseils du vieil huissier; pouvais-je les suivre, quand j'avais toujours présentes à l'esprit les menaces de mon ancienne voleuse de Londres, l'amie de mes ennemis? Bref, j'avais peur; et la peur ne raisonne pas.

Le tableau de Paris, avant, pendant et après le siège, m'a permis de constater, en dehors de l'horrible sort qui m'était destiné, l'influence plus ou moins ostensible de la Commune sur les hommes élevés ou renversés par elle.

Le général Trochu, et c
de ce larmoyant adversaire
en garde contre la garde
et de Belleville que contre

La Commune, sous le m
terminé la chute de l'Emp
pavois Thiers, Jules Favre
des chefs de parti qui ne
façon leur bonnet phrygie

Sitôt la révolution fait
veau se hâta de se dispen
s'abritant sous le sabre c
ci, d'accord avec les ancie
se méfia trop des soldats
parce qu'il ne voyait en e
la République à outrance.

Cette défiance de part
roïsme de la population,
Trochu ne pouvait aimer
peine intronisé, s'était hât
d démocrates que quelq

les conséquences de l'avènement du gouvernement du 4 septembre que la chute de l'empire, résultat de la défaite de Sedan. A cette époque, on l'a vu, il s'en ouvrit avec moi ; il était si sincère dans ce qu'il me dit que dès le gouvernement installé, il quitta Paris pour servir à l'étranger, et à sa manière, la patrie envahie. Ne croyant pas plus à cette epoque au triomphe de la République qu'au triomphe des Parisiens, M. Thiers sortit de la capitale au moment où y rentrait Victor Hugo, le dernier proscrit de Décembre.

Cependant la fraternité universelle de Paris, en présence de l'ennemi qui s'avançait à pas comptés, ne faisait pas encore présager ces tiraillements mystérieux.

La proclamation de la République à l'Hôtel-de-Ville n'avait pas empêché les bataillons bretons d'accourir à Paris, la croix blanche au chapeau, suivis de leurs recteurs. Les Bourguignons, en blouses bleues, avec une croix rouge sur la manche, les rudes gars d'Auvergne, avec leur large chapeau, accoururent aussi en foule pour se mêler aux Parisiens qui demandaient partout des armes pour combattre et vaincre les Allemands.

Huit jours après le 4 septembre, nul n'eût osé sortir sans uniforme, sinon sans képi. Paris tout entier était disposé à la lutte quand nulle part, dans les mairies, dans les bureaux de la guerre, on ne pouvait fournir des armes et répondre à ce souffle de patriotisme qui courait dans l'air, parcourait la capitale, enflammait les visages en faisant battre tous les cœurs !

Pourquoi la guerre civile gâta-t-elle, à la nouvelle de nos revers successifs, ce grand enthousiasme provoqué par la patrie de plus en plus en danger Pourquoi Paris, qui voulait souffrir pour vaincr se tourna-t-il sitôt contre lui-même?

Parce que les Prussiens, qui s'avançaient d'u manière lente et sûre, continuaient dans Paris temps de guerre ce qu'ils n'avaient cessé de fai en temps de paix.

Des émissaires de la chancellerie, déguisés mobiles, faux Alsaciens ou faux Polonais, avai l'art d'entretenir de continuelles divisions entre anciens soldats de l'Empire et les nouveaux sold de la Défense nationale.

Plus les Allemands approchaient, plus les trait se glissaient dans les rangs des soldats de la gue à outrance et les rangs des soldats du général noy qui, en se sauvant de Sedan, avait emme bien des espions vendus à Bismark et à de Molt

Aussi n'était-ce pas sans raison que Bismark sait plus tard, au retour de ces espions : « No n'aurons pas besoin de prendre Paris, nous n'a rons qu'à le laisser *cuire dans son jus.* »

En ce moment critique où la capitale allait condamner, par patriotisme, à tous les sacrifices, toutes les souffrances, la préfecture de police fi bien son devoir. Elle exécuta avec une fiévreus activité toute les mesures préservatrices que lui ordonnait de prendre les ministres de l'intérieur et de la guerre. J'étais spécialement chargé de régler l'approvisionnement de Paris, d'organiser les nouvelles boucheries et boulangeries qui, hélas! ne de

ient bientôt plus donner à la population que de viande de cheval et du pain de son ; en outre, vais pour mission de veiller à l'extérieur sur tous convois de chemins de fer qui, depuis le 4 sepnbre, étaient de plus en plus circonscrits par la irche des Prussiens.

Le 11, les Prussiens arrivaient presque en même nps à La Ferté et à Château-Thierry. Le lendeiin ils partaient pour Lagny, coupant les télégraes. Le 12, les uhlans annonçaient à Provins vingt lle Bavarois que l'invasion portait en avant deis le commencement de la campagne de France.

Le 14 septembre, mes agents redevenus soldats remplissant l'office de tirailleurs, m'annonçaient 'un train de voyageurs avait été assailli par les ussiens aux environs de Senlis.

Du 17 septembre au 19 septembre, les Allemands ivaient par trois côtés à la fois devant la capie; les réseaux de chemins de fer continuaient à e coupés sur toutes leurs lignes.

Comme à Forbach, secondé par mes agents sols, j'étais chargé, par mesure de sûreté, de me idr. sur les lignes interrompues, afin de rame tous nos wagons en gare.

Souvent ce fut au milieu de la fusillade et des cannades engagées çà et là, que je faisais rétrogra les wagons sur leurs lignes interceptées de Meu à Versaillés, puis de Gonesse à Saint-Denis.

Enfin le réseau télégraphique de l'Ouest, le derr qui permit de transmettre et de recevoir les pêches de la province, fut coupé.

Le 18 septembre, la garde républicaine, en ren-

munication avec la
tronc! La France é
primée du reste du
entourant son encei
d'hommes emprison
heur aux vaincus!

Paris, la ville des
à son isolement; C
dans son malheur, la
plus que pour se ret
spectacles, une ordo
gea la fermeture.

Plus de gaz pour e
plus d'affaires que cel
marche pour aller a
Plus de fêtes que ce
bastions, où riche et
saient disparaître leu
dent amour de la patr

Avec cet amour-là,

L'espion prussien s'arrangea si bien, qu'il lassa
usqu'au patriotisme du Parisien ; il lui fit voir par-
out des traîtres.

Une fois la nuit venue, une lumière apparaissait-elle
u haut d'une mansarde, qu'un passant voyait aus-
itôt dans cette lumière un signal donné à l'ennemi ;
t un piquet de garde nationale était requis pour
nonter aux renseignements.

Il fallut un ordre du gouverneur de Paris, mis au
ourant de ces manèges, pour faire cesser ces trou-
les en quelque sorte cérébraux qui exténuaient la
opulation, avant la lutte. Une fausse arrestation,
ntre mille, éclaira les habitants de Paris. Pour ma
art, je constatai dans ce jeu à l'espion, qui tendait
violer le domicile privé, la haine de l'étranger et
a haine des adversaires du gouvernement du 4 sep-
tembre.

Voici à quel propos.

Un prêtre de l'église des Batignolles avait été dé-
noncé à la garde nationale comme entretenant des
intelligences avec les Allemands.

Un citoyen avait signalé à la préfecture aussi
bien qu'aux passants la connivence de ce prêtre
avec l'ennemi. Il avait appuyé sa dénonciation ver-
bale et écrite par la lumière brillant constamment
dans les appartements du prêtre depuis la nuit jus-
qu'au petit jour.

La garde nationale, sur la dénonciation de ce ci-
toyen, s'était rendue au domicile de l'incriminé,
elle n'avait pas tardé à mettre à néant cette ac-
cusation.

Si le prêtre gardait, en effet, durant toute la nuit,

une lampe allumée, c'était pour mieux soigner à son chevet un sien neveu, sous-officier blessé, revenu de Sedan à Paris, tant bien que mal, avec le corps d'armée du général Vinoy.

C'était à cette époque que Bagasse était aussi parvenu, après avoir vaillamment fait son devoir à Sedan, à échapper aux Prussiens et à revenir à Paris.

Blessé à Sedan, mon Marseillais avait été déposé dans la même voiture d'ambulance avec le neveu du prêtre, devenu son compagnon d'armes et d'infortune.

Ce jeune soldat de Mac-Mahon avait traversé les lignes prussiennes, au péril de sa vie, pour apporter à Metz une dépêche destinée au maréchal Bazaine; c'était dans ce trajet périlleux, plein d'embûches et de périls, qu'il avait reçu une grave blessure.

C'était juste au moment où Bagasse, revenu à Paris, avait repris son service sous mes ordres, parce que j'avais besoin de son courage pour faire rentrer dans la capitale le matériel des gares cernées par l'ennemi.

Mon Marseillais était précisément dans les environs des Batignolles lorsqu'il apprit la mésaventure du prêtre accusé de trahison quand, loin de trahir la patrie, il soignait un héros, le nouvel ami de Bagasse.

En apprenant l'accusation qui pesait sur le prêtre, sur le parent de son ami, l'indignation de mon agent n'eut pas de bornes. Il voulut à tout prix connaître l'auteur de cette injuste accusation; il n'eut pas de cesse tant qu'il n'eut pas découvert le dénonciateur pour le livrer à la justice.

Précisément, M. de Kératry venait de signaler à la magistrature les délateurs des soi-disant complices des Prussiens, pour qu'ils fussent recherchés et punis aux termes de la loi.

Malheureusement Bagasse, qui n'était jamais heureux dans ses pistes, le fut trop ce jour-là.

Il avait tellement à cœur de venger son ami qu'il interrogea tous les gardes nationaux les uns après les autres.

Après avoir payé à boire à plusieurs d'entre eux, il apprit par un camarade du dénonciateur que l'accusation portée sur le prêtre des Batignolles n'était qu'une bonne farce jouée par un républicain qui, comme lui, du reste, avait horreur de toute la sacrée boutique du cléricalisme!

« Alors, ajouta-t-il à Bagasse qui, pour faire parler ce citoyen, avait caressé ses opinions, alors mon ami, qui a été dans le temps enfant de chœur dans cette *boîte à bon Dieu*, et qui, personnellement, a eu jadis à se plaindre de son *radichon*, n'a pas trouvé mieux, en voyant son quinquet allumé, que de le dénoncer comme donnant des signaux à l'ennemi. C'était une manière comme une autre de se débarrasser du calotin! Mais la police et le prêtre, ça se tient! Mon ami Ferré en sera pour ses frais. Patience! On n'aura pas toujours, dans la République, de la cléricaille bretonnante et de la graine de général jésuite. Quant au citoyen Ferré, je le connais, le paroissien n'a pas froid aux yeux; il est homme à prendre sa revanche. Je plains alors le radichon et la police *badingouine !*

Au seul nom de Ferré, Bagasse tressaillit de joie.

un rapport foudroyant
termes de la nouvelle
Paris, que Ferré soit ré
ennemi dangereux de la

Il le fit enlever de
traîner à la préfecture.

Les agents qu'il requ
son acabit et qui ne lais
de se reconnaître ni d
amis.

Cette fois ce fut avec
Ferré se laissa conduire
à la préfecture.

Lorsque Bagasse le
avec joie l'importante ca
je fis un soubresaut, je

Quoi! après Rigault qu
jusque dans mon domaine

N'était-ce pas une iron
du destin !

ont l'un était le fâcheux Bagasse, très stupéfait de e pas me voir partager sa joie à la vue de son importante capture.

— Tiens! me dit Ferré, vous êtes encore en foncons, monsieur Claude? Je croyais trouver ici mon mi Rigault? C'est donc l'empire qui règne et gouerne encore à la préfecture de police?

— Trève de plaisanteries, monsieur, lui répondis-je, votre ami Rigault n'est venu ici que par surrise. Dieu merci, le gouvernement peut se moquer e vos fanfaronnades de journaliste et d'anarchiste. ous êtes accusé d'avoir fait contre un prêtre un ux témoignage, et, d'après le rapport que je reis...

— Mais ce sont vos argousins de l'empire, m'inrompit-il, qui l'ont fait, ce rapport, pour se ıger, en République, d'un républicain! Eh bien! yen Claude, jouissez de votre reste! Flanquezi en prison. Je vous préviens que j'y resterai ins longtemps cette fois que la première; et je s préviens aussi que tout cela vous sera compté, nd viendra notre tour!

'assurance de Ferré me troubla de plus en plus. etai un coup d'œil sévère sur Bagasse qui, cette , me comprit et qui s'écarta aussitôt de l'inniné.

e dis au jeune homme:

— Après tout, votre cas n'est pas pendable. Vous ez cru, en accusant un honorable ecclésiastique, ir pour le salut de la patrie. J'apprécie votre zèle je blâme celui de mes agents. Retirez-vous, vous es libre.

, comme vous avez
La roue a tourné, ell
qu'elle sera arrivée au
pargnez, je vous le jure
moi !

Et il partit, laissant I
dace autant que de ma

C'est que Bagasse ne
occulte de cet homme,
menacé par la présence
et Rigault, dont les nor
prit troublé, comme une

CHAPITRE VIII

EN BALLON

Paris a conquis, pendant la durée du siège de 1870-71, des droits incontestables à l'estime de l'histoire.

Il a été à la hauteur de sa crise suprême ; grand, superbe, héroïque.

Si l'empire la raya des rangs des cités, en lui retirant ses franchises municipales, il s'en vengea à la face de l'Europe en devenant la plus vaillante de toutes les cités.

Il a été digne de l'admiration universelle, il a effacé Sedan.

Par ses désastres, par ses douleurs, par son courage stoïque, par son ardent patriotisme, Paris a rendu l'honneur à la France.

Tous ceux qui ont vécu comme moi dans la capitale assiégée, doivent être fiers d'avoir porté le deuil de la grande ville, vierge d'Allemands, quand

la mer de l'invasion battait ses remparts et couvrait le nord et l'est de la nation.

Paris est resté debout, quand tout autour de lui était dévasté, Paris bouillonnait dans sa cuve qui fondait des canons, des obus, quand ses campagnes étaient ravagées, quand ses châteaux, ses villas étaient brûlés, quand la pioche des Allemands, le canon du Mont-Valérien réduisaient tout à néant. Et lorsque les fortunes, les existences de ses enfants étaient en jeu, Paris travaillait encore pour la France.

La capitale demandait à périr pour sauver la nation !

C'est parce que le général Trochu n'a pas cru en son dévouement à la patrie que Paris engendra la Commune en s'incendiant lui-même.

Paris-Géant se sentait la force de vaincre ; ce fut parce que ses chefs ne crurent pas assez en sa force, qu'il la tourna au 31 octobre, au 21 janvier, puis au 18 mars, contre des chefs qui l'avaient tant dédaignée devant l'étranger.

Peut-être l'événement de la Commune et la défense des canons de Montmartre tiennent-ils à ce patriotisme dévoyé qui provoqua la plus horrible des guerres civiles, et un second siège de Paris entre Français sous les yeux des Prussiens ?

Un mois après l'investissement de l'ennemi, Paris plein de confiance, quoique travaillé déjà par les émissaires de Blanqui, n'était pas encore partagé entre deux camps, les rancuniers du 4 septembre et les rancuniers de l'empire ; tous n'étaient animés que du souffle patriotique ! tous

taient préparés à périr et ne s'en souciaient guère.

Ce qui préoccupait le Parisien, qui ne peut se soudre à l'inactivité de l'esprit et à l'apaissement s ses instincts, c'était l'isolement qui l'entourait. Le ain commençait à manquer, la viande aussi; mais e qui lui manquait davantage, c'était l'absence de ouvelles. Il ne pouvait se faire à la séparation de a province par l'armée de fer qui le séparait du este du monde.

Il s'en affranchit.

Paris envoya par ballon sa parole à la province.

La province lui répondit par ses pigeons voyageurs! Ballons et pigeons se croisèrent dans l'air à a barbe des investisseurs et bien au-dessus de eurs fusils.

Une science nouvelle, avec ses multiples applications, surgit en pleine guerre, en plein blocus pour rotester contre l'isolement et la mort de la capitale nvestie.

Alors, les Prussiens qui ne pouvaient atteindre es pigeons voyageurs portant au loin comme le attement du cœur de Paris, en revinrent aux procédés du moyen âge. Les hoberaux, dignes de leur om, firent dresser des faucons pour faire la chasse ux pigeons.

Si les faucons étaient rares, les pigeons étaient nombreux.

Ils venaient s'abattre en masse sur nos toits pour nous tendre leurs ailes où dans un mince tuyau lié longitudinalement à une plume de la queue, étaient disposées les dépêches contenant un petit carré de 0 millimètres sur 30 millimètres.

Les dépêches photographiées étaient, dès leur arrivée, aussitôt projetées sur un mur, à l'aide d'un appareil électrique grossissant pour être réimprimées et distribuées à domicile.

Et les marins partis des côtes pour accourir à la défense de la capitale, s'improvisaient en aéronautes. Ils montaient des ballons qui les jetaient à l'aventure. Ils essayaient de la conquête de l'air, ne pouvant plus jouer avec les périls de l'Océan ; ils affrontaient les terribles caprices des vents et les fusillades non moins dangereuses de l'ennemi.

Et Paris renaissait à la vie !

La tête n'était plus aussi séparée des membres de la nation. Paris vivait encore intellectuellement, quand les vivres se faisaient plus rares, l'alimentation et le chauffage plus difficiles, quand l'hiver, le plus rude que l'on connut, allait commencer.

Dans les moments difficiles, le personnel de la préfecture sous la direction du maire de Paris, Etienne Arago, à qui Jules Ferry succéda également, fut à la hauteur de sa tâche.

Avec le changement du maire arriva le changement du préfet de police.

Edmond Adam succéda à de Kératry; j'ai expliqué la cause de ce changement. Je ne tardai pas à le sentir dans mon administration.

Un mouvement de réaction me fit craindre le retour de mes ennemis, parce que, moi, comme le nouveau préfet, comme le nouveau maire, nous étions menacés de supporter le désespoir des souffrants et la vengeance des réactions.

Déjà la viande de boucherie manquait, on mangeait de l'âne, du mulet, des chats, des chiens. En novembre l'âne et le mulet coûtaient 8 francs, l'oie 30 francs comme une paire de lapins ; le boisseau de pommes de terre enlevés sous le feu de l'ennemi, 6 francs ; et ces denrées menaçaient d'être plus chères encore, jusqu'au moment de la disette, de la terrible famine !

Durant ces temps d'épreuves, je me multipliais pour réglementer l'administration des comités de subsistances, j'improvisai dans chaque quartier des contrôleurs et des inspecteurs chargés spécialement de la distribution des vivres.

Le gouvernement, qui se sentait menacé par les classes pauvres, faisait tout ce qu'il pouvait pour les maintenir dans les sentiments du devoir. Plus que les classes riches, elles étaient favorisées dans la répartition des denrées. Les ouvriers qui étaient le plus en défiance contre le gouvernement attaqué par les journaux : *Le Vengeur*, *Le Combat*, *La Patrie en danger*, était surtout l'objet de la sollicitude du gouvernement.

C'était pour les classes des pauvres que pleuvaient les bons de pain et les bons de boucherie. En ce temps de calamités, il était plus facile au portier d'un millionnaire de se procurer des vivres qu'au millionnaire lui-même.

Avant tout il fallait apaiser le minotaure prêt à dévorer le gouvernement qui le faisait vivre.

Tandis que les commissions militaires s'occupaient des campagnes de marche pour les sorties, tandis que les compagnies sédentaires allaient aux

remparts, les vétérans surveillaient *les queues* des boucheries et des boulangeries.

Il fallait attendre d'interminables heures pour recevoir à la porte des bouchers et des boulangers un peu de pain noir et de viande de cheval distribués par les municipalités.

Les commissions des vivres étaient présidées par des gens dont la profession ne répondait guère à leur nouvelle attribution, imposée par la circonstance. Un littérateur, président de la Société des gens de lettres, était affecté à la commission du poisson où le poisson brillait par son absence. Un peintre, membre de l'Institut, présidait la commission de la viande de boucherie remplacée, par de la viande appartenant à la race canine.

Malgré les déceptions causées par la famine, la résignation était sublime.

Chacun attendait la fin de l'accumulation de ses maux dans l'espoir de la résistance et de la victoire suprême !

Les femmes, surtout, étaient admirables, levées avant le jour, elles attendaient, les pieds dans la boue, le morceau de pain noir ou de viande de cheval pour les reporter religieusement au père et aux enfants.

« — Ils en ont, disaient-elles, plus besoin que nous, car il faut que nos maris et nos enfants aient du cœur au ventre pour en finir avec le Prussien ! »

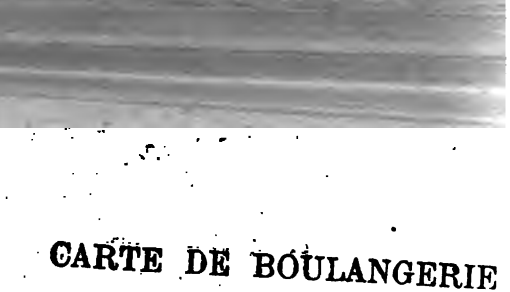
En finir avec le Prussien était l'unique désir de la population !

Le général Trochu, en contenant l'impatience du patriotisme, faisait plus souffrir le moral de la population parisienne que les tortures physiques causées par l'insuffisance des rations.

Je donne ici à titre de renseignement et de souvenir les cartes de boucherie et de boulangerie distribuées par les mairies à chaque citoyen rationné :

CARTE DE BOUCHERIE

Carte n° 50. Boucherie n° 40. Nom. . . . . . Domicile. Signature.	N° 10 VIANDE portions	2
	N° 11 VIANDE portions	2
	N° 12 VIANDE portions	2



CARTE DE BOULANGERIE

t rue n°

rois rations de pain à prendre chez le boulanger M.

demeurant rue

Malgré l'admirable abnégation de la population, n'étais pas sans m'inquiéter de l'attitude mena-nte de certaines mégères, citoyennes de *centurion* ri, dans la longue file des queues, répétaient ce ui se disait dans les *clubs*, avant l'investissement : l'Hôtel de Ville, au 31 octobre, c'est-à-dire avant capitulation de Metz.

Dans la foule, les mots de *traîtres*, de *vendus* rculaient déjà à l'adresse de Trochu et des anciens inéraux de l'empire.

Pour contenir l'irritation de la population, je 'empressai de faire garder toutes les queues par anciens sergents de ville, rangés dans la catégorie s vétérans.

Il ne me fut pas difficile de prévoir qu'à la suite de s nouveaux désastres, les comités révolutionnaires : manqueraient pas de s'emparer de l'esprit parisien ı tout est spontané : le mal comme le bien.

Mes vétérans, au nombre desquels se comptaient agasse et plusieurs de ses compagnons d'armes Gravelotte et de Sedan, eurent pour mission : surveiller les queues et de me renseigner sur ur caractère ; en même temps, je recommandai en à ces vétérans d'être aussi fermes que polis vis-vis du public dont ils avaient à prévenir et non réprimer les écarts.

A cette époque, il ne fallait pas heurter l'esprit pulaire ni irriter l'opinion des masses souve-ines.

Je ne fut pas longtemps sans me convaincre que us le général Trochu mettait de lenteur à orga-ser la défense, plus il perdait de popularité.

de la Défense ...
que pour la combattre !

On peut juger de la gravit
préfecture depuis le départ d
du comte de Kératry.

Quoique conservant encor
sourdement battue en brèche
lègues restés fidèles au préc
républicains qui me considé
un bonapartiste.

En voyant s'élever de plu
des dernières recrues de la r
venir à la préfecture les lieut
quelques-uns avaient juré m

Je voyais le danger, je le s

Tourmenté par un secre
combattais souvent comme
vint de m'exiler.

Pour éviter les représail
saientun reproche de n'avoi
pour l'ordre, mon dévouen

s'organisait dans la capitale, après l'entrevue de Ferrières, la guerre nationale, la guerre à outrance contre l'ennemi implacable.

Alors Gambetta se disposait à partir en ballon pour aller rejoindre à Tours ses collègues, Crémieux et Glais-Bizoin, respectables vieillards qui ne pouvaient supporter la lourde tâche que s'imposait le nouveau dictateur : l'invasion à repousser et la République à fonder !

Lorsque je me présentais à l'hôtel du ministre de l'intérieur pour faire part de ma résolution, j'appris que Gambetta se préparait déjà à partir.

Ne voulant pas, en cette circonstance, laisser une lettre compromettante au sujet de mon désir de le suivre, lettre qui aurait pu être mal interprétée par mes ennemis de la veille et par mes ennemis du lendemain, je résolus d'aller trouver personnellement le citoyen Gambetta.

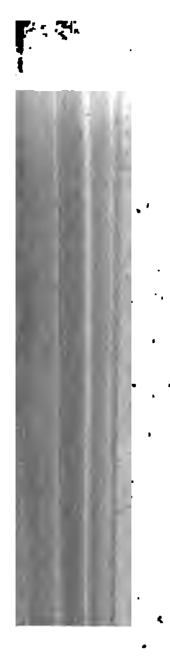
Il était à Montmartre, suivi de son ami Laurier et de son éternel Pipe-en-Bois, pour accomplir sa dangereuse ascension au-dessus des lignes prussiennes.

Il était donc trop tard pour solliciter du ministre la faveur de l'accompagner.

Malgré l'époque exceptionnelle où l'on vivait, il n'était ni convenable ni respectueux de m'adresser à cette Excellence pour la suivre dans les airs au moment où elle se préparait à monter en nacelle !

Faisant contre fortune bon cœur, je ne voulus cependant pas perdre tout à fait ma journée.

Je me dirigeai vers les buttes Montmartre, sur la place Saint-Pierre, lorsque Nadar, redevenu l'aéronaute du *Géant*, faisait à son frère en politique



Jamais plus grand enthousi
roi, un empereur que l'enthou
gna Gambetta, dont l'ascensio
ris la rédemption de son funes

L'homme qui ne craignait pa
airs pour aller planer sur les lé
de les dépasser et de les con
pour le Parisien un être surhu

C'était plus que César, plus
France entière attachée à la
patriote et de cet ardent répul

Je ne sais si cet avocat qui a
un rôle de général, quand le g
prenait un rôle d'avocat, je ne
en lui la foi de ceux qui l'accl
je sais, c'est que Nadar cria av

« Lâchez tout ! »

Tout Paris frémit d'orgueil

En tous les cas, Gambetta a
deux hommes sur lesquels l

Thiers tenta le possible à l'étranger pour sauver la patrie ; Gambetta, en France, tenta l'impossible ; tous les deux furent bien près de réussir.

Ils auraient réussi si la nation, trop divisée, les eût suivis et si ces deux sauveurs n'eussent pas été aussi personnels que l'empire qu'ils combattaient tout en défendant la patrie !

J'avoue que dans le curieux et émouvant spectacle que m'offrit Gambetta en ballon, retenu par la corde de Nadar, j'oubliai mes craintes ; je ne songeai plus à l'objet de ma démarche.

Toute ma pensée se reporta sur les deux acteurs de cette scène de patriotisme que Nadar, le photographe, jouait en aéronaute, et que Gambetta, l'avocat, jouait en futur général d'armée.

Je songeai à ces deux hommes d'esprit dont l'un, depuis quinze ans, l'autre depuis trente ans, ne cessent de dominer la foule, par l'originalité du caracrère et par la fougue du tempérament.

Il y a des êtres prédestinés qui personnifieront toujours leur génération, parce qu'ils en sont pour ainsi dire la peinture et la synthèse.

Gambetta, c'est la parole qui se substitue à l'action, et qui ne donne que ce que peut donner la parole : des espérances. Nadar, c'est le caricaturiste, le photographe, l'aéronaute qui ne dépasse pas les limites de la fantaisiste et qui remplace l'action réfléchie, concentrée, par le mouvement sans but, par la force d'expansion sans moteur. Tous les deux sont ce que sont les originaux de notre époque, des effets et non des causes.

Gambetta est parti en ballon pour expulser les

çait devant Sa Majesté, ni devant les républicains le mot *monsieur*, pas plus que le mot *majesté*? Et ce sont tous ses mystificateurs qui sont... mystifiés.

Cette anecdote, m'avait été contée autrefois par un de mes agents; elle me revenait à l'esprit dans un moment autrement critique?

La présence de Nadar, en face d'un autre souverain de la démocratie, me l'avait remise en mémoire, malgré les événements qui changeaient terriblement le caractère du spirituel aéronaute.

Hélas! notre faiblesse humaine est ainsi faite; dans les situations les plus solennelles de la vie, une idée burlesque vient traverser notre esprit et jeter comme un défi à notre volonté.

Pourquoi, dans le deuil de la patrie, pensai-je encore à cet épisode? Je ne puis le dire.

En tous les cas, cet épisode, comme la présence de Nadar devant Gambetta en ballon, changea toutes mes résolutions.

Je songeai que je n'avais pas, comme ce dictateur de motif plausible pour m'exiler de Paris. Je réfléchis que ma place, au contraire, était de rester à la préfecture, dans ce Paris menacé, qu'un membre du gouvernement n'abandonnait que pour voler à d'autres dangers!

Bref, je ne voulus pas partir en ballon, pour ne plus me faire honte à moi-même. Je revins à la préfecture, attendant à mon tour l'heure de l'expiation et du martyre. Elle devait bientôt sonner pour moi?

'interpeller personnellement Nadar pour l'embar-
isser.

Il désire savoir, en l'accablant de compliments
our son héroïque initiative, comment il s'en tirera
itre la volonté inspirée par ses frères et son désir
rester un homme bien élevé vis-à-vis de son sou-
rain.

Au moment où Nadar va monter en ballon, l'em-
reur s'avance vers l'aéronaute ; Nadar comprend
danger, il recule.

Les frères et amis du démocrate lui font de loin
s signes significatifs pour qu'il accueille Sa Ma-
té par le mot de : monsieur!

Nadar regarde d'un côté ses frères et amis, de
utre Sa Majesté qui s'avance.

Il recule et se tait toujours.

Il ne veut pas dire majesté; pour ne pas paraître
renégat. Il ne veut pas dire monsieur, parce
'il est trop bien élevé pour insulter son hôte, sur
théâtre de ses exploits.

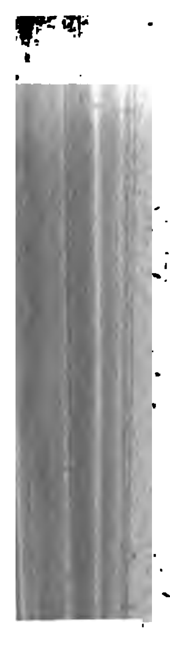
Son embarras s'accroît à mesure que Sa Majesté,
i lit dans sa pensée, s'avance toujours.

Nadar n'est pas impunément un homme d'esprit.

Lorsque l'empereur n'est qu'à quelques pas de lui,
lui souriant sous son épaisse moustache, Nadar
hésite plus.

A force de reculer respectueusement devant Na-
léon railleur, Nadar est acculé contre sa nacelle.
ne fait ni une ni deux, il saute dans la nacelle, y
onge, puis disparaît dans le fond aux yeux de
mpereur ébahi !

C'est Nadar qui a le dernier mot, en ne pronon-



La présence de Nadar,
rain de la démocratie,
moire, malgré les événen
riblement le caractère du

Hélas! notre faiblesse
dans les situations les
une idée burlesque vien
jeter comme un défi à no

Pourquoi, dans le de
encore à cet épisode? Je

En tous les cas, cet ép
de Nadar devant Gambett
mes résolutions.

Je songeai que je n'a
teur de motif plausible
réfléchis que ma place, a
à la préfecture, dans ce
bre du gouvernement n'a
à d'autres dangers!

Bref, je ne voulus pas

CHAPITRE IX

BRULÉE VIVE !

On comprendra mon vif désir de quitter Paris, après l'installation du gouvernement de septembre. Dès le départ de M. Thiers courant l'Europe à travers les cours étrangères pour mendier des alliés à la France, j'étais isolé, suspecté à la préfecture comme sous les derniers jours de l'empire.

Mes subordonnés, qui n'avaient pas été changés avec la transformation du gouvernement, étaient restés attachés à un pouvoir qui les avait faits ce qu'ils étaient. Tous me considéraient plus ou moins comme un rénégat, à mesure que les fidèles de l'empire se remettaient des coups que leur avait portés la révolution *pacifique* du 4 septembre.

Mes nouveaux chefs, d'un autre côté qui, depuis le départ du M. Thiers, avaient supprimé l'étiquette du gouvernement provisoire de la Défense pour la remplacer par l'étiquette républicaine ne me consi-



sous les couleurs les plus d

Je commençais à ressent
tion, les effets des rancun
du jeune parti de la révolu

Ferré et Rigault venai
bler.

Dans les convulsions de
qui furent funestes à me
comme à Edmond Adam,
plus visé par mes ennemis

Sans la honte qui me
ballon au commencemen
ancien ministre de l'intérie
la fin de l'empire, en e
Londres qui n'aboutit qu'à
plus dangereux adversaire

Si je ne me rendis pas
dire, parce que mes devoir
mes appréhensions.

Après l'insurrection du 30 octobre causée par la reddition de Metz; ce qui faillit renverser, à l'Hôtel de Ville, Trochu et son gouvernement pour leur substituer Blanqui et son comité, je n'étais plus sûr de moi.

Je me sentais de plus en plus faible et isolé, mes adversaires s'acharnaient à revenir à la charge, prêts à envahir mon poste et à m'y déloger.

Alors je pris un parti extrême, je me formai par l'appui de mes agents les plus dévoués une sorte de garde militante et protectrice ; j'en fis en quelque sorte mes janissaires.

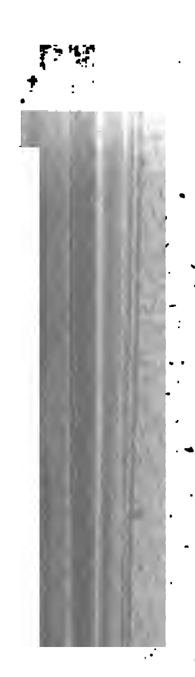
Ils ne cessaient de m'entourer et de me suivre, ils ne me quittaient plus d'une semelle à tour de rôle.

C'étaient Bagasse, Requin, Œil-de-Lynx qui, de Forback à Metz, avaient protégé sous mes ordres les fourgons de l'empereur, puis plusieurs autres qui me connaissaient de longue date et qui avaient été avec moi à l'affaire de Panche à Faulquemont.

Le baptême du feu que nous avions tous reçu à Metz m'en avait fait des serviteurs très dévoués ; ils étaient tous décidés à vendre leur vie pour moi, sans se demander si je partageais leurs regrets pour l'empire.

Afin de consolider le renfort de cette garde personnelle qui m'était attachée comme les Olivier le Daim à Louis XI, je l'avais renforcée comme je l'ai dit de quelques agents, non moins courageux, non moins fidèles.

C'étaient aussi d'anciens militaires attachés pré-



prussiennes pour envoyer
l'armée de Metz des dépêche
Les autres avaient réussi à g
et à gagner Paris pour évi
attendait à Sedan.

Avec de pareils hommes,
de Blanqui qui, depuis le 3
d'avoir les yeux fixés sur la
l'Hôtel de Ville.

En dehors des services q
rendaient journellement à
loin de la préfecture, deven
redoutables recrues pour no
sorties trop rares contre les I

Tous ces vieux soldats c
profit la longue période d'att
imposée par le gouvernemen
ner la sortie de fin novem
ne pouvait plus donner, héla

Ces vieux soldats ne cessai

mi, par des auxiliaires isolés dont la ruse était due à leur double métier de militaire et d'inspecteur.

« Accompagné d'un ou plusieurs soldats, disait, au mois de novembre, *le rapport militaire*, Hoff s'est approché à vingt pas d'une sentinelle prussienne, l'a tuée et a également tué un soldat ennemi accouru au secours de son camarade. Le sergent Hoff a déjà tué environ trente Prussiens et a reçu la croix de la Légion d'honneur, en raison de ses nombreux actes de courage. »

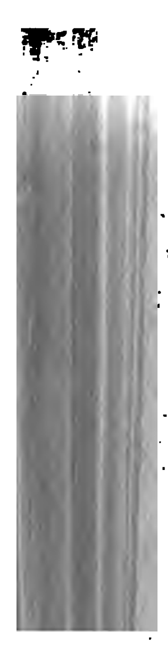
Souvent Bagasse, Requin, quelques autres de mes fidèles, revenaient à la préfecture de leurs expéditions autour de Paris, après avoir tué sur place plus d'un Prussien à la façon de Hoff, à Petit-Bry et d'Œil de Lynx à Faulquemont.

A cette époque, il aurait été nécessaire que ces escarmouches eussent lieu partout à la fois pour entraver les travaux de l'ennemi.

Mais à l'Hôtel de Ville, aux Tuileries, le gouvernement militaire était aussi divisé que la préfecture était tiraillée par tout les maires de Paris.

Les généraux Vinoy et Ducrot n'avaient pas plus confiance aux soldats de la garde nationale, soldats de la *guerre à outrance*, que ces gardes nationaux n'avaient confiance en ces anciens officiers de l'empire.

Trochu lassait par ses hésitations, par son charlatanisme d'avocat en épaulettes, la patience des Parisiens. Les assiégés voulaient bien souffrir et mourir pour vaincre, ils ne voulaient pas être abusés dans leur inutile héroïsme. Leur courage méritait mieux que des gasconnades bretonnes !



tre tonnerre.

L'air de la capitale éta
de détonations et de pou

Les habitants de Pari
peu de confiance de leur:
leur salpêtre pour pulvé
naient contre Trochu et
si peur de leur impatienc

L'excuse des émeutes
de l'ennemi, l'excuse de l
répète, dans l'état d'irri
chefs militaires pour n'av
rage, pour avoir trop r
leur abnégation au servic

Le 19 octobre, après l
les Parisiens se montrèren
que les vieilles troupes,
gneux où le brave Damp
dant du renfort qui ne
Saint-Cloud brûlait !

Le palais de Saint-Cloud, la maison du frère du roi, sous les Bourbons, et d'où sortit le 18 brumaire, d'où sortit aussi la déclaration de la guerre contre la Prusse et d'où partit l'impératrice, au lendemain de Forbach, le palais de Saint-Cloud n'existait plus !

Le 14, le lendemain du combat de Châtillon et de l'incendie de Saint-Cloud, les Prussiens avaient perdu tant de monde qu'ils demandèrent un armistice pour enlever et enterrer leurs morts.

Durant ces combats désespérés, j'étais très inquiet.

Je savais que Mme X*** n'avait pas quitté Ville-d'Avray, lorsque que se livraient ces combats pleins de rage et de furie.

Hélas, je devais apprendre par Bagasse la terrible fin de cette folle qui, par son esprit, par son cynisme, par ses débauches, ne le cédait en rien à mon sénateur L***.

L'horrible fin de Mme X***, dans cette épouvantable guerre vaut celle de mon excentrique protecteur !

Elle devait aussi mourir comme elle avait vécu et être châtiée selon ses œuvres.

J'avais appris sa mort par Bagasse qui, au moment de l'incendie de Saint-Cloud, se battait comme un lion aux environs de Sèvres.

On peut en juger par cet épisode.

Bagasse, aux abords de Ville-d'Avray, remarque sur la route de Sèvres une excavation qui ressemble à une fosse.

Il s'y blottit avec quatre francs-tireurs pour

essayer de prendre une redoute prussienne qui protège Saint-Cloud et Ville d'Avray.

Une balle ennemie abat un franc-tireur à ses côtés, un second accourt pour prendre sa place, car la place est bonne.

Le second franc-tireur met le cadavre de son camarade, encore chaud, sur le bord du trou.

Il devient pour lui un rempart, il tire de nouveau comme à coup sûr sur la redoute ennemie ; mais le rempart humain n'est pas encore assez haut ; trente Allemands le visent à la fois. Il tombe sur le premier cadavre.

Cet abime de sang a maintenant deux corps pour bastions ; il attire Bagasse et le reste de ses hommes.

Ils ne voient pas la mort, ils ne voient que l'avantage des deux corps qui protègent l'avant-poste d'où ils pourront tuer à leur tour leurs ennemis.

Mieux protégés par les deux cadavres qui les couvrent, Bagasse et les deux autres francs-tireurs restés debout tirent de nouveau et plus longtemps que ceux qui les ont précédés. Ils tirent tant qu'ils ne tombent pas!

Enfin Bagasse reste seul.

Il a pour redoute quatre cadavres qui le masquent complètement.

Abrité derrière cette barrière de morts, il tire, il tire toujours.

Il appuie son fusil sur les quatre cadavres qui l'abritent.

Il tire tant qu'il a des cartouches, tant que l'incendie d'une maison voisine, attenant au parc de

Sèvres ne menace pas de l'envelopper aussi de ses flammes.

Mais Bagasse n'eût pas manqué d'augmenter le nombre des cadavres formant cette redoute humaine, si les Allemands n'eussent été menacés, devant eux, par les balles de ces héros, derrière eux, par la maison voisine qui brûlait.

Quelle était cette maison ?

C'était précisément la maison de Mme X***. Elle avait espéré trouver dans sa propriété, au prix de la trahison, un refuge très efficace auprès de nos vainqueurs.

Et Bagasse, au prix de sa vie, d'après mes ordres, avait eu pour but, en s'avançant jusqu'à Saint-Cloud, de reconnaître et la position de l'ennemi et la position de Mme X***.

Ce fut lui qui, le premier, m'apprit, hélas ! à la suite de son acte de sublime énergie, le sort de ma plus vieille amie !

La nouvelle qu'il me rapporta était à la hauteur des horribles tableaux qui formaient le sinistre panorama de Paris assiégé. Son tableau intime valait le gigantesque et épouvantable cadre.

J'appris par Bagasse, le dernier survivant des cinq héros qui s'étaient les plus rapproché de la propriété de Mme X***, que sa maison n'était plus, ou du moins que ce n'était plus qu'une ruine calcinée comme le palais de Saint-Cloud.

Quant à Mme X***, je sus à l'armistice ce qu'elle était devenue par Bagasse qui revit les lieux où il avait laissé ses quatre compagnons, et qu'il enterra dans le parc à côté de leurs ennemis.

Voici ce que devint Mme X*** qui, un mois auparavant, me quittait, pleine de confiance dans l'appui des Prussiens pour venger l'empire contre ses adversaires du 4 septembre.

Mme X*** expira dans les flammes de sa maison.

Ceux qui y mirent le feu furent précisément les Allemands qu'elle servait contre la France!

Au moment où brûlait le palais de Saint-Cloud, dont l'incendie avait été commencé par les obus du général Trochu, les officiers d'état-major du prince Hohenzollern s'étaient empressés de quitter ce palais devenu leur observatoire.

Ils étaient allés demander un refuge à Mme X***, une des plus riches propriétaires des environs, dont ils croyaient être sûrs.

C'était une bonapartiste enragée. Depuis la captivité de Napoléon III, elle ne cessait, comme tous les bonapartistes, dans le genre de Bazaine, de se bercer de chimères en pensant que les Prussiens, en haine de la République, travailleraient avec eux à la restauration bonapartiste.

L'état-major du prince avait l'oreille de Bismark pour entretenir cette illusion divisant encore ses ennemis. Il n'hésita pas, dès l'incendie de Saint-Cloud, à aller demander l'hospitalité à celle dont il caressait les coupables illusions!

Mme X***, toute fière de donner l'hospitalité à des gentilshommes prussiens, s'empressa d'offrir à ses amis, nos ennemis, un splendide souper au moment où Saint-Cloud brûlait, où Paris mourait de faim et succombait sous les obus!

Mme X*** fut bien punie de son odieuse pensée, de

son crime de lèse-patrie et de lèse-humanité !

On n'ignore pas que Mme X*** avait précisément pour sœur en police, et en police prussienne, sa dangereuse rivale, Mme C***, que j'avais rencontrée à Forbach.

Mme C*** ne pardonnait pas à Mme X*** la mort de son colonel prussien.

Pour le malheur de Mme X***, Mme C*** était revenue à Ville-d'Avray, dans sa propriété voisine de sa mortelle ennemie, dès que les Prussiens s'étaient rapprochés de Paris !

Elle aussi, à Ville-d'Avray, servait les Prussiens dans le but d'une restauration napoléonienne !

Rivale haineuse de Mme X*** qui lui avait tué son beau colonel, elle attendait également une occasion de se venger d'elle d'une façon implacable.

Elle la saisit lors de l'incendie de Saint-Cloud.

Elle raconta à un officier du prince Hohenzollern qui avait connu son colonel, le rôle qu'avait joué vis-à-vis de lui, dans son dernier souper, sa meurtrière, Mme X***.

L'officier étranger, qui se méfiait de tout ce qui n'était pas de sa patrie, dit à la belle Mme C***, possédant cependant sa confiance illimitée :

— Alors si Mme X*** est restée notre ennemie, il devient très imprudent à nous d'accepter son souper ?

— N'en doutez pas, s'empressa de répondre Mme C***, et si vous connaissez notre théâtre et notre littérature, vous risquez fort d'y jouer le rôle des convives de la duchesse de Ferrare, dans la pièce de *Lucrèce Borgia*.

— Parfait ! s'écria le hobereau avec un rire atroce. Et pour ne pas avoir le sort du colonel ni des convives de Ferrare, nous vengerons mon compatriote en rendant à son empoisonneuse le dernier festin qu'elle lui a si généreusement offert.

L'Allemand tint parole.

Dans le grand tableau plein d'horreur qui se passa devant Saint-Cloud, cette scène intime et atroce, inspirée par la vengeance d'une femme, passa inaperçue.

Voici pourtant ce qui eut lieu, ce que j'ai recueilli par Bagasse et les rares habitants logeant encore, lors du siége, aux environs de Ville-d'Avray, saccagé comme Sèvres et Saint-Cloud.

Sur la fin du repas offert à l'état major prussien par Mme X***, lorsque la flamme était la plus intense au palais, les convives, avertis par l'amant de Mme C***, portèrent, un verre de champagne à la main, un toast à la destruction du palais de Saint-Claud d'où était sortie la déclaration de guerre de Napoléon III à la Prusse.

Ils burent ensuite à la destruction de Paris, en jurant de n'y laisser pas plus de vestiges que les Parisiens n'en avaient laissé à Saint-Cloud.

Ils voulurent obliger Mme X*** à trinquer avec eux, et à répéter le même toast.

Cette fois elle s'y refusa, en sa qualité de Parisienne et de Française.

Elle voulait bien pactiser avec l'Allemagne au profit de son empereur; elle ne voulait à aucun prix, disait-elle, « la destruction de la capitale, elle

une de ses filles ! Elle ne voulait pas insulter la mère patrie comme l'insultaient ses vainqueurs ! »

C'était là où l'attendaient les Prussiens, pour déguiser, en dignes élèves de Bismark, le but de leur vengeance contre Mme X*** qui, autrefois, avait tué un des leurs !

Ils firent aussitôt venir des soldats armés de torches et qui, à Saint-Cloud, avaient activé, pour le compte de la Prusse, la besogne des obus français.

Pendant que les hobereaux achevaient de boire le champagne, ils ordonnèrent à leurs soldats de mettre le feu à la maison de Mme X*** puis de la brûler avec elle.

Mme X*** poussa un cri d'horreur !

Elle parut d'autant plus frappée de cette sentence inattendue et cruelle, qu'elle se rappela l'arrêt qu'elle avait dicté de la même façon, devant l'un des compatriotes de ces nobles et rancuniers étrangers.

A peine la sentence prononcée, les convives disparurent.

Il ne resta autour de la maison que les soldats allemands armés de torches.

En moins de quelques secondes, les soldats s'effacèrent à leur tour derrière un vaste rideau de flammes.

Il se rapprocha de plus en plus de la malheureuse victime !

Ce foyer d'incendie n'était cependant qu'une étincelle à côté de la fournaise qui flamboyait sur l'immense plateau du palais !

Et Bagasse était là, à deux pa
redoute prussienne, placée en face
maine !

Il visait les mêmes Prussiens qui
le feu à la propriété de Mme X***
portant les francs-tireurs dont l
vaient de rempart à Bagasse.

Voilà les horreurs de la guerre !

Ces hasards sanglants, qu'elle p
hideuses et infernales péripéties, c
jours l'imagination des romanciers.

Honte aux conquérants ! honte à

Il fallut la guerre d'Allemagne p
trouvât un châtiment à la haute
nelles excentricités.

Pendant qu'elle succombait dans
de mes agents était dépêché par n
pour la secourir. Mais elle ne pût
cours infructueux qui lui arrivait en
cadavres devant elle, cadavres au

endie de la maison de Mme X***, une morte res-
nconnue!
suis allé souvent à cette place. J'ai prié bien
ent autour de ce cimetière improvisé où étaient
ssés pêle-mêle Mme X***, des soldats français et
nands, amis et ennemis, tous dignes de pitié
cette hécatombe due encore à l'ineptie de l'em-

CHAPITRE X

PARIS A VERSAILLI

Je n'ai pas à écrire l'histoire du
n'ai tout au plus qu'à apporter
sphère que quelques matériaux d
de 1870-1871.

En cette terrible année, le chan
plus funeste à la France, en entr
sions intestines, que les canons d
faisaient tomber une à une nos pla

L'espionnage fut pratiqué, dans
France, par la chancellerie allema
implacable. Par ses ruses diplomat
Metz resta paralysée dans sa défer

trance et ses chefs qui n'avaient qu'une foi très médiocre dans l'ardeur et le patriotisme de leurs soldats improvisés.

Pendant que Bismark flattait Bazaine dans ses projets de régence et de restauration bonapartiste, il faisait sortir de Metz un brave général ; il le renvoyait à l'impératrice par une mystification burlesque, et parce qu'il avait peur de ce général bien plus Français qu'impérialiste.

Et Bismark jouait avec une égale astuce Paris affolé, bloqué et mourant de faim, en le laissant, comme il le disait lui-même, *cuire dans son jus !*

Par des démocrates suspects, le chancelier entretenait dans la capitale, retranchée du reste de la France, une défiance, éclatant plus tard en furie, entre le comité de la garde nationale et l'état-major du gouverneur de Paris.

Il faut avouer que Bismark eut en Bazaine, comme en Jules Favre et dans le général Trochu, des adversaires bien peu dangereux, le premier par sa naïve ambition, les seconds par leur complète ignorance en diplomatie !

Il n'y eut qu'un homme qui, par son bon sens, par son tact, pût lutter avec le génie du chancelier : M. Thiers, qui ne commit pas la faute de souffler la guerre et qui, pourtant, mit tous ses efforts à la faire cesser.

Malgré les justes griefs que les partis peuvent avoir contre M. Thiers, il n'a pas moins donné, en 1871, au service de la patrie l'expérience de sa verte vieillesse, pour réparer des torts que cette fois il n'avait pas commis !

Par trois fois, je fus sur le poi
sonnier, lorsque, par trois fois, l
inquiété par les soldats de Flourei

Et ces assauts, surtout après la
rent par amoindrir tout à fait le g
peut en juger par les changements
rent lieu après chaque émeute p
futurs chefs de la Commune.

Après Kératry, après Edmond .
préfet M. Cresson.

A mesure que la population de
hostile au gouvernement qui lui
promesses démenties par les évén
préfets furent de plus en plus en
tion.

Non seulement, à l'époque de l
gouvernement n'agissait plus cor
étaient dénoncés par le préfet de p
vent il intervenait pour les faire me

Voici ce qu'écrivait M. Cresson

membres. Tous étaient chefs. Elle se subdivisait en plusieurs comités qui se réunissaient, délibéraient et nommaient des chefs qui se consultaient entre eux.»

Le 22 janvier, après la déroute de Buzenval, où, par un espion prussien, la capitale connut enfin les horreurs de sa situation et vit trop clair dans l'écroulement de ses espérances, la capitale ne s'appartint plus. Elle appartint à ceux qui lui démontraient jusqu'à l'évidence les fautes, les incuries, les faiblesses de ses chefs militaires.

Le peuple, encore ivre du besoin de combattre, ne se posséda plus de honte et de rage lorsque le général Trochu, qui avait dit que *le gouverneur de Paris ne capitulerait jamais*, passa son commandement au général Vinoy pour *capituler pour lui !*

Alors la population se jeta dans le parti extrême de la révolution, parce que, comme l'empire, le gouvernement militaire avait désespéré de la défense du peuple de Paris en taxant de *folie* ce qui n'était que du *devoir !*

A l'armistice qui prépara les élections des députés de Bordeaux, Paris vota contre son gouvernement, quand la province vota contre la continuation de la guerre. Paris donna ainsi une nouvelle force au comité révolutionnaire.

Dès le traité de paix qui cédait cinq milliards et deux provinces à la Prusse, traité signé par le même ministre qui avait dit que la France ne céderait pas *un pouce de son territoire*, pas *une pierre de ses édifices*, la ville de Paris n'hésita pas à se séparer de la province. Elle avait assez de mensonges !

demandait la mise en accusatio
de la Défense nationale. Elle étai
dent, Raoul Rigault!

Lorsque je lus cette affiche su
lorsque j'y vis le nom d'un de
bles ennemis, je crus y lire ma s

Il n'y avait plus à en douter,
les hommes contre lesquels l'e
nement de la Défense avaient
demandaient à leur tour la mi
leurs juges; et moi, humble et n
la magistrature, je n'étais plus, p
qui, qu'un gibier de potence.

La prophétie de Londres s'a
prophètes allaient devenir mes b

Mais je n'avais pas besoin d
savoir, à la préfecture, que le
Blanqui grandissait de jour en
aussi l'état-major de l'Internatio

Cette dernière association,
Victor Noir, n'avait pas eu le ter

:une de leurs chefs, les employer contre les Prus-
iens!

Non seulement le comité Blanqui fit garder ses armes à la population, mais il s'organisa en comité le surveillance pour reprendre ·canons qui n'avaient pas servi contre l'ennemi,·qui allaient servir contre l'armée prisonnière des Allemands revenant défendre Versailles contre Paris!

C'était un nouveau tour du chancelier.

Il savait, tout aussi bien que notre police, ce qui se passait dans la population parisienne, et la Prusse tenait à se venger du long siège de Paris qui venait le relever la France aux yeux de l'Europe.

Le monde, en effet, était émerveillé de tant d'héroïsme de la part de la capitale, devenue Sparte lans le malheur, elle qui avait été Babylone et Solome au temps des orgies impériales!

La sympathie européenne qui revenait à la France neurtrie, à Paris vaincu par la faim, non par les armes, ne faisait pas le compte de la politique prusienne.

La Prusse ne fut pas assez satisfaite de l'avoir bombardée à la dernière heure, quand la famine et a peste décimaient encore sa population.

Elle voulait, par les effets de son infernale politique, qu'elle se bombardât elle-même, elle voulait que la mère patrie, qui n'avait pu conduire tous es enfants au feu, se déchirât d'elle même pour ne plus mériter, aux yeux de l'univers, la pitié acordée aux vaincus!

Dès le commencement de la guerre, et les rapports de mes inspecteurs en font foi, les comités in-



ment de Victor Noir.

Ce sont les mêmes espions,
déguisés par des chiffres et des
ont formé en 1871, avec un
dont le président était parent
pire, le noyau de l'état-major

Si Blanqui eût pu, à cette
de sa prison comme le fut F
vieux tribun eût épuré son co
tête du mouvement commun
Rigault!

Quant à moi, je savais ce qu
dès que les portes de Paris étaie
le siège finissait pour entrer da
riode révolutionnaire, je n'avais
capitale.

Si, à cette occasion, je n'eus
ter ceux qui en voulaient à ma
je dois ce malheur à mon pa
respect de la hiérarchie.

J'étais chargé du

ins de l'Angleterre dans celles de nos malheu-x Parisiens.

'étais encore enchaîné par devoir, par humanité, ı préfecture, au moment où j'y étais menacé par s plus implacables ennemis, les maîtres de Pa-armé.

l fallait voir comme, à cette époque, ce Paris-là it fiévreux, colère, humilié de la défaite et de la ldition.

Il s'en consolait tumultueusement sur les places bliques; à la colonne de Juillet, dont il faisait le ır, bannières flottantes, et à la statue de la ville Strasbourg, recouvertes d'un voile de deuil et mmenses couronnes d'immortelles.

J'avais l'occasion, à cette époque, de me rendre uvent sur la place de la Bastille.

Le 24 février, au moment de prendre le chemin fer, qui venait d'être rétabli, pour me rendre à int-Mandé où j'avais une modeste propriété, bien vastée par la guerre, j'eus l'occasion d'assister à manifestation d'une de ces funèbres cérémonies.

A l'occasion de l'anniversaire du 24 février, bien olié autrefois, l'Internationale avait imaginé une en l'honneur de la liberté. C'était pour elle une asion de s'affirmer, de jeter un défi aux députés la province et aux signataires du traité de paix ifié à Versailles.

Bataillons de la garde nationale, délégations des bs, comités de l'Internationale et de toutes les so-tés ouvrières, défilaient devant la colonne en ant la *Marseillaise*. Des tambours, la caisse verte d'un crêpe, faisaient le tour du monu-

paroles des orateurs désign
l'immense drapeau noir du
ornée à son faîte de nombre

Cependant je fus arrêté
innombrable massée sur la
vidu à barbe rouge. Il parais
les numéros des bataillons
colonne.

Il me fut facile de deviner,
gure fausse, aux yeux bleu
de l'individu, que cet homm
mand.

Sans aucun doute, lorsque,
plus loin, les Prussiens fêtai
ennemi venait jouir de nos d
comme un grief les manife
en deuil.

N'écoutant que mon patrioti
conséquences, j'ordonnai à u
m'avaient accompagné, de sign
ger au calepin ...

'enu de mon mouvement provoqué par mon
me.

ıe mon agent désigna à la foule l'homme
ıin, en criant : « C'est un Prussien! » la
n citoyen qui reconnaissait mon agent lui
en le signalant à son tour :

/ous, vous êtes un sergent de ville déguisé !

au remous épouvantable des vagues hu-
le Prussien disparut. On ne vit plus que des
les bras menaçants.

multitude, qui n'était plus qu'en présence
énonciateur, cria de toutes parts, pour sa-
es instincts de fauve :

eau! à l'eau le sergent de ville! Ne le con-
ıas au poste, c'est trop bon pour lui! A
l'eau!

dant quelques baïonnettes cernèrent le mal-
ne s'attendait pas, pour avoir écouté mes
patriotiques, à les payer de sa vie.

;é par les baïonnettes bien pensantes, mon
t encore parvenir au poste du canal.

a foule, exaltée par les orateurs du club
lonne, se rua comme une avalanche contre
ôté où on l'avait emmené. Des cris sauva-
me en font entendre les cannibales ou les
de proie, retentirent.

nandèrent avec furie le sergent de ville, ré-
ıujours :

'eau! à l'eau!

rcenés entrèrent dans le poste pour arracher
ıs, de ses protecteurs armés, le malheureux

— Il ne l'a pas volé ! A l'eau

La place de la Bastille con
mille personnes ; quelques c
s'acharnaient seulement à la
autres laissaient faire.

Les soldats qui avaient appı
victime, en faisant mine d'ab
cuter la sentence populaire, t
sauver.

Quelques-uns dirent dans c
foule :

« — Voulez-vous que nous le
voulez-vous que nous lui brûl
son revolver ?

Les soldats savaient que le
un souterrain donnant sur la b
le faire partir à la nuit par ce so

La foule répondit comme si
pensée de ces généreux soldats :

— Non, non, à l'eau !

Et la multitude ...

sauver la victime qui se noyait, le corps encore meurtri par les pierres lancées de la berge.

La foule menaça à son tour les pilotes du bateau.

L'agonie de l'agent qui se noyait en recevant des coups de pierre, dura deux heures. Le corps ne fut pas retrouvé ?

J'appris à Saint-Mandé cette horrible et épouvantable catastrophe, j'en informai le gouvernement. M. Thiers était alors à Versailles avec Jules Favre et E. Picard, où ils avaient traités avec M. de Bismarck. Ce triste événement suivit celui de l'inauguration du drapeau rouge sur la colonne de Juillet.

Il acheva de signaler aux chefs du gouvernement l'opinion publique tournée contre les hommes du pacte de Bordeaux. Ils commencèrent à avoir peur comme moi de la fièvre de Paris, fièvre qui, à l'affaire des canons de Montmartre, dégénéra en chaud mal !

Alors je reçus un avis secret de M. Thiers qui, on se le rappelle, avant de quitter Paris, sous le siège, m'avait recommandé de ne rien lui cacher des événements qui se passeraient sous le gouvernement de la Défense.

Ce nouvel avis était de ne m'éloigner qu'au dernier moment de la préfecture pour préparer, en cas d'une révolution prochaine, la retraite à Versailles de tous les commissaires et officiers de paix de Paris.

Quoique M. Thiers, dans un but de conciliation, entre les partis, but politique et personnel de sa part, prétendit que l'ordre ne cessait de régner à Paris, il lui était indispensable de savoir ce qui s'y



dehors de la hiérarchie adr

Il faut tenir compte du te
la France, de la position ex
l'homme éminent qui dev
plus important de la situati

A cette époque, mon nouv
recevait mes communicatio
le général Valentin; c'était l
la Prusse après avoir pu u
poste de préfet à Strasbour
mes agents soldats contre
prussiennes.

Si je n'avais plus que des en
les je ne comptais que des pr

Hélas, trop fidèle à la con
donnée, je ne devais les rev
ration de la Commune.

Ce fut le 18 mars que M.
Bordeaux, sans avoir eu le te
Paris, manda le général Val

Il n'avait eu qu'un objectif : Paris.

Cet infatigable vieillard qui venait de parcourir l'Europe pour sauver la France dévorée par l'aigle prussien, ne la voyait sortir de ses serres que pour la voir encore s'entre-dévorer.

Après l'inutile tentative du général Vinoy pour reprendre les canons de Montmartre, M. Thiers s'était écrié en prenant une voiture et en y laissant monter ses collègues MM. Ernest Picard et Barthélemy Saint-Hilaire :

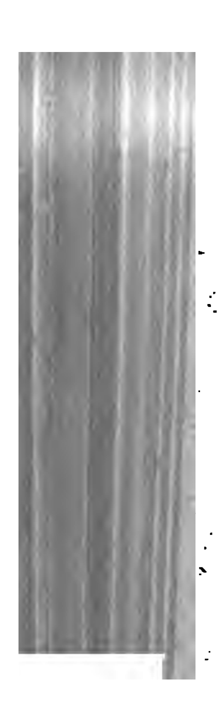
— Notre devoir est de nous retirer, messieurs, il s'agit de sauver la France, il ne s'agit plus de nous.

Je crois qu'en prononçant ses paroles et en prenant cette initiative, M. Thiers obéissait à un plan dont mes notes quotidiennes lui avaient peut-être suggéré l'idée.

L'affaire des canons de Montmartre qui amena la tragédie sanglante de la rue des Rosiers, où périrent le général Clément Thomas et le général Lecomte, n'était-il pas un horrible pendant à la noyade de mon agent, trois semaines auparavant?

En prenant à Versailles le général Valentin pour préfet de police, le choix de M. Thiers n'indiquait-il pas qu'il voulait lutter par les armes contre l'armée communaliste, dût-il, dans cette nouvelle lutte, faire recommencer un second siège à Paris insurgé !

Trop politique cependant pour s'en ouvrir à ce sujet parce qu'il savait que la majorité de la nouvelle Chambre était très montée contre les Parisiens révoltés, parce qu'il redoutait autant les conséquences du pacte de Bordeaux que le triomphe de



mort de Clément Thor
général Lecomte.

Paris, dès le 18 mars,
Sa surprise remplaçait
bre.

Et la capitale était à l
ganimité. Le temps n'ét
pacifiques. Celle qui s
Paix, le 22 mars, fut
pots. La capitale ne p
avaient fait entrer les Pr
Triomphe.

De leur côté, nos gé
captivité, avaient besoin
rection naissante la colèr
vaincus par l'étranger e
nationale qui leur tuait
Lecomte.

La révolution, après la
nouvelle phase. C'était l

M. Thiers représentant le gouvernement personnel de la république de Versailles.

Pour ma part ce fut le cœur attristé, l'âme désespérée que je reçus une invite, le soir du 18 mars, pour aller reconnaître mon nouveau préfet, M. Valentin.

Lorsque j'arrivai à Versailles, il était déjà venu beaucoup de gens de tous les côtés de la France. Ils allaient tous se mettre à la disposition du gouvernement *légal*, les uns étaient les partisans de l'empire qui tenaient à se venger du 4 septembre sur la Commune ; les autres, le plus grand nombre étaient des officiers rapatriés qui, comme leurs adversaires de Paris, ne demandaient qu'à reprendre la guerre au point où elle avait si mal commencé, dût-elle s'exercer contre des compatriotes.

L'élément civil y était aussi fourni que l'élément militaire. Il se composait de tous les fugitifs que le siège n'avait pu éloigner de Paris, et que les approches d'une révolution terrible avaient arrachés aux boulevards.

Je puis dire que le soir du 18 mars, je retrouvai le tout Paris à Versailles. Il se promenait dans la rue des Réservoirs et dans la rue Saint-Pierre où s'étaient réfugiés le nouveau chef de l'Etat, ses ministres et leurs fonctionnaires.

M. Thiers, en me voyant dans une circonstance aussi critique, ne me dit qu'un mot, mot éloquent car il avait rapport à tout ce que je lui avais conté sur le siège. Il me dit :

— Merci !

restez pas longtemps, c'est vous à ce que je vous rappe fonctionnaires de la préfectur Paris, voyez, notez toujours a pelle à Versailles.

Je saluai mon nouveau pr Paris que je ne devais pas quitt volonté de mes supérieurs.

Avant de retourner à Paris, Ville d'Avray.

J'avais un devoir pieux à revoir l'endroit où la malheur succombé sous les ruines fum lorsqu'elle était devenue la v instrument vengeur de sa der folie. Je voulais revoir aussi l braves soldats, héros sublime avaient succombé pour la patrie

Ville-d'Avray, comme tous le était dans le plus misérable etat

où étaient enterrés Allemands et Français, offrait l'image d'une nécropole dévorée par l'incendie.

A côté de ces tombes, je voyais des artilleurs français occupés à relever de gros arbres abattus qui s'étendaient en travers des routes! C'étaient nos nouveaux prisonniers rendus par l'Allemagne; ils étaient hâves, blêmes; ils avaient des uniformes en haillons; ils revenaient après avoir essuyé le feu de Forbach et de Sedan, pour affronter le feu de leurs concitoyens, dans une lutte plus fratricide encore!

Je fuyai ce lugubre tableau.

En descendant du parc, j'entrevis dans une allée aboutissant au chemin de fer, une jeune femme pimpante et coquette. Elle parlait en minaudant à un officier, bien moins pimpant qu'elle, un revenant d'Allemagne!

Je m'arrêtai court; je poussai une exclamation de rage et de douleur en reconnaissant cette femme.

A ma voix, elle s'enfuit en entraînant son officier dans un sentier tortueux et profond!

Elle avait reconnu ma voix comme j'avais reconnu son visage; c'était mon espionne de Forbach, c'était la meurtrière de Mme X***.

Le cœur rempli de deuil, je repris la route de Paris, en proie à un épouvantable pressentiment que je mis sur le compte de l'apparition de cette femme fatale.

En arrivant à Paris, je vis la gare de Versailles gardée à la fois par la garde nationale de l'ordre et par des fédérés.

Je remarquai à un guichet cet avis qui me fit froid; cet avis disait :

« Ici, l'on entre, on ne sort pas! »

J'entrai dans Paris, le deuil dans l'âme ; il me semblait en pénétrant dans la capitale que j'entrai dans un tombeau.

Involontairement je pensais à Raoul Rigault et à Ferré, j'étais selon moi, dans une prison. Hélas! je ne me trompais pas.

CHAPITRE XI

LA COMMUNE

Lorsque je pénétrai dans Paris, je fus frappé du spectacle nouveau opéré par le transvasement d'un grand nombre de ses habitants à Versailles.

Depuis le départ de M. Thiers et de son gouvernement, le vide se faisait de plus en plus dans les quartiers riches de la capitale; pendant que tous les trains partant de Paris étaient encombrés, le peuple descendait de Montmartre où il avait établi son arsenal en le marquant du sang de deux généraux du siège.

De tous les coins de Paris, les fédérés ramenaient triomphalement, en chantant la *Marseillaise* et aux cris de : *Mort aux traîtres!* les pièces de canon que le général Vinoy n'avait pu reprendre.

On battait la générale dans les faubourgs, le canon commençait à gronder, des barricades s'élevaient, les fédérés descendaient par bataillon, occu-

[illegible]
je ne me trompais pas.

CHAPITRE X

LA COMMUNE

... je pénétrai dans Paris, je fus frappé du ... nouveau opéré par le transvasement d'un nombre de ses habitants à Versailles.

... uis le départ de M. Thiers et de son gouvernement, le vide se faisait de jour en jour plus dans les ... ers riches de la capitale; pendant que tous ... ains partant de Paris étaient encombrés, le ... descendait de Montm... il avait éta... arsenal en le marq... de deux ge... x du siège.

... oué les rues de P... ramenaient ... halement, ... Marseillaise et ... es de canon ... tre.

... ubourgs, le ... a ... icades s'éle... t ... aillon, ...

pant la Bastille, les Halles, la place Vendôme, les ministères, les casernes, la Préfecture et l'Hôtel de Ville que le gouvernement venait d'évacuer en toute hâte.

En même temps, douze hommes très surpris aussi de la victoire de Montmartre, étaient conduits par leurs soldats plébéiens dans l'intérieur de Paris.

Ces douze hommes, c'était le comité central, très embarrassé de sa conquête, lancé par ses colonnes d'exploration sur tous les points de Paris.

Il se rendait à l'Hôtel de Ville. Il renouvelait contre le gouvernement de M. Thiers et par les mêmes procédés, ce qui s'était produit le 4 septembre par le gouvernement de la Défense nationale.

A mesure que je m'approchai du boulevard du centre de la rue Drouot pour atteindre la rue de Rivoli, je remarquai que la garde nationale n'avait ni la même tenue, ni les mêmes allures. Elle paraissait consternée et irritée. Elle arrêtait les estafettes, les aides de camp du comité central dont les costumes de fantaisie, polonais ou italiens, faisaient l'ébahissement de certains badauds.

Ici, j'étais près de l'état-major de l'amiral Saisset, état-major établi à côté de l'état-major des fédérés de la place Vendôme, presque sous le feu des avant-postes des récents vainqueurs de Montmartre!

Et trois jours après, la rue de la Paix devait avoir ses morts comme la rue des Rosiers.

Une fatalité poussait la capitale vers le carnage. Gardes nationaux et fédérés semblaient atterrés, inquiets et sombres. Le nouveau coup d'Etat de la foule succédait au coup d'Etat d'un despote.

Il commençait de la même façon, par le sang !

La Commune s'implantait quartier par quartier. A chaque nouvelle rue dont s'emparaient les fédérés, ils criaient ironiquement à la garde nationale de l'ordre : *Crosses en l'air !*

Et cette garde nationale qui n'eût pas hésité à mourir, la veille, sous le drapeau tricolore, se reculait à fur à mesure devant le drapeau rouge qui se hissait sur tous les monuments.

Les huit cent mille Allemands qui, du haut des forts regardaient fuir les Parisiens par toutes les routes emcombrées de voitures, de chars à bancs, d'omnibus, de charrettes comme de coupés, riaient d'un rire pantagruélique.

Chose amère et cruelle ! Ils se frottaient les mains, ils applaudissaient à ce nouveau siège auquel allaient se livrer des Français ; ils applaudissaient au suicide de la patrie !

Alors je regardais en observateur attristé, presque désespéré, tout ce qui se passait sous mes yeux. Je me rappelais les paroles de M. Thiers qui, à l'époque du 4 septembre, m'avait prédit ce qui arrivait ! Hélas ! ce n'était pas assez du siège, de la famine, de la défaite, je devais voir la patrie se déchirer sous les yeux de l'étranger !

Et moi qui avais assisté, par le privilège de ma vieillesse, à tous les débuts de nos folies révolutionnaires, je me demandais si la lutte fratricide qui se préparait, n'était pas aussi l'œuvre des hommes chargés maintenant de la réprimer ?

La conciliation entre les enfants *arrivés* de la Révolution et les déshérités de la société, n'était

plus possible; car ces derniers tenaient à s'asseoir à leur tour, fût-ce une heure, au banquet où ils avaient, durant toute leur vie, fait la place aux autres.

La Commune, née de la rage des Parisiens de n'avoir pu user toute leur poudre contre les Allemands, a été pour le prolétariat, la guerre du désespoir!

Elle devait être implacable, car le Prussien était là pour lui vendre ses engins meurtriers; car le bonapartisme qui n'avait pas eu honte de spéculer sur l'invasion en la rejetant sur la faute de la France, ne devait pas hésiter non plus, comme en juin, à spéculer encore sur la nouvelle Révolution!

Et moi qui connaissais par état tous les bas-fonds de la cité, je voyais les trois cent mille parias inscrits en temps de calme au bureau de bienfaisance, inscrits maintenant sur les contrôles de l'armée internationaliste, bien armée, bien décidée à donner victoire au prolétariat!

C'était la revanche de février, c'était la revanche de juin prise sur les hommes du 4 septembre.

Les inconnus du comité central composaient pour la plupart, l'état-major du vieux Blanqui qui, en 1871, taxaient de traîtres, tous les avocats, bourgeois, prêtres et soldats qui n'avaient cessé, depuis 1830, de travailler à toutes ses défaites!

Dans Paris, livré à la Commune, j'étais encore comme dans une fournaise!

En sachant, par une récente affiche, que Raoul Rigault avec le général Duval était maître de la Préfecture de police, je n'avais plus à m'y présenter.

Je n'avais plus dans Paris révolutionnaire qu'à tout voir, tout observer, tout connaître pour rendre compte de mes observations aux hommes que je considérais comme mes seuls chefs, aux hommes de Versailles.

J'avais par eux et pour eux une mission à remplir.

Vu la gravité qu'avait pris le conflit, je n'avais qu'à obéir à celui que je considérais comme mon véritable préfet, au général Valentin.

Dès que Raoul Rigault se dressait devant moi et contre moi, je devenais naturellement *un agent versaillais.*

Il était nuit, lorsque j'arrivai au boulevard des Capucines, d'ordinaire si brillant, maintenant presque désert.

Les boutiquiers s'informaient à voix basse, avec effroi, des péripéties du drame sanglant de Montmartre.

En voyant quelques soldats de la ligne qui avaient pactisé avec les fédérés, les habitants du quartier regardaient, avec une appréhension mêlée de colère, le grand hôtel où l'amiral Saisset s'apprêtait à faire aussi ses malles pour rejoindre M. Thiers.

Les rues désertes, les boutique fermées, les groupes de passants qui chuchotaient en regardant de loin avec un sentiment mêlé de curiosité et de terreur, les patrouilles envahissantes des fédérés, le bidon en bandouillère, le fusil sur l'épaule, tout me disait que la ville était en partie conquise.

J'enfilai machinalement la rue Neuve-des-Capucines, noire, silencieuse comme un tombeau.

Je m'aventurai à tout hasard vers les Tuileries.

Moi, qui avais assisté, un des premiers, à l'envahissement de ce palais par la garde nationale du 4 septembre, je voulais voir ce qu'il était depuis qu'il était au pouvoir des fédérés de la Commune.

Je fus bien surpris en en me rapprochant de ses abords d'apercevoir les fenêtres de ses deux pavillons et de sa galerie, illuminées comme au beau temps de l'empire.

Les sentinelles qui gardaient le palais avaient des costumes étranges, bizarres; leurs couleurs écarlartes tranchaient pour la plupart sur des habits tyroliens.

J'appris que l'on y attendait le général Garibaldi; qui, disait-on, devait se mettre à la tête de la Commune.

Singulière anomalie, la Commune qui, à l'Hôtel de Ville, se déclarait en permanence pour faire respecter les droits de la cité, allait chercher pour la commander, qui ? Un général étranger !

Me rappelant mon rôle de policier et la mission dont j'étais chargé par le général Valentin, j'avisai, près du pavillon de Flore, un jeune garibaldien causant le fusil au repos avec une fringante vivandière.

Prenant un air bonhomme qui me réussit dans plus d'un cas, je me dis envoyé de Garibaldi, chargé de rendre compte à un officier d'état-major, d'un message de la part du héros de Caprera.

Au nom de Garibaldi, la sentinelle me laissa passer avec un empressement mêlé de vénération.

Je crois, Dieu me pardonne, qu'il me prit pour

Garibaldi lui-même, ce qui me fit supposer qu'il ne pouvait être, de son côté, qu'un garibaldien de Montmartre.

Toute ma vie, je me rappellerai le spectacle que m'offrit alors l'aspect intérieur des Tuileries :

La Commune y fêtait sa crémaillère. Les orchestres qui étaient restés à leur place, comme au bon temps de l'empire, exécutaient les airs les plus populaires : la *Marseillaise* et le *Seigneur de Fich-Ton-Kan* !

Le théâtre des Tuileries, comme le théâtre de Versailles, était transformé en tribune ; des orateurs barbus y prêchaient la destruction de la propriété, de la famille, du capital, de l'inégalité des salaires !

Une foule bizarre me rappelant celle du Wapping, dont les haillons se dissimulaient sous de longues capotes brunes ou marrons, bouclée de ceintures hérissées de revolvers, applaudissaient en vidant des bidons, en criant, à la fin de chaque discours :

« Vive Blanqui ! nous l'aurons ! nous l'aurons ! »

Blanqui avait remplacé, pour les nouveaux vainqueurs des Tuileries, le Napoléon des journées de juin !

Je me rappelai ce cri déjà prononcé en ces funestes journées : *Vive Napoléon ! nous l'aurons ! nous l'aurons !*

La révolution d'alors les lui avait donné pour conduire les mêmes hommes aux pontons qui, pour des excès plus atroces, devaient recevoir ceux qui devaient encore y survivre !

Partout dans les appartements, dans les galeries des Tuileries, on lisait les devises républicaines qui en décoraient les murs :

« Peuple, c'est ici ta demeure, ne laisse plus y pénétrer les tyrans. »

Ces devises étaient encadrées de triangles ornés de faisceaux surmontés de bonnets phrygiens.

Au besoin, le peuple de la Commune de 1871 n'eut eu qu'à gratter les murs pour y découvrir les mêmes bonnets phrygiens effacés par brumaire et décorant la salle de la Convention, sous Marat et Danton.

Lorsque je pus me faufiler jusque dans la galerie et la salle des maréchaux, je reconnnus d'anciennes figures de déclassés dont un grand nombre figurait sur les dossiers de la préfecture ; gens tarés, journalistes interlopes, agents d'affaires, déserteurs, débiteurs insolvables, chevaliers d'industrie, cochers, concierges, etc., tous fraîchement galonnés, tous majestueusement empanachés ; les galons d'or couraient sur leurs manches, ils reluisaient tapageusement aux lumières, comme les revers rouges de leurs flamboyants habits dorés sur toutes les coutures..

Quant aux femmes, dont les minois égrillards avaient un air plus qu'effronté sous des toilettes tapageuses, elles ne rappelaient, que de fort loin, les dernières princesses du second empire.

Je m'approchai de l'une d'elles; j'entendis dire d'un accent nasillard à cette nouvelle grande dame parlant à un citoyen, assez beau garçon et très chamarré :

— Général, je remplace ici l'impératrice. La seule différence entre la Badinguette et moi, c'est qu'on me tutoie !

J'appris que cette nouvelle dignitaire était la citoyenne Eudes. Le citoyen général à qui elle parlait était le général Duval, il était déjà à la préfecture de Paris, ce qu'était le général Valentin à la préfecture de Versailles.

Je me hâtai de m'éloigner de leur groupe où déjà des courtisans nombreux s'apprêtaient à courber l'échine en présence des nouvelles majestés de la révolution de la dernière heure.

Partout j'entendais derrière le groupe des entretiens comme ceux-ci : « Comment allez-vous? mon cher général. — Merci, cher docteur ; et vous? — Voilà le président, peut-on lui demander des nouvelles de la présidente ?

Ces nouveaux élus de l'Internationale et du Comité central sous la direction du groupe des *blanquistes*. Ces chefs de clubs prenaient aussi au sérieux leur titre que leur clinquant.

Ce n'était pas sans jeter des regards de complaisance sur leurs galons neufs, que les chefs du Comité central faisaient la roue, prenant les poses les plus gracieuses devant les fauteuils des citoyennes princesses.

« Dans cette soirée, a écrit un étranger présent
« ainsi que moi, aux Tuileries, à cette fête de la
« crémaillère, j'ai cru lire, comme dans un livre
« ouvert, le secret des constantes révolutions de
« la France. Il m'a semblé que, devant la porte
« de toutes ses institutions, il y avait des irré-

« conciliables qui ressemblaient fort aux gens de « la Commune ; eux aussi, demandant tous les « matins la destruction de l'édifice social uniquement pour avoir le droit d'y entrer ! »

Quant à moi, je m'empressai, après avoir tout vu, de quitter les Tuileries ; j'eus peur d'être reconnu par quelques-uns des invités de la fête où ma présence les eût fort embarrassés et qui, pour se débarrasser d'un intrus gênant, eussent demandé, certainement, mon arrestation au général Duval.

Brisé de fatigue, à bout d'émotion, le cœur attristé, je rentrai chez moi. A peine eus-je franchi le seuil de ma maison que je reçus un mot au crayon et que mon valet de chambre me remit avec discrétion. Je reconnus l'écriture de Bagasse, il me disait :

« Ne reprenez pas votre emploi à la préfecture. « Vous êtes signalé; quittez Paris au plus vite. Un « laissez passer vous sera remis à la préfecture. Ne « tardez pas. Brûlez cet écrit lorsque vous l'aurez « lu. »

Il n'y avait plus à en douter ! Raoul Rigault qui se partageait avec Duval le pouvoir de la préfecture de police m'avait dénoncé.

Je ne devais même plus attendre les ordres de Versailles pour abandonner la capitale.

Je résolus cependant d'aviser jusqu'au lendemain matin pour suivre les conseils de Bagasse.

Avant de me laisser délivrer un laissez-passer par les employés qui ne m'abandonnaient pas dans l'infortune, je tenais à bien connaître, jusqu'à la préfecture même, mes ennemis politiques qui m'avaient remplacé en me dénonçant.

J'avais, du reste, à mettre ordre à mes affaires, à m'assurer du concours que je pouvais trouver encore à Paris, pour la sécurité des miens et pour les services que j'avais à rendre dans la capitale au gouvernement de Versailles

Ce retard me perdit.

Il restait encore la veille, dans Paris, plusieurs commissaires de police qui, tant que les maires ne désespéraient pas de la conciliation entre la Commune et Versailles, n'avaient pas quitté leur poste.

Avant de partir, je désirais les voir pour les conseiller de partir avec moi.

A cette époque, les incidents dramatiques marchaient à pas de géant.

Du jour au lendemain de ma délibération, il ne restait plus à Paris que le commissaire B***.

Le lendemain matin, je lui donnai rendez-vous pour me trouver avec lui à la préfecture.

En attendant que je me rendisse pour la dernière fois à cette préfecture où j'avais commandé en maître, où j'étais considéré comme un suspect, je me promenais de long en large sur le Pont-Neuf.

Autant que possible, je me dissimulai loin des groupes de fédérés qui stationnaient à tous les coinsdu quai, gardant les carrefours et le terre-plein du Pont-Neuf.

Cédant à mes instincts de policier, malgré ma situation aussi critique qu'originalo, puisque, moi, le fileur de tous les scélérats, j'étais devenu le filé, j'avisais un groupe plus inoffensif que les autres.

Dominant ce groupe, j'aperçus, monté sur une ta-

ble encombrée de livres, un volume à la main, un homme d'assez grande taille.

Il avait les yeux vifs, le front chauve et altier, la barbe bien fournie; je fus frappé de sa tête à la Vélazquez et de son geste à la Talma!

Il criait à la foule, avec des élans et des éclats de voix qui en imposaient à la masse atterrée et confuse.

Le livre qu'il désignait au public portait sur sa couverture les armes de la maison impériale.

Et ce qui me confondait autant que la foule, c'était que cet homme ne fût pas lapidé, haché en morceaux en lui montrant un pareil ouvrage, en pleine Commune, à deux pas de la préfecture!

La figure de cet individu ne m'était pas inconnue.

Lorsque, malgré ma situation aussi perplexe que la sienne, je me rapprochai pour mieux l'entendre, je n'eus pas de peine à le reconnaître dès ses premiers mots.

Désormais je m'étonnais moins de son aplomb, je fis comme la foule, non moins stupéfaite que moi, je l'écoutai s'écrier d'une voix de Stentor, en agitant fébrilement son livre prohibé, son ouvrage maudit :

— Citoyens! C'est moi Pick! Pick de l'Isère, le Gil Blas de la librairie! Si vous me voyez sur cette place avec ce livre, prêt à vous livrer ma tête! c'est que, moi aussi, j'ai mangé comme vous le pain noir du siège, comme vous, j'ai donné mon sang à la patrie, et j'ai besoin maintenant de vivre! Ne re-



gardez pas cet écusson, ne regardez pas ces armes ! Non! citoyens, regardez plutôt, en consultant ce livre que je ne vends pas, que je donne, regardez ces gravures, chacune est la représentation vivante de vos hauts faits! Ne faites pas attention à son titre, titre maudit par vous, peut-être! Mais regardez, en dehors de ce titre, regardez la Patrie! Ce livre ne rappelle-t-il pas vos faits d'armes d'Alma, de Solferino, vos victoires de Crimée et du Mexique? Quel que soit le nom sous lequel se sont accomplies ces victoires, ces victoires françaises ne sont pas moins des victoires! Quel que soit l'homme politique qui vous parle, qui, pendant vingt ans, fut l'historiographe de vos conquêtes, cet homme n'est pas moins un travailleur, terrassé, vaincu, ruiné par sa foi! Aujourd'hui, c'est le pain qu'il vous demande, cet homme, en vous donnant pour rien, pour la valeur de trois sous, un livre dont les vignettes, le texte, la couverture, la reliure de luxe valent six francs, prix fort! Oui, citoyens, vu la rigueur des temps, je vous donne pour trois sous ce qui vaut six francs! Achetez, citoyens, non sur l'étiquette, mais sur ce qu'elle contient, un volume dont vous ne rembourserez jamais les frais matériels! Non seulement vous ferez une bonne affaire, mais vous ferez une bonne action! Je suis un travailleur comme vous! Au nom de la fraternité, achetez-moi! sauvez de l'abîme un homme qui, pour avoir touché à tout par son activité, par son intelligence, par son bras, par son cœur, par son âme, a besoin de tout le monde dès que le sort a trompé ses espérances. Profitez-en! Je défie le meil-

leur citoyen d'entre vous d'être plus digne que moi de votre intérêt Jugez-en, il n'est pas de métier auquel je n'aie touché. Mon père était un soldat de la grande armée. Il n'était pas riche et avait beaucoup d'enfants. Un soir d'hiver, après le chétif repas, le vent assiégeait de rafales russes la pauvre chaumière du vieux militaire. Tout d'un coup, la porte s'ouvre, un homme enveloppé dans un grand manteau entre avec l'ouragan! C'était un oncle que nous n'avions jamais vu. « Quel est celui de vous qui veut venir avec moi? dit-il. Je l'emmène. » Moi ! criai-je en me levant. Son ton résolu, son air fantastique m'avaient magnétisé. Le peu de fortune de mes parents, pour qui j'étais une charge, m'avait décidé. Quelque temps après, j'étais au siège d'Anvers, j'avais huit ans. Puis je fus apprenti bijoutier à Paris, page de la reine d'Etioles, maître d'hôtel à Lyon, voyageur partout. J'ai vendu des oranges sur le boulevard. J'ai appris la déclamation et le chant. Je ne savais pas encore quelle était ma vocation. Enfin je la sentis. Je me fis libraire, sans l'aide de personne, sans argent ; c'est avec une simple brochure, la *Biographie du président de la République*, qu'à force de volonté je parvins à faire imprimer. Elle a été la première de la maison, du monument que j'ai élevé. Je l'ai placée moi-même, cette brochure, dans toute la France, formant, lançant sur le territoire six cents voyageurs pour me remplacer quand je n'avais plus le temps de voyager moi-même. Voilà comment fut fondée ma librairie. Broyant les haines, dédaignant les monstrueuses ingratitudes, les médiocrités jalouses, pour m'en-

vrir un chemin à travers les hommes et les choses, j'ai renversé les préjugés, j'ai ouvert ma porte à de faux bonshommes, déjoué d'ignobles projets! J'ai fait grâce à des voleurs qui m'ont volé! Mais c'est assez vous esquisser ma vie; maintenant que vous me connaissez, achetez-moi, achetez mon fonds! Tout à trois sous! A trois sous le volume comme la chanson de l'homme dont je fus l'historiographe, et que je n'ai pas plus le droit de condamner, par reconnaissance, que vous n'avez le droit d'absoudre, par patriotisme! A trois sous l'*Histoire de l'Empire!* A trois sous une histoire qui, sous l'Empire, valait six francs! Ce n'est pas le prix du papier! Il ne faudrait pas avoir trois sous dans sa poche pour s'en priver! A trois sous, trois sous!

Et l'homme se tut, il se croisa tout à coup les bras sur son pardessus de fourrure, regardant bien en face la foule qu'il dominait du regard après l'avoir captée du geste et de la parole..

Je ne doutais pas de son sort, à la mine de quelques fédérés qui avaient failli se ruer contre lui, au début de son long discours.

Quelle ne fut pas ma stupeur, en voyant la masse du public se jeter pourtant sur ses livres!

Après s'être consultés, tous s'étaient dit entre eux :

— Bah! ce n'est pas pour moi, c'est pour les enfants!

Ou bien :

— Il vaut mieux acheter pour trois sous le fonds de ce badinguinsard. Ce qui sera acheté ici, au rabais, n'ira pas aux *chouans* de Versailles?

Ou bien encore :

— Ça vaut le papier! Je m'en ferai des cornets. Ça sera autant de détruit. Je collerai les images dans ma chambre, ça me fera une tapisserie pas cher, je n'aurai qu'à en couper les légendes!

A l'aide de ces accommodements de conscience, toute la foule du Pont-Neuf, groupée autour de l'homme à la grande barbe, lui jeta ses trois sous en échange de ses livres, dorés sur tranche, aux armes de l'Empire.

En moins d'une minute, la table d'où était descendu Pick de l'Isère, tout à l'heure surchargée de livres, devint tout à fait nette.

Les gros sous pleuvaient dans sa sébile, chaque fédéré enfouissait au fond de sa poche le livre maudit, dont les gravures, avec l'éloquence de Pick, du seul Pick de l'Isère, avaient tenté les communards, malgré l'horreur du nom que ce livre leur inspirait.

Je croyais la scène terminée, quand un fédéré, resté sur le terre-plein, après la vente de l'audacieux Pick, s'approcha brusquement de lui. Il lui dit, en lui frappant sur l'épaule :

— Tu es Pick, n'est-ce pas, le libraire bonapartiste? et tu ne crains pas de faire, en pleine Commune, de la propagande versaillaise ?

— Oui, je suis Pick... Pick de l'Isère, lui ripostat-il, le poing sur la hanche, en le regardant dans les yeux. Eh bien! après, citoyen?

— Eh bien! mon petit père, suis-moi à la préfecture. Nous verrons si ton boniment plaira autant à Raoul Rigault qu'il a plu à ces imbéciles.

— Attendez donc, citoyen! reprit Pick qui, au.

lieu de le suivre, se recula du fédéré tout en ne cessant de le dévisager, mais je vous reconnais aussi! Vous êtes D***, mon ancien voyageur; D***, parti de chez moi, en oubliant de me payer les livres dont vous étiez le placier! Tiens, tiens! je vous retrouve, pour m'arrêter, probablement pour que je n'aie plus l'idée de vous réclamer le prix de votre vol? C'est malin, ça!

— Tu te trompes, citoyen! balbutia D***.

— Eh bien! reprit Pick triomphant, si je me trompe, viens te faire reconnaître avec moi chez le commissaire! Si tu es aussi bien avec le citoyen Raoul Rigault, moi je ne suis pas trop mal avec le citoyen Courbet! Nous verrons, avec nos protecteurs de la même foi, si la justice est toujours la justice, sous la Commune comme sous l'Empire. Tu voulais me faire arrêter, à mon tour c'est moi qui t'arrête, citoyen D***!

Je n'avais pas perdu un mot de cette scène.

J'admirai, à cette occasion, le sang-froid et la chance qui avaient si bien servi Pick de l'Isère vis-à-vis de son adversaire intéressé.

Le peuple parisien, sous tous les régimes, a horreur des voleurs. Après avoir donné d'abord gain de cause au citoyen D***, il se tourna contre lui, quand un chef de patrouille venant de la préfecture s'interposa entre D*** et Pick de l'Isère.

Ce fédéré, accompagné de ses hommes, l'arme au bras, se plaça entre les deux individus après avoir fait disperser la foule qui commençait encore à s'agglomérer autour d'eux.

Ce chef de fédérés s'écria d'un air de commande-



filou. Si tu avais e
républicain comme
sac. Mais ne t'avise
vente de tes ordure
qui te les ferais re
averti en vaut deux

Cette fois, Pick
détalant au plus vit

L'homme qui fut
contre de ce chef de
moi.

Car ce fédéré au l
dévoué à la Commu
vieilles barbes, vraie

Bagasse !

Moi qui avais as
changement de con
avais oublié ma situ
quelle facilité les h
et d'allures selon le

Et malgré le danger qu'il y avait à me faire connaître de ces farouches soldats, je m'apprêtai à m'élancer vers mon ancien agent, prêt à l'appeler par son nom, prêt à lui demander compte de son étrange métamorphose.

Comme s'il m'eût prévenu, Bagasse, après avoir fait marcher devant lui le libraire impérialiste, me toisa des pieds à la tête, il me regarda bien en face, il haussa les épaules, avec l'intention formelle de ne pas me reconnaître, puis me tourna les talons.

Je restai pétrifié.

Comment! c'était l'homme qui m'avait averti la veille, qui m'avait autrefois sauvé la vie, avec qui j'avais tant de fois lutté contre la mort, c'était lui qui, au moment où ma fortune, ma liberté, mon existence étaient en jeu, c'était lui qui feignait de ne pas me reconnaître?

Je m'en retournai chez moi, dès que le dernier commissaire, M. B***, n'était pas au rendez-vous que je lui avais assigné pour aller chercher ensemble notre laissez-passer chez nos ennemis politiques.

Avant de partir, je ne voulais pas faire comme Bagasse, abandonner un ami dans le malheur.

Mais en pensant à l'ingratitude de mon agent, en cet instant critique, ce fut le cœur attristé que je repris le chemin de mon logis.

Hélas! tout n'était-il pas burlesque, contradictoire, mystérieux et lugubre sous la Commune?

CHAPITRE XII

LES ESPIONS DE M. THIERS

En rentrant chez moi, je ne revenais pas de l'attitude de Bagasse à mon approche. Jouait-il la comédie, pour mieux travailler à mon salut ?

Sa note que j'avais reçue, la veille, me le faisait encore supposer.

Cependant je connaissais Bagasse trop simple pour tenir si bien ce double rôle.

S'il le jouait en habile comédien, c'était probablement parce que ce rôle lui était soufflé par l'un de ses camarades, Requin ou Œil de Lynx ?

Mais en me rappelant aussi que ces derniers étaient tous dévoués au précédent régime, je me demandais si depuis que la Commune s'affirmait, mon administration, en me sachant dévoué à M. Thiers, et autant pour rester en place que par haine contre les hommes du 4 septembre, si, dis-je,

ı administration se s'était pas tout à coup tour- contre moi ?

ette supposition était admissible.

'lus je songeai aux derniers incidents du Pont-ıf, plus je m'arrêtai à cette dernière conjonc-ɔ.

.utrement Bagasse n'eût pu commander un pelo- de fédérés.

ı n'aurait pas été aussi indulgent vis-à-vis d'un aire bonapartiste qui, sous le couvert des parti-s inavoués de l'Empire, vendait encore, en pleine nmune, son vieux fonds de livres napoléoniens.

ːt je me rappelais que, depuis les déceptions des isiens, l'horreur contre l'Empire, inspirée par hommes du 4 septembre, n'était plus à l'état nt.

e qui me le prouvait, c'était l'empressement dissimulé des fédérés qui, une heure aupara-t, s'étaient jetés sur les livres à trois sous de cien libraire bonapartiste.

ɘ me faisais ces réflexions tout en écrivant mes ɘs sur ce que j'avais vu dans la journée, notes ıinées au gouvernement de Versailles.

es réflexions, je les consignais aussi en me pelant comment s'était déjà formée la Com-ne.

'écrivais alors que le parti bonapartiste qui ait tant agité à Bruxelles et à Londres à la fin 'a guerre, pesait de plus en plus dans la balance ınt en suspens les deux pouvoirs de Paris et de sailles. Je disais qu'il agissait autant à Paris à Versailles.

La préfecture de police ne possédait-elle pas, en effet, parmi ses hauts fonctionnaires, des partisans très capables de faire tourner contre moi jusqu'à mes agents, dès que les Duval, les Rigault, les Ferré pouvaient devenir, en cette occurrence, leur fourche auxiliaire ?

Le Comité central, quoi qu'il ne l'avouât pas, n'était-il pas composé de républicains et de bonapartistes ayant les mêmes ennemis : les hommes de septembre ?

N'avait-il pas été formé, comme je l'ai déjà dit, de deux éléments hétérogènes : de l'*Internationale des travailleurs* et du *Comité fédéral*, ayant pour président un nommé Raoul de B***, cousin du docteur Conneau, ancien protégé de la cour impériale ?

Je savais de source certaine que l'ex-Empereur entretenait des relations secrètes avec plusieurs membres de l'Internationale.

M. Thiers, à Versailles, le savait bien, il les comptait jusqu'au milieu de son entourage où se trouvaient les Amigues, les Hugelmann et les derniers courtisans étrangers de l'Impératrice exilée. Il ne l'ignorait pas plus qu'à Paris les Duval, Protot, Rigault, Ferré et *tutti quanti* ne l'ignoraient par leur feuille populaire : *le père Duchêne*, rédigée elle-même par un ancien courriériste des salons de l'Empire !

J'en étais là de mon rapport destiné à Versailles, lorsque je reçus la visite d'un personnage qui demanda à me parler en particulier.

Dès que je fus seul avec lui, il se fit connaître sous le nom T*** D***.

Il se dit envoyé de Versailles, par M. Thiers, pour me demander le rapport que je lui avais promis l'avant-veille, en quittant le général Valentin au sujet des événements récents de la Commune.

Je reconnaissais, par la présence de ce messager, la vigilante activité de M. Thiers; mais les événements qui se passaient autour de moi, la situation critique dans laquelle je me trouvais, me donnaient tous les droits à la méfiance.

Je sommai cet individu, avant de lui répondre et de lui remettre mon rapport, de me prouver ce qu'il avançait.

M. T*** D*** m'exhiba avec empressement et une obligeance parfaite deux laisser-passer, l'un émanant de M. Valentin, l'autre des citoyens Duval et Rigault.

Puis il me dit en recevant mon rapport :

— Monsieur Claude, je suis en ce moment bien mieux partagé que vous, car je vous préviens que si, dès aujourd'hui, vous ne quittez Paris, vous êtes menacé d'être conduit en prison par ceux qui m'ont délivré mes laisser-passer.

— Eh bien, lui répondis-je en souriant, pourquoi, à l'aide de la passe que vous tenez de mes ennemis, ne m'aideriez-vous pas à regagner Versailles ?

— Impossible, monsieur Claude, me répondit-il ; impossible ! car je ne puis quitter Paris qu'avec la même voiture, le même cheval, le même domestique qui m'ont conduit dans la capitale. Moi, qui surveille Paris, je suis également surveillé.

— Alors, monsieur, fis-je en congédiant cet espion versaillais, à la grâce de Dieu !

— Oui, termina-t-il en me quittant, une fois mon rapport dans sa poche. Mais ne tentez pas plus Dieu que le diable ; je sais que si Dieu vous protège à la préfecture pour vous délivrer, le diable vous guette pour vous perdre. Plus les heures s'écoulent et plus vous tentez le diable contre Dieu qui veut vous sauver. A bon entendeur, salut!

Et M. T*** D*** s'esquiva en me laissant tout songeur.

Cette fois j'étais bien décidé à partir, dussé-je ne plus attendre le commissaire B*** qui, probablement la veille, n'avait pas osé affronter les fédérés et que j'attendais encore chez moi depuis l'arrivée de cet espion.

Je n'aurais même pas attendu M. B*** si M. T*** D*** eût pu déjà m'emmener avec lui.

Mais comment ce dernier avait-il pu trouver le moyen de pouvoir circuler si facilement à l'aide de ces deux laisser-passer de Paris à Versailles?

Voici par quel moyen : M. T*** D*** s'était ménagé à Paris une porte toujours ouverte : possédant, depuis le 4 septembre jusqu'au 18 mars, un modeste emploi au ministère de l'intérieur, il avait imaginé, dès l'installation de la Commune, d'accord avec M. Thiers, de se constituer le messager de tous les représentants étrangers en résidence à Versailles.

En sa qualité de courrier du cabinet, il voyageait, au compte de tous les ambassadeurs, sur un terrain neutre.

Chaque matin, sous prétexte de se mettre en rap-

port avec tous les bureaux des auxiliaires des cours étrangères et de leur porter des dépêches, il passait dans un léger phaéton, de Versailles à Paris.

Conduisant sa voiture, n'ayant qu'un domestique, T*** D*** pouvait exhiber impunément, grâce à cet écriteau placé ostensiblement sur son phaéton : *Service des ambassades*, les deux saufs-conduits qu'il tenait des pouvoirs ennemis.

Le délégué des ambassadeurs n'était qu'un espion de M. Thiers, il avait sa consigne, elle était formelle ; celle de ne repasser les portes de Paris qu'avec la même voiture, le même cheval, le même domestique. Il n'avait garde de l'enfreindre pour ne pas éveiller les soupçons de la Commune.

A part cette soumission aux délégués du comité central, tous ses soins étaient de faire les commissions du chef de l'Etat.

Sa démarche auprès de moi le prouvait.

Il rendit bien d'autres services à M. Thiers. Dès le 18 mars, lorsque le citoyen Groslier, au nom de la Commune, prit possession, au ministère de l'intérieur, du fauteuil de M. Picard, ce citoyen, grâce à M. T*** D***, ancien employé de ce ministère qui en connaissait tous les êtres, ce citoyen, ne lui prit que son fauteuil.

Aucune dépêche, aucune lettre ne parvint de l'Hôtel de Ville au citoyen ministre. Il dut cet inconvénient à M. T*** D***, l'ancien employé de la place Beauveau, le serviteur de tous les ambassadeurs au compte de M. Thiers.

Cet espion savait que le ministère avait deux issues : l'une donnant sur la place Beauveau, l'autre

dans la rue Cambacérès; et le citoyen Groslier ne connaissait que l'entrée *officielle* de son ministère, il ignorait la seconde entrée affectée particulièrement aux employés.

Tous les matins M. T*** D*** faisait guetter les facteurs à mesure qu'ils apportaient des lettres chez le concierge de la rue Cambacérès. L'habile espion, caché chez le concierge, s'emparait des plis qui intéressaient le nouveau citoyen ministre; et T*** D*** les rapportait bien vite à Versailles, protégé lui-même par le sauf-conduit de la Commune.

— C'est incroyable! s'écriait le confiant Groslier, je ne reçois rien de l'Hôtel de Ville, à quoi donc pense la Commune?

Les chefs de la Commune, de leur côté, s'écriaient :

— C'est extraordinaire, on a beau envoyer lettres sur lettres à cet idiot de Groslier, il n'agit pas. Les Versaillais ont l'air de connaître toutes les mesures que nous prenons contre eux dans les départements! C'est incroyable!

Cependant ce n'était ni la Commune, ni son délégué ministre qui étaient en faute. Ils ne devaient cet inconvénient qu'à la mystification de T*** D***.

Cette mystification dura quinze jours; elle fut très efficace au chef de l'Etat. Il sut comment il devait agir vis-à-vis des préfets pour arrêter en province la propagande de la Commune.

Lorsque les combats à outrance commencèrent à Neuilly, lorsque les fédérés ne surent plus comment

terrer leurs morts devant les maisons qui crou-
ent sous le feu des obus et les crépitements de
fusillade, lorsque les habitants de Neuilly
eurent plus de refuge, même au fond de leurs
ves, M. T*** D*** devint leur providence !

Le combat, même au nom de l'humanité, ne pou-
it être suspendu.

C'était, aux yeux de M. Thiers, faire profiter ses
nemis des droits de la guerre.

D'un autre côté, c'était vouer à l'exécration le
uvernement de Versailles, dès que ses soldats
ntinuaient à mitrailler des gens inoffensifs, à
oitié morts, presque enterrés sous les ruines de
urs habitations.

L'espion T*** D*** sauva cette situation, aussi hor-
ble qu'impolitique... pour Versailles.

En sa qualité de messager d'ambassade, il se fit
livrer personnellement plusieurs saufs-conduits.

Pour ne pas engager les belligérants, pas plus du
té de la Commune que du côté de Versailles, de
a autorité privée il fit cesser le feu. Il poussa du
té des fédérés les députés de Versailles munis de
s saufs-conduits, et du côté des Versaillais les
embres de la Commune également protégés par
saufs-conduits des médiateurs étrangers.

Alors voilà ce qui se passe : Les pacificateurs
vancent, armés d'un drapeau qu'ils agitent,
unis à la fois des saufs-conduits du messager des
bassadeurs.

Le feu cesse.

Les fédérés peuvent enterrer leurs morts, les

soldats de Versailles laissent paisiblement sortir les malheureux habitants de Neuilly de leurs ruines fumantes et ensanglantées !

La trêve dure vingt-quatre heures ; elle est faite non au nom du gouvernement de Versailles, mais au nom de M. T*** D***, serviteur des ambassadeurs.

Toutes les missions de ce messager d'ambassades ne furent pas empreintes de cette humanité : M. T*** D*** rendit des services à M. Thiers dans le goût de ceux que lui rendit, en 1832, l'infâme Deutz trahissant la duchesse de Berry.

Dans plus d'un trafic de ce genre avec les généraux de la Commune, ce furent M. T*** D*** et M. Thiers qui furent les volés.

Le chef de l'Etat avait toujours pensé, comme le pensa plus tard Ducatel en ouvrant les portes de Paris à l'armée de Versailles, que les points faibles de l'armée de la Commune étaient du côté d'Auteuil et de la Porte-Maillot.

T*** D***, qui, pour son service d'ambassade, lançait toujours son phaéton de ce côté-là pour se rendre à la place Beauveau, et aux ambassades de la rue du faubourg Saint-Honoré, fit un jour des propositions à un commandant du poste de la porte d'Auteuil.

Ce commandant devait livrer, pour la somme de cent mille francs, son poste et ses hommes qui, à la vue des troupes de Versailles, auraient mis la crosse en l'air, ouvert les poternes, ayant au bras le brassard tricolore.

Le soir même où fut convenue cette trahison, le

commandant X*** demanda à l'entremetteur un acompte de dix mille francs. Il lui fut payé séance tenante.

Mais le lendemain, quand M. T*** D*** se présenta à la porte d'Auteuil, le commandant X*** s'était envolé avec l'argent.

Il avait préféré voler M. Thiers et son compère que de vendre la Commune et ses défenseurs.

A la place du commandant X***, T*** D*** trouva un commissaire de police qui lui mit la main au collet. Il l'arrêta pour le faire immédiatement passer par les armes.

T*** D*** était un homme de ressources. Il ne s'épouvanta pas pour si peu. Comme il avait deux noms à son service, comme son double sauf-conduit ne portait qu'un nom très différent l'un de l'autre, il protesta contre la méprise dont il prétendait être la victime de la part de ce commissaire trop zélé.

M. le messager des ambassadeurs T*** s'indigna d'être confondu avec l'espion D****, le complaisant de l'*infâme* Thiers.

Il demanda qu'on le conduisît sur-le-champ à la préfecture pour se faire reconnaître de son ami Raoul Rigault.

En l'absence de Rigault, ce fut son secrétaire Dacosta qui donna un blanc-seing à T*** et une semonce au commissaire qui l'avait confondu avec D***.

Et T*** D*** reçut de la Commune de Paris, *section de la sûreté générale*, un nouveau *permis*

pour *réparer l'*ERREUR commise par un subalterne maladroit, avec *l'expression des sentiments les plus dévoués du chef de cabinet :* GASTON DACOSTA.

Ne croirait-on pas assister à une scène d'opéra-bouffe en lisant ces lignes?

Tant de candeur de la part des séides de Raoul Rigault, tant de ruses de comédie de la part d'un espion de M. Thiers, pouvaient-elles s'allier, de part et d'autre, à tant de férocités?

Il est vrai que M. T*** D***, le messager improvisé des ambassadeurs, avait autrefois appartenu au théâtre ; il est vrai que le farouche Raoul Rigault avait écrit dans tous les journaux satiriques du quartier Latin. L'un sortait des coulisses, l'autre des brasseries!

Plus convaincus, et tout aussi naïfs, étaient les soldats de la Commune.

M. Thiers qui, durant sa carrière diplomatique, n'hésita pas à faire le trafic des consciences, ne dédaigna pas, au second siège, de se servir de nombreux espions, tant dans son camp que dans le camp des fédérés, pour précipiter la victoire de l'armée versaillaise.

Il ne fut pas je le répète toujours heureux.

Ce fut peut-être parce que la Commune découvrit la plupart de ses complots, avortés le plus souvent, parce que le chef de l'Etat ne voulait pas y *mettre le prix*, que la Commune, moins sûre d'elle, battue par tous ses espions, s'érigea en comité *de salut public!*

Il y avait parmi les commandants de la Commune, condottieri étrangers, chercheurs d'aven-

tures, très dévoués, moyennant finances, au gouvernement de Versailles, un certain Italien qui avait reçu de M. Thiers une somme assez ronde pour débarrasser Paris de ses hommes les plus énergiques dès le commencement des hostilités du second siège.

Ce commandant, qui avait reçu de Versailles une somme assez forte, n'en avait distribué, qu'une faible partie, bien entendu, à ses soldats, sous prétexte de leur envoyer chercher des renforts en province.

Ces soldats, vieux révolutionnaires de 1848, n'avaient vu aucune malice dans l'argent qu'ils avaient accepté pour chercher, en apparence, en province, après le 18 mars, de nouvelles recrues socialistes.

Ils n'avaient pu deviner que cet argent reçu par eux n'était qu'un moyen tentateur de les éloigner à tout jamais de Paris.

M. Thiers et le commandant garibaldien ne doutaient pas qu'on ne les reverrait plus, au moment du combat !

Aussi la stupéfaction du commandant fut-elle grande lorsque, le siège se prolongeant, il vit revenir ses soldats, accompagnés de leurs frères, pour remettre à leur chef ce qu'ils n'avaient pas dépensé pour leurs frais d'embauchage !

— Les imbéciles ! n'avait pu s'empêcher de s'écrier, plus tard, l'espion déguisé des commissions militaires de Versailles. Non-seulement ils sont revenus, pour se faire tuer, mais encore ils ont rendu l'argent !

Il est vrai que durant le second siège, il y avait l'espionnage prussien qui brodait sur le tout et qui donnait aussi maille à partir à M. Thiers.

Pendant que, dans son ardent patriotisme, le chef d'Etat s'épuisait, en se préparant à vaincre la Commune, à conclure le traité de paix avec l'Allemagne, M. de Bismark feignait de ne pas croire à la complète réussite du nouveau chef de l'Etat contre la Commune.

Il laissait entendre au Reichstag que si M. Thiers ne pouvait venir à bout de l'insurrection, il traiterait avec le gouvernement impérial qui ne cessait, de toutes parts, de lui faire des avances.

Ce n'était qu'un stratagème de M. de Bismark. Par ce piège, le chancelier affaiblissait la défense des deux partis.

En redonnant de l'espoir aux bonapartistes déguisés dans les deux camps, le rusé diplomate arrivait à ses fins! Il forçait M. Thiers, que le parti bonapartiste n'aurait pas ménagé, à passer par ses conditions.

La tactique du chancelier réussit à son gré.

Les espions de M. Thiers furent les premiers, sans s'en douter, à travailler au compte de l'adroit chancelier.

Dès la fin de la guerre et le commencement de la Commune, les bonapartistes, après s'être faufilés partout, commençaient à relever la tête.

Ils pressaient Thiers jusqu'à Versailles comme ils pressaient à Paris les chefs de la Commune.

A Saint-Valéry-sur-Somme, un ancien directeur des Beaux-Arts ne cessait, durant la guerre, de sur-

veiller les agissements des hommes du 4 septembre. A Bruxelles se publiait le *Drapeau*, adressé à l'armée qui le répudia. A Boulogne-sur-Mer, l'arrivée soudaine de M. Rouher et de M. Chevreau coïncidaient avec les événements du 18 mars et les velléités du chancelier de traiter avec le gouvernement déchu, qui avait de profondes racines dans le pays.

Voilà du moins ce que les espions de M. Thiers ne cessaient de lui faire entendre.

M. Thiers, je le tiens de son entourage, entra à cette époque dans une si violente fureur qu'il ordonna la mise en arrestation de M. Rouher, au moment où revenu de Londres il débarquait à Boulogne. Alors M. Thiers passa par les dernières conditions de l'adroit chancelier pour en finir avec l'Empire.

Ce fut la faute de ses espions. Dans leur zèle intéressé, ils lui montrèrent la situation à travers un verre grossissant. Ils mirent M. Rouher, à son arrivée à Boulogne, dans un tel état qu'il ne sortit des mains de la populace que les habits en lambeaux et le corps presque nu !

Ce qui faisait la force faisait aussi la faiblesse du nouveau chef d'État. Comme l'Empereur, M. Thiers écoutait trop par son million d'oreilles policières ce qui se disait, ce qui se passait autour de lui.

A force de redouter l'Empire déchu, il finissait par le rendre redoutable ! Il s'était si bien persuadé, par sa police, de la puissance de son adversaire, qu'il ne fit marcher les gendarmes de Versailles contre la Commune qu'en soufflant à ses espions

que, après la Commune vaincue, c'était l'Empire cher aux gendarmes qui reviendrait aux Tuileries.

La terreur de l'Empire à Versailles n'était pas moins grande à Paris.

La préfecture de police qui, sous Duval, Raoul Rigault, Cournet, Ferré, garda, sauf tous ceux qui étaient partis au 4 Septembre, presque tous les anciens employés de l'ancien régime, n'était pas faite pour dissiper ces craintes.

A Paris, le gouvernement de l'Hôtel-de-Ville, à Versailles, le Pouvoir exécutif n'avaient pas assez de tous leurs publicistes pour réchauffer la haine et le mépris voués au prisonnier de Vilhemshœhe et à l'exilé de Chislehurst.

Quelques jours après l'avènement de la Commune, le comité central, qui n'était pas sûr des fédérés qui le gardaient, publiait cette note dans son journal officiel :

« De nombreux agents bonapartistes ont été surpris faisant des distributions d'argent pour détourner les habitants de leurs devoirs civiques.

« Tout individu, convaincu de corruption ou de tentative de corruption, sera immédiatement déféré au comité central de la garde nationale. »

Plus tard, ce comité, transformé en comité de salut public, termina par cette phrase plus énergique : *Sera immédiatement passé par les armes.*

En attendant, la terreur bonapartiste faisait inspirer ce pamphlet devenu populaire.

Ce pamphlet, je le reproduis ici comme curiosité pour donner la mesure de l'état des esprits en 1871, parce que moi-même je n'étais pas plus épargné

que les autres. Mon nom qui y figure, lorsque je n'ai cessé, intérieurement, de déplorer les excès de l'Empire, donne une idée de la sincérité de ce factum fait en vue de servir de garde-fou au pouvoir de la Commune.

Voici ce factum tel qu'il a été publié ; il est aussi curieux par sa forme que par son caractère; il donne la mesure de l'état d'irritation des esprits de cette époque.

LES BORN

HISTOIRE IN

PROJET DE MONUMENTS D'EXPIATION A

INDIVIDUS

VOUÉS

A LA MALÉDICTION ET AU MÉPRIS des citoyens,
A LA HAINE ET A L'EXÉCRATION des peuples,
A L'OPPROBRE ET A L'INFAMIE dans les générations futures,
A L'ANIMADVERSION universelle, enfin,

POUR

Avoir mis la France dans l'état épouvantable et unique dans l'histoire où elle s'est trouvée plongée par suite des funestes événements qui ont eu lieu en 1870.

NAPOLÉON III, le chenapan de *Décembre* et de *Sedan*,
L'inepte conspirateur de *Strasbourg* et de *Boulogne*,
Le cynique corrupteur de la conscience
et de l'esprit publics,
Qui a perdu et livré la France!
Empereur comique, **Majesté** de hasard,
pauvre et triste **Sire!**
Chevalier du faux serment et du guet-apens.
L'homme à la *providence* et *Providentiel*
par excellence!

MAUDITES

E DE L'EMPIRE

HONTE DES MALFAITEURS DE L'HUMANITÉ

Surfait par ses Cornacs avides
et par des Prôneurs intéressés ;
Indifférent au *Bien*, sceptique et blasé à l'égard
du *Mal* ;
Sauveur journalier de la société, pourfendeur
de l'anarchie, et : « *L'ordre, j'en réponds !* »
Incarnation du *Moi* : disant « **Je, Mon, Ma, Mes** »
comme si tout lui appartenait.
Traître, renégat, déloyal, hypocrite, astucieux,
fourbe, pervers, criminel, meurtrier, violateur
des lois, faussaire, libertin, etc. !
Ayant tous les **Vices**, et quant aux qualités :
Néant !
Gibier de potence et de bagne, plutôt que de prison,
de bannissement et d'exil.

Dont la conduite entière fut un **outrage** à la morale et aux bonnes mœurs, et dont le règne (suprématie du bon plaisir et de l'arbitraire, du Sabre et de la Croix, c'est-à-dire mélange de Militarisme et de Jésuitisme, de tabac et d'encens — gouvernement de la rapine, du favoritisme, de privilège et des abus ; — qui ne fut qu'aveuglement et folie ; — qui devait être la *paix* et qui n'a été que la *guerre* ; — qui n'a répondu à la confiance que par des duperies, etc., etc.), dont le règne, enfin, commencé dans le **Sang**, s'est écroulé dans la **Boue !!**

Piétri, *Son* inséparable préfet de police; organisateur des troubles et des complots; véritable premier ministre de ce **César idiot**, qui, avec *Lagrange*, *Alessandri*, Claude, *Marseille* et autres alguazils, paltoquets ou argousins, lie et rebut de la société, gouvernait littéralement la France.

Émile Ollivier, pitre, amuseur de la galerie; — *Son* digne ministre de l'*Injustice* et des cultes — qui a perdu ou gâté tout ce qu'il a touché; — Sophiste haineux et vindicatif; *Sujet* souple; rhéteur affecté et cauteleux; ancien commissaire de la République en 1848; — qui devait être le *Spectre du 2 Décembre*, et ne fut que l'apôtre de la duplicité, — qui, enfin, devait être *la force*, et qui, grâce... non au sabre, mais à la *bénédiction* de son père, a tout fait d'*un cœur léger !*

De Grammont, l'*Insignifiant; Son* naïf ministres des affaires étrangères.

Lebœuf dit : Maréchal *Oui-sire*; stupide ministre de la guerre.

Benedetti, *le Dupé; Son* niais ambassadeur en Prusse.

Rouher, *l'Outrecuidant ;* dit : *Vice-Empereur*; ancien fougueux républicain de 1848; — *Son* âme damnée, grand apologiste de billevesées gouvernementales, rusé président de *Son* Sénat.

Schneider, *l'Autocrate*... du Creuzot; *Son* hautain et très humble président du Corps législatif, ce pâle simulacre de la représentation natio-

nale; débiteur des flatteries et des congratulations courtisanesques ; porteur aux pieds du *Trône* (avec un grand T!) de l'hommage, du respect, du dévouement, du servilisme et du vasselage officiels.

Baroche, *l'Arrogant*; celui qui, en 1848, a « devancé la Justice du Peuple » ; — docile président de *Son* Conseil d'Etat.

Devienne, *l'austère* (affaire *Marguerite Bellanger, l'Impératrice*, n°... 2.?); — premier président de *Sa* Cour de cassation.

Clément Duvernois, le *Transfuge; Son* collaborateur intime dans *Ses* rapsodies historiques et autres. — De plus, approvisionneur... *non désintéressé*... de Paris.

Conti, *un Corse! Son* secrétaire particulier, correcteur de *ses* élucubrations.

Frossard, l'*Illustre... Ganache*; général de cabinet, caporal instructeur de *Son* héritier présomptif.

Maupas, *Son* complice, comme préfet de police au guet-apens du 2 *Décembre* 1851, ce *prologue* sanglant de l'ignoble et honteuse saturnale qui fut l'*Empire!*

Canrobert, le maréchal *Rrrran!*

Palikao, le *Pillard*... des palais de la Chine; de son nom : *Cousin Montauban*, comte d'occasion; *Son* dernier ministre imposteur.

De Failly, *Sbire*... de *Mentana* et de la rue Transnonain (1834); l'un de *Ses* généraux d'antichambre ou de salon.

Bazaine, expert en trahison ; stigmatisé par son odieuse *reddition de Metz*, la ville imprenable ; — crime qui, pour le pays, est le vrai « **Couronnement de l'Edifice.** »

Le prince Napoléon, fils du *vieux Jérôme*, dit : *Craint-plomb*, dit : *prince Kokikof*, *sur d'Azof*, etc., etc.

Pierre Bonaparte, le *Lacenaire impérial*, dit : *Pierre d'Auteuil.*

Etc., etc., etc., c'est-à-dire :

Tous les Auteurs principaux de nos immenses désastres et du régime horrible par lequel la France énervée a été asservie pendant vingt années ; lesquels, publiquement ou d'une façon privée, de près comme de loin, ont contribué à fonder et maintenir le *pouvoir personnel* oppresseur, tyrannique et maudit du brigand heureux dont les hauts faits, caractérisés par la fusillades, les transportations, les confiscations, la terreur, porteront dans l'histoire les noms funèbres de : *Boulevard Montmartre*, *la Ricamarie*, *Aubin*, *Sedan*, *Metz*, etc., et qui n'aura dispensé ses bienfaits que par les commissions mixtes, les tribunaux, la police, Sainte-Pélagie, Mazas, Lambessa, Cayenne, etc., etc.

En comprenant dans ces **Individus maudits** :

Tous les **Gens** de la famille imp...*fernale*, morts et vivants, vauriens et cravacheurs désignés dans les 3[e] et 18[e] livraisons des papiers trouvés aux Tuileries ; qui, en vrais parasites qu'ils étaient, ont vécu, par le caprice de ce Prince *vide-gousset*,

aux dépens du peuple, dont 1.310.975 francs de rentes annuelles, et 70.187.796 francs alloués en dix-huit années, à titre de parenté, indiquent bien que ces rongeurs se faisaient tous litière.

Les membres de **Son Conseil Privé**, à commencer par le *Sire* de Chamarande, *Fialin* dit **de Persigny**, comte et duc de raccroc, l'un de ses excitateurs et son plus ancien complice ; — regrettant d'y voir figurer le démocrate-nobiliaire *Magne*.

Ses Ministres, anciens et récents pantins, ambitieux sans scrupules, célèbres seulement par la *Lanterne de* ROCHEFORT ou par la *souscription* BAUDIN, et qui, loin de résister aux entraînements du despotisme impérial, ont exercé, avec un acharnement inouï, les violences et les persécutions de cet abominable système.

Ses Conseillers d'Etat, eunuques officiels, dandins et automates superflus ; constituant avec le *ministre d'Etat*, l'organe spécial et particulier par lequel cette majesté *Framboisyenne* et charivarique daignait, dans sa souveraine bonté, vouloir bien entrer en rapport avec ce qu'elle consentait à appeler : *les Grands Corps de l'Etat.*

Ses Sénateurs, vieux laquais, flasques et serviles; Paillasses décrépits ; Scapins fourbus, vicieux et ramollis comme lui ; marionnettes politiques ; Cassandres à la retraite. — Ridicules gardiens des libertés publiques.

Ses Députés officiels et satifaits qui recevaient de lui des subsides ; qui, d'un *cœur léger*, et, dans l'intérêt de la dynastie, ont voté la guerre ;

— ayant également un blâme pour tous ceux qui ont prêté *serment* à l'homme audacieux et parjure qui avait si outrageusement violé *le sien*.

Ses Ecuyers, pourvoyeurs en libertinage de ce Pacha caduc; — **Ses Veneurs**; — **Ses Aides de camp** en chambre; — **Ses Maîtres de cérémonies** à ressort; — **Ses aumôniers** de *far niente*; — **Ses Chambellans** à clef dorsale, et autres **Porte-coton officiels**; tous, tant Petits que Grands; — en un mot, soit de la chambre, soit de la table, soit de l'écurie, soit de l'alcôve, toute la *haute* et immonde **Domesticité** impériale.

Ses Créatures, Ses Courtisans et Ses Familiers.

Ses Cumulards, Ses Sinécuristes et autres **Budgétivores**, gorgés de places à gros traitements, repus de privilèges et comblés d'immunités de toutes sortes, pour services personnels rendus, en tête desquels son *grand maréchal du palais*, une des dernières culottes de peau du premier empire, qui, tout compte fait, recevait, véritable ogre, près de trois cent mille francs par an, pour ne rien faire!

Ses Ambassadeurs, c'est-à-dire ceux qui, comme *Fleury* et autres, ne valant pas mieux que (Bonaparte), se sont trouvés dignes de représenter à l'étranger un individu si peu honorable, par ses antécédents et par ses actes.

Ses Magistrats complaisants, avilis, prévaricateurs et corrompus; qui, tous, dès le 2 *Dé-*

avec d'autres arlequins *solliciteurs* qui n'ont
ite à se mettre au service de l'ancien *souteneur*
-York, du policeman de Londres, etc., etc.

Haute Cour *d'Injustice*, célèbre, en der-
:u, par ses déférences inouïes pour le *prince*
: et par l'acquittement inique de ce dernier.

Hauts Jurés sans conscience!

Cour des Comptes, ou pour mieux
les Contes, c'est-à-dire des *fictions*, car
n président et son procureur général, ses
ı 2 *Décembre* ont fait les comptes de cette
ıi approuvait toutes les **mises en poche**,
Chef de l'Etat que de toute la série de ses
›nnés, ces comptes, *faits à plaisir*, ne sont
Contes à dormir debout, mais bien des *His-*
faire frémir.

Corps Militaire en général, tant de
ıe de mer, de l'artillerie et du génie, lequel,
us ses *comités*, ses *états-majors*, ses *inten-*
:t ses *bureaux*, et malgré l'énorme dépense
e de huit cents millions de francs, a été
ıprévoyant, inhabile ou désordonné,... si ce
us,... pour ne pouvoir pas même opposer à
›n aucune résistance.

nt toutes les barrières de la routine, com-
›utes les ornières de la camaraderie et de
de, c'est-à-dire les préjugés les plus invé-
Militarisme, le *Génie civil*, — les *Travaux*
— la *Garde mobile*, — la *Garde nationale*
›nt eu beau venir au secours de ce pauvre
ilitaire, la navrante capitulation de Paris,

qui est le bouquet de son œuvre, n'en a pas moins piteusement achevé notre ruine si bien commencée, de *Reischoffen* à *Sedan* et de *Strasbourg* à *Metz*.

Par une intervention complète des rôles, il a même fallu que la marine, avec son artillerie et ses soldats, fasse presque exclusivement le service de la terre ferme; nos artilleurs, notre matériel et nos munitions ayant été livrés à *Sedan* par le lâche *Napoléon* et à Metz par le traître *Bazaine*, sur lesquels les **Hommes** du 4 *Septembre* semblent avoir pris exemple.

Ah! c'est que, contrairement à la vieille garde impériale, c'est-à-dire aux *grognards*, qui mouraient plutôt que de se rendre, la nouvelle garde *se rend* et ne *meurt pas!*

Espérons que le règne de tous ces *traîneurs de sabre* est enfin fini!

Ses Maréchaux *de cour* **et ses Généraux** *pour rire;* les uns comme les autres véritables généraux Boum ou Malbroughs à la bergamote; — matamores, fantoches et bravaches; — des... zéros et non des héros; — soldats de clinquant, de parade et de petite guerre; — hommes de plaisir, d'ignorance et d'infatuation plutôt que d'étude, de savoir et de mérite; — nécessairement plus prétoriens (c'est-à-dire césariens et papalins) que patriotes; — tous superbes et vainqueurs à Satory et au camp de Châlons: — non moins brillants que frivoles aux sabbats malsains des Tuileries, où ils se distinguaient surtout dans la savante conduite d'un cotillon; — mannequins à

ılons très braves et sans pitié dans les émeutes, ı face de citoyens sans armes, de femmes et d'en-nts.

Ses Amiraux *d'eau douce;* très forts en cal-ıls et en expériences de tir, mais complètement expérimentés en hydrographie; ce qui a été suffi-mment prouvé par leur dernière et inutile cam-ıgne dans la mer Baltique.

Si, comme faisant partie de l'armée investie, ces miraux ont concouru à la défense de Paris, il n'y pas, on le sait maintenant, à faire, en leur faveur, ıcune exception : l'incurie, l'impuissance et le auvais vouloir, pour ne pas dire plus, ont été ırtout les mêmes!

Ses Cardinaux!... Car... c'est lui qui les ıoisissait et les nommait! — Tous, nullités de ›urbettes et de génuflexions, excellents pour faire ›s sénateurs, comme, du reste (non moins *cumu-rds* que les autres), ils l'étaient déjà de droit.

Ses fonctionnaires, incapables, ineptes ou lapidateurs des derniers publics.

Ses Préfets, obséquieux, dévoués et soumis, enés et surmenés, et surtout ceux à *poigne ;* vrais *andarins* et *Satrapes*, qui, en décembre 1851, ont it fusiller *deux fois* le pauvre MARTIN BIDAURÉ.

Ceux **des Maires**, des *Juges de paix* et même our descendre en quelque sorte jusqu'en bas dans honteuse hiérarchie bonapartiste) ceux des mples *Gardes champêtres* qui ont marché sur les aces ou obéi aux ordres des préfets maudits.

Ceux **des Professeurs** des facultés ou d
Membres des instituts, et autres palinodist
imprégnés du virus servile qui ont avili la scie
en endossant la livrée, et en se mettant au serv
de cet ignominieux et *plus que Bas empire*.

Ceux **des Membres de l'Acadé**
française qui, dans ce gâchis impérial, se s
abaissés jusqu'à prendre le mot d'ordre de la C
et, en dernier lieu, à se donner pour collègu
Émile Ollivier !

Ceux **des Hommes de lettres** qui, p
prix de leur ralliement à l'empire, de leur *cen*
ou de leurs adulations, émargeaient aux *f*
secrets ou sur la cassette impériale (3e, 21
autres paquets des papiers trouvés aux Tuiler
— Sans excepter les écrivains poètes et les art
avilis ou dégradés par leur glorification
régime qui, véritable calamité publique, éta
fléau de la France.

Les Journalistes vendus, insult
timbrés et assermentés de la justice et du droit
plupart vrais *De la Hoddes* de la presse, fome
teurs et dénonciateurs qui n'ont cessé de répa
leur bave sur tout ce qui était grand, nob
généreux.

Les Gens de la **Police secrète**, de cet é
de l'empire, de cette sentine empestée que, pa
euphémisme adouci, l'on nommait le *service*
Sûreté publique ou de la *Sûreté général*
qui ne servait qu'à la politique ; — ceux du *C*
tête et du *Gourdin*, — les mouchards, — les lim

— les agents provocateurs, — les faux conspirateurs, — les faux témoins et autres gueusards ; — les décacheteurs de lettres du **Cabinet noir ;** — les commissions de **Censure ;** — les directeurs de prisons politiques ; — les gouverneurs-gardes-chiourmes des lieux de déportation, et tout le personnel ignoble, lèpre sordide et sanie infecte, qui, avec les pleutres et les vauriens de toutes les classes et de tous les régimes, se rattachait plus ou moins à l'administration occulte.

Les **Gouverneurs, Administrateurs ou Directeurs** de grandes sociétés ou d'établissements publics, qui ont fait passer leur dévotion à l'empereur avant l'accomplissement de leurs devoirs.

Les **Candidats Officiels** à la députation, *non élus*, et, par conséquent, non compris dans les catégories d'individus qui précèdent. — Et cela parce que l'indécence politique et l'obscénité morale des *Candidatures Officielles* ont fait soulever de dégoût tous les cœurs honnêtes.

Les **Décorés** de la *Légion d'Honneur* par la faveur du prince, c'est-à-dire sans aucun droit ni mérite, mais pour des actes ou des services personnels plus ou moins avouables.

Les **Anoblis** de la même manière (ducs, comtes, marquis, barons de brocantage), c'est-à-dire des gens tellement vils ou coupables qu'ils ont pu encore emprunter un grand relief à la considération ou au pardon de ce criminel avachi.

Nécessairement aussi :

Ceux qui, sciemment, par sympathie ou par amour, ont soutenu et défendu l'empire; car, les gens qui composaient et servaient cette parodie de gouvernement, étant vils, ceux-là (excepté, bien entendu, les pauvres esprits, que, plaisamment, on nommait *Ratapoils*) se sont, logiquement, de leur plein gré ou de gaieté de cœur, constitués *vils* aussi.

Enfin, — **Tous** les faiseurs, agioteurs, turcarets, tripotiers et flibustiers quelconques; — les spéculateurs éhontés, — les fournisseurs sans probité, — les dilapidateurs des fortunes privées, — les accapareurs endurcis; — tourbes d'égoïstes sans pudeur, intrigants et fripons de toutes nuances; — filous embusqués derrière le *Code;* véritable bande de voleurs, *francs-pilleurs* sans vergogne, qui, dans le journalisme, dans la finance, dans l'industrie et dans l'administration publique elle-même, au milieu de l'oblitération morale universelle, n'ont cessé, par leurs paroles, par leurs écrits et par leurs actes, de soutenir à outrance l'impur système impérial qui les protégeait de son ombre dans leurs affaires obliques et véreuses.

Enveloppons, avec les *Individus maudits*, dans un **Anathème** radical et universel :

Le flot de toutes **les Vanités** ridicules et surannées que cet empire de carton peint (qui en avait tant besoin) a fait revivre, telles que : les *Majestés*, les *Altesses*, les *Excellences*, les *Monseigneurs*, les *Dignitaires*, etc., etc., lesquelles, avec les *Eminences*, les *Grandeurs* et autres dénominations du fétichisme gouvernemental, sans en omettre les oripeaux ainsi

que les fêtes et cérémonies (qui y jouent un si grand rôle) formaient la base de ce régime théâtral et bouffon, que l'autorité, la hiérarchie, l'arbitraire (remplaçant la liberté, la réciprocité et la solidarité absentes) ont, pendant vingt ans, imposé à la France !

Sans oublier, dans les **individus maudits** de la **valetaille bonapartiste :**

Morny, *le Magnifique* ; duc de Comédie ; — insatiable dépravé ; — frère du Soulouque français. — *Morny ! vrai dieu de la machine*, et dont la mort, privant le *Fétiche* de tutelle, en entraîna fatalement la chute, — Instigateur du *Coup d'Etat* de décembre, de l'égorgement de la République, de l'étranglement de toutes les libertés et de la suppression de tous les droits ; *Robert-Macaire* dont *Bonaparte* n'était que le *Bertrand.*

Saint-Arnaud, le *Sacripant* ; (de son nom : *Jacques Leroy*), l'un des bourreaux du 2 *Décembre.*

Carlier, le *Policier*... de la Présidence ; préparateur d'un coup d'Etat et exécuteur en province, de *battues* bonapartistes.

Espinasse, le *Forcené* ; — l'un des premiers ministres de l'intérieur de l'usurpateur ; célèbre par ses *aménités*... contre la presse.

Castellane, sorte de *Fracasse*, dont les Lyonnais conservent un terrible souvenir.

Magnan, le *Soudard besoigneux.*

Billault, l'*Ambitieux*. — **Dupin**, le *Versatile.* — **Troplong**, l'*Intègre.* — **Walewsky**, l'*Uti-*

dragonnades bonapartistes du n
ruèrent sur les citoyens désar
la Constitution et les lois).

Sans oublier enfin, dans le s gistrature, cette magistr moins ardente ensuite à la cur et qui, traînant la simarre dans glante, est venue, après ce avec les soixante-cinq memb norés de la *Commission co* devant le Mandrin politique, l et l'acquitter.

Citant, pour terminer, dan dits de la Séquelle impé

Pour que le Châtiment soients complets.

NAPOLÉON Ier, le scél **chef de cette *Race maudite*** de b **que nous a vomi la Corse,** de ce *bâtards* à ne plus s'y reconn

vive dans l'abaissement et la honte, mais encore fut cause qu'elle a été envahie ***trois fois*** par l'étranger !

Enfin, et par surcroît, l'on doit **Maudire** encore :

Guillaume Ier, roi de Prusse, et **Bismark**, son ministre; non pas pour avoir ***sournoisement* suscité les tristes** événements que tout le monde déplore, puisque, de son côté, NAPOLÉON III en a **fait** ***follement*** autant; mais pour avoir continué une guerre impie alors que, par la chute du capitulard de Sedan, actuellement sire de... l'Escampette, qui avait commis la faute de la déclarer; ***la situation n'étant plus la même***, les conditions de la paix pouvaient être honorables à la *fois* pour les deux nations, ce qui n'a presque jamais lieu dans la guerre, et qui se rencontrait précisément dans cette circonstance.

Quant à la **Queue de l'Empire**, c'est-à-dire aux **Hommes** du 4 *Septembre*, qui furent le gouvernement de l'*impéritie* ou de la *trahison*, et de la *honte* nationale, et à l'**Assemblée** (dite Rurale) de *Versailles*, qui, avec ses fusilleurs, reîtres et séides de l'empire venus à la rescousse, a déchaîné sur la France les horreurs de la ***guerre civile***, une autre **Borne** (non moins *Maudite* que celle-ci) transmettra à la postérité l'échantillon de l'inertie, de la lâcheté, du jésuitisme et de la duplicité des uns, l'ineptie, de l'imbécillité, de l'insolence et de la férocité des autres !

Néanmoins :

Comme tout crime suppose des motifs et que ces motifs peuvent être des *circonstances atténuantes*, les circonstances de cette nature qui militent ici en faveur des nombreux et grands coupables *bonapartistes* esquissés et stimagtisés succinctement dans ces tableaux synoptiques, dans cette *Histoire infernale* de l'empire, et passés en revue dans cette sorte de *Lanterne magique* accusatrice, ou cloués à ce Pilori flagellateur, ces circonstances atténuantes sont : **l'Imbécillité et la Longanimité populaires.**

Ce qui veut dire que, si ces *Misérables* opprimaient et, par conséquent, méprisaient le peuple, le peuple le *méritait bien.*

Il peut en coûter de l'avouer et paraître dur de le

NOTA. — Ce tableau, production des sièges de Paris, est une **Compilation**, à la fois *synoptique et méthodique*, de ce qui a été publié dans les *Journaux* en général et dans divers écrits, tels que : la **Lanterne,** les **Châtiments, Napoléon le Petit,** les **Papiers trouvés aux Tuileries,** etc., etc.

ire ; instruits désormais par le *Passé*, et forts dans ; *Présent*, il devient plus facile d'organiser enfin n *Avenir* dans lequel on ne verra pas de ces exa- érations sociales extrêmes qui, par la *richesse* et i *pauvreté*, font que les uns sont placés au-dessus es lois, tandis que les autres sont placés au- essous, et que l'oisiveté est constamment le lot es premiers, tandis que le travail incombe sans esse aux seconds ; ni de ces exceptions criantes et nmorales par lesquelles les gens de *Police*, de '*aserne* (ces gens qui ont peur de la *Liberté*), qui ne eulent pas de l'*Egalité*, et qui ne pratiquent pas u tout la *Fraternité*), vivent, dans la fainéantise et ans soucis, soit en dehors des liens, soit exempts es devoirs de la Société commune.

15 avril 1871.

Signé : UN COMPILATEUR.

— Paris. — Assoc. générale typ., Faub.-St-Denis, 19
BERTHELEMY ET Cie.

servirent pour ramener adroiteme
l'ancien régime.

Moi-même qui, par devoir, pai
ralliait à M. Thiers, dont les fa
vertes par l'ardent désir de voir
France, moi-même je devais êtr
mosité excitée par ce factum.

Je vais le prouver en continuai
infortunes que je n'avais su évitei
la capitale où je ne comptais qu
des amis trop faibles pour me g
coups !

CHAPITRE XIII

LA PROPHÉTIE RÉALISÉE.

Le lendemain, de grand matin, je vis arriver chez ›i le commissaire B*** ; il était pâle, défait. Il me . que la veille il n'avait pu se trouver à mon ren- z-vous. Il avait failli être pris par les fédérés qui :taient emparés de son bureau pour mettre à sa ace une des créatures de la Commune.

Il m'avoua qu'il était poursuivi depuis qu'il avait it quelques observations à son remplaçant, et que lui-ci n'attendait pour l'arrêter qu'un ordre de .dministration.

Il me demanda si j'étais bien sûr d'avoir pour lui mme pour moi une double passe à la préfecture puis que Duval, Rigault et Ferré en étaient les aitres, avec le citoyen Protot, délégué à la jus- :e, après avoir été au temps de l'empire le dé- ıseur de Mégy!

Je répondis à M. B... que je n'étais sûr de rien

— Nous n'avons cependant q
On ne peut plus sortir de Pari
sans un sauf-conduit de Rigaul
l'obtenir. Je compte sur la pr
me devaient leur pain pour q
pas du moins dans la gueule d
il n'y a pas moyen de faire a
de ce volcan. D'une seconde à l
menacés d'être engloutis. Et q
rien!

M. B... se rendit à mes raiso
Avant de partir, je sonnai m
bre M... pour nous accompag
tre différents objets indispensa
parés, en attendant la visite de

En vain je sonnai mon valet
me répondit pas.

Hélas! je devais trop tôt le
joindre, mais non à Versailles.

s d'un quart d'heu

Ils étaient rangés par bataillons sur le quai; la queue des solliciteurs de laissez-passer était aussi nombreuse que les cohortes qui les parquaient.

Il y avait des fédérés jusque dans les couloirs.

Il ne me fut pas difficile de reconnaître sous l'uniforme, aux pantalons à bande rouge, à la capote de drap marron, sous le képi de ces militaires improvisés, l'ouvrier de Paris, au teint hâve, que le malheur, les privations avaient aigri bien avant les misères du siège!

Devant ce troupeau armé qui gardait, d'un air hostile et furibond, le troupeau de moutons qui avait comme nous la candeur de demander un permis pour fuir ces loups, je regardai si je ne retrouvais pas une figure amie.

J'aperçus, blotti contre la porte en planches de la sûreté, un fédéré dont la tenue correcte jurait avec la garde ordinaire et extraordinaire de la nouvelle préfecture.

Je reconnus Œil-de-Lynx.

Il nous aperçut, il nous fit signe du coin de l'œil.

Sans que j'eusse eu le temps de m'entendre avec B..., il vint à moi, l'arme au bras, suivi de quelques autres fédérés, il nous porta jusque dans le premier couloir du palais, après s'être collé contre mon oreille et m'avoir dit :

— Ne prononcez pas votre nom, suivez-nous chez Duval.

A mon tour, je parlai bas à B... nous marchâmes entre deux files de fédérés commandés par Œil-de-Lynx!

Je devinai, aux physionomies farouches de ceux

qui nous accompagnaient, que s'ils avaient su à quels hommes ils faisaient l'honneur de leur escorte, nous n'aurions pas été jusqu'au bureau du citoyen général, délégué à la préfecture, sans avoir reçu deux balles dans la tête.

Enfin nous parvînmes, B... et moi, dans le premier bureau qui, jadis, servait à mes secrétaires; il précédait celui dans lequel je m'installai, quai des Orfèvres, avant de me rendre au bureau de la permanence.

Une fois arrivés là, Œil-de-Lynx, avec intention, fit rester ses hommes dans l'antichambre du bureau.

Il nous poussa, B... et moi, dans le deuxième bureau où était assis, comme au bon temps de l'empire, un de mes anciens employés.

A ma vue, sans manifester la moindre émotion, sur un signe d'Œil-de-Lynx, l'employé sortit d'une serviette deux laissez-passer au timbre de la Commune, et signés Raoul Rigault. Il s'apprêtait à y mettre nos noms, laissés en blanc, lorsque la porte du fond, la porte de mon propre cabinet, s'ouvrit brusquement.

Un jeune homme habillé en officier, de mise élégante, de très bonne mine, galonné et doré sur toutes les coutures, apparut tout à coup.

Il s'écria en nous désignant et en arrêtant, d'un geste impératif, le commis aux écritures :

— Que fais-tu là, animal? Heureusement que je viens d'être averti. Lieutenant, s'écria-t-il à l'Œil-de-Lynx, il était lieutenant! — Conduisez le citoyen B... à Mazas, quant à celui-là, fit-il en me dési-

gnant, qu'il entre ici, j'ai à lui parler. Allez, exécutez mes ordres! Vous êtes heureux que je ne sois pas Rigault, car ce que vous vouliez faire là, de votre propre autorité, vous vaudrait la *faveur* de passer par les armes. Allons, dépêchons; celui-ci à Mazas ; quant à celui-là, je m'en charge !

Après avoir désigné B..., il s'était tourné vers moi; d'un air moitié ironique, moitié furieux, il avait ajouté :

— Citoyen, veuillez me suivre dans mon cabinet.

Nous étions perdus.

Je n'eus pas de peine à deviner que la pensée secrète qui avait animé mes anciens employés pour me sauver des griffes de nos implacables ennemis, avait été devinée et distancée par eux.

Sans aucun doute, ils avaient laissé agir Œil-de-Lynx et ses complices pour mieux nous attirer, pour mieux nous prendre au piège que nous nous étions tendus nous-mêmes.

Je n'eus pas de peine à me convaincre de cette vérité quand je fus en face du général Duval, au moment où le malheureux B..., que j'avais associé à mon infortune, était séparé de moi, traîné par les fédérés, commandés par le même Œil-de-Lynx ne pouvant plus nous sauver !

— Au moins, me disais-je comme fiche de consolation, il n'a pas fait, lui, comme Bagasse. Œil-de-Lynx a été reconnaissant et il a fait son devoir jusqu'au bout.

J'étais enfin en présence du général Duval. Il se prélassait, en me regardant avec complaisance, dans mon ancien fauteuil.

Pendant qu'il m'observait avec curiosité, j'en faisais de même.

Duval était un assez joli garçon; sa taille martiale, quoique un peu vulgaire, ne manquait pas de cette crânerie et de cette faconde qui plaisent tant aux jeunes ouvrières !

Sous son costume à la Robespierre, enveloppé d'une écharpe rouge lui couvrant la moitié du corps et hérissée de revolvers, il me rappelait, par l'importance soldatesque. l'acteur Galland de l'ancien cirque :

— Citoyen Claude, me dit-il, vous voyez que je vous connais, vous m'étiez signalé depuis hier et signalé par vos employés devenus aujourd'hui les *nôtres* !

A ces mots, je ne pus maîtriser, malgré la situation critique où je me trouvais, un mouvement de honte, de colère et de mépris.

Je me rappelais ma rencontre de la veille sur le Pont-Neuf, je pensais à Bagasse.

— Et, continua-t-il, pour un malin comme vous, ce n'est pas fort d'avoir cru à la reconnaissance de vos argousins. Vous voyez que ceux qui les premiers vous ont aidé à pincer autrefois Rigault et Ferré, sont les premiers, aujourd'hui, à les faire sévir contre vous. Voilà bien, du reste, votre infâme police. Quand nous serons forts, nous nous en débarrasserons, mais jusque-là...

— Pardon, citoyen, lui répondis-je avec hauteur, vous êtes ici pour m'arrêter et non pour juger mon administration.

A ces mots prononcés d'un ton ferme, le général

)uval me regarda d'un air stupéfait et qui n'était ɔas exempt de sympathie.

Le citoyen général n'était pas sans courage, et il ɩimait le courage chez les autres.

Étouffant, sous un air d'autorité, la bonne im-ɔression produite par ma réponse, il s'écria brus-ɋuement :

— Taisez-vous, citoyen ! Vous êtes ici pour m'en-.endre et non pour m'interrompre; écoutez-moi lonc. Vous avez à la préfecture deux ennemis, délé-ɡués comme moi à l'ex-préfecture : ce sont mes ımis Rigault et Ferré. Je ne vous le cache pas, ils reulent votre mort par un jugement exemplaire. Vous avez été, vous l'êtes encore, l'ennemi de tous .es républicains ! Mais moi qui commande ici, je ne ıourris pas comme Rigault et Ferré une aversion ɔersonnelle contre vous. Je sais que la police... ɜst la police. Je la méprise, voilà tout. Tant qu'elle ıe pourra être supprimée, mon opinion est : qu'il 'aut autant se servir de ses anciens rouages avant de .es briser à tout jamais. Eh bien ! consentez, par serment, à ne plus avoir aucune attache avec les :houans de Versailles ; consentez, carrément, à ıous servir comme nous servent la plupart de vos ıgents, et, en dépit de Rigault et de Ferré qui riennent de vous faire arrêter, je vous place à la ête d'un des services de la préfecture.

J'étais si loin de m'attendre à une pareille propo-ɩition que je poussai une vive exclamation de ɩurprise.

Je le regardai d'un air ahuri, presque hébété.

Mais le général Duval n'eut pas le temps de jouir

de mon étonnement, des cris et des jurons éclataient dans la pièce d'à côté.

Je sus depuis que c'étaient des fédérés qui, soudoyés par Raoul Rigault, apprenaient l'importante capture du général.

C'était mon arrestation qui provoquait ce tapage.

— Ah çà ! jura le citoyen général en s'élançant vers la porte, qu'est-ce qu'ils ont ces b...-là à chanter de la sorte, on ne s'entend plus ici !

A l'instant, la porte s'ouvrit.

Un commandant, en habit à revers rouge, aussi galonné que le général, se présenta, il bouscula des soldats fédérés qui, dans la pièce d'à côté, voulaient forcer le passage.

Ce commandant, à revers rouge et à la ceinture de même couleur, vint parler bas au général.

— Très bien, dit-il en inclinant la tête ; on veut me forcer la main, je résisterai ! Je suis le chef ici ; et voici ce que je veux faire, moi, de Claude, le souteneur de l'Empire ! La mort nous le supprimerait. Ce n'est pas assez, et je veux faire de lui ce que j'ai fait de sa bande. C'est plus malin et moins odieux ! Voici, ajouta-t-il en regardant le commandant, voici ce que je proposais à ce serviteur de Badinguet, un service chez nous, en attendant que je supprime tous les services de l'Empire. Voyons, monsieur Claude, acceptez-vous?

Tout en disant ces mots, le citoyen général me regardait et regardait d'un air ironique le citoyen commandant.

Ma réponse était tracée à l'avance, surtout à la

façon ironique et insultante avec laquelle elle m'avait été posée :

— Je regrette, répondis-je sur le même ton, de ne pouvoir accepter vos propositions *bienveillantes*; mes antécédents et ma conscience me le défendent,

Duval bondit de son fauteuil, il se mordit les lèvres de dépit ; puis, se calmant, il me regarda d'un air de commisération :

— Votre réponse, se décida-t-il à ajouter, vous honore, mais elle vous condamne ! Tant pis pour vous, je suis obligé de vous remettre entre les mains de Raoul Rigault qui va procéder à votre arrestation. Conduisez, citoyen commandant, *monsieur* Claude chez Rigault !

Et d'un geste à la Bonaparte, Duval termina la séance.

J'avoue que je fus pris de vertige.

Ma réponse équivalait à un arrêt de mort, dès qu'elle me livrait à l'un de mes plus implacables ennemis.

Je ne tardai pas cependant à concevoir encore un espoir de salut, lorsque le citoyen Duval, au lieu de me faire passer par la porte, derrière laquelle se tenaient les fédérés acharnés contre moi, désigna au commandant une autre issue donnant sur la galerie.

Le commandant m'entraîna de ce côté ; là encore des fédérés se tenaient dans l'escalier. Avertis par les soldats des bureaux, ils crièrent en m'apercevant :

« C'est Claude ! il faut le fusiller. »

Un groupe d'hommes en képi, que je crus reconnaître pour être de mes anciens agents, se massa

contre moi, il me fit aussitôt escorte sous le commandant qui répondit aux plus furieux :

« — Non, ce n'est pas Claude ! »

Tous les fédérés se reculèrent pour laisser passer l'escorte qui, au pas de course, arpenta l'extrémité de la galerie, monta un étage supérieur, et me poussa dans les bureaux occupés autrefois par M. Lagrange, et devenus les bureaux de Raoul Rigault !

Cette fois le commandant, sans parler à l'huissier que je reconnus pour avoir été l'huissier de M. Lagrange, m'ouvrit le cabinet où était installé Raoul Rigault.

Il portait, comme le citoyen général Duval, un costume à revers rouge et à galons dorés.

Je le revoyais comme autrefois, avec sa longue barbe noire et son lorgnon sur l'œil. Seulement, il n'avait plus ses habits râpés d'autrefois, il affectait un air d'élégance qui jurait avec la grossièreté de son langage !

— Ah ! ah ! s'écria-t-il de sa voix la plus sonore, dès qu'il m'aperçut. Je te tiens donc, Claude ! Tes argousins avaient manigancé une machine pour te faire filer sous la protection de ma signature. J'ai laissé faire les alguazils pour aggraver ta situation ! Abuser de la signature d'un procureur de la Commune dans l'exercice de ses fonctions, c'est grave ! Ton affaire est bonne, tant mieux ! Duval voulait te sauver, parce qu'il te méprise ! Moi, je veux te tuer parce que je te hais, parce que moi et mon ami Ferré, tu nous as fait trop souffrir, depuis trois

ıns ! Nous as-tu assez de fois fourrés en prison, en 'iolant le seuil de nos familles, en insultant de toues les manières nos frères et nos sœurs ! Dent pour lent ! c'est notre tour ! Tu mourras, Claude ! la ›alle qui te frappera sera la balle d'un des tiens ! ;ouffrances pour souffrances ! Il y a longtemps que e ruminais l'idée de te rendre ce que tu m'as fait ›ndurer ! Allons ! En prison, à la Santé ! Et sais-tu ;elui qui va te conduire ? C'est le citoyen Bagasse, ;elui-là que tu as fait filer contre moi pendant si ongtemps ! Je ne pouvais te donner un meilleur ;eôlier; on n'est jamais si bien gardé que par les iens, Bagasse sera ton bourreau ! Ah ! c'est que je n'y connais, en tortures, depuis que tu nous les as 'ait toutes endurer ! Je sais que tu as ton excuse ›n me disant que tu n'agissais que pour le compte le Badinguet ; mais Badinguet m'a trop appris, sur na peau, la manière de me servir de ses armes, je n'en sers sur la tienne ! Qu'as-tu à me répondre, lis, Claude ?

Pendant que le farouche Rigault, tout en se préassant comme un pacha dans l'ancien fauteuil de ,agrange, me débitait, avec une volubilité emphaique, ces interpellations et ces injures, je me conentai de hausser les épaules et de garder le silence. ,ui souriait dans sa barbe.

Et quand il eut terminé, je me contentai de lui 'épondre, après une pause :

— Monsieur Rigault, je vous ferai observer que orsque j'étais à votre place et que vous étiez à la nienne, je ne vous ai jamais adressé d'injures. Dis›ensez-moi des vôtres. Contentez-vous, par respect

pour vous-même, de me faire conduire en prison, dès que vous croyez que c'est votre droit.

— C'est mon droit absolu, citoyen Claude, ajouta-t-il de son sourire le plus aigu, en se caressant la barbe, vous en serez convaincu quand vous me retrouverez pour présider votre jury d'accusation! Cette fois, mouchard jésuite, je n'aurai pas besoin d'employer d'invectives pour vous charger. Vos méfaits s'en chargeront d'eux-mêmes. Allons, en prison! Qu'on appelle le citoyen Bagasse!

Cette fois je n'en reviendrais pas!

Que Rigault m'insultât, qu'il me vouât à la mort, je le comprenais; mais que Bagasse, qui avait partagé mes infortunes, qui, sous la guerre, m'avait sauvé la vie, devînt mon geôlier et mon bourreau, voilà ce que je ne pouvais concevoir.

Et Rigault, ce raffiné en cruautés, avait raison, ce qui me faisait plus de mal que ses invectives, que mon malheur même, c'était la trahison de Bagasse.

Hélas! je crus ne pouvoir en douter, comme je n'avais pu en douter, la veille, lorsque Bagasse n'avait pas voulu me reconnaître sur le Pont-Neuf; car ce fut lui qui me traîna à la prison de la Santé.

A peine Rigault eut-il fait appeler Bagasse, qu'il se présenta, suivi d'une troupe de fédérés.

Aussitôt, non sans avoir jeté un regard d'écrasant mépris à mon ancien agent, je fus porté hors du bureau du nouveau procureur de la Commune.

Encore une fois, ma nouvelle escorte me préserva contre la fureur des fédérés.

Ils remplissaient, comme une fourmilière, toute

a préfecture. En sachant bien cette fois que j'étais laude, ils ne parlaient rien moins que de me fusiller sur place.

Une voiture s'était avancée contre la porte depuis ue j'avais été interrogé par le général Duval et par citoyen Raoul Rigault.

Cette voiture m'était destinée.

Un des commissaires de la Commune ayant donné un fédéré de l'argent pour payer le cocher, ce itoyen jugea plus utile de mettre l'argent dans sa oche. Ce fut moi qui payai le cocher chargé de ne conduire en prison.

Pour comble d'ironie, je vis Bagasse monter sur e siège, indiquant à l'automédon la route de la prion de la Santé, où Bagasse avait envoyé tant de oupables sans prévoir qu'il y traînerait un jour on ancien chef de la sûreté!

Arrivé devant la porte, ce fut encore Bagasse qui uvrit la portière à son ex-patron.

Je détournai la tête pour ne pas voir le traître qui onsommait jusqu'au bout ce que je considérai omme la plus lâche des trahisons !

Au greffe où je signai le livre d'écrou, je fus reçu ar le nouveau directeur, le citoyen Collet. Là, on ne fit déposer le seul objet précieux que j'avais sur noi, ma montre.

Malgré la gravité de la situation, je ne pus m'empêcher de sourire en voyant avec quelle précaution rocédaient ces nouveaux fonctionnaires de la Commune qui, à l'endroit des objets de prix, agissaient omme des administrateurs expérimentés de l'Emire.

Et je dis au citoyen Collet, en souriant :

— Mais ma montre n'a rien de politique ; il est vrai qu'elle est en or !

Je dus me repentir de ce sanglant sarcasme. Ce citoyen n'était pas aussi noir, ou plutôt aussi rouge qu'il paraissait l'être.

S'il obéissait aux ordres de la Commune, il agissait vis-à-vis de moi sous l'inspiration d'une pensée généreuse dont je pus apprécier les effets.

Je devais bientôt en connaître les heureux résultats. Quoique placé en face d'ennemis implacables, tels que Rigault et Ferré, ces tribuns ne se doutaient pas qu'ils étaient gouvernés eux-mêmes par mon ancienne administration.

Les propositions que m'avait faites le général Duval, dès mon arrestation, le prouvaient. Lorsque j'arriverai à la fin de la Commune, je le prouverai mieux encore par un document authentique. Comme Bagasse, Œil-de-Lynx et Requin, la plupart de mes agents ne s'étaient ralliés à la Commune ainsi qu'au gouvernement de la Défense que dans un but bien arrêté de garder la place à M. Lagrange, au profit du retour si désiré, à la préfecture, du captif de Wilhemshœhe et de l'ermite de Chiselhurst.

Rigault ne se doutait pas, comme je l'ignorais moi-même, qu'en me donnant, sur les conseils des vieux employés de la préfecture, la prison de la Santé, il m'entourait là d'anciens brigadiers très dévoués à ma personne.

Cette prison, en effet, sauf son nouveau directeur, avait gardé une partie de son ancien personnel. Sans

la mort de Duval, qui arriva trop tôt pour moi, mon évasion était presque assurée. La mort du général Duval, à la première sortie des fédérés, au 4 avril, laissa malheureusement Rigault maître absolu de la préfecture. Alors Ferré, à la sûreté, nourrissait contre moi une haine trop profonde pour laisser agir ceux qui étaient intéressés à me sauver.

Bagasse, que je suspectais, n'était donc resté en réalité à la préfecture, d'après les conseils d'Œil-de-Lynx et de Requin, que pour travailler dans l'ombre à mon salut. Il avait l'air, comme ses camarades, mais pour mieux me servir, de partager contre leur ancien chef la haine que me vouaient leurs nouveaux directeurs.

La prison que Rigault m'avait choisie, l'avait été d'abord par l'ancienne bureaucratie parce qu'elle l'avait jugée plus favorable à mon évasion.

Si les chances tournèrent contre elle et contre moi, ce ne fut pas la faute de son inaltérable dévouement.

Je vais le prouver dans le chapitre suivant ; je le prouve déjà ici par le rapport d'un brigadier adressé à un chef de la commission militaire de Versailles, après la chute de la Commune.

Je vais le reproduire in extenso pour faire comprendre que si Raoul Rigault et Ferré, sous les ordres apparents du magistrat Protot, lançaient des mandats d'arrestation, le plus souvent ces mandats n'avaient d'effet que lorsqu'ils satisfaisaient les rancunes des adversaires du 4 septembre et les préférences impérialistes contre lesquelles il était de mode de tonner bien fort pour satisfaire l'opinion.

Voici le rapport du brigadier de la prison de la Santé :

Monsieur,

Il est de mon devoir de porter à votre connaissance la ferme et inaltérable persévérance avec laquelle je me suis employé, durant les troubles de la Commune, pour maintenir l'ordre dans la prison de la Santé, et surtout pour éviter de grands malheurs.

Lorsque les sieurs Claude et son valet de chambre sont entrés dans cette maison, M. le directeur n'a pas osé, par *crainte*, les mettre ensemble.

Sur ma responsabilité et malgré le danger auquel je m'exposais, je n'ai pas hésité à les *mettre ensemble*, tous deux dans la même cellule.

Ces deux captifs se plaignirent à moi de ce que les hommes de poste qui étaient établis dans cette maison venaient dans les galeries avec des galoches, ouvraient à chaque instant les guichets pour voir dans les cellules et les troublaient au point qu'ils ne pouvaient reposer ni être tranquilles un seul instant. J'en ai donné avis de suite à M. le directeur, en lui

représentant que pour maintenir l'ordre il fallait faire cesser immédiatement cet abus ; qu'il fallait, par conséquent, autant que possible, faire disparaître ce poste de l'intérieur. Sur ma demande, M. le directeur s'est empressé de faire sortir ce poste. Quand le sieur Ferré, préfet de police, a donné ordre de faire fusiller les otages, j'ai prié M. le directeur de *ne pas répondre à sa lettre; il a adopté mon avis.*

Le 22 mai 1871, les sieurs Serisier et Millier, avec un artilleur, sont entrés dans cette maison. Le sieur Serisier m'a fait la conduite jusqu'au greffe, tenant un revolver à la main. Je ne me suis nullement émotionné de cette manière d'agir.

Il demande à M. le directeur Collet s'il avait conservé le personnel administratif qui existait. Ce directeur lui répondit que *oui*. Sur cela, le nommé Serisier lui dit :

— Tu me payeras cela cher !

Puis il dit aux autres qui l'accompagnaient :

— Partons, il n'y a rien à faire ici.

Il y laissa son personnel. Ensuite il s'est fait ouvrir le registre des écrous pour prendre les noms des otages. Le directeur Collet lui donna le nombre des otages.

En sortant du greffe, je fus contraint par Se-

risier de le conduire au poste. Là il donna l'ordre de fusiller tous les otages sitôt qu'on verrait arriver des soldats de Versailles. Sur ce, je suis allé trouver l'officier ; je lui demandai ce qu'il pensait de cet ordre. L'officier m'a répondu qu'il se brûlerait plutôt la cervelle que d'exécuter un pareil ordre. Tous les hommes du poste ont partagé unanimement son avis.

Le 19 mai, le sieur J*** est rentré dans la maison avec un bataillon de communards. Ils ont campé dans la chapelle ; ils m'ont interdit la surveillance. Je suis allé trouver le directeur en le priant d'aviser, afin que je pusse faire mon service, chose qu'il fit. Vers deux heures du matin, passant dans la chapelle, j'ai entendu dire à ces hommes que s'ils avaient su qu'il s'agissait de fusiller, ils ne seraient pas venus. Je me suis empressé de les faire sortir. A huit heures, ils sont sortis et sont restés devant la porte jusqu'à dix heures.

Le 22 mai, je me promenais sur le boulevard vers les six heures du matin, lorsque tout d'un coup je vois arriver deux voitures, et bientôt après arrivent à la suite dix-huit à vingt autres voitures. Je me suis empressé de m'adresser aux conducteurs de ces voitures pour savoir ce que c'était ; un des charretiers me dit que c'é-

ıit de là poudre pour mettre dans la prison. 'ai fait venir le directeur Collet, et je lui ai it qu'il ne fallait pas recevoir ce chargement, ue l'on ferait sauter tout le quartier avec cette oudre. Le directeur a immédiatement expédié ce sujet un employé à la préfecture et un au-:e au 9e secteur, et quelques heures après on a ıit diriger ces voitures sur la barrière d'Italie t les Gobelins. Il a été très heureux que j'eusse ersévéré dans ma détermination, car le quar-er était exposé à de grands malheurs.

Je me permets, Monsieur, de porter à votre onnaissance ces divers renseignements, parce ue je sais qu'il y a quelques personnes qui se attent d'avoir fait éviter, eux personnellement, ous les malheurs qui auraient pu arriver. C'est our cela qu'il est de mon devoir de porter à otre connaissance l'exacte vérité, bien qu'il oit peut-être trop tard.

Ainsi donc, Monsieur, j'ose vous dire que si étais parti de mon poste, comme quelques-uns e le conseillaient, les deux sous-brigadiers ıraient fait comme moi, ainsi qu'une partie es surveillants. Donc, c'est plus que probable ue si on nous avait remplacés par des scélé-ıts, notre maison aurait subi le même sort que s autres maisons.

Plein de confiance en votre appréciation à ce sujet, j'ai l'honneur d'être, Monsieur, avec le plus profond respect,

Votre très humble et très obéissant serviteur.

Le brigadier,

A***.

CHAPITRE XIV

LES OTAGES.

Comme pour la guerre, je n'ai vu de la Commune qu'un coin du tableau. Cette dernière peinture sera d'autant plus réduite que je suis resté en prison durant sa terrible période.

Ce que j'en ai connu est dû en partie aux visiteurs de ma cellule, amis ou espions de Versailles qui, à la barbe de mes gardiens, ne cessèrent de rester en communication avec moi.

C'est assez dire que la police, sous la Commune, était assez mal faite.

Pouvait-il en être autrement ?

L'existence du nouveau pouvoir était la condamnation de la police ; le seul service régulier qui restait à la sûreté générale était entre les mains des agents que j'avais formés en dehors de l'administration de M. Lagrange.

Le citoyen Protot qui avait la direction de la jus-

tice ne pouvait, du jour au lendemain, refaire toute la magistrature par l'application spontanée de son nouveau système basé sur l'élection des juges et des officiers judiciaires.

Ce qui s'improvise le moins, c'est la magistrature et son personnel.

Et de l'aveu des chefs de la Commune, la *sûreté générale*, entre les mains de Ferré et de Rigault, fut loin d'être à la hauteur de son mandat.

Comme je l'ai appris jusqu'au fond de ma prison où j'étais gardé par des brigadiers qui n'aspiraient au *dedans* qu'à me mettre *dehors*, la police de la Commune était travaillée par une contre-police. Elle organisait constamment un soulèvement intérieur. Les délégués à la sûreté n'en savaient rien, parce que leurs agents avaient intérêt à ne leur rien dire.

Lorsque les municipalités, qui faisaient elles-mêmes des arrestations, mettaient sur la voie la *sûreté générale*, les agents faisaient tout pour dépister la sûreté.

La police, si habilement organisée sous l'Empire, était presque tout entière à Versailles, M. Thiers ne manquait pas de s'en servir.

Lorsque le général Duval m'arrêta au moment où mes propres agents espéraient me renvoyer à Versailles, ce général était loin de vouloir sévir contre moi.

Il ne partageait pas la haine que m'avaient vouée les deux délégués à la sûreté.

On l'a vu par les propositions qu'il me fit, il n'eût tenu qu'à moi de redevenir sous la Commune le

chef de mon ancienne administration, dont il était en droit de suspecter le zèle et la bonne foi.

Ce fut parce que je n'obéis qu'à ma conscience, que je me replaçais sous les griffes de mes ennemis.

Si l'ordre, comme l'affirme la Commune, n'a jamais été aussi parfait dans Paris qu'il le fut du 19 mars au 21 mai, cela tient à deux causes : la moitié, sinon les trois quarts de la population parisienne, n'était plus au mois d'avril dans la capitale, et les prisons ouvertes à tous les condamnés, s'élevant au nombre de trois à quatre mille, ne se refermaient plus que sur des innocents.

Le peuple n'aime pas la police, et les socialistes qui veulent exclure les agents faisaient leur police eux-mêmes.

Tout voleur, tout réactionnaire qui était pris, étaient envoyés au secteur ou au rempart. Il n'inquiétait plus l'ordre, pour une bonne raison, parce que l'obus et le feu de l'ennemi en faisaient prompte justice.

Mais l'ordre moral de la Commune n'en était pas moins troublé.

La police de Versailles s'en chargeait.

Elle était partout pour acheter les commandants des forts, pour jeter la panique aux avant-postes ; elle pénétrait partout, elle avait ses entrées jusqu'au siège de la Commune, à la place Vendôme comme à l'Hôtel-de-Ville.

Je l'ai indiqué par la présence continuelle à Paris d'un agent versaillais, d'un soi-disant serviteur des ambassadeurs, M. T*** D***, qui ne cessa jusqu'à la

dernière heure de corrompre ou d'essayer de corrompre les généraux et officiers supérieurs de la Commune.

Chose incroyable, l'endroit le plus accessible à l'espionnage, le refuge offert à tous les malfaiteurs se trouvaient dans la préfecture de police même !

Après l'ouverture des prisons, la sûreté générale enregistra les repris de justice dans ses légions d'inspecteurs !

Il se trouva, par le fait de cette étrange organisation, que ceux qui, autrefois, avaient été chargés d'arrêter les malfaiteurs se trouvaient mêlés avec tous ces bandits. C'était une ironie due à Raoul Rigault.

La préfecture de police, naguère si calme, si disciplinée, si triste, était devenue bruyante et animée comme un champ forain.

Là, comme ailleurs, c'était le monde renversé. Les malfaiteurs et les bandits, transformés en fédérés, arrêtaient et incarcéraient à leur tour ; jamais ils ne s'étaient trouvés à pareille fête ; et la fête eût été complète si la plupart de ceux qui avaient autrefois arrêté et incarcéré ces anciens prisonniers n'avaient quitté le palais de justice et la préfecture pour se réfugier à Versailles.

Il faut le dire, à la louange des chefs sincères et convaincus de la Commune, les Vermorel, les Delescluze, les Jourde, les Beslay n'acceptèrent les repris de justice dans le service de la police et le service militaire, qu'à la condition qu'ils seraient employés aux plus durs et aux moins avouables emplois.

Lorsque la mort du général Duval et la mort de Flourens nécessitèrent la loi des otages, ce fut dans la légion des repris de justice que la sûreté chercha ses exécuteurs; l'état-major, de son côté, sous l'équipement de fédéré, les plaça aux avant-postes; ils surent faire leurs devoirs et quelques-uns moururent en héros.

Les vengeances personnelles de Raoult Rigault qui, sous la fin de la Commune, était devenu le dictateur de l'ex-préfecture de police, firent plus de mal à la Commune que M. Thiers et toute son armée.

Dès que la loi des otages fut votée, le dictateur de la police s'en servit contre tous ses anciens ennemis, grands et petits journalistes de l'Empire, d'anciens confrères qui avaient blessé surtout sa vanité d'écrivain.

Il n'y eut pas que moi dont il se souvint pour me torturer.

Fanatique de Blanqui dont il était resté le lieutenant, chaque fois qu'il faisait fusiller un otage il s'écriait :

— C'est la faute à Versailles ! Que les Thiers, les Trochu, les Charette nous rendent Blanqui, et nous leurs rendrons leurs gendarmes et leurs capucins.

Son horreur contre la *capucinade* était aussi ostensible que celle qu'il manifestait contre les journalistes réactionnaires et les gendarmes.

Jamais au temps où il fréquentait les brasseries du quartier latin, la *Marmite*, la *Source*, etc., etc., il ne parlait sans éviter de prononcer le mot de saint.

Lorsqu'il était obligé de citer le nom d'une rue

accolée de ce titre, il l'évitait d'une façon burlesque, obscène ou originale. En parlant de la rue des Saints-Pères, il disait, par exemple, la rue *Toujours*, traduction du mot latin *semper*.

Ce farceur sinistre possédait, malgré son ton jovial, une férocité qu'il mit au service de ses haines rétrospectives, dès qu'il fut devenu le directeur de l'ex-préfecture de police.

Il le prouva à l'exécution de Gustave Chaudey qui, sous le siège, avait été un des premiers à combattre l'insurrection blanquiste à l'Hôtel-de-Ville.

Arrêté pour ce fait, au triomphe de la Commune, Chaudey, quoique républicain avancé, libre penseur, adepte de Proudhon, fut traîné à la prison de Sainte-Pélagie.

Rigault voulut se donner le plaisir d'aller le trouver dans son cachot pour lui annoncer qu'il devait être fusillé le jour même.

Chaudey qui ne s'attendait pas à un pareil sort en parut vivement impressionné.

Il se récria, il supplia Rigault pour qu'il lui accordât au moins quelques minutes afin de se recueillir et de mettre ordre à ses affaires.

— Est-ce qu'il te prendrait envie de te confesser? lui riposta-t-il ironiquement. Je ne te croyais pas aussi jésuite? Si tu veux un calotin, dis-le, je t'en servirai un tout de suite ! Justement j'ai un dominicain sans ouvrage qui doit être *canardé* demain, je vais le requérir à ton usage.

Chaudey ne put maîtriser un mouvement d'horreur, il baissa la tête, ne répondit rien ; il comprit que devant un pareil monstre il était perdu.

Rigault ajouta, pour mieux se jouer de l'effroi de son otage :

— Tu veux mettre de l'ordre dans tes affaires. Eh bien! mon copain, je puis t'aider.

Il se mit à dicter en sa présence son acte de décès!

Une heure après, Chaudey était fusillé !

Vers les derniers temps de la Commune, Rigault, chaque matin, faisait un tour dans les prisons avant son déjeuner; il disait à ses collègues du comité du salut public :

— Je viens de prendre mon absinthe, j'ai fait fusiller ce matin devant moi deux bons moines!

Son antipathie contre le clergé, je le répète, égalait celle qu'il nourrissait contre les littérateurs et principalement contre les écrivains qui, au temps de sa bohème, n'avaient jamais voulu accueillir sa prose.

Balathier de Bragelonne fut, dit-on, à ce sujet, l'objet de ses poursuites

Dès que la Société des gens de lettres apprit l'arrestation d'un de ses confrères, elle envoya deux délégués pour le réclamer.

Les délégués ne furent pas reçus. Un cordeau de fédérés leur barra le passage à la préfecture.

Alors les délégués remirent leurs cartes au secrétaire de Rigault, le citoyen Dacosta :

— Que demandent ces citoyens? demanda Raoul Rigault contrarié en lisant les noms des deux délégués.

— Je crois qu'ils réclament, répondit Dacosta, la liberté d'un rédacteur de la *Petite Presse*.

— Comment, ils osent venir ici! répondit Rigault

en roulant des yeux furibonds. Plus souvent que je vais accorder quelque chose à leur Société des gens de lettres, cette société qui s'est aplatie aux pieds de Badinguet. Et c'est une raison, ajouta-t-il en regardant un journaliste présent à cette scène, pour que je ne lâche pas votre Balathier.

Puis il ajouta en se tournant vers Dacosta :

— Sont-ils encore là ?

Le secrétaire sortit et rentra :

—Non, dit-il ; fatigués d'attendre sans doute, ils s'en sont allés.

— Ah ! ils sont partis ! exclama Rigault avec un sourire méchant. Eh bien ! ils ont de la veine ! Ils auraient augmenté, avec mon Balathier, le nombre de nos otages !

Malgré les paroles de Rigault, l'homme de lettres, présent à cette scène, fit tant et si bien en mettant le secrétaire Dacosta dans ses intérêts, que le dictateur de l'ex-préfecture finit par signer l'ordre de mise en liberté de Balathier de Bragelonne.

En cette circonstance comme en tant d'autres, la confiance du candide Dacosta n'était pas heureuse.

L'avocat de Balathier de Bragelonne n'était rien autre que le journaliste Cochinat, celui qui, après la victoire de l'armée de Versailles, versa des torrents d'encre et d'invectives sur les geôliers de Balathier, et qui, après comme avant la Commune, resta l'inspirateur de la pensée réactionnaire du prisonnier de Rigault.

Il est vrai que l'excuse de la défiance farouche du dictateur de l'ex-préfecture de police était dans les nombreuses trahisons fomentées journellement au-

les officiers de la Commune par les agents de
ıiers, aussi bien que par les agents bonapar-

'en trouvait jusque dans le comité de l'Hôtel-
lle.

rrêta un jour deux de ses membres : un ex-
in, un ex-secrétaire de commissaire de police
Empire et un ancien conspirateur de l'Opéra-
ıue, qui n'avait pas craint d'envoyer une
ique à l'Empereur en lui offrant autrefois ses
es.

x-préfecture de police, après la mort du géné-
ıval, fut constamment en lutte sous la direction
ʒault et de son collègue Ferré avec des cons-
ons intra et extra muros.

ıdant tout le second siège, la conspiration
es *brassards tricolores* resta en permanence,
ievait appeler dans l'intérieur de Paris à l'in-
:tion les milliers d'agents que Versailles entre-
jusqu'au sein de l'ex-préfecture de police.

ault ne savait répondre à l'acharnement que
it Versailles à acheter les généraux de la Com-
, autrement que par la plus effroyable intimi-
ı.

:tait bien l'homme qu'il fallait pour rendre
:tes malgré elles toutes les consciences à vendre.
jour il apprend qu'un nommé V*** est envoyé
ıéral Dombrowski avec un million et demi de
s sur la maison Rothschild. Le général en aver-
ı peu tard il est vrai, le comité de salut pu-
Alors V*** est arrêté, fusillé par ordre de Ri-
au pied de la statue d'Henri IV.

Et Rigault, présent à l'exécution, l'explique en ces termes à la foule :

« Citoyens, nous voulons agir au grand jour, surtout quand il s'agit d'une résolution si grave. V*** a voulu, au nom de Versailles, acheter nos chefs militaires. Ce crime a mérité la mort. Nous vous faisons les témoins de *notre* justice ! »

Néanmoins, la population parisienne, celle-là même qui avait pensé, comme Bismark, que la Commune, à son début, avait une *portion* de raison, ne partageait pas son opinion. Rigault, qui trouvait trop douce la terreur de 93, et qui la dépassa en faisant fusiller Chaudey sous ses yeux, Rigault mentait quand il disait qu'il voulait rendre le peuple témoin de *sa justice.*

Ce qu'il fit pour un traître comme V***, il ne le fit pas pour Chaudey, il ne le fit pas pour l'archevêque de Paris et les autres otages que, comme moi, il réservait, disait-il, pour *le bon moment!*

L'horreur inspirée par ses cruautés ne faisait que détacher de plus en plus la population parisienne de la Commune qui, dès le principe, s'était prononcée contre les négociateurs de la paix et des Prussiens, et qui cependant faisait comme eux, en flattant nos ennemis et en employant leurs procédés : le système des otages et l'emploi du pétrole.

Sur la fin de la Commune, je le tiens de personnes dignes de foi, toutes les rues de Paris étaient devenues presque désertes. Les boulevards, de la Madeleine à la Bastille, ressemblaient à une grande route royale dédaignée de la foule depuis l'emploi des voies ferrées. Les maisons, les boutiques étaient

ıux trois quarts fermées; elles n'étaient accessibles ju'aux patrouilles y recherchant des citoyens susɔects ou réfractaires.

Le seul côté pittoresque qu'offraient, sur les derıiers temps, les rues vides de la capitale, était reɔrésenté par des bataillons de fédérés, le bidon ɔassé en sautoir, le pain fiché dans la baïonnette, ɔrêts à se faire tuer aux remparts, ou bien en:ore par un catafalque pavoisé de drapeaux rouges :n deuil, précédé d'une fanfare jouant des airs luzubres, de tambours battant aux champs et suivi le deux files de gardes nationaux en armes! Catafalque et bataillon, toujours flanqués d'une pimɔante vivandière!

Dans les boutiques la plupart fermées, se ca:haient des réfractaires, dévoués commis de leurs ɔatrons partis pour Versailles; ils veillaient à ce jue les cruautés politiques de la guerre civile ne légénérassent pas en cruautés personnelles inspiées par des représailles non moins intimes.

Un jour le citoyen V***, membre de la Commune :t directeur de son journal officiel, se présente chez ın grand libraire du Palais-Royal.

Il lui dit :

— Citoyen, nous vous avons choisi pour être l'éliteur de la publication des travaux du gouverneıent. Vous les éditerez comme Plon éditait les ourages de l'Empire, avec autant de luxe, seulement ls seront reliés aux armes de la Commune. Les rmes démocratiques y remplaceront les armes de ladinguet. A part ce détail, ce seront les mêmes ivres de luxe avec les mêmes dorures. Vous avez

jusqu'à ce soir pour vous décider à mériter les honneurs de la Commune.

Le soir même, l'éditeur du Palais-Royal, qui savait ce qu'il en coûtait de ne pas obtempérer aux avances de la Commune, s'empressa, pour ne pas donner une réponse aussi catégorique que dangereuse, de filer sur Versailles.

Le directeur du *Journal officiel* ne rencontra le soir que le premier commis qui, sur les conseils de son patron, ne pouvait donner au délégué de la presse officielle qu'une réponse évasive.

D'autres employés imitèrent cet exemple. La maison Boucicaut fut sur le point de sauter par les Fédérés, qui s'entêtaient à y placer des barils de poudre. Un employé nommé M*** parvint à déloger ces dangereux engins, en parlementant à plusieurs reprises avec les incendiaires; et les magasins du *Bon Marché* furent sauvés.

L'*Institut*, la *Sainte-Chapelle*, le *Ministère de la Marine* durent aussi leur conservation à d'obscurs et héroïques gardiens, qui, au péril de leur vie, eurent raison de l'incendie général qui, dès le 21 mai, menaça d'embraser la capitale.

Sous la Commune, ces dévouements se comptèrent par milliers.

Tous les grands magasins de Paris et la plupart de nos monuments furent sauvés de la ruine et de l'incendie par des dévouements pareils, plus ou moins ignorés.

Il ne m'appartient pas de juger les actes de la Commune, ni de prendre fait et cause pour un parti plutôt que pour un autre.

Subalterne dévoué, comme tous les serviteurs qui ont défendu la fortune et l'honneur de leur maison, je suis resté, avant comme après l'Empire, le serviteur absolu de la hiérarchie qui m'avait élevé au poste que j'occupais depuis trente ans.

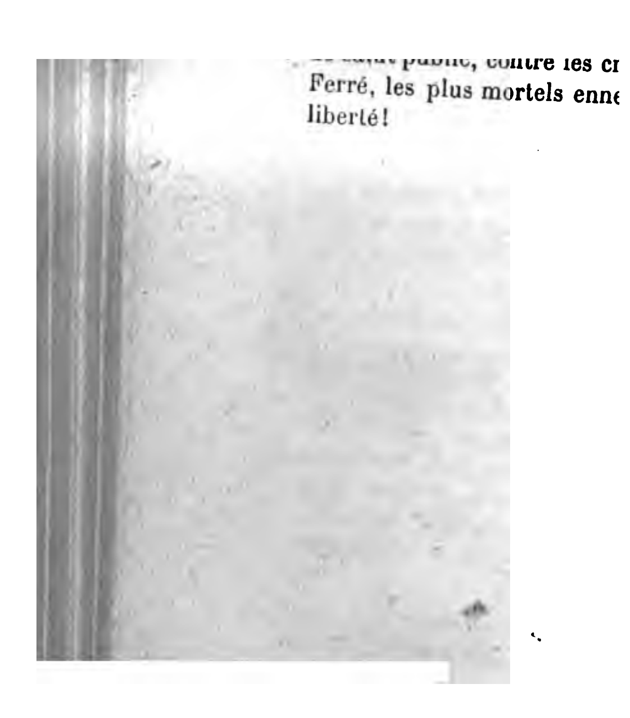
Pour moi, mon poste était à Versailles, depuis que le gouvernement légal, soutenu par une assemblée élue par la nation, était venu siéger dans cette ville. Et j'étais fidèle au seul drapeau de la France, le drapeau tricolore.

Quels que fussent les griefs qu'avait à opposer la population parisienne au pouvoir légal, mon devoir n'était ni de les connaître ni de le combattre. Je n'a-n'avais qu'à le servir.

Sans Raoul Rigault, sans Ferré, l'un qui, à la préfecture, avait l'emploi de Lagrange, l'autre qui exerçait mon emploi à la sûreté, je suis persuadé que je n'aurais pas enduré les tortures imméritées que ces ennemis personnels me firent subir aussi, comme otage, à la prison de la Santé.

Ferré et Rigault sont, selon moi, deux étranges phénomènes de cynisme et de cruauté. Ils sont nés pour faire haïr tous les partis qui les emploient. Ils ne peuvent se produire et s'élever que dans des temps de calamités, c'est-à-dire aux époques de guerres civiles, pour donner raison, par leurs crimes, à ceux qui en font justice.

Les gamineries cruelles de Ferré et de Rigault ont coûté cher à la Commune; les forfaits de ces hommes sont retombés sur des honnêtes gens qui, dans les rangs des adversaires de Versailles, n'ont



... salut public, contre les cr
Ferré, les plus mortels enne
liberté!

CHAPITRE XV

LA CELLULE N° 33.

— Fut-il dans la vie d'un homme une situation plus extraordinaire et plus curieuse que la mienne?

Il fallait le règne de la Commune, où toutes les lois humaines furent bouleversées, pour que, dans cette lutte terrible livrée contre la justice, je fusse, moi, l'humble serviteur de la magistrature, traîné en prison par ceux qui avaient le plus à se plaindre d'elle !

Mandataire de la société, partageant avec le juge d'instruction ses pouvoirs discrétionnaires, j'étais jeté en prison et j'occupai à la Santé la cellule n° 33, la cellule des forçats !

Administration, police, force armée, tout ce qui avait été sous mes ordres depuis trente ans s'était tourné contre moi par la volonté de deux hommes, dont l'un, à la politique, avait pris la place de La-

grange; dont l'autre, à la sûreté, occupait ma place et exerçait mon autorité !

Moi, chef de la sûreté, j'étais sous les verrous, j'étais au secret, retranché du monde des vivants par le pouvoir des deux hommes qui me faisaient arrêter par les mêmes agents que j'avais mis sur leurs traces pour les emprisonner, un an auparavant !

Dans cette ironie du sort, je me demandais, en prenant possession de ma cellule, si j'avais bien toute ma raison ou si j'étais bien éveillé ?

En me rappelant ce qui s'était passé depuis un an, ce qui avait ramené en prison et en exil le chef de l'État, sorti de la prison et de l'exil pour escalader un trône et le ramener au même point de départ, je me disais que je subissais la fortune d'un gouvernement dont je n'avais, il est vrai, jamais accepté les principes, mais dont j'avais endossé cependant tous les actes !

En me rappelant, à Londres, la prophétie de cette voleuse graciée par l'Empire, je me disais que le sort cruel qui me frappait était logiquement implacable, tout en étant profondément injuste.

Dès que j'entrai en cellule, je m'aperçus que les circonstances extraordinaires qui m'y avaient fait entrer m'offraient des avantages et des compensations refusés aux véritables coupables.

Je m'aperçus que la protection occulte qui veillait sur moi ne m'avait pas abandonné, et que la bureaucratie préfectorale, dont n'avaient pu se passer ses nouveaux directeurs, ne m'avait pas fait conduire en vain dans une prison qui avait conservé, je le répète, son ancien personnel.

Quoique prisonnier, j'étais dans un camp ami ; je n'étais au secret que pour la forme.

Mes gardiens, qui me connaissaient quand je faisais mettre en cellule les autres, avant d'y être moi-même, me laissaient parfaitement libre dans mon cabanon ; l'œil de mes geôliers n'était dirigé sur moi, à travers le judas de mon cachot, que pour prévenir mes moindres désirs.

Ma *mise au secret* n'était faite que pour m'isoler du directeur de ma prison, du brave Collet. Le directeur subissait, à mon profit, les exigences de ses gardiens pour me permettre de recevoir, sous l'agrément de la signature Rigault, les personnes de ma famille qui désiraient me voir, me consoler et m'entretenir.

Si j'avais la cellule 33, la cellule double consacrée d'ordinaire aux plus grands criminels de la maison, elle m'avait été destinée par une attention délicate de mes geôliers. Ils avaient placé avec moi mon valet de chambre, M***, arrêté avant moi sur les dénonciations de Ferré.

On a vu, par le rapport du brigadier A***, chargé spécialement de ma surveillance, qu'il s'employait auprès du directeur de la prison pour que, jusqu'au dernier moment, mon fidèle valet de chambre restât à côté de moi afin de me servir comme dans mes beaux jours.

Si j'avais à la préfecture, dans la personne de ses dictateurs, des ennemis implacables, leurs rigueurs contre moi, à la Santé, étaient paralysées par leurs employés. A la prison de la Santé, ils étaient restés ce qu'ils avaient été quand j'étais en-

core chef de la sûreté, mes très fidèles auxiliaires.

Durant le mois d'avril, ma captivité fut si douce que je pouvais me croire presque en famille. Le brigadier A***, mon geôlier, avait tout mis en œuvre pour que je ne fusse nullement inquiété par le nouveau personnel de la maison, par l'état-major de la Commune qui s'étonnait qu'on n'eût pas déjà brûlé la cervelle et fait l'affaire du *brigand de Claude.*

Non seulement le brigand n'était pas fusillé, mais il lui était permis de recevoir à sa table tous ses amis et tous les gens de sa famille.

Mme Claude y venait voir son mari presque tous les jours; tous les jours mon fidèle valet de chambre préparait à dîner et à déjeuner pour deux ou trois convives qui venaient converser avec ce prisonnier soi-disant au secret.

Il est vrai que cette attention délicate, à laquelle se prêtaient Raoul Rigault et Ferré, était justifiée par la gravité de ma peine.

Lorsque Dacosta s'étonnait, le premier, des permissions qu'ils accordaient si facilement en ma faveur, Rigault et Ferré lui répondaient :

— Claude est un condamné à mort. On ne peut lui refuser ce que les siens accordaient à Troppmann et à d'autres scélérats condamnés comme lui. Patience, après nous être conduits avec tous les égards que l'on doit à l'ex-chef de la sûreté, à ce vil suppôt de l'Empire, il ne perdra rien pour attendre. Lui et son valet de chambre, ils ne sortiront de la Santé *que les pieds devant !*

Ces propos cruels m'étaient rapportés par ceux

qui devaient par la grâce de mes bourreaux la faveur de venir me voir.

Ferré eut l'atrocité de les répéter à ma femme, à mes amis les plus chers.

C'était un moyen de retourner le fer dans les plaies qu'il m'avait faites depuis que j'étais son prisonnier.

Je m'empressai, quoique la mort dans l'âme, de rassurer les miens en leur disant que les paroles de mes bourreaux n'étaient que pures fanfaronnades.

Je leur en donnai la preuve en leur montrant avec quelle sollicitude j'étais entouré, servi, complu par mes geôliers.

Alors ils se séparaient de moi plus rassurés.

Une fois seul avec moi-même, une fois rentré au secret, je partageais de moins en moins cette conviction que j'avais donnée aux autres.

Dans les premiers jours de mai, je calculai, l'effroi dans l'âme, que les visites à ma cellule devenaient moins fréquentes.

En revanche, la galerie de ma cellule se remplissait d'une bande de gardiens à figures farouches.

Mon brigadier A*** ne risquait plus aussi souvent un œil à travers mon judas. Sitôt qu'il se hasardait à prévenir encore mes volontés, un œil en courroux se braquait à mon ouverture pour contrecarrer mes désirs et les réduire à néant.

Je n'osai interroger mon gardien; et mon gardien, de son côté, évitait de m'expliquer les causes de ce brusque changement.

Hélas! je devais bientôt en avoir l'explication par Ferré, devenu plus puissant que jamais, à mesure que la Commune dégénérée en comité de salut public était plus menaçante, plus arbitraire sous la dictature préfectorale de Rigault!

Un jour il se fit un grand bruit de sabots dans ma galerie, suivi d'un cliquetis d'armes et de baïonnettes.

Un mouvement extraordinaire troubla le silence et le repos relatifs entourant ma cellule.

C'était à l'heure de mon déjeuner habituel que mon valet de chambre me servait seul depuis que de nouvelles rigueurs commençaient à peser sur moi.

Tout à coup la porte de ma cellule s'ouvrit avec fracas.

Je vis mon citoyen directeur, la casquette à la main, s'effacer respectueusement devant l'hôte important qui venait me rendre visite.

Ce personnage, c'était mon remplaçant à la Santé, c'était mon ennemi le plus implacable, Théophile Ferré.

A sa vue, je reculai frappé d'étonnement, glacé de stupeur.

Dans ce petit homme, chamarré d'or, la poitrine plastronnée de larges revers rouges qui bordaient une longue redingote grise à collet noir et lui tombant jusqu'aux talons, j'avais peine à reconnaître le Ferré d'autrefois, l'ancien clerc râpé, le minuscule jacobin, des clubs démocratiques de l'Empire!

Ce qui me le fit reconnaître sous ses prétentieux habits de conventionnel, ce fut sa barbe, ses favo-

ris noirs d'où émergeaient comme autrefois des verres de binocle abritant deux prunelles du noir le plus foncé.

Par la mobilité, par la vivacité de sa nature fébrile et remuante, Ferré, l'*inséparable* de Rigault, avait une physionomie dont l'ensemble échappait aux yeux des meilleurs observateurs.

En ce moment, ce petit homme, à figure sombre et barbue, ayant sous les bras une énorme serviette qu'il portait avec une gravité de magistrat, m'eût paru très grotesque s'il n'eût été si sinistre.

— Est-ce que vous ne me reconnaissez pas, citoyen Claude ? me demanda-t-il d'un air de satisfaction, en jetant sur ma table sa serviette de maroquin noir où était écrit en lettres d'or : *service de la sûreté générale*. Et il me regarda bien, les deux mains appuyées sur la nappe comme pour se grandir encore :

— Si fait, lui répondis-je en inclinant la tête, sans daigner lever les yeux sur lui, mais en les fixant sur son immense portefeuille ; si fait, vous êtes M. Théophile Ferré.

— Et vous n'ignorez pas ce qui m'amène ?

— Je l'ignore ! repris-je en souriant, à moins que ce ne soit poussé par le remords pour me rendre ce portefenille où sont écrits ces mots : *sûreté générale*, dont je suis resté le chef quoique je sois ici votre prisonnier.

— Vous voulez rire ! s'écria Ferré de sa voix de fausset, vous voulez rire, mais rira bien qui rira le dernier. Eh bien! mon cher citoyen, mon brave *petit père*, je vais vous dire pourquoi, moi, Ferré,

tant de fois arrêté par vous, je prends la peine, ce matin, de vous rendre la visite que vous m'avez faite autrefois dans mes divers cachots, en compagnie de votre sale magistrature.

— Pardon, citoyen! l'arrêtai-je en souriant, vous oubliez que vous êtes dans l'exercice de *mes* fonctions. Lorsque j'étais à *votre* place, jamais je ne me suis permis même vis-à-vis d'un assassin, fût-ce Troppmann, de me servir d'expressions semblables. Si vous êtes ici pour m'interroger, restez parlementaire, sinon je ne vous répondrai plus !

— Oh ! fit Ferré en rajustant son binocle sur son nez, en se caressant complaisamment la barbe, vous êtes libre de ne pas me répondre, comme je suis libre de parler ainsi qu'il convient à un ancien suppôt du véritable Troppmann, Napoléon III!

Je haussai les épaules d'un air méprisant, Ferré continua :

— Est-ce que vous croyez, citoyen, que je suis venu ici, moi, pour vous dire des douceurs! M'en adressiez-vous lorsque vous me faisiez mettre les menottes et les poucettes par vos argousins, avant de me traîner dans un cachot pareil à celui-ci? Est-ce que vous croyez que j'avais aussi à me louer des façons d'agir de vos policiers?

— J'obéissais, lui répondis-je, aux volontés et aux exigences de la magistrature.

— Comme j'obéis aux mêmes exigences. Votre magistrature, c'était la justice armée en faveur des proxénètes et des courtisanes contre les patriotes ; la mienne, c'est la justice du peuple armée contre vos chouans et vos gendarmes.

— Je n'ai pas à discuter vos prétentions, lui objectai-je en souriant de nouveau ; du reste, je les connais depuis trop longtemps.

— Aussi, fit Ferré avec son sourire méchant, suis-je venu vous avertir qu'il est temps, citoyen, de régler nos comptes, qu'il est temps de faire éprouver sur votre peu estimable personne toutes les conséquences de nos prétentions réciproques.

— Veuillez, lui ripostai-je, me les faire connaître sans m'insulter! Daignez vous rappeler que je suis votre prisonnier, un prisonnier qui, si le sort était juste, serait à votre place, comme vous êtes à la mienne.

— Permettez-moi, reprit Ferré en s'inclinant, de ne pas partager votre opinion, de trouver au contraire votre sort très juste. Or, comme nous ne pouvons prolonger indéfiniment cet interrogatoire ni cette reconnaissance, j'arrive au but de ma visite. Vous êtes accusé, citoyen, en dehors des méfaits du temps du *vrai* Troppmann, de celui qui fit tuer Victor Noir, accompagné de plusieurs autres, vous êtes accusé, depuis la Commune, d'être un agent versaillais, un agent de Thiers, de ce vieillard aussi sinistre que l'autre. Par ce fait, vous êtes notre otage, vous êtes un condamné à mort. Vous serez exécuté, je vous en réponds ! Dussions-nous périr avec vous, dans la lutte que nous engageons en haine du vieil ordre social ! Dussions-nous, avec vous, être ensevelis sous les ruines de Paris !

A ces mots, prononcés avec une rage qui donnait à la voix de Ferré un son encore plus aigu, je ne

pus m'empêcher de frémir. Je dissimulai cependant mon émotion, et lui répondis :

— Au moins, vous m'annoncez mon arrêt de mort sans m'insulter, c'est toujours cela.

— Et, répondit-il, ce n'est pas ce qu'ont fait autrefois vos argousins qui, lors du procès de Blois, m'ont traîné à *Pélagie*, après avoir fouillé ma mère, ma sœur d'une façon révoltante, ignoble ! Ah ! vous vous plaignez, citoyen, de mon langage peu parlementaire, mais les faits et gestes de vos sbires étaient pires que cela ! Ce n'est pas vous qui, après m'avoir arrêté, m'auriez permis, comme je vous l'ai permis, ces festins de Sardanapale, ces visites quotidiennes, ces égards dus uniquement à votre ancienne fonction que j'ai l'honneur maintenant de représenter.

— Il est vrai, lui répondis-je en grimaçant un sourire, que ces égards s'accordent peu avec la haine mortelle que Rigault et vous vous paraissez m'avoir vouée ?

— Vous vous trompez, citoyen, riposta Ferré, pour un homme qui doit connaître, comme vous, le cœur humain, vous auriez dû vous dire que nous ne vous faisions la captivité si douce que pour rendre vos derniers moments plus amers ! Et vous y touchez à vos derniers moments, citoyen, je vous en avertis.

— Je vous remercie, lui répondis-je, les lèvres crispées, en sentant la pâleur couvrir mes joues, je vous remercie de votre gracieux avertissement.

— Il n'y a pas de quoi ! Je remplis mon devoir, comme vous remplissiez le vôtre en pareille occasion.

— Vous connaissez à fond mon métier?

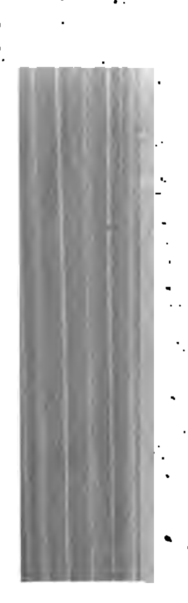
— Prenez-vous-en à vous-même qui me l'avez fait connaître. Tenez, ajouta-t-il, vous allez en juger par ce que nous avons fait pour vous. Depuis le siège, Rigault et moi, nous n'avons cessé de vous filer à la préfecture à l'aide de vos propres inspecteurs. Alors pas un geste, pas une parole, pas un rapport de vous ne nous étaient étrangers. Quand vous êtes allé dernièrement à Versailles, vous avez été suivi, jusqu'aux Tuileries ! Dès ce jour-là nous savions où vous prendre. Lorsque vous n'avez plus retrouvé votre valet de chambre dans votre appartement, c'est qu'il était cueilli par nous, porté par nous à votre cellule, pour être tout préparé à vous y bien recevoir.

— Pour un citoyen comme vous, monsieur Ferré, et qui, comme votre ami Rigault, me détestez profondément, on n'est pas plus gentilhomme !

— Oui, mais la gentilhommerie a ses bornes, surtout chez un démocrate! et je vous préviens, que votre affaire s'instruit. Maintenant que Protot a besoin de vous interroger souvent, pendant le cours de votre instruction, votre mise au secret va donc être rigoureusement observée.

— Ah ! m'écriai-je, ainsi on ne veut pas exercer contre moi une justice sommaire ?

— Oh ! non! oh ! non ! exclama le citoyen Ferré avec une exaltation joyeuse, vous serez jugé dans les formes, avec une sage lenteur. Protot le veut. Le nombre infini des crimes dont s'est rendu coupable l'empire, dont vous et les vôtres vous avez été les trop fidèles complices, deviendra une nouvelle leçon pour le peuple.



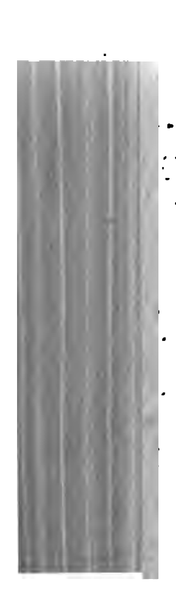
Collet et moi, un geôlier supp
de jour et de nuit, il surveill
prisonnier de votre importan
prendre de précautions! Ce g
hira pas. C'est un repris de ju
à se plaindre particulièreme
sans vos infâmes agents qui on
rité, un maudit, il serait re
Tout son désir est de faire pa
que lui a fait cette société m
vous-même le plus bel échan
choisir un meilleur gardien, ch
sûr que vous ne nous échapp
retournerez pas à Versailles p
coups de fusil que nous vous c
avant de vous dire adieu.

Et Ferré me tourna les talon

Mais à son départ, la porte c
ferma pas. Un fédéré y pén
avait la capote grise, le képi c

ouveau personnage avait sous le bras un livre
reconnus avoir demandé à mon brigadier A***;
intitulé : *Mes Prisons*, de Silvio Pellico :
e quoi! cria mon nouveau gardien, d'une voix
e, à mon brigadier ordinaire, tu veux barrer
nin à un *pur?* Retire-toi, vieille mouche!
ıds que je suis ici pour emboîter le compas
ailles, près du mouchard à Badingue! Haut,
ge! Et tu vois, j'apporte le livre réclamé par
ef de la Rousse! Maintenant décarre, j'ai à
au patron, histoire de faire le mouton comme
t si bien le faire faire aux agneaux de sa
rie, ce rabatteur de pantes! Laisse-moi, te
la prison, ça me connaît, je suis ici à la

rrible fédéré avait débité ces paroles avec
lubilité menaçante, quoiqu'elle fût contrariée
rtains hoquets bachiques.
geôlier ordinaire n'en avait pas attendu la
r laisser la place à son terrible suppléant.
que je fus seul avec cet horrible homme qui
le vin autant qu'il respirait le crime, il ferma
e derrière lui, il me jeta le livre sur la table,
brusquement devant moi, tira sa blague, en
.ne pipe noire, infecte, qu'il se mit à bourrer.
egardai mon geôlier avec un air de stupeur
e curiosité.
erchai à reconnaître cette physionomie qui
ait pas étrangère.
on teint plombé, taché de rousseurs, à ses
x d'un roux sale, à ses lèvres lippues et sen-
, je n'eus pas de peine à reconnaître un an-



Tout en frottant une allu
pour allumer sa pipe, com
même, pour *en griller une*,

— C'est bon! tu me recon
tres? C'est toujours ça, en a
engraisser le Champ de nav
tes châsses dans ma frimous
bouquin, ça te servira mieux
suis un cheval de retour ave
compter les suppléments à M
Et si t'*aime* la lecture, cel
toyen!

Je ne sais pourquoi, tout
en l'écoutant, j'éprouvai u
ment.

Évidemment cet homme,
geôlier dont m'avait menacé

Mais le soin avec lequel il
un livre que j'avais demandé
tre en moi un nouvel espoir.

nace vivante, j'aperçus que ce livre avait plusieurs signets.

Mon espoir redoubla.

J'ouvris avec avidité le volume aux pages indiquées par les signets.

Pendant que mon surveillant avait l'air de vouloir se renfermer dans un nuage de fumée lancé à dessein tout autour de lui, je comparai les pages indiquées.

Il me fallut une bonne demi-heure avant de comprendre la signification de chaque marque mise à différentes pages ; elles étaient au nombre de trois.

Ces trois pages commençaient par une lettre qui était indiquée par le signet même.

Ces trois lettres formaient ce mot :

AMI.

Je poussai une exclamation de joie.

Comme pour répondre à la pensée qui avait formulé ce mot, je jetai des regards anxieux sur mon nouveau gardien.

Celui-ci, protégé comme dans une apothéose par son nuage de fumée, repondit à mon interrogation mentale en mettant un doigt sur sa bouche.

Je ne pouvais plus en douter ; ce surveillant cruel que me donnait Ferré n'était, en réalité, qu'un surveillant payé par Versailles pour tromper encore la vigilance des chefs de la Commune.

J'allais pousser une exclamation de reconnaissance vers mon forçat geôlier, quand des clameurs retentirent dans la galerie.

Elles se rapprochèrent du côté de ma cellule.

J'entendis, à travers les malédictions furieuses, prononcer distinctement mon nom !

— A mort Claude ! à mort ! retentissaient-elles.

Alors mon geôlier forçat qui, par prudence, s'était gardé de répondre à mon geste, et qui, pour me faire le sien, avait eu la précaution de se dissimuler, ouvrit brusquement la porte.

Il n'eut que le temps de se mettre en travers pour barrer le passage aux nouveaux fédérés qui venaient de renforcer la garde de la prison de la Santé, à mon intention.

Je vis surgir, de l'ouverture de mon cachot, des têtes horribles, telles que l'on n'en voit que dans les cauchemars ou des scènes de révolution : visages grotesques ou féroces, empreints de souillures de toute sorte, de niaiseries de toute espèce, types de tous les âges, blancs, bruns ou blonds, hideux et sordides, surmontant des capotes sans boutons, aux képis sans visière, aux pantalons en ruines terminés de chaussures déjetées. Toute cette collection de physionomies braillantes et menaçantes était hérissée de fusils.

Dès que la porte s'ouvrit, ces têtes se précipitèrent comme autant de têtes de l'hydre pour me mordre, en criant toujours :

— A mort ! à mort Claude !

Et l'une d'elles ajouta :

— Puisqu'on nous trahit aux remparts, puisqu'on nous livre à Versailles, tuons ici les brigands qui font égorger nos frères. A mort Claude ! à mort !

— C'est bon, fainéants ! hurla mon geôlier forçat.

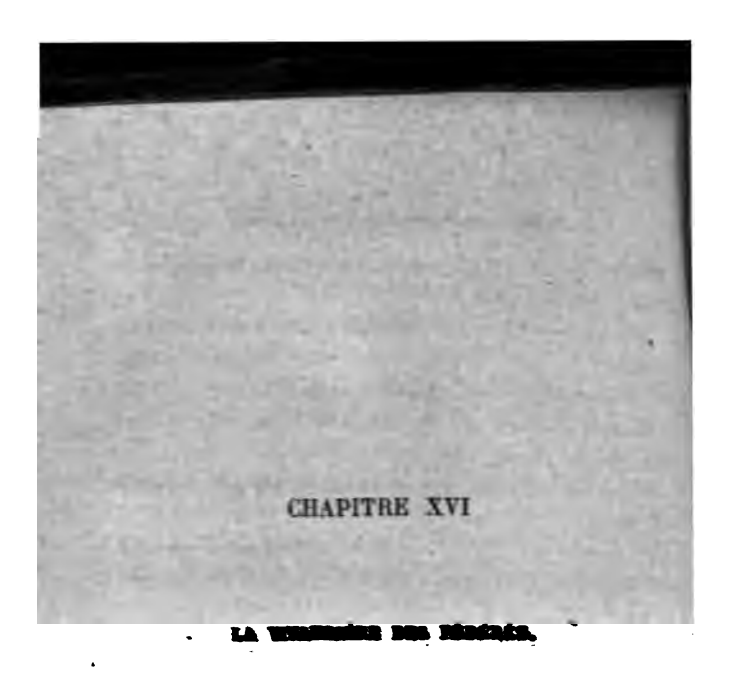
Calmez votre juste impatience. Je vous réponds, moi votre sergent, que Claude ne perdra rien pour attendre. Ce n'est pas à vous, canailles, à devancer la justice du peuple. Ferré veut que celui-là soit jugé. Attendez pour avoir sa peau. C'est l'ordre; il sera fusillé à son tour et à son heure. C'est l'ordre; le premier qui voudra l'enfreindre aura des nouvelles de mon chassepot ! et c'est moi qui le collerai au mur !

— Vive la Commune ! hurla la foule qui se retira moins convaincue par l'éloquence de mon nouvel ange gardien que par sa parole menaçante, accompagnée d'un geste non moins significatif.

Et il referma sur moi la porte de ma cellule.

Uue fois seul, en écoutant s'amortir le bruit des pas de mes bourreaux, je me demandai si ceux qui veillaient sur moi pouvaient être toujours assez forts pour conjurer le danger me menaçant de toute part.

Placé entre des alternatives d'espérances et de menaces de mort, je plongeai ma tête dans mes mains. Je réfléchis, en proie à des tortures semblables à celles que j'avais vu endurer si souvent à tous mes prisonniers. Je l'avoue, j'eus peur !



CHAPITRE XVI

LA VIVANDIÈRE DES FÉDÉRÉS.

Je n'étais pas au bout de mes angoisses et de mes tortures, au fond de ma cellule.

Durant les deux mois que j'ai passés dans la prison de la Santé, tous les jours j'étais placé entre la vie et la mort ; peu de criminels y ont subi des alternatives aussi cruelles.

Elles ont ébranlé ma santé; à l'âge de la vieillesse, les atteintes qu'elles m'ont fait subir se feront sentir jusqu'à mon dernier jour.

Le coup le plus terrible qui me fut porté le lendemain matin de la reconnaissance de mon geôlier forçat, fut celui que me donna la femme qui inspirait et guidait ce singulier ange gardien.

Je vis entrer un jour dans ma cellule une vivandière, au moment où j'allais me mettre à table. Elle appartenait au nouveau bataillon des fédérés com-

mandés par mon sergent, cumulant les fonctions de mouton et de geôlier.

Elle était vêtue avec une élégance qui contrastait avec ses soldats en guenilles ; son élégance faisait valoir encore sa remarquable beauté.

Malgré la beauté de cette femme, son apparition ne me causa que de l'horreur.

Je me reculai en poussant un cri de terreur et de douleur.

Je me levai de table avec des gestes qui traduisaient les pénibles émotions causées par sa présence.

Elle me sourit.

Elle paraissait jouir de l'émotion poignante que me produisit son apparition aussi cruelle qu'inattendue.

Elle s'avança vers moi, pendant que je me reculais d'elle, la fuyant comme on fuit un spectre épouvantable.

Cette femme, qui s'avançait en souriant, était pour moi une Euménide !

C'était M[me] C***, la meurtrière de M[me] X***.

Comment avait-elle pu parvenir dans mon cachot pour jouir sans doute du spectacle de son ennemi terrassé ?

Comment se trouvait-elle, cette espionne des Prussiens, elle, ce bonapartisme incarné, sous le déguisement d'une vivandière des fédérés?

Elle allait se charger de me l'apprendre.

Lorsque la porte de ma cellule se fut refermée sur elle, M[me] C*** s'avança vers ma table servie. Moi, je me reculai jusque dans l'angle de mon cachot, dé-

sireux d'en enfoncer les murs pour fuir ce fantôme si séduisant pour tout le monde et si horrible pour moi.

Elle me dit :

— Monsieur Claude, je vous apporte la liberté.

— Ou la mort! m'écriai-je. Et je me portai la main sur mes yeux pour ne pas voir ce spectre, le bourreau de celle qui avait été depuis trente ans, et malgré ses fautes, ma meilleure amie, ma meilleure conseillère.

— Vous êtes, reprit-elle, un enfant pour votre âge! Vous vous souvenez trop de notre rencontre à Forbach?

— Madame, repris-je, je me souviens surtout de vos rapports avec Mme X*** que vous avez tuée, comme vous avez tué la plupart de vos amants!

— Vous faites du mélodrame! reprit-elle avec un sourire étrange, pour un policier habitué, par état, à patauger dans le sang, ce n'est pas fort! Je vous pardonne parce que votre situation est digne d'intérêt, parce que vous ne vous appartenez plus, parce que vous appartenez à tous ceux qui, en temps ordinaire, seraient très heureux d'être sous vos ordres. Ecoutez-moi donc. D'abord offrez-moi à déjeuner, je *crève* de faim.

— Buvez et mangez, madame, repris-je, en m'accoutumant non sans peine à sa vue et en me décidant enfin à me rapprocher d'elle.

— Est-ce que vous ne voulez pas faire comme moi? m'interrogea-t-elle, en s'asseyant à ma table déjà toute servie par mon valet de chambre et déjà prête à se verser à boire.

— Non, merci, lui répondis-je. je n'ai plus faim !

— Ah ! fit-elle, avant de porter la fourchette à ses lèvres et en se versant, d'un air décidé, un verre de bordeaux, ce n'est pas galant ce que vous me dites là. Vous étiez plus aimable avec Mme X*** qui, pourtant par son âge, par sa beauté un peu mûre, ne me valait pas, convenez-en.

— Madame, lui ripostai-je avec fureur, je croyais qu'après avoir perdu toutes les pudeurs, il vous en restait au moins celle de dissimuler vos crimes !

— Ah ! ah ! exclama-t-elle en riant aux éclats, vous êtes charmant, mon bon monsieur Claude ! C'est vous, un condamné à mort pour des crimes que vous reprochent mes amis Rigault et Ferré ; c'est vous qui le prenez sur ce ton ! Charmant ! charmant !... Parole d'honneur.

Elle se versa des rasades, coup sur coup, comme une véritable vivandière qui aurait tenu à honneur de bien remplir son emploi imposé pour la circonstance.

Je l'avoue, malgré l'horreur que m'inspirait cette créature, elle pouvait être fière de la situation qu'elle avait prise vis-à-vis de moi, aussi bien par le pouvoir qu'elle exerçait sur les chefs des fédérés que par sa beauté pleine de fascinations et d'entraînements.

Mme C***, dont j'ai déjà esquissé le portrait quand je la rencontrai à Forbach en amazone, était une blonde ravissante sous son nouveau costume de vivandière.

Ses longs cheveux en tresses, qui débordaient de son chapeau d'uniforme, encadraient son visage

enchanteur. Ses grands yeux bleus, animés par la passion factice, par la méchanceté trop réelle de son âme, avaient des tentations sataniques. Son sourire, provocant et perfide, appelait toujours la volupté, et sa mine égrillarde dans son ovale de vierge déchue était un masque aussi extraordinaire que séduisant.

Il devait plaire à tous les hommes blasés qui recherchent, au déclin de l'amour, les privautés de la jeunesse.

Mme C..., nature sèche sous une beauté opulente, esprit intrigant sous une folle apparence, avait depuis longtemps expérimenté ses charmes sur une clientèle riche qui, au temps de l'empire, en avait fait, comme je l'avais connue alors, une hétaïre à la mode.

Maintenant, elle continuait son rôle sous la Commune; elle n'avait eu besoin que de changer de costume pour retrouver, en amazone comme en vivandière, de nouveaux adorateurs.

Aujourd'hui, c'étaient les élus de la Commune qu'elle traînait à son char, comme hier c'étaient les élus de l'empire, et jusque chez leurs ennemis mêmes, fussent-ils Prussiens ou fédérés, pourvu que tous s'inclinassent devant sa beauté toujours à vendre !

En vérité, cette femme était bien séduisante.

Sa taille élancée, qui s'évasait dans des ondulations caressantes sur les revers rouges de sa tunique, fascinait le plus candide comme le plus libertin.

L'éclat de ses grands yeux bleus qui souriaient

e sa bouche, dont l'arc de ses lèvres attirait œillades et tous les baisers, eût séduit un homme que moi, fût-il dans ma position.

s je me rappelais trop qu'elle avait été le bour le Mme X***, le bourreau de ma vie depuis ma ıtre à Forbach, où chaque pas était marqué ı sang !

si, après avoir passé devant elle de l'effroi à férence, lui dis-je, en répondant à ses derniè- roles :

Parlez, madame, expliquez-moi la cause de déguisement et le but de votre visite, lorsque ; hier je suis au secret pour tout le monde, pour ma famille ?

le vais vous satisfaire, me répondit-elle ; puis outa, en se versant une nouvelle rasade : ment vous ne voulez pas partager *votre* ıer avec moi ?

e vous le répète, je n'ai pas faim.

C'est méchant ! riposta-t-elle en engloutissant le de volaille, vous me tenez rigueur parce vous ai débarrassé d'une vieille maîtresse.

es mots, je faillis me lever pour jeter cette e sirène hors de ma cellule ; je me contins ıriosité, peut-être aussi par instinct de con- ion.

continua :

Et quand vous saurez ce que j'ai fait pour vous, 'e que vous ne serez plus aussi boudeur. On bouder contre son ventre, on ne boude pas son existence. Et c'est la vie que je vous ap- vilain méchant !

— Alors, repris-je pour n'être pas en retour avec elle, vous agissez avec moi tout différemment qu'avec Mme X***, par esprit de compensation.

— Si nous faisons de l'esprit... dans votre cellule, nous n'arriverons jamais au but que j'ai préparé pour vous en faire sortir?

— C'est juste, madame. Je vous en demande bien pardon, et je vous écoute.

— Auparavant, voulez-vous trinquer avec moi?

— Je n'ai pas soif.

— Ni faim, ni soif, répéta-t-elle. Quel anachorète! on voit bien que vous n'êtes pas de mon bataillon. Vous êtes sobre comme un réactionnaire.

— Madame, repris-je avec impatience en tambourinant de mes doigts crispés sur la nappe, je vous ai dit que je vous écoutais!

— C'est juste! dit-elle en faisant claquer sa langue sur son palais, en se pelotonnant avec grâce, et en chiffonnant capricieusement le revers rouge de sa tunique qu'elle allongea sur sa poitrine, de façon à me faire entrevoir sa gorge. C'est juste, vous saurez donc, cher monsieur Claude, que je suis au mieux avec Rigault, nous soupons souvent ensemble. Nous soupons mieux aujourd'hui à l'Hôtel-de-Ville que lorsque nous nous débauchions tous deux au vieux quartier latin. Or, lorsqu'il m'a appris votre captivité, il m'est venu une idée, celle de vous délivrer. Et comme je ne me suis décidé à entrer dans la Commune qui ne durera pas que pour...

— La trahir! lui dis-je en l'interrompant, comme vous avez trahi l'empire...

— Pardon, cher monsieur Claude! me ripostat-elle; à votre tour ne m'interrompez pas, surtout pour m'être désagréable, dès que je ne veux que votre bien. Nous n'avons pas le temps ici de discuter nos positions respectives. La balle que vous me lancez, je pourrais vous la renvoyer par la même raquette! Et vous qui serviez l'empire autrefois, n'étiez-vous pas toujours le très humble serviteur de son plus implacable ennemi, M. Thiers? N'êtes-vous pas en prison, autant pour avoir servi l'empire que pour avoir servi hier encore le chef du pouvoir exécutif de Versailles.

— Je vois, en effet, madame, en m'instruisant sur les griefs qu'on m'oppose dans le gouvernement de la Commune, je vois que vous êtes en effet, comme à Paris, comme à Forbach, dans le secret des dieux.

— Je le dois à mon métier d'espionne, mon bon monsieur Claude, à ce métier qui est aussi le vôtre. Et c'est encore pour vous remettre dans le droit chemin que vous me voyez ici.

— Voyons donc, repris-je en commençant à m'amuser de la colère sourde de cette femme qui n'était accessible qu'à la haine; voyons donc ce que vous appelez le droit chemin?

— Mais le droit chemin est celui qui est tout indiqué par les événements. La Commune vaincue, le droit chemin c'est l'empire qui revient sur les baïonnettes prussiennes.

— Je ne vois pas trop en quoi cela me regarde, et pourquoi vous êtes venue ici.

— Mais je suis ici uniquement pour vous détacher de Thiers, pour vous rendre à l'empereur.

— Puisque je suis un condamné à mort, quelle nécessité vous oblige à tenter ma conversion?

— Parce que si j'arrive à faire cette conversion en faveur de l'empire que, du reste, vous avez toujours servi ; l'empire, par ma personne, me charge de vous rendre la liberté.

— Elle ne pouvait choisir, lui dis-je en souriant, une plus séduisante messagère.

— Vis-à-vis de laquelle, cependant, se récria la belle C***, animée par le vin de Bordeaux, vous agissez un peu à la façon de Joseph !

— Un prisonnier, un condamné à mort a bien le droit de ne pas être galant !

— Surtout quand il est rancunier comme vous et quand il tient à ses vieux souvenirs. Mais trêve de marivaudage, j'arrive au but de ma visite, après vous avoir dit l'esprit qui m'a guidé en me traçant mon but. Une fois bien décidée à vous sauver, j'ai mis tout en œuvre. Je me suis faite vivandière dans le bataillon des fédérés chargés de vous garder ; je savais que le comité de salut public, averti des menées versaillaises en vue de vous délivrer, prenait aussi ses précautions en vue de vous garder. Alors je m'employai auprès du sergent de ces nouveaux fédérés, précisément celui que vous avez vu hier. Par une chance aussi heureuse pour vous que pour moi, il se trouvait que ce pauvre comité de salut public était trahi aussi bien par ce sergent que par votre très dévouée servante. Il avait des ordres de Versailles pour travailler comme moi à votre salut.

— En effet, madame, repris-je d'un ton très sérieux ; et pas plus tard qu'hier, ce sergent m'a donné

les preuves qu'il était pour moi, au moyen d'un ivre...

— Que je lui avais conseillé de prendre pour vous ıvertir, hier, comme je vous avertis ce matin.

— Ainsi, madame, vous vous entendez tous les leux pour me faire évader.

— Oui, mais la différence qui existe entre la vivandière et le sergent du même bataillon, chargé, ɜn apparence, de vous surveiller, c'est que le sergent travaille au compte de M. Thiers, et que moi, e travaille au compte de Sa Majesté.

— Et si tous les deux, continuai-je, vous parvenez à me faire partir de la Santé, où devrai-je aller? ı Versailles, ou à Chiselhurst?

— D'abord à Versailles. Est-ce que Thiers, à Versailles, sans s'en douter, ne travaille pas lui-même, ɔar l'ancien état-major de l'empire, contre les républicains?

— Au moins, je suis heureux de connaître ces détails de votre bouche!

— Ah! si nous en avions le temps, fit-elle en minaudant, je vous en apprendrais bien d'autres. Estce que mon ami Rigault, sans qu'il s'en doute et en ɔccupant, à l'ex-préfecture, l'emploi de M. Lagrange, ne fait pas aussi, par intérim, toutes les affaires de l'empire? Jugez-en! Qui frappe-t-il, depuis qu'il a la place de son prédécesseur? Tous les républicains qui ont été les plus implacables adversaires de l'empire. D'abord, c'est Clément Thomas, ensuite Chaudey, et bien d'autres. Je ne dis pas qu'il soit bonapartiste, mais tous ceux qui dirigent les chassepots de ses exécutions le sont pour lui.

J'en sais quelque chose. Maintenant j'arrive à ce qui vous concerne. Ecoutez-moi bien.

— Je vous écoute, madame, repris-je en m'entourant d'une grande réserve pour contenir mon indignation, ma colère, et surtout pour mieux lui céler ma pensée.

— Ce soir, pas plus tard que ce soir, le sergent des fédérés se rendra dans votre cellule. Il portera sur lui une double capote. Vous vous en revêtirez, vous sortirez ainsi déguisé de votre cellule ; je vous accompagnerai dès que vous serez parvenu à l'extrémité de la galerie. Une fois là, le sergent ressortira de votre cachot vide. Il aura donné le mot au brigadier A***, qui vous est aussi tout dévoué. Jusqu'au lendemain, grâce à lui, personne ne se doutera de votre absence. Pendant que vous continuerez votre chemin, le sergent vous abordera, comme si vous étiez un de ses soldats ; il vous mènera jusqu'à la grande porte de la prison ; moi qui vous aurai quitté pour gagner le dehors, je vous rejoindrai à cette porte. Je vous aborderai à mon tour comme si vous étiez un soldat de mon bataillon. Une fois hors de vue de la prison, de ses gardiens, nous prenons une voiture, et fouette cocher pour Versailles!

Lorsqu'elle eut achevé, les yeux brillants, le teint animé, la bouche souriante, pendant qu'elle se penchait vers moi en détirant de plus en plus les revers de sa tunique qui me laissait deviner tous les trésors de sa gorge, moi je restais froid, moi je gardais ma place.

J'opposais une constante réserve à ses paroles

pleines d'animation, à ses propositions séduisantes aussi captieuses que ses évolutions de courtisane.

— Eh bien ! se décida-t-elle à m'interpeller avec un air de violent dépit, dès que je restais insensible à ses manèges de coquette et à ses allêchantes propositions, eh bien! vous ne répondez rien?

— Madame, lui dis-je en me levant de ma chaise d'un air froid, digne, solennel. Tout autre que de vous j'accepterai le salut, la liberté, la vie; de vous, qui avez placé entre vous et moi un cadavre, je ne puis, je ne veux rien accepter!

— C'est votre dernier mot? fit-elle en se levant à son tour, les yeux enflammés de colère et en grinçant des dents.

— C'est mon dernier mot, lui répétai-je, prêt à la saluer.

— C'est bien, monsieur! fit-elle, très humiliée, en remettant le corsage de sa tunique qui, dans l'animation de ses gestes et de ses paroles, s'était dégrafée, peut-être à dessein, c'est bien! Alors, vous préférez la mort ?

Et d'elle-même elle frappa au judas pour sortir de mon cachot.

Une jolie femme pardonne tout à l'homme qu'elle veut capter, ses injures, ses remontrances les plus sanglantes. Il est une chose qu'elle ne lui pardonne pas : le mépris de sa beauté, dès que par calcul ou par passion, elle la livre à son conquérant ou à sa dupe.

J'avais humilié Mme C***, elle devait s'en venger.

Dès que la porte de mon cabanon se fut remermée derrière elle, sans daigner me jeter un dernier

Ces cris parvinrent jusqu'à
menaces à mon adresse.

— Mort à Claude ! criaient
rauques et avinées. Fusillons-
suite, puisqu'il voulait se tire
au mur le chef de la *mouche*

Pendant que la prison de l
ces cris, j'entendais des cou
prêts à enfoncer ma porte.

Pâle, éperdu, je m'étais l
instant à l'autre à voir la port
dérés.

Les mains crispées, le dos :
je recommandai mon âme à l
dès ma porte ouverte, dix c
diriger contre ma poitrine.

Une voix plus puissante qu
iner les menaces de mes en

C'était la voix du sergent.

Je l'entendis crier derrière l

— Oui, oui! criaient quelques voix, puisqu'il veut, ce soir, se sauver pour nous faire canarder par ses copains de Versailles. Eh bien! finissons-en avec lui! ce sera un de moins.

— Vous êtes des serins! hurla le sergent. Est ce que vous croyez que tant que je serai là il partira, le mouchard? Ne voyez-vous pas qu'en le tuant, vous faites déjà l'affaire des badinguistes, puisque le paroissien est passé du camp de Badinguet dans celui de Foutriquet! Laissez faire la justice de la Commune! Avant de fusiller ce vieux ramolli de Claude, laissez courir son procès; ses scandales nous serviront bien mieux, jobards! que vos balles logées intempestivement dans sa pauvre carcasse!

— C'est vrai! c'est vrai! crièrent les fédérés. Il parle comme un livre, le sergent! Et si nous le canardions sans l'ordre de Rigault, qui n'a pas froid aux yeux, il pourrait nous canarder à son tour!

Cette dernière observation parut plus concluante que les paroles de mon sauveur. Je n'entendis plus aucun coup de crosse contre ma porte.

Les bruits de pas s'éloignèrent de la galerie, le ilence se rétablit autour de ma cellule.

Je devinai que mon sergent avait réussi encore ine fois à me sauver de la mort.

Cela me fortifia dans la croyance que m'avait nculquée la dangereuse Mme C***, que tout en agissant d'accord avec lui pour me délivrer tout d'abord, ils étaient payés tous les deux par un parti ontraire.

Hélas! le dévouement de mon nouveau geôlier ouvait-il toujours être aussi heureux?

J'avais maintenant une ennemie de plus; elle était aussi terrible que Raoul Rigault et Ferré. En complotant aussi ma mort, cette femme obéissait, elle aussi, à une vengeance personnelle.

Et la vengeance d'une femme est implacable, lorsqu'elle a été humiliée dans sa vanité et dans ses prétentions!

Maintenant j'étais l'objet de la rancune de deux partis également implacables, le parti de la Commune et le parti de l'Empire.

C'était trop pour un homme livré à chaque heure, à chaque seconde à la férocité de ses gardiens, gardiens plus candides que cruels et qui croyaient de bonne foi que, durant les vingt ans de l'empire, j'avais été l'instrument d'un passé, que la France expiait aussi cruellement que moi.

Durant mes deux mois de captivité où je faillis à chaque instant être fusillé, je me demande comment je ne sortis pas fou des mains de mes bourreaux!

CHAPITRE XVII

L'ENVAHISSEMENT DE LA PRÉFECTURE DE POLICE ET LE GARDIEN DE SES ARCHIVES

Les événements qui suivirent ma captivité à la prison de la Santé, et qui corroborent le rapport du brigadier A***, m'ont entraîné plus loin que je ne le voulais.

Je reviens, après avoir parlé de l'investissement des Tuileries, à l'envahissement de la préfecture de police, dès les premiers jours de la Commune.

Comme je n'étais plus à la préfecture depuis qu'elle était au pouvoir des fédérés, je laisse la parole à un employé qui, pour protéger les archives de l'administration préfectorale, resta à son poste jusqu'à la dernière heure.

J'ai gardé religieusement la copie du rapport dressé par des témoins irrécusables, sur le courage héroïque du nommé Richard, gardien des archives de la préfecture de police.

Le lecteur jugera si ce rapport, avec celui du brigadier A*** qui me sauva à la prison de la Santé, n'est pas digne d'être consigné dans mes Mémoires comme une page historique faisant le plus grand honneur à l'homme qui en est le héros.

Je publie ce document in extenso :

A MONSIEUR LE PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE

Les soussignés ont l'honneur de soumettre à la haute appréciation du président de la République les faits suivants :

Le 18 mars 1871, le gouvernement, l'armée et les services publics avaient quitté Paris ; ils se repliaient sur Versailles. Richard, gardien des archives de la sûreté générale, était resté à son poste.

A sept heures du soir, M. C***, marchand de vins, quai des Orfèvres, se présentait à la préfecture, et, apercevant Richard : « Je me doutais, lui dit-il, que vous n'étiez pas parti ; « fuyez ! les fédérés, massés sur la place Saint-« Michel, se préparent à envahir la préfecture « et la division de la sûreté : vous serez fusillé. »

— Je suis gardien de jour et de nuit des hives de la sûreté générale, répondit Ri-rd, je dois mourir à mon poste. »

' partit et Richard se rendit dans le cabi-ı préfet de police, où il trouva le nommé huissier au cabinet du préfet, qui lui dit : a crié : Sauve qui peut! et je pars. » L*** ılla.

hard, rentré à sa division, en ferma les ux. La gravité de la situation lui en im-t cependant ; il éprouva le besoin de re-r à des conseils sérieux, et, dans ce but, il ıdit quai Saint-Michel, 19, chez l'employé ersonnel de la préfecture, où se trouvait moment M. T*** de la T***, député et pa-le ce dernier.

:hard exposa la situation : « Je suis, dit-il es messieurs, gardien des archives de ma ision depuis onze ans ; je crois de mon voir, et quoi qu'il puisse m'arriver, de ter au poste qui m'a été confié. »

— Je ne peux pas, répondit M. de la T***, us conseiller de trahir vos devoirs ; d'un tre côté, ma conscience me défend de vous gager à persister dans votre résolution, · vous allez être exposé aux plus grands ıgers. Je vois bien que votre décision est

« arrêtée, et il faut que vous soyez coura-
« geux. »

Hâté de regagner son poste, Richard remit sa montre à ces messieurs, les chargeant de la faire parvenir à son fils, avec prière de lui dire que, s'il ne revoyait plus son père, c'est qu'il aurait sacrifié sa vie à son devoir. M. de la T*** partit immédiatement pour Versailles, et Richard rentra vite à la division, où régnait la même solitude qu'avant son départ.

A 11 h. 20 m. du soir, les fédérés, avec un nombreux état-major, Duval en tête, envahirent la préfecture.

Duval interpella Richard, que les fédérés de son escorte couchèrent en joue :

« — Sommes-nous en sûreté, dit-il; répon-
« dez-vous de moi et de mes hommes? A la
« moindre résistance, je vous fais fusiller. »

« — Je suis seul ici, répondit Richard; au-
« cun danger ne vous menace; je réponds de
« vous comme de moi. »

« — Marche devant nous, dit Duval, con-
« duis-moi au cabinet du préfet. »

Richard précéda Duval, et durant le trajet :

« — Vous devez vous demander à quel titre
« je me trouve seul ici à la préfecture. Depuis
« onze années je suis le gardien des archives de

« la sûreté générale, division du ministère de « l'intérieur, entièrement indépendante de la « préfecture de police. Mon rôle n'a rien de « politique. Si vous m'autorisez à garder mes « archives intactes, je continuerai de les gar« der; sinon, renvoyez-moi ou fusillez-moi. »

« — On ne fusille pas un homme comme « vous, répond Duval. »

Alors Richard proposa à Duval de placer des factionnaires pour empêcher l'envahissement des bureaux de la division.

Ce qui fut fait. Le reste de la nuit se passa sans autre incident.

Le lendemain, 19 mars, Richard, après avoir fait parvenir à ses chefs, à Versailles, des laissez-passer, reçut d'eux l'injonction de rester à son poste; puis il courut chez M. T***, qu'il avait consulté la veille ; il lui raconta les événements de la nuit et lui procura toutes facilités pour pénétrer dans ses bureaux à la préfecture et en retirer les objets personnels qu'il lui conviendrait de reprendre. En se séparant, M. T*** dit qu'il allait rejoindre sa mère, gravement indisposée.

Revenu à son poste, deux fédérés se présentèrent pour demander à Duval l'arrestation de plusieurs personnes. Duval s'y refusa, et or-

donna au contraire la mise en arrestation de ces deux individus.

A huit heures du matin, Duval fit appeler Richard :

« — J'ai, lui dit il, à vous féliciter de votre « courage. Si tout le monde s'était conduit « comme vous, on n'aurait pas à déplorer les « désordres qui se sont commis à la préfecture « de police. C'est *la bande à Claude* qui a fait « tout cela. »

« — On vous a trompé, dit Richard; Claude « est un honnête homme, ce n'est pas lui qui a « poussé aux actes que vous déplorez. »

Le 22 mars, des fédérés se présentèrent à la division armés de fusils ; ces hommes demandèrent à visiter les archives de la division.

Sur le refus de Richard, ils se préparèrent à enfoncer les portes à coups de crosse. Richard se précipita dans le cabinet de Duval :

« — Vous disiez que la bande à Claude avait « saccagé la préfecture. Eh bien ! c'était la « bande à Duval. La voici qui se dispose à piller « mes archives. »

Duval ne répondit pas ; il courut sur le théâtre du désordre et déclara que le premier qui toucherait seulement à l'une des portes de la division serait fusillé immédiatement. Les

fédérés se courbèrent devant cette menace; mais en se retirant et désignant Richard :

« — C'est bon, dirent-ils, celui-là nous le « fusillerons. »

Ils allèrent s'installer dans une pièce à dix pas du bureau de Richard, qu'ils occupèrent jusqu'au 24 mai.

Pendant deux mois, Richard a été en butte à leurs menaces.

Mille fois ils ont voulu pénétrer dans les bureaux des archives, se disant autorisés par le ministre de l'intérieur.

Chaque fois Richard exigeait la production de l'autorisation :

« — Nous n'avons pas besoin de cela, criaient « ces forcenés: nous voulons nos dossiers; exi« geons du préfet qu'il nous laisse fusiller ce « versailleux! »

Ces attaques et ces résistances se produisaient à toute heure du jour et de la nuit.

D'autres fois les fédérés voulaient que Richard leur donnât les adresses des chefs de la préfecture et de la sûreté. Ils l'accablaient d'obsessions à ce sujet.

Il répondait invariablement que ses chefs étaient à Versailles, et qu'étant étranger à la préfecture de police, les employés de cette ad-

ministration lui étaient inconnus. Ils semblaient surtout acharnés contre le chef du matériel de la préfecture, qu'ils auraient voulu fusiller.

Le 28 mars, ils décidèrent d'aller avertir Raoul Rigault que les bureaux de la division renfermaient une grande quantité d'armes de guerre, et demandèrent que ces armes leur fussent livrées.

Raoul Rigault fait sommer Richard de remettre les clefs des archives : Richard n'obéit pas à cette sommation.

Le 30 mars, Rigault dit à Duval :

« — Il faut que le citoyen Richard livre les « clefs de la division. Ce serait une espèce « d'arsenal, il est important de s'en assurer. »

Immédiatement Duval vint les demander à Richard, qui répondit qu'il ne les avait pas.

« — Il faut aller les chercher ; voici une « lettre pour Vaillant, et faites-vous suivre par « un garde, » ajouta Duval.

Cet ordre et cette escorte donnaient à réfléchir à Richard. Il tendit les clefs à Duval en lui disant :

« — Général, rendez-moi un service : visitez vous-même les bureaux, et vous saurez « qu'ils ne contiennent pas d'armes. On veut

piller les dossiers. Après votre visite, refermez bien les portes, et vous déposerez les clefs dans un endroit caché, connu de nous seuls. Voyant que je n'ai pas les clefs, vos fédérés me persécuteront moins. » Ce qui fut fait.

Battus de ce côté, les fédérés employèrent un itre moyen de vaincre la résistance de Richard d'enlever leurs dossiers.

Sollicités par eux, les nouveaux employés ipérieurs de la préfecture faisaient à Richard ı reproche de cette résistance, employant tour tour la ruse ou la menace.

Dans les premiers jours de mai, un nommé '** réussit à surprendre sa nomination de chef ı bureau des archives de la préfecture et de la ıreté générale. Muni de cette pièce, signée *rré, délégué civil*, il la présenta à Richard, en i signifiant qu'il venait prendre possession de n poste, et des archives de la sûreté, par nséquent :

« — Je vois bien, lui dit Richard, que vous êtes le préposé du préfet de police. Je représente, moi, le ministre de l'intérieur, qui a dans ses attributions la division de la sûreté, lui seul a des ordres à me donner. »

G***, furieux, courut au cabinet de Ferré et ramena :

« — Si je vous demandais un dossier, dit ce « dernier, me le refuseriez-vous ? »

« — Non, répondit Richard, le préfet a droit « à la communication des dossiers. Je dois les « lui livrer contre un reçu. »

Ferré se retira sans répondre ; G..., honteux, se retira aussi et ne reparut plus.

Un ami de G..., homme des plus dangereux, excitait sans cesse les fédérés contre Richard, demandant presque chaque jour son exécution, parlant continuellement d'arrêter et de fusiller, provoquant le chef de cabinet Dacosta aux mesures les plus violentes. Heureusement il n'obtint pas la dangereuse influence qu'il recherchait.

A la fin du mois de mars, Richard avait refusé de recevoir le traitement que lui avait offert la Commune, en déclarant qu'il avait été payé par Versailles.

Le 15 avril, les fédérés lui reprochaient cette attitude, qui en faisait, à leurs yeux, un complice de Versailles, puisqu'il était l'agent salarié de ce gouvernement. La persécution recommença sur ce nouveau terrain, plus violente peut-être qu'auparavant.

Le 29 avril, un fédéré demanda à Richard de l'introduire chez le chef de cabinet, qui se trou-

ıit absent à ce moment, et cet homme le sa ıit :

« — Je suis sans argent, dit-il, et j'ai faim. »

« — J'ai cinq francs sur moi, répondit Richard ; je veux bien vous les prêter, à la condition que vous me les rendrez demain au plus tard. »

Richard lui donne cinq francs, que cet inividu lui rapportait le lendemain matin, 0 avril.

A deux heures du même jour, le chef de cainet fait appeler Richard. Il avait autour de ıi une douzaine de fédérés armés jusqu'aux ents et de ceux qui étaient les plus acharnés ontre Richard, l'accusant d'être payé par Versailles et demandant sa mort chaque jour.

« — Pourquoi, lui dit avec colère le chef de cabinet, vous êtes-vous obstiné à ne pas signer la feuille d'émargement ? Ce refus vous constitue en état d'agent salarié de Versailles. Comment faites-vous pour vivre ? J'ai la preuve récente que vous n'avez pas d'argent. »

« — C'est très vrai, dit Richard, mais j'ai du crédit. Que feriez-vous à ma place ? Je suis gardien des archives ; je ne suis pas un agent politique. Porté sur un état à Versailles,

« si je signe ici l'état d'émargement, je reçois « des deux mains et je serais un malhonnête « homme. Je remplis depuis le 18 mars une « fonction rudement pénible et qui me donne- « rait droit à une indemnité. Je suis ici par pure « tolérance de votre part, il est donc impossible « que vous me considériez comme l'un de vos « employés. Si donc vous ne me devez pas de « traitement, vous me devez peut-être une in- « demnité. »

« — Eh bien ! à la bonne heure, » répondit Dacosta en se retournant vers la foule armée et menaçante qui accusait Richard, « signez « alors ces deux quittances, » et immédiatement il compta à Richard une somme de cent soixante francs, somme que celui ci s'empressa de réintégrer au Trésor après les événements, à son arrivée à Versailles.

Richard était exposé à un danger sérieux. En refusant, il était immédiatement livré aux insurgés et à leur justice expéditive.

Les événements se précipitent.

On arrive au 24 mai, date de l'incendie de la préfecture et de l'évacuation de la division par les insurgés.

La préfecture avait été dirigée, depuis le 18 mars, par Duval d'abord, par Duval et

Rigault ensuite ; enfin, par Rigault et Ferré.

Cournet vint après avec Ferré, qui ne joua d'abord qu'un rôle secondaire ; Dacosta, chef du cabinet, resta jusqu'à la fin, en cumulant cette fonction avec celle de substitut du procureur de la Commune.

Duval avait été fusillé au mois d'avril. A partir du 22 mai, Rigault ne parut plus à la préfecture ; Ferré ne l'abandonna que le 24 mai, à dix heures du matin.

Ce jour-là, les fédérés avaient construit une barricade place Saint-Michel.

A 10 heures, le poste de la rue de Jérusalem se mit en marche pour prêter main-forte à cette barricade. Il fut rencontré par Ferré :

« — Rebroussez chemin et regagnez votre
« poste ! cria Ferré, je suis toujours votre dé-
« légué. Tout ce qui se présentera à la préfec-
« ture, fusillez-le sans pitié. »

Les fédérés obéirent à Ferré. Il se dirigea ensuite sur quelque autre point et ne reparut plus.

A 11 h. 45 m., une vive fusillade était engagée entre nos soldats, postés au coin de la rue Dauphine et du Pont-Neuf, et les insurgés de la barricade Saint-Michel.

Le poste des fédérés de la rue de Jérusalem

se dirigea de nouveau vers la place Saint-Michel pour appuyer la barricade.

La préfecture paraissait donc abandonnée.

A ce moment, devant la retraite des fédérés et l'approche de l'armée de Versailles, Richard crut que sa division était enfin sauvée.

Il monte rapidement l'escalier du premier étage de la division, et, en entrant dans la première pièce, il se trouve en face de huit fédérés armés de chassepots et de revolvers.

Richard, ému, cherche néanmoins son aplomb et donne un motif à sa présence :

« — Où est le citoyen préfet? » demande--il.

« — Il est parti, le préfet, et file, car tout « ce qui se présentera ici sera fusillé. »

Richard n'en demande pas davantage, il se retire à reculons, s'attendant à une fusillade.

Il gagne l'escalier le plus proche, sous lequel il se blottit.

Il était là à portée de recueillir leur conversation, qui ne présenta d'ailleurs aucun intérêt; ils agissaient!

Le feu était mis alors au Palais et à la préfecture du côté opposé à la division.

A ce moment, la fumée de l'incendie pénétrant dans la division, contraignit les fédérés à

se replier vers les appartements du préfet.

Dès lors tout fut expliqué à Richard.

Ces huit fédérés avaient eu pour mission de surveiller et d'assurer les progrès de l'incendie. L'œuvre infernale étant accomplie, les incendiaires se sauvèrent.

Malgré la fumée, Richard monte rapidement l'escalier et atteint les dernières marches, lorsqu'éclate une formidable explosion, dont le contre-coup occasionne au côté gauche de Richard une commotion violente qui faillit le renverser.

Exalté par le sentiment du devoir, dominant toutes ses impressions, Richard franchit d'un bond les dernières marches de l'escalier. Il se trouve en face du cabinet du départ, transformé déjà en un brasier ardent.

De ce côté des bâtiments, il calcule que tout effort serait inutile et en même temps dangereux. Il ne pense plus qu'à sauver les grands registres de la sûreté générale ; il s'élance dans la pièce qui les contenait. Il était temps!

L'incendie y pénétrait, et, à travers les flammes, Richard, avec des efforts surhumains, réussit à sauver les cinq grands registres politiques.

L'incendie embrassait déjà la plus grande

partie des bâtiments et menaçait de tout détruire.

Les fédérés de la place Saint-Michel dirigeaient sur la préfecture et la division une fusillade incessante pour protéger l'incendie, en empêchant les secours.

A travers la mitraille, Richard court chercher les pompiers qui occupent la caserne de la Cité, du côté du boulevard du Palais.

Il les conjure en vain de lui venir en aide :

« — Vous n'entendez pas siffler les balles? » répondent les pompiers.

« — Je les entends très bien, réplique Ri-
« chard, et mieux que vous encore, puisque je
« viens de les braver. »

Son pantalon était troué en plusieurs endroits, et il avait dû son salut à la précaution qu'il avait prise de se coucher plusieurs fois ventre à terre en allant chercher du secours.

Il voulait arracher à l'incendie le plus d'objets possible, et, n'obtenant pas le concours des pompiers, il regagna sa division à travers les mêmes dangers et en usant des mêmes précautions.

Se sentant à bout de forces, il appela à son aide M. C..., marchand de vin, et, à eux deux,

sauvèrent, au premier étage, sept pendules dix-huit objets en métal.

Richard retira aussi de l'incendie une malle partenant au maréchal Bazaine, déposée dans salle d'attente. Il la remit au contrôleur néral de la préfecture de police.

Le feu se communiquait aux écuries de la éfecture, Richard, toujours aidé de C..., sauva ıq chevaux et quatre voitures placées dans les mises.

Ils traînèrent les voitures dans la rue et attaèrent les chevaux après les voitures. Une de s voitures appartenait à l'archevêque de Pa-, une autre au général Galliffet; les deux tres étaient la voiture ordinaire du préfet et voiture de cérémonie.

Rien plus ne pouvait être sauvé.

Richard envoya C... prier M. F..., le libraire isin, de lui procurer un drapeau tricolore. .. revint avec le drapeau. Ils l'arborèrent sur bâtiments neufs de la préfecture, à la place drapeau rouge.

A la vue du drapeau national, les fédérés de place Saint-Michel tirèrent avec acharnement ns cette direction jusqu'à la fin de la journée 24.

La nuit venue, Richard se trouva seul en pré-

sence de ce foyer de ruines, cherchant toujours, mais en vain, à sauver quelques épaves de cet affreux naufrage.

Le 25, jusqu'à 10 heures du matin, personne encore n'avait osé s'aventurer sur ce terrain dangereux.

A ce moment, M. Arthur Picard se présenta au centre de l'incendie, où il rejoignit Richard.

« — Vous êtes le gardien des archives de la « sûreté générale ; votre dévouement m'est « connu ; qu'avez-vous pu sauver ? »

« Je n'ai pu sauver, dit Richard, que : 1° les « cinq grands registres ; 2° les dossiers poli- « tiques sous la Restauration ; 3° les dossisrs de « secours à divers titres ; 4° les dossiers des « blessés de février, de juin et de juillet ; 5° des « dossiers de l'ancienne série de la surveil- « lance ; 6° les fiches qui corroborent les grands « registres et des feuilles de signalement. »

« — Je repars pour Versailles, dit M. Picard, « d'où je vous enverrai un permis pour vous y « rendre. »

« — Permettez, dit Richard, que je reste à « mon poste, où je peux être utile encore. »

« — Eh bien, faites comme vous l'entendrez, « et souvenez-vous bien que, quand il vous « conviendra d'invoquer mon témoignage, je

« serai heureux d'affirmer votre courage, votre
« dévouement et les éminents services que vous
« avez rendus. »

L'œuvre de destruction était accomplie.

Il ne restait de la sûreté générale que des décombres et des débris enflammés, sauf le rez-de-chaussée, préservé par Richard, et qui lutta seul dans ce but pendant trois jours et trois nuits.

Le centre de Paris était enfin dégagé, l'armée avait dépassé le Palais de justice, l'Hôtel de Ville, et refoulait les insurgés sur les places du Château-d'Eau et de la Bastille.

Le dévouement de Richard n'avait plus de but.

L'ardeur de la lutte qu'il soutenait depuis un mois ne l'excitant plus, il céda aux émotions poignantes et aux fatigues qu'il avait si cruellement endurées.

Exposons maintenant les services particuliers rendus par Richard.

Son rôle ne se borna pas à protéger les archives qui avaient été confiées à sa garde.

Il se dévoua en même temps au salut d'un grand nombre de personnes et rendit plus d'un service aux intérêts privés.

Dès les premiers jours de l'insurrection, au

lendemain du 18 mars, Richard, nous l'avons dit, s'était mis en communication avec Versailles, qui donna au commissaire spécial la mission de se concerter avec Richard, à l'aide de laissez-passer que se procurait ce dernier.

Tous les jours, à 9 heures du matin, M. B... recevait des mains de Richard les pièces et les dossiers qu'il avait demandés la veille et que Richard recherchait pendant la nuit, éclairé par une lanterne sourde et à l'aide de doubles clefs dont il avait eu soin de se munir avant la remise qu'il avait faite des clefs à M. Duval; car les fédérés, en se succédant, veillaient toute la nuit à la préfecture.

Ces pièces étaient liées autour du corps de M. B... à l'aide d'une courroie. Richard l'accompagnait à sa sortie, recourant à tous les moyens pour détourner l'attention des sentinelles, qui auraient pu remarquer une différence d'embonpoint chez M. B... à son entrée et à sa sortie.

La vigilance des fédérés fut déjouée.

Ces deux hommes dévoués jouaient gros jeu; la plus petite imprudence les livrait à un peloton d'exécution.

2° Toujours à la fin de mars, M. Claude, chef de la sûreté, fut arrêté et conduit devant Duval.

Richard entendit les fédérés de garde qui s'excitaient entre eux, vomissant des imprécations et des menaces. Il sut que c'était l'arrestation de M. Claude qui motivait ce grand tumulte. Il se rendit dans le cabinet de Duval, qui, à ce moment, interrogeait M. Claude. Le chef de l'escorte était un nommé C..., qui avait des obligations à Richard.

« — M. Claude est un honnête homme », dit Richard à Duval.

« — M. Richard me connaît », répondit M. Claude.

Richard alors, se penchant du côté de C..., lui dit :

« — M. Claude est un homme habile et « probe, il faut le sauver. Suggérez à Duval de « lui proposer un de ses services. »

C... alors parla à voix basse à Duval, et ce dernier, se tournant vers M. Claude :

« — *Consentiriez-vous*, lui dit-il, *à être placé à « la tête d'un des services de la préfecture?* »

« — *Je regrette*, répond M. Claude, *de ne pou- « voir accepter vos propositions bienveillantes, mes « antécédents et ma conscience me le défendent*[1]. »

1. C'est avec intention que l'auteur ici se répète, par le témoignage authentique de son subordonné.

Note de l'Éditeur.)

« — Tant pis ! dit Duval, je suis obligé de « vous faire mettre en arrestation. »

C... exécuta l'ordre de Duval. Les fédérés encombraient la galerie, et en apercevant l'escorte :

« — C'est Claude, il faut le fusiller ! »

« — Non, répond C... énergiquement, ce « n'est pas Claude. »

Les fédérés reculèrent. L'escorte précipita sa marche. C..., avec B..., le fit monter plus tard dans une voiture, qui se dirigea vers la prison de la Santé.

3° Dans le courant du mois d'avril, Duval avait été fusillé et Raoul Rigault régnait à la préfecture.

M. S..., directeur du chemin de fer d'Orléans, était dénoncé avec violence et noirci par le commissaire spécial de la Commune ; Richard, entendant les dénonciations répétées de cet homme, s'attendait à l'arrestation imminente de M. S..., qui ne se fit pas attendre.

Conduit à la préfecture et relégué dans une pièce voisine du cabinet de Rigault, il attendait d'être introduit. Richard chercha les moyens de faciliter son évasion. L'huissier du préfet le priait souvent de le remplacer lorsqu'il avait à sortir.

Richard entama avec lui une conversation indifférente, et l'amena adroitement à s'absenter. Richard le remplaça donc.

Un employé avait demandé à Richard un encrier ; Richard se mit à la recherche de cet encrier et le porta à l'employé. Le but de cette démarche de Richard était d'expliquer son absence et de faciliter le départ de M. S...

Ainsi que le supposait Richard, M. S... profita de l'occasion, gagna la rue et se sauva.

Richard, étant encore avec l'employé, entend bientôt la sonnette de Rigault.

Richard se présente :

« — Faites entrer S... », dit Rigault.

Richard revient dans la pièce d'attente, rentre et dit à Rigault :

« — Je ne vois personne. »

« — Où est donc mon huissier? hurle Rigault
« furieux. Pourquoi mon service est-il ainsi
« dérangé?

« — Votre huissier m'a prié de le remplacer
« un instant, et j'ai dû aller chercher un encrier
« pour l'un de vos employés qui me l'a de-
« mandé. »

« — Amenez-moi cet employé, » dit Rigault.

L'employé comparut, et, pendant que Rigault

s'emportait contre lui, Richard, pour mieux écarter les soupçons, proposa de se mettre à la poursuite de M. S...

« — Courez, » dit Rigault.

Richard, traversant la galerie, descendit sur le quai, et, arrivé au coin de la rue de Jérusalem, il aperçut M. S... s'avançant vers le pont Saint-Michel.

Il revint à pas lents pour laisser plus de temps à M. S..., et dit à Rigault que le fugitif se dirigeait du côté du Pont-Neuf. Les poursuites ordonnées dans cette direction ne pouvaient pas aboutir.

M. S... a dû attribuer à la Providence le miracle de son évasion. Toutefois, Richard a été dans cette circonstance l'instrument obscur, mais intelligent, de la Providence.

4° La Compagnie des Omnibus était réquisitionnée continuellement par la Commune, à son très grand préjudice. M. C..., chef du personnel de cette administration, a lutté pendant deux mois avec un courage inouï, bien souvent au péril de ses jours, pour empêcher la ruine de sa compagnie.

Dans cette situation dangereuse, Richard et lui se comprirent. Le concours de Richard lui fut donné sans réserve ; il recevait de lui tous

les renseignements et tous les laissez-passer qui pouvaient lui être utiles.

La tâche de M. C... devint ainsi plus facile et son existence fut préservée plus d'une fois. Il en garde à Richard une vive reconnaissance.

5° A partir du 19 mars, les fédérés sommèrent M. B..., imprimeur, de fournir les imprimés nécessaires à la préfecture. Le moindre retard dans la livraison l'exposait très souvent aux insultes et aux menaces des fédérés, qui l'accusaient de mauvaise volonté et de trahison.

Plusieurs fois ils ont voulu le fusiller.

Quand la vie de M. B... était en péril, Richard intervenait toujours, et cette double résistance en imposa chaque fois aux fédérés.

6° Richard ayant su que les fédérés se disposaient à aller arrêter le curé de Saint-Sulpice, il aperçut parmi eux un jeune homme d'une physionomie douce et d'un extérieur réservé; il dit à demi-voix en s'approchant de lui et parlant à la cantonade :

« — Ce curé est un vieillard très âgé; celui qui le préviendrait ferait une bonne action.

Richard eut la certitude que ce jeune homme avait fait la démarche suggérée par lui.

Il ne revit plus cet homme et ne sait pas son nom.

7° C..., chef des huissiers de la préfecture, dut aussi son salut à Richard.

Richard, apprenant le pillage de l'hôtel de M. Thiers, et supposant que les papiers les plus précieux avaient pu être déposés à la préfecture de police, se livra aux plus actives recherches dans les bureaux ; mais il ne découvrit rien.

Les services rendus par Richard, du 18 mars au 24 mai, sont incalculables. Des personnes de toutes les conditions se présentaient en grand nombre chaque jour à la préfecture pour réclamer soit un parent, soit un ami. Celles qui s'aventuraient alors à la préfecture étaient arrêtées le plus souvent.

En apercevant ces solliciteurs, Richard les invitait à se retirer. Si les fédérés s'opposaient à leur sortie, Richard leur donnait un laissez-passer. Il avait recueilli beaucoup de noms et d'adresses ; l'incendie de la préfecture a dévoré ces documents.

Tel est l'exposé simple et fidèle, plutôt réduit qu'exagéré, des actes héroïques accomplis par un obscur employé qui, jusqu'à ce jour, s'est contenté du témoignage de sa conscience.

Les soussignés, sauvés par Richard à cette sinistre époque, ou témoins des actes multipliés

de son courageux dévouement, les signalent au Gouvernement, qui aime à les connaître et à les récompenser.

Ont signé :

H. C...,

Chef du personnel de la Comp. gén. des Omnibus, 155, rue Saint-Honoré.

ARTHUR PICARD.

CHAPITRE XVIII

DUCATEL.

Pendant que je ressentais dans ma cellule des angoisses de toute nature, la Commune touchait à son horrible dénouement.

Ce qui était aussi cruel que ma vie si péniblement disputée à mes bourreaux, c'était le canon qui ne cessait de gronder. Chacun de ses coups retentissait au fond de moi-même.

N'était-ce pas la patrie qui se tuait par ses armes et sous les yeux de l'étranger? Cela me faisait autant de mal que les injures et les blessures que je subissais de la part de mes implacables ennemis.

Elle me donnait une plus grande résignation ; je craignais moins de mourir, en sentant que la patrie mourait avec moi.

Cependant la trahison devait mettre fin à cette terrible lutte. A mesure que l'armée de Versailles se rapprochait des bastions, M. Thiers, à l'aide de

ses espions, continuait son œuvre. Il désorganisait la Commune déjà si divisée depuis qu'elle était gouvernée par son comité du salut public.

Je n'ai pas l'intention ici de prendre fait et cause pour l'un ou l'autre parti. Un policier n'est pas un homme politique. Quoique j'aie horriblement souffert de la cruauté de ceux qui s'acharnaient contre moi, me considérant tous comme un *sbire* de Bonaparte, je fais la différence d'un Raoul Rigault et d'un Ferré, avec un Vermorel et un Delescluze. Ces derniers sont morts en héros, victimes des hommes féroces qui ont commis, en leurs noms, les excès les plus épouvantables.

Je ne vois, dans les horribles événements qui se sont accomplis, que la punition d'un pays placé dans la fâcheuse situation de les laisser commettre, parce qu'il était allé, depuis vingt ans, de surprises en surprises, du coup d'Etat à l'invasion, de la Commune à l'incendie de Paris !

Durant le second siège, un homme qui fut toujours content, malgré l'horrible situation de la France qu'il dominait de son bon sens implacable, ce fut M. Thiers.

Si l'armée qui, d'ordinaire, attaquait la nuit les bastions pouvait à peine entamer les remparts, si le siège se continuait, malgré l'acharnement des soldats de Versailles, M. Thiers contemplait tour à tour avec le même orgueil et les fortifications qu'il avait fait élever et les légions qu'il avait improvisées !

— Oh ! ma belle armée ! s'écriait-il en se frottant les mains du côté de ses généraux.

— Oh! mes bons murs! répétait-il avec le même enthousiasme devant ses remparts si solides contre les obus de *son* armée.

Ce ne fut que vers la fin de mai que les portes de Neuilly, de Saint-Cloud et d'Auteuil furent abandonnées par les fédérés à la suite d'un bombardement effroyable.

Neuilly, Passy n'étaient en divers endroits que des amas de ruines, le viaduc d'Auteuil était entamé. Le pont-levis, fracassé par les obus, était retombé sur le fossé des fortifications. Il formait pont de ses deux ais, bras de chêne toujours levés et que n'avaient pu briser, ni abattre les obus et les boulets des batteries de Versailles.

Mais les fédérés avaient été forcés d'abandonner la place.

Dombrowski et son état-major qui occupaient le château de la Muette, allaient se replier dans le centre de Paris.

Dombrowski, en cette circonstance, avait moins obéi à l'imminence du danger qu'aux insidieux conseils de son aide de camp H***. Ce fut encore T*** D***, le serviteur des ambassadeurs, ayant ses coudées franches dans les deux camps, qui embaucha, pour corrompre Dombrowski, des hommes dont la conscience était toujours à vendre.

Et ce fut le nommé V***, celui que Rigault fit exécuter sur la terre-plein du Pont-Neuf, qui fut chargé de travailler l'aide de camp du général polonais.

Celui-ci, irrité comme Rossel contre la Commune, dès que l'élément jacobin l'emportait sur l'élément

militaire, ne demandait qu'à donner une forme pratique à ses répugnances. Dombrowski était un brave. Il se préoccupait fort peu de la question sociale. Il ne craignait pas de mourir, mais, lui mort, ce qu'il redoutait le plus, c'était de laisser sa famille dans la misère.

En véritable officier de fortune, il avait vendu son bras à la Commune pour une somme de cent mille francs. Les cent mille francs s'étant fait attendre, il n'avait pas tardé à prêter l'oreille aux propositions de son aide de camp H***.

Vers le dernier temps de la Commune, H*** s'entendait avec le nommé V*** pour vendre Paris. Pour ne pas éveiller pour son propre compte, comme pour le compte du général, le soupçon du comité de salut public, V*** donna rendez-vous à H*** dans sept ou huit domiciles différents.

Les entrevues devant être aussi longues que délicates, H*** alla tour à tour dans les huit logis affectés sous des noms différents au nommé V***.

Ce ne fut que lorsque les conditions furent bien convenues entre V*** et H*** que le premier se présenta au général Dombrowski ; celui-ci dit à V*** :

« — Soit, je me vends, c'est ma tête que je risque, je puis être fusillé, mais il faut du moins que je *laisse du pain à ma femme et à mes enfants.* »

Ces paroles de Dombrowski ont été relatées par un écrit de l'époux de Mme V***, de celui qui paya de la vie les propositions faites à Dombrowski par le gouvernement de Versailles.

On devait compter pour cette affaire un million

cinq cent mille francs ; un million pour le général, cinq cent mille francs pour H*** et ses amis.

Par malheur, au moment où H***, l'aide de camp de Dombrowski, part pour Versailles pour *terminer les conventions*, H*** est reconnu et arrêté par des fédérés.

Le comité du salut public, justement alarmé par cette rencontre insolite, nomme des commissaires pour étudier de près la conduite de ses généraux, Dombrowski, La Cecilia et Wrobeslki.

L'enquête des commissaires aboutit à l'arrestation de l'aide de camp du général, mais Dombrowski le fait aussitôt délivrer avec aisance.

Pendant ce temps-là, V***, pressé par le gouvernement de Versailles, pousse de plus en plus les négociations.

Rendez-vous est donné à la porte de Saint-Ouen à V***, à l'aide-de-camp H*** qui dit au nom du général, à l'arrivée de l'émissaire versaillais :

— Avez-vous l'argent ?

— Le voilà, dit V*** sortant de sa poche les billets de banque qui lui sont destinés.

— Avez-vous les saufs-conduits ?

— Je les ai.

Sur cette réponse de V***, H*** fait connaitre les dispositions au général.

Une voiture les attend non loin de là pour les emmener ; mais le cocher les appelle.

Un espion de la Commune a surpris cet entretien.

Il est trop tard pour V*** et H***, ils sont empoignés par les fédérés qui tirent des coups de revolver sur la

voiture lorsque le cheval part au grand galop. Un des complices de V***, celui qui était dans la voiture, est sauvé ; mais V*** est emmené devant Théophile Ferré. Rigault, comme on l'a vu, le fait fusiller devant lui et devant le peuple sur le terre-plein du Pont-Neuf.

Le lendemain Dombrowski est arrêté avec son état-major, pour être conduit et confronté avec l'aide de camp H*** en présence du comité du salut public.

Un membre de la Commune rencontre le cortège.

Il s'étonne, au moment où l'armée de Versailles menace de forcer les portes du côté de la Muette et d'Auteuil, de l'arrestation du général en chef.

Il demande l'explication au chef du détachement emmenant Dombrowski, celui-ci lui répond :

— Qu'il n'en sait rien !

Conduit à l'Hôtel de Ville, Dombrowski est remis en liberté à la condition qu'il se fera tuer sur une barricade pour défendre la Commune.

Il tient parole, sans pouvoir réaliser son rêve : laisser du pain à sa femme et à ses enfants.

Pendant ce temps-là, l'armée de Versailles ignorait toutes les secrètes négociations dont M. Thiers tenait tous les fils avec son fidèle T*** D***, elle tirait toujours contre les portes des remparts évacués avec intention par les soldats de Dombrowski.

Pendant que le général allait expliquer sa conduite vis-à-vis du comité du salut public, V*** était fusillé ; personne n'était informé, pas même le chef du pouvoir exécutif, des ordres donnés par Dombrowski pour faire évacuer les portes.

Alors, un inconnu, un habitant d'Auteuil, guidé par sa propre inspiration, avait remarqué tous les mouvements de recul opérés par les fédérés.

Narguant la mitraille, les balles et les obus, montant sur les talus, entrant par une porte, sortant par une autre, pour bien s'assurer que les fortifications du côté d'Auteuil étaient tout à fait libres, il passait au risque de sa vie par le pont-levis baissé d'après l'ordre du général Dombrowski; cet homme, le véritable sauveur de Paris, qui, le premier, conduisit l'armée dans la place, au bastion 64, ce fut le nommé Ducatel.

Ni Thiers qui n'attendait l'issue de ses négociations avec Dombrowski que trois jours plus tard, ni Mac-Mahon qui ne comptait que sur sa stratégie et sur la bravoure de son armée, ne se doutaient déjà que Paris était libre.

Ducatel profitait de la vente à crédit de la capitale insurgée et d'une promesse d'argent qui, par la mort de V*** et l'arrestation de Dombrowski, n'avait pu être réalisée.

L'entrée des troupes à Paris ne surprit pas que les habitants de Versailles, elle surprit M. Thiers aussi et le général en chef de l'armée.

Ceux qui furent le plus surpris encore, ce furent les fédérés. En apprenant que l'armée versaillaise entrait pendant la nuit dans Paris, il firent partout battre la générale et retentir le tocsin, en criant: Aux barricades!

C'en était fait de l'insurrection.

L'armée avec une célérité remarquable s'emparait de Grenelle, du Trocadéro; elle faisait prison-

niers Assi et 1.500 fédérés ; elle descendait de l'Arc de Triomphe aux Champs-Elysées jusqu'à la Madeleine, pendant que les fédérés reculaient avec leurs batteries, sous une pluie de balles, jusqu'à la barricade de la place de la Concorde.

Ducatel jusqu'au Champ de Mars ne cessa de guider un détachement d'avant-garde, très étonné de trouver la route si facile, à la suite de la défense acharnée de Paris.

Pour donner à ces détails étranges, qui tiennent presque du roman, une source authentique et historique, je laisse la parole au sauveur de Paris, à Ducatel, qui joua, dans cette nouvelle Commune, le rôle de Maillard.

Voici l'extrait du rapport écrit par l'auteur lui-même quinze jours après ces terribles événements, rapport adressé au directeur général des travaux de Paris.

Il est intitulé :

EXTRAIT DU RAPPORT SUR LES ÉVÉNEMENTS
DU 21 MAI 1871
ET SUR LA PART PRISE VOLONTAIREMENT DANS
CETTE INSURRECTION PAR JULES DUCATEL
IQUEUR DES PONTS-ET-CHAUSSÉES

Paris, 16 juin 1871.

Monsieur le Directeur général,

Suivant votre invitation, je vais essayer de faire un résumé succinct des circonstances qui m'ont fait prendre parts aux événements du 21 mai dernier, et de mes propres faits et gestes dans cette journée.

Comme ancien militaire, en même temps que comme employé aux ponts et chaussées (service municipal) pour cette partie de Paris investie par le 4ᵉ corps d'armée, je m'étais rendu compte depuis longtemps de l'état des forces en hommes et matériel, du parti des insurgés, ainsi que de toutes les positions qu'ils occupaient dans le 16ᵉ arrondissement.

D'un autre côté, comme habitant près la porte d'Auteuil, depuis le terme courant, je devins, au mois de

mai, une des premières victimes du bombardement par la batterie de Montretout, en même temps qu'un des témoins les plus intéressés aux faits et gestes des fédérés de Belleville chargés par la Commune de la défense de ce côté de Paris.

Dans ces conditions, je fus bientôt convaincu plus que jamais de l'infériorité des forces de la Commune, de l'impossibilité d'une plus longue résistance, de la position désespérée où se trouvaient les insurgés, bien qu'ils parussent s'aveugler, pour ainsi dire, eux-mêmes, à ce sujet jusqu'au dernier moment.

Ils étaient tellement ignorants de leur métier de soldats improvisés, tellement abrutis par les excès, qu'ils n'avaient plus conscience de la marche des événements militaires de chaque jour.

Mais vers le 20 mai, date coïncidant avec le départ, prévu à Versailles, de plusieurs des principaux membres et inspirateurs de la Commune, je m'aperçus d'un grand changement dans l'attitude et la composition des forces militaires.

Le 21 au matin, je constatai que les nombreuses défections remarquées la veille s'étaient encore accrues, que la démoralisation était grande parmi ceux qui restaient, malgré les nombreux moyens d'excitation factice qui avaient été mis à leur disposition, et dont ils usaient plus largement que jamais.

La plupart des gardes nationaux étrangers, ou

locaux, avaient abandonné la partie pour des motifs différents suivant leurs intérêts et sentiments personnels.

On ne parlait presque plus français dans certains postes où se tenaient les propos les plus féroces, avec des menaces incendiaires, sans la moindre retenue, comme en pays ennemi de la part des troupes mercenaires étrangères.

Dans cet état de choses, je prévis comme prochaine une défection complète et rapide de la part des Français qui avaient conservé encore quelque peu de jugement de leur fausse position et de sentiments humains.

Une débâcle générale était imminente, pour les autres, et la rage de l'impuissance et du fanatisme allait sans doute les pousser aux actes les plus arbitraires et aux mesures les plus désespérées.

Dans cette extrémité, il fallait, pour la partie adverse, précipiter les événements, afin d'en éviter le plus possible les conséquences fatales qui ne pouvaient que s'aggraver en se prolongeant.

Je résolus donc de faire, sans plus tarder, profiter de la connaissance que j'avais de ce relâchement général dans la défense, les troupes d'attaque envoyées par le parti de l'ordre que je reconnaissais comme représentant seul la légalité et ayant droit de répression.

Il s'agissait, avant tout, d'éviter à la France en général, et à Paris en particulier, un prolongement inutile

d'angoisses et de désastres de toutes sortes, par suite de la présence des insurgés dans nos murs et du bombardement à outrance dont ils étaient seul cause et jusqu'à présent assez rarement victimes, derrière des remparts qui les abritaient mieux que les habitants, leurs maisons.

Le dimanche donc 21, vers 4 heures du matin, j'allai m'assurer de l'état exact des remparts et de leurs défenseurs, depuis la porte Maillot jusqu'à la porte de Billancourt, au Point-du-Jour. Par trois fois je fis *cette inspection, puis je relevai toutes les barricades, retranchements et poudrières construites en 2me et 3me ligne, depuis l'Arc-de-Triomphe de l'Etoile jusqu'au Trocadéro et aux quais.*

Partout je constatai un grand désarroi, et l'abandon des principales positions comme n'étant plus tenables contre les terribles moyens d'attaque démasqués par l'armée de Versailles.

On se repliait évidemment dans l'intérieur de Paris, soit par ordre, *soit au contraire faute d'ordre de prolonger davantage la défense de ce côté.*

Le peu de troupes fédérées restées sur les remparts servaient comme de rideau pour masquer cette retraite et le changement de tactique, c'est-à-dire les incendies générales, comme à Moscou, adopté par la nouvelle Commune en formation, après la désorganisation de la première.

Je fus alors si convaincu qu'un assaut général était non seulement possible, mais même inévitable, et urgent, coûte que coûte, pour le jour même, *que je me décidai à faire prévenir à la hâte qui de droit pour faire cesser cet état de choses désespéré, le plus tôt possible, à mes* risques et périls.

Par le seule route praticable à l'abri des projectiles, c'est-à-dire par les quais, la rue Lafayette, la gare du Nord, Saint-Denis, Argenteuil, Nanterre, Versailles et Villeneuve-l'Etang, il y avait près de 34 kilomètres à parcourir, soit un retard de 5 heures au moins, *même en voiture,* outre que je pourrais être arrêté net, à la gare, pour le laisser-passer ; *mes fréquents voyages pouvant à la fin paraître suspects, et la surveillance des partants devenant chaque jour plus rigoureuse de la part des délégués de la Commune.*

Par les remparts même d'Auteuil et du Point-du-Jour, il n'y avait qu'un ou deux kilomètres, au plus, à parcourir pour atteindre les portes, puis les avant-postes et communiquer par le télégraphe avec le général en chef des troupes d'investissement de ce côté ; seulement ces deux kilomètres étaient sillonnés par les bombes ou les obus à l'adresse des communeux.

Je me dis que n'ayant rien de commun avec eux, au contraire, les projectiles me ménageraient, et, agissant en conséquence, j'allai de l'avant de ce côté, avec confiance, *comme si mon raisonnement était infaillible;*

d'autant plus que l'occupation immédiate *de ce côté pouvait se faire,* presque sans coup férir, *ce qui était précieux pour permettre aux premières troupes entrées d'aller donner la main aux autres troupes d'attaque des portes voisines plus défendues.*

J'avais donc dix raisons pour une d'agir comme je l'ai fait. Qui ne risque rien n'a rien ; d'ailleurs, me dis-je : « Audaces fortuna juvat. » Fais ce que dois, advienne que pourra!

Après un dernier parcours dans les remparts et rues du Point-du-Jour, je les vis complètement abandonnés, sauf par trois ou quatre fédérés cachés dans un sous-sol qui essayèrent de me barrer le passage, mais dont je me débarrassai, par quelques coups de revolver envoyés, en pleine figure, à travers les soupiraux, puis je continuai ma route au milieu des obus, certain de n'être pas poursuivi par ces fiers-à-bras, de la veille, réfugiés aujourd'hui dans les caves, ou en fuite générale vers l'Hôtel de Ville, leur quartier général.

M'étant en suite assuré, du haut d'une maison élevée voisine, que les avant-postes étaient proches (à 30 mètres à peine des fossés) je courus à la porte de Saint-Cloud la plus abandonnée et la plus praticable à nos troupes, j'improvisai un drapeau parlementaire à l'abri des remparts, je l'agitai vivement, et dès qu'il fut aperçu des tranchées, j'annonçai enfin la grande nouvelle, *je dis que l'entrée de Paris était libre en ce moment,* de ce

côté surtout, *et que l'on se hâtât d'entrer et de prendre possession de cette porte d'abord, en attendant les autres, avant que les fédérés ne revinssent en forces par un retour offensif*, comme à Issy, dont le fort fut évacué, pendant 6 heures, *à l'insu des troupes d'investissement qui avaient continué de le bombarder quand même, tout dépourvu qu'il était de défenseurs*, puis fut réoccupé par de nouveaux défenseurs pendant huit jours.

Pour prouver mes dires et inspirer pleine confiance aux troupes témoins de la scène, j'offris de sortir par ladite porte à travers les débris, puis d'y rentrer pour guider les premières troupes d'occupation, comme j'en avais conçu et préparé le plan depuis longtemps.

On me comprit sans doute à mes signes et gestes, plutôt qu'à mes paroles, tellement la canonnade était violente.

Alors un officier supérieur de la marine, le commandant Trève, s'élança des tranchées, traversa le plan de tir et vint à ma rencontre pour me reconnaître, sous le feu plongeant et convergent de nos formidables batteries.

Je lui répétai, du haut du rempart, sous le même feu, mes assurances d'évacuation complète de la place, depuis le matin, et de la possibilité de s'en emparer, sans plus tarder, pour le faire, sans coup férir.

Il se rendit à l'évidence, et à son invitation, je fran-

chis la porte de Saint-Cloud, c'est-à-dire le fossé du pont-levis, sur l'unique poutre qui en restait et était tombée en travers, *heureusement.*

Il était environ 3 heures de l'après-midi : à partir de ce moment je ne pris plus la moindre part directe aux événements et aux mouvements de troupes qui eurent lieu dans la journée, pour le rassemblement du premier corps d'occupation.

Ce n'est que le soir, vers 8 *heures environ, que je pris de nouveau part à la possession, à la rentrée des troupes dans Paris, en guidant, sur l'invitation du général Douay, la division du général Vergé, chargée d'aller s'emparer du plateau du Trocadéro, par la route des quais que j'avais déclarée la plus praticable, la moins observée par la défense, du moins jusqu'à 3 heures, et il en était* 8 *heures, lors de ce 2ᵉ incident de la délivrance.*

Partis à 8 *h. 30 m. environ, nous arrivâmes vers 11 heures à la hauteur de la rue Guillon et en face de la barricade voisine. Nous y fûmes reçus par une cinquantaine de fédérés qui essayèrent de nous résister, mais, après la mort de leur chef, ils offrirent de se rendre si on leur laissait la vie sauve.*

A cette déclaration, je m'élançai dans la barricade en m'écriant : A la bonne heure « Vive la France ! Vive la France !!! »

A peine avais-je jeté ce deuxième cri que je fus

assailli par une douzaine de ces fédérés, qui, à l'exemple des Prussiens, ne levaient la crosse en l'air que pour mieux tomber sur nous.

— Attends, nous allons t'enf..... du vive la France! me dirent-ils, en me crossant à qui mieux mieux.

Cependant ces gens-là parlaient français, ils se disaient Français et agissaient à chaque instant comme les plus purs Prussiens!

Je fus ainsi mené et assez malmené (à preuve le coup de baïonnette que je reçus dans le cou et que je parai à moitié, heureusement) le long des quais, puis le pont d'Iéna et à travers le Champ de Mars jusqu'à l'Ecole militaire.

Pendant tout ce trajet, je me souviendrai de ce soldat de la ligne (vraie ou fausse) qui s'était soi-disant échappé de la colonne que je venais de conduire, jusqu'à la barricade de la rue Guillon, et qui faisait crier à tous ces fanatiques que l'armée, que la ligne se rendait et que les Versaillais étaient f..... abandonnés par leurs troupes, à preuve!!!

C'est sans doute cela qui les rendait si furieux contre moi, car j'avais eu beau essayé de leur donner le change en protestant, comme le lignard, que c'était volontairement que je m'étais jeté dans leurs lignes, pour m échapper des mains des Versaillais qui m'avaient ramassé en route, me rendant chez moi, à Auteuil, ce

que j'offris de prouver par l'inspection de mes papiers qui portaient en effet ma nouvelle adresse.

Ils n'en croyaient rien ; ils me maltraitaient à qui mieux mieux, comme l'auteur de leur déroute, *mais d'instinct, sans autre preuve. Aussi bien, me disais-je*, in petto, *qu'ils n'avaient pas tout à fait tort.*

Bref! je fus introduit dans la salle de la cour martiale, au rez-de-chaussée du pavillon central de l'Ecole militaire.

Les membres du conseil de guerre furent convoqués; ils siégeaient presque en permanence, étant logés dans les appartements de l'école.

Tous les moyens d'intimidation furent employés pour me faire avouer ma participation à l'entrée des troupes dans Paris.

Ils m'appuyaient avec rage et force grimaces mon propre revolver sous le menton et me menaçaient encore tout à la fois de ma canne à épée dégainée.

Je résistai à tout cela, persistant dans mon premier dire que je rentrais tranquillement chez moi après avoir passé la journée chez un ami, marchand de vins comme moi, ayant une carte où mon nom paraissait avec ce titre :

En tout cas, ma mission principale de l'assaut évité étant accomplie, l'aveu de ma participation n'eut été qu'une fanfaronnade au moins inutile, surtout en me voyant si lestement lâché et sacrifié !!!

Après 3 heures de délibérations et d'hésitations (à trois reprises d'une heure), sur ce qu'il convenait de faire de moi, me fusiller immédiatement, sur place, ou m'envoyer au ministère de la guerre, ces messieurs sortirent pour aller délibérer une dernière fois, ils ne revinrent plus !

Ils avaient comme moi entendu les coups de canons et de fusils des premières troupes envoyées dans Passy et qui débouchaient enfin par les avenues du Trocadéro.

Un quart d'heure après ce départ, ma garde s'inquiéta de ses chefs disparus. Une partie, officier en tête, sortit à leur recherche ; on ne les revit plus.

La mitraillade et la fusillade devenant plus violentes, les autres s'en inquiétèrent; ils disparurent à leur tour, un par un, dans les corridors.

M'ayant enfin laissé presque seul, je pus aussi m'échapper à mon tour, ce que je fis par la fenêtre pour plus de sûreté de ne pas faire de plus mauvaises rencontres; aimant mieux m'exposer à nouveau aux projectiles amis qu'aux balles ennemies, etc., etc., etc.

JULES DUCATEL.

CHAPITRE XIX

MON ARRÊT DE MORT

Je reviens à ma captivité. Les angoisses qu'elle me faisait subir, ma vie de plus en plus en péril depuis que la Commune touchait à son sanglant dénouement, avaient fini par avoir raison de mes forces et de mon énergie.

Vers la fin de mai, j'avais complètement perdu la tête. Malgré les gardiens qui m'entouraient et qui, sous une apparence hostile, étaient chargés de veiller sur mon salut, j'en désespérais.

A la fin de ma captivité, le directeur de la prison de la Santé n'était guère plus rassuré que ses prisonniers politiques, depuis que le comité de salut public avait eu vent de ses complaisances pour nous.

Il était aussi surveillé.

Si je n'avais revu Ferré ni Rigault, qui tenaient tant à ma mort, c'était parce que les événements se

compliquaient et que mes persécuteurs étaient très occupés ailleurs.

L'armée versaillaise se rapprochait des bastions. Alors le comité de salut public, agissant arbitrairement, ne craignait plus de faire fusiller les otages à la Roquette et à Sainte-Pélagie.

Redoutant le même sort, je n'hésitais pas, dans un moment de défaillance et de désespoir, à écrire à Henri Rochefort, afin d'éviter d'être encore couché en joue contre les murs de ma cellule.

Je rappelai à Rochefort ce que j'avais tenté pour lui, après le 4 septembre, dans une circonstance analogue, presque aussi critique.

Ce fut mon nouveau gardien, le sergent de mes plus dangereux fédérés, qui, par M. Thiers, était tout à fait pour moi, qui fit parvenir ma supplique à Rochefort.

Hélas! comme Vermorel et Delescluze, Rochefort était déjà un *bourgeois* suspect à la Commune. Il me fit répondre que la Commune venait de mettre son journal à l'index, que lui aussi étant sur le point d'être arrêté, il ne pouvait rien pour moi.

Ce qui était aussi très malheureux pour le rédacteur du *Mot d'ordre* et pour moi-même, devint très heureux pour lui quand Paris fut au pouvoir de l'armée de Versailles.

Cette circonstance permit à Rochefort de défendre sa tête devant le conseil de guerre.

En tous les cas, cette dernière chance me manquait, elle m'ôtait tout espoir de salut. Les détenus politiques qui, à la prison de la Santé, subissaient

ısi les vengeances de la Commune, commissaires
police, inspecteurs, prêtres et gendarmes, per-
ent également tout courage.

)e jour en jour, ils s'attendaient à être fusillés
s jugement, malgré l'assurance que m'en avait
ıné Ferré; et si Ferré et Rigault n'étaient pas re-
ıus à la Santé pour accomplir eux-mêmes leur
vre, comme pour Chaudey, c'était parce qu'ils
ıient bien d'autres otages à sacrifier, avant que
'mée de Versailles arrêtât leurs sanglantes repré-
lés.

)onc, dans la nuit du 21 mai, les délégués à la
tice et à la sûreté n'avaient pu se présenter à la
ıté, occupés comme ils l'étaient à la préfecture et
ı Roquette. Mais, par un raffinement de cruauté,
avaient fait armer de fusils les détenus ordinaires
la Santé pour les tourner contre nous!

ie méfiant de plus en plus du directeur de la pri-
, ils avaient chargé les détenus ordinaires avec
fédérés les plus sanguinaires, de devenir nos
ırreaux.

'oici à quel sujet Ferré et Rigault avaient pris
e odieuse mesure.

lès l'entrée des troupes de Versailles à Paris, le
tin du 22 mai, un colonel des fédérés venait à la
té; il se faisait annoncer au directeur de la pri-
, en déclarant être membre de la Commune et
oyé pour lui intimer l'ordre de faire procéder à
écution des otages détenus à la Santé; il me dé-
ıa particulièrement avec mon valet de chambre.
e citoyen Collet, avant de lui répondre, lui de-
nda son nom.

— Je m'appelle C***, lui répondit-il d'un ton bref.

— Je ne vous connais pas, lui riposta-t-il après un instant de silence, et ne vous connaissant pas, je doute que vous soyez envoyé par la Commune; c'est assez vous dire que je ne puis exécuter vos ordres.

— Ah! reprit C*** d'un ton colère, vous ne me connaissez pas? Eh bien! vous connaissez du moins la signature de celui qui a signé ceci?

Et le colonel déplia un papier qu'il lui remit, sur lequel étaient tracés ces mots de la main de Ferré:

*« Le citoyen directeur de la Santé, aussitôt l'arrivée des troupes de Versailles dans Paris, fera procéder à l'*EXÉCUTION DES OTAGES. »

Collet lut et relut le papier; il le tourna dans ses doigts d'un air embarrassé, puis il se décida à répondre :

— Cet ordre n'en est pas un. Je ne sais, moi, si les troupes de Versailles sont dans Paris. Avant de prendre une décision aussi grave, et pour décharger ma responsabilité, il me faut un ordre positif.

— Ah! traître! exclama le colonel en rugissant de colère, vous ne voulez pas m'obéir? Eh bien! je vais chercher l'ordre que vous exigez.

Le colonel partit, et on ne le revit plus.

Mais le soir même, les chefs du comité de salut public, qui ne pouvaient plus parvenir jusqu'à la prison de la Santé parce que les troupes versaillaises se battaient avec acharnement à ses alentours, faisaient parvenir aux détenus ordinaires des armes de toute sorte, limes, tranchets et fusils.

Ces armes, dans leurs mains, étaient aussi bie

destinées à achever les otages qu'à prêter secours aux fédérés qui défendaient notre prison.

Dès le soir même, par le directeur de la prison, devenu plus communicatif depuis l'entrée de l'armée de Versailles dans Paris, j'appris l'arrêt qui me condamnait personnellement, avant les autres otages.

Mais, il fut bref dans l'explication qu'il me donna touchant mon arrêt de mort.

Lui-même n'était plus libre.

Il était surveillé par les fédérés sous les ordres de mon sergent qui, aux yeux de ses soldats, commençait aussi à devenir très suspect.

On a vu par le rapport du brigadier A*** combien il lui fallut lutter pour empêcher les fédérés de placer les tonneaux de poudre qui devaient nous faire sauter avec le directeur de la prison.

Depuis le 22 mai, la situation devenait de plus en plus tendue.

Nous entendions du dehors la fusillade qui s'échangeait entre les fédérés et la troupe. Au dedans, les prisonniers ordinaires proféraient avec les fédérés de constantes et impuissantes menaces.

Durant toute une journée, il n'y eut pas que les otages qui furent gardés à vue, il y eut jusqu'à notre directeur.

Dans cette journée, les heures me parurent plus longues que des siècles. D'une minute à l'autre, je m'attendais à voir surgir dans ma cellule les fédérés et les prisonniers ordinaires pour nous massacrer, moi et mes compagnons d'infortune.

Qui les arrêta, malgré les ordres qu'ils avaient

reçus de la Commune et que le directeur de la prison hésita jusqu'au dernier moment à faire exécuter?

Je crois que c'est le tableau plein d'horreur qui se passait autour d'eux et que je ne faisais que deviner, du fond de ma cellule.

Les murs de mon cachot reflétaient des lueurs sinistres.

Dans la lumière rougeâtre qu'elles projetaient, je voyais des points noirs sillonner leurs parois flamboyantes.

C'était la pluie de balles vomies par les mitrailleuses et les feux de peloton. Le bruit de cette fusillade nous assourdissait. Mais ce bruit, en devenant plus menaçant, indiquait les rapides progrès de l'armée.

Pour nous, c'était l'espérance, c'était le salut!

Dans la nuit du 23 au 24, la fusillade devint si vive, que les murs finirent par s'ébranler sous ses horribles crépitements. C'était un fracas épouvantable.

Je m'étonnais comment j'existais encore dans cet immense ébranlement.

Les balles ricochaient jusque sur les barreaux de ma cellule.

En cet instant suprême, je me demandai si les balles qui provenaient de l'armée libératrice ne me donneraient pas la mort, devançant ainsi l'arrêt qui me frappait.

Je n'avais pas achevé cette réflexion que la porte de ma cellule s'ouvrit brusquement.

Pendant que la fusillade du dehors ne cessait

de me menacer, je vis apparaitre sur le seuil de ma cellule une horde de bandits.

C'étaient les prisonniers armés par la Commune. Ils venaient faire l'*ouvrage* des fédérés occupés aux barricades.

— Mort à Claude ! hurlèrent ces démons en agitant leurs armes, vieux sabres ébréchés, fusils hors de service, dont ils avaient été gratifiés par mes bourreaux.

Je crus avoir affaire à une bande de démons.

Jamais je n'avais vu, pendant ma longue carrière, des figures aussi horribles, aussi épouvantables.

Malgré l'effroi dont j'étais possédé, l'instinct de la conservation m'inspira.

Je leur criai, en profitant des éventualités que m'offrait l'arrivée des troupes de Versailles :

— Prenez garde, leur dis-je, à ce que vous allez faire? Les troupes sont à deux pas d'ici; ne redoutez-vous pas, si elles vous rejoignent sur mon cadavre, de payer pour les autres l'arrêt illégal dont on vous fait les instruments? Si mes ennemis n'ont osé me tuer, me tuerez-vous, pour subir à votre tour l'arrêt de mort qu'ils n'ont osé exécuter?

Ces paroles parurent faire une vive impression sur ces misérables.

Quelques-uns qui avaient braqué déjà leurs fusils contre moi les relevèrent.

La foule se recula, autant convaincue par mes paroles que par ce qui se passait devant eux et derrière moi.

A peine avais-je prononcé ces mots qu'un homme

vêtu en garde national, suivi de quelques soldats marins, fondit, l'arme en joue, dans ma cellule.

Il précédait l'armée de Versailles, qui venait de déloger les insurgés de la dernière barricade défendant la prison.

L'homme, le fusil en joue, se plaça entre moi et mes bourreaux interdits. C'était Bagasse !

Celui qui m'avait conduit à la Santé était le même qui maintenant m'en faisait sortir !

Comme je l'appris plus tard, Bagasse, que j'avais accusé à tort, n'avait, sur le conseil d'Œil-de-Lynx et de Requin, pris du service à la préfecture, dans l'armée des fédérés, que pour travailler plus sûrement à mon salut.

Il s'était fait traître à mes yeux pour mieux inspirer de confiance à mes ennemis politiques.

A l'exemple de Richard, le conservateur des archives, il n'était resté à son poste que pour rentrer plus vite sous les ordres de ses anciens chefs.

Comme toute mon administration, que j'avais formée sous le siège pour me sauvegarder contre mes ennemis, Bagasse était resté fidèle à son mandat, tout en paraissant le trahir.

C'était lui qui avait choisi pour moi, au moment où j'étais tout à fait perdu, la prison de la Santé, confiée à un directeur relativement humain ; c'était lui qui avait trouvé ce sergent dévoué à M. Thiers et qui commandait mes plus terribles geôliers.

Cependant, si le citoyen Collet eût eu le caractère du citoyen Le Français, j'aurais eu à la Santé le sort de l'archevêque de Paris et du curé de la Madeleine à la Roquette.

Mais, comme l'atteste le certificat que je reprouis à la fin de ce volume, les otages confiés au directeur de la prison de la Santé n'eurent pas le sort ue leur infligea à la Roquette son cruel collègue.

Et mes compagnons d'infortune, après la victoire e l'armée de Versailles, s'empressèrent de le certiér aux juges par cet hommage que je publie plus in et qui signale l'humanité de Collet.

A peine Bagasse et ses soldats de marine furents entrés dans ma cellule pour me faire un rempart e leurs corps, que l'armée ne tarda pas à cerner a prison de la Santé.

Enfin j'étais sauvé, j'étais libre !

Bagasse, après s'être jeté dans mes bras, pendant ue les soldats de l'armée régulière faisaient ren-er dans leurs cellules leurs prisonniers, Bagasse ie conseilla de ne pas encore sortir de ma prison t d'imiter mes compagnons.

— Paris, me dit-il, n'est pas encore tout à fait élivré. En sortant de cette prison dont nous sommes es maîtres, vous risquez de tomber dans une baricade au pouvoir de nos ennemis.

Malgré les représentations de Bagasse, je ne vouis pas rester une heure de plus à la Santé, j'y avais rop souffert.

Pendant que je me livrais à cette joie inespérée de a délivrance à laquelle avait travaillé celui que j'aais le plus accusé, il se passait parmi mes companons d'infortune une scène d'un tout autre genre.

Lorsque les soldats de Versailles faisaient rentrer ans leurs cellules les prisonniers ordinaires ; lorsue les officiers attestaient aux prisonniers poli-

tiques qu'ils allaient bientôt être libres, beaucoup d'entre eux, troublés par de longues insomnies, et des tortures plus longues encore, s'obstinaient à ne voir dans leurs libérateurs que des insurgés déguisés !

Pendant que se passait cette scène peu flatteuse pour ces vainqueurs, je pressais Bagasse de faire diligence pour nous faire sortir moi et mon valet de chambre de la prison de la Santé.

Je tenais à retourner à la préfecture.

Il m'apprit que depuis le matin, l'hôtel de la préfecture brûlait, que la veille, vers le soir, comme l'indique Richard, dans son rapport, les agents de Rigault avaient arrosé de pétrole tous les murs du palais avant d'y mettre le feu.

Hélas ! je devais me convaincre par mes yeux de la triste et terrible vérité. Pendant que je souffrais dans ma cellule toutes les tortures qu'éprouvent les condamnés à mort, je ne me doutais pas encore que la Commune avait aussi condamné Paris.

Quand je sortis de la Santé, accompagné de mon valet de chambre, non seulement Paris se couvrait de cadavres, mais de tous les points où s'acharnait la lutte Paris brûlait.

Les vaincus reculaient en laissant derrière eux et leurs barricades des barrières de feu !

Les Tuileries, l'Hôtel-de-Ville, le Conseil d'Etat, la Préfecture, le Palais-Royal, des rues entières prenaient feu tour à tour.

Le spectre rouge tant annoncé était venu en plantant sur Paris sa terrible oriflamme !

Il brûlait Paris ! Paris flambait et sa clarté flam-

flamboyait avec une intensité de plus en plus vive sur la noirceur de la nuit.

Lorsque je sortis vers le soir de la prison de la Santé, je marchais littéralement sur les décombres fumants. Au-dessus de ma tête, éclataient des obus ; autour de moi, j'étais éclairé par des rideaux de feu.

Eperdu, affolé, je me croyais au milieu de l'enfer! Je ne sais qui m'animait, ou l'effroi que je ressentais devant cet horrible tableau, ou l'indignation que j'éprouvais contre les auteurs de cet épouvantable feu d'artifice dans lequel des milliers d'existences et des trésors séculaires s'anéantissaient en une seule nuit !

J'étais fou, éperdu ; n'importe, je marchais toujours !

Pris entre l'épouvante, l'indignation et la colère, je n'avais plus la conscience de mes actes. Inconsciemment je suivais la ligne directe qui mène à la préfecture. Les balles sifflaient autour de moi, je ne les entendais plus. Mes pieds meurtris se heurtaient à chaque carrefour contre des pavés, contre des tas de cadavres, des blessés expirant, n'importe ! Je n'entendais rien, je ne voyais rien ! Je me débattais contre cet amas d'horreur comme si je n'eusse eu devant les yeux que des fantômes, que des chimères inoffensives !

Je ne pouvais croire à la réalité de ces meurtres qui frappaient mes regards et stupéfiaient mon imagination.

« Non, me disais-je, ce n'est pas Paris, ce brasier gigantesque à travers lequel je passe sans me

brûler. Ce ne sont pas ses habitants, tous ces hommes qui se tuent et se mitraillent à bout portant, sans que je ressente aucune blessure, tout en me mêlant à leurs luttes fratricides. Je rêve, oui, je rêve, je suis sous le poids d'un horrible cauchemar provoqué par les insomnies et les tortures de ma captivité. »

Si je ne rêvais pas, j'étais fou.

J'arrivai ainsi jusqu'à la place Saint-Michel où se battaient encore les soldats de l'infanterie de marine contre les insurgés, qui tenaient jusqu'à la barricade du Pont-Neuf.

Je ne sais par quel miracle je pus traverser ainsi la rive gauche. Les balles qui se croisaient au-dessus de ma tête, l'incendie qui surgissait à mes pieds, les morts qui tombaient à mes côtés, à chaque pas, eussent dû m'avertir.

Mais je le répète, je ne voyais rien. Je n'avais conscience de rien.

Comme un pauvre maniaque qui obéit à un but imaginaire, j'allais, j'allais toujours vers la préfecture.

Je ressemblais à ces fous dont l'âme est morte, qui n'obéissent qu'à leur dernière pensée, quand ils avaient encore un éclair de raison, la pensée dominante de leur vie. J'allais à mon bureau, c'est-à-dire à la première division occupée par les bâtiments neufs de la préfecture.

Dans ma course insensée j'avais perdu mon valet de chambre, ou peut-être avait-il été arrêté par un obstacle imprévu que ma folie avait empêché de reconnaître.

- Arrivé à la place Saint-Michel, je fus bien forcé de m'arrêter.

On se battait avec acharnement, j'étais en face d'une barricade de fédérés.

Des fenêtres des maisons environnantes, les balles sifflaient avec acharnement. Les fédérés y répondaient avec rage ; les uns tournés contre la Seine pour répondre aux balles des fusiliers marins, les autres tournés vers la préfecture pour envoyer sur le monument qui brûlait les bombes à pétrole.

Il est hors de doute que si l'un d'eux m'eût reconnu, j'aurais été immédiatement fusillé.

Mon arrêt de mort eût eu sur la barricade ennemie sa complète exécution.

Ferré, Rigault, qui n'avaient pu se venger sur moi, à la prison de la Santé, eussent là été servis par leurs derniers soldats.

Mais il était impossible de me reconnaître ; mes habits en lambeaux n'avaient plus de forme ; j'étais littéralement nu-pieds ; mon pantalon brûlé par les flammes, ma tunique de prisonnier trouée de balles, ma barbe longue inculte, tout me donnait, au contraire, l'aspect farouche et sordide des révoltés qui m'entouraient.

Du reste, en cet instant suprême, les fédérés étaient trop occupés d'eux-mêmes, de la mort qui chevauchait à travers leur rang pour songer à un misérable comme moi, à ce Lazare perdu au milieu de cette fumante hécatombe.

Dès que je fus arrivé au pont Saint-Michel, mes idées s'éclaircirent de plus en plus.

Je me rappelle que je tombais frappé par une détonation épouvantable.

Je sus depuis que cette détonation provenait de mitrailleuses amenées par un nouveau détachement de l'armée de Versailles.

Ce détachement, après avoir délivré la mairie du 14e arrondissement, avait pris en flanc les fédérés tenant encore l'extrémité de la rive gauche jusqu'aux rues du Vieux-Colombier, de Vaugirard et de la rue de Rennes.

Ils résistaient retranchés dans le demi-cercle fermé jusqu'à la Seine, par les barricades de la rue Gay-Lussac, la rue Saint-Michel et la rue Royer-Collard.

C'était dans cette forteresse de pavés que je m'étais retranché, où Ferré et Raoul Rigault avaient établi leur dernier quartier général, quand précisément je m'enfuyais de la prison de la Santé.

Si l'armée n'eût pas délogé, après un sanglant combat, l'état-major de Rigault tirant toujours sur la préfecture, j'étais sûr d'être reconnu par un des lieutenants du dictateur; en tombant ainsi dans la gueule du loup, j'étais perdu !

Heureusement pour moi que l'effroyable détonation qui retentit de tous côtés, par les attaques des mitrailleuses et du canon, m'avait fait choir sans m'atteindre.

Je tombai évanoui sur un tas de morts et de mourants.

Lorsque je repris mes sens, la barricade derrière laquelle je me retrouvais était vide.

Il n'y avait autour de moi que des corps sanglants, inanimés, des débris d'affûts qui brûlaient.

Nous soussignés Commissaire du

[illegible] de la M. [illegible] T.A.I.

sentiments envers le Sr. [illegible]

Paris le 10 juin 1811

[illegible]

Je me rappelle que je tombais frappé par une détonation épouvantable.

Je sus depuis que cette détonation provenait de mitrailleuses amenées par un nouveau détachement de l'armée de Versailles.

Ce détachement, après avoir délivré la mairie du 14e arrondissement, avait pris en flanc les fédérés tenant encore l'extrémité de la rive gauche jusqu'aux rues du Vieux-Colombier, de Vaugirard et de la rue de Rennes.

Ils résistaient retranchés dans le demi-cercle fermé jusqu'à la Seine, par les barricades de la rue Gay-Lussac, la rue Saint-Michel et la rue Royer-Collard.

C'était dans cette forteresse de pavés que je m'étais retranché, où Ferré et Raoul Rigault avaient établi leur dernier quartier général, quand précisément je m'enfuyais de la prison de la Santé.

Si l'armée n'eût pas délogé, après un sanglant combat, l'état-major de Rigault tirant toujours sur la préfecture, j'étais sûr d'être reconnu par un des lieutenants du dictateur; en tombant ainsi dans la gueule du loup, j'étais perdu !

Heureusement pour moi que l'effroyable détonation qui retentit de tous côtés, par les attaques des mitrailleuses et du canon, m'avait fait choir sans m'atteindre.

Je tombai évanoui sur un tas de morts et de mourants.

Lorsque je repris mes sens, la barricade derrière laquelle je me retrouvais était vide.

Il n'y avait autour de moi que des corps sanglants, inanimés, des débris d'affûts qui brûlaient.

Nous Soussignés commissaire

[illegible] M. P.

Sentiments envers le Sr Caillet

Paris le 10 juin 1871

Chardé

Je me rappelle que je tombais frappé par une détonation épouvantable.

Je sus depuis que cette détonation provenait de mitrailleuses amenées par un nouveau détachement de l'armée de Versailles.

Ce détachement, après avoir délivré la mairie du 14e arrondissement, avait pris en flanc les fédérés tenant encore l'extrémité de la rive gauche jusqu'aux rues du Vieux-Colombier, de Vaugirard et de la rue de Rennes.

Ils résistaient retranchés dans le demi-cercle fermé jusqu'à la Seine, par les barricades de la rue Gay-Lussac, la rue Saint-Michel et la rue Royer-Collard.

C'était dans cette forteresse de pavés que je m'étais retranché, où Ferré et Raoul Rigault avaient établi leur dernier quartier général, quand précisément je m'enfuyais de la prison de la Santé.

Si l'armée n'eût pas délogé, après un sanglant combat, l'état-major de Rigault tirant toujours sur la préfecture, j'étais sûr d'être reconnu par un des lieutenants du dictateur; en tombant ainsi dans la gueule du loup, j'étais perdu !

Heureusement pour moi que l'effroyable détonation qui retentit de tous côtés, par les attaques des mitrailleuses et du canon, m'avait fait choir sans m'atteindre.

Je tombai évanoui sur un tas de morts et de mourants.

Lorsque je repris mes sens, la barricade derrière laquelle je me retrouvais était vide.

Il n'y avait autour de moi que des corps sanglants, inanimés, des débris d'affûts qui brûlaient.

Nous soussignés commissaire ... T.D.L.

sentiments envers le S. Caullet

Paris le 10 juin 1871

Chardé

Je me rappelle que je tombais frappé par une détonation épouvantable.

Je sus depuis que cette détonation provenait de mitrailleuses amenées par un nouveau détachement de l'armée de Versailles.

Ce détachement, après avoir délivré la mairie du 14e arrondissement, avait pris en flanc les fédérés tenant encore l'extrémité de la rive gauche jusqu'aux rues du Vieux-Colombier, de Vaugirard et de la rue de Rennes.

Ils résistaient retranchés dans le demi-cercle fermé jusqu'à la Seine, par les barricades de la rue Gay-Lussac, la rue Saint-Michel et la rue Royer-Collard.

C'était dans cette forteresse de pavés que je m'étais retranché, où Ferré et Raoul Rigault avaient établi leur dernier quartier général, quand précisément je m'enfuyais de la prison de la Santé.

Si l'armée n'eût pas délogé, après un sanglant combat, l'état-major de Rigault tirant toujours sur la préfecture, j'étais sûr d'être reconnu par un des lieutenants du dictateur; en tombant ainsi dans la gueule du loup, j'étais perdu !

Heureusement pour moi que l'effroyable détonation qui retentit de tous côtés, par les attaques des mitrailleuses et du canon, m'avait fait choir sans m'atteindre.

Je tombai évanoui sur un tas de morts et de mourants.

Lorsque je repris mes sens, la barricade derrière laquelle je me retrouvais était vide.

Il n'y avait autour de moi que des corps sanglants, inanimés, des débris d'affûts qui brûlaient.

Nous soussignés commissaire d[illegible]

[illegible]

sentiments envers le Sr Caultet

Paris le 10 juin 1811

Chardé

Je me rappelle que je tombais frappé par une détonation épouvantable.

Je sus depuis que cette détonation provenait de mitrailleuses amenées par un nouveau détachement de l'armée de Versailles.

Ce détachement, après avoir délivré la mairie du 14e arrondissement, avait pris en flanc les fédérés tenant encore l'extrémité de la rive gauche jusqu'aux rues du Vieux-Colombier, de Vaugirard et de la rue de Rennes.

Ils résistaient retranchés dans le demi-cercle fermé jusqu'à la Seine, par les barricades de la rue Gay-Lussac, la rue Saint-Michel et la rue Royer-Collard.

C'était dans cette forteresse de pavés que je m'étais retranché, où Ferré et Raoul Rigault avaient établi leur dernier quartier général, quand précisément je m'enfuyais de la prison de la Santé.

Si l'armée n'eût pas délogé, après un sanglant combat, l'état-major de Rigault tirant toujours sur la préfecture, j'étais sûr d'être reconnu par un des lieutenants du dictateur; en tombant ainsi dans la gueule du loup, j'étais perdu !

Heureusement pour moi que l'effroyable détonation qui retentit de tous côtés, par les attaques des mitrailleuses et du canon, m'avait fait choir sans m'atteindre.

Je tombai évanoui sur un tas de morts et de mourants.

Lorsque je repris mes sens, la barricade derrière laquelle je me retrouvais était vide.

Il n'y avait autour de moi que des corps sanglants, inanimés, des débris d'affûts qui brûlaient.

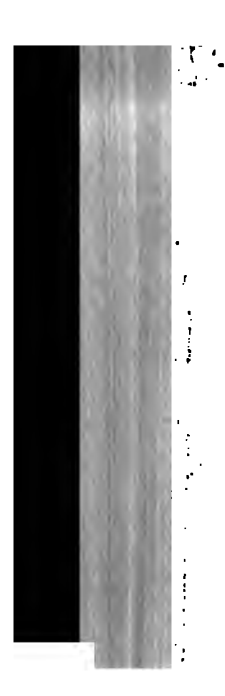
Nous soussignés commissaire

M. G. R. Tail...

sentiments envers le Sr Caillet

Paris le 10 juin 1811

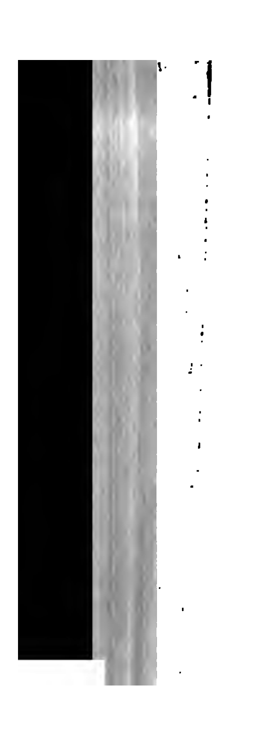
Chardé



tous nos amis

se mes deux paquets

collègues



L'incendie de ces débris me fit sortir de ma léthargie.

Quand je levai les yeux, la préfecture brûlait toujours ; mais au-dessus de ces bâtiments neufs, dont la blancheur des murs se détachait sur le fond rouge des flammes, j'aperçus flotter le drapeau tricolore.

Malgré les obus qui pleuvaient sur l'édifice, je me précipitai du côté du monument où j'avais passé les trois quarts de mon existence, où je voulais reprendre, le premier, mon poste, dussé-je en mourir !

Le drapeau tricolore m'indiquait que mes ennemis n'y étaient plus.

Malgré l'égarement de mes sens et de mes esprits, je considérai comme un devoir, comme un glorieux défi de reprendre ma place qu'un arrêt de mort n'avait pu me ravir, et que l'incendie du palais de justice ne pouvait plus me marchander !

L'honneur du vieux policier vaut celui du vieux soldat ! il meurt fidèle à son drapeau, quel que soit celui qui le porte !

Conduit par ce drapeau, j'atteignis, je ne sais comment, au milieu des morts, des blessés, à travers les barricades, les flammes et les obus, l'ancienne cour du Harlay.

Ce que je sais bien, c'est qu'une heure après m'être relevé sur la barricade Saint-Michel, j'étais parvenu, à moitié mourant, jusqu'à la loge du concierge de la préfecture.

La surprise de ce brave homme fut aussi grande que la mienne, quand ce concierge, qui était resté à son poste tout le temps que dura la Commune, me revit et me reconnut.

Il ne s'attendait pas plus à me voir en ce moment critique, que je n'espérais moi-même le retrouver.

Comme Richard, le gardien des archives, Charlet, le concierge, était resté à son poste pour manifester une opposition énergique contre les derniers actes de vandalisme des fédérés.

Lorsque les incendiaires eurent pris possession de la préfecture abandonnée par les usurpateurs, Charlet s'opposa de toutes ses forces au criminel badigeonnage au pétrole.

Alors il fut saisi et conduit au dépôt.

Mais il n'y avait plus assez d'hommes pour le fusiller. Ceux qui restaient n'avaient que le temps de réunir les casiers politiques massés en tas au milieu de la grande salle arrosée de pétrole et d'y mettre le feu.

Dans la pièce au-dessus, on avait aussi placé vingt kilogrammes de poudre.

De l'une des fenêtres du dépôt le concierge avait suivi tous les manèges indiqués déjà par Richard.

Dès que les misérables furent partis, Charlet demanda à ses compagnons de prison qui devaient sauter comme lui de lui prêter main-forte dans l'intérêt de tous.

Il va sans dire qu'ils ne lui refusèrent pas leur concours.

Avec leur aide, le concierge parvint à tordre un barreau de fer placé devant la fenêtre du dépôt.

Une fois libre, il sauta dans la rue du Harley-du-Palais et ses compagnons ne tardèrent pas à imiter son exemple. Réunis tous ensemble, ils se dirigèrent sans perdre une minute vers le bureau de la

première division (criminels, voleurs et forçats) et parvinrent à préserver aussi du feu, à l'exemple de Richard, une grande quantité de dossiers importants.

Lorsque Charlet me reconnut, il me dit d'un air triomphant :

— Monsieur Claude ! je n'espérais pas vous revoir. On m'avait assuré que vous étiez fusillé. Maintenant que vous voilà, vous pouvez, malgré le feu, vous mettre à votre bureau. Votre corps de bâtiment a été respecté, toutes les mesures sont prises pour éteindre l'incendie et narguer les obus qui nous viennent du Père-Lachaise.

En effet, les fédérés tenaient encore de ce côté-là.

Je dois le dire à l'honneur de certains employés de la préfecture, je ne fus pas le premier à y reprendre mon emploi, même au milieu des flammes, et sous le feu de l'ennemi.

Richard, Charlet et d'autres subalternes, avant moi, sans compter mes agents, étaient restés à la préfecture pour que, au dernier moment, elle ne fût pas complètement incendiée, comme le furent les Finances, les Tuileries et l'Hôtel de Ville.

Dès mon installation sur les ruines fumantes de la préfecture, je pensais d'abord à mes compagnons d'infortune et de captivité.

Mon premier acte dès ma rentrée en fonctions fut, au nom du pouvoir redevenu maître de Paris, de donner un ordre de liberté à ceux que j'avais laissés à la prison de la Santé.

Cet ordre d'élargissement, je le trancris tel que je l'ai écrit, le dernier jour de la semaine sanglante.

Il prouvera combien sont authen tiques les événe-

ments intimes de ma vie aussi agitée que la vie de tous les hommes que j'ai eu pour mission de poursuivre.

A peine avais-je entrepris cette œuvre réparatrice que le concierge du palais vint m'apprendre une affreuse nouvelle, elle me donna encore une fois la mesure de la cruauté de mes ennemis.

Il m'apprit que ma maison brûlait, que ma femme, mes serviteurs en avaient été chassés sans que les incendiaires leur permissent de prendre le moindre objet précieux, et qu'ils étaient tous sortis à moitié nus de mon foyer réduit en cendre!

A cette horrible nouvelle, je faillis devenir fou une seconde fois!

J'étais ruiné, ma femme était peut-être morte sous les coups portés par mes bourreaux qui, malgré eux, n'avaient pu m'atteindre.

J'eus le vertige, je sortis comme un insensé de la préfecture qui brûlait toujours; je voulus revoir ma maison incendiée pour savoir si ma famille, mes serviteurs existaient encore dans cet horrible cataclysme où, par une cruauté du sort, j'avais été épargné!

Enfin, Raoul Rigault et Ferré étaient bien vengés.

En survivant à leur haine, je souffrais plus que la mort qu'ils avaient décrétée contre moi, car je souffrais mille morts!

FIN DU TOME SIXIÈME.

TABLE DES MATIÈRES

DU TOME SIXIÈME

FIN DE LA TABLE DU SIXIÈME VOLUME.

494-8?. — Imprimerie D. BARDIN et Cie, à Saint-Germain.



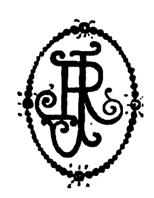


DE

MR CLAUDE

CHEF DE LA POLICE DE SURETÉ

TOME VI



JULES ROUFF, ÉDITEUR



Bibliothèque JULES ROUFF

PARIS, 14, Cloître Saint-Honoré, 14, PARI[illegible]

Collection à 3 francs le volume

Alexis BOUVIER

La Grande Iza.
La Femme du Mort.
Le Mouchard.
La Belle Grêlée.
Malheur aux Pauvres.
Mademoiselle Olympe.
Le Mariage d'un Forçat.
Les Créanciers de l'Echafaud.
Mademoiselle Beau-Sourire.
[illegible] Lolotte et Cie.
La Princesse Saltimbanque.
Les Soldats du Désespoir.

Princesse OLGA

Vie galante en Russie (Effeuillons la marguerite.)

Jean BRUNO

M'sieu Gugusse.

A. WAHU

Le P[illegible]e et la Société moderne.

Alphonse BROT

Les Nuits terribles.
Miss Million.

A. BROT et SAINT-VÉRAN

Les Compagnons de l'arche.

E. THIAUDIÈRE

La Petite-fille du Curé.
Le Roman d'un Bossu.

Constant GUÉROULT

L'Affaire de la rue du Temple.
La Bande à Fifi-Vollard.

Maxime RUDE

Le Roman d'une Dame d'honneur.
Une Victime de Couvent.
Le Cousin infâme.

Les Mémoires de M. Claude (chef de la police de sûreté.) Tomes I, II, III et IV.

Jules MARY

La Faute du Docteur Madelor.

Paul SAUNIÈRE

Monseigneur.
Le Secret d'or.

Camille ALLARY

Laurence Clarys.

Alexis CLERC

Si nous causions Femmes.
Frère Nicéphore.

Odysse BAROT

Les Amours de la Duchesse Je[illegible]
John Marcy.
Le Procureur impérial.
Le Clocher de Ch[illegible]
Le Condamné.

Jules LERMINA

Les Mariages maudits.
La haute Canaille.

Paul DE SAINTE-MARTI[illegible]

Une Attaque nocturne.

Henry DE KOCK

La Fille d'un de ces Messieurs.

Ch. DIGUET

Moi et l'Autre.

Henri ROCHEFORT

Mademoiselle Bismarck.
De Nouméa en Europe.
Les Naufrageurs.

Pierre DELCOURT

Agence Taboureau (Célérité e[illegible] crétion).

VAST RICOUARD

La Danseuse de Corde.

A. CARCASSONNE

Théâtre d'Enfants, petites Comédies en vers à l'usage des Fa[illegible] et des Pensionnats. — [illegible] francs.

Saint-Germain, Imprimerie D. Bardin et Cie, [illegible], rue de Paris.

